



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Library of the University of Michigan

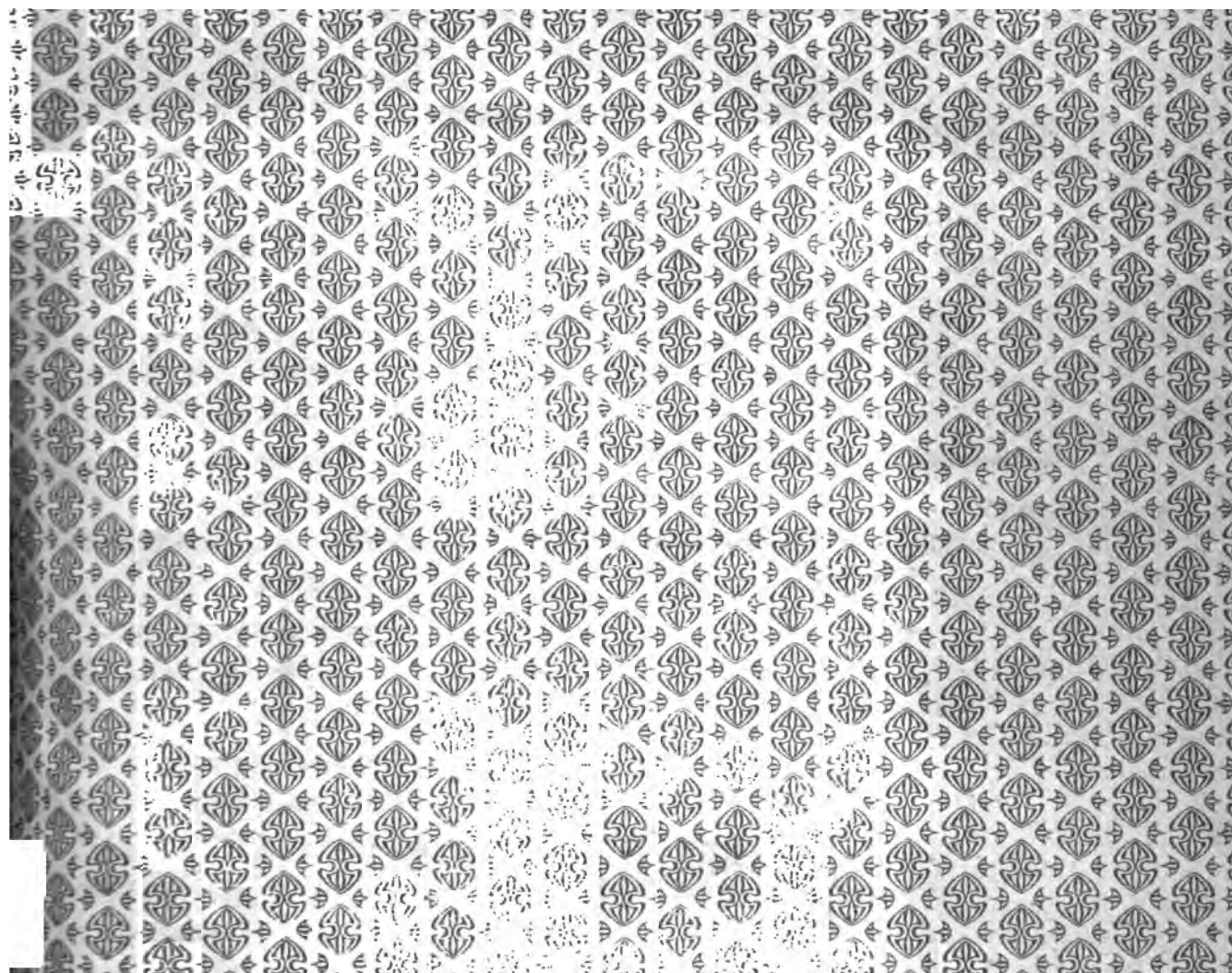
Bought with the income

of the

Ford - Messer

Bequest





Q
S
A

MÉMOIRES
DE
L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
DES SCIENCES,
LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

U.S. DEPARTMENT OF AGRICULTURE

1918

ANNUAL REPORT OF THE

COMMISSIONER OF THE GENERAL LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1917

WASHINGTON
GOVERNMENT PRINTING OFFICE
1918

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES,

118295

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

DE TURIN,

POUR LES ANNÉES 1805—1808.

LITTÉRATURE

ET BEAUX-ARTS.

X77.



TURIN,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES,

AN MDCCCIX.

A SA MAJESTÉ
L'EMPEREUR ET ROI

SIRE,

APRÈS l'honneur que vous nous avez fait
en acceptant le titre de Président Perpétuel
de votre Académie de Turin , il ne manquait

à l'entier accomplissement de nos vœux, SIRE,
que de pouvoir publier ces Mémoires sous
les auspices d'un nom dont la gloire a rempli
l'univers.

Votre MAJESTÉ IMPÉRIALE et ROYALE
daigne aujourd'hui nous permettre de lui dé-
dier ce recueil ; puissent l'intérêt et l'utilité
des matières que nous y avons traitées le rendre
digne de vos regards , et propre à répondre
en même tems à la grandeur de vos bienfaits
et à l'étendue de notre reconnaissance.

Nous sommes avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre MAJESTÉ IMPÉRIALE et ROYALE

*Les très-humbles, très-obeïssans
et très-fidèles sujets et serviteurs*
Les Académiciens.

NOTIZIA DEI LAVORI
DELLA CLASSE
DI SCIENZE FILOSOFICHE LETTERATURA
E BELLE ARTI

PER GLI ANNI 1805-1806-1807-1808,

DA CESARE SALUZZO

SEGRETARIO PERPETUO.

DEI lavori di questa Classe nel giro degli anni che corsero fra il primo e il quinto del crescente secolo decimonono da altri è stato a sufficienza detto; di quelli che s'imprendessero o si conducessero a fine di poi s'aspetta appunto al carico mio di qui favellare, con tal legge però, dalla impostami brevità dettata, che per la di di in di cresciuta copia delle accademiche lezioni, di quelle solé mi venga concesso di ragionare alquanto più ampiamente le quali nel seguito del presente Volume non sieno per incontrarsi distesamente inserite.

Al che avendo io divisato di attendere in modo che per l'ampiezza e la varietà del soggetto non scemi fralle angustie de' prescritti limiti quella opportuna chiarezza che nasca dalla proprietà della mia sposizione, io mi

sono proposto di così ordinatamente procedere che, incominciando da quei più alti capi cui si possa nel presente caso per le indagini nostre salire, io mi venga parte a parte ogni cosa sin alle ultime deduzioni di quelli additando in guisa che dalle universali ragioni delle dottrine metafisiche venuti per li gradi dei morali storici statistici ed altri letterati documenti d'ogni maniera alle ragioni ultime delle così dette arti imitatrici, ne appariscano quindi come entro di angusta tavola rappresentati li confini di quell' immenso campo cui sia giovato alla mente di spaziare nel discendere dalle remote origini di certo più recondito vero alle praticate norme del sensibile artificioso bello.

DOTTRINE METAFISICHE.

A dar principio, come detto è, dalle Metafisiche, le quali per valersi in ispezial modo di quella eccellente facoltà dell' intelletto nostro che vogliam chiamare astrattiva, affinano, a così dire, ogni oggetto che nulla più, e col denudarlo che altronde fanno di qualche siasi qualità la quale piaccia nel caso riguardarsi come accidente, vengono con sì sottili investigazioni a salir tant' alto da farsi in capo per certa guisa a tutti i rami dell' umana sapienza, ne tocca riferir primamente come dal rivolgersi che spesso fece il signor Professore Accademico DEPERET alla spiegazione di quei documenti che ne vengono da queste dottrine somministrati, si mo-

vesse la Classe a notare quanto agevolmente si possano ; oltre l'aspettazione del volgo e l'avviso di tante pregiudicate persone , anche li più rimoti fra quelli indirizzare a segno di utilissima pratica.

Accintosi però di proposito a diradar anzi tutto quelle tenebre le quali sembrano per ogni verso fasciar le origini delle umane intellettuali facoltà , recando a disamina in parecchie sue lezioni quanto per molti venne sino ai dì nostri intorno a quelle disputato e scritto , il lodato signor Professore per una sua dissertazione che intitolò = *Introduction à la Théorie de la Mémoire considérée dans ses rapports avec l'instruction publique* , si mostrò principalmente inteso ad indicare per qual maniera , nel far con le prime idee acquisite camminar di paro le prime impronte nella mente nostra dagli esterni oggetti segnate, si venga, più strettamente forse che altri non intenda, la Educazione propriamente detta con la Istruzione a collegare. Pose col seguito in manifesta luce la verità di questo assioma già da lui proposto quasi a fondamento dell' opera , che se lo svolgimento dello Intelletto e della Immaginativa , svolgimento che a dir vero in modo e per vie assai diverse in ciascheduna di queste due facoltà procede, non può altamente seguire se non per la spinta da quello data all'attivezza di questa , preme anzi tutto , ed a ciò debbono singolarmente mirar le cure de' solleciti ed amorevoli educatori, che la Memoria, facoltà della mente a manifestarsi per avventura la prima, la prima sia pure

ad essere gelosamente coltivata in guisa che, agevolatine gli offizj delle altre due, di tanto se ne vengano ad ingrandir le speranze di più rapidi progressi dell' umano ingegno nelle vie difficili e contrastate del vero.

In un altro scritto intitolato = *Essai sur la Prévention, la Préoccupation, et la Distraction*, premesso che non altro sia la ragione se non la facoltà di ravvisare e di conoscere le relazioni che passano fra i vari oggetti, che ad essa pertanto s'aspetta la investigazione del vero, il quale nella cognizione appunto di quelle relazioni consista, lo stesso signor Professore si fece a ricercare alcune sorgenti d'errore ne i giudicati nostri, fralle quali principalissime additò l'*Anticipazione, la Preoccupazione e lo Svagamento*; dimostro però aver le due prime la origine loro in quei moti o turbamenti che dir si voglian dell' animo, li quali passioni volgarmente chiamiamo, se ne aprì egli l' adito a viemmeglio dichiarare le ragioni della Immaginativa considerata nell' ordine suo rispetto ai sensi ed all' intelletto. Notò però egli in tal proposito come a gran discapito della prima nostra istituzione torni quel valutarsi universalmente a sì poco l'influsso delle così dette idee accessorie, le quali con lo appicciarsi che fanno alla principale idea per anzi insignoritasi della mente, di tanto più gagliardo ne rendono gli stimoli e più calcate e durevoli le tracce: stupendo artificio che giova mirabilmente a spiegare come sì spiccata e costante

sia quella dipendenza in cui tiene gli atti della mente ogni alterazione dell'animo nostro. Trattando poi dello Svagamento, due assegnatene più osservabili sorgenti, da collocarsi la prima nel venir meno di quel concerto che debbe per natura passare fra li fisici organi costituiti a ricevere e quelli disposti a trasmetter nell'animo l'impressione degli esterni oggetti, ciò che si vuol dire ed è propriamente, siccome appare, vera infermità degli organi medesimi; e la seconda nella inceppata libera natural corrispondenza degli intellettuali con gli organi esterni, il che segue per effetto della sovrverchiamente protratta attenzione della mente; ebbe a dimostrare il sig. DEPERET, in ciò d'accordo col celebre LAHARPE, che lo svagato per sè, epperò il *Distratt* del REGNARD non men che quello del LABRUYERE, non possono ravvisarsi come personaggi veramente drammatici, dacchè lo svagamento per non derivare direttamente da alcuna commozione dell'animo non può altramente recar con se un'impronta, un carattere che riputar si debba, come egli disse, morale.

Con quel saggio finalmente che sulla *Simpatia* dettò lo stesso signor Accademico, persuaso egli che la filosofica cognizione di questa debba far parte della Scienza critica delle Belle arti, cercò far conoscere come li grati e piacevoli sensi, in noi destati dalla Poesia e dalla Musica, mettono capo, a così dire, in certe *simpatiche* relazioni che stanno nell'intimo di noi, per via delle quali sono gli affetti dell'animo resi e più vari e più

(VI)

vigorosi : descritti quindi li mezzi per lui creduti opportuni onde reggere e temperare quelle *simpatiche* relazioni ; derivanti in parte dalla original conformazione della nostra natura e in parte dalle inclinazioni insinuate nell'animo da quegli oggetti che più profonde tracce col più gagliardamente colpirci vi hanno segnate , ne prese motivo di rilevare ciò che alcuni esempi in proposito addotti sembrano a meraviglia confermare , vale a dire , che riguardar ne giovi la simpatia quale stromento operosissimo da studiosamente impiegarsi nel geloso lavoro della nostra educazione ; perlocchè , non solo se ne vagliamo a muovere la *sensività* dell'animo con rivolgerlo ad affetti energici e virtuosi , ma anzi a far sì che viemmeglio e più di frequente se ne venga a porgere agli ingegni il destro di quelle mosse per cui poscia ne appariscano intesi a tali altissimi e rapidi voli cui altramente non si sarebbero per avventura sospinti giammai.

Nelle più difficili nè certo men remote parti di quella provincia , in cui sinora ci siamo col signor DEPERET inoltrati , chiamò pure e trattenne non poco fruttuosamente la classe il nostro Socio corrispondente signor Pietro LABOULNIÈRE , il quale due Dissertazioni ne trasmise col titolo di = *Mémoires sur l'influence des Signes en général, et sur la Langue du calcul de CONDILLAC.*

Certa cosa ella è , nè per avventura dalla antica sapienza affatto inavvertita , comechè non prima di questi

ultimi tempi per affinate disquisizioni di sottili ingegni fatta apertissima, che quelli, per la indole appunto dell'offizio loro, stati chiamati segni dell'arte di pensare, non per ciò solo che singolarissimo sieno od unico, a meglio dire, e necessario mezzo di esternare, epperò di far comuni con altrui li pensamenti nostri, ma anzi perchè dell'opera loro è intimo pregio il dar origine alla maggior parte e forma alla somma delli umani pensieri, sono essi di alcuna parzial filosofica considerazione degnissimi. È noto come per essi ripercotendosi, a così dire, sulla mente la luce di prima da questa a quelli trasmessa, si viene per cotale mal segnabile cerchio di alternate scambievoli riverberazioni ad avvicendar fra i segni e il pensiero la rinnovazione di quegli stimoli ad un successivo perfezionamento per cui, più che da altro che sia, puossi l'uomo lusingare che un di muova la propria ragione a rimotissimi nè per avventura anco prenunziabili termini di grandezza e di vigore. Trattò di questi segni nella indicata opera singolarmente *de la langue du calcul* il celebratissimo CONDIGLIACCO, e secondo che venne, da ingegnoso e intendentissimo Professore ch'egli era di simili studj, a ravvisar di quelli tutto il momento e il valore, ne magnificò di soverchio forse l'artificio e l'uso, perlocchè nè altrimenti è credibile che troppo agevolmente andasse egli poi ad incappare in certi abbagli, a notar li quali pose espressa opera nella seconda delle accennate dissertazioni il lodato signor LABOULNIÈRE.

(VIII)

Esposti però nella prima li sommi capi di quelle dottrine che col particolar nome di Ideologia sono state nelle Metafisiche di mezzo alle molteplici collaterali discipline ai dì nostri opportunamente distinte, mostrò nella seconda come affidatosi di principio alla mal ferma scorta di alcune troppo libere supposizioni, meno guardingo, e contro lo studio e contro l' uso suo, si spingesse poscia per entro al non anco ben cognito e sgombro sentiero l' altronde diligentissimo Scrittore. Non declinando però questi nel processo da alcune, siccome parvero, poco probabili sentenze da lui proposte di prima giunta per vere, vuole il nostro Socio corrispondente che ne fosse quindi tratto a fondar sovra basi quanto più ampie e profonde tanto forse men del dovere stabili e sode un compito sistema di metafisici, ed anzi a più strettamente parlare di nuovi universalissimi adottrinamenti, del quale sistema però tanto maggiormente dovea premere di rilevar gli errori che più erano da riputarsi perniziosi quelli in cui fosse venuto a cadere un uomo di tanto senno e di così grave autorità come sì è il CONDIGLIACCO.

DOTTRINE MORALI E POLITICHE.

Quanto più alto segno altri sia giunto a toccare nelle regioni metafisiche di tanto a scemar passo passo più rapidamente dietro ed intorno a se è forza che veda quelle schiere di verità, ch' io dirò figlie, le quali

alla ottima indagatrice ragione di scorta si fanno non così tosto ella a fatto mostra di volersi indirizzare alla volta del vero; nè vi è luogo a dubitare che, per quanti siano quei sentieri che col pararcisi innanzi belli ed aperti ne sviano appunto tal volta dal retto, molti, e quanto più oltre si progredisca più molti non pertanto siano quelli li quali in uno poi si vadano riuscendo così che in cotal punto si congiungano, d' onde, siccome uno, perchè semplicissimo nelle sue origini, debbe essere il vero, tale poscia egli si appalesi e si sveli a chi sia cotanto alto pervenuto. Se però ne toglie la troppo sperimentata fiacchezza dell' umano ingegno lo sperare che sì gran destino ad uomo sia per toccar mai, non è chè vieti il credere che vigor d'ingegno e pungolo d'animose voglie valgano alcuna volta a far sì che fin colà ci spingiamo di dove, non pochi come a centro concorrendovi di quei sentieri, più grato appunto ne torni il vagheggiare con maggior senno quelle verità le quali perciò, scemate di numero, siano poscia di tanto più agevoli a ravvisare.

Questo pensiero il quale è senza fallo antichissimo e da cui hanno in ogni tempo preso, a così dire, e animo e lume tanti eccellenti maestri del vero in ogni maniera di studj, intraprese di svolgerlo per quanto singolarmente possa aver relazione coi più sublimi documenti della morale filosofia il Segretario Cesare SALUZZO nella introduzione di quella opera che intorno ai primi

(x)

principiî di questa scienza sta egli da alcuni anni lavorando ; la quale scienza , secondo che da certe universalissime ragioni dipende che sono pure fonte purissimo di certezza in tanti altri rami dell' umane cognizioni , intese egli a dimostrare che sia però fondata sovra basi stabili e ferme non meno di ogni altra su di cui fondar si vogliano gli assiomi di qualche siasi pratica o speculativa disciplina. Sollevatosi pertanto col mezzo delle astrazioni a quelle più alte regioni metafisiche nelle quali all' occhio della mente nudo si affaccia , a così dire, ogni oggetto , e considerato per tal guisa di principio l' *essere* in sè , e quindi nelle sue prime semplicissime relazioni con lo spazio , e col tempo , il medesimo Segretario si accinse a dimostrare che quelle sole considerazioni che si aggirano intorno a queste relazioni o in sè stesse o considerate rispetto all' *essere* e variamente complicate e modificantisi fra di loro , valgono a porgerne le prime e più universali ragioni, epperò li principj d'ogni scienza che tale veramente si possa chiamare ; che poi nello spiegarne di tali relazioni intorno ad *esseri* od oggetti, che dir vogliamo, li quali abbiano e coscienza di sè, e capacità di ravvisar quelle, e senso intimo di questa capacità, versino veramente le dottrine morali, egli è appunto ciò che intende di provare l' autore, fermissimo al postutto nel credere, che le une e stesse però si debbano dire le fonti del Giusto e quelle del Vero ; ilchè se si è per altri ostinatamente conteso vuolsi, secondo egli pensa, in gran parte ascrivere al

non essersi dal più di costoro assai ben distinto l'affetto che fa proprio di ciaschedun individuo l'intimo universal senso del giusto dalla cognizione del giusto in sè, il quale veramente altro non sia se non l'applicazione al caso di quei precetti che dalle considerazioni derivano tenute intorno alle relazioni che passano fra gli esseri d'un tal senso appunto dotati.

Il più volte lodato signor DEPERET per un breve suo saggio *Sur la passion du jeu*, dopo d'aver segnati li termini per cui l'una dall'altra delle umane passioni nella origine e nei fini suoi propri si discerne, venne additando quei divari che passano fra di esse per ciò che spetta alla intensità dei moti ch'elleno sono più o meno atte per l'indole loro a destare in noi; pose però essere la speranza di per se sola il puntello, a così dire, la norma, l'eccitatrice di questi moti, la quale mancando ne sieno per venir meno nel bello lor primo nascere tutte le umane passioni cui ella tanto è per essenza inerente quanto lo è ad ogni voglia nostra la motrice prima idea d'un bene; notato poi che la speranza si fa vieppiù viva per lo scemare dello spazio che fra di noi e l'oggetto desiderato si frappone, non men che per lo ravvisarsi più facili e più dipendenti dal libero voler nostro li mezzi onde conseguirlo, passò ad inferirne che quella appunto delle umane passioni si vorrà giustamente chiamare la più imperiosa, la quale nella investigazione della indole e nell'impiego dei mezzi valevoli a soddisfarla minor luogo sia per lasciare all'

impero della ragione ed ai computi dell' avveduta prudenza; fatto poscia per validissimi argomenti risultare come tale appunto sia quella passione di cui egli è venuto ragionando in questo suo scritto, e commendato però ogni studio che per altri si ponga nel ribatterne gli acutissimi stimoli, conchiuse col chiamare a bella filosofica rassegna ciascheduna parte della notissima Commedia francese del *Joueur*, la quale presa in tal guisa quasi a testo di gran parte di queste annotazioni si è quindi non poco felicemente venuta ad incontrare in un amplissimo critico e morale commento.

Il signor Professore Bibliotecario Francesco REGIS per ciò che aveva già altra volta proposto, che la Politica dei Romani traluce ad ogni passo degli storici loro, entrò con un suo discorso ad espressamente mostrare che questa in particolar modo si disvela nel libro delle romane leggi: toccò pertanto primieramente che nonostante la deputazione dei Patrizi inviata a cercar leggi in Atene verso l'anno trecentesimo della città, proprio affare di Roma egli è il glorioso patrimonio della sua Giurisprudenza, tanto provando pel confronto delle leggi Romane con le Greche, e per l'autorità di varii passi di Cicèrone in tal proposito addotti. Discorrendo poscia per tutto ciò onde questa Giurisprudenza appare ripiena di tanto politico senno a segno da sembrare essere quasi stata da Dio ordinata qual perpetua ministra ed ufficiale sopra la quiete e la salute della umana generazione, fece vedere ch'essa

non solo durante la Repubblica e l'Imperio fu utile e conforme al genio dei cittadini e delle vinte nazioni, ma che anche dopo la caduta del Campidoglio continuò ampiamente a comandare per la ragione dove cessato aveva di regnare per l'autorità. Confutato poscia chi disse che decadde i Romani dall' altezza loro per un soverchio rispetto verso le proprie antiche leggi, recò in mezzo le vere ragioni della loro decadenza; ricordò quindi i varii popoli che dopo essere stati a rozzo ed informe diritto lunga pezza soggetti, a quelle infine si sottomisero; fece speciale menzione dell'Italia la quale vieppiù animosamente tosto che le arti l'aspettato giorno vi ricondussero, si rivolse alla medesima Giurisprudenza e la riconobbe, siccom' era, per sua, e con ischiarimenti e commentarj non prima avuti la abbellì e la fortificò; passato poi oltre l'alpi accennò come allorchè in compagnia degli altri studj se la videro quei popoli dall'italico cielo arrivare la accogliessero altresì amorevolmente e di tempo in tempo con le dotte fatiche de' loro grand' uomini la rendessero anche per parte loro più cospicua e vigorosa; notò in fine come più schiettamente ai dì nostri facesse la Francia con la rinnovata sua Giurisprudenza apertissima testimonianza d'onore verso quel monumento della Sapienza antica, il quale ora ben si può dire veracemente che abbia trionfato d'ogni nemico, poichè per tanta serie di secoli lottando a confronto del tempo della barbarie e della fortuna è di bel nuovo divenuto,

per opera di avvedutissima mente, norma e fermissima regola di così gran parte delle più incivilite regioni del mondo.

D' ogni maniera di filosofici e letterati documenti, ma siccome principalmente di cose aventi rispetto alla educazione dei giovani così di adottrinamenti che hanno più strettamente sotto al presente titolo da venir a rassegna, trattò poi il signor Francesco GRASSI in quella sua opera che chiamò Congresso delle Api.

Finse egli che in un cerchio di parecchie erudite persone d' indole, di setta, e di professione diverse, accademicamente disputando, varj capi si esponessero di letteratura e di filosofia; epperò che manifestate di prima per uno degli interlocutori l' indole e le disposizioni della intiera opera di cui ragioniamo, si venissero quindi in più sessioni a proporre di varii temi, ora per due supposti dialogi fra Socrate e Alcibiade ragionandosi dell' arte di conoscere gli uomini e della influenza delle discipline sui costumi loro, ora trattandosi della confutazione del sistema del celebre Dottor GALL, ora del piano d' un Panateneo nazionale, ora della dichiarazione di alcuni principii metafisici posti a contrasto con quelli della filosofia detta dei tempi nostri, ora finalmente dei pregi dell' antica e della moderna filosofia; discussione seguita da alcune favolette morali improvvisate a vicenda da due degli immaginati Interlocutori.

E qui fanno pure quei documenti di moral dottrina che misti a poetici fiori si incontrano sparsi in quello

scritto che con l'intitolazione di Quadri allegorici ne venne partitamente leggendo il signor accademico Vincenzo REVELLI, il quale divisando esser pregio dell'opera sua, come lo debbe propriamente essere di vera pittura il dar per via di ben intesi contrasti maggior rissalto a quegli oggetti od accidenti che in un quadro si vogliono come principalissimi ravvisare, per li due squarci di questa sua opera con li quali in due diverse sessioni trattenne la Classe, si mostrò avere arditamente tratteggiato di prima la lotta dei furori guerreschi in una provincia che se ne trovi miseramente travagliata, e le calamità d'un Principe che abbia mossa ingiusta guerra, alquanto più a dilungo, quasi a sollevare li già turbati animi, fermandosi poscia nel descrivere lo spettacolo nobilissimo che presenta la morte di un ottimo Re.

DOTTINE STORICHE.

La nuda cognizione dei fatti non è scienza, perchè scienza è propriamente la ragione di quel che è, nè il fatto considerato perciò solo ch'egli tale appunto sia quale si suppone o si crede inchindeva in se tal ragione; esaminata bensì o nelle indagini che richiede il voler di quelli render certo se stesso o altrui, o nella connessione e disposizione che vuole l'intento di renderne l'esempio valevole a sè o ad altri, può e debbe la cognizione dei fatti venir riguardata come preziosissimo

ramo di scienza ed ottimo sussidio non dirò già di una o più, ma veramente di tutte le umane dottrine, dacchè non ve ne a una pure la quale non men con sè la sua parte storica se anzi che in se stessa si riguardi in quanto vi hanno gli uomini nel progresso del tempo operato. A parlar poi con più stretta e precisa definizione di termini, quello studio che apertamente si pone nello stabilire la verità, o nello stendere la narrazione dei fatti che hanno dipendenza o relazione con li consigli e gli atti morali, o i costumi che vogliam dire degli uomini, debbesi per eccellenza riputare scienza dei fatti e dire scienza storica; la quale pure di quanto utile sia agli uomini e nel governo delle pubbliche o politiche e in quello delle private o domestiche cose troppo è per se apertissimo, ne occorrrebbe l'averne qui pure fatto parola se a tanto non mi avesse chiamato il debito di accennare li ragionamenti intorno a ciò tenuti da parecchi dei signori Accademici in quelle sessioni dello scorso anno 1808 nelle quali avendo il signor Professore REGIS intrapresa la lezione di alcuni squarci della per lui compita versione della *Ciropedia* di Zenofonte, se ne venne perciò loro naturalmente ad aprire il campo di simili nobilissime questioni.

Entrato però in questo campo il lodato signor Professore col mostrare nella prefazione onde fece precedere la lodata sua traduzione, quanta sia l'eccellenza del libro per lui recato in lingua Italiana, e come si

vogliono combattere coloro li quali tennero essere quello un mero romanzo filosofico, molto volentieri si accostò la Classe a seguirlo nella ordinata esposizione di quelle prove, alle quali il signor Professore giudiziosamente affidò il sostegno dell'intero per lui sollevato edificio. Le molte favole che Erodoto seguendo una tradizione diversa v' immischìò, una conveniente interpretazione data ad alcuni passi di solenni Critici antichi che sembrano più contrarij alla fedeltà della Ciropèdia, l'autorità di valenti scrittori moderni contrapposta all'autorità di altri de' nostri tempi, poco anch'essi persuasi della storica verità in cotal opera, la prudenza, la maturità, il giudizio che tutti confessano in Zenofonte, la sincerità che mostra esso in altre opere sue, l'esattezza, la ragionevolezza che in questa singolarmente tralucono, l'età e la sperienza che avea, quando vi pose mano, e la conformità infine che tenne in particolar modo con gli scrittori sacri, assai più di fede degni d'ogni altro considerati anche solo come uomini contemporanei, sudditi de' Babilonesi e poi de' Persiani, parlanti la lingua di Babilonia e stati lungo tempo nella Caldea, frontiera di Persia, questi sono li principali argomenti con cui si confermò il signor Regis nella opinione, che sebbene il ritratto di Ciro sia stato d'alquanto abbellito, in ispezie per le Socratiche massime di morale e di politica a lui attribuite, il fondo però della sua storia non è punto alterato nella narrazione del Greco Filosofo.

Il signor BAVA DI SAN PAOLO, in quel suo scritto su' progressi delle scienze e delle arti dal Mille a tutto il 1600, del quale la lezione intrapresa fin dalle prime sessioni di questa Classe ne continuò egli poscia interottamente in parecchie di quelle degli andati ed anche più dell'ultimo scorso anno, facendosi con certo ordine a filosoficamente osservare gli andamenti ora delle geometriche, ora delle mediche, ora delle legistiche, ora finalmente delle politiche economiche ed anche delle statistiche dottrine, ne menò a toccar con mano, se è lecito così dire, ed a partitamente discernere tutte quelle per lui esposte cagioni le quali pare che di concerto e come a gara fra la prima e la seconda delle accennate epoche concorressero a successivamente diradar le tenebre della universalmente invalsa barbarie in Europa. Nè altri avrà certamente senza gran frutto preso a seguir le tracce in questo scritto dal nostro Accademico segnate quando si faccia dietro a quelle avvertito come al progresso dell'una si attenesse il più rapido progredire o il migliorarsi dell'altra delle risorte discipline, e ne riporti quindi amor grande di tutte scevero di sospetti e di gelosie nel modo appunto che si conviene ad ottimo coltivatore di tali studj li quali sin da' loro principj a vicenda e con perfetta armonia s'affaticarono nella costruzione del maestoso Tempio del Vero, e tutti in ogni tempo con mirabil concordia a nulla più apertamente si mostrarono intesi che alla felicità della umana generazione.

Il signor Professore MALACARNE, per la chiarezza delle opere proprie non meno che per la illustrazione sì spesso procacciata alle altrui cotanto benemerito di questa sua Patria , in una storica Dissertazione su' Trovatori che fiorirono in Piemonte, ne mostrò pure quanto a tener vive le prime scintille del rinascente valor poetico fra di noi giovasse la grazia di que' Principi che ad esempio dei Conti di Provenza, di Tolosa e di altri, alle corti loro, siccome appunto fecero gli antichi Marchesi di Saluzzo e di Monferrato , benignamente accolsero e splendidamente favorggiarono que' pellegrini ingegni , li quali fra la pressochè universale ignoranza d' ogni buona dottrina e d' ogni antica e dotta lingua , senza norma, certamente e senza esempi cogniti d' imitabile Bello, a calcar si fecero primi le vie del disertato Parnaso ; veri Trovatori, anzi Padri per avventura d' ogni volgare e più di quella Poesia che ignota agli antichi quasi esclusivamente propria degli Italiani fra i moderni popoli fece poscia con l' esempio degli impareggiati suoi canti il non mai letto nè mai lodato abbastanza nostro divino Petrarca.

*DOTTRINE STATISTICHE E MEMORIE**DI COSE PATRIE.*

Siccome la salute del corpo e quella dell' animo si viene per le ben accomodate operazioni loro a far manifesta, così la eccellenza degli ordini civili da quelle cose che sono argomento di prosperità nello universale dei cittadini si suole opportunamente arguire; la quale prosperità mostrandosi risultare da molti per lo più minuti e sparsi accidenti, parve però importare assai che di tali accidenti singolarmente si tengano istruiti coloro li quali sono al governo delle pubbliche cose preposti; nè per quanto in tal guisa valgono queste cognizioni a far sì che da' men che ottimi provvedimenti si ritraggano gli illuminati Reggitori de' popoli, v'è ragion di dubitare che alla condizione delle repubbliche non poco conferir possano gli studi di quelle discipline che Statistiche sono state in questi ultimi tempi chiamate: quando però le quistioni che intorno ai pregi ed alla età delle medesime si sono così variamente istituite versassero nel solo sapere se elleno sieno veramente utili, e se come tali già in sostanza ravvisatele, a quelle ponesser pensiero gli Antichi, con non troppo malagevol opera si sarebbe per avventura potuto alla curiosità dei ricercatori soddisfare: non doveva imperocchè non riuscir cosa per chic-

chessia facilmente apertissima che, quanto si mostra per ragion vero, tanto si fa per autorità di vetusti Scrittori più manifesto, che nessuna politica Società a certo qual grado di civiltà sia mai pervenuta, senza aver prima opportunamente tenuto conto di parecchie di quelle avvertenze le quali ora a far parte s' incontrano delle molte che come principalissime si vogliono nelle Statistiche ravvisare. Parlano assai chiaro in questo proposito, per ciò singolarmente che ai Greci ed ai Romani s'aspetta, le opere di Zenofonte, di Aristotile, di Cicerone, e di Plinio, a tacere di altri li quali pure non si vorrebbero ommettere se qui fosse luogo di più minutamente trattare questa materia, e non sembrasse fuor di proposito, nel primo leggerissimo delibarne che ora solo occorrentemente facciamo, lo spiegare quella gravissima distinzione, che ad ogni modo pur si vuol fare, tra le relazioni dei testè accennati Scrittori e le testimonianze di quelli che, ad esempio di Tacito e Svetonio, fanno fede piuttosto di privata opera in questi studj impiegata che non di spiccato impegno di pubblica persona in promuoverli per debito d'ufficio, o per altro politico rispetto. Ma perchè è universal condizione delle cose umane che spesso le novellamente esposte per nuove si abbiano e che le nuove chiamando per una parte maggior favore, portino per l'altra con sè certo qual sospetto di leggerezza che le facciano da' molti pregiudicatamente stimare, non così tosto si trovarono a' di nostri per

laboriose lucubrazioni di fermi ingegni a più vero ordine di scienze ridotte quelle dottrine di cui stiamo ragionando, che confuso dagli uni il fatto col nome, e dagli altri il materiale con la disposizione, e l'uso con l'indole delle Statistiche, qua per l'antica e là per la recentissima origine, e fralle controvertite sentenze ora per la necessità ora per la vanità degli insegnamenti loro si stette per opposte parti ostinatamente combattendo.

Nel proporre per tanto che fece quest' Imperiale Accademia di quel quisito per la desiderata risoluzione del quale vittoriosamente combattè il signor F. Goes attual Professore nella Università di Erlanga, era stato disegno dell' Accademia medesima, che posto per altri anzi tutto in sincerissima luce il campo da lei con nuovi stimoli aperto alla letterata contesa, non si venisse già ordinatamente recitando quanto delle narrazioni di tanti antichi scrittori poteva così agevolmente farsi cognito altrui, ma che anzi con opportune distinzioni di termini, da erudite discussioni preparate, così opportunamente si scendesse a distribuir la materia, che, vinta alla perfine ogni contraddizione, ne rimanesse in poi sovra più ferme basi fondata la opinione che a buon dritto si vuole portare della antica origine non men che del recentissimo ottimo riordinamento di queste dottrine; e quindi diradata ogni nebbia di pregiudicio si facesse passo a più fermamente opinare intorno alla troppa evidente loro utilità. Ad

Ognuno può ormai esser noto con quanta suppellettile di cognizioni e d'ingegno si facesse a trattare di così rilevante e nobile tema il lodato signor Professore, la di cui dissertazione intitolata *De Statisticis etate et utilitate*, con le stampe di Germania da lui data in luce anticipatamente alla pubblicazione di queste notizie, non lascia altramente luogo a qui riferir ciò che al contenuto della medesima più espressamente si appartiene: bensì è vero che giovava per avventura accennare che scopo dell' Accademia nel premiare le fatiche del signor Goes, fu il dimostrare non solo come ella avesse giudicata l'opera di lui ottimamente per ogni sua parte cospirante col fine più sovra spiegato, ma ancora in qual modo sotto gli auspizi d' un provvido Governo felicemente con le pubbliche collimando le spontanee mire private, non prima ella fosse stata con grazioso invito del vigilantissimo Ministero chiamata ad impegnarsi in ricerche di Statistica, ch' ella avesse fatto apertissimo argomento di zelo in promuoverle, con attendere a sgombrare anzi tutto l'ingresso di quel sentiero nel quale perchè altri si suole con mal fermo passo avviare molti, distratti da vane o soverchio sottili disputazioni, vengono distolti dal fruttuosamente progredire.

Non è però che con questo solo, avvegnachè forse per l'importanza del soggetto principalissimo documento dell'amor suo per simili discipline, intendesse l'Acca-

demia di soddisfare alla curiosa aspettativa di coloro li quali, per argomentare da' passati saggi, legittimamente poteano desiderare il giudizio di lei intorno a quegli oggetti di scienze o d'arti che in più diritto modo valendo a farne formare giusto concetto dei progressi delle une e delle altre presso di noi, perciò in singolar maniera mostrano in questa parte di studi più fruttuosa l'opera di una società di letterate nè per titolo di politico ufficio altramente pubbliche persone: molte anzi sono le trattazioni, che mirando appunto al suddivisato fine, si vennero intraprendendo ora dalla Classe di Scienze fisiche e matematiche, siccome può chiarirsene ciascuno dal ragguaglio fattone dal signor Professore Segretario VASSALLI-EANDI, ora da questa Classe di Letteratura e Belle-Arti, la quale pure, non senza lusinga di pareggiare la gravità e l'utilità di quelle, non poche ne ebbe già a felice compimento condotte.

Qui è però il luogo di fare onorata menzione degli scritti de' signori VERNAZZA-FRENEY e OUDET du CROUZOT, li quali gareggiando con li signori SALUZZO, NAPIONE e BALBO nel saviamente opinare intorno ad alcuni punti relevantissimi di queste dottrine, assai di frequente posero a molti de' nostri Accademici il destro d'internarsi in non men utili che difficili e profonde disquisizioni.

È noto che fra li principali ammaestramenti di quelle

scienze che si sogliono chiamare di economia politica, sta per assioma che non ad un solo e stesso modo si vogliono in diverso stato di relazioni civili le pubbliche gravzze stabilire. È noto per le storie come venissero precipitando a rovina quegli imperi in cui furono mal accortamente trasandati li riguardi dovuti a questo importantissimo politico avvertimento; è oramai pertanto superfluo il soggiugnere che in sommo pregio si debbono avere quei comenti per cui dietro ai fatti osservati altri si rivolga a scoprire li mezzi onde prudentemente determinare il genuino stato delle accennate relazioni. Ora venendo al particolare delle nostre contrade non volevamo che, secondo che le anzi dette cose si credevano verissime e si erano per conseguente giudicati degni di grave considerazione li rilievi esposti dal signor Prospero BALBO in quel suo scritto sulla fertilità del Piemonte di cui compendiosamente si ragiona nella Notizia dei lavori Accademici per gli anni 1804 e 1805, più studiosamente si andassero esaminando le osservazioni che a conferma di quelli fossero da altri intorno alla stessa materia posteriormente proposte.

Udi pertanto la Classe non poco volentieri quelle dissertazioni del lodato signor VERNAZZA-FRENEY, attuale Pro-bibliotecario della nostra Accademia degli studj, nelle quali egli mostrò in bell'ordine disposte e con erudite annotazioni illustrate le memorie che sull'agricoltura del Piemonte nei tempi andati, tratte da vetusti

Scrittori, ne avea lasciate confusamente raccolte il fu signor Giacinto CARENA. Apparisce veramente dalle medesime, e farebbesi per avventura non meno chiaro dalle osservazioni del signor Jacopo DURANDI nel suo Discorso intorno alla antica popolazione d'Italia, che se non prima d' un' epoca a noi vicinissima salirono queste regioni ad esempio di meravigliosa dovizia, è da credere che ciò non per altro avvenisse se non perchè fu forza a tal uopo anzichè secondare di troppo spesso vincere prima con lungo studio la opposta natura del suolo; dal che deriva naturalmente che non senza gravissimo intendimento stabilisse il signor BALBO nell' accennato suo scritto, che a partito s' ingannano coloro li quali dalla insita feracità del terreno piuttosto che dalla industriosa perizia degli abitatori e da altri simili accidenti ripetono le ricchezze del Piemonte; la quale sentenza non occorre già mostrare come importi con sè la norma d' ogni retto giudizio che si voglia formare delle cose nostre, per ciò singolarmente che ai qui sovra indicati capi d' importantissimi politici ordinamenti possa in alcun modo aver relazione.

Il lodato signor OUDET du CROUZOT poi in quel suo scritto che intitolò *De l'influence de l'Académie des Sciences, Littérature et Beaux-Arts de Turin sur l'instruction et les mœurs des habitans du Piémont*, si propose di far vedere quanto efficace fosse l' opera da questa Imperiale Accademia sin da' suoi primi principj impiegata nel promuovere la universal diffusione de'

scientifici lumi; e poichè le occorrentemente da lui toccate vicende dei subalpini studj gli fecero seguir l'acconcio di rilevare come dietro alle tracce de' SARUZZO, LAGRANGE e CIGNA, celebratissimi Fondatori, e de' loro animosi cooperatori e primi Socj di questo nobilissimo Istituto il più si movesse di que' valorosi ingegni onde a fama di coltissime salirono ultimamente queste nostre contrade, piacque alla Classe di farsi in particolar modo a considerar le cagioni per cui a rovescio, se è lecito così dire, del consueto ordine loro si avvicinandassero presso di noi li destini delle umane lettere e delle scienze; egli è imperocchè certissimo che per quelle non prima si ebbe grande e durevole lustro procacciato il Piemonte che già si fosse per gli ingrandimenti e il rapidissimo progresso di queste mostrato degnissimo di gareggiare con le più dotte provincie d'Europa.

Ora rimandando a luogo più opportuno l' esporre in disteso le considerazioni sopra questa materia dalla Classe tenute e additando sfuggevolmente, siccome l'indole della presente notizia il richiede, quelle molteplici quistioni che da più signori Accademici si vennero agitando intorno alle successive alterazioni cui per le varie e sempre mutabili vicende di queste contrade andarono presso di noi sottoposti li dialetti volgari, non meno che lo studio delle antiche e recenti lingue straniere, mi restringerò qui a notare che un molto cu-

rioso documento per questa parte ne fu dal signor Accademico Prospero BALBO comunicato. È questo un non inelegante complimento in versi gallesici detto a Carlo VIII Re di Francia nel suo ingresso in Chieri nell'anno 1496 da una gentil donzella chiamata Loretta TANA; monumento attissimo a provare come antica sia nel Piemonte la vera perizia non che la superficial cognizione della lingua oltre l'alpi parlata, e come di questa perizia fin da' rimoti tempi facessero singolarmente pompa presso di noi le più spiritose ed onorevoli persone del gentil sesso.

Fra quelle molte scritture poi delle quali alcune nel più ampio senso dette statistiche debbono forse più veramente dirsi di memorie patrie, a tacere delle lezioni del signor Accademico FRANCHI-PONT sulle antichità di Pollenza, le quali si trovano di continuo consegnate nel seguito del presente volume, e a non parlare di alcune del signor GALEANI-NAPIONE le quali o si trovano sotto altro titolo registrate o sono già state fatte di pubblica ragione, siccome quelle in cui, per supplemento a quanto aveva intorno alla patria di Cristofaro COLOMBO dettato, parlò dell'autore del tanto celebrato libro *De Imitatione Christi* non men che dell'origine del famoso GERARDO Istitutore del nobilissimo ordine dei Cavalieri Gerosolimitani, li quali ambidue insigni personaggi mostrò egli potersi non senza fondamento di ottime congetture chiamar Piemontesi,

mi restringerò per brevità a qui far menzione di due sole dissertazioni, una del signor NAPIONE medesimo intorno agli antichi terremoti del Piemonte, e l'altra del signor di SALUZZO Direttore dell'altra Classe intitolata *Aperçu statistique sur la vallée du Pô*.

In questa dopo di avere esposte quelle notizie geologiche che all'istituto nostro non appartiene di qui riferire, e compendiosamente ricordate alcune memorie intorno alle relazioni di commercio sì recenti che antiche le quali hanno rispetto a quella parte del già Marchesato di Saluzzo che sotto il nome di val di Po si stende dai sommi gioghi del Vesulo fino al piano ove sbocca questo fiume nel territorio di Revello, si fa l'Autore a toccar più di proposito due punti li quali vennero per ambedue le Classi giudicati non meno per sè rilevanti che pel tempo a notarsi opportuni. È relativo il primo ad un progetto di canale per cui ragunate le disperse acque di alcuni torrenti e ridottele per certa disegnata via a ricongiungersi con le acque del Po, se ne verrebbe l'ora nocevolissimo irregolato scorrere di quelle a rendere di non poco proficuo pei circostanti terreni, provvidamente agevolandone l'ottima irrigazione. Riguarda il secondo quegli autentici documenti per cui è messo fuor di dubbio che da Ludovico, secondo di un tal nome fra i Marchesi di Saluzzo, si facesse eseguir quello scavo che praticato alquanto a ponente e nelle falde del Vesulo, ad aprir su per quelle freddissime

alpi più comodo e libero passo tralla confinante Gallia e il Piemonte, fu, perchè appunto impresa oltre ogni credere difficilissima, chiamata e creduta sin a dì nostri da men valenti critici opera degli antichi Romani.

In quel suo Ristretto di ricerche storiche intorno agli antichi terremoti del Piemonte, nel quale, prescindendo da quei tempi appunto che la luce della Storia precedono, si astenne però il signor NAPIONE dal parlare di tutto quello che dotti fisici, esaminata la superficie del globo terrestre, credettero poterne inferire in seguito alle diverse teorie da parecchi celebratissimi uomini immaginate, si propose egli con la scorta degli opportuni documenti, e singolarmente di alcune cronache, di riandar la memoria dei terremoti che nei trascorsi secoli si fecero tratto tratto in varie parti di queste nostre subalpine regioni sentire. Affermò però che, tranne quello che nell'anno 1564 rovinò del tutto sette terre attorno alla Scarena con morte d'infinita persone, il quale a vero dire non inferì nel Piemonte proprio ma bensì nella già Contea di Nizza in quella parte ch'ella volge al mare, di poco o niun momento si debbono dire le scosse da cui per alcuni si narra essere state ne' tempi andati travagliati questi nostri paesi; senza che è certissimo che le poche che sono state come più gagliarde notate, quali appunto sono quelle provate in Alba negli ultimi decennj del passato secolo, intorno a cui il dotto Padre BECCARIA lasciò memorie manoscritte, non anno cagionato,

che si sappia, morte di persone o rovina d'edifizio veruno; nuovo però ed insolito disastro è da dirsi quel terremoto che con replicate scosse segnatamente nel mese di aprile dello scorso anno 1868 atterrò quasi l'intera metà del luogo di Lucerna, moltissime case in quelli della Torre, di S.-Germano e di S.-Giovanni; e che non limitandosi ai luoghi di quella valle e delle circonvicine molti pubblici e privati edifizii danneggiò nella città di Pinerolo, ampiamente stendendosi e ovunque lasciando tracce di desolazione e di rovina nelle confinanti regioni.

Qui ne toccherebbe finalmente parlare di quello sguardo storico sulla origine e i progressi della Università degli studj di Torino, che venne letto dal signor Prospero BALBO Rettore della stessa Università nella sessione del dì 30 di novembre ultimo, se da un tal debito non mi assolvesse l'onorevole deliberazione della Classe, la quale a corredo ed a complemento, per così dire, delle statistiche e patrie notizie nel presente articolo inserite, determinò che di continuo sarebbe in piè del medesimo letteralmente riportato lo scritto di cui si ragiona e che segue. (*)

(*) Le molteplici occupazioni del signor Prospero BALBO non avendogli lasciato ozio bastante per terminare quelle annotazioni onde egli avea divisato di arricchire il citato scritto, è stata ad altro tempo rimandata la pubblicazione del medesimo.

CRITICA, ANTIQUARIA E VARIA ERUDIZIONE.

Nel vasto arringo della Critica e della varia Erudizione in cui primi ad affollarsi sul primo rinascere delle buone lettere in Europa sempre poscia tra i più animosi mostraronsi gli ingegni italiani, spaziarono pure nel volgere di questi ultimi anni non pochi dei nostri signori Soci ordinari e corrispondenti. Farà fede il seguito del presente Volume di quanto venne e per gli uni e per gli altri dettato intorno alle monete d'Atene, alle antichità di Aix-les-bains, in Savoia, alla popolazione d'Italia verso il sesto secolo di Roma, alle scoperte di alcuni recenti viaggiatori nell'interno e nella parte settentrionale dell'Africa, alla origine dell'ordine dei Cavalieri Gerosolimitani, al passaggio di Annibale per le Alpi, alle già menzionate antichità di Pollenza, e finalmente alle cagioni per cui si crede che non fiorisse la tragedia presso degli antichi Romani. Restami non pertanto a parlare di parecchie altre Accademiche lezioni, fralle quali, seguendo l'ordine dei tempi, à da venir collocata la prima quella del signor Professore e Socio corrispondente BARUCHI sulle antiche monete Romane che dalla forma del loro contorno presero il nome di *Serrati*.

Trattando però di queste, pensa il signor Professore che di poco anteriore alla metà del sesto secolo di Roma

si debba dire l'epoca in cui vi si incominciaron a coniare monete di questa fatta. È certo, dice egli, che non ebbero i Romani se non dopo l'anno 485 delle monete di argento, e che ne' primi tempi non usarono li Prefetti delle Zecche di mettervi sopra il nome della propria famiglia; debbono però le più antiche monete d'argento chiamarsi Consolari, e Familiari quelle su di cui posteriormente furono i nomi, come dicemmo, e i tipi particolari delle famiglie segnati: ora fra le Consolari nessuna se ne trova di dentata, e fra le altre la prima a giudizio degli intenditori è quella di Scipione Africano che fu fabbricata nell'anno 564. EREL nel Catalogo delle monete dentate riferisce i nomi di venticinque famiglie che ne coniarono: sono queste l'Afrania, l'Antonia, l'Aquila, l'Aurelia, la Claudia, la Cornelia, la Crepereja, la Domizia, l'Egnazia, la Fusia, l'Hosidia, la Licinia, la Mamilia, la Maria, la Memmia, la Mucia, la Nevia, la Pupia, la Publicia, la Postumia, la Procilia, la Roscia, la Sulpicia, la Vettia, e la Volteja; se non annovera la Cosconia e la Porcia, egli è forse, perchè il tipo di queste due è somigliantissimo a quello delle citate Domizia e Licinia: il Museo di Torino che possiede tutte le citate, dall'Afrania ed Egnazia in fuori, ha oltre a quelle la Carisia, l'Hostilia, la Livineja, la Marcia, e la Rubeja. Quanto al tempo per cui si può credere che venisse continuata questa pratica, molto stringenti ragioni

persuadono a credere che non durasse al di là di cento anni; che che pure argomentar si possa in contrario da quanto ne disse il Beauvais, che pensò trovarsene degli esempi fin all'età di Giulio Cesare e del Triumvirato. Perciò poi che spetta all'origine, facilmente è confutabile l'opinione di chi volle ripeterla dal solo caso, o dall'intento d'impedire la falsificazione delle sì fatte monete; sarebbe mancata in questo secondo supposto la ragione di così lavorare le monete di bronzo; ora egli è pur vero che non poche di queste se ne hanno di dentate, tale ad esempio essendo quella della famiglia Mamilia citata dal Neuman, che è ricoperta solamente di una sottilissima lamina d'argento; nel primo supposto poi troppo sarebbe difficile l'immaginare che per fortuito accidente sempre, quali si mostrano, così uniformi e regolari fossero venuti a riuscire gli intagli di cui si ragiona; senza che mal si potrebbe indovinare il perchè, ciò stando, non s'incontrino questi fuorchè nelle monete di alcune famiglie, e non in tutte. Ben più ovvio sarà non pertanto il dire, che secondo che si sa avere li Re di Siria usato di far coniare le loro monete d'argento con gli orli lisci, e molte di quelle di bronzo con gli orli dentati, avrà forse Scipione l'Asiatico, dopo la vittoria riportata d'Antioco il Grande, per la molta quantità d'argento da lui recata nel pubblico erario, immaginato di trasportare sulle

monete Romane di tal materia il lavoro delle Siriache di bronzo; il quale costume saranno poi andate seguendo alcune altre famiglie, mentre la maggior parte si sarà attenuta alla foggia più usitata ed antica.

Il signor GALLEANI-NAPIONE in una sua Dissertazione letta nella sessione del dì 6 di marzo 1807, espose alcune sue congetture intorno alla persona di quell'Asterio, possessore d'una preziosa suppellettile d'argento trovata già in Roma, il quale viene egli sospettando che vivesse nel correre del quinto secolo dell'era volgare, e che, benchè Cristiano, ad uso forse di galanteria si valesse di certa Piscide dedicata in origine al culto, ed in cui trovansi effigiate immagini di gentilesche Divinità. Posto pertanto che la strana copia dei nomi soliti assumersi da una medesima persona a' tempi di cui si ragiona non debba fare ostacolo al credere che lo stesso che il Secondo Asterio del Panvinio si fosse quel Turcio Rufo notato Consolo nel 494, dal quale non si vorrebbe poi distinguere il nostro Asterio, si fa il signor NAPIONE ad argomentare che la Piscide di cui si ragiona spettasse alla persona medesima appunto di quel Turcio Rufo, che fu correttore del Codice Mediceo-Virgiliano ed editore di Sedulio, di uno cioè, com'è notissimo, de' più antichi Poeti cristiani.

A questa Dissertazione fece egli tener dietro la illustrazione di un compito Sacratio gentileasco esistente nel Museo di questa Università degli studj, e consistente

in dieci Patere quasi tutte distinte con immagini di Divinità di basso rilievo e di graffito, in due Tazze senza ornato nissuno, in un Simpulo, un Vaso grande pur liscio e tondo senz' anse, tre Cucchiai di diversa grandezza, e finalmente in un Chiodo romano ed altri più minuti pezzi d'argento; avanzi probabilmente questi ultimi, non men che il Chiodo, dell' Acerra ossia cassetta dell' incenso che portava ne' sacrificii, come si sa, uno de' Camilli, e che per la men durevole materia del legno od altra si sarà forse consumata nel terreno: Descritti però alquanto minutamente questi rarissimi Vasi sacri gentileschi trovati già lungo l' Isera nella Tarantasia, che fu antica region de' Centroni, notò il signor NAPIONE come sia stato antico, ed abbia preceduto le conquiste de' Romani il culto di Mercurio nelle Gallie; alla qual Divinità però crede egli che fosse consecrato il Tempio a cui avranno spettato questi Vasi, in cui tutti, tranne uno nel quale è effigiato Giove, s' incontra raffigurato Mercurio o alcuni de' suoi attributi: è probabile poi che in Giove, siccome usavano i Romani, trasformassero essi quel Dio Pennino, che fu, siccome è volgatissimo, propria e principale Divinità degli antichi nostri Alpigiani. Per quanto vi è poi ragione di credere che non molto prima che l'anno corresse in cui venne Augusto per la decimaquarta volta acclamato Imperadore, fossero li popoli Centroni soggiogati da' Romani, e che lo fossero appunto da Agrippa, il quale si sa aver tanta parte

avuta in quelle lunghissime guerre delle Alpi, si può saviamente col nostro signor Accademico argomentare che il Sacratio di cui si ragiona, il quale per l'eleganza dell'ottimo lavoro si vuole facilmente dire opera del tanto celebrato secolo augusteo, al Procuratore d'Augusto s'appartenesse, vale a dire, a quel certo Pomponio Vittore, liberto per avventura del famoso Attico, e Amministratore del Patrimonio di Cajo e Lucio figliuoli d'Agrippa, del quale in *Ayme, Axima Centronum*, si trovò già una tersissima e molto lodata Iscrizione in versi riferita dal Morcelli.

Rivoltosi ultimamente a parlare di un Disco e di due Tazze antiche esistenti pure nel Museo di questa Università, mostrò brevemente lo stesso signor NAPIONE, come una di queste Tazze, non men che il Disco, fosse già al culto di Bacco dedicata, e come l'altra, in cui trovasi effigiato il combattimento di Ercole con le Amazzoni, e che si fa egli più diligentemente a descrivere, debbasi riguardare qual monumento per la storia delle arti, e singolarmente per quella delle arti patrie rilevantissimo; imperocchè se lo elegante stile dell'intaglio ne lo fa quinci ravvisare per opera appartenente alla migliore o terza epoca, come parlò il Winkelman, dei lavori etruschi, ne dà quindi manifesto indizio della eccellenza cui sin da quelle più remote età presso di noi pervennero le nobilissime arti figurative; essendo stata questa tazza rinvenuta in riva al Po, rimpetto al sito dove stava l'antica ed ora pressochè

intieramente sepolta *Industria*. Occorrentemente però in questo proposito tocca l'autore di alcune cose intorno al nome di questa città, detta anche con più antica denominazione da' paesani *Bodincomagus*, e rileva esser questa voce derivata per avventura da *Bodincus*, nome del Po dove comincia ad avere, come al sito appunto d' *Industria*, maggior profondità, e da *Mag* voce celtica atta a significare forse a un dipresso la stessa cosa che *Forum* de' Romani nella significazione di mercato; stando la quale etimologia, ne verrebbe l' *Industria* de' Latini ad esser poco meno che una schietta e strettissima versione della celtica e prima di *Bodincomagus*.

Due discorsi del signor Francesco Regis versarono intorno alla Mitologia per lui considerata come il patrimonio delle arti, e il tesoro delle più recondite cognizioni dell' antichità.

Nel primo, che intende intorno a' vari sistemi mitologici, premesso che a partito s' inganna chi avendo tra se divisato un qualche general sistema entro cui le favole tutte rinchiudere, giudica di poter con l' ajuto del medesimo ridurre tutti li Dei ad una istessa classe, entra a disaminare le varie opinioni principali che in questo proposito piacque a molti recenti Scrittori di mettere in campo; espone pertanto e confuta la dottrina di chi vuole che le Divinità anticamente adorate sieno nella origine loro i soli Patriarchi de' Giudei; di chi cerca riconoscerle con la spiegazione delle lettere

jeroglifiche , o cogli equivoci della lingua de' Fenicj ; di chi le riduce ad alcuni de' primi Re dell' Egitto , o a' certe statue e figure enigmatiche colà innalzate nelle pubbliche piazze ; di chi le crede unicamente persone dagli storici menzionate , o uomini dopo la loro morte divinizzati ; poscia viene al sistema dei Platonici , li quali insegnano non vi essere se non se la corteccia , a' così dire , delle favole antiche che ne presenti immagini grossolane , assurde e strane , contenerne bensì l'interno delle altre molto sottili , naturali e ragionevoli ; dice che un tal sistema , ove si prenda co' debiti riguardi , è il meno ripugnante per avventura all' opinione che si vuole meritamente avere della sapienza antica , siccome alla natura delle cose medesime ed alla ragione : e termina con riflettere tuttavia , che essendo la Mitologia un labirinto oltre modo vastissimo ed oscuro , ove fa mestieri di più d' un filo per condurvisi , il volere con un solo sistema spiegare tante favole per autori e soggetti , per tempi e popoli così tra loro diverse , sarebbe lo stesso che volere rischiare la superficie tutta dell' orbe nostro collo splendore di una sola fiaccola ed assoggettare le stranezze d' una sciolta ed ardita immaginazione a una perfetta uniformità in materia di religione e di filosofia.

Nel secondo Discorso ove espone alcune riflessioni sopra il Dio Pan , accennato ch' egli à ciò che gli Europei meno contemplativi favoleggiarono intorno a questa Divinità , viene a considerarla qual era dagli

Egizi più antichi tenuta e da' più saggi tra di essi onorata; riconosce in Pan, e nel suo nome l'emblema di tutte le cose, l'immagine dell'universo; nella sua figura il ritratto, a così dire, della natura non ancor dirozzata; nella sua veste, l'idea del firmamento; nella sua persona partecipante d'uomo e di bestia, lo spirito governatore di tutte le cose e i contrari elementi prolifici; nella sua nascita contemporanea a quella delle Parche fatali, la produzione del mondo creato da ignota possanza e fatto uniforme alle relazioni inalterabili e alle attitudini eterne delle cose, le figliuole della necessità; e in fine nel suo flauto armonioso il simbolo del nostro sistema solare. Quindi avverte, che i saggi di Mendes, che che il volgo ne credesse, non pensavano essi già, che questo loro Dio avesse piedi di capra, ma celati sotto la informe e mostruosa figura di lui adoravano bensì il Dio onnipotente, la natura universale; a conferma di che reca una sua fedele versione di un Inno che ne avanzò, il quale il Sacerdote in mezzo a immenso popolo ad alta voce pronunciava in onore del Dio Pan nel dì che la festa di lui sulle rive del Nilo al cominciar di primavera solennemente celebravasi; le parole e i concetti tutti del qual Inno provano evidentemente che tal era di questo Dio presso gli Egiziani, come di alcuni altri de' primi e principali dell' antichità, rappresentati cioè, come parti e potenze della natura da' filosofi, e come persone reali dal volgo.

Dallo stesso Accademico furono pure lette due altre Dissertazioni. Nell' una, che è sull' antica Poesia degli Ebrei, dopo avere recate parecchie ragioni probabili onde poter credere che la Poesia fu anche prima del diluvio coltivata, scende a proporre che seppellita essa nelle acque col genere umano si vide poi con questo a rinascere: e da Mosè cominciando, che fu in particolar modo il primo Poeta tra gli Ebrei, discorre per alcuni passi del Genesi, per alcuni de' suoi cantici bastanti essi soli a farcelo apparire uguale o forse anche superiore a qualunque lirico Poeta di altra nazione: si arresta alquanto sul libro di Giobbe, opera della più rimota antichità, piena senza fallo d'incomparabili bellezze, ed a propriamente parlare drammatica: accenna due illustri Poetesse, Debora, e la Madre di Samuele: poi viene a Davide, a Salomone, e passa quindi a fare special ricordanza del maestoso Isaia, del tenero Geremia, e dell' ardente Ezechiele: tocca i molti Salmi composti pure nella schiavitù di Babilonia, e intorno alla riedificazione del tempio, e i tre cantici ancora da' quali fu la nascita del Messia accompagnata: e pon fine con aggiugnere, che di qua trar si dee un invincibile argomento a onor della Poesia stessa, essendo ella stata da quegli eletti spiriti con sì felice esito trascelta come opportuno mezzo onde trasmettere al mondo la cognizione delle più grandi e delle più auguste verità.

Nell' altra Dissertazione, il cui soggetto si è il Telemaco

di Fenelon , propone su di tal opera alcuni riflessi suoi , li quali mentre mirano a dar risalto al valore di cotanto scrittore , discordano però dal parere di chiunque pensò poter altresì sulla fronte di chi scrive in prosa star bene il poetico alloro. Confessa , che il fine il quale ivi si propose l'illustre Prelato , di rendere appunto l'augusto suo allievo il padre de' suoi popoli , l'amico degli uomini , è desso molto lodevole ; che , avvegnachè mal gli rispondesse il favor della corte , vi riuscì egli assai bene ; non dissimula che per giungere a questo , entrò ben sovente in certe troppo minute particolarità della politica , e troppo vesti l'abito di filosofo morale ; nè tace che in molti passi massimamente negli ultimi libri fu tratto tratto un po' languido , e ogni volta ch'ebbe a trattare d' imprese guerresche non tanto per avventura focoso e ardito come si sarebbe voluto ; concede altronde che se dar si potesse alcun poema senza verseggiatura , il sarebbe pure per più riguardi infallibilmente il Telemaco , in cui trovasi una notevole armonia e quasi tutta l'elevazione che la lingua francese , anche in un regolato testo di poesia , è capace di sostenere ; mostrandovisi mirabili le descrizioni che ci si presentano in ispezie or sugli accidenti della vita pastorale , ora sui piaceri della vita , ora su i dolci effetti della pace : ma conchiude che tutti questi pregi quali ch'essi sieno non danno alla prosa quel vanto che è proprio della poesia unicamente ; che il Poeta , comunque si voglia che la sua facoltà consista

nell'imitazione, è obbligato però ad usar versi onde imitar mirabilmente; che le leggi del verseggiare non sono state inventate dal capriccio, ma consigliate dalla natura, per riunire con quei del corpo i piaceri dell'animo; che tutte le nazioni per lunga età convennero in ciò; che Fenelon medesimo, a giudicarne da una sua lettera scritta sui lavori dell'Accademia, non pensò a darci veramente nel suo Telemaco un Poema; troppo conoscendo egli ciascuna parte delle umane lettere per non confonderne i limiti, troppo pregiando la Poesia per non volere col suo esempio disporre i migliori ingegni della Francia a tollerare che a poco a poco mancasse alla moderna Repubblica letteraria il suo più nobile e più antico retaggio.

Il signor Accademico VINCENZO MARENCO finalmente senza altramente intender di sostituire ai metri usati dai nostri quelli de' latini Poeti, in una sua Dissertazione sulla Poesia metrica Italo-Latina, prese a dimostrare che la lingua italiana può agevolmente piegarsi alla imitazione de' metri Latini, e giungere a determinare la quantità prosodica di ciascheduna sua sillaba. Ommessa in ciò ogni norma di sperimenti, li quali più che non d'acuto e fervido valgano a far prova di paziente e laborioso ingegno, pone per base che solo per riflessione noi siamo sensibili al valore ossia quantità delle latine sillabe, e che per noi sia perduta l'intima armonia de' Latini versi che Orazio accennava forse dicendo: *Legitimumque sonum digito callemus et aure,*

(XLIV)

e stabilisce poscia esser possibile agli Italiani di emulare sino a certo segno di evidenza quell'apparente armonia che sola conosciamo, accennando egli le positive lunghe, e le positive brevi che per noi si hanno. In seguito del che, inteso a far vedere che la lingua nostra può ridurre a stabile metodo la sua prosodia di sillabe, prescindendo dagli accenti che soli, come egli disse, regolano la misura dei versi italiani, riduce però a questo generale principio la sua teoria, che debbano lasciarsi ossia riputarsi comuni tutte le sillabe italiane le quali non possono per alcuna positiva ragione determinarsi brevi o lunghe; accennando di volo quali sieno queste positive ragioni, e con esempi diversi mostrando possibile la imitazione dei versi esametri, pentametri e saffici; dal che tutto conchiude non essere però da disprezzarsi li tentativi che si possono fare in questo genere di verseggiatura onde ridurla sotto giusta legge, ed ampliare così la sfera del nostro Parnaso accrescendo la italiana Poesia d'un pregio cui invano per avventura, con probabil argomento di felice esito, aspirar potrebbero le più commendevoli fralle emole recenti lingue volgari.

AMENA LETTERATURA.

STILE E POESIA.

Molti hanno persuaso che per lo conterminare che fa con quello della Prosa il distretto della Poesia, quanto più ampiamente allargando li confini dell' uno tanto più angustamente restringendo si vadano li confini dell' altro; così che, secondo che l' indole de' popoli e delle lingue o gli accidenti il richieggono delle cose e de' tempi, qua siccome in più stesa provincia di tali scritture entro all' impero della Poesia si notino, che colà ne vengono escluse; e all' opposto, dove più ampiamente dilatato sia il dominio della prosa, di tali argomenti appunto con la maniera di questa largamente si usino trattare, li quali altrove con quella più stretta della poesia sogliono maneggiarsi; d' onde ne avviene, secondo costoro, doversi non senza ragione dubitare, se a lodevol impresa, generalmente parlando, intendano coloro li quali con alcuna non più usata maniera di composizione, o sia ella nuova affatto, ovvero tolta dalle straniere nazioni, troppo spesso si studiano di arricchire le natie lettere, non ben consci prima se mentre quindi inutilmente forse lussureggianti per una parte, più meschine elleno realmente per l' opposta non ne riescano; vera e veramente ricercabile ricchezza, in questa come in ogni

altra ragione del civil vivere, volendosi quella sola chiamare la quale per un canto non scema quel che per l'altro s' accresce, e d'onde è che maggior somma al postutto di beni, d'agj e di comodi all' universale ne torni. Non è però che mancati siano in ogni tempo di alcuni amatori del nuovo, li quali con tentativi or più fruttuosi ed or meno hanno per'certi saggi d' insolite scritture sfidando il contrario uso comune voluto fare sperimento o delle forze del proprio, o tanto più spesso forse della pieghevolezza del genio altrui; nel che non hanno incontrato biasimò nessuno que' pochi che contro la consuetudine, anzi che contro la ragione, che talvolta pure non le dà norma, peccando, hanno per certe ardite e felici prove, penetrando con l'acutezza del proprio intendimento per entro all'intima natura delle cose, operato così che, anzi che di strane difformi fogge, si abbellissero di nuovi trascelti ornamenti le patrie muse; e a tanto appunto pare che mirassero quegli ingegni italiani, li quali tentarono di scoprirne, a così dire, nuovi cieli e nuove terre poetiche, col trasportarne gagliardamente riscossi da inaspettate rappresentazioni fra gli orrori delle *bardiche* Alpi scozèsi; e quelli pure che rivestendo di ridenti immaginose forme li precetti della più rigida filosofia, di ragion fecero della poesia ciò che non à guari difficilmente si sarebbe appo di noi osato credere di ragion della prosa volgare, siccome appunto fece la signora DIODATA SALUZZO, in quel suo Poema d' Ipazia, o delle filosofie, di cui verrà più sotto.

parlato; o quegli altri finalmente che vuoto trovando alcun riposto angolo della prosa nostra, dovunque e per ogni verso dalla poetica nazional facondia ristretta, a introdurvi di certi semi di nuova coltura si affaticarono; al che più che altri inteso si mostrò il nostro signor BAVA di SAN PAOLO per quelle lezioni che tenne nelle sessioni de' 28 gennajo, e 28 giugno 1807.

Quel modo di fare per opera di supposti interlocutori, e per via di certa simulazione di azion drammatica più caldi scender nell' animo di chi legge li sensi dello scrittore; modo che naturalmente derivato per avventura dal famigliare filosofar di Socrate, a nobilissimo uso de' più sublimi addottrinamenti Platone e Zenofonte fra gli antichi e Galileo fra i moderni filosofi principalissimi sollevarono, impiegò con ammirata festività l'ingegnoso ed arguto Luciano a dir cose le quali con maggior proprietà che non altrimenti parvero potersi finger dette da persone che altri supponesse ragionar fra di loro in sito, dove diversità di tempi o di luoghi in cui vivessero, epperò sconvenevolezza di fortuito, o ricercato incontro non valesse a frapporre ostacolo alla verosomiglianza del loro conversare. Il quale avviso diede forse origine ai Dialogi tra i morti, maniera di scrittura che molto ben accolta dalle recenti nazioni presso che tutte a far vieppiù nostra si rivolse al lodato signor BAVA di SAN PAOLO. A tacer però di quel dialogo fra il Dante ed il Milton, il quale si leggerà di continuo nel presente volume stampato, ne accen-

neremo di due altri solamente, nel primo de' quali, fra Luciano, Fenelon, e Fontenelle, si propose egli appunto di far viemmeglio ravvisare l'utilità e la indole di sì fatte composizioni, per via di vicendevolmente provocata critica, ponendo in mezzo i difetti di quelle che i tre accennati, e fra di noi più cogniti scrittori di tal maniera vantano per autori; nel secondo poi fra Alcibiade ed il Boccaccio mettendone, a così dire, sott' occhio gli esemplari di quella versatil tempera di affetti e di pensieri, per la quale ne' modi e costumi l'uno, e negli scritti suoi l'altro, si fecero ambidue quegli insigni personaggi singolarissimo oggetto di meraviglia per la volgar gente non meno che per li filosofi dei tempi loro e delle età posteriori.

Venendo ora al testè accennato Poema di cui più squarci in parecchie sessioni di questi ultimi anni ne lesse la signora DIODATA SALUZZO, e il quale anzichè Epico a lei piacque chiamare narrativo e filosofico, per mancarvi assolutamente quel meraviglioso, che si disse essere il nervo dell' Epopea, e non trovarsi veramente in tutta la tessitura del medesimo impiegata l'opera d'alcuna allegorica o altra che siasi Divinità, è da notare che per fine morale del medesimo si propose l'Autrice di mostrare, come sieno piene di pericoli le civili discordie, fralle quali vittima per lo più cadono della virtù propria e della nequizia altrui gli ottimi cittadini, e come in mezzo alle turbazioni politiche, le quali così libero campo schiudono agli slanci de' più

audaci animi, ben altramente che non gli infermi consigli dell'umana filosofia, giovino li precetti e le norme fermissime della morale cristiana; zelante settatrice di queste, benchè da principio occultamente, e non prima in palese chè per ciò appunto le tocchino lo sprezzo del volgo e l'odio de' genitori, è pertanto supposta la celebre Ipazia figlia di Teone alessandrino, la quale forma il personaggio principalissimo del Poema; la città d'Alessandria in Egitto e le campagne vicine porgono il luogo della scena che si finge muovere verso l'anno 416, dopo nato Cristo, sedendo Sommo Pontefice Innocenzo primo, e regnando Imperatori sulla cadente mole romana Onorio in Occidente e il fanciullo Teodosio secondo, figlio d'Arcadio, in Oriente, sotto la tutela d'Isdegarda Re di Persia. Amatore onesto, non men che ardentissimo d'Ipazia viene mostrato quell'Isidoro che le storie dissero sposo di lei, e che sta qui fra i primi attori, li quali sono poi tutti o capi di varie sette filosofiche, di cui opportunamente si vengono da luogo a luogo esponendo li sistemi e le opinioni diverse, o persone d'alto affare ne' maneggi politici: fra queste maestrevolmente grandeggia, per contrasto con la virtuosa Ipazia, un empio ambizioso ministro sacerdote d'Osiride, che seguace di nessun culto e di tutti, e ambiguo servo di opposte parti, per vendicare lo sprezzo dalla gran donna fatto dell'amor suo, e per gelosia degli onori da lei pubblicamente ricevuti, dopo di avere ingannato il Proconsole, muove a tumulto il popolo e

(L)

lo chiama alle armi contro i Romani, disponendo frattanto ogni cosa in guisa che ne sia tratta Ipazia a perdere fra quel tumulto la vita. Per la descrizione delle vicende terribili che fra un immenso disordine accompagnano queste rivoluzioni si sta preparando la catastrofe, a così dire, del Poëma, il quale però viene a terminarsi con la relazione della morte troppo generosamente incontrata dalla virtuosa ed ammirata *filosofa* Alessandrina.

Ma non con la lezione solamente di gran parte di questo egregio poetico componimento in terza rima dettato, ebbe ad essere trattenuta la Classe dalla signora DIODATA SALUZZO; che anzi con tre Poemetti, uno alla signora Barbara Bertini-Provana, e due indirizzati alla signora Clotilde Tambroni, si mostrò ella più strettamente venuta a confronto con tre chiarissime gentildonne, la stessa signora CLOTILDE TAMBRONI Bolognese, la signora ENRICHETTA DIONIGI Romana, e la signora VITTORIA SARRAZIN di Montferrier Marsigliese; le quali tutte scendendo nel poetico aringo, sotto gli occhi, a così dire, della Classe medesima, ne riportarono manifesti segni di ammirazione, e meritano che fossero loro fralle unanimi acclamazioni spedite onorevolissime lettere di Accademica Corrispondenza.

De' molteplici Lavori poetici poi che oltre a' sin qui notati furono in vari tempi letti da parecchi signori Accademici, sembrandomi che ove non si possano quelli

distesamente riferire, troppo malagevole riesca il darne, poco più che non sia per farlo il semplice titolo, un sufficiente ragguaglio, mi ristringerò a dire che due intiere Tragedie una del signor Accademico VINCENZO MARENCO, intitolata Dario, e l'altra del signor CESARE OLIVIERI, intitolata Polissena, ambe scritte in tal tempo che non ancora aveva l'immortal nostro Alfieri rinnovate le scene d'Italia, furono per gli accennati autori comunicate alla Classe, la quale mostrò però inclinarsi a credere che anche per via assai diversa di quella che il lodato celebratissimo Tragico prese a seguire, possa altri di bastevole vigor d'ingegno dotato lusingarsi di pervenire fra gli alunni di Melpomene a fama di eccellente.

Dal mentovato signor VINCENZO MARENCO era pure stato letto l'Alcide in Argo, dramma eroico in due atti, oltre ad alcune odi, ed altre parecchie liriche composizioni Latine e Italiane; nella qual parte della poetica provincia avevano similmente spaziato li signori Accademici FRANCHI - PONT, FRANCESCO GRASSI, MORARDI e CESARE SALUZZO non meno che il nostro Socio Corrispondente signor D'HAUTEFORT il quale, nato oltre l'Alpi, bebbe giovanetto alle acque dell'Arno e ne riportò sulla Senna quel genio per le Muse italiane, del quale diede non dubbie prove con li saggi che ne furono comunicati dal signor Prospero BALBO e che ne lo fecero ravvisare non men dilicato conoscitore che coltivator parzialissimo del nostro *idioma gentil sonante e puro*.

TRADUZIONI.

Difficilissima senza dubbio, nè però come la difficoltà e la utilità il richiederebbono, è pregiata dai molti l'opera de' Traduttori. Quanto è più vero non pertanto che a destare, a mantenere vivo od a raccendere lo squisito gusto del bello giova oltremodo l'esempio di quelle scritture che hanno presso d' inciviliti e colti popoli ottenuto fama di eccellenti, e che meno degnamente si suole per la moltitudine de' leggitori valutare la gravità di quegli ostacoli che dal volgarizzatore si sono troppo spesso dovuti rimuovere all' oggetto di condurre ad ottimo fine l' intrapreso lavoro, tanto è certissimo, che geloso non men che nobile officio d' ogni persona la quale venga a dar norma nello studio delle umane lettere preposta si debbe dir quello di fare che incitamento non manchi di emulazione e di onori a chi, munito d' un sufficiente corredo di opportune cognizioni, si sia per lo scabro sentiero delle traduzioni avviato. Perciò è appunto che molto favorevolmente accolse questa Classe li non pochi nè brevi saggi che le vennero per alcuni de' signori Accademici non men che per altre studiose persone proposti.

A non ripetere però quanto è stato più sopra detto della versione della Ciropedia di Zenofonte, la quale felicemente condotta a termine dal signor Professore REGIS, sta ora per venir con le stampe pubblicata,

ne accennerò qui di parecchie altre fralle quali, de' signori Accademici, sono quelle, della ottava del libro quarto e di alcune delle più difficili Odi di Orazio dal signor BAVA di SAN PAOLO, delle Georgiche e delle Bucoliche di Virgilio dal signor FRANCESCO GRASSI, de' primi libri della Eneide dal signor GALLEANI-NAPIONE, e ultimamente della Eroide d' Elena a Paride di Ovidio dal signor VINCENZO MARENCO: il quale anzi ad argomento di quella somma concisione di cui prima, forse fralle lingue volgari, è la nostra capace, s' impegnò di recare, e ne lesse così trasportati in ugal numero di versi italiani uno squarcio di altrettanti francesi attribuiti a Pietro Cornelio, un intiero Poemetto del signor Crouzet per l' incoronazione di NAPOLEONE Imperadore de' Francesi, e fralle Odi di Orazio le due che principiano *Integer vitæ*, e *Beatus ille* ec.

All' intento medesimo per avventura ebbe indirizzato l'animo il signor GIUSEPPE GRASSI Socio Corrispondente di questa Imperiale Accademia nello accingersi al volgarizzamento delle Satire di Aulo Persio, Scrittore come ognun sa intricatissimo e che parve aver fatti più che suoi, s' è lecito così esprimersi, quanti prima di questi ultimi tempi si erano fra di noi con miglior fatica a farlo nostro rivolti; meritò però il signor GRASSI che molto genialmente fosse accolto dalla Classe quel saggio del suo lavoro ch' egli ne comunicò e del quale però venne al Segretario commesso di fare in questi suoi atti onorevole ricordanza.

(LIV)

BELLE ARTI.

PARTÉ SPÉCULATIVE.

Chiama troppo autorevolmente di venire al seguito degli ultimi due antecedenti e in capo al presente articolo ricordata quella, se mi è lecito così nominarla, trasformazione opportunissima della Poetica Oraziana, li precetti della quale, trasportando nella natia lingua francese, si studiò il signor Accademico PECHEUX di adattar parte a parte ed ordinatamente all' arte Pittorica, arte con tanto lustro per lui da lunghi anni appo di noi professata; la qual operetta o come traduzione si voglia o più debitamente come istituzione pittorica riguardare, non potrà non destar in chi la legge certo subito senso di meraviglia, riscontrandosi appieno per la medesima quanta sia la grandezza nella filosofica precisione di que' precetti, che altrettanto celebrati che utili per gli studiosi della poesia nel testo Oraziano, di non minore gravità e pregio a non men nobile uso così trasportati riescono per la istruzione de' Professori delle Arti del disegno.

Intorno alla origine di queste discorrendo poscia lo stesso signor Professore PECHEUX in un altro suo scritto che intitolò *Conjectures sur l'origine et le renouvellement des beaux-arts*, dimostrò come per gli esempi di ogni

età si faccia palese che alla benefica protezione che gli ottimi e virtuosi Principi pigliano delle buone arti, si vuole, anzi che ad ogni altro efficacissimo stimolo, ascrivere l'aumento di esse, e il sorgere e il fiorire degli eccellenti ingegni che si fanno a professarle.

Dalle quali dottrine pare che non si discostasse il signor Professore REVELLI in alcune sue riflessioni comunicate alla Classe intorno al progetto di un monumento destinato ad eternar la memoria delle meravigliose imprese dell' Imperadore NAPOLEONE, riflessioni che vennero poi seguite da un ragionamento dello stesso Autore sulla grazia nelle Arti del disegno, nel quale esposto di prima in che cosa veramente questa grazia consista, tanto rispetto al gesto, quanto rispetto al canto e alla danza, si andarono mano a mano dichiarando le ragioni per cui si vuol credere che troppo facilmente ad alcuni anche valenti maestri sia intervenuto di cadere nel manierato o nel trionfo, scostandosi da ciò che forma il primo e principal pregio delle opere dell' Arte, vale a dire, la grazia appunto e la verità.

Il signor Ingegnere CARLO RANDONI persuaso che le proporzioni degli ornamenti architettonici non sieno affatto arbitrarie, che il giudizio del bello non dipenda dalla sola usanza, che il senso della vista riceva diletto da certe corrispondenze numeriche di parti visibili come quelle dell' orecchio da certe corrispondenze numeriche di parti sonore, à voluto rintracciare le origini

del bello dagli effetti deducendo le cause, ed ha creduto d'aver trovata questa occulta ragione nella commensurabilità delle parti, ossia nella semplice e facile proporzione delle loro misure. Le osservazioni di questa sorta dedotte in primo luogo dalle sperienze fatte sul Vignola e su alcun più celebri monumenti della bella antichità, gli servirono di regola a delineare negli ordini diversi le diverse membra delle travature de' capitelli delle basi e de' piedestalli, e i disegni che ne risultano sono in certi casi e nelle maggiori masse perfettamente conformi a ciò che risulta dalle regole volgari, cioè da quelle del Vignola, ovvero agli esemplari più famosi; in altri casi e nelle minori modanature si scostano alcun poco dall'uso e dagli esempli, ma non senza fondate ragioni. Non alterando poi le proporzioni già stabilite dai maestri dell'arte tra il modulo e la travatura, ovvero d'ognuna delle sue parti maggiori, l'architrave, il fregio e la cornice, e dato il numero delle modanature onde componsi alcuna di queste parti cioè la cornice e l'architrave, il signor RANDONI cercò direttamente la misura d'ognuna di tali modanature senza che faccia quindi altramente bisogno di rintracciare veruna relazione col modulo. Queste riflessioni consegnate in uno scritto intitolato *Della simmetria degli ornamenti, ovvero l'arte di profilare ogni sorta di cornici*, furono dall'Autore sottoposte al giudizio della Classe, la quale, nel commettere all'estensore de' suoi atti di farne distinto ed onorato cenno, notò come

(LVII)

il signor RANDONI accostatosi di principio alle ingegnose dottrine già da altri non è gran tempo messe in campo intorno a tali materie, seppe non pertanto dir molte e importantissime cose sufficienti all' intento suo ed al pratico uso de' suoi precetti.

P A R T E P R A T I C A .

Se non a farla comparire emola delle più chiare, a mostrarla non pertanto nelle cose d' arti provincia veramente italiana ebbe pure in ogni età quanto basta questa nostra subalpina contrada; nè a lei altramente che per le continue disastrose vicende di guerre e di politiche turbazioni è stato per avventura sin a' di nostri conteso di poter gareggiare con quelle ch' ella ha pur dato saggi bastevoli a far vedere di non volersele sempre lasciar di tanto impareggiate maestre. Non mancano per le storie argomenti di giudicare della verità di quest' asserzione, a sostegno di cui fa il ragionamento che intorno alle opere di Gian Antonio Molineri di Savigliano dettò il più volte lodato signor GALEANI NAPIONE, e del quale però più opportunamente, siccome parvene, che non prima ci siamo in queste ultime pagine della presente notizia riservato di favellare.

Di quell' insigne Professore che fra di noi visse a' tempi di Carlo Emanuele Primo, Duca di Savoia, prese il nostro signor Accademico ad illustrare particolar-

mente le pitture che nel palazzo Taffini e in alcuna chiesa della sua patria si conservano; lasciando però stare ch'egli fosse o no discepolo del Caracci, il che non si sa bene per quale storico documento si possa far comparire men che dubbioso, pose altronde come certissimo che a lui non furono ignoti li quadri di quella scuola, comunque nel colorito delle cose sue si mostrasse egli lontano assai dal tingere della scuola lombarda, e s'accostasse piuttosto al languido di Giulio Romano, Rilevò quindi che sempre corretto nel disegno copioso e fecondo nell'invenzione de' suoi dipinti si mostrò però singolarmente degno di lode il Molineri per la grandiosa composizione di quelli del testè menzionato palazzo Taffini, per li quali non senza gran fondamento si può congetturare ch'egli volesse rappresentare le bellicose imprese del Principe Vittorio Amedeo Primo di Savoia; la qual opera veramente eccellentissima com'ella venne a riuscire, basterebbe essa sola a farnelo giudicare uomo di alta maestria e di mirabile ingegno; senza che molti pur sono li monumenti di sua perizia li quali e in Savigliano, come è stato detto, e altrove si ammirano, e che ci menano a conchiudere che se un tanto Professore non ebbe fama tra i posterì degna del valor suo, ciò si vuole anzi che ad altro, con nuovo esempio di troppe antica fortuna, ascrivere a colpa di tali vicende per cui egli venne a mancare di assai numerosi o assai noti, o assai sufficienti estimatori.

E però a fare che quanto star per lei possa non vengano gli animosi coltivatori delle nobilissime arti figurative li quali e per numero e per ingegno non scarsi fra di noi vivono, ad essere di quelle lodi fraudati, che non di rado il solo pur sono benchè esile compenso delle ben impiegate loro fatiche, molto studiosamente si adoperò questa imperiale Accademia nel dar rilievo alle molteplici opere che in gran parte da già ben noti e benemeriti personaggj a lei presentate, valsero a far fede del non scemato animo in loro e della non allentata diligenza in lei, nello intendere a quelle cose singolarmente per le quali viene a mantenersi vieppiù viva contro di ogni pregiudicata opinione la fama degli artefici piemontesi, così stabilmente fondata sulle opere de' Crespi, de' Tanzi, de' Gaudenzio Ferrari, de' Bernardin Lanino, de' Callandra, de' Moncalvo, a tacere di tanti altri insigni Professori o viventi, o vivuti in tempi più a noi vicini, e che l'indole del presente scritto non ci permette di qui distintamente ricordare.

Mostrò pertanto la Classe d'aver non poco favorevolmente accolta la cortese comunicazione di nuovo fatale dalla signora SOFIA LECLERC di alcuni suoi lavori pittorici di varia maniera, ne' quali fece ella maestrevolmente trionfare ora la vaghezza del colorito, ora la semplicità e la grazia, o la vinta difficoltà della composizione, ora finalmente la tenerezza e la morbidezza

dello stile. Sono quelli; per copiati al pastello dal Guido, la Madonna e la Fortuna, dall' Albano la Venere, dal Mancini la Flora; per copiato in miniatura la Venere dall' Albano; e per originali, e dipinti similmente al pastello la famiglia Vinay, e il ritratto dell' Autrice.

Que' due Torsi segusini che illustrati dal nostro signor Accademico FRANCHI di PONT e stati già eseguiti in disegno dal signor MONTICONE, dal medesimo poscia ritratti all' olio e di nuovo sottoposti al giudizio della Classe con due altri suoi quadri rappresentanti uno Deucalione e Pirra, e l' altro Diogene in riposo, copiati nella stessa maniera da' proprj e già noti disegni tornarono pure molto graditi alla Classe, che di tanto certificò l' autore; non dissimili sensi ad un tempo medesimo manifestando alli signori Professore GIANBATTISTA BOUCHERON e Ingegnere CARLO RANDONI per la rassegna che fecero, il secondo un suo disegno rappresentante la Grotta di Montecalvo nelle alpi marittime, e il primo un suo disegno pure, rappresentante l' inferior parte del famoso quadro della trasfigurazione del Rafael, ed insieme un modelletto in creta da lui ideato ed eseguito con l' intento di raffigurare la Storia atteggiata di meraviglia nell' accingersi a descrivere le portentose gesta di NAPOLEONE il Grande.

Nelle sin qui accennate opere li signori Accademici deputati all' esame delle medesime ebbero alternativa-

mente e in più particolar modo a lodare o l'esattezza e la correzione; o l'eleganza e l'effetto del disegno; o la grazia degli atteggiamenti; o il contrasto delle membra; o finalmente il bel girare de' contorni, e la leggiadría de' panneggiamenti.

Nè andarono privi di adeguati encomj que' lavori di minutissimo intaglio in avorio ed in legno li quali vennero al giudizio della Classe sottoposti dal signor FRANCESCO TANADEJ, e in cui si rilevò come proprio nè poco singolar pregio della difficil opera, la finitezza e il morbido dell'ingegnoso artificio.

Intenta finalmente quest' Imperiale Accademia a fare vieppiù manifesti li sensi della sua gratitudine verso di que' chiarissimi personaggi da' quali in singolar modo riconosce la patria il lustro che a lei è tornato per la coltura delle scienze e delle lettere dalla metà del caduto decimo-ottavo secolo, e a porgere ad un tempo nobile incitamento ad alcuno di que' giovani artefici che di più belle speranze vanno lusingando la patria, affidò ella al signor AMEDEO LAVY l'incarico di scolpire in marmo li busti de' tre suoi fondatori, SALUZZO, LAGRANGE e CIGNA.

Nè altro mancando oramai al compito trionfo delle arti patrie nel letterato nostro recinto, che di far per via delle medesime più aperta la fede di que' gloriosi auspizi sotto di cui sicurissima vive e fiorisce quest' Imperiale Accademia, al signor BENEDETTO

(LXII)

PECHEUX nostro Socio corrispondente in Parigi venne commesso il ritratto di Sua Maestà l' Imperadore e Re , Presidente perpetuo dell' Accademia medesima; ritratto che fu poi a' dì primo di luglio del cadente anno 1809 con solenne inaugurazione nel più proprio sito della gran sala delle pubbliche adunanze collocato.

OSSEVAZIONI

SOPRA ALCUNE RECENTI SCOPERTE GEOGRAFICHE FATTE
NELL' AFRICA SETTENTRIONALE, E SINGOLARMENTE
SOPRA IL PAESE DE' GARAMANTI.

DI JACOPO DURANDI.

Lette li 6 febbrajo 1806.

L' ILLUSTRE Società formatasi a Londra in questi anni passati per accrescere, e distendere le scoperte nello interno dell' Affrica, avendo già arricchito la geografia, e la storia naturale, ha di fresco pur fornito alla prima de' lumi novelli. Di 'giorno in giorno ella riapre, e disegna al commercio nuove strade ed oggetti, e ai filosofi e ai politici nuove contrade, nuovi uomini, e nuovi costumi per esercitar la sagacità degli uni, e un dì provocar forse l'ambizione degli altri.

L'uno de' coraggiosi, e ben instrutti suoi commessi, il signor FEDERICO HORNEMANN, nel recente suo viaggio al Fezzan trascorse, e descrisse tra questo paese, e quello di Tripoli di Barberia un deserto sparso di

collinette, o piuttosto di prominenze, e scoprì il nome di un luogo, che credevasi da molti secoli perduto. Parve al celebre signor Maggiore RENNELL di ravvisarvi chiaramente nell'una il *Mons Ater* de' Romani, e nell'altro la capitale stessa dell'antica grande nazione de' Garamanti. Su di queste, e di altre nuove notizie ricorresse, e ripublicò nel 1802 la pregievole sua carta dell'Africa settentrionale, o sia di quà dell'Equatore, e l'accompagnò di schiarimenti dottissimi, i quali talora pajono trasformar le istesse conjetture in una cotal verosimiglianza, che le ravvicina quasi alla certezza.

Nulladimeno non vo' io astenermi dal muovergli alcuni dubbj, che mi sono venuti singolarmente intorno alle positufe di Monte *Ater*, e di *Garama*, due punti principali, e troppo importanti, dalla cui vera giacitura dipende affatto il creduto scoprimento della Garamantide, e di alcuni altri punti geografici. Questi miei dubbj medesimi forse potrebbero servir di alcun indirizzo a rinvestigare, e scoprir nuove cose, o se non altro a rischiarar quelle, che si presumono discoperte.

Non fu già primo il signor HORNEMANN a ritrovare, e scorrere il deserto, in cui sorgono le mentovate collinette, o sieno massi e prominenze, ma fu bensì la sua relazione, che dappoi fece nascere il pensiero della scoperta di Monte *Ater*. Le prime notizie della Società Africana per l'anno 1790, pubblicate nel 1798 (Cap. 7 e 10), ci avevano di già indicato tra

gli Stati di Tripoli, e il Fezzan uno sterile deserto detto *Sudah*, cioè nero, altramente il deserto dalle rocce nere, pianura arida, ricoperta per lo più di sabbie nericce sopra un fondo di una pietra mollaccia, e calcarea, la qual tratto tratto sorge e risollevasi in quel vasto piano a guisa di prominenze, e per così dire di bitorzoli. HORNE-MANN l'attraversò non solamente su l'istessa direzione da tramontana a mezzodì, dove la sua lunghezza è di sette giornate di cammino, ma sippur da levante a ponente, dove ne ha ben cinque in larghezza. Anch'egli ci descrive cotesta regione ronchiosa tutta, e di una superficie ineguale, e rilevata in molte parti, ma in nessuna mai notabilmente, e non assai collinette, o massi elevati niente più di otto infino a dodici piedi inglesi, e si prolungano, e digirano per ogni verso a foggia di muraglie. Appunto per l'apparenza, che ne hanno, dinominarsi altresì il deserto delle muraglie, e degli argini, cui HORNE-MANN appella *Harustch*, nome, che per altro non ha neppur la forma di vocabolo arabo, molto prima le sopra citate memorie della Società Africana l'aveano accennato.

Si è pertanto cotesto così fatto deserto, che in ultimo si vuol dal signor RENNEL trasformare nel Montenero, cui i Romani travalicarono in una loro spedizione contro de' Garamanti, fattasi ai tempi di Augusto, e riferita da PLINIO (*Lib. 5, cap. 5*), insieme al trionfo di Cornelio Balbo, il giovine, che ne era stato il Capitano. Arrestandoci a questa pretesa sco-

perta di Montenero, ella saria forse perduta per noi, e si intralascierebbe di ricercar più oltre, e conoscer meglio sulle tracce degli antichi coteste terre già da da loro soggiogate, e divenute da molti secoli affatto incognite a tutta l'Europa. Qui principalmente l'antica geografia, comechè spinosissima, dee servirci di guida, cioè a dire fa mestieri valerci strettamente delle cognizioni di coloro, i quali hanno tanto prima trascorso, e una volta dominato quelle terre medesime. Si è ben ciò che volle farsi dal signor RENNEL, ma gioverà disaminare come l'abbia fatto.

Primieramente convien osservare, che PLINIO ricopiando esattamente la relazione della conquista di Balbo, c'indicò Monte *Ater* per una vera catena di montagne, notabile per la sua lunghezza da levante a ponente, *longo spatium in occasum ab ortu tendit*, e non parlò neppure della larghezza sua da tramontana a mezzodì, come si è quella del deserto nero, benchè fosse per questa direzione, che i Romani valicarono quel Monte, nel che avrebbero dovuto impiegare tante giornate di viaggio. Egli bensì ci fa Monte *Ater* parimente annerito, come se fosse stato arso dal fuoco, oppur dai raggi del Sole affumicato, donde si dinominò Montenero. Ma per trasmutarlo nel deserto dalle rocce nere, non può bastare la sola rassomiglianza del colore dell'uno, e dell'altro. Dirò di più, che non può servir di appoggio a così fatta trasmutazione l'addotto testimonio di PLINIO, il

qual non parlò del mentovato deserto nero, e non dovea parlarne in quella occasione, od almeno non averia certamente scambiato una continua montagna in un vasto deserto intersecato da rigirantisi righe di massi. Infatti uno al tutto simile a questo ei ci seppe molto ben descrivere, cui SÜETONIO PAOLINO, il primo de' Romani, che attraversò l'Atlante, avea scoperto tra cotesto Monte, e il fiume Niger, ingombro di una sabbia nera, donde quà e là sorgono de' massi, che pajono arsi, *per solitudines nigri pulveris, eminentibus interdum velut exustis cautibus: (Lib. 5, cap. 1 in fin.)*, descrizione stringata alla sua maniera, non altrimenti che quella fattane del deserto nero dallo istesso signor HORNEMANN nella sua lettera scritta da Tripoli a' 19 agosto 1799, in cui si contentò narrare di essersi abbattuto *nel deserto nero sparso di rocce*, dolendosi di quel malvagio cammino. Talchè sendo quello descritto da HORNEMANN del tutto somigliante al deserto tra l'Atlante, e il Niger, per cui vuolsi qui intendere il SENEGAL, se PLINIO avesse dovuto favellar del primo deserto, avrebbe adoperato a un dipresso i medesimi termini, co' quali parlò dell' altro, ma certo non ne averia fatto una molto distesa Montagna longitudinale, qual ci appresentò Montenero.

In secondo luogo, per rinvenir quella sì lunga tirata di Montagne, di là della quale ricominciavano dei deserti, e poi le terre dei Garamanti, fa mestieri determinar la marcia de' Romani, e a un dipresso il

luogo donde si mossero per arrivarvi. Questa ricerca finirà per avventura di convincerci, che PLINIO accennando Monte *Ater*, non parlò del sopra descritto deserto delle Rocce, e non doveva parlarne. Al signor RENNEL basta di tramutar Montenero in cotesto deserto infra Tripoli, e il Fezzan, per ritrovarvi subito di là i Garamanti, e perciò gli stabilì nel Fezzan medesimo, vasto paese mediocrementemente popolato. Egli oltre a ciò lo annovera, e confonde nella conquista di Cornelio Balbo, come il suo sistema ve lo strigeva; ma sembrami indubitato che il solo paese de' Garamanti, e alcune loro vicine Tribù dipendenti pur da' medesimi, o sieno piccole popolazioni inverso Montenero, e di là di esso furono il conquisto di Balbo, per cui gli si decretò l'onor del trionfo.

A veder chiaro questa importante circostanza, conviene seguire PLINIO nel sopracitato capitolo, ove pur descrivendo i popoli della Cirenaica, e quegli altri successivamente situati lungo lo spazio intermedio alle due Sirti, e dirimpetto a quello, poi volgendo un poco più a ponente, soggiugne che dopo i deserti posti di sopra la Sirte minore (oggi di il notissimo golfo di Cades, altrimenti di Gherby), vi ha la regione di *Phasania*, cioè precisamente la parte occidentale del moderno Fezzan, e che di già i Romani avevano sottomesso la nazione *Phazaniarum*, e le loro Città di *Alalen*, e *Cilaba*, e parimente *Cidamo* allo incontro di *Sabratà*, in oggi ancora *Sabart*. Ma non parla per

anco delle terre soggiogate da Cornelio Balbo nella Garamantide , anzi prima di arrivar a quelle v' intrapone il Fezzan medesimo , cioè una contrada , e una nazione ben differente , la qual tuttavia conserva l' antico suo nome , e la prima sua sede.

Ma si è ben di là di questa regione , che PLINIO positivamente afferma rincontrarsi la lunga catena di Montenero , poi de' deserti , e le terre de' Garamanti vinte da Balbo. Mano a mano le annovera tutte secondochè i particolari lor simulacri , e i nomi loro furono ordinatamente portati nel suo trionfo. Dee notarsi , che PLINIO fa le meraviglie della fedeltà degli Scrittori Romani , i quali esattamente ricordarono tutte quelle terre per onorarne il Capitano , quantunque straniero , perciocchè Balbo era Spagnuolo , e nato a Cadice. Quindi ci dà ad intendere , che la gelosia , ed il romano orgoglio non usava sempre far ragione alle gloriose imprese di chi non era Romano. Ma tanto più è manifesto , che adunque il Fezzan , e le sue terre non furono punto da quel Capitano tocche , o sottomesse , poichè nessuna di quelle venne accennata tra i simulacri portati nel suo trionfo. Altronde si sa , che dopo la rovina di Cartagine avevano i Romani corse , e soggiogate assai terre dell' Africa anche dal lato del Fezzan.

Ora dopo queste cose di fatto , intorno alle quali non sembra possa formarsi verun dubbio un poco ragionevole , apparirà chiaro , che tra i deserti gene-

ricamente ricordati da PLINIO infra le due Sirti, e segnatamente di sopra la Sirte minore vi rimane compreso il deserto dalle rocce nere, che ne è il più notevole infra gli Stati di Tripoli, e del Fezzan. Ben lunge di scambiario nel Monte *Ater*, PLINIO non ricordò su cotesta direzione nemmen le montagne di Garyan, e di Ben *Ælyd* estese ugualmente a sud-ouest, e a sud-est di Tripoli, e di Mezzata, e l'une, e l'altre moltissimo di quà del deserto nero. Ma invece che al finir di questo su le frontiere settentrionali del Fezzan vi cominciano a comparir de' villaggi, di là di Monte *Ater*, ripigliano subito i deserti (*ultra eum deserta*).

Tra le menzionate città de' Fezzanesi, cioè *Alalen*, e *Cilaba*, tuttavia si rincontra l'ultima di quelle ad alcune miglia più là dell'orlo meridionale del deserto nero, la qual declina solo poche miglia dal meridiano di Mezzata, e ritien ancora l'antico suo nome leggermente alterato, ed accorciato dall'accento degli Arabi, pronunziandosi oggidì *Sibah*, mutata la *Kef* nella *Sin*, come accade spesso, e troncata una sillaba, come pur da *Phasania* fecesi a vicenda Fazzan, oppure Fezzan, secondo l'uso di pronunziar l'*elif* per *E*, ovvero per *A*, e così infiniti altri esempi.

Non conosciamo insino a ora se non pochi nomi dei luoghi di cotesto paese, e per avventura in alcuno di quegli ancora sconosciuti, noi troveremmo altresì *Alulen* suddetta; ma è maraviglia che sia sfuggito al

sig. RENNELL, che Sibah è chiaramente l'istesso nome di *Cilaba*, ed abbia immaginato di cercarla incirca ad ottanta miglia più a sud-est nella troppo moderna terra di Zuyla. Veggonsi bensì in questa parecchie rovine di fabbriche, di cisterne, e di grotte a volta ad uso di magazzini di biade, ma desse sono tutte opere de' Saracini, e quel luogo oltre a non aver con *Cilaba* la menoma conformità di nome, trovasi lontano d'assai verso le frontiere orientali del Fezzan, e fuori affatto del cammino, che vi conduce da Tripoli, e da Mezrata. Ma inoltre sfuggì certamente al signor RENNELL la notizia rapportata nelle sopraccitate Memorie della Società Africana, che a Sibah vi ha tuttavolta delle rovine di antichi edifizj eguali alle molte rovine di Lebida, o sia della *Leptis magna* de' Romani lungo la spiaggia Tripolitana. Con tutto ciò appena gli si dovrebbe rimproverare questo sbaglio a confronto di quello del più sagace e dotto de' moderni Geografi l'illustre D'ANVILLE, il quale, per una fortuita e poco apparente analogia di nomi, strappò dal Fezzan i sopradetti due luoghi, e li trasportò verso l'estremità occidentale dell'Africa, a motivo che LEONE Affricano rammentò nelle bocche de' monti dell'Atlante in verso il gran deserto, e i confini del regno di Fez le terre di Helel, e di Gher-Selvin, parendogli di vedervi *Alalen* nella prima, e *Cilaba* nell'altra (1).

Laonde, poichè apparisce evidentemente, che nel

(1) Mem. de l'Acad. des inscript. T. XXVI., pag. 81.

trionfo di Balbo non venne compreso il Fezzan, nè veruna delle sue terre, e d'altra parte le prime, che si annoverano da lui corse, o soggiogate giacciono di molto a ponente, e a mezzodì del Fezzan, e di tutto il Deserto nero, o sia delle Rocce, perciò declinando dall'uno, e dall'altro, e movendoci per un cammino più diretto, anzi su la direzione stessa delle prime terre da lui sottomesse, sarà certo un approssimarsi alla via, ch'ei tenne per giungere a Montenero, e a' Garamanti. Il primo de' luoghi, a cui pervenne, è *Cidamo*: cel manifestano le istesse memorie riferite da PLINIO de' luoghi nominati nel suo trionfo, de' quali peraltro osservò esservi portate tutte le immagini, fuor solamente quelle di *Garama*, e *Cidamo*; eccezione, che di nuovo riconferma l'esclusione del Fezzan. Ma forse di *Cidamo* non si portò il simulacro, perchè già innanzi soggiogata, indi perduta, nel qual caso a chi di poi la riconquistò, non dava titolo per trionfarne. Non può dirsi altrettanto di *Garama*, città principale de' Garamanti, seppur non fosse riuscito a Balbo di espugnarla. Checché ne sia stato, nessuno contende, che *Cidamo* è tuttavolta la moderna Gadames, terra ancora popolosa, e ricca, e la più meridionale della reggenza di Tripoli, come ella così pur trovavasi anticamente e regione *Sabratae*. Sabart, o Tripoli vecchio, colonia de' Romani lungo la spiaggia a parecchie miglia a nord-ouest della città nuova.

Balbo erasi probabilmente dipartito di lì per la sua

spedizione, ma l'essenziale si è, ch'egli toccò a Gadames, e per conseguenza vi ci andò pel cammino di Sabart, che n'è il più breve e più diretto, e ben a ponente del Fezzan. La distanza di Gadames dal Mediterraneo vien fissata da LEONE Affricano a 300 miglia Arabe, delle quali $56\frac{2}{3}$ agguagliano prossimamente la grandezza di un grado terrestre. Pare troppo incostante, ed incerta la distanza calcolata su di altri principj, e di relazioni imperfette, che servirono di base alle moderne carte. Così D'ANVILLE ha collocato Gadanus ad un mezzo grado più a settentrione di quel che in ultimo RENNELL la collocò, e sfuggì forse ad amendue la notizia fornitaci da LEONE. Ridutte a linea retta le sue 300 miglia, e considerando che quella terra è in circa due gradi in longitudine a ponente di Sabart, sembrami che il punto del Mediterraneo più prossimo a Gadames ci dia tra l'uno e l'altro luogo una differenza in latitudine ben più di quattro gradi.

Da Gadames procedettero i Romani per sud-sud-est, poichè giunsero a dirittura a *Tabidium*, e l'occuparono per la prima volta, e quindi tra le immagini delle terre conquistate precedette a tutte nell'ordine del trionfo. Cotesto luogo posto tuttavia sul cammino delle Carovane, che vengono da levante, e dal Fezzan medesimo, e dirigono la loro marcia per sud-sud-ouest, non solamente ancor sussiste, ma è rinomato pel suo traffico tra i popoli della Barberia e della Negrizia occidentale. È conosciuto anco oggidì

col nome stesso di Tivedu, o di Tabu a vicenda, ed è il medesimo del *Thabudis* di TOLOMEO, (*lib. 4, cap. 5*), il qual lo colloca a 22 gradi di latitudine, e 34 di longitudine. Cotesti suoi gradi non sono astronomici, ma altrettanti spazj di 500 stadj olimpici caduno, come egli medesimo ci dà a intendere ne' suoi prolegomini. Altresì l'esperienza ci ha convinti, che in ogni spazio da lui misurato a quella maniera vi ha sempre un numero di gradi maggiore di quello spazio medesimo, e l'eccesso è sovente viemmaggiore rispetto ai gradi di longitudine.

Ma quanto più apparisce chiaro il cammino di BALBO per *Cidamo* o Gadames a Tivedu, o Tabu, altrettanto potrebbe sembrar oscuro quello, su cui TOLOMEO ha calcolato la distanza, dipartendo dalla spiaggia Tripolitana, perciocchè non parlò neppur di *Cidamo*. Però sappiamo, che da molti anni innanzi la sua età erasi variato quel primo cammino tenuto da BALBO, ed uno se n'era scoperto, che pigliava più direttamente inverso il centro, e la capitale della Garamantide. TOLOMEO non l'ignorò, come l'appalesa scorrendo di due Romani Viaggiatori, i quali si partirono dalla grande *Leptis*, o Lebida oggidì, per recarsi ne' Garamanti. Oltre a ciò, a' tempi di Vespasiano si era pur trovato di raccorciar quel nuovo cammino per quattro giornate di marcia. Il luogo d'onde si usava di partire, chiamavasi *allato al capo di Sasso* (1), terra allor così detta

(1) Plin., lib. 5, cap. 5 in fin.

lungo la spiaggia, e poco discosta da Mezzrata oggidì, che per alcuni chiamasi Mesurata.

La latitudine di Mezzrata si stima comunemente gradi 32, e minuti 10: il Capo di Sasso pare ben lo stesso, che ora si dinomina Capo di Mezzrata, di cui TOLOMEO non fece motto, e continuò attenersi alla grande *Leptis* o *Lebida*, intorno a 10 minuti più a nord-ouest. Dipartendo adunque dalla latitudine di *Lebida*, ovvero dal grado 32, minuti 20, ed avanzando a mezzodì, la distanza espressa da TOLOMEO per 9 gradi, e 3 quarti di grado d'indi infino a *Thabudis*, non è realmente che di 4875 stadj olimpici, od ordinarj, otto de' quali ci danno l'antico miglio romano. Si piglia questo numero di stadj come già ridotto a linea retta, ma guardandosi alla differenza in longitudine de' due luoghi, che per lo meno è di un grado e tre quarti di grado, la latitudine di *Thabudis* s'accosterà al grado 25, minuti 40. Questo medesimo calcolo potrebbe forse comprovarsi di un'altra maniera, cioè dipartendo dall'equatore, d'onde i sopradetti 22 gradi Tolomaici dipartono. È certo ch'essi mancano un poco più d'una sesta caduno a compiere la vera grandezza di un grado terrestre (1), laonde aggiugnendo a caduno di essi

(1) Mi pare di aver provato altrove con nuove osservazioni, che gli stadj Alessandrini attribuiti dal Celebre signor De-Lalande a Tolomeo, 500 de'quali compiano il grado terrestre sono immaginarj. V. *Saggio di scoperte geografiche nello interno dell'Africa*, cap. IX.

almeno una sesta, tornerà la latitudine di Tabu a gradi 25, e minuti 40. Si sa di certo ritrovarsi Tivedu o Tabu molto a mezzodì del Fezzan, i cui estremi limiti meridionali finiscono ben di quà del grado 26 di latitudine, e intorno il 31° 10' di longitudine; quindi il mentovato luogo giace in circa un grado di là del parallelo de' limiti suddetti, e un grado, 20 minuti in circa a ponente di quelli. Così pure il nome di Fezzan era comune alla sua principal città, che trovasi verso i confini occidentali di quello stato, e ancora a tempi di LEONE Affricano essa non aveva altro nome, cui perciò fu sconosciuto quello di Murzuk, come a vicenda oggidì quella Città si dinomina.

Io non vo' dire, che fuor di alcuni minuti in più, o in meno sul calcolo da me fatto si conosca abbastanza la latitudine di Tivedu, ma non so vedere con qual fondamento il signor RENNELL allontani cotesto luogo infino al grado 24, minuti 50, egli poi ne approssima la longitudine al 29° 31', e D'ANVILLE al grado 28, perchè avanzò un poco troppo a ponente il Fezzan, e volle ravvicinar tanto più Tivedu ad Agadez; la prima e più notabil terra di gran traffico in su l'orlo della Negrizia. Egli si appoggiò in questo sul rapporto fatto già in Parigi da un inviato della reggenza di Tripoli intorno alla marcia della Carovana, che in ogni anno da Tripoli avviandosi pel Fezzan passa a Tabu, o Tivedu, d'indi suol viaggiare sei, oppur sette giornate nel letto di un torrente di sabbia

chiamato Vuadi el Mezzeran, donde riesce alle falde di una montagna, che di là mette nel paese de' Negri inverso Agadez (1), cotesta montagna s'interpretò da D'ANVILLE per l'*Usargala*, da cui TOLOMEO vi deriva il fiume *Bagrada*, o sia il moderno Mezerda, o Mezerad di Tunisi.

Non mi arresterò a confutar le conjetture, colle quali D'ANVILLE intende interpretare, od iscusar TOLOMEO su la falsa inescusabile origine di quel fiume, nè su la lunghezza del preteso torrente rimasto a secco da molti secoli: egli è noto, chè di cotesti così detti torrenti ve n' ha di molti in quegli arenosi deserti variamente rissolcati dal turbinio di venti violentissimi, e talora largamente scavati a foggia di vallette, o de' letti de' fiumi, e torrenti. Quindi è che appresso li Scrittori Arabi, ai quali occorre parlar di coteste deserte contrade, troviam sovente il nome di *Vuadi Arraml*, cioè appunto torrente di sabbia. Altronde il viaggio di sei, o sette giornate di carovana da Tibedu all' *Usargola* lungo la valletta di sabbia può stimarsi poco più di cento miglia geografiche in linea retta, e sarebbe un approssimar Tibedu eccessivamente ad Agadez.

Nel racconto dell' inviato di Tripoli si sono certamente ommesse delle terre anco vaste tra il luogo, ed il torrente suddetti, e D'ANVILLE trasportando

(1) Acad. des inscript. T. XXVI., pag. 75.

Tibedu, o Tabu cotanto a sud-ouest, non pensò che a connetterlo viemmeglio con Agadcz. Il signor RENNELL volle nella sua carta giovare anch'egli del racconto dell'anzidetto Tripolitano, ma nondimeno i due insigni geografi non cessano di essere discordi sull'avanzar Tibedu più o meno a sud-ouest, benchè amendue il facciano quasi parallelo alle supposte fonti del Bagra, e sotto l'istesso meridiano. Però la terra più prossima a quelle fonti indicata da TOLOMEO (*lib. 4, cap. 6*), non è già *Thabudis*, ma un'altra, che rimansi a ponente, lontana da quella cinque de' suoi gradi in longitudine, sopra due e mezzo in latitudine più al norte. Il che quantunque non possa affermarsi abbastanza esatto, sembrami debba prevalere a certe imperfette, od arrischiate relazioni l'autorità di TOLOMEO, benchè fondata anch'essa su le misure itinerarie delle distanze de' luoghi. A' suoi giorni erano cotesti luoghi ancora percorsi da' Romani, e da altri Viaggiatori, e frequentati da mercatanti più istrutti, o moltomeno rozzi di coloro, i quali compongono le moderne carovane di Barberia.

Laonde ritenendo la latitude di Tibedu a $25^{\circ} 40'$, e la sua longitudine in circa a 80 miglia geografiche a ponente della estremità del Fezzan, o sia a $29^{\circ} 50'$, avremo la differenza pressochè di tre gradi dal punto del monte *Usargala*, dove si suppose sorgere il Bagra, e v'incominciava l'occidental Garamantide, sporgendo il monte ancor molte miglia al

norte del parallelo di Tivedu, come si raccoglie dalle indicazioni di TOLOMEO. La Garamantide formava una zona lunghissima, ch'estendevasi dal grado 27 infino verso il 40 in longitudine, e per lo meno correva prossimamente tra il 24° 15' ed il 25.° 50' di latitudine.

Ora considerando, che la marcia de' Romani condotti da Cornelio Balbo è stata primieramente da nord-ouest a sud-est, e d'indi più diretta da ponente a levante, cotesta loro marcia medesima comprova in qualche modo le sopradette positure indicate da TOLOMEO, tanto più la distesa della zona, che formava la Garamantide. Pare molto verisimile la differenza di positura assegnata dal signor RENNELL a *Tabidium*, o sia Tabu di più di un grado a levante di Gadames, o *Cidamo*, e sempre a sud-ouest del parallelo, che limita il Fezzan. Da Tabu marciarono i Romani ognora più a levante, come si può da PLINIO ricavare, anche dove non fa che accennar Montenero, poi *Telgae*, e *Debris*, luoghi de' Garamanti. Volle ivi essere cotanto conciso, perchè poco dopo vien a riferire tutte le terre mano a mano vinte da Balbo secondo la successiva lor giacitura, e l'ordine con che i lor simulacri furon di poi recati nel suo trionfo, che appunto dovette rispondere alla giacitura di quelle, cioè dall'ocaso progredendo a levante, talchè il simulacro di monte *Gyri* comparve l'ultimo, perchè il più orientale di tutti i luoghi annoverati in quel trionfo.

Ben a levante di Tivedo, Balbo rincontrò, e soggiogò

tre piccole Tribù di Barbari, o dipendenti da' Garamanti, o dell'istessa nazione: e tre altri luoghi conquistò, l'ultimo de' quali detto *Thuben oppidum* è stato il più prossimo al sito, d'onde poi salì, e varcò Montenero. Nella notizia dell'Imperio Romano (*sect. L.*), scritta a' tempi di Teodosio II., si annovera, sotto il governo del Conte dell'Affrica propria, il comandante, o sia *præpositus limitis Tubuniensis*, ma è certo parlarsi ivi di *Tubuna*, che è la *Tabne* dell'Edrisi, di Abulfeda, e de' moderni Arabi nella odierna stretta regione di Zab, a ponente degli Stati di Tunesi, e a mezzodì di quelli di Algeri, il luogo tuttavolta sussiste in mezzo alle molteplici sue rovine. Non vuolsi perciò confondere con la terra di *Thuben*, di cui favelliamo, che pur in alcuni testi scrivesi *Tyben* a vicenda, situata altresì cotanto lunge da *Tabne* suddetta, e nemmen come questa nell'Affrica propria de' tempi romani, ma affatto nella Libia interiore. Su la mentovata direzione ebbero i Romani del continuo alla loro diritta una lunghissima catena di montagne, ch'è noto oggidì estendersi per molti gradi da ponente a levante. Alcune carovane dipartendo dalla capitale del Fezzan, e viaggiando direttamente inverso sud-sud-est, dicesi pervengano alle montagne suddette in quattordici giornate di cammino. Ne parlano sotto il nome di monti *Eyre* le memorie della Società Affricana, e il signor HORNEMANN. Questi non seppe determinar precisamente il punto, a cui riesce la mentovata distanza, nè quello

dove si travalica il monte ; e ancora che si sappia , che la marcia dirigesì a mezzodì , non si sa quanto essa declini a levante di Murzuk. In questa incertezza noi daremo poco più di due gradi in latitudine di differenza tra quella città , e il punto suddetto , il quale nella carta del signor RENNELL non oltrepassa il grado 26 , e nel rimanente si fa correre quella catena di monti anche di quà di tal latitudine , senza attenersi troppo al calcolo , ch'egli progettò nel capo 2, §. 7, de' suoi schiarimenti sopra l'equivalente delle non ben certe 14 giornate suddette di viaggio.

Ma siccome le grandi catene di montagne non corrono sempre su di una istessa linea , e tortuosamente quando avanzan d'assai ad un lato , e quando ripiegano , e si ritirano grandemente ad un altro , e inoltre gittano de' rami , che variamente rigirano , e si prolungano , egli è tanto più da credersi , che alcuni tratti della catena de' monti Eyre estesissima da ponente a levante sporgano , e s'inoltrino molto più al norte , ed altri molto più a mezzodì. Considerata la lunghezza di quel viaggio , sembra che il punto , dove la carovana del Fezzan travarca il monte , si accosti almeno al grado 25 e mezzo di latitudine , e poichè ella va più direttamente per sud-sud-est , si lascia ben lontana a ponente la terra di Tabu , o Tivedu , di cui perciò non si parla su di cotesto cammino affatto contrario al primo , che passa per Tabu , ed Agadez. Quest' ultimo ci vien anche descritto dal signor Lucas

su le notizie da lui raccolte intorno il viaggio da Murzuk a Casnah , passando per la provincia d' Hiatz la più sterile , e occidentale del Fezzan , e mano a mano dirigendosi per sud-sud-ouest. Egli rapporta venti giornate di marcia infino alle montagne di Eyre , che a quel lato fanno il confine del reame di Casnah , e di là di quelle infino ad Agadez altre trentatre giornate. Non parla punto del sopradetto torrente di sabbia , ma narra , che la carovana , travalicate le montagne di Eyre , si lascia indietro a mano destra un fiume , che poi si perde nelle sabbie. Chi sa , che sia desso il medesimo , che TOLOMEO trasportò di quà dell' *Usargala* , e il trasmutò nel Bagrada? Ma l' *Usargala* principiando secondo TOLOMEO cotanto a ponente , e al norte di Tivedu , non s'appartien forse alla stessa catena di montagne dinominate Eyre dai Barbareschi singolarmente nella parte , che corre dirimpetto al Fezzan. Di quì apparisce lo sbaglio di chi in ultimo volle chiamarle *Eure* , e confonderle con l' *Αύδον* di TOLOMEO , dinominato Aurasio , ne' tempi di mezzo , ed Auraz da LEONE Affricano , tirata di montagne di là di Costantina , e di Tunesi , e perciò lontanissima dall'altra , di cui si discorre. Ma quello di che ora c'importa principalmente di essere certificati , si è l'esistenza dei Monti Eyre a mezzodì del Fezzan , cui non solamente oltrepassano d'assai correndo a ponente , ma molto più e senza paragone lo avanzano , prolungandosi a levante. Nella carta del signor RENNELL loro si dà più di dieci

gradi in longitudine, ma dal lato di ponente le ritorse, ed inarcò inverso l'ouest-nord-ouest del Fezzan, non so sopra qual fondamento.

Il nome di monti Eyre sendo come peculiare a' dintorni dove i Fezzanesi usano traghettarli, cioè a mezzodì, e sud-est del Fezzan, e altrove, molto più a sud-ouest inverso i confini di Casnah, dee accadere a quella lunghissima catena di montagne ciò che accade alle nostre, le quali in siti differenti pigliano de' nomi particolari, e diversi. Così pure molto a sud-est del Fezzan quelle di Eyre in sul consueto cammino di Borno cangiano di nome, anzi ritengono tuttavia per un buon tratto il nome di Montenero, perchè sono ivi ancora troppo più arse ed annerite, del che ne fanno testimonianza le memorie della Società Affricana, e l'istesso signor HORNEMANN più volte, a cui i Fezzanesi medesimi, soliti a viaggiare, e trafficar a Borno l'asseverarono. Egli aggiugne che alla loro cima si fa sentire il freddo, per conseguenza debbono rinnalzarsi notabilmente, e che di lì cavano i Fezzanesi il ferro, di cui fanno uso (*cap. 2., sess. 2.*): nulladimeno gli piacque conjetturare per la somiglianza del colore, che potrebbero quei monti essere per avventura un ramo del sopradetto Déserto nero. il signor RENNELL sembra inclinar anch'egli per questa conjettura, benchè il Déserto dalle Rocce nere ne sia diviso per altri Déserti, e pel Fezzan medesimo, ed altre terre abitate, e di più gradi lontano per nord-ouest, e che final-

mente non possa in verun modo assomigliarsi ad una sì lunga, e continua catena di elevate montagne.

Noi sappiamo assai bene, che la marcia de' Fezzanesi a Borno s'indirizza per sud-est, e conseguentemente, che le negre montagne suddette rincontransi su di costesta direzione molto a sud-est del Fezzan: facciamoci adunque a tentar d'investigare la giacitura del passo delle montagne negre, affin di approssimarci a quello, per cui i Romani le travalicarono.

Le memorie della Società d'Africa per l'anno 1790 ci danno a 150 miglia inglesi a sud-est di Murzuk un deserto lungo altre 200 miglia, dilà del quale si rincontrano le montagne di Tibesty: distanze un po' vaghe. Le carovane viaggiando dal Fezzan a Borno, sono costrette a passar per quelle istesse montagne inverso la estremità orientale del territorio de' Tibestini, nel quale erano dianzi sovente svaligate dalla rapacità di quelli. Dal luogo del passaggio continuano le montagne a correre a levante, ma non possiamo ancora determinare dove finiscono quelle proprie, e abitate da Tibestini, o sia la estremità di esse, e il punto su cui le carovane le travarcano, ed ivi per loro colore nericcio conservano tuttavolta il nome di Montenero. Il signor RENNELL le porta per una lunga distesa di là del parallelo del grado 26, o sia verso il 25° 40', il che torna assai bene. Ma quando su di alcune distanze accennate da HORNE MANN egli si avvisa (*Schiarim. cap. 4.*) di darci a un di presso la positura del luogo

di Tibesty a 133 miglia geografiche a sud-est-quarto di est di Murzuk, non convien intenderlo altramente che pel punto il più vicino di quelle montagne, dipartendo dalla capitale del Fezzan; imperciocchè Tibesty non pare già un nome di luogo, come a lui è paruto, ma del popolo, che vive lungo esso le montagne suddette. Certamente, secondo i principj della lingua araba, l'y finale di Tibesty disegna il nome della nazione, e non già in particolare il principal luogo, donde lo derivò. Inoltre si è su l'estremità di quel lungo territorio, che le carovane travarcano i menzionati monti, siccome dalle sopradette Memorie impariamo; quindi converrà avanzarci oltre il 34° di longitudine, continuando prossimamente sul mentovato parallelo. Ma parmi, che Tibesty, secondochè questo nome passò per la bocca de' Berberi, e poi degli Arabi infino a noi, significhi precisamente la tribù, o popolazione dell'antico sopraccennato grosso luogo di *Thu-ben*, o *Tyben*, come a vicenda si trova scritto, e nella sostanza non è, che una lieve alterazione nel pronunziarlo. Cotesto luogo, siccome di già notammo, è stato appunto l'ultimo rincontrato da' Romani nella loro marcia, e da loro sottomesso subito innanzi di salire, e valicare Montenero.

Laonde cotesta loro marcia da Tabu infino al passo di Montenero continuò in circa 350 miglia geografiche direttamente dall'ocaso a levante. Ebbero sempre alla loro dritta, ovvero a mezzodì la catena delle mentovate

montagne senza scostarsene troppo. Certo non potevano allontanarsene, poichè conquistarono le terre, e le popolazioni intermedie agli anzidetti due termini, le quali si tengono nelle non isterili vallate di quei monti medesimi, nè si avanzano di troppo nel piano circoscritto a dilungo da infecondi deserti ricoperti non di rado quà e là da tomboli, e cavalli di rena. Le tre popolazioni e tribù, e i tre luoghi sottomessi nell'intervallo dei menzionati due termini equivalgono benissimo a quel lungo intervallo medesimo, poichè l'un luogo, e territorio, e le tribù di essi Barbari sono in quelle solitudini separate da notabili distanze le une dalle altre.

Poichè ora sappiamo per le relazioni della Società d'Africa essere su l'estremità orientale delle montagne de' Tibestini, che i Fezzanesi, e le altre carovane sogliono valicare i monti arsi, e neri nel consueto loro viaggio di Borno, sembrami che fuor di alquante miglia in più, o in meno siasi prossimamente ritrovato il passo, dove nella spedizione di Cornelio Balbo i Romani traghettaron quasi nel cuore della Garamantide, cioè in circa il $34^{\circ} 30'$ di longitudine, e $25^{\circ} 40'$ di latitudine.

Di là del monte ricominciava il deserto non però troppo esteso, giacchè su di quel cammino le moderne carovane s'incontrano ancora tratto tratto su di terreni non affatto infecondi, e in ragunate di capanne, e ad ogni terza giornata di viaggio si abbattono in villaggj.

circa altrettante più là c'indica un grande stagno, dove pare che il fiume impaludi. Egli parlando, *loc. cit.*, di cotesti luoghi, e di alcuni altri, come di Tasava, e Garma, sembra annoverarli vicino alla provincia di Cavar, od anzi nella medesima, di cui ne accennò ivi una porzione, e l'altra insieme al Faran l'avea già toccata sul fine della prima parte del clima 2. In verità l'ordine, ch'ei tenne, è molto confuso, sia sua colpa, o del suo compendiatore. Ma se dall'EDRISI non si raccoglie abbastanza chiaramente appartenersi tutti quei luoghi al Cavar, le notizie forniteci dagli antichi finiscono di provarlo, od almeno approssimarli all'istessa provincia lontanissima dal Fezzan, dal quale perciò nella carta medesima del signor RENNELL è discosto il Cavar in circa a cinque gradi per est-sud-est. Quindi appena io dovrei accennare il troppo manifesto recente errore di chi fondandosi sopra un'apparente analogia di nomi, scambiò il luogo di Temissa posto su le frontiere orientali del Fezzan, in quello di *Mederam Isa*, che vuol dir presso il fiume, e confuse Zuylah, terra presso cui non vi ha fiume, nè rivo, e sol distante poche ore di cammino al ponente di Temissa, con quella di Zavilah collocata dall'EDRISI a due sole stazioni, o marce da Mederam, e perciò nelle vicinanze del Cavar.

Da *Debris*, o *Bedir*, o *Bederam*, che dirsi voglia, pervennero i Romani a *Tapsagum oppidum*, e su quella direzione l'EDRISI colloca di seguito le terre sopradette

separa il Fezzan dalle montagne de' Tibestini, è tanto più arido. Il suolo di questo e di quello è una sabbia profondamente condensata sopra degli strati di rocce, di terra calcarea, e talora di una sostanza argillosa. Molto di rado vi pioviggina, ma propriamente non vi piove mai. Sono in vece frequenti le procelle, e i turbinii, che risollevano, e rigiran le sabbie, e tingono l'atmosfera di un giallicio, che l'annebbia.

La positura di *Debris* accostasi a quella di *βεδειρον*, *Bediro* di TOLOMEO. Nella pregiata e rara edizione di questo cosmografo fattasi da BERZIO si vede per una postilla marginale l'un luogo spiegato per l'altro. Di fatto non appare *Debris* così differente da *Bedir*, se non per una inversione, e trasposizion delle lettere, che compongono i due nomi. Nuova, ma più leggiera alterazione hanno sofferto ne' tempi mezzani in bocca degli Arabi, come troviamo appresso l'EDRISI (*Climat.* 2., *sect.* 3), scrivendosi *Mederam*, seppur il suo compendiatore, ovvero lo scrivano dell'unica copia, che abbiamo a stampa del testo arabico dell'EDRISI, non trasmutò la prima lettera di esso nome. TOLOMEO fa questo luogo di poche miglia più settentrionale di *Garama*, e in circa a cento più a ponente. Nel fiume vicino a *Mederam* ci si dà pur a dividedere il *Nethabur* di *Debris*, e scorre da tramontana a mezzodì. EDRISI avvertì, che di sotto *Mederam* si andava per l'alveo del fiume, cioè a seconda del suo corso infino alla terra di *Aucalas*, distante 40 miglia arabe dalla prima, e

circa altrettante più là c'indica un grande stagno, dove pare che il fiume impaludi. Egli parlando, *loc. cit.*, di cotesti luoghi, e di alcuni altri, come di Tasava, e Garma, sembra annoverarli vicino alla provincia di Cavar, od anzi nella medesima, di cui ne accennò ivi una porzione, e l'altra insieme al Faran l'avea già toccata sul fine della prima parte del clima 2. In verità l'ordine, ch'ei tenne, è molto confuso, sia sua colpa, o del suo compendiatore. ~~Ma se dall' EDRISI non si~~ raccoglie abbastanza chiaramente appartenersi tutti quei luoghi al Cavar, le notizie forniteci dagli antichi finiscono di provarlo, od almeno approssimarli all' istessa provincia lontanissima dal Fezzan, dal quale perciò nella carta medesima del signor RENNELL è discosto il Cavar in circa a cinque gradi per est-sud-est. Quindi appena io dovrei accennare il troppo manifesto recente errore di chi fondandosi sopra un'apparente analogia di nomi, scambiò il luogo di Temissa posto su le frontiere orientali del Fezzan, in quello di *Mederam Isa*, che vuol dir presso il fiume, e confuse Zuylah, terra presso cui non vi ha fiume, nè rivo, e sol distante poche ore di cammino al ponente di Temissa, con quella di Zavilah collocata dall' EDRISI a due sole stazioni, o marce da Mederam, e perciò nelle vicinanze del Cavar.

Da *Debris*, o *Bedir*, o *Bederam*, che dirsi voglia, pervennero i Romani a *Tapsagum oppidum*, e su quella direzione l' EDRISI colloca di seguito le terre sopradette

di *Tasava*, e *Garma*, oppur *Gherma*, che si voglia pronunziare. La prima è chiaramente *Tapsago*, ommessavi la p, perchè la lingua araba non ha, e non soffre questa lettera; l'altra ad evidenza è la *Garama* degli antichi, altre volte la capitale de' Garamanti. L'ordine di cotesti luoghi annoverati successivamente da PLINIO, da TOLOMEO, e dall'EDRISI rischiera pertanto la mentovata un po' confusa costui descrizione, e determina viemmeglio la moderna provincia, cui essi luoghi s'apparteneano, e inoltre la non molta lontananza da *Tapsago*, o *Tasava* infino a *Garama*, o *Garma*.

Ma quì ci s'appresenta l'altro de' principali due punti di contesa proposti in principio di questa Memoria, perciocchè il signor RENNELL crede di aver scoperto nel Fezzan medesimo la città di *Garama*. Se tuttavolta ivi sussistesse la capitale della Garamantide, converria ben dire, che pur vi ci fosse altre volte il nerbo della nazione istessa, e la vera patria de' Garamanti. D'altro canto per le cose sino ad ora discorse parmi vi risulti assai chiaro la grande lontananza, che dal Fezzan, cui i Romani neppur toccarono in quella spedizione, vi corre infino di là delle montagne de' Tibestini, e di Montenero, dove per via ritroviamo ancora le terre, ch'eglino di mano in mano han conquistato innanzi di arrivare a *Garama*. Non sarebbe adunque possibile, che avessero vinto le popolazioni de' Garamanti, le castella, e la loro capitale medesima colà, dove quelle punto

non c'erano, e dove essi neppur vi entrarono, cioè nel Fezzan, paese di tutt'altra nazione, e per più gradi remotissimo dal Cavar, dove tuttavolta ritroviamo le terre suddette. Talchè nella nuova pretesa scoperta havvi per avventura l'istesso equivoco, che mi sembra di aver mostrato essere occorso in quella del *Mons Ater*, o Montenero, trasformato nel Deserto dalle Rocce nere.

Anche prima del viaggio di HORNEMANN ci era noto trovarvisi nel Fezzan una terra chiamata *Yermah*, che altresì da questo viaggiatore si annovera tra le meno misere di quella contrada, e la dice posta verso la parte occidentale del Fezzan medesimo, come al contrario Zuylah è a quella d'oriente (*cap. 3. in prin.*). Il signor RENNELL tutto all'opposto fece l'una parallela all'altra, però *Yermah* più meridionale di venti miglia geografiche. Una così fatta licenza appalesa l'incertezza se non dell'esistenza di esso luogo, almeno della vera sua positura. Desso non è altramente finora conosciuto che di nome. L'unico fondamento di scambiare *Yermah* con l'antica *Garama*, e con *Garma*, o *Gherma* dell'EDRISI, consiste adunque nella sola sembianza de' due stessi nomi. Ma quanti nomi di luoghi non vi ha di tal sorte, che rassomigliansi ad un dipresso come le fisionomie tra gli uomini, e sono però differentissimi, e lontani gli uni dagli altri? Nè perchè l'EDRISI nella terza sessione del secondo clima rammemorì le regioni di Cavar, Faran, Vuadan, ed altre senza ordine nes-

suno, e senza stabilirne la situazione rispettiva, dobbiam farci lecito di situarle a nostro talento, ovvero pel non molto dissimile nome di Faran, e Fezzan confondere l'un paese con l'altro, affin d'intrudervi in quest' ultimo l' antica *Garama*, come per alcuni recentemente si è fatto.

E il vero, che in principio della seconda sessione del menzionato clima sembra si legga *Fazan*, ma l'antica versione del SIONITA ritiene *Faran* in ambedue i luoghi. Parmi oltre a ciò, che ABULFEDA tolga ogni difficoltà, poichè nel suo testo non solamente assai chiaro si legge *Faran*, ma scorrendo di quelle così dette isole, cui gli Arabi chiamano *Vadan*, cioè a dire di que' popolati tratti di terra lungo il Sahara, o gran deserto, nei quali vi ha delle acque, e de' boschetti di palme, vi annovera tra quelli situati più inverso levante anco il *Faran*, allora soggetto al Re di *Canam*, o Kanem, che non dee scambiarsi col *Cano* di LEONE africano, che è al contrario il regno, e la città di *Ghana* ricordata dall' EDRISI molto più al sud-ouest. Altresì egli dà per confine alla terra di Faran, quella di Zagara appellata Zagua da ABULFEDA, il qual parimente la dice soggetta al Re di Canam, o sia Kanem posto a sud-ouest del Cavar, e del lago di Dombu, come pur vi sta assai bene nella carta di RENNELL. Alcune di coteste terre sono oggidì comprese nel vasto reame di Borno. Il che dimostra evidentemente essere il Fezzan lontanissimo dal Faran, nè a modo niuno da riconfondersi l'un nell' altro.

Laonde Garma, o *Gherma* dell'EDRISI, o sia l'antica *Garama* è grandemente lontana, e ben tutt'altra della moderna Yermah del Fezzan, altrettanto che questa regione lo è dal Cavar. EDRISI altresì nella prima parte del secondo clima mette *Garma* a 25 stazioni in circa da Audagost, senza neppur indicare dove cotesto luogo si giaccia; sicchè la sua indicazione divien del tutto inutile, perchè troppo vaga. Audagost è bensì l'istesso d'Audovast, come ~~ABULFEDA~~ usa chiamarlo, ma parmi un errore l'interpretarlo, ch'oggi si fa comunemente per Agadez città nuova, benissimo edificata, e ricca, fondata dai moderni Re di quella contrada, poco innanzi l'età di LEONE Affricano, come egli stesso afferma. Essa ritrovasi oltre a ciò in un paese fertile, e popoloso, e al contrario l'EDRISI più di tre secoli innanzi disegnò Audagost per una piccola terra in un deserto senz'acqua, che per conseguenza non potè mai divenir fertile.

Però a determinar la positura di *Garama* l'EDRISI ci fornisce la circostanza di nominarla appresso *Tasava* o sia *Tapsago*. Nel trionfo di Cornelio Balbo non essendovisi compreso il simulacro di *Garama*, non possiamo valercene per situar cotesta capitale. La popolazione, e le due terre accennate in quel trionfo tra *Tapsago*, e il fiume *Dasibari* paiono molto più meridionali, e lung'esso fiume, o non troppo discoste, e sippur lungo il medesimo trovavasi *Garama*, rimontando al norte, e volgendo insieme alquanto più a

ponente. Anche più settentrionale di essa, ma sotto il medesimo meridiano TOLOMEO vi colloca *Saba*, cui i Romani si lasciarono d'accanto. A viemmeglio determinar la longitudine di *Garama*, ricorreremo ancora a TOLOMEO, che la fissò a 43 degl' imperfetti suoi gradi, i quali mancando di una sesta a compiere la giusta misura de' gradi terrestri, come di già osservammo, equivalgono adunque a soli gradi 36 con qualche piccola frazione di più. Ella giace per conseguenza grandemente alla lungi a levante del Fezzan, e cotesta lontananza ricresce ancora per quella del parallelo tanto più meridionale, sotto cui *Garama* trovavasi.

La latitudine di questa città può prossimamente raccogliersi da' due antichi viaggiatori Settimio Flacco, e Giulio Materno, i quali avendo ogni dì esattamente tenuto conto della loro marcia, computarono la distanza dalla grande *Leptis*, o sia *Lebida*, d'onde dipartirono, infino a *Garama* a 5400 stadj ordinarj da loro corsi in trenta giorni di marcia (1), che vuol dire 180 stadj caduna giornata, o $22\frac{1}{2}$ antiche miglia romane, ovvero 18 miglia geografiche, e di queste ultime ne avremmo in tutto 540. Nella carta dell' Africa di D'ANVILLE si trovano all'apertura del compasso tra i paralleli di *Lebida*, e *Gherma* otto gradi e tre quarti di un grado; talchè dagli stadj 5400 egli non

(1) Appresso Tolomeo, lib. 1., cap. 10.

ne sottrasse, che in circa 300, ovvero 30 miglia geografiche, per ridurre la misura di quel viaggio a linea retta, e compensar inoltre la differenza in longitudine de' rispettivi due luoghi. Per questa sua così scarsa riduzione, la latitudine di *Garama* vien da lui avanzata infino al grado 24 e mezzo, riduzione tantopiù insufficiente, ch'egli stesso colloca Lebida a 32° di longitudine, *Garama* a 35° 30'. L'insufficienza di una tal riduzione dee vieppiù ricrescere, fissandosi col signor RENNELL la longitudine di Lebida a 31° 30', e di *Garama* secondo il mio calcolo almeno a 36° 20'.

D'altra parte per acconciar quella scarsa riduzione co' meridiani di Lebida, e Gherma, parrebbe che D'ANVILLE averia dovuto adottar per la grande *Leptis* la longitudine assegnata da TOLOMEO a *Neapolis* (*lib. 4, cap. 3*), altramente detta Tripoli; ma nel suo testo il nome di Tripoli fu malamente surrogato a quello di *Leptis*. In tal caso tra questa, e *Garama*, la differenza in longitudine, secondo TOLOMEO, non sarebbe che di un grado, anzi di sole 50 miglia geografiche. A questo modo saria meno inconciliabile la modica riduzione suddetta, ma ad un tempo non saria possibile di riconciliar D'ANVILLE con se medesimo, il quale dall'un canto trasporterebbe *Leptis*, o Lebida insin al grado 35 e mezzo di longitudine, e dall'altro la riterrebbe sotto il 32.°, tra cui e Gherma calcolò appunto su i mentovati stadj 5400 la differenza in latitudine.

Dovremo forse dubitare, che la positura attuale di

Lebida non risponda a quella della grande *Leptis*? Ma l'una trovasi tuttavia nel sito presso la Sirte maggiore, o Golfo di Sidra, dove trovavasi l'altra. Il fiumicello *Cynipis* detto oggidì Vuadi Kahan irriga ancora, e feconda la campagna di Lebida, come anticamente quella della gran *Leptis* a tre incirca giornate di marcia a levante della moderna città di Tripoli. Il celebre viaggiatore Bruce ritrovò tuttavolta a Lebida nel 1769 pressochè seppelliti nella sabbia moltissimi avanzi di edifizj quasi tutti di ordine Dorico, ch'ei giudicò dei tempi di Aureliano, con assai altre anticaglie. Parecchie colonne di granito furono già di lì trasportate in Europa, ed altre giacciono ancora sulla spiaggia o spezzate, o tronche, o ricoperte di rena. La piccola *Leptis* era d'indi molto lontana, cioè lung'h' esso la Sirte minore. Altronde il nome di *Tripoli*, o sia delle tre città comprendeva altrettanto la *Leptis magna*, che *Sabrata*, ed *Oeea*, ma non era proprio di veruna di esse, ancorachè di poi sembri esser rimasto particolare all'odierna Tripoli. *Oeea* confinava da levante con Lebida, e giovò quì avvertire, che l'una, e l'altra città, l'anno I. dell'impero di Vespasiano vennero alle armi a cagione dei loro contadini, i quali a vicenda si rubacchiavano biade e bestiami. Que' d'*Oeea* troppo inferiori di numero chiamarono di lontano i Garamanti in ajuto, gente indomita, aggiugne TACITO, *et inter accolae latrocinii fecundam* (a), che quì non vuol

(a) *Hist. lib. 4, cap. 50*: ivi *Orhensium*, come in tante edizioni, è chiaramente uno sbaglio de' copisti, e deesi leggere *Æensium*, *Leptinorumque*, ec.

dire gente avvezza a rubar i vicini (*accolas*) ma generalmente gli abitatori della campagna; imperciocchè i Garamanti erano lontanissimi dagli Oeensi e Leptitani, ma bensì usi a far le centinaja di leghe per avidità di predare, e far prove di bravura, o di ferocia. Fu in quella occasione, che i soldati di Vespasiano iti in soccorso de' Leptitani contro di quei barbari han discoperto dal lato del sopradetto Capo di Sasso, oggidì Ras Canan, o Capo di Mezrata una via per recarsi ne' Garamanti, che di quattro giornate raccorciava l'usato cammino, il qual da alcun tempo era divenuto quasi impraticabile, perchè que'ladroni, come PLINIO notò (*lib. 5, cap. 5*), con molta renaricoprivano i pozzi degl' intermedj deserti, che peraltro cavansi facilmente da chi ha cognizione de' luoghi.

Il viaggio di Flacco, e di Materno dipartiti da Lebida fu adunque anteriore a questa scoperta, e dovettero quindi vieppiù allungarlo, affin di rinvenir i pozzi, uniche osterie del deserto, scavati su differenti direzioni, e distanze bene spesso non brevi; onde è forza rigirare, o deviar dal cammino, per farsi incontro a quelli. Considerata oltre a ciò la molta differenza de' meridiani di Lebida, e Garama, ch'è per lo meno di quattro gradi, e di quella de' loro paralleli, sembrano che a ridurre a linea diretta, e per aria i mentovati 5400 stadj, se ne debbano sottrarre anche più di 700. Talchè, in vece di avanzar la capitale dei Garamanti infino alla latitudine di 24 gradi e mezzo

in circa, come D'ANVILLE computò, dovrà elevarsi infino a 25 e un terzo. Egli tanto più facilmente la fece sì meridionale, perchè altresì non gli dispiacque di accattar da TOLOMEO la supposta valle Garamantica, ed inoltrarla, e sospignerla insin di là del dodicesimo parallelo. Il che si è ben altro che dirsi dal signor RENNELL, che D'ANVILLE averebbe anch'egli collocato nel Fezzan la capitale de' Garamanti, se gli fosse stata nota la terra suddetta di Yermah. Parmi ch'ei non averia certo sacrificato alla equivoca sembianza di un nome, l'evidenza delle dimensioni, che ci fornirono i due menzionati viaggiatori, da lui prese al contrario troppo largamente, anzichè volerle cotanto restringere, e fermarle sotto il 27° 10' di latitudine, dove parve al signor RENNELL di allogar Yermah.

La marcia de' Romani nella Garamantide, cui abbiám tenuto dietro, ci dà a divedere ch'essi appena accostaronsi al grado 24 e mezzo di latitudine, ancorachè i Garamanti per avventura tenessero ancor più là. La relazione di quella marcia non potea mancar di essere ben nota a' tempi di TOLOMEO, altrettanto che il menzionato viaggio di Flacco, e Materno, del quale ce ne tramandò TOLOMEO medesimo la notizia. Laonde perchè mai egli trasportò poi i Garamanti tanto di là del tropico del Cancro? Di quali itinerarj potè giovarsi questa volta a ritrovar de' luoghi, e de' popoli colà dove non c'erano? Nè solamente ei fece nessun caso dell'itinerario de' mentovati due viaggiatori per quella vanità,

onde i Greci per lo più trascurarono gli scrittori latini, ma cercò parimente di morderli, e contraddir loro. Importa adunque viemaggiormente, che se ne intendano le ragioni: elle sono tali, che accennandole, sarà come confutarle.

Primieramente com'egli stesso il manifesta sul fine del capo nono de' suoi prolegomini, volle in ciò seguire a preferenza una fantasia di MARINO di TIRO, a cui sembrò potersi giudicar della elevazione, e positura de' paralleli dal colore, e dalla forma degli animali, ed argumentava dal colore fosco, ed un poco abbronzato de' Garamanti, che e' non dovessero abitar sotto il tropico, e tanto meno di quà di esso, ma in paesi molto più meridionali. Il che appunto è un giuocar di fantasia, ed argumentare contra il fatto; perciocchè non solo è di fatto, come si è veduto, e si vedrà di nuovo, che la Garamantide trovavasi di qua del tropico, ma inoltre dal colore fosco de' Garamanti, e degli altri popoli vicini a quel circolo, di qua, e di là del medesimo, nulla si può inferire per determinar l'altezza del polo, sotto cui abitano, essendo eglino, come tutti gli altri Berberi, e gli Arabi dei deserti dell' Affrica comunemente nericci, o di un colore olivigno, che pende al nero, altrettanto che il sono gli Abissini stessi a più di otto gradi di là del Tropico, ed altre Nazioni anco più vicine all' Equatore.

In secondo luogo a que' due viaggiatori, i quali raccontarono che guerreggiando nella Libia, erano di

poi in un con l'esercito del Re de' Garamanti, in cui servivano, pervenuti in tre mesi di cammino da *Garama* infino negli Etiopi interiori, *Tolomeo* rimprovera (*ibid. cap. 8.*) una incredibile lunghezza di viaggio sempre diretto a mezzodì, quando i mentovati Etiopi ugualmente si estendono a levante e a ponente, ed in vece di essere cotanto lontani da' Garamanti, ei vuole che cotesti fossero Etiopi eglino medesimi, e sottomessi ad un istesso Re. Così appare, ch'egli altrettanto che *Marin* di *Tiro* ingannati in ciò dalla fallacia di quella loro idea sistematica di voler determinare la differenza de' paralleli anche dal colore degli animali, non conobbero mai i Garamanti in viso. Altramente non avrebbero certo immaginato di raccozzarli co' Negri, e insieme riconfonderli, e farne una medesima generazione di uomini, benchè divisi gli uni dagli altri da vasti deserti, e siano tra loro sì differenti, come sono appunto i Negri dai Mori, o Berberi. D'altro canto i menzionati due viaggiatori non dissero in verun modo di non aver mai declinato dalla principal loro direzione inverso mezzodì, come piacque a *Tolomeo* di supporre, e al contrario indicarono di avervi declinato assai, cosicchè nel primo mese del loro viaggio dalla grande *Leptis* a *Garama* vi declinarono quattro gradi in circa a levante. Finalmente la terza difficoltà si riduce a dire, che i medesimi in cotanta lunghezza di cammino non hanno ricordato neppur un luogo solo un poco notabile; appunto perchè niuno ne rincon-

trarono per via. TOLOMEO è stato talvolta un poco facile a pigliare e venderci per città i casolari, e le ragunate di capanne de' salvatici dell' Affrica interiore.

Però la sua geografia è un prezioso monumento, e contiene una quantità grande di notizie, che invano ricercheremmo altrove, e ci fornì di già assai lumi su l'antico stato del globo. Malgrado i non pochi suoi errori massimamente circa lo interno de' paesi lontani, non si può dubitare della esistenza delle città, dei luoghi de' popoli, monti, e fiumi da lui annoverati, e di molti ne riconosciamo ancora le posizioni, sebben talora alterate, ovvero dislogate per quel difetto suo principalissimo di allungar soverchiamente le distanze, o almeno il più sovente in apparenza. Ma per chiunque conosca il suo metodo, questo difetto scema d'assai, o scompare quasi del tutto, ragguagliando le sue istesse dimensioni al vero loro valore. Perciò, benchè abbagliato dal principio suddetto di MARINO di TIRO, anche TOLOMEO trasportasse i Garamanti cò tanto di là del tropico, nulla di meno per quello, che vi ha di reale nelle distanze da lui adoperate, ei torna benissimo a riportar le loro terre molto di quà. Così tra il fondo della Sirte maggiore, dove più rientra dentro terra, cioè all' elevazione di $30^{\circ} 40'$ in circa, egli vi computa infino a Garama la distanza di sette gradi e mezzo, ovvero realmente 3750 stadj ordinarj, che nella effettiva gradazione di latitudine equivalgono appena a sei gradi. Adunque egli medesimo

ha realmente collocato Garama a più di un grado di quà del tropico, benchè essa debba elevarsi molto più, ma pur viene con ciò ad escludere, che la capitale, ed il nerbo della nazione de' Garamanti si trovasse tanto di là di quel circolo sino a farne una nazione stessa co' Negri, come ragionando su i divisati principj di MARIN di TIRO pareva dovesse inferirne.

Non è talvolta neppur raro vedervi due fiumi da lui confusi in un solo, ovvero un sol fiume diviso in due, oppur travoltone il suo corso, e dall' un lato del monte trasportato all' opposto. Tal ne fu del Bagrada tirato da TOLOMEO cotanto dalla lungi, e di quà di monte *Usargala*, dove non c'è fiume nessuno, ma sappiamo oggidì, che all' opposto lato del monte medesimo, e dove a un di presso corrisponde al passo più occidentale de' monti Eyre, le carovane di Tripoli, ed altre varcandolo, s' imbattono, poco dopo calate di là, in un fiume innominato, che volge a mezzodì, e va poscia a perdersi nelle sabbie del deserto, siccome rapportano le notizie raccolte dal signor LUCAS nel primo volume della Società Affricana. A misura che le parti del vecchio nostro continente non ancora ben note saranno da noi scoperte, o meglio conosciute, acquisteremo di nuovi lumi su la geografia di TOLOMEO, la più ricca rispetto allo interno dell' Affrica.

Dello unirvi ch' ei fa talora due fiumi in uno, e insieme mutarne la direzione, ce ne fornisce un altro vieppiù importante esempio nel già menzionato fiumicello

Cinipo, che mette in mare presso Lebida a dieciotto miglia in circa dalla sua fonte. TOLOMEO al contrario ne trasportò l'origine a molti gradi a mezzodì, o sia infino al monte da lui detto *Girgiris*, che sembra formar l'estremità orientale della stessa catena de' monti Eyre, oppur se per poco n'è desso intersecato, e diviso da quella, corre però su la medesima linea. Egli il prolunga per mille stadj, o 120 miglia geografiche a levante di Garama, talchè dee progredire oltre il trentottesimo grado di longitudine, sempre interrotto, e di ragione de' Garamanti, e d'indi proseguire o continuo, o forse interrotto oltre il quarantesimo. Ha pur diviso in due rami tra loro assai lontani le fonti del *Cinipo*, ed al ramo occidentale vi approssimò *Bediro* suddetta, e all'orientale l'istessa *Garama*. È quindi manifesto, che il primo si è il fiume indicato dall'*EDRISI* presso *Bediro*, o *Mederam*, che appunto corrisponde al *Nethabur* del trionfo di Balbo, come di sopra notammo; il secondo è il *Dasibari* dell'istesso trionfo tra *Tapsago*, o *Tassava* e *Garama*, che TOLOMEO approssimò tantopiù a cotesta capitale. Ei non vide le Memorie di Balbo, consultò in vece degl'itinerarj, nei quali i mentovati due fiumi erano senza nome, e volle darne loro uno assai noto, non importandogli che ambidue scorressero in ragione inversa del *Cinipo*.

Parmi, che le cose insino a ora discusse si dieno mano, e si connettano sì strettamente che tanto più

per la corrispondenza delle distanze de' luoghi, e perfino degli antichi loro nomi co' moderni ci abbiano condotto a ritrovar la posizione della oriental Garamantide, e della sua capitale. Cotesto suo lato n'era il principale, e il più popoloso, e ricco di luoghi, e assai più famoso, e noto che non dal lato di ponente. Nella notizia del trionfo di Cornelio Balbo a levante del fiume Dasibari, e perciò a levante di Garama istessa si annoverano di seguito per nome parecchi grossi luoghi, (*mox oppida continua*) e in ultimo monte *Gyri*, che si è ben desso il *Girgiris* di TOLOMEO, celebrato per la ricchezza delle pietre preziose, che vi si cavavano, del che Balbo è stato il primo ad avvertirne l'avidità de' Romani. Certamente furono chiari i garamantici carbonchi (1), e giovarono moltissimo a far meglio conoscere cotesto lato orientale e precipuo della Garamantide, cui da settentrione ivi confinavano i Maccoi, e si avanzavano sino quasi sotto monte *Gyri*, e pressochè infino a' Garamanti medesimi, come TOLOMEO espressamente afferma, *Lib. 4, cap. 6*

I Maccoi di TOLOMEO son ben i *Maci* ricordati da PLINIO di sopra i Nasamoni. ERODOTO a' suoi giorni non conobbe altri de' Maci se non i più inciviliti lungi esso il fiumicello *Cinipo*, ma pur seppe, ch' altri ben più là a mezzodì erano finitimi a' Nasamoni, a' quali

(1) PLIN., lib. 5, cap. 5, e lib. 37, cap. 7, e STRAB., lib. 17.

spettava *Augila*, e che di sopra a' medesimi, o sia anco più là a meriggio vi abitavano i Garamanti (1). Certo è che anche SILIO Italico ravvicinò a costoro i Maci, e ne fece un numeroso popolo (2). Non è però da credersi, che la lunghissima Zona abitata da' Garamanti in circa dal grado 27 di longitudine infino oltre il 40 fosse popolata tutto a dilungo, che anzi era quella intersecata da deserti, e le coloro tribù separate bene spesso da lunghi intervalli. Ma dobbiam ora comprendere perchè STRABONE, lib. 17, abbia fatto da ponente la Garamantide finitima alla Getulia, e parallela a questa. Infatti sotto l'impero di Tiberio i rivoltosi Garamanti si unirono dall' un lato a' Getuli, e Numidi, e dall' altro a' Marmaridi contro a' Romani (3); due estremità divise per più di 13 gradi in longitudine.

A' tempi del Poeta CLAUDIANO, il qual nato, e cresciuto in Alessandria d' Egitto, era più alla portata di averne migliori relazioni, chiamavansi *Girrei* coloro, che abitavano negli antri di Monte *Gyri*, com' egli scrive nell' idillio sopra il Nilo, v. 20 e seg. erano

(1) Lib. 4, num. 174, 175.

(2) *Multusque Maces, Garamasque*, Lib. 5, v. 194: DIONONO Siciliano, L. b. 9.; cap. 25, ravvicinò i *Maci* alle due Sirti, e li disse i più numerosi de' popoli, che abitavano di sopra a quelle, e alla Crenaica.

(3) TACITO, *Annal. lib. 3 in fin.*, e lib. 4. Morto Tacfarinata, e sbattuti i Garamanti, questi poi mandarono Legati a Roma a scolparsi della guerra. V. anche FLORO, lib. 4, cap. 12.

cotesti di que' Trogloditi, de' quali facean caccia i Garamanti a detto di ERODOTO, il qual altresì da Tebe d'Egitto insino a' costoro confini computandovi trenta giornate di marcia, cioè di un ordinario viaggiatore a 20 miglia geografiche in retta linea cadun giorno, farebbe i detti confini arrivare in circa il grado 40 di longitudine. Egli parimente conobbe i Garamanti ben più là a ponente, cioè insin verso il grado 28, poichè avvertì (*lib. 4, num. 183*) estendersi i medesimi anco a mezzodì de' Lotofagi, e perciò della Sirte minore. Talchè egli diede alla contrada de' Garamanti l'estensione in circa di dodici gradi in longitudine, come di fatto il verificarono di poi i Romani nella menzionata loro prima spedizione.

Ma tanto più noti, e più forti i Garamanti dal lato d'oriente, non s'ignorò da tutta l'antichità ch'essi progredivano su di un tratto molto più orientale della Sirte maggiore, o del golfo di Sidra, come abbiám veduto essersi pur divisato da ERODOTO istesso, il quale oltre a ciò gli ha indicati a dieci giornate a mezzodì degli *Augili*, in oggi Ughela, e arabicamente Udsylah, cui il viaggio del signor HORNEMANN ci fece viemmeglio conoscere. PLINIO però (*Lib. 5, cap. 4*) da cotesta terra allontana i Garamanti per dodici giornate di marcia. La differenza de' meridiani delle due terre essendo modica, doveano ivi accostarsi i Garamanti al grado 26 di latitudine, o trapassarlo di quà alcun poco rispetto alle loro abitazioni più avanzate

inverso Ughela, che ritrovasi al 29° 30' di latitudine ed a 40° 20' di longitudine. Quindi è che dal famoso tempio di Giove Ammone nella Marmarica infino ai Garamanti, STRABONE, *Lib.* 17, riferisce quindici giornate di viaggio, secondo quello se ne diceva a' suoi tempi. Converrebbe accelerar forse di troppo la marcia, oppur di troppo avanzare i Garamanti a levante, perciocchè quel tempio, le cui vestigie e rovine si sono di fresco scoperte a Syuvah dai signori BROWNE e HORNE-MANN, si ritrova bensì intorno a 22 miglia geografiche più meridionale di Ughela, od Udsylah, ma in circa tre gradi e mezzo a levante di essa, onde vorrebbonsi aggiugnere alla marcia suddetta alcune poche giornate. È però vero che SILIO Italico, per avventura miglior storico che poeta (tanto è minuto e per lo più esatto ne' fatti), ravvicinò molto più quella nazione alla Marmarica, come quando colloca *il cornuto Ammone tra gli affannati Garamanti* (*Lib.* 3, v. 10), e intitola *Garamantico* Giove Ammone medesimo (1); il che può intendersi dell'essere stati dessi la principal nazione meno lontana, e insieme la più devota a frequentar quel tempio.

Nessuna di queste circostanze potrà mai ragionevolmente applicarsi ad una nazione errante, o sia di Nomadi, altramente si penerebbe troppo a definire quali sieno nell'Africa interiore i popoli, che hanno una

(1) *Lib.* 5, v. 360, e LUCANO lib 9.

stabile sede. Nulladimeno nel sistema del sig. RENNELL parrebbe che la vera nazione de' Garamanti, cioè *a dimora stabile*, fosse confinata tutta nel Fezzan; e siccome i sistemi degli uomini celebri non tardano a trovar de' seguaci, egli pur di già vi trovò infra altri il rinomato e dotto moderno traduttor di ERODOTO sig. LARCHER. Eglino però credettero amendue potersi dispensare di entrar nelle discussioni, nelle quali mi è paruto necessario entrarvi. Quindi mi rimarrò dal domandar loro dove ritrovinsi nel Fezzan i fiumi, e tanti luoghi, e castelli sì notevoli, che si annoverano presi nella spedizione di Cornelio Balbo, i quali co- tanto più là a mezzodì, e a levante distendeansi da *Tabidium* infino quasi rimpetto ad *Augila*; e poichè quelli furono tolti a' Garamanti, come mai potrà sup- porsi errante la nazione, che gli abitava? Altresì l'EDRISI nella quarta sessione del secondo clima, par- lando delle *Oasis* (Al-vahat), avvertì, che ben più là *a tergo di quelle*, o sia a mezzodì infino al Cavar, e d'indi infino al Gugu s'incontrano de' palmeti assai, e delle vestigie, e rovine di edificj. Nel Cavar te- neano i Garamanti molte terre, e l'istessa loro capi- tale inverso la boreal frontiera di essa contrada. Laonde assai di quelle antiche rovine sì lungamente distese, e sparse erano ancora a' tempi dell'EDRISI, o in circa la metà del secolo dodici gli avanzi de' principali luoghi più sopra accennati.

Il paese di Gugu, infino al quale continuano le

mentovate rovine , giace a mezzodì del Cavar , e si avanza anco alquanto più a levante. A' tempi dell'EDRISI vi dominava un potente Re , ed egli, come pur ABULFEDA , ed EL-MASHUDI, coetaneo a un di presso dell' EDRISI medesimo, e della cui storia universale ne abbiamo un compendio nel primo Volume , pag. 14 , della notizia de' manoscritti della Biblioteca di Parigi , scrivono concordì Cugu, ovvero Gugu. Quest' ultima maniera parve più sicura , e venne adottata da D'HERBELOT nella sua Biblioteca orientale, il qual però non sapendo ove situar quel paese , ed ingannato dall' affinità del nome, lo scambiò bruttamente nel reame del Congo. Nessuno insino a ora , che mi sia noto, seppe accorgersi , e vedere che il nome , la positura , e tutte le adjacenze di cotesto paese rappresentano esattamente quello di Gaogah percorso , e descritto da LEONE Affricano , cui nell' entrar del secolo decimosesto , come Arabo di nazione , e Maometano di setta riuscì di trascorrere , e scoprire quasi una metà dell' Affrica. Egli usò scrivere a vicenda Gaogao, Gaogau, e Gaogah (1), ed a' suoi giorni era quel Re tuttavia potente, e signore di vasti dominii , altrettanto che nella età dell' EDRISI.

Farà perciò maravigliare il vedersi nella pregiata carta dell' Affrica di D'ANVILLE trasformato il reame di Gaogah nel villaggio di Kaugah menzionato dall' EDRISI

(1) Part. VI in fin., et part. VII. nella raccolta di RAMUSIO, T. 1 , fol. 77 e 80.

come distante venti giornate di cammino al mezzodì della città di Gugu, o Gaogau, le quali giornate equivalgono in circa a cinque gradi in latitudine. Il fondamento di così fatta trasformazione si appoggia tutto su di una poco visibile, ed assai debole somiglianza dei due nomi, e quindi al lago Kaugah rammentato pur dall' EDRISI, avendovi surrogato la palude *Nuba* di TOLOMEO, si avvisò anco di adottare la costui sì meridionale valle Garamantica, e tramutarla nel deserto dei Goram, piccola popolazione ricordata da LEON Africano tra il Nilo, e il Mar rosso, nella quale è paruto a D'ANVILLE di travedervi un avanzo del nome, e della gente de' Garamanti.

Questi errori si sono ripetuti in quasi tutte le moderne carte, e in opere di Scrittori celebri. Son pochi anni che un dotto e riputatissimo Astronomo concorse anch'egli a ripiantare non so qual catena di montagne nel Ghoran a poca distanza dalle frontiere dell' Abissinia, e vi tirò a suo piacere la sorgente del Niger. A guarentigia di sì bei trovati vien sempre citato LEONE Affricano; ma siami lecito il dire che cotesti Scrittori o nol lessero, oppur in versioni inesatte, oppur non l'intesero, perciocchè LEONE collocò la piccola regione di Gorham per più gradi a nord-est, e all'opposto essi la collocarono per altrettanti gradi più a sud-ouest. Infatti LEONE afferma che *il reame di Nubia confinava da mezzodì al Gorhan*, il che vuol dire ben di quà del diciottesimo grado di latitudine.

Aggiugne , che *quei di Gorhan sono una generazione di Zingani, i quali rozzamente abitano nel deserto, e nessuno intende il lor linguaggio* (1). Erano dessi una antica razza di Etiopi bianchi, che teneano un' isola del Nilo nella Etiopia di sopra l' Egitto, *Goram in insula*, come IUBA racconta appresso PLINIO, *Lib. 6, cap. 29*. Perciò* il lor linguaggio avea niuna affinità con quello degli Arabi, e Nubiani dell' età di LEONE. Il che è ben altro che supporre il nome di Goram una moderna storpiatura di quello di Garamanti, e su di una tal supposizione dislogar terre e popoli, e traporlar quà e là montagne, e laghi.

Bensì le regioni, che dipoi formarono il regno di Gugu, o Gaogau, limitarono una volta i Garamanti a levante, e un tratto a mezzodì. Esso aveva a sud-ouest il vasto reame di Borno, che già da più di un secolo s' ingoiò i Re, e i Regoli vicini, a levante la Nubia, a mezzodì il deserto di quà del gran cerchio del Nilo, o sia del grado 22 di latitudine, ed arrivava a tramontana infino alle *Oasis* (*Al-Vahat*), o come LEONE scrive *El-Guichet*, perchè alla maniera degli Affricani usò pronunziar l' alif per e, e così pure surrogare il *gu* alla *v*, come avvien talora nell' arabo,

(1) Part. VII, §. della Nubia, fol. 80. Su di un nuovo cammino da Fez al Cairo pel gran deserto di Libia narra che si tocca ad un lago, d' attorno al quale vi sono i popoli di Sin, e di *Gorran*, *ibid.* fol. 9: neppure coteati han nulla che fare co' Garamanti.

e in altri linguaggj. Nell'istesso caso trovasi il nome di Gugu rispetto a quello Gaogau , e Gaogah , ch'egli così scrisse , forse anco lusingandosi di addolcire , e direi quasi italianizzar quel nome , secondo che pur fece di alcuni altri , quando dalla lingua araba , nella quale dettò da prima la relazione de'suoi viaggi dell' Affrica , la trasportò nella Italiana. IBN-AL-VUARDI , scrittor del secolo decimo terzo , nella sua geografia fisica compendata nel secondo volume della notizia suddetta di manoscritti descrisse il Gugu sotto il nome *Karkar* , come al celebre signor DECUIGNES parve di leggere , nome sconosciuto agli altri scrittori orientali , e direi , ch'è un errore del testo , e tanto più doversi leggere *Kavar* , ch'era a quel tempo una provincia del regno stesso di Gaogau , o Gugu , e questo medesimo nome era comune alla principal città , ed al vicin fiume , che da tramontana corre a mezzodì , e va di poi a perdersi nelle sabbie. Ma prima di Vuardi avea l'EDRISI notato (*Climat.* 1 , *part.* 3) , che alcuni Negri asserivano scaricarsi quel fiume nel Nilo , cioè a dire nel Niger , o principal fiume della Negrizia , ed egli era d'avviso che quello , molto di là della città di Gugu , si sparga per le arene , e formi dei laghi , e stagni.

Importerà ben più osservare intorno a cotesto fiume , ch'esso deriva appunto dal Cavar , dove nasce dalla fronte meridionale di Monte *Gyri* , o *Girgitis* , attraversa quella provincia dal norte a meriggio , e scende nel Gaogau , o Gugu. Il suo corso è lungo assai : i

Negri, e gli Arabi il chiamano *Nil*, i primi, perchè il credono un ramo del loro maggior fiume, gli altri perchè usano dar nome di *Nil* ad ogni grosso fiume dello interno dell' Affrica. Dal che ne nacque l' equivoco di essersi per alcuni scambiato il vero fiume del Nilo in quello di Gugu. Così l' autor del *Libro delle Perle*, scritto poco innanzi la metà del secolo decimoquinto, e di cui n'abbiam pure un compendio nel secondo volume, pag. 56, delle mentovate notizie di manoscritti, non dubitò punto di far passare il Nilo dall' Abissinia nel paese di Gugu, e di là ad Ashuan, o Siene, ed in Egitto. Il deviar che nella Nubia fa il Nilo per Korti, e Dongalah, torcendo, ed avanzando per lungo spazio a ponente, talchè sembra volgere un tratto inverso il Gaogau di LEONE, fece nascere questo errore.

Una sì fatta confusione dei due fiumi potrebbe conciliare ciò che nel mentovato Idillio del Nilo scrive CLAUDIANO, annoverando i Girrei, ed i Garamanti fra le genti, che beono alle acque del Nilo; il che, parlando del vero Nilo, saria del tutto inconciliabile per la grande lontananza, in cui da quello viveano i Garamanti, e i Girrei. Ma per avventura insino dalla età di CLAUDIANO correva il divisato equivoco, dal quale si lasciò pur egli ingannare. Io dico così, perchè sembrami, ch' ei d'altra parte abbia molto bene conosciuto il proprio nome del fiume, che sorge da Monte Gyri, e di là pel Cavar, e pel Gaogau scorre molto addentro nel paese de' Negri.

Infatti, dove mai ricercar altrove il fiume, che CLAUDIANO istesso nel primo libro del consolato di Stilicone, v. 252, ha unito ad altri due famosi fiumi della non grandemente lontana dal Cavar regione Tripolitana, e da lui vien detto *Gir notissimus amnis Æthiopum*, il qual imita debolmente il Nilo, inondando le campagne (*simili mentitus gurgite Nilum*) ? Laonde il fiume *Gir* averia tolto dal nativo monte il nome suo, e d'indi ingrossato forse dai sopradetti due fiumi Nethabur, e Dasibari, scorrendo lungamente a mezzodì, divien fiume de' Negri, nè'altramente potea dirsi *notissimo*, se non perchè tale l'avean renduto le gemme di Monte Gyri, la frequenza dei mercatanti per procacciarsele, la facilità del cammino copioso di acque, e di palmetti, come già si notò, e la non grande lontananza del fiume dai luoghi noti, e frequentati, come da *Augila*, od Udsylah al Cavar, secondo l'EDRISI, e dal tempio di Ammone, e dalle altre *Oasis*. La fama de' garamantici carbonchi di Monte Gyri dopo la scoperta, e conquista, che n'avean fatta i Romani, si mantenne insino a che Giustiniano devastò, e spopolò l'Africa, per difenderla dai Vandali, e di poi gli Arabi fanatici missionarj dell'Islamismo, e conquistatori feroci l'invasero, e finirono di opprimerla, e renderla salvatica.


Non vi ha dubbio essersi anticamente reputato il *Gir* pel maggior fiume del paese dei Garamanti.

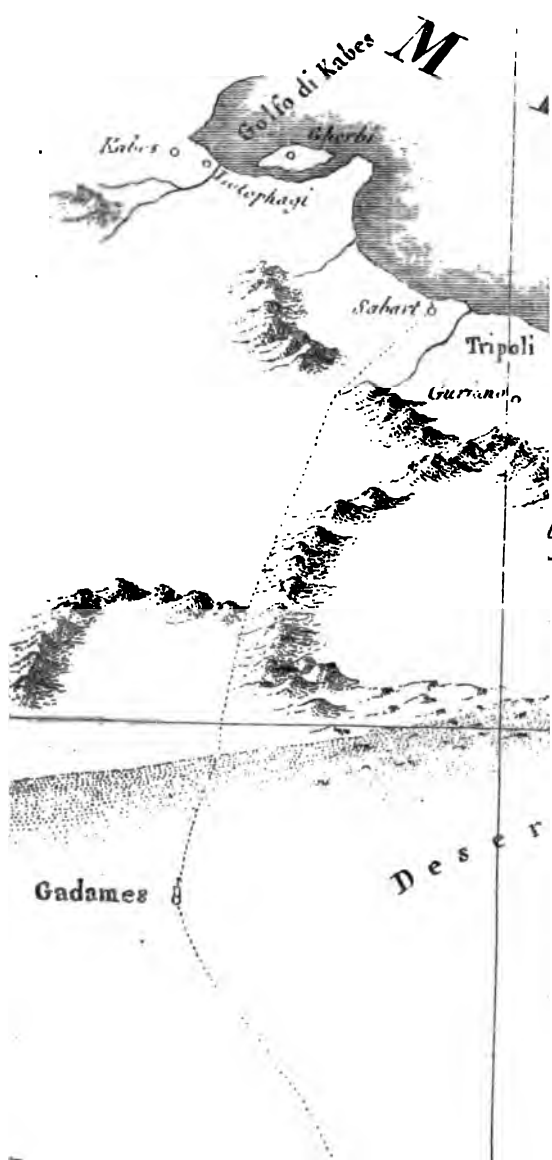
TOLOMEO il tirò tanto più da ponente, cioè dall'*Usargala*, e ve'l condusse in non si sa quale Valgaramantica: due punti immensamente distanti dall'ocaso a levante, e da settentrione a mezzodì, cioè per diciassette de' suoi gradi in longitudine su dieci gradi, venti minuti in latitudine. Tra via ne distaccò due rami, che tanto più in verso l'oriente vanno poi a formare ad inuguali distanze le paludi delle Testuggini, e Nuba, le quali altresì limitavano i Garamanti a levante, e sud-sud-est. Comunque sieno strani ed incredibili il corso, e gli accidenti di un cotal fiume, che vien pur un tratto assorbito dalla terra, poi risorge per farvisi assorbir di nuovo, fatto è, che secondo TOLOMEO medesimo il Gir tocca al Cavar, vi bagna quasi le mura di due nocevoli luoghi, ed i più meridionali di quella regione, cioè di *Tamalitha*, ed *Ischari*, cui l'EDRISI dinomina tuttavia Tamalma ed Izer.

Non mi arresterò su di altri punti di rassomiglianza tra il Gir di Tolomeo, ed il fiume di Cavar, e di Gugu, nè vuo'io, che l'immedesimarli, che faccio, si guardi altramente, che per una mia conghiettura; ma saranno elleno migliori le conghietture di coloro, che già toccammo poc' anzi sull'origine, ed il corso del fiume Gir, oppur quelle altre più recenti di alcuni dotti assai reputati, i quali il trasmutarono nel così detto Nilo de' Negri, ovvero nel fiume Niger, senza avvertire, o poter mai riconciliare, come TOLOMEO istesso, ed AGATEMERO, *Lib. 2, cap. 10*, ed altri antichi.

54 OSSERVAZIONI GEOGRAFICHE DI JACOPO DURANDI.

n'abbiano fatto sempre due ben differenti fiumi? Altronde concentrandolo cotanto nello interno della Negrizia sconosciuta agli antichi, come potrà più reggere il detto di CLAUDIANO, il qual però a coloro parlando, che nella sua età troppo ben conosceano il fiume Gir, asseriva, che era a que' giorni un fiume notissimo? Ma fermandomi su di quest'altra contesa, sarebbe un trapassar di troppo, ed uscir fuori del propostomi cammino, che mi pare di aver fornito.





CARTA DELLA ARAMANTIDE



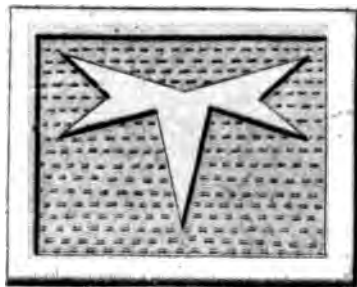
DISSERTAZIONE

INTORNO ALL' ORIGINE DELL' ORDINE

DI S. GIOVANNI

DI GERUSALEMME.

GERARDVS
DEGE



*Antique Institutum Teopagum in Turri
Celestia inculptum*

V. Lami Deliciae Fructuorum Vol. XVI.

DELLA ORIGINE
DELL' ORDINE DI S. GIOVANNI

DI GERUSALEMME

DISSERTAZIONE

DI GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE.

L' ampio volume con isfoggio di vastissima erudizione , intorno alla origine dell' Ordine di S. Giovanni Gerosolimitano, pubblicato dal P. Paulo Antonio PAOLI pare , che non dovesse più lasciar nulla da desiderarsi rispetto a questo altrettanto rilevante e curioso , quanto oscuro e difficile argomento. Opera dettata in Roma, cioè nella città , dove mancar non dovea la più scelta e doviziosa suppellettile di documenti necessarj , dove gli studj delle Antichità sia profane che sacre fioriscono mirabilmente, dove si trova copia grande di giudici intelligentissimi in tali materie, ed opera in fine del Nipote (1) del chiaro letterato il P. Sebastiano PAOLI , Raccoglitor

(1) *Dell' Origine ed Istituto del sacro militar Ordine di S. Giovambattista Gerosolimitano , detto poi di Rodi , oggi di Malta. Dissertazione di Paulo Antonio Paoli della Congregazione della Madre di Dio , e Presidente dell' Accademia de' signori Nobili Ecclesiastici. Roma MDCCLXXXI. — di più di pag. 500 in 4.º gr., dedicato a Monsignor Romualdo Braschi , Nipote del Papa Pio VI, e Cavaliere dell' Ordine Gerosolimitano. V. pag. 13.*

benemerito del Codice Diplomatico Gerosolimitano, vi era ogni motivo di ripromettersi di ritrovar in essa sciolto ogni dubbio intorno a siffatta intralciata quistione. Vero è, che qualche timore, che l'autore di essa non fosse per avventura fornito abbastanza di lumi dell' Arte Critica potea far nascere in cuore l'altro del pari voluminoso Libro da lui dettato intorno ad una iscrizione, in cui rinvenne egli S. Felice Papa e Martire, dove che Monsignor Gaetano MARINI, insigne Antiquario in un altrettanto breve che dotto scritto dimostrò, che non ad un Santo Papa, ma ad un semplice pedagogo, che appena argomentar si può che fosse Cristiano, apparteneva quella sì vantata e sì diffusamente comentata lapida, al quale sentimento di Monsignor MARINI fu pienamente conforme quello di un altro esperto Antiquario l'Abate ODERICO (1), e del celebre Scrittore

(1) *V. Lettera dell' Abate Gaspare Luigi ODERICO al signor Giuseppe VERNAZZA Barone di Freney sopra un antico epitafio. Torino 1799. — V. TIRABOSCHI, Giornale di Modena, e foglio volante intitolato Notificazione letteraria. E' cosa notevole, che il rinomatissimo TIRABOSCHI si dichiarò autore del sopracitato articolo del Giornale, non ostante che il Padre PAOLI, dicendo villania in certa sua lettera al Giornalista (che fingeva d'ignorar chi fosse), e lodando d'altra parte il TIRABOSCHI, si fosse con artificio nè troppo lodevole, nè troppo sottile, ingegnato d'indurlo od a negare per suo quello Scritto, od a ritrattarsi di quanto avea detto realmente. Ma l'Abate TIRABOSCHI, con quella schiettezza, che è propria degli uomini grandi, e non senza lepore d'ironia Socratica, rese, con lettera pubblicata colla stampe, distinte grazie delle ingiurie al P. PAOLI, perchè con esse avea sempre meglio fatto conoscere la debolezza della sua causa, e la giustizia di quella dell' Abate MARINI, riputato, da chi può essere buon giudice, uomo onestissimo, e dottissimo Scrittore.*

della Storia letteraria d'Italia l'Abate TIRABOSCHI, che non ebbe ribrezzo di dichiararsi pubblicamente autore di quell'articolo del Giornale letterario di Modena, in cui si era data, rispetto a quella controversia, vinta la causa a Monsignor MARINI.

Ma lasciando stare il supposto Papa Felice SANTIMUNIONE (che in tale aggiunto avea travisato il P. PAOLI il vero nome del Pedagogo ANTIMIONE), del quale più non si parlò, strano sembrar dee a più d'uno, che un Regolare, Presidente di un cospicuo Collegio di Ecclesiastici, scrivendo della origine di un Ordine religioso nella capitale del Mondo Cattolico, e nel centro d'Italia, tanta fatica abbia durato per provar assunti, che, qualora a lui fosse riuscito di dimostrare evidentemente, non poteano in verun modo ridondar in gloria nè dell'Italia, nè della Sede Apostolica. Tutti gli assennati Scrittori di cose riguardanti la disciplina Ecclesiastica concordemente asseriscono, che cercar non si dee di sradicar le false Religioni, nè di estendere la verace colla forza dell'armi: che si hanno a distruggere gli errori, l'infedeltà, non già gli uomini, che ne sono macchiati. Che anzi tra i caratteri della Cristiana Religione ravvisano come principalissimo quello di essersi e propagata, ed ampiamente stabilita nel Mondo colla semplice persuasione e colla dolcezza, a differenza delle false Religioni tutte alquanto estese. Così pensarono pure mai sempre gli uomini savj di Governo. Diceva perciò il Duca di Savoia Emanuele Filiberto, secondo

PAPAS AN-
TIMIO.
Il Padre Paoli
leggeva.
PAPA SANTI-
MUNIO.

Botero, i Prin-
cipi Lib. III.
P. 716. 1603.

che attesta il BOTERO , che la Fede Cristiana non fu mai piantata con la forza degli eserciti, nè con la violenza delle armi, ma colla parola di Dio e coll'esempio. Non solamente poi il giudizioso FLEURY , ma eziandio il dotto Gesuita PAPEBROCHIO (1), chiamano cosa nuova nella Chiesa, ed incognita sino al Secolo XII. il congiungere la professione delle armi colla vita religiosa dei Regolari. Infino a quell'epoca non si erano credute compatibili le pratiche necessarie ad osservarsi dagli Ordini regolari, colle continue agitazioni della Milizia; nè ad alcuno era mai caduto in pensiero di fare del mestier della guerra uno Stato di perfezione Cristiana. Il mentovato FLEURY pertanto , dopo di aver enumerati i delitti de' Templarj , sebbene rispetto agli Ordini cavallereschi che sussistono, e specialmente a quello di Malta , protesti , che rispetta l'autorità della Chiesa che li ha approvati , non può a meno di chiamare strano stravolgimento d'idee il riguardare il voto di povertà come un mezzo per giungere a possedere ricchezze , qualificandolo mera rilassatezza tollerata.

Ciò presupposto , che dir si dovrà di uno Scrittore, uomo di Chiesa , il quale si dà a credere , che ono-

(1) FLEURY , Disc. sur l'Hist. Ecc. Disc. VI. N.º X.

Bolland. , Tom. III. aprilis , pag. 155. — *Fallunt , aut volentes falluntur adulatorio studio placendi abrepti , quicumque militarium Religionum principia ante sæculum XII. quærun.*

revole sia per la Santa Sede, e per l'Ordine medesimo, di cui intende di schiarir la prima origine, il dimostrare che la rilassatezza non s'introdusse già gradi a gradi, ed insensibilmente, come pur troppo coll'andar del tempo interviene nelle cose umane, ma nacque coll'Ordine medesimo, ed è insita in esso, e ne forma la sostanza, e quello che è più, venne da' Sommi Pontefici nella primissima istituzion sua solennemente autorizzata?

Si era poi sinora creduto da tutti che agli Italiani, e specialmente agli Amalfitani attribuir si dovesse la lode di aver dato la prima origine a quell'Ordine famoso; lode tanto più meritata, in quanto che grandi dovettero essere i vantaggi, che ne' principj da esso ne vennero all'Europa tutta; perciocchè in breve tempo mediante le pie donazioni de' Principi e de' popoli, acquistarono appunto quelle ricchezze e quella potenza, onde poi forse ne nacque la rilassatezza. Che agli Amalfitani sia debitore l'Ordine di S. GIOVANNI di Gerusalemme de' suoi primi principj è concorde opinione del primo Scrittore della Storia di esso, il Commendatore Jacopo Bosio, e dell'ultimo Storico, e che scrivea contemporaneamente al P. PAOLI, voglio dire il P. PACIAUDI. E non solamente tale è l'asserzione di que' due Storici Italiani, anzi entrambi Piemontesi nostri, ma tale è pur quella del Francese VERTOT e dell'Olandese BRENCMANNO nella sua Storia della Repubblica di Amalfi. Ora, se non è zelo straordinario per l'amor del vero quello

del P. PAOLI, io non saprei rendere ragione dell' impegno preso da un Italiano, che scrivea in Roma sotto gli auspicj del Nipote del Sommo Pontefice regnante, di spogliare di questo vanto, qualunque siasi, l'Italia, eccetto la falsa volgar prevenzione di darsi a credere, che nulla vi sia di grande nella propria contrada, e che più sieno da pregiarsi le famiglie, gli istituti, le dottrine stesse, ogni qual volta straniera ne sia l'origine, non altrimenti che, se si trattasse di merci e di aromi, tanto più preziosi, quanto più rimoti sono e diversi i climi, da cui vengono trasportati.

Se sia vero in fatto quello, che si assume di provare nella diffusissima Opera sua il P. PAOLI, converrà esaminarlo diligentemente. Certa cosa è, che, se a lui fosse riuscito di provarlo, non potrebbe aver raccolto altro frutto del suo lungo lavoro, che di dar biasimo, non lode all'Italia, per modo che, se nota non fosse la buona fede dell'Autore, sembrar potrebbe l'Opera sua una artificiosa ed astuta critica dell'Ordine Gerolimitano, e della condotta tenuta da' Papi nello approvarlo, il cui scopo fosse avvilir l'Istituto, e riprendere i Sommi Pontefici, piuttosto che non Libro diretto ad illustrarne le origini. Avendo però io colla più attenta disamina intrapreso a scorrere tutte le più antiche memorie di quell'Ordine celebratissimo, a me pare che si possano difendere dalle involontarie accuse del P. PAOLI il primo Istituto di esso, le prime Regole approvate da' Sommi Pontefici, attenendosi nello accertar i fatti alla

più esatta verità, ed uniformandosi alle leggi della Critica la più rigorosa. Nel qual modo si verrà pure a mostrare, che in questa parte non faceva d'uopo, che il FLEURY sopraccennato si restringesse a rispettare l'autorità che le ha approvate (come far si dee in quelle cose, di cui s'ignorano i motivi, ed i vantaggi), ma poteva asserir chiaramente che l' Instituto dell' ordine di S. GIOVANNI di Gerusalemme, considerato in se stesso, era lo devolissimo, e che gli abusi s'introdussero quando cangiò di natura. Divenuto quell'Ordine coll'andar del tempo una formidabile Repubblica Aristocratica, composta del fiore della Nobiltà di tutta l'Europa, col possesso della Sovranità di un'isola, e di ricchezze immense sparse in tutta la Cristianità, con forze marittime ragguardevolissime, dirette alla difesa delle spiagge del Mediterraneo, e segnatamente dell'Italia, non si potea far a meno che s'introducessero in esso quegli abusi, che derivano dalle Signorie temporali, riguardate mai sempre come uno de' fonti principali di rilassatezza, quando vengono nelle mani di Corpi Regolari Ecclesiastici. Trattandosi di uno Stato Sovrano, che tante relazioni avea con tutte le famiglie più illustri della Cristianità, dovettero i Papi, anche come Principi Italiani, riputar minor male il tollerar sì fatti abusi, ed avere verso l'Ordine i medesimi riguardi, ed anche maggiori, che la prudenza suggerisce di avere verso i Sovrani. Di fatto la potenza navale de' Cavalieri di Rodi tenevasi come il propugnacolo della Cristianità, e venne riguardata come sciagura universale

di essa, quando nell'anno 1523 fu presa quell'Isola dalle armi del gran Signore Solimano *.

Ben vorrei, che mi potesse venir fatto di provare il mio assunto senza oltrepassare i limiti di una discreta brevità, e di porre in chiara luce la storia de' primi anni dell'Ordine con non più lungo discorso, di quello, con cui riuscì a Monsignor Marini di mostrare l'insussistenza del contenuto nell'ampio Comento della supposta iscrizione del Papa S. FELICE; ma la materia è di natura sua molto più vasta ed intralciata, e pochi hanno la forza d'ingegno, l'erudizione, il sapere di quel rinomatissimo Antiquario. Ad ogni modo lo spediente migliore per ridurre a più brevi termini possibili sì fatta controversia, e troncar ogni discussione non necessaria, o fastidiosa, io stimo che sia il ristringersi ad una esatta relazione dei fatti, che riguardano la fondazione dell'Ordine, aggiun-

* Ecco come si esprime il GUICCIARDINI nella Storia d'Italia, lib. XV, fol. 296. Venezia 1562. = » Quello, che fece infelice questo medesimo anno, » (1523) con infamia grandissima de' Principi Cristiani, fu che nella fine » di esso Solimano Ottomano prese l'Isola di Rodi custodita da' Cavalieri » di Rodi, prima chiamati Cavalieri Jerosolimitani, i quali risedendo in » quel luogo, poi ch'erano stati cacciati di Jerusalem, benchè in mezzo » tra il Turco ed il Soldano, Principi di tanta potenza, l'aveano con gran- » dissima gloria del suo Ordine lunghissimo tempo conservata, e stati come » un propugnacolo in quelli mari della Cristiana Religione, benchè avessino » qualche nota, che, trascorrendo tutto il dì a predare i legni degli Infedeli, » fussino qualche volta eziandio licenziosi contro a' legni de' Cristiani.

E' degno di osservazione che l'ultimo Gran Mastro di Rodi, prima che si perdesse l'Isola, ed il primo Gran-Mastro di Malta furono due Piemontesi, Fabricio del Carretto, e Petrino da Ponte.

gendo le prove più convincenti, e sciogliendo le difficoltà di qualche peso, che s'incontrano naturalmente nel corso della narrazione. Messo in chiara luce il vero, cade di sua natura a terra tutto ciò che è finto od immaginario; ed ove riesca di stabilire ad evidenza qual fosse in realtà il sistema delle cose nella prima fondazione dell'Istituto, non resta più necessario confutare partitamente i sistemi erronei, le congetture spogliate di fondamento. Per recare tal cosa ad effetto, è necessario per altro risalire a' primi principj, alle prime origini, e trasportarci più addietro parecchi secoli prima dell'epoca della istituzione dell'Ordine, di cui prendiamo a trattare. Nè senza frutto io stimo che sia per essere tale fatica, attesochè l'argomento è rilevante per se stesso oltremodo. Trattasi di un punto che comprende, non solamente gran parte della Storia della disciplina della Chiesa ne' tempi più oscuri, ma la Storia parimente de' costumi, degli usi, della coltura, de' traffici, in una parola dei successi dei Secoli, detti i secoli Eroici della Europa moderna; cosicchè non importa meno alla Chiesa che alla Società civile, che ne sieno diradate le tenebre. Tanto più che il sistema del P. PAOLI fu anche messo in campo fuori d'Italia, forse quando meno conveniva riprodurlo*.

* V. l'opuscolo intitolato *Rapport politique de l'Ordre de Malthe avec la France, par un Gentilhomme Languedocien*, 1790.: dove, dopo essersi esposto in breve il sistema del P. PAOLI, dicesi (pag. 36) « Le savant PAOLI »

C A P O I.

DEI RELIGIOSI OSPEDALIERI PRIMA DELLE CROCIATE.

IL verace , ed operoso amore della umanità , che che ne dicano coloro che ne fanno soltanto ostentazione , formò mai sempre lo spirito della Religione Cristiana , e supplì medesimamente al difetto degli stabilimenti politici ne' tempi barbarici , quando regnava l' anarchia , e le Società civili erano per anco imperfette *. Le laboriose fatiche corporali per poter campar la vita senza essere altrui di aggravio nessuno , e per poter sovvenire più abbondantemente a' bisogni de' poveri , fatiche nelle quali , per attestato di S. Epifanio si esercitavano i Sacerdoti medesimi , erano ne' primi secoli della Chiesa la principale occupazione degli Ordini Monastici compo-

S. Epiph. haer.
80, num. 5, 6.

* publié en 1781 un ouvrage (*Opera non però veduta dall' autore , e di cui » parla fondandosi sopra un Estratto fatto da mano diversa*) sur l'origine de » Malthe. Il écrivait de Rome , et consultait la riche Bibliothèque du » Vatican.

* » Le Christianisme , loin de nuire à la Politique , en est le fondement » le plus solide , puisque la Charité est le meilleur moyen d'unir les hommes , et de les faire vivre ensemble dans la paix. — FLEURY: *Mœurs des Chrétiens* , N.º 58.

sti in massima parte di laici. Coltivar il terreno, tessere stuore, esercitar altre arti manuali, erano i lavori consueti de' primi Monaci, come a tutti è noto, e del prezzo de' loro lavori se ne cavavano elemosine così pingui che se ne caricavano secondo che narra S. Agostino perfino vascelli. Coll' andar del tempo, e col cangiar de' costumi, essendosi fondati Monasterj sulle strade principali, e nei passi delle montagne più frequentati e più perigliosi, ed anche vicino alle grandi città, cura dei Monaci essenzialissima divenne, il provvedere alle necessità de' miserabili, che, se ne togliamo alcuni fanciulli ingenui detti alimentarj, di cui parlarono molti, ed il ZOECA ultimamente, non trovavano ajuto veruno presso i tanto vantati Greci e Romani, e o venivano meno di stento, o toglievansi disperatamente la vita. Incumbenza de' Monaci divenne inoltre il soccorrere i viandanti, il ricoverarli negli ospizj, ed il mantener comode e sicure le strade; cosicchè teneano luogo i Monasterj non solo di Ospedali degli infermi, e di pubblici alberghi, che allora mancavano, come osserva il celebre MURATORI, ma eziandio di stabilimenti economici per la costruzione e manutenzione de' ponti e delle strade. In questa guisa il Monachismo, dopo di aver giovato alla agricoltura ed alla industria, contribuì assaissimo alla comunicazione di diverse e distanti regioni tra di loro, ed a promuovere i traffici.

Presso Fleury,
Mœurs des
chret., t. LII.

Zoege, Bassi
rilievi antichi di
Roma, pag. 154
e seg.

Fleury loc. cit.
num. LI.

V. Murat. Dissert.
XXXVII.
antiquit. Ital.
médii ævi.

§. I.

Ospedali de' Pellegrini ne' tempi de' Longobardi.

Egli è vero che uno dei fini, per li quali da prima sì fatti Ospizj si fondarono, fu per rendere meno perigliosa la divota pratica de' pellegrinaggi, pratica nata ne' primi secoli della Chiesa, e che trasse origine dalla venerazione, in cui si aveano i sacri luoghi, e dal culto delle reliquie de' Santi, come si raccoglie da parecchie testimonianze di Scrittori, e di Padri stessi della Chiesa. Uno de' più grandi tra essi, S. GIOVANNI GRISOSTOMO, esprime il vivo suo desiderio di veder le catene, con cui era stato avvinto S. Paolo, e di recarsi nelle contrade dove era fama che si conservassero *. Abbracciato quindi il Cristianesimo da popoli di loro natura coraggiosi ed erranti, ma però d' indole aperta, sprezzatori degli agj, ospitali, ed inclinati alla liberalità, di gran lunga migliori de' Greci e de' Romani corrotti, vieppiù si accrebbe, ed anche oltre al dovere sì fatta pratica lodevolissima ne' suoi principj. Ma per lasciar da parte, che quegli abusi del barbaro Medio-Evo, proprj

* » Si ab Ecclesiasticis curis essem remotus, et esset mihi corpus sanum
» et validum, non recusarem hanc suscipere peregrinationem.

S. Jo. CHRISOSTOM. *Op. tom. XI in Homil. VIII in Epist. ad Ephes. num. 1, pag. 52.*

di uomini materiali e grossi, furono meno fatali alla Religione, ed eziandio alla tranquillità pubblica, che non gli abusi ed i vizj di altre età riputate colte, egli è indubitato che da que' soccorsi apprestati ne' Secoli Monacali, e da Monaci a pellegrini, amplissimi vantaggi ne vennero al commercio ed alla coltura, quando cominciarono a spuntare circa il Mille in Italia, d' onde nella Europa tutta in appresso si diffusero.

Sin da' tempi del Regno de' Longobardi (il cui Governo, massimamente sotto gli ultimi Re, non mancò di lodatori), troviamo stabiliti in diverse contrade d'Italia Ospedali per ricovero degli infermi, ed alloggio de' pellegrini, affidandosene la cura nelle fondazioni ad Abati e Monaci Benedettini che erano pressochè i soli Monaci che vi fossero a que' tempi in Occidente. Memoria di due insigni fondazioni di così fatti Ospedali di pellegrini ed in sollievo de' poveri, de' tempi Longobardici, ci venne conservata in due Diplomi pubblicati uno dal MURATORI, l'altro dal MAFFEI. Riguarda il primo l'erezione di una Chiesa dedicata a S. Silvestro, fattasi intorno all'anno 718, regnando il Re Liutprando da alcuni cittadini Lucchesi = *una cum Xenodochio et Balneo* (dal che si ravvisa, che sussisteva ancora l'uso de' bagni in Italia nel secolo VIII) *ad peregrinos recipiendum, viduas et orphanos consolandum*. Ne reca il MURATORI la Carta medesima ricavata dall'archivio Arcivescovile di Lucca. Quella riferita dal Marchese SCIPION MAFFEI, benchè di data più recente, vale a dire dell'anno 845, quando già

V. Bacchini, istor. del Monastero di S. Benedetto di Polirone, lib. I. Modena 1696. Muratori, Annali ed Antichità d'Italia, Denina, Rivol. d'Ital. passim.

Murat. Antiq. Ital. med. ævi, tom. III, col. 564.

spento era il Regno de' Longobardi , ci conserva però memoria di fondazione , non solamente de' tempi Longobardici , ma di più fatta da un Duca di quella nazione. Riguarda questa il Monastero di S.^{ta} Maria della Città di Verona , con Ospedal de' pellegrini , del qual Ospedale si fa menzione parlando delle opere che doveano prestare parecchi uomini del contado di Trento = *Monasterio, seu Sinodochio S. Mariae quae edificavit b. m. Lupo Dux cum conjuge sua*; e segue a dire il MAFFEI, che dell' uso di fabbricar Ospizj per li pellegrini presso le porte delle Città , ed accanto di qualche Monastero , dandogli però in cura a' Monaci , parla dottamente il P. Abate BACCHINI nella storia del Monastero di Polirone *.

Maffei, Verona
illustrata, libro
XI in fine.

Che parecchi fossero gli Ospedali così fatti uniti ai Monasterj per ricovero de' poveri, e de' pellegrini sin dagli ultimi tempi del regno de' Longobardi, è facile lo inferirlo dagli stabilimenti di Carlo Magno, riferiti dal grande Illustratore delle antichità de' Secoli di mezzo, il MURATORI precitato, che li suppongono già esistenti prima, dove quel Monarca, che sapea dirigere le pie fondazioni a' suoi finì politici e trarne vantaggio, ordina che i Vescovj e gli Abati esercitino di fatti l'ospitalità

* Molti altri sono gli Ospedali de' pellegrini, di cui fa menzione il MURATORI nella precitata Dissertazione XXXVII. Rispetto a quelli situati sulle porte delle Città, ed affidati a' Monaci, il P. BACCHINI Maestro del MURATORI, già ne avea recato prima gli esempj di Lucca, di Milano, dove erano sei Ospedali de' pellegrini alle sei antiche porte, di Mantova, e di Modena = BACCH. *Istoria del Monastero di Polirone*, pag. 137, e seg.

negli Ospedali de' pellegrini e monasterj, ne' quali esercitavasi ne' tempi addietro, e che in nessuna maniera tale obbligo si trasandasse *; prova manifesta che molte erano le istituzioni di questa natura, ed inoltre, che, riguardandosi queste come un peso de' Monasterj, ancorchè facoltosi, si cominciasse ad introdurre sin d'allora l'abuso, divenuto poscia più frequente in appresso, che gli Abati, come Commendatori si appropriassero le entrate destinate al sovvenimento de' poveri. Comunque siasi non eravi a que' tempi quasi alcun pingue Monastero, a cui annesso non fosse uno Spedale per ricovero de' pellegrini, e per alimentar poveri; che anzi osserva lo stesso MURATORI che tal cosa venne dal primo e dal secondo Concilio di Acquisgrana, l'ultimo de' quali si celebrò nell'anno 836, espressamente ordinata e prescritta.

Murat., loc. cit.
col. 559.

§. II.

Ospedali de' Pellegrini del Montecenisio, del Gran S. Bernardo, e di Altopascio in Toscana.

Sin qui abbiamo veduti Ospedali di pellegrini stabiliti e fondati ne' Monasterj edificati presso le Città e nei luoghi abitati. A' tempi degli Imperatōri Carolinghi si

* » Episcopi et Abates per Xenodochia, et Monasteria eorum Hospitala » ubi antiquitas fuerit faciant, et summo opere curent, ut nullatenus præ- » termittatur. Leg. 63 tra le longobarde presso il MURATORI, loc. cit. col. 574.

pensò di cavarne maggior frutto con situarli ne' luoghi più disastrosi ed alpestri delle montagne, per li quali passavano le strade più frequentate. Il passo del Montecenisio, tuttochè non praticato da' Romani, divenne dopo Carlo Magno il più battuto, non solo da' viandanti, ma dagli eserciti che d'Italia in Francia, e dalla Francia passavano nell'Italia; perciò la prima fondazione di tal genere fu probabilmente quella dell'Ospedale de' pellegrini fatta dall'Imperatore Lodovico il Pio, di cui risulta per via di autorevolissimo Diploma del Re Lottario di lui figlio dell'anno 825, pubblicato dal MURA-

Murat.; loc. cit.,
col. 576.

TORI prelodato, e comunicatoli dal fu Conte Caissotti di Santa Vittoria, allora Primo Presidente del Senato di Torino. È da notarsi che quell'Ospedale era dipendente dall'insigne Monastero della Novalesa fondato un secolo prima, e che a que' tempi medesimi era in sì grande splendore, che annoverava Principi e gran Signori tra suoi Monaci, avea per Abate Ugone figliuolo di Carlo Magno, e, non altrimenti che si trattasse di uno de' principali Feudi Principeschi, dovea fornire uomini armati, e cavalli in tempo di guerra. Ora essendo l'Ospedal de' pellegrini collocato sulla sommità del Montecenisio notabilmente distante dal Monastero, massimamente attesa la ripida disastrosa strada, e le nevi ed il ghiaccio che l'ingombrano in gran parte dell'anno, convien credere che colà in quel inamabil sito facessero residenza non già gli Abati ed i Monaci primarj, ma bensì i famiglj, e que' Monaci eziandio più fervorosi, che intendevano di

V. Piemontesi
illustri. Cronisti
Piemontesi, Cro-
nica della No-
valesa.

professare la vita Monastica a norma della prima e più pura istituzione. Già a' tempi di S. Girolamo distinguevansi i Monaci, detti Cenobiti viventi in comune, dagli Anacoreti che abitavano ne' deserti; e per questi Monaci che volevano far vita del tutto contemplativa e rimota da ogni umano consorzio, fabbricò il celebre Cassiodoro nelle pendici di un monte un Eremo, dipendente dal suo Monastero Vivariense, da quel savio e fortunato vecchio Ministro del Re Teodorico con tanta compiacenza descritto. Non vi ha dubbio, che quelli che provvedevano a' bisogni de' passeggeri nell' Ospedale del Montecenisio saranno stati di questa specie di Monaci più zelanti, dipendenti però sempre dal Monastero della Novalesa. Ed a quest' ultimo di fatto, e non allo stesso Ospedale, fu concesso dal Re Lottario pre nominato (come risulta dal medesimo Diploma dell'anno 825), ed unito l'altro

Cassiod. de institut. div. liter.,
c. XXIX.

antico Monastero di S. Pietro del Luogo di Pagno presso Saluzzo, fondatovi da Astolfo Re de' Longobardi, esprimendosi nel Diploma essersene fatta l'unione al Monastero della Novalesa per la manutenzione dell' Ospedale del Montecenisio.

Murat., loc. cit.,
p. 577.

Di eguale antichità a quella dell' Ospedale del Montecenisio, e secondo ogni verosimiglianza fondato dallo stesso Imperatore Lodovico Pio, si è l' Ospedale del Monte di Giove, che prese poi il nome di Gran S. Bernardo, perchè dicesi che sia stato ristaurato circa l'anno 970 da S. Bernardo di Mentone, Arcidiacono della Chiesa di Aosta. Il dotto nostro signor JACOPO DURANDI descrive

con singolar compiacenza quella Casa sacra alla ospitalità, abitazione unica nell' Universo, come la più ele-

Durandi, Alpi Graje e Penine, cap. V, pag. 47 e 48, ec. ivi Annali Bertin. ad ann. 859, Rer. Ital. tom. II, p. I, pag. 536, Murat. Ant. Ital., diss. 37, col. 578.

vata che vi sia in Europa, dove intrepidi Religiosi, dic' egli, consagratasi a soccorrere gli uomini per quel deserto terribile, ispirano un dolce sentimento. Mostra quindi farsene menzione negli Annali Bertiniani, come già esistente nell' anno 859; erudizione sfuggita al Muratori, che non accenna altro Fondatore di quell' Ospedale, fuorchè il mentovato S. Bernardo di Mentone. Se adunque il Re di Lorena Lottario, nel cedere che fece nel predetto anno 859 parecchie terre all' Imperator Lodovico Re d' Italia, si riservò, siccome narra il precitato Autore degli Annali Bertiniani = *Hospitale quod est in monte Jovis*; e se Artmanno, creato Vescovo di Losanna nell' anno 851, già era stato prima Limosiniere nell' Ospedale del Monte di Giove, ben si dee credere che la fondazione di esso si debba fissare parecchi anni prima, e sia contemporanea a quella dell' Ospedale del Montecenisio.

Questi stabilimenti di Sovrani animar doveano uomini di soda e rigorosa pietà ad esercitar le opere di Cristiana misericordia in molti consimili luoghi. Dalla

V. Bolland Acta Sanct. Junii V. pag. 588.

vita di quel S. Teobaldo, che visse presso Vicenza nel principio del secolo XI, sebbene scritta da incerto autore, e forse sparsa di falsi racconti con confusione di fatti di diversi Santi personaggi, che portarono circa quei tempi lo stesso nome, pare potersi raccogliere, che quel pio uomo si fosse principalmente consacrato a' servigi dei

pellegrini, principalmente ajutando i fabbri, che lavoravano attorno alle strade ed ai ponti. Allo stesso modo che gli Ordini più rigidi de' Francescani, quelli che si dicono Riformati, e che professano di vivere più secondo lo spirito del loro Institutore, sono i più recenti, e sorti nel secolo XVI, più di tre secoli dopo del loro Patriarca, così tutto il sin quì detto ci dà fondata ragion di credere, che da' Monaci Benedettini, facoltosi e gran Signori, quali erano nel secolo IX e X, sia nato un Ordine regolare più rigido, che alla cura degli Ospedali, tanto destinati per ricovero de' pellegrini, come de' poveri infermi, specialmente si consecrasse.

Fondazione consimile alle nostre più antiche del Piemonte fu quella dell' Ospedale di Altopascio in Toscana, divenuto quindi famoso, e che possedette poi fondi non solo in Italia, e segnatamente in Sardegna, ed in Alessandria di Lombardia, ma in molte parti d'Europa, di cui trattò diffusamente l'instancabile Scrittore Giovanni LAMI, e dopo di lui un colto Gentiluomo Sardo, il signor Cavaliere Lodovico BAILLE. Abbiamo veduto che sin nel principio del secolo VIII sotto i Re Longobardi erasi fondato in Lucca un Ospedale, non tanto per ricovero de' pellegrini, quanto eziandio in sollievo de' poveri. Altopascio è distante sole dieci miglia d'Italia, verso Pescia, da Lucca; ma è luogo, come soggiunge lo stesso LAMI, posto tra folti boschi, e foreste piene di paura e di pericoli. Le opere di Cristiana pietà, in cui si esercitavano i Religiosi di Altopascio, erano le medesime,

Lami, *Deliciae erudit.* vol. XVI. Sigillo de' bassi tempi illustrato dal Cav. Lodovico Baille. Torino, 1797.

come quelle, per cui era stato fondato il Monastero ed Ospedale di Lucca. Sebbene i Santi titolari dell' Ospedale di Altopascio fòssero tre, in parecchi Documenti per altro, e de' più antichi recati dal LAMI, si nomina unicamente S. Egidio celebre Abate Benedettino, che ^{loe, cit., 26.} fiorì ne' primi secoli di quell' Ordine famoso; e il primo di questi Documenti è una Carta dell' anno 1097. Cosa molto verosimile pertanto sembrar dee, che, allo stesso modo come venne fondato da Lodovico il Pio l' Ospedale del Montecenisio dipendente dall' insigne Monastero della Novalesa, così alcun Principe o facoltoso gran Signore, di cui sia perita la memoria, abbia eretto l' Ospedale di Altopascio, come una dipendenza di quello di Lucca.

§. I I I.

Monaci derivati da' Benedettini destinati ad aver cura degli Ospedali de' Pellegrini prima delle Crociate.

Ma, comunque sia di questa congettura, egli è incontrastabile, che troviamo nel Secolo VIII e IX affidata la cura degli Ospedali, tanto de' pellegrini, come de' poveri a Monaci Benedettini; troviamo inoltre una fondazione fatta da un Imperatore in principio del secolo IX di un Ospedale de' pellegrini sul Montecenisio, il passo più rinomato a que' tempi, delle Alpi, dipendente però da uno de' Monasterj più insigni de' Benedettini, qual era quello

della Novalesa. Cominciamo poi nel Secolo X susseguente a ravvisare Religiosi specialmente dedicati alle sopraccennate opere di Cristiana pietà; e non si dovrà adunque dedurne per necessaria conseguenza, che questi Religiosi fossero una diramazione, o riforma che vogliano dire dell'Ordine de' Benedettini, più rigorosa e più conforme al primiero istituto? In quanta grandezza fossero venuti que' Monaci, e con quanto splendore vivessero gli Abati in Italia a que' tempi, ben lo dimostra il vedere, che gli Abati di Montecasino, prima dell'anno 1100, pretendevano di essere Sovrani indipendenti; e che, sebbene Ruggiero I. e gli altri Re di Napoli Normanni, Svevi, ed Angioini, trattassero in progresso le terre del Monastero come quelle degli altri Baroni, con tutto ciò quell'Abate continuò, per attestato del Giannone, a vantare di essere il primo Barone del Regno. Tutti que' Monaci pertanto, che intendevano di professare una più umile vita e più austera, si separavano dal tronco principale; ed alcuni di questi Benedettini riformati ristabilirono, come osserva il FLEURY, la disciplina Monastica, e fondarono Ordini famosi, come si vide ne' Certosini, ne' Camaldolesi. Lo stesso Giannone parla di una riforma dell'Ordine di S. Benedetto fatta intorno all'anno 1124, il cui Autore fu Guglielmo da Vercelli. È adunque cosa probabilissima, che una, o più altre anteriormente fatte se ne sieno nel Secolo antecedente, od anche in fine del Secolo X, di cui (attese le scarsissime memorie che ci rimangono di

Giannone, Stor. civ. del Regno di Napoli, t. IV, pag. 298. Napoli 1780.
Id. ibid. t. III, pag. 390.

Fleury, mœurs des Chrétiens, num. LXL.

Giannone, ibid t. II, pag. 312.

Tirab., Vetera
Humiliat. Mon.
tom. I, pag. 19.
Mediol. 1760.

quel Secolo detto a buona ragione il Secolo ferreo) non siasi conservata notizia. Anche dell' Ordine degli Umiati, Ordine che tanto contribuì alla introduzione delle arti della lana in Italia, per via di cui acquistò poscia quelle ricchezze, che cagionarono la corruzione, quantunque nato in principio del Secolo XI, non riuscì in altro modo al dotto Illustratore degli antichi Monumenti di esso, il rinomato TIRABOSCHI di poterne fissar l'origine, fuorchè mediante semplici congetture. Ma, come è detto sopra, o riforma che chiamar la vogliamo dell' Ordine Benedettino, ovvero semplice categoria di Religiosi di stinta, e separata bensì, ma in qualche modo dipendente dall' Ordine, certa cosa è, che esistevano nel secolo XI, in Italia Religiosi, che professavano di aver cura degli Ospedali de' pellegrini, e di quelli de' poveri e degli infermi.

Lami, Delic.
erud. nella epist.
dedic., pag. 9, e
1362, 1363.

Il precitato eruditissimo LAMI avendo notata la conformità grandissima che passava tra la Regola dell' Ordine di S. GIOVANNI di Gerusalemme, e le opere di Cristiana pietà, che si esercitavano nel mentovato Ospedale di Altopascio, ed altronde avendo ritrovate prove fondatissime, e Diplomi, che dimostrano, che già esisteva l' Ospedal di Altopascio nell' anno 1056 per lo meno, additò come mirabile scoperta, e come vanto speciale della Toscana, che in quella contrada formato si fosse, molto tempo prima delle Crociate, un Ordine, propagatosi poscia negli altri paesi di Europa, per istituto spedaliere, come quello sopraccennato di S. GIOVANNI di

Gerusalemme, e special cura di cui fosse, non solo l'albergar pellegrini, ma inoltre mantenere ad universale vantaggio sicure e comode le strade, dando soccorso ad ogni specie di viandanti. Crede poi esso LAMI, che l'origine dell'Ordine di Altopascio sia almeno della metà del Secolo XI, e che abbia servito di modello agli Ordini di S. GIOVANNI Gerosolimitano, de' Templarj, de' Teutonici, ed eziandio ad altri Ordini. Ma questa lode, non è così particolare della Toscana, che gran parte eziandio non ne tocchi alle altre provincie d'Italia.

Se il LAMI rinvenne parecchie memorie (non anteriori però al Mille), da cui risulta della conformità della Regola dell'Ordine di S. GIOVANNI di Gerusalemme pre-nominato, colle opere di Cristiana misericordia che erano l'oggetto degli spedalieri di Altopascio, non gli riuscì tuttavia di scoprire nè il nome del Fondatore, nè l'epoca precisa della fondazione, che non ardisce accertare anteriore alla metà del Secolo XI; molto più antiche memorie abbiamo noi Piemontesi di Religiose fondazioni di una stessa natura; ne abbiamo i Documenti, ne sappiamo il tempo preciso, ed il nome de' fondatori. Tale si è l'Ospedale antichissimo de' pellegrini fondato, come è detto sopra, sul Montecenisio dal prefato Imperatore Lodovico Pio nel 825, che, attesa l'importanza del passo, e l'augusto nome del Fondatore è da credere che abbia eccitato le persone grandi e doviziose ad imitarlo. Tale si è l'Ospedale per li viandanti tutti nella sommità del Monte di Giove, ora Gran S. Bernardo, altro celebre ed

80 NAPIONE , DELL' ORDINE DI S. GIOVANNI. CAP. II.

anche più periglioso passo nelle Alpi Penine, che troviammo stabilito tanto tempo prima di quello di Altopascio. Vero è, che, congiungendo insieme le memorie di Altopascio conservate da' Toscani, e raccolte e pubblicate dal LAMI, con quelle di più antichi Ospizj serbatasi per buona sorte tra noi, riesce più agevole, non altrimenti che se si trattasse di rovine d'edificj di uno stesso disegno, di cui una parte sia ancora in piedi in una contrada, ed una parte diversa in un'altra, il ricavarne la giusta e compita idea; e la conchiusione che se ne vuol dedurre si è, che molto prima delle Crociate esistevano in Italia Corpi Religiosi, che aveano lo stesso Istituto, s'impiegavano negli stessi ufficj, praticavano le medesime opere di carità, che, secondo risulta dalle prime e più antiche memorie dell'Ordine di S. GIOVANNI GEROSOLIMITANO, formavano l'oggetto e lo spirito di quella Regola.

C A P O II.

**FONDAZIONE DELL' OSPEDALE DI GERUSALEMME
FATTA DAGLI AMALFITANI.**

Dimostrata l'esistenza de' Corpi Religiosi Spedalieri in Italia, anteriormente alle spedizioni in Terra Santa, proseguiamo la narrazione. Tra le opere penali, sostituite ne' secoli barbarici alle penitenze Canoniche, principalissima fu quella de' pellegrinaggi. Questa pratica però di

esterior divozione, mai non fu cotanto in uso, come nel Secolo XI. Principi, gran Signori, Monarchi stessi, del pari che la gente minuta andavano in pellegrinaggio. I pellegrini erano riguardati come persone sacre, ed i Vescovi non aveano ribrezzo di abbandonare a questo fine le proprie loro Chiese. Tra gli altri pellegrinaggi poi, pochi anni dopo il Mille, frequentissimo divenne quello di Gerusalemme, onde nacquero le Crociate intorno a cui tanto si scrisse, e con tanta disparità di opinioni, come ognun sa *. Opera pertanto ad ogni specie di persone vantaggiosissima, ed oltre modo gradita, divenne a que' tempi quella, di chi impiegava le facoltà e le fatiche sue per agevolare in tutti i modi possibili i viaggi, assicurar le strade, somministrar ajuti per valicare i monti, traghettar i fiumi, e fornir di comodi alberghi e di sussistenza que' pii passeggeri. Quegli Ospedali chiamavansi *Mansiones*, dal che ne venne il nome di *Magione*, usitatissimo e solenne presso gli Scrittori Toscani del 1300, parlandosi degli Ordini Cavallereschi,

* Il PACIAUDI (*Memoria de' Gran Mastri* = GERARDO di TUNC, §. V, pag. 42), comincia in questi precisi termini = » Così valesse io a liberare » da ogni riprensione le Crociate, d' onde poi all' Ordine nostro venne il » felice incremento di comodi e di onorificenze = » Non ne dissimula i disordini, massimamente rispetto ai Monaci, quai vengono raccontati da BALDRICO Arcivescovo di Dola, nella Raccolta del Bongarsio. Veggasi anche il MURATORI negli Annali d' Italia. Intanto è cosa singolare, che le Crociate biasimate dal savio e Cattolico FLEURY, vengono riguardate come vantaggiose dall' Inglese celebre Scrittore della Storia di Carlo V. il ROBERTSON.

Lami, loc. cit.
pag. 1331.

e ciò perchè *Mansiones*, secondo che osserva il LAMI, si dicevano quelle pubbliche abitazioni fatte in certe distanze sulle strade maestre, dove si riposavano, e prendevano cocchi e vetture quelli che viaggiavano.

§. I.

Potenza, ed estensione del Commercio degli Amalfitani in Levante, intorno al Mille.

Non erano però soli i pellegrini quelli, che traessero vantaggio da sì fatti alberghi pubblici aperti da que' Religiosi dabbene, e dalla cura, che si pigliavano per mantenere sgombre da' pericoli, e riparate le strade maestre, sicuri i passaggi de' fiumi, delle montagne, e delle foreste. I viandanti d' ogni specie, e massimamente i mercatanti, che per li loro traffici recar doveansi in lontan paese, erano quelli, che ne cavavano maggior profitto. Perciò in Italia, dove, dopo le devastazioni, prima de' Romani, quindi di altri popoli depredatori, risorse, o per meglio dire, nacque da dovero il Commercio, e per via di esso in gran parte la coltura e l' eleganza della vita, troviamo già molto prima del Mille simili stabilimenti. Quelli, che maggiormente doveano proteggere le fondazioni degli Ospedali de' pellegrini tutti, ed in ispecie gli Ospedali, che aveano per iscopo il pellegrinaggio in Gerusalemme, erano que' popoli d' Italia, che ne' tempi più rimoti aveano già estesa ampiamente

la sfera del loro commercio, ed attendevano nelle parti di Levante al lucroso traffico delle spezierie e delle merci delle Indie. Tali erano gli Amalfitani, nazione marittima, che reggevasi a Comune a que' tempi, lasciando un' ombra di Sovranità al cadente colosso dell' Impero di Costantinopoli, ma eleggendosi i proprj Magistrati, con un Doge, e con una forma di Governo sostanzialmente non diversa da quella di Venezia in que' secoli.

Quali fossero circa il Mille le forze navali, la ricchezza, la potenza degli Amalfitani, è cosa abbastanza manifesta per via de' monumenti pubblicati dal MURATORI, e di quanto ne scrissero il BRENCMANNO nelle Dissertazioni sue intorno a quella Repubblica, ed il GIANNONE nella Storia civile del Regno di Napoli. Greci, Arabi, Affricani, e persino Indiani concorrevano a quell' emporio. Quanta fosse la perizia nella Marineria presso gli Amalfitani, sin nelle età più remote, nulla il dà più chiaramente a divedere, quanto lo attribuirsi comunemente ad essi l' invenzione, od almeno il più antico uso della bussola. E quale fosse la potenza, e ad un tempo la fama di saviezza e di probità, in cui era solita quella Repubblica mercantile, l' esserè divenuta la Tavola Marittima Amalfitana, non altrimenti che la legge Rodia presso i Romani, la base del Consolato di Mare, Codice abbracciato da quasi tutte le Nazioni navigatrici, ed il fondamento del Nautico Diritto. Che se emporio di merci oltramarine era in Europa la Città di Amalfi; se in Palermo, secondo che attesta

V. Murat. Antiq. Ital. tom. I. Chr. Amalph., p. 209. e tom. II, p. 884. Liutprandi legatio R. I. tom. II, p. 487. Henrici Brencomanni de Repub. Amalph. Dissert. in calc. Hist. Pandect. Trajectiad Rhen. 1722.

Giannone, Stor. di Napoli, Tom. II, pag. 141.

V. Tiraboschi, Storia della lett. Ital., Tom. IV.

Giannone, loc. cit., pag. 398.

84 NAPIONE, DELL' ORDINE DI S. GIOVANNI. CAP. II.

Muratori, loc.
cit. T. II. antiq.
Italic., pag. 884.

UGONE FALCANDO presso il MURATORI, avevano gli Amalfitani una contrada intera ripiena di merci peregrine di drappi di seta, e di panni lani; grandiosi stabilimenti erano pure quelli, che aveano quegli animosi trafficanti nelle Parti di Levante. Basti il dire, che da un Diploma pubblicato dal Padre Sebastiano PAOLI nel Codice Gerosolimitano, consta che in Antiochia una intera contrada parimente prendeva il nome dagli Amalfitani.

Paoli, Cod.
Jerosol., T. I.,
pag. 27-

§. I I.

Ospedale di Gerusalemme fondato dagli Amalfitani nell' anno 1084.

Breneman., de
Repub., Amalf.,
diss. I., pag. 7,
§. VI.

Ed eccoci ora giunti all' epoca della fondazione dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, detto al giorno d' oggi di Malta, cui diede origine il vasto commercio marittimo degli Amalfitani in Levante; splendidissimo evenimento, che il BRENCMANNO ascrive a special gloria di quella una volta possente Repubblica. Il principale Storico, che ce ne abbia conservata distinta memoria si è GUGLIELMO Arcivescovo di Tiro; e la sostanza del fatto da lui narrato non trovo, che sia stata mai messa in dubbio da nessuno di que' tanti Scrittori, che formano la Biblioteca assai numerosa di quell' Ordine, compilata dal Commendatore Francesco Paolo de SMITMER, tra' quali se ne annoverano non pochi forniti di

Smitmer, ca-
talogo della Bi-
bliot. del sacro
militare Ordine

dottrina e di Critica non ordinaria, come il P. PACIAUDI, di S. Giovanni Gerosolimitano, oggi detto, di Malta, 1781. e lo stesso P. Sebastiano PAOLI, zio paterno del P. PAULO Antonio Autore del nuovo inaudito sistema. GUGLIELMO summentovato Arcivescovo di Tiro stava dettando la sua Storia già maturo d'anni nell'anno 1183; ed il precitato P. PACIAUDI, benchè in alcun particolare non sia d'accordo con lui, non solo non gli contende il merito di virtuoso Pastore, ed il pregio di Scrittore diligente, ma il segue interamente in ciò che riguarda la prima origine dell'Ordine.

Paciaudi, Memorie de' Gran mastri, Tom 1, pag. 35, Parma 1780.

Scriva adunque l'Arcivescovo di Tiro, che circa la metà del Secolo XI, mentre Gerusalemme era tuttora signoreggiata dal Califfo d'Egitto, gli Amalfitani ottennero da quel Principe Maometano la permissione di abitare in quella Città; di fabbricarvi due Monasterj, ed un Ospedale destinato al ricovero de' Pellegrini, facendo venir d'Italia Monaci loro nazionali per celebrarvi, sotto la dipendenza di uno Abate, i divini Ufficj, e per provvedere nell'Ospedale a' bisogni de' pellegrini. Prosegue poi a dire, che siccome i Fondatori di quel Pio luogo (dappoichè lo Storico considera come una sola fondazione il Monastero de' Religiosi, quello delle Donne, e l'Ospedale de' pellegrini da loro amministrato) erano di Nazione Latini, e siccome da essi era tenuto in piedi, perciò da' que' giorni, infino al tempo, in cui egli scrivea, sempre erasi chiamato il Monastero della Latina. Parla poi distintamente dello Spedale, accennando essersi eretto in esso un altare ad onore di S. Gio-

vanni Elemosinario; e che, seguita la conquista della Città Santa, fatta da' Principi Cristiani, si trovò, che faceva uffizio di Badessa nel Monastero delle pie Donne una divota Matrona Romana per nome Agnese, e nell' Ospedale de' pellegrini un certo Gerardo, uomo, che si era convertito a Dio da dovvero, che da gran tempo, ed anche durante la guerra, per commission dell' Abate, e de' Monaci, serviva divotamente i Poveri; al quale poscia succedette Raimondo. In questa guisa (conchiude l' Arcivescovo GUGLIELMO) i Frati della prenominata Casa, da così modico principio pigliando accrescimento, primieramente ottennero di potersi sottrarre dalla giurisdizion dell' Abate; poscia, moltiplicate allo immenso le ricchezze, furono dichiarati esenti, per autorità della Chiesa Romana, dalla soggezione, e dalla podestà del Patriarca (*).

(*) » Praedicti Amalphitani, tam Regis quam Principum suorum plenam
 » habentes gratiam, loca universa . . . confidenter poterant circumire . . .
 » Loca sancta, quoties opportunitas dabatur, visitabant . . . de partibus suis,
 » tam Monachos, quam Abatem transferentes, locum regulariter instituunt . . .
 » et, quoniam viri Latini erant, qui locum fundaverant et qui religionem
 » conservabant, idcirco ab ea die usque in praesens locus ille monasterium
 » de Latina dicitur . . . intra ambitum sibi designatum (*erexerunt*) Xenodochium
 » ubi sanos et aegrotantes colligerent . . . erexerunt etiam in eodem loco altare
 » in honorem B. Joannis Elemosinarii . . . Ita ergo, per multorum annorum
 » curricula . . . sub iis conditionibus mansit locus ille. Adveniente autem
 » Christiano populo, et Principibus a Deo protectis . . . in monasterio
 » foeminarum inventa est, Abatissae fungens officio, devota et sancta mulier
 » Agnes, nobilis, secundum carnem, Romana . . . et similiter in Xeno-
 » dochio GERARDUS, vir probatae conversionis, qui pauperibus in eodem

Col dirsi dallo Storico GUGLIELMO, che Gerardo, uomo di religiosissimi costumi, serviva i poveri in tempo anche della guerra, *tempore hostilitatum*, è chiaro, che intende parlare del tempo della impresa de' Crociati Cristiani contro i Musulmani. L'autorità poi di esso Guglielmo venne seguita dal MURATORI, il quale asserisce, che gli Amalfitani avevano fondato due Monasterj, o Conventi, ed un Ospedale per li pellegrini, prima della conquista di Gerusalemme fatta da' Cristiani nell' anno 1099; viene seguita dallo Scrittore delle Memorie de' Gran Mastri, il P. PACIAUDI, il quale aggiunge, che l'indole naturalmente virtuosa, ed umana del Califfo allora regnante contribuì a facilitare la fondazione; e quello, che è più, la narrazione di GUGLIELMO viene anche seguita, nella parte, che riflette la fondazione dell' Ospedale, dallo stesso P. Paulo Antonio PAOLI, citando però l'autorità di SICARDO Vescovo di Cremona nella Cronica pubblicata nella sua gran Raccolta dal mentovato MURATORI; e pretendendo del resto, che la edificazione di questo Spedale sia seguita, non già

Muratori,
Antiquit. Italic.,
T. II., Col. 885.

Paciaud., loc.
cit., pag. 5, e 6.

Paoli dissert.,
pag. 77, et ibi
Cronac., Sicardi
R. I. Tom. VII,
pag. 586, 587.

» loco *tempore hostilitatum*, de mandato Abatis et Monachorum, multo tem-
 » pore devote serviebat, cui postea successit Raimondus iste. Sic ergo, de tam
 » modico incrementum habentes, praedictae domus Fratres prius a jurisdictione
 » se subtraxerunt Abatis. Deinde, multiplicatis in immensum divitiis,
 » per Ecclesiam Romanam a manu et potestate Domini Patriarcae sunt
 » emancipati.

Willermi Tyrensis Archiepisc. Hist. lib. XVII. cap. IV. et V. pag. 934,
 935 nella Collezione del Bongarzio GESTA DEI PER FRANCOs.

nell'anno 1084 presso il Monastero già eretto prima dagli Amalfitani medesimi, come chiaramente asserisce SICARDO, e come si raccoglie dalla serie successiva degli anni, e degli evenimenti in quella Cronaca descritti, ma bensì molto tempo prima, vale a dire nell'anno 1048. Ed è mirabil cosa, che si faccia una variazione così sostanziale nel testo di quell' antico Documento pubblicato da un MURATORI, senza addurre nè autorità di codice diverso, nè alcun argomento, o congettura, per poco plausibile che si fosse. Ma l'impegno preso dal P. PAOLI di volere più antica, di quello che di fatto si è, la fondazione, o per meglio dire erezione di quello Spedale: non ha altro oggetto, che di allontanarla in tal modo dall'epoca della presa di Gerusalemme fatta in fine di quel Secolo dalle armi de' Crociati; onde aver poi pretesto di supporlo in quel frattempo distrutto, e di poter levare Gerardo dal non abbastanza, pel P. PAOLI, luminoso impiego di Rettore dell' Ospedale degli Amalfitani.

Paciaud., loc.
cit., p. II. n. 22.

Uspersgens.,
Chronic., lib. I.,
presso il Paciaud.,
loco citato,
pag. 69.

sacre presso il mentovato P. PACIAUDI, e quello che è più, l'autorevolissima testimonianza dell' Abate Uspersgens., PERGENSE, il quale dice di Goffredo conquistator di Gerusalemme = » *Donnaria multa, tam Monasteriis quam Hospitali, quod nunquam defecerat in Jerusalem, devotissime obtulit.* = Conforme alla narrazione

di GUGLIELMO di Tiro è parimente quella di un altro antico Anonimo Cronista presso SCIPION MAZZELLA, della cui testimonianza non trovo, che alcun alcun altro tra' moderni siasi prevalso, salvo l' Olandese BRENCMANNO. L'epoca del grandioso commercio degli Amalfitani nella Siria è fissata da questo Scrittore precisamente all' anno 1020, e per conseguenza nel tempo appunto, in cui più del solito frequentatissimo divenne il pellegrinaggio a Gerusalemme. Vero è, che circa l'anno 1050 i Turchi s'impadronirono della Città di Gerusalemme, scacciandone i Saraceni, o sia Arabi, che prima ne avevano il dominio, ma l'Anonimo Cronista precitato presso il MAZZELLA dice, che a' Turchi eziandio graditi erano gli Amalfitani per le merci, che recavano in Palestina; e sebbene s'ingegni il P. PAOLI di prolungare il dominio degli Arabi in Gerusalemme sin dopo all' anno 1070, e ciò per poter supporre, che nella presa della Città i Turchi vincitori distrutto abbiano affatto l'Ospedale fondato, secondo i suoi calcoli, dagli Amalfitani nell'anno 1048, ognun vede quanto sia priva di fondamento una tale supposizione, attesoche l'Ospedale non era una Chiesa, e gli Scrittori citati da lui parlano soltanto di Chiese distrutte. Nè si dee tralasciar di avvertire, che tra questi Scrittori si allega come autorevolissima la testimonianza del Sabellico, Storico, come tutti sanno, del Secolo XV, e sfornito affatto de' lumi di Critica per chiarire i fatti del Secolo XI, tantopiù, che non

Scipion Mazzella, Descriz. del Regno di Napoli, P. II., presso il Brencomanno, Diss. I., §. VIII., pag. 7.

Paoli, Dissert. pag. 78.

Paoli, Disert.,
pag. 79.

si prevale già il P. PAOLI del detto del Sabellico per attestare un fatto, ma reca il luogo di lui, come se ci avesse conservate le precise parole pronunciate da Papa Urbano II nel Concilio di Clermont. Per vero dire conviene, che si scarseggi oltremodo di autorità, quando altri è costretto a spacciare, come documento autentico di una parlata fatta nel Secolo XI, la studiata arringa di un Rettore del Secolo XV. Senza ragione nessuna poi, come è detto sopra, si pretende dal P. PAOLI, che nella edizione della Cronica di SICARDO fatta dal MURATORI siasi stampato erroneamente l'anno 1084, come epoca della edificazione dell' Ospedale fatta dagli Amalfitani in Gerusalemme, e che debba leggersi 1048, senza addurne prova, nè codice veruno per sostenere tale lezione, nel qual modo sarebbe facilissimo il far dire agli Storici ciò che si desidera, e far parlare tutti i libri, e le memorie antiche a nostro piacimento.

§. III.

Buona armonia, che passava tra gli Amalfitani, ed i Turchi. Antiche Repubbliche Italiane commercianti non promossero le Crociate.

Restando fissa, come restar dee, all' anno 1084 l' erezione dell' Ospedale sopraccennato, si eseguì questa dagli Amalfitani sotto il nuovo dominio de' Turchi succeduti agli Arabi nel possesso della Palestina, il che

vieppiù dimostra la buona armonia, che passava tra essi Amalfitani, ed i nuovi dominatori; Ed in questo proposito è degno di speciale considerazione, che nella impresa di Gerusalemme, a cui concorsero quasi tutti gli Stati di Cristianità, ed in ispecie, sebbene indirettamente e più tardi, anche le Potenze marit-

Fulcone presso il Paciaudi, loc. cit., pag. 56, nota 53. Murat., Annal. d'Italia all' an. 1096.

time d'Italia, come, per attestato di FULCONE, i Pisani, ed i Veneziani, non troviamo però farsi menzione di Amalfitani, che altronde non avrebbero potuto con-

correre a quella spedizione, essendo in guerra, appunto a que' tempi, con Ruggeri Duca di Puglia, e con Boamondo Principe di Taranto, ed uno de' Capi della Crociata. Questa fu una delle ragioni, per cui nel tempo dell' assedio di Gerusalemme restò in piedi l'Ospedale da essi fondato. Ed ecco pure una ragione di più, per difendere la condotta tenuta dalle Repubbliche commercianti d'Italia d'alla taccia data ad esse dal FLEURY, ed anche dal Robertson, vale a dire di avere per privato loro interesse promosse le Crociate.

Fleury, Disc. sur l'Hist. Eccl., Disc. vi., n.º XIII., Robertson an. Hist., Disq. of ancient India, p. 115, e p. 116.

Per ciò che appartiene a' Veneziani, da tal biasimo li difende il celebre e dotto loro Doge il FOSCARINI, accennando quanto difficile sia il dimostrare, che da queste vantaggio ne venisse al commercio loro. Erano, dic' egli, i Veneziani prima delle Crociate al possesso de' traffici dell'Oriente, che con esse si diramava nelle altre Nazioni. Gli Imperatori Greci, coi quali per lo più tenevano, le odiavano; per quelle i Papi vietavano il mercantare co' Popoli Orientali, cosa

Foscarini,
Letterat. Venez.,
lib. IV., p. 345,
nota 19.

dannosissima a Venezia, la quale per tal cagione stette ventitrè anni, cioè dal 1321 al 1344, senza mandar navi in Egitto; e ciò appunto quando, passando quella Repubblica di buon accordo co' Soldani d' Egitto, e, tenendo i migliori porti della Grecia, grandissima era la riputazione de' Veneziani, e primeggiavano in mare. Non troverassi, soggiunge il FOSCARINI, che alcuna di quelle guerre, dette Sacre, sia stata mossa principalmente da' Veneziani; troverassi bensì, che essendo intervenuti quasi a tutte, non vi accorsero precipitosamente, ma solo per non mancare alla Religione, di cui l' Europa credea, che si trattasse in quelle agitate spedizioni. Ciò che il FOSCARINI asserisce de' Veneziani applicar si dee a più forte motivo agli Amalfitani rispetto alla prima Crociata. Perciocchè egli è vero, che quell' eruditissimo Principe dice, che avrebbe mostrato nel Quinto libro della sua grand' Opera, che i Veneziani erano al possesso dei traffici dell' Oriente molto prima delle Crociate, ma quella parte però della dotta sua Storia, o non fu da lui compita, o rimase inedita con gravissima sciagura, per le memorie importantissime, che avremmo in essa rinvenute riguardanti il corso, e le vicende del commercio in que' primi albori del risorgimento d' Italia, e dell' Europa; dove che del vastissimo commercio degli Amalfitani nelle parti di Levante, prima appunto delle Crociate, abbiamo irrefragabili testimonianze. Sappiamo precisamente, che facevano traffico estesissimo in quelle

contrade; che avevano grandiosi stabilimenti in Antiochia, e nelle Città marittime; che già si erano pure stabiliti in Gerusalemme, e che erano accettati ai Califfl di Egitto, quindi ai Turchi, ed ai Governatori, ed ai Popoli tutti della Siria.

Pare adunque, posto quanto sopra, che gli Amalfitani, ben lungi dal meritarsi il biasimo dato ingiustamente agli Italiani dal FLEURY, abbiano voluto, sin dai tempi del Medio-Evo, riputato barbaro, recare ad effetto il savio pensiero del medesimo celebre Scrittore, che per convertire alla vera credenza i Musulmani, sieno spediti molto più opportuni, il procurare colle attrattive del commercio, e colle dolcezze della pace di conciliarsene la benevolenza, e per via de' traffici aprirsi la strada alla predicazione, piuttosto che non il muover loro guerra, con tutti que' disastri, e delitti, che ne sono le conseguenze. I Mercatanti, ben fu detto da taluno, che spianano il sentiero a' promulgatori del Vangelo. Di questo savio consiglio (ancorchè l'esito non abbia corrisposto) ne abbiamo un altro esempio a' tempi men rimoti, cioè di Papa Leon X. Paolo Centurioni esperto, ed animoso mercatante Genovese, avendo concepito il vasto disegno di levar dalle mani de' Portoghesi il ricco esclusivo traffico delle Spezierie, e delle merci delle Indie, di cui prima della scoperta del Capo di Buona Speranza erano al possesso gli Italiani, avea immaginato un nuovo, ed incredibile tragitto, che proporre intendea allo Czar di Moscovia

Fleury, Disc:
VI., §. XV, qu'on
pourroit convertir
les Musulmans.

Basilio. A norma del suo progetto doveansi far navigare contro acqua quelle merci sull' Indo, e quindi, dopo breve viaggio terrestre, farle sboccare, per via di altri fiumi a seconda, nel mar Caspio, da cui, navigando di nuovo contr'acqua il Volga, trasportarle a Mosca, e quindi per terra a Riga, d' onde farne smercio per mare in tutte le spiagge d' Occidente. Come non sia potuto venir nel suo intento quel mercatante Genovese, siccome non vi riuscì neppure tanto tempo dopo quell' Inglese per nome Elton, di cui parla l'ALGAROTTI, che dalla Persia soltanto, e non dalle Indie, per via della Moscovia trarre intendea sete crude in Inghilterra, ciò non fa al caso nostro. Quello, che è più curioso si è, che avendo il Centurioni, colla occasione di quella pratica mercantile, introdotto il discorso co' famigliari dello Czar Basilio summentovato di unire la Chiesa Greca colla Latina, di Negoziante divenuto Ambasciatore, e rimandato ad esso Czar Basilio dal Papa con lettere, nelle quali lo animava ad unirsi colla Chiesa Latina, ed a far lega cogli altri Principi Cristiani a comune difesa, diede origine alla Ambasciata spedita da quel potente Principe a Clemente VII, descritta ampiamente dal GIOVIO; e non mancò da quel Mercatante, che vantaggi grandissimi ne venissero alla Cristianità, ed una maggiore unione sin d'allora de' Moscoviti colle altre Nazioni d' Europa. Ed ecco inoltre un fatto, da aggiungere a tanti altri, che dimostrano, come l' Italia moderna, se non può

Algarotti,
Viag. di Russia,
Lettera al Marchese Scipione Maffei.

V. Pauli Jovii
Novocomensis,
de Legatione Moscovitarum libellus, nel libro intitolato Novus orbis Regionum, ac Insularum veteribus incognitarum apud Jo. Parvum, anno 1532.

vantare, come l'antica, ampiezza d'Impero, e fama di rumorose imprese guerriere devastatrici, ha la gloria, molto più pregevole agli occhj de' veri Filosofi, di essere stata, massimamente dopo il Mille, propagatrice della coltura delle Arti pacifiche tutte, e delle imprese alla umanità più vantaggiose.

Impresa di tale natura, per far ritorno, da questa, forse non inutile, digressione, al nostro argomento, fu senza dubbio la fondazione dell' Ospedale de' pellegrini di Gerusalemme fatta da' Mercatanti Amalfitani, avuto riguardo alla Regola, che professavano i Religiosi chiamati d'Italia negli anni più prossimi alla fondazione, e secondo che si ricava dai più antichi, e più autentici Monumenti. Di questa Regola resta necessario trattare alquanto più estesamente, per poter connettere insieme, quello che era l'Ordine, detto poscia di S. Giovanni di Gerusalemme, in Palestina, ne' primi anni dopo la conquista di Terra Santa, con quello, che, prima delle Crociate, era in Italia, non bastando ciò che già se n'è toccato sopra. A questa disamina peraltro è necessario il premettere la difesa della verità del racconto di GUGLIELMO di Tiro da tutti seguito sinora, e dal solo P. Paulo Antonio PAOLI, non solamente messo in dubbio, ma asserito interamente falso.

Cap. I, in fine.

C A P O I I I.

TRATTASI DELLA FEDE, CHE PRESTAR SI DEBBA
ALLO STORICO GUGLIELMO ARCIVESCOVO DI TIRO.

È singolar cosa, che sulla verità, o falsità del racconto di GUGLIELMO di Tiro posando l'intero edificio della Dissertazione colossale del P. PAOLI, l'Autore di essa, in vece di accingersi a dimostrarne sul bel principio la falsità, suppone sempre, in tutto il corso del suo lungo lavoro, mentitore solenne il buon Arcivescovo di Tiro, senza mai allegarne i motivi, che confinò nell'ultimo Capitolo, in fine del voluminoso suo Libro. Si direbbe, che sperasse il P. PAOLI, che chi avrebbe avuto la sofferenza di leggerlo, non avrebbe poi voluto perdere il frutto della fatica durata, col discredersi, non ostante la debolezza degli argomenti messi in campo contro la sincerità del più antico Storico di quell'evenimento. Nel primo Capo della Dissertazione sua il P. PAOLI non dice altro, se non se, che ometteva la narrativa dell' Arcivescovo GUGLIELMO, che a suo luogo verrebbe anche confutata; ed il suo luogo sono le ultime facciate di quel ponderoso Volume. Entrando adunque finalmente, il P. PAOLI, nel fine della sua Opera, in materia, concede avanti ogni cosa, che il più antico Scrittore, il quale abbia parlato dell' Instituto, e forma di vivere de' Religiosi di S. Giovanni Gerosolomitano, e che il suo Fondatore ci

Paoli, Dissert.
cap. I, pag. 20.

Paoli, Dissert.
cap. XX., pag.
487.

indicasse, fu appunto GUGLIELMO di Tiro; ma fissa tosto una regola di Critica, che pretende tratta dal dotto Annotatore del BARONIO il P. PACI, che qualunque altro Scrittore sia stato seguace di esso GUGLIELMO nel trattare sì fatto punto di Storia, non fa maggior prova di lui. Questa regola di Critica peraltro, siccome è ottima, ove si tratti di Storico, il quale narri la cosa medesima sulla fede soltanto di GUGLIELMO di Tiro, e senza essersi potuto procacciar altri mezzi per averne notizia, e per accertarsene, non ha poi più luogo, nè fa più forza alcuna, ove si tratti di Scrittori, che, sebben posteriori a GUGLIELMO, furono però vicini anch' essi a' tempi del successo: che se tutti i seguaci sono posteriori, non tutti i posteriori sono semplici seguaci. Questi potevano, anzi doveano essere informati al pari di lui, e tuttochè narrino sostanzialmente le cose medesime, non si debbono perciò riguardare come suoi copisti: che anzi l'autorità loro è di egual peso, ragguagliata ogni cosa, di quella dello stesso GUGLIELMO.

Dirò di più, trattandosi di fatto così celebre, e pubblico, e vicino a' tempi, in cui scrivevano, se la narrazione dell' Arcivescovo di Tiro fosse stata erronea l'avrebbero smentita. Gli Scrittori precitati, voglio dire SICARDO Vescovo di Cremona, l' Abate USPERGENSE, l' Anonimo Cronista recato da SCIPION MAZZELLA, lo Scrittore dell' Epitome delle Guerre Sacre, come pure IPERIO, l' Annalista Sassone, sono tutti Scrittori, che

potevano avere notizie di que' successi altronde, e non dal solo GUGLIELMO di Tiro; ed alcuni furono così vicini ai tempi, in cui fiorì GUGLIELMO, che si possono chiamare suoi contemporanei. SICARDO, non solamente era personaggio di alto affare, ma si recò nel 1203, pochi anni dopo dell' epoca, in cui GUGLIELMO scrivea, come uno de' Crociati in Oriente, siccome impariamo dallo Scrittore della vita di Papa Innocenzo III. presso il MURATORI. Furono in somma autorevoli Scrittori, che narrano l' origine dell' Ospedale, e dell' Ordine Gerosolimitano, ricavando i materiali, di quanto tramandarono a' posteri, dagli stessi fonti, da cui li trasse GUGLIELMO, che altri non erano, nè potevano allora essere, salvo la notorietà manifesta di cosa così pubblica, e famosa.

Murat., Praef.
in Sicard. Cre-
mon., p. 524.,
R. I. Tom. VII.

Ma supponiamo, che GUGLIELMO sia stato il solo, che abbia parlato delle origini dell' Ordine, come, per concessione dello stesso P. PAOLI, è il più antico, per qual motivo potremo negarli fede, massimamente vedendo, che la narrazion sua non ripugna in nessuna maniera, anzi concorda mirabilmente colla Storia, coi costumi di quei tempi, e coi Documenti i più vetusti, i più autorevoli dell' Ordine? Per verità io temo non altra ragione abbia il P. PAOLI per negargliela, se non se perchè ciò, che narra GUGLIELMO, è contrario a quell' immaginario sistema, che esso P. PAOLI avea preso a sostenere, da lui creduto, non so se a ragione, più glorioso per quell' insigne Ordine di Religiosi, vale a

dire, che nascesse ad un tratto, senza derivazione da verun altro Istituto Religioso più antico; fosse nel nascer suo Ordine Cavalleresco Militare armato di tutto punto, come favoleggiarono gli antichi, che uscisse Minerva dal cervello di Giove; avesse già, sin da' suoi primi principj, ricchezze immense in tutta Europa, con Fanti, Cavalli, Signoria di Castella, possesso di Comende, in vece di Ospedali, e soprattutto col voto di promulgar la Fede combattendo.

§. I.

*GUGLIELMO di TIRO dee considerarsi come Scrittore sincro-
no dell'origine dell' Ordine di S. Giovanni.*

Per levarsi pertanto dagli occhj questa spina dell'asserzione direttamente contraria del più antico Scrittore di quelle Memorie, il mentovato Arcivescovo di Tiro GUGLIELMO, non teme il P. PAOLI di negarli ogni fede, dicendo, non aver quegli autorità nessuna, perchè non fu, se dobbiam credere a lui, nè autor sincro-
no, nè autor informato, nè autore imparziale. Non osa dirlo mentitore, tuttochè, come vedremo, per poter ricusare la sua testimonianza, dovrebbe provarlo tale. In fatti troppo facile è il dimostrare, che fu autor sincro-
no, fu autore informatissimo, onde non può avere scritto il falso, eccettochè avesse il malizioso disegno di mentire, non come ingannato, ma come inganna-

tore, fosse in una parola un mentitore solenne. La parzialità poi può fare talvolta propendere, anche un onorato Scrittore, piuttosto da una parte, che da un'altra, ma soltanto in cose dubbie, e secrete, e che possano riguardarsi sotto più aspetti, non mai in cose chiare, evidenti, per fama pubblica a tutti manifeste; e qualunque fosse la parzialità di GUGLIELMO di Tiro, qualunque fossero i motivi, per li quali fosse avverso all'Ordine Gerosolimitano, vedremo, che non per questo si lasciò indurre in errore.

Questo Storico viene riguardato, non solo dal BONGARSIO, ma dal MURATORI, dal FABRICIO, e da tutti i Critici migliori, come il primo, ed il più autorevole Scrittore delle Storie dei successi d'Oriente, il Tucidide, direi così, del gran passaggio de' Cristiani in Terra Santa; uomo del resto di dottrina, e di coltura superiore al suo secolo, che avea grande, e varia esperienza delle cose del Mondo, e perciò uomo di maturo giudizio, e di acuto discernimento fornito: quanto poi all'indole, ed al carattere, uomo di animo schietto, e di probità singolare. Il BONGARSIO il dice nato nella Siria, anzi in Gerusalemme, e dice, che era fanciullo intorno all'anno 1140. Nel 1164 conghietture, che fosse fatto Arcidiacono. Prima di quell'epoca suppone, che studiato avesse in Parigi (il FABRICIO dice in Italia), e lo dice parente del Re di Gerusalemme. Nell'anno 1169 fu in Roma, quindi precettore del Reale infante Balduino, e poco dopo Gran Cancelliere del Regno.

V. Bongars. in
praef., alla Rac-
colta, *Gesta Dei*
per *Francos.*

V. Fabric.,
Bibl. med., et
infimae Latin.,
ediz. del Mansi.

Venne innalzato alla Sede Arcivescovile di Tiro nell'anno 1174, ma, perdutasi poi da' Cristiani Gerusalemme, ritornò in qualità di Ambasciatore in Occidente nell'anno 1188, dove, dopo diversi casi, morì.

Ciò posto io dico adunque in primo luogo, che GUGLIELMO di Tiro dee considerarsi per autor sincro-
nacque, ma fiorì, e scrisse, e pubblicò le sue Storie nello stesso Secolo, e nella stessa Contrada, in cui venne fondato l'Ordine di S. Gio-
vanni di Gerusalemme, e visse il Fondatore. Dice

GUGLIELMO di se stesso, che già era giovane maturo, e che attendeva agli studj delle lettere nell'anno 1162.

Wiler. Tyr.,
lib. xix., c. 4.
pag. 958.

Ora GERARDO Fondatore dell'Ordine, non solamente era in vita nell'anno 1113, quando il Papa Pasquale II. promulgò la Bolla, di cui dovremo parlare a luogo opportuno, ma inoltre, se dobbiamo credere allo stesso P. PAOLI, non avea peranco terminati i suoi giorni nell'anno 1120.

Paoli, Disert.
pag. 192.

GUGLIELMO adunque era già giovane maturo, quando tutte le persone, che oltrepassavano i sessantadue anni, potevano aver conosciuto di persona

GERARDO. Nè molto andò, che intraprese GUGLIELMO a scrivere la Storia sua, se, come congettura il P. PAGI,

Wiler. Tyr.
ex Prolegom. ad
Hist., pag. 626,
v. Pagi not. ad
Baron, T. xviii,
nota 17, p. 109.
ediz. di Lucca
del 1746.

già scrivea egli nell'anno 1173, onde si vuol supporre, che tra l'anno 1162, ed il 1173 avesse già raccolti i materiali necessarij per dettarla. Se uno Storico, che descrive così recenti avvenimenti, non si può chiamare Scrittore sincro-
non saprei quale altro Scrittore possa considerarsi per tale; eccetto che per tali con-

siderar si vogliano soltanto gli Scrittori, di cui era privo il Secolo XII., e di cui abbonda il nostro, voglio dire i Compilatori di Gazzette. Aggiungasi, che chi trovasi avvolto in persona in mezzo al turbine di evenimenti straordinari, quali furono senza dubbio le Crociate, non è in grado di ben discernere, e per conseguente rappresentar nel vero suo lume i successi: cosicchè per ben vedere un fatto, e tanto più una serie di fatti strepitosi, vi ha, per dir così, come ne' quadri, un punto di vista, nè troppo vicino, nè troppo distante, che è il più proprio per ben raffigurarli. Tale io penso, che fosse la distanza di tempo, in cui trovavasi appunto collocato GUGLIELMO.

§. I I.

GUGLIELMO di Tiro fu Scrittore informato de' fatti da lui descritti.

V. wiler. Tyr.
apud Bongars,
pag. 626., e pag.
389.

Quanto poi al dire, che l'Arcivescovo di Tiro non fosse informato della origine dell' Ordine di S. Giovanni Gerosolimitano, perchè asserisce nel Prologo della sua Storia di non aver seguito verun Autore, e nel Prologo del Libro XVI, che le cose da lui narrate le avea raccolte dalle relazioni di quelli, che serbavano memoria de' tempi antichi, ordinando, non senza difficoltà, la serie cronologica de' fatti, questo io dico, che non fa forza nessuna. E che ne sia il vero, quantunque

fossero già trascorsi parecchi anni dopo l'epoca dei successi, che vengono descritti dall' Arcivescovo di Tiro; il trascorso del tempo non era però stato tale, che alcun altro Scrittore avesse avuto campo prima di lui di formarne una Storia; ed è chiaro, che ogni Storia; per quanto si voglia di data prossima ai fatti, è sempre, prima nella memoria, e nelle bocche degli uomini; avanti che venga ordinatamente da qualsivoglia più affrettato Autore descritta. Nè, per verificar un fatto di fresca data, hanno gli uomini altro spediente, salvo quello di esaminar i testimonj, che o vi si trovarono presenti, o ne furono informati i primi; e quindi ponderare qual grado di credibilità possano meritarsi. Non potea GUGLIELMO seguir nessun Autore, quando Autore alcuno peranco non vi era; e quand'anche statte ne fossero alcuni, le asserzioni d'essi non potevano ottener maggior fede, di quella di uomini di egual senno e probità, che, non cogli scritti, ma colla viva voce deponessero della verità dei fatti.

E chi potea essere meglio informato, che non GUGLIELMO di Tiro di un fatto così recente, seguito nella stessa sua Contrada natia? Di un fatto, che non è unico, nè passeggero, ma che durò parecchi anni, cioè quanti ne visse Gerardo, e governò l'Ospedal di Gerusalemme? Chi potea saperlo meglio, che un personaggio nato, cresciuto, educato nella Contrada medesima, che raccolse i materiali sul luogo stesso, mentre tutte le persone alquanto attempate potevano

aver conosciuto di persona lo stesso Gerardo? Aggiungasi la qualità di Gran Signore, d'Institutore del Principe Reale, di Ministro, di Gran Cancelliere del Regno di Gerusalemme, di persona di così eccelso grado nella Ecclesiastica Gerarchia, qual era un Arcivescovo di Tiro, che di tutto ciò, che riguardava le vicende de' Corpi Religiosi dovea essere per proprio ufficio instrutto. Aggiungasi, che era il medesimo uomo d'ingegno perspicace, fornito di sapere, e di senno non ordinario, qualità tutte, che il P. PAOLI non contrasta a GUGLIELMO, e poi si decida, se conchiuder si possa, come fa esso P. PAOLI, che tutte queste doti perdetteste, allorchè prese a parlare della origine de' Religiosi Gerosolimitani. Per dedurne questa strana conchiusione, giacchè non si può supporre, che fosse male informato, converrebbe mostrare essere egli stato malizioso, e sfacciato mentitore, il che ripugna totalmente al carattere, che del buon GUGLIELMO ci fanno, e il RENAUDOT, ed il P. PACIAUDI, e tutti quelli, che ne ragionarono, carattere, che lo stesso P. PAOLI è costretto di riconoscere, e di lodare in lui.

Paoli. Dissert.
pag. 490.

Renaudot apud
Fabr., Lux Evan-
gelii, pag. 522.
Paciaudi, loc.
cit.

Per mostrare, che GUGLIELMO di Tiro fosse poco informato degli eventi, che viene nella sua Storia descrivendo, gran caso fa il P. PAOLI, che esso GUGLIELMO abbia narrato (rispetto alla impresa della Città di Assur) come succeduto nell'anno 1101, ciò ch'egli pretende essere succeduto due anni prima, vale a dire nel 1099. Ma senza entrare in questa

minuta, tediosa, ed inutile discussione cronologica, per determinare, se veramente GUGLIELMO abbia commesso tale errore, osserveremo soltanto, che, quando anche risultasse aver egli preso sì fatto sbaglio, non se ne vorrebbe da ciò inferire, che male informato ei fosse dei fatti. È cosa ben diversa il sovvenirsi di un fatto, dal ricordarsi della data precisa, in cui sia accaduto. La giornaliera sperienza convince abbastanza ognuno quanto facilmente, in cose recenti, ed importanti, si prendano, dalle persone anche informatissime, sbagli di data. Che ne diremo poi, ove si tratti, come nel caso nostro, dell'epoca di avvenimento di non grande rilievo, e intervenuto più di sessant'anni prima? Un uomo di settanta e più anni, quantunque abbia fresca memoria delle cose succedute nel tempo della età sua giovanile, come per lo più l'hanno tutte le persone attempate, sbaglierà però, troppo agevolmente di un anno, o due, le date degli evenimenti. Perciò, appunto in questa parte della Cronologia de' fatti, GUGLIELMO medesimo ci attesta, che incontrò la maggiore difficoltà. Lascio stare, che si trattava d'impresa militare, rispetto alle quali facile è confonderne una con altra, diversa di tempo, ma consimile nelle circostanze; ed in cui sovente, atteso i diversi partiti, si ha interesse, anche da chi v'intervenne, di variarne le epoche, e di rappresentarle per li diversi fini loro sotto diverso aspetto. Lascio stare, che quel evenimento non era di di grandissimo rilievo, e che variasse la somma, delle

Paoli Dissert.,
pag. 488.

Wiler. Tyr. loc.
cit., pag. 889.

cose: che inoltre, posta la sostanza del fatto, poco premea, che fosse succeduto in un anno, piuttosto che in un altro, e che per ultimo un uomo di Chiesa, un Arcivescovo, che non avea il genio guerriero de' Prelati Latini de' tempi suoi, e che anzi biasimava l'uso ne' Religiosi di brandir la spada, non è da supporre, che si pigliasse gran pensiero per accertar le date precise delle fazioni militari.

Il caso è troppo diverso parlando della istituzione di un Ordine Regolare, qualunque forma abbia poi questo vestito, che è un'opera, che ha tratto successivo, e che non si concentra in un atto unico, di cui importi di fissar l'epoca; che è un fatto, della cui esistenza permanente, una Città, una Nazione intera, l'universale degli uomini può fare testimonianza; che è un fatto, il quale lascia durevole traccia dopo di se, e che non è come una battaglia, delle più famose eziandio, di cui, dopo data sepoltura ai morti, altro segno non rimane, fuorchè una solitudine spaventosa nelle campagne, che ne furono il miserando teatro. Quì trattasi di un fatto religioso, di cui l'Arcivescovo GUGLIELMO avea interesse di essere minutamente informato, di cui tutte le Persone, e specialmente gli Ecclesiastici alquanto attempati, potevano informarlo, di cui tutto il Regno di Gerusalemme potea farne attestazione, ed intorno a cui non potea mentire, ancorchè, contro la natura sua, da tutti riconosciuta per veritiera, fosse stato tentato di farlo.

§. I I I.

*Cercasi qual fosse il Santo Titolare dell' Ospedale
degli Amalfitani prima della conquista
di Gerusalemme.*

Ma quì siamo appunto alla più forte prova , che metta in campo il P. Paulo Antonio PAOLI, per mostrare , che GUGLIELMO di Tiro era male informato delle origini dell' Ordine Gerosolimitano. Si provò (dice l'avversario di GUGLIELMO) dal PAGI, dal P. Sebastiano PAOLI, e dal P. PACIAUDI, che il Protettore della Religione Gerosolimitana fu sempre S. GIOVANNI BATTISTA. Ora GUGLIELMO di Tiro, non solamente lo ignorò, ma assegna ad essa Religione per Santo Tutelare S. GIOVANNI ELEMOSINARIO, Patriarca Alessandrino. Quando però concedessimo, che il più antico Storico, che abbiamo dell' Ordine Gerosolimitano avesse preso errore in questo particolare, da ciò dedurre non si dovrebbe, che immaginaria, e falsa sia la sostanza del fatto, rispetto alla Origine dell' Ordine. Che anzi dall' avere il nostro dotto P. PACIAUDI, 'appunto in questo solo particolare, preso a combattere l'asserzione dell' Arcivescovo di Tiro; e dall' avere nel rimanente adottato, e seguito il racconto di lui, ne risulta ad evidenza, che, avendone egli esaminata la Storia, quella sola parte trovò sottoposta a dubbietà: ammettendo nel resto per incontrastabile tutto quello, che riguarda

Paoli Dissert.,
pag. 45. cc.

Paciaudi de
cultu S. Joann.
Bapt., antiquit.
Christ., Romae
1755, e Memor.
de' Gran Mastri
Ger., Tom. 1,
pag. 5, e seg.

i primi principj del mentovato Ordine, secondo che vengono da GUGIELMO di Tiro minutamente descritti.

Una considerazione assai rilevante mi pare poi, che far si debba, e si è, che GUGLIELMO, per quanto nè da me, nè da altri siasi potuto ravvisare, non dice in alcun luogo delle sue Storie, che i Monaci Ospedalieri, fatti venire dagli Amalfitani in Palestina, fossero sotto la protezione di S. GIOVANNI ELEMOSINARIO; nè in alcun luogo nega, che dopo la conquista di Gerusalemme siansi posti sotto la protezione di S. GIOVANNI BATTISTA.

Wiler Tyr., lib.
xvii, loc. sup.
cit.

Dice soltanto, che gli Amalfitani, avendo fabbricato un Ospedale per li pellegrini in Gerusalemme, prima della conquista fattane poscia da' Crociati, eressero in quel Luogo un Altare in onore di S. GIOVANNI ELEMOSINARIO. Non parla di Tempio sontuoso, nè pure di semplice Cappella; e quello, che è più, non accenna nemmeno, che fossero i Monaci, che avessero eretto sì fatto Altare, ma dal contesto pare, che quelli, che il fecero fabbricare sieno gli stessi Amalfitani Fondatori di quell' Ospedale. Parla bensì delle Chiese, e degli Edifici sontuosi, che da que' Religiosi si fabbricarono

Wiler Tyr.;
lib. xvii, c. iii,
pag. 933.

dopo la conquista di Gerusalemme = *multo sumptuosiora, et sublimiora plurimum, quam illa habet Ecclesia, quae Domini Salvatoris in Cruce dependentis precioso, dedicata est sanguine, et ei, post Crucis patibulum, in se ipsa gratissimam praestitit sepulturam*, = colle quali parole apertamente dà a divedere di parlar del Tempio del Santo Sepolcro.

Ora il P. MANSI, recando la Bolla di Papa Pasquale II dell'anno 1113, dove si fa menzione della Chiesa di S. Giovanni il Precursore, ed il P. PACIAUDI, ed il P. PAOLI altri Documenti allegando, di eguale, od anche maggiore antichità (tutti però posteriori alla conquista di Gerusalemme fatta nell'anno 1099), nei quali si fa menzione di sì fatta Chiesa, non si avvidero, che questi Monumenti, in nessuna maniera si opponevano alla asserzione di GUGLIELMO di Tiro. GUGLIELMO di Tiro non parla di una Chiesa, ma parla di un Altare; e parla di un Altare eretto parecchi anni prima della conquista di Gerusalemme; dovechè i Documenti fanno menzione di Tempio son- tuoso, edificatosi dopo di essa conquista; ed in questa parte, che la Chiesa di S. GIOVANNI BATTISTA si edificasse dopo la conquista, è pienamente d'accordo lo stesso P. Paulo Antonio PAOLI. In questa guisa cessa pure l'incongruità trovata dal dotto P. PACI nelle an- notazioni sue agli Annali del BARONIO, che ad un Santo Orientale dedicassero la Cappella loro Religiosi Latini. Qual Protettore più conveniente di S. GIOVANNI ELE- MOSINARIO per un luogo destinato a sollievo de' poveri, fondato da Stranieri, i quali, prima della conquista, doveano avere ogni riguardo verso i Prelati Orientali, e mentre i Religiosi, che in esso servivano agli in- fermi, ed i pellegrini erano sotto la giurisdizione del Patriarca di Gerusalemme? Levatisi quindi que' Reli- giosi dalla giurisdizione del Patriarca, come espres-

V. Baronius, Tom. xviii., p. 108., ediz. del Mansi, Lucca 1746. Paciaudi, loc. cit.

Paoli, Dissert. pag. 29.

Paci ad Baron. loc. cit. p. 108.

samente narra il medesimo GUGLIELMO, dopo l'arrivo de' Crociati, e fatti ricchi, e potenti, fabbricarono que' sontuosi Edificj, de' quali egli ragiona; e tra questi uno de' primi, anzi il più ragguardevole, concederemo, che sia stata la sopraccennata Chiesa di

Vettori, Fior.
d'oro illustrato,
pag. 16, et ibi.
Sigon.
Pedem. Sacr.,
pag. 36, e 37.

S. GIOVANNI BATTISTA, Santo tutelare, come ognun sa, della Nazione Italiana, e specialmente degli antichi Longobardi, come venne dimostrato dal Vettori, e da tanti altri. Allora propriamente quell'Ordine cominciò a chiamarsi Ordine di S. GIOVANNI BATTISTA di Gerusalemme, non già perchè diversa fosse la Regola, da quello, che fosse stata prima, ma per assumere un nome (dacchè prima, non dice GUGLIELMO, nè altronde risulta, che ne avesse alcuno; e tanto meno, che, per ragion di un Altare, che eravi nell'Ospedale prima della conquista, si chiamasse l'Ordine di S. GIOVANNI ELEMOSINARIO); e per dare a divedere manifestamente, che apparteneva l'Ordine alla Chiesa Latina, e specialmente alla Nazione Italiana, e che alcuna dipendenza più non avea dal Patriarca Orientale.

Prosegue in vero il P. PAOLI a dire, per sostenere, che GUGLIELMO di Tiro abbia preso errore, che i dotti Benedettini MABILLON, d'ACHERY, RUINART fissano l'Epoca dello stabilimento dell'Ordine loro in Palestina, dopo la conquista di Gerusalemme: che perciò nè Monaci, nè Abate, da cui dipendessero i Religiosi, che amministravano l'Ospedale, potevano essere colà, prima della mentovata conquista. Ma ben lungi dal potersi

ricavare argomento da questo della non esistenza del Monastero, e dell'Ospedale fondato dagli Amalfitani, se ne dee dedurre per necessaria conseguenza, che i Monaci chiamati in Palestina, prima della conquista di Gerusalemme, da essi Amalfitani, erano una Regola di Religiosi, che, sebben derivata da Benedettini, si era già sin d'allora stralciata da quell'Ordine, come si stralciarono i Certosini, i Camaldolesi, secondo che è detto sopra. GUGLIELMO di Tiro poi non parla di Benedettini, ma soltanto di Monaci chiamati d'Italia, ed il mentovato celebre MABILLON, coi valenti suoi Confratelli, tuttochè sieno d'avviso, che l'Ordine antico, e primordiale de' Benedettini non abbia avuti Monasterj in Palestina, se non se dopo la conquista di Gerusalemme, quanto al Monastero però della Latina, fondato dagli Amalfitani, si attengono alla narrazione di GUGLIELMO di Tiro, aggiungendo, in ispecie il MABILLON ne' suoi Annali Benedettini, le parole d'IPERIO del tutto conformi a quelle di GUGLIELMO, come non può a meno di ammettere lo stesso P. PAOLI.

Paoli Dissert.,
pag. 68.

§. I V.

GUGLIELMO di Tiro fu Storico imparziale.

Ora passar dobbiamo alla terza accusa data da esso P. PAOLI al più antico, al più accreditato Scrittore delle Memorie dell'Ordine Gerosolimitano, che si è

di non esser egli imparziale. E quì prima di tutto a me sembra, che premetter si debba, che, se per Istoric imparziale intender si vuole uno Scrittore, che non approvi mai, nè disapprovi i fatti, di cui tesse i suoi racconti, si può affermare senza tema di errore, che uno Storico così fatto non si trovò giammai. Senza entrare nella minuta enumerazione delle qualità di uno Storico, e delle circostanze, e relazioni, in cui si può trovare, anzi necessariamente trovar si dee, chi prende a dettar una Storia qualunque siasi, vale a dire della Patria, della Religione, della Professione di lui, e vadasi dicendo, prescindendo da tutto questo, io dico: tutti gli uomini sono buoni, o tristi, e per conseguente gli Scrittori savj, e virtuosi non possono a meno, che lodare, ed approvare i virtuosi fatti, ed essere favorevoli alle persone savie, e giuste, di cui ragionar dovranno nelle Storie loro, e disapprovare altamente le scelleraggini, ed essere alieni ed avversi ai ribaldi, ed ai tristi. Storico imparziale pertanto io sono di avviso, che chiamar si debba colui, che, qualunque sieno i suoi interessi, qualunque lo scopo, che siasi prefisso, qualunque la Professione, la Patria, ciò non ostante di tale probità, e veracità sia fornito, che non si lasci mai indurre a tacer cosa vera, che importi di essere saputa, nè ad asseverar cosa alcuna, la quale sia falsa.

Ciò presupposto, a me pare, che tal lode d'imparzialità da nessuno potrà negarsi all' Arcivescovo di Tiro

GUGLIELMO. Che se per taccia di parzialità ravvisar si vogliono le querele di esso GUGLIELMO contro i Fratelli, com'egli li chiama, dell'Ospedale, nate dal sistema delle cose di quell'Ordine, quali erano ne' tempi, in cui egli scrivea, e principalmente dalla esenzione del pagamento delle decime dovute ai Vescovi di Oriente, e dai privilegi ottenuti, dei quali intendeano que' Religiosi di prevalersi, io, senza entrare in tale discussione, e senza voler determinare, se più consentaneo non fosse alla antica disciplina della Chiesa, che i Religiosi Regolari restassero in tutto, e pienamente sotto la giurisdizione de' Vescovi, e se perciò avessero giusta ragione di lagnarsene que' Vescovi Orientali, e segnatamente l'Arcivescovo di Tiro, mi restringerò ad osservare, che da sì fatte esenzioni gravi danni ne venivano a' predetti Vescovi di Oriente. Ora, nuovo ed inaudito Canone di Critica sarebbe, che chiunque venga danneggiato, non possa più far fede in cosa veruna, che riguardi le persone, da cui ha ricevuto il danno; e rispetto a tutto ciò, che riguarda esse persone, perda egli tutte le doti, di cui è fornito, come pretende il P. PAOLI, e segnatamente quella di essere uomo veridico, ed onesto. Con questo Canone di Critica, chi è svaligiato da' malandrini sulla pubblica strada, non solamente non potrebbe più lagnarsene, ma non dovrebbe neppure essere più creduto in qualunque cosa riguardi que' malandrini, da' quali venne assalito.

Wiler. Tyr,
praedictæ Domus
fratres, loc. cit.

Paoli, Dissert.
pag. 490.

Lascio stare, che dir si potrebbe, che, se l'Arcivescovo di Tiro non è imparziale verso i Religiosi di S. GIOVANNI DI GERUSALEMME, perchè non voleano pagar le decime a' Vescovi, a più forte ragione dir si potrebbe, che non è imparziale il P. PAOLI. Troppo falsa è l'idea, ch'egli si formò in mente di un Ordine Religioso, fondato in quella Contrada istessa, dove nascendo, e morendo l'Increata Sapienza diede sì ineffabili prove d'umiltà, che, come disse TERTULLIANO, erano di scandolo per gli Idolatri, di edificazione per li Cristiani. Sì fatta idea falsissima ha origine da un inganno, che non si sa, come abbia potuto gittar radici in persona di Chiesa, voglio dire, che la grandezza di un Ordine Religioso, considerato come tale, consista, non già nella vera umiltà, di cui, secondo il detto di uno de' Maestri in Divinità de' più riputati, nulla vi ha di più grande, ma bensì nella potenza, nella forza militare, nelle ricchezze, nello splendore, e nella pompa del Secolo. Tanto più, che a questa niente gloriosa grandezza si oppongono tutti i più vetusti Monumenti dell'Ordine, come fra breve dimostreremo. Tutto questo io lascierò da parte; dirò bensì, che non solamente la causa della supposta avversione dell'Arcivescovo GUGLIELMO all'Ordine di S. GIOVANNI è vera e reale, come viene affermato, e concesso dallo stesso P. PAOLI, ma di più (ciò che non vien concesso dal P. PAOLI), che non ostante tali motivi di avversione, che avea il mentovato Storico GUGLIELMO, nè

Humilitas virtus magnorum est.

Bona. Manud. ad Coel. cap. xxxiv.

defraudò de' giusti encomj il Fondatore dell' Ordine, nè mostrar si può, che abbia egli in cosa di rilievo tradita la verità, e specialmente per ciò che si appartiene alle esenzioni sopraccennate.

Di fatti basta aprire il Codice Gerosolimitano del P. Sebastiano PAOLI, Scrittore assai più benemerito dell' Ordine di S. GIOVANNI, e dell' Italia, che non il Nipote, per chiarirsi, che, dopo la conquista, fatta dai Crociati, di Gerusalemme, quasi tosto ottennero i Religiosi, che amministravano quell' Ospedale, l' esenzione dal pagamento delle Decime per le loro possessioni; ed il più antico Documento di sì fatto privilegio si è la Bolla precitata di Papa Pasquale II. dell' anno 1113, pubblicata da esso P. Sebastiano PAOLI, e quindi dal MANSI. Delle lagnanze poi fatte dal Patriarca d' Antiochia, tosto che impetrati furono sì fatti Privilegj, consta palesemente per via di Documento autorevolissimo ricavato dalla Biblioteca Vaticana, e di cui (ciò che è più singolare) l' Editore si è lo stesso avversario di GUGLIELMO di Tiro, il P. Paulo Antonio PAOLI. Si è questo un frammento spettante al Concilio Beneventano del medesimo anno 1113, da cui, sebbene lacero e tronco, si raccoglie, che i Vescovi Orientali si lagnavano di consimili esenzioni dalla giurisdizione loro, concesse ai Prelati, ed ai Religiosi Latini, dopo la conquista di Terra Santa. Nelle Chiese Orientali (osserva il SARPI nel suo famoso Trattato delle materie Beneficarie), anche prima, che i Greci si sepa-

Cod. Diplom.
Hyerosol., Seb.
Paoli T. I. pag.
268.

Mansi ad Con-
cil. Benevent.
Tom. II., pag.
279.

Paoli Dissert.
in Append. N.º
vi., p. ix.

Sarpi. Trat.
delle mat. Benef.
f. xxxv.

passero dai Latini, non disponevano così facilmente i Sommi Pontefici de' Beneficj, e delle cose di Chiesa, come ne' Regni Cristiani Occidentali; ed anche in Siria, e nelle parti, che furono sotto il dominio de' Francesi, le Lettere Pontificie in materie giurisdizionali, sebben fossero per lo più ubbidite, ciò non era però senza qualche lamento, o mormorio *. Qual meraviglia adunque far si dovrà, se lo Storico GUGLIELMO, dopo aver narrate le dissenzioni tra l'antecessor suo l'Arcivescovo di Tiro, quindi Patriarca di Gerusalemme co' Religiosi di S. GIOVANNI, e dopo aver parlato della decisione del Papa Anastasio IV. in favor de' secondi, si mostra mal soddisfatto di tale Sentenza? Se avesse il buon GUGLIELMO fondata ragion di lagnarsene, non tocca a me il dirlo, e le lagnanze non appartengono alla Storia. Quello che è certo, e quello che importa per il punto, di cui si tratta, si è, che, anche in questo fatto particolare, egli è pienamente d'accordo co' più antichi, e co' più autorevoli monumenti.

* *iler. Tyr.,*
lib. xvii., c. 3.
pag. 933.

Del rimanente, dovendo egli entrar a ragionare di quelle controversie, e credendo necessario, premettere la Storia dell' origine dell' Ordine di S. GIOVANNI, pro-

* Anche in Occidente i Vescovi si mostravano gelosi nel conservar le decime loro dovute. In una Donazione fatta dall' Arcivescovo di Arles nell' anno 1117 all' Ospedale del santo Sepolcro, pubblicata dal VAISSETTE, e riprodotta dal P. PAOLI (*append., pag. x*) leggesi espressamente, che = „ Hospitalarii . . . Decimas in Episcopatu nostro non habeant, nisi hoc » forte consensu nostro, vel successorum nostrorum, impetrare potuerint.

testa innanzi Dio che invoca, che non ayrebbe in menoma parte deviato dalla verità; con distinta lode parla del Fondatore del mentovato Ordine, GERARDO: e dicendo quelle parole = *De tam modico, incrementum habentes praedictae domus fratres*, non pretese mai di far vedere, come si esprime il P. PAOLI, *miserabili, ed abbiatti i principj di quella Sacra Instituzione*, ma di contrapporre soltanto l'umiltà religiosa del pio GERARDO, alla magnificenza degli edificj, ed alle straordinarie ricchezze, che possedeva quell'Ordine a' tempi, in cui egli scrivea; splendore, e ricchezze comprovate da tutta la intera voluminosa Opera, e dai Documenti recati in mezzo dallo stesso P. PAOLI, che in questa parte non può meglio, di quello che fa, dar peso alle asserzioni di GUGLIELMO. Bensì dobbiam meravigliarci del P. PAOLI, che chiami miserabile, ed abbiatta la santità del Fondatore di quell'Ordine, perchè era meno ricco, e meno potente del suo successore.

Paoli, Disert
pag. 494.

Posto tutto il sin quì detto, e come mai negar si potrà di prestar prima fede ad un così savio, ed autorevole Storico, per così deboli, e frivoli pretesti? ad uno Storico informatissimo dei successi? che scrive ciò che era seguito nella stessa sua Contrada? ad uno Storico per vanto di probità, di senno, di dottrina, e per ogni altro bel pregio rispettabilissimo; e ciò mentre il P. PAOLI concede essere egli il solo, che nel Secolo XII siasi assunto il peso di narrar l'origine

Paoli, Dissert.
loc. cit., pag.
494, 495.

dell' Ordine Gerosolimitano, e mentre che concede pure esservi Monumenti, e Storici di rimota antichità, che sono d' accordo con quanto egli partitamente ci vien narrato? Ed in vece di prestar maggior credenza per questo motivo a GUGLIELMO, dovremo piuttosto negarla a quegli antichi Scrittori, attesochè, per quanto sieno essi antichi, sono a GUGLIELMO posteriori? quasichè (supposto, che il buon Arcivescovo di Tiro avesse scritto falsamente dell' Ordine) avrebbe, col dettar egli la sua Storia, soppressi tutti i fonti, da cui i contemporanei suoi, e quelli delle età prossime successive potevano attingere la verità, obbligando tutti i posteriori Autori a scrivere il falso; i quali fonti sieno poi stati riaperti unicamente, dopo quasi otto Secoli, in favor del P. PAOLI, al quale primo, e solo, dopo sì gran trascorso di tempo, abbia balenato la luce del vero? A me pare, che, in vece di tutto questo si dovrà dire piuttosto, che il P. PAOLI non ne volle, e non ne seppe conoscere il valore: perciocchè, come si esprime il precitato eruditissimo RENAUDOT, GUGLIELMO di Tiro è Scrittore diligente, e dotto, i pregi tutti di cui, non è dato a qualunque leggitore di poter distinguere, e ravvisare *.

* » Wilhelmo Tyrio Scriptore accurato, et docto, cujusque virtutes omnes agnoscere, non cujuscumque lectoris est = RENAUDOT, *Hist. Patriarch. Alex.*, pag. 477. = Pare, che il P. PACIAUDI abbia avuto riguardo a questo testo, quando nelle sue Memorie de' Gran Mastri stampate nell' anno

C A P O I V.

L'ISTITUTO DELL' ORDINE DI S. GIOVANNI DI GERUSALEMME
NON FU NE' SUOI PRINCIPIJ MILITARE.

Per sostenere il P. PAOLI il suo sistema di negar fede ad uno Storico, con cui concordano non solo i posteriori, ma eziandio gli anteriori più autentici Monumenti, dà le più strane, e forzate interpretazioni alle espressioni, che questi contengono, di tal fatta, che basta leggerle per convincersi quanto sieno lontane dal vero. Se ALBERTO Acquese, Autore da lui medesimo riconosciuto per sincro-
no, nomina S. Maria de Latina, come esistente in Gerusalemme all'arrivo de' Crocesegnati, e se egli medesimo in alcuna parte dell'Opera sua la riconosce per Chiesa, non è più questa, in fine dell'Opera sua, altro, se non se una Cappella situata dentro il Santo Sepolcro, e non diversa da quel Santuario. Se l'Annalista Sassone, che per asserzion sua vanta una stessa antichità coll'Ordine, e se altri Cronisti ci narrano aver GOFFREDO, dopo la conquista, chiamati i Cenobiti, e fatti doni all'Ospedale, il quale non era mancato mai in Gerusalemme, questa espressione pretende di non esser

Paoli, Dissert.
pag. 71., e pag.
496.

1780, parlò con molto maggior lode di questo Scrittore, di quello, che avesse fatto prima nelle sue Antichità Cristiane intorno al culto di S. Giovanni Battista, date alla luce in Roma nel 1755.

egli obbligato ad intenderla, come il senso richiede, e come viene da tutti naturalmente intesa. Più mirabile cosa ancora di questa si è, che nessuno, prima del P. PAOLI, abbia intese le più antiche Bolle degli stessi Sommi Pontefici. Ma di questi solenni Monumenti vetusti, e delle preziose notizie, che contengono, è indispensabile il ragionarne di proposito, il che intraprenderemo ora di fare.

§. I.

Non si professò la Milizia dai Religiosi dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, durante la vita del loro Istitutore.

Duro riesce il racconto di GUGLIELMO di Tiro al P. PAOLI, principalmente per due gravissime difficoltà che v' incontra. La prima si è, come un Ordine, al dire di esso Storico GUGLIELMO, nato in seno alla Religione Benedettina, abbia sempre professato la Regola Agostiniana. La seconda poi, da lui tenuta di gran peso, e rispetto a cui dice non potersi trovare la via di scioglierla, si è lo spiegare, come un Corpo di Claustri, anzi di Laici Benedettini, abbandonasse il silenzio, ed il ritiro, per fare espressamente in corpo di truppa, come si esprime il P. PAOLI, la professione di militari. A quest' ultima difficoltà, come, la più formidabile, ci faremo incontro da prima, per passare

poscia a dileguar l'altra, il che ci aprirà l'adito di penetrar alquanto addentro nello spirito di quel primo Istituto. E quanto alla profession militare abbracciata dai primi Compagni di GERARDO Institutore, e Preposto dell'Ospedal de' pellegrini di Gerusalemme, come lo chiama Papa Pasquale II nella Bolla dell'anno 1113, diremo senza esitazione veruna, che questo è un mero sogno del P. PAOLI.

» Venerabili
» filio Geraudo
» Institutori ac
» Praeposito Hie-
» rosolom. Xe-
» nodochii.

Già il mentovato P. PACIAUDI, cui certamente erano noti i più antichì, ed autentici Monumenti dell'Ordine, non temè di asseverare co' termini i più decisivi, che non fu mai vero, che GERARDO obbligasse i suoi con un quarto voto a combattere per la Fede, e per la Chiesa. Di fatti nella prima precitata Bolla di Papa Pasquale II, in forza di cui prende sotto il patrocinio della Santa Sede l'Ospedale fondato in Gerusalemme da GERARDO, non si parla, che di ricovero, e di soccorso, che si dava da' Compagni di lui a' poveri, ed ai pellegrini in esso Ospedale; nè si fa parola veruna di armi, e di combattere per difesa, e per propagazion della Fede. Nè di altro, che di poveri, e di pellegrini, e di sollevar i bisogni loro, *ad sustentandas peregrinorum et pauperum necessitates*, parlano pure, e la Bolla di Calisto II in confermazione, ed ampliacione dell'antecedente di Papa Pasquale, emanata nell'anno 1120, e indirizzata allo stesso GERARDO, pubblicata dal Padre Sebastiano PAOLI nel suo Codice Diplomatico, e le Lettere del medesimo Calisto II in

Paciaudi Me-
mor. dei Gran
Mastri, T. I. p.
34.

Bulla Calisti II.
presso il P. Paoli,
Append. p. xi.
Litterae Calisti
II ad omnes E-
piscopos et Aba-
tes ec. ibid pag.
xii.

favor di RAIMONDO Successor di GERARDO a tutti i Vescovi, ed Abati, che si suppongono scritte circa l'anno 1121, datè alla luce la prima volta da Giovan-Giorgio ECCARDO, e riprodotte dal P. Paulo Antonio PAOLI. Troppi già erano i Religiosi, che, col pretesto di combattere per la Fede, non viveano conforme alle regole, che la Fede prescrive, e stando fuori de' Chiostri, formavano la men lodevole parte degli eserciti de' Crociati. Lo stare, che facevano i Monaci in sulle armi, e nella licenza de' campi, piuttosto, che esercitarsi nelle opere di Carità, ed orare ne' Chiostri, si ravvisa giustamente dal savio FLEURY come uno de' fonti della rilassatezza loro nel Secolo XI *.

Fleury, Mœurs
des Chrétiens,
§ LXIV.

Vero è, che da questo abuso appunto, e per le ragioni, che diremo in appresso, è da credere, che nascesse, e si stabilisse poi insensibilmente, anche tra Religiosi di S. GIOVANNI di Gerusalemme, la professione militare; prima in una parte sola di essi; poscia nella principale, in quella, che ne forma il Corpo. Ma, durante la vita dello Istitutore, non si trova ombra di milizia professata da' suoi Religiosi, uno dei

* Il Cronista della Novalesa, che scrivea poco prima delle Crociate, inserì nella sua Cronaca il Romanzo di Valtario, che è un vero Romanzo di Cavalleria, in cui rappresentati vengono i costumi dei tempi del Cronista. L' Eroe di questo termina i suoi giorni Monaco della Novalesa, ma ancorchè Monaco, non cessa di combattere, e di far prodezze.

V. Elogio de' Cronisti Piemontesi ne' PIEMONTESE ILLUSTR.

motivi per cui, conservandosi tra essi la disciplina claustrale, e le virtù della umiltà, e della carità, più vantaggiose all'universale degli uomini, e specialmente a' poveri, ed agli infermi, che non la bravura, in brevissimo tempo acquistarono quelle ricchezze, e quindi quella potenza, che fecero cangiar di natura alla istituzione primiera. Non prima dell'anno 1130, ed in una Bolla di Papa Innocenzo II. pubblicata dal LUNIG nel suo Codice Diplomatico, cominciamo a trovare, che si fa menzione di famiglij, e di cavalcature mantenuti a spese de' Fratelli di quel Pio Luogo, e specialmente deputati a scortare, ed a difendere, sia nell' andata, come nel ritorno i pellegrini, che si recavano a venerar il Sepolcro di Cristo, dagli assalti dei Pagani *; opera di carità, che, sebben diversamente eseguita, non era sostanzialmente diversa da quella dei Religiosi dell' antichissimo Ospedale del Monte di Giove, detto poi di S. Bernardo, per sovvenire a' bisogni dei pellegrini, e viandanti, e per soccorrerli ne' perigli, che s'incontrano, massimamente nella stagion del verno nel passaggio di quel alpestre giogo. Questa si è la

Lunig, Cod.
Diplom. T. IV, p.
1454 presso il P.
Paoli, Append.
p. 14 e 15.

* Atque ut ipsi (*vale a dire i pellegrini*) ad Sacrosancta Loca
 » valeant proficisci, fratres ejusdem Domus (*ciòè dell' Ospedale*), non formi-
 » dantes pro fratribus suis animas ponere, cum servientibus, et equitaturis,
 » ad hoc officium specialiter deputatis, et propriis sumptibus retentis, tam
 » in eundo, quam redeundo, ab incursibus Paganorum defensant. = Bulla
 » Innoc. II. pro Fratribus S. Joan. Hyrosolim.

vera ragione, per cui il Papa Innocenzo II. parla, non come di cosa nuova, ma quasi per incidenza, come di uso antico, e notorio, dell'assistenza, e difesa, che prestavan ai pellegrini i Religiosi di S. GIOVANNI; e non già, come pretende il P. PAOLI, per mostrarci l'antico, e perpetuo esercizio delle armi in essa Religione Gerosolimitana, e per farla vedere destinata alla esaltazione della Fede coll'uso delle armi, modo di esaltarla certamente non accennato nelle parole sopra-
Paoli Dissert. pag. 120, 121, riferite di quel Sommo Pontefice.

§. I I.

Ordine de' Templarj nato da quello degli Ospedalieri.

Da' sopraccennati Servienti, deputati a scortare i pellegrini, è bensì più che verisimile, che prendessero origine i Cavalieri Templarj, i quali, mediante questa professione delle armi divenuti pure facoltosi, si separarono poscia da que' Religiosi, che prestavano i loro servigj negli Ospedali ai poveri, ai pellegrini, agli infermi. Le ricchezze loro, come si raccoglie dagli Scrittori reati dal P. PAOLI, erano già, poco dopo il 1200, superiori d'assai a quelle degli Ospedalieri, e per se stesse sorprendenti. Tra gli altri è notabile il Testo di Giovanni BRONTONE, o chiunque siasi l'Autor della Cronica a lui attribuita, che il dotto Critico Guglielmo
Paoli Dissert. pag. 150. CAVE crede scritta parecchi anni prima del 1190, in
V. Cave, Script. Eccl. Tom. II, pag. 254.

cui dicesi chiaramente, che i Templarj nacquero da alcuni Ospedalieri, e che per un dato tempo furono sostenuti da questi, col somministrar loro e vitto, ed armi. In questi Religiosi dell'Ospedale armati si ravvisano que' Servienti accennati nella precitata Bolla di Papa Innocenzo II. dell'anno 1130, stipendiati dall'Ospedale per iscortar i pellegrini. Divenuti poscia in quel torno i Religiosi di S. GIOVANNI, per largizioni di Principi, e gran Signori, anch'essi possessori di Castella, come tanto tempo prima i Monaci Benedettini, dovettero pensare alla difesa di quelle rocche, e delle possessioni, che ne dipendevano, difesa tanto più necessaria in Contrada attorniata da nemici, e da nemici di Religione diversa. Ciò non ostante, eziandio per questo diverso oggetto, non combattevano in que' primi tempi essi Religiosi in persona, ma stipendiavano uomini armati, non diversi da' Servienti predetti. Tanto si raccoglie da Giovanni VIZBURGENSE, che si crede, che visse circa l'anno 1150, e la cui Descrizione di Terra Santa venne pubblicata tra gli Anecdoti raccolti dal P. PEZ. Descrive quell'antico Viaggiatore Tedesco i Luoghi Santi di Gerusalemme da lui visitati, e dopo di aver ragionato delle elemosine larghissime, che si facevano ai poveri, e dell'assistenza, che si prestava agli infermi, di cui ve n'erano le migliaja nell'Ospedale di S. Giovanni, soggiunge, che, oltre alle sopracennate grandiose spese, che si facevano da' Procuratori, e Dispensieri, l'Ospedale manteneva molte

persone armate di tutto punto, sparse per le sue Castella, affine di difendere il Territorio posseduto dai Cristiani dalle scorrerie de' Musulmani *.

L' argomento peraltro più convincente, per provare, che, da sì fatti Servienti armati per difesa de' pellegrini, traesse origine la Milizia del Tempio, detta poscia l' Ordine de' Templarj, si ricava, se mal non non mi appongo, da un luogo della Storia Ecclesiastica di TOLOMEO da Lucca, dettata con lumi superiori alla età, in cui visse lo Scrittore, vale a dire il Secolo XIII, ed il principio del susseguente. Fissa egli il principio di quell' Ordine all' anno 1112; dice, che erano chiamati Templarj, perchè in origine facevano la residenza loro vicino al Tempio del Sepolcro del Signore, e soggiunge = *ipsorumque erat officium pe-*

Ptolom. Lu.
ensis, Hist. Eccl.
Rer. Italic. T. XI.
col. 1086.

regregrinos securos deducere, et associare, qui limina visitabant Sepulcri. Erant enim circa partes illas quaedam loca periculosa propter latrunculos, unde peregrini indigebant ducatu = Ma, siccome il Papa Innocenzo II circa que' tempi medesimi, anzi parecchj anni dopo, commenda nella precitata sua Bolla dell' anno 1130, i Religiosi Ospedalieri di Gerusalemme, per-

* » Praeter horum omnium insuper expensam tam in infirmos, quam
» in pauperes alienos factam, eadem Domus multas, universis militaribus
» rebus instructas, pro defensione Terrae Christianorum, passim per
» Castella sua, sustentat personas.

*Excerpta ex descript. Terrae Sanctae, Joannis Virzburgensis. Append.
alla Dissert. del P. PAOLI, pag. XXXIII.*

chè stipendiavano Servienti, special uffizio de' quali era lo scortar i pellegrini, se ne dee inferire perciò, che questi Servienti erano i Templarj, o per meglio dire quelli, onde trasse l'origine l'Ordine così potente, e ricco de' Templarj *. Anche molto tempo dopo, quando dall' Esercito Cristiano unito cogli Ospedalieri si conquistò Rodi, ed altre Isole circonvicine contro i Turchi, che vi si erano stabiliti, vale a dire nell'anno 1310, si considerò come principal frutto di quella impresa, il facilitarli, e lo aprirsi per via di essa il passaggio de' Cristiani in Terra Santa.

Bernard. Guid.
in vita Clement.
V. R. I. T. III.
pag. 676.

* GUGLIELMO di Tiro, e Matteo PARIS attestano, che quelli, che componevano la Milizia del Tempio erano soltanto in numero di nove, quando Ugo de' Pagani, nativo del Regno di Napoli, principale fondatore dell'Ordine, impetrò nell'anno 1128 una Regola da Papa Onorio II. (*Wiler Tyr., lib. XII, cap. 7. Math. Paris ad an. 1118.*). Viveano allora di elemosine, ed erano sì poveri, che non solo vestivano da Secolari, ma non aveano altri abiti, salvo quelli, che loro somministrava la carità de' Fedeli. Chiamavansi in que' principj la povera Milizia del Tempio, e portavano scolpiti nel sigillo loro, per farne profession manifesta, due uomini armati, che cavalcavano uno stesso ronzino, come asserisce il precitato Monaco Inglese Matteo PARIS. Siccome poi non ebbero Regola infino all'anno 1128, ed erano peranco a que' tempi sì poveri, ed in sì picciol numero, non si dee perciò far meraviglia, se variano di qualche anno gli Scrittori nello assegnare l'epoca precisa della origine loro, che però da GUGLIELMO di Tiro, e da Matteo PARIS, che sono i più antichi, si fissa all'anno 1118; e se due anni soli dopo l'anno 1128, vale a dire nel 1130, erano ancora confusi co'servienti armati mantenuti colle elemosine degli Ospedalieri. Da allora in poi bensì cominciò la grandezza temporale dei Templarj, dicendo lo stesso GUGLIELMO di Tiro *ex tunc coepit numerus eorum augeri et possessiones multiplicabantur.*

§. III.

Vere cagioni dell' abolizione de' Templarj.

Ecco in questa maniera agevolmente spiegato quel niente meraviglioso fenomeno, di cui il P. PAOLI, che non sa trasportarsi a' Secoli delle Crociate, fa le meraviglie sì grandi, come da un Corpo di caritativi assistenti a' pellegrini, e ad infermi, potesse uscirne una Milizia. Non così fece il celebre Abate TIRABOSCHI, che in due Diplomi dell'anno 1188 del nostro Marchese Corrado di Monferrato, crede farsi menzione di Umiliati, encomiati da quel Principe, perchè restarono costantemente con lui alla difesa della Città di Tiro, tuttochè quegli Umiliati fossero Religiosi Regolari, e per Istituto fabbricatori di panni. Resta pure spiegato, come la Milizia del Tempio, separatasi dai Religiosi dell' Ospedale, facendo la guerra per principale professione, acquistasse in breve tempo straordinarie ricchezze, e di gran lunga superiori a quelle de' Religiosi, che avevano cura dell' Ospedale medesimo, colle elemosine de' quali erano stati da prima sostenuti; e come quelle ricchezze generassero poi in essi Templarj quegli scandoli, per cui dovettero, non molto dopo, riunirsi per abolirli l' autorità Secolare colla Ecclesiastica, come venne eseguito nell'anno 1312.

Tirab. Vet.
Humil. monum.
T. I, pag. 98.

Gio. Villani
R. I. Tom. XIII.
col. 429.

So che Giovanni VILLANI, l' Autor delle Storie Pisto-

lesi, ed anche il nostro Cronista Astigiano il buon Guglielmo Ventura, attribuiscono la funesta catastrofe di quell'Ordine alla sola avarizia del Re di Francia Filippo il Bello. L'Autor delle Storie Pistolesi dice apertamente, che il Re di Francia fece questo per rubarli, perchè i *Frieri*, com'ei li chiama, del Tempio, erano richissimi di avere, e di Castella assai, e di denari, e per pubblicare, cioè unire, tutti i beni loro alla Corona. E quantunque Guglielmo VENTURA si spieghi con maggiore moderazione; dica, che tale determinazione fu presa da Papa Clemente V nel Concilio generale di Vienna, e che gran parte delle possessioni de' Templarj furono dal Papa medesimo concesse ai Religiosi dell'Ospedale di S. Giovanni per lo Passaggio oltremare in Terra Santa, soggiunge però, che il Dio delle vendette, il quale mai non dorme, ben sapeva, se il Papa, ed il Re di Francia avessero profferita giusta sentenza; e, facendosi poscia interprete degli imperscrutabili decreti del Cielo, asserisce doversi tener per certo, che per tal peccato il Re di Francia, e Guglielmo di Nogareto suo Cancelliere finissero i giorni loro di pessima morte. Non la perdona nemmeno al Papa, che finì di vivere in Carpentrasso di orribile malattia, lasciando cattiva fama dopo di se, principalmente (se dobbiam credere a GUGLIELMO) per l'infinito denaro, che carpì dall'Ordine degli Ospedalieri per concedere ad essi le Castella, e le possessioni dei Templarj.

Stor. Pistol.
R. I. Tom. XI,
col. 518.
Memor. Gugl.
Venturae, R. I.
T. XI. col. 193
194

Voce usata da' nostri Trecentisti per indicare i Religiosi degli Ordini Militari tratta dall'antico Francese *Fraire*.

Ma si vuol considerare, che i sopraccennati Scrittori furono uomini popolari, e che trasferirono nelle loro Cronache i discorsi del volgo, inclinato per natura sua a dir male de' Grandi; ed inoltre, che di quella abolizione troppo diversamente ne parlarono Scrittori savj ed informati. Infatti con molto maggior riserbo parlò di quell' evenimento FERETTO Vicentino. Dopo aver egli narrata la distruzione de' Templarj nel modo a un dipresso, che la raccontano il VILLANI, e gli altri sopracitati Scrittori, conchiude con dire, che tale soltanto era la fama, che correa; e che, quantunque biasimato venisse dall' imperizia del volgo il rigor di quel Decreto, non dovea credersi in nessun modo, che un così benefico Pontefice, e grato a Dio, avesse, per odio, o per compiacere alle altrui richieste, declinato dal giusto, e dall' onesto *. Anche Giovanni Canonico di S. Vittore di Parigi, tuttochè accusi di avarizia Papa Clemente V nella Vita che ne scrisse, asserisce però, che meritamente furono condannati i Templarj; ed in questo proposito osserva il RAINALDI, che la taccia di avarizia venne data dai maligni a quel

R. I. Tom. III.
P. 11, col. 460.

* » At non ideo postremum hoc Historiae pro veritate conscripsimus,
» ut auctoritate nostra posteris evangelizetur, sed velut fama dictavit
» Nec ideo, quamquam hujusce rigor Edicti ab imperitia vulgi damnetur.
» putandum est tam salubrem, tamque Deo gratum Pastorem, odio vel
» prece corruptum, a justitia declinasse. Nam omnia bene, et sapienter
» ab eo gesta nemo mentis integer ambigit ≈ *Feret. Vicent. R. I., Tom.*
» *LX. col. 1018.*

Pontefice a cagione della trasferita Sede di là dalle Alpi, e principalmente a motivo appunto della abolizione di essi Templarj. Se avessimo la Vita di quel Pontefice, che avea in animo di scrivere un dotto nostro Piemontese Letterato, il fu Abate Ottaviano GUASCO di Pinerolo, più giusta idea aver potremmo dei fatti, e del carattere di lui. Non aspettarono poi già gli Scrittori imparziali a declamare contro gli abusi enormi introdottisi ne' Templarj, dopo la caduta soltanto di quel superbo colosso. In fatti, molto prima dell'abolizione dell'Ordine, l'arroganza de' Templarj cagionata dal possesso di eccessive ricchezze, la connivenza loro cogli stessi Saraceni, e i tradimenti, e le cattive arti per accrescere sempre più la loro possanza, ed i loro averi, abusando degli immensi tesori, che raccoglievano da tutta la Cristianità per la difesa di Terra Santa, vengono minutamente descritti da un esatto Cronista contemporaneo, e che anzi passò ad altra vita parecchi anni prima della abolizione sopraccennata, voglio dire dal Monaco Inglese Matteo PARIS. Lo stesso Papa Innocenzo III sin dall'anno 1208, dopo aver descritti, e rimproverati a' Templarj i loro gravi mancamenti, dice di essi, che, *ut suas impleant voluptates, Religionis imagine utuntur, solummodo propter Mundum.*

Lettre de M. de Montesquieu à l'abbé comte de Guasco. V. dissertations Historiques Politiques et Littér. par l'abbé comte de Guasco T. II. p. 283, e 313. Tournay, 1756.

Math. Paris Hist. Major ad an. 1228, e 1244, p. 358, e 615, Lond. 1640.

V. Hist. des Templiers: Preuves. p. 142.

Ma, per convincere ognuno della giustizia dell'abolizione de' Templarj, basterà recare la testimonianza di due soli, ma autorevolissimi Scrittori, Francese l'uno,

Murat., Proleg.
in vit. Rom. Pon.
Anastas., Bibl.
addit. R. I. T. III.
fol. 274, 275.

l'altro Italiano, entrambi contemporanei di Clemente V. Il primo si è BERNARDO di Guidone, di patria Limosino, morto Vescovo di Lodeves nell'anno 1331, ed Autore di una Cronica stimatissima, dettata con veracità grande, della quale, dopo parecchi altri valentuomini, fece molto uso il celebre Stefano BALUZIO nel compilar la Storia de' Papi Avignonesi, ed inserita in gran parte dal MURATORI nella sua vasta Collezione delle cose d'Italia. Narra adunque questo Scrittore, detto dall'antico Autor della sua Vita pubblicata dal LABBÈ, uomo di gran senno, di grande sperienza, e di specchiata Religione, che il Sommo Pontefice Clemente V, avendo intesa la carcerazione de' Templarj, ordinata in Ottobre dell'anno 1307 dal Re di Francia in tutto il Regno, ed eseguita in un giorno repentinamente, come accusati di rinnegar Cristo, e di altre nefandità esecrabili, non potea indursi a crederli colpevoli di sì fatte scelleraggini; anzi di mala voglia il sentiva, maravigliandosi ognuno, che la Milizia del Tempio, dalla Romana Chiesa cotanto privilegiata, caduta fosse in tali eccessi. Che il Papa da principio ripugnasse alla abolizione di quell'Ordine, e credere non volesse, che fosse colpevole dei delitti, di cui era accusato, viene pure asserito dal precitato Giovanni Canonico di S. Vittore.

Vita Clem.
Papae V. Bernar.
Guidonis R. J.
Tom. III. p. 674.
675.

Chiaritosi poi Clemente V della verità, mentre trovavasi la Corte Papale in Poitiers, spedì Lettere Apostoliche nell'anno susseguente 1308 in tutti i Regni,

e Province della Cristianità, commettendo ai Vescovi, che, seco giunte persone Religiose, prender dovessero informazioni, rispetto a ciascun individuo di quell'Ordine, intorno ai capi di accusa contro di essi prodotti. Inoltre delegò pure il prefato Papa Clemente V, uomini ragguardevoli ed insigni in diverse parti della Cristianità, che prendessero in generale le notizie, che occorrevano, per ciò che apparteneva alla universalità dell'Ordine, affinchè nel futuro Concilio generale, o si riformasse, ove fosse possibile, o del tutto si abolisse. Apertosi quindi in fine dell'anno 1311 esso Concilio generale in Vienna del Delfinato, fu, prima dal Papa in Concistoro privato, poscia dal Concilio nella seconda sessione tenutasi ai 3 di aprile dell'anno 1312 abolito, ed annichilato l'Ordine del Tempio, dopo essersi esteso, ed impinguato soverchiamente, dice il precitato Autor della Vita di Clemente V, durante il corso di cento ottantaquattro anni circa, in cui avea militato *, il qual numero d'anni, retrocedendo, coincide

Bernard. Guidon- loc. cit. p. 677.

* Post annos circiter 184 quibus militaverat impinguatus; ac dilatatus
» nimis, multis libertatibus, et privilegiis Sedis Apostolicae communitus.

» Res est exempli destructa superbia Templi.

Bernard. Guid. loc. cit.

» Bernardo Tesaurario (*de Acquisit. Terrae Sanctae*, cap. cxii, R. I., Tom. vii, col. 752.) dice, che cominciarono i Templarij circa l'anno 1118, epoca della morte di Papa Pasquale II. TOLOMEO da Lucca, com'è detto sopra, intorno al 1112, il che tutto dà a divedere, che a poco a poco si stralciarono dall'Ordine di S. Giovanni.

a un dipresso coll' epoca della Bolla di Papa Innocenzo II, vale a dire coll' anno 1130, dove troviamo farsi menzione di famiglj, e servienti armati, mantenuti, e pagati dai Religiosi dell' Ospedale di S. Giovanni, per iscortare i pèllegrini nell' andata, e ritorno dalla visita del Santo Sepolcro.

Prosegue poi il prenominato Vescovo di Lodeyes a narrare, che in quel medesimo Concilio i Beni, stati già de' Templarj * furono applicati, e conceduti

* Negli Articoli segreti concordati a Poitiers tra Papa Clemente V, ed il Re di Francia Filippo il Bello sin dall' anno 1307, erasi stabilito, che, in caso di abolizione dell' Ordine de' Templarj, i Beni di esso Ordine si sarebbero impiegati in difesa di Terra Santa: che si sarebbero messi sotto sequestro i Beni medesimi, e che se ne sarebbe reso buon conto a' Commissarj deputati dal Papa: e che per ultimo con questo non si intendeva di recar pregiudicio a chiunque avesse omaggi, feudi, giurisdizioni, od altri dritti sopra i Beni sopraccennati de' Templarj. (*Histoire de l'Ordre Milit. des Templiers, Preuves pag. 217. Bruxelles 1751.*) Qualunque possan essere stati gli inconvenienti nella esecuzione in Francia, giusta, e savia era la massima, e da due partite di conti ricavate già dagli Archivj della Camera dall' intelligentissimo Raccoglitore di sì fatte notizie più volte lodato il Signor Giuseppe Vernazza Freney, da lui, come tante altre cortesemente comunicatemi, impariamo, che con massime affatto consimili si governarono in questo particolare gli antichi Conti di Savoia per li loro dominj. Che ne sia il vero, dal conto dei 27 di novembre 1308 sino alli 3 di aprile 1310 reso da Antonio di Clermont Tresorier Generale, risulta, che sborsò egli una ragguardevole somma di denaro proveniente dai Beni dell' Ordine de' Templarj a due Giureconsulti = *ad apprehendendum bona ordinis milicie templi, auctoritate apostolica deputatis* = sono le precise parole riferite in esso conto. Da altra partita poi compresa nel Conto di Roletto du Mollar Castellano della Moriena, dal primo di gennajo 1323, fino ai 2 di aprile 1324, si raccoglie, che a

con certe determinate condizioni, e patti, all' Ordine dell' Ospedale di S. Giovanni di Gerusalemme, altra riprova, che l' Ordine de' Templarj ne' suoi principj da quello dell' Ospedale derivasse, e ad esso fosse subordinato. Rispetto alle persone de' Religiosi Templarj, impariamo dallo stesso savio Storico, quanto fossero discrete, e prudenti le determinazioni del Concilio; che poi nelle particolari esecuzioni siasi operato, massimamente in Francia, dove ogni ragion vuole di credere, che l'abuso delle ricchezze, e gli scandoli fossero maggiori. Gli assolti, per giudizio de' Concilii Provinciali, dai delitti imputati, doveano essere mantenuti, secondo lo stato loro, coi fondi dell' Ordine abolito; doveasi usar misericordia con quelli, che confessassero il loro reato, lasciando, che si osservasse il corso della giustizia, o la censura Canonica cogli impenitenti, e coi relapsi. Si provvede pure per gli inquisiti, e non convinti, e per li contumaci. Ma quello, che dà a vedere, che il Concilio teneva per infetto l'universale di quell' Ordine, si è, che essendosi concesso, che in qualche caso potessero collocarsi alcuni di essi Templarj o nelle Case già state possedute dall' Ordine, o ne' Monasterj di altri Religiosi, a spese dell' Ordine

Co' Beni de
Templarj furono pure instituiti in Spagna, l'Ordine di Montesa, ed in Portogallo l'Ordine di Cristo. V. Hist. des Temp. p. 67 e seg. et Preuves p. 481, e seg.

quell'epoca il Signore di Miolans continuava ancora a riscuotere dal Rettore della Casa del Tempio di S. Michele (che non potea esser più dell' Ordine estinto) una annualità fissa = *pro uno recepto, quod debebat rector dicte domus ratione ipsius domus, domino miolani semel in anno, quod receptum venit ad manus domini etc.*

soppresso, si prescrive però la cautela dal Concilio di far in modo, che non mai in una sola Casa, od in un solo Monastero si trovino radunati insieme molti de' predetti Templarj aboliti.

Del rimanente era stato riservato alla Sede Apostolica il Giudicio di alcuni di que' Religiosi colpevoli; e sebbene l' Autore della Vita di Clemente V. non li nomini, convien credere, che fossero questi le persone principali, e primarie dell' Ordine. Che però nella esecuzione di tali giudizj non siasi in tutto osservato dal Re Filippo il Bello, e da suoi Ministri, ciò ch'era stato, per quanto si apparteneva alle persone de' Templarj, saviamente dal Concilio prescritto, si raccoglie da quanto racconta lo stesso Vescovo Francese di Lodeves, parlando della morte del Gran Mastro il famoso Giacomo du Molè, di cui tanto, e tanto variamente si scrisse. Questi insieme con un altro Gran Precettore dell' Ordine era stato da un Concilio di Prelati giudicato, e condannato ad una penitenza salutare; ma il Re Filippo, ed i Cortigiani, che componevano il suo Consiglio, sentendo, che que' due Templarj dicevano di aver confessato il falso, tosto li fecero prendere, ed ardere, senza aspettare, che sopra ciò nuovo Giudizio Ecclesiastico intervenisse, sebbene due Cardinali di Santa Chiesa si trovassero allora in Parigi *. Ma, qua-

Bernard. Guid.
loc. cit. p. 678.

* » Audiens Rex Philippus, et Curiales Concilii sui, quod dicti Templarii confessiones suas revocabant, dicentes se falsa fuisse confessos,

ORDINE DI S. GIOVANNI NON MILITARE IN ORIGINE. 137

Qualunque precipitazione possa essere seguita in questo particolare, dalla soprascritta narrazione del Vescovo di Lodeves appare manifestamente, quanto circospetta sia stata la condotta del Papa in questo affare rilevantissimo, e quanto autorevole sia il giudizio di un Concilio Ecumenico, che, dopo piena, ed esatta cognizione di causa, si unì col Capo della Chiesa nel pronunciare la Sentenza definitiva dell'abolizione di quell'Ordine.

Non diversamente dal Prelato Francese parla di quel grande evenimento un Vescovo Italiano parimente contemporaneo, voglio dire il pre nominato **TOLOMEO** da Lucca, Vescovo di Torcello, Scrittore informatissimo degli affari Ecclesiastici, vissuto lungamente nella Corte Papale, e che per la dottrina sua, e morigeratezza meritò di essere intimo familiare di S. Tommaso di Acquino. Questi parlando del Concilio generale tenuto in Vienna, e della abolizione dell'Ordine de' Templarij pronunciata in principio del mese di Aprile dell'anno

V. la prefazione
del Muratori alla
Storia di Tolomeo da Lucca,
R. I. Tom. XI.
p. 746.

» eosdem Templarios indilate perduci fecerunt ad locum supplicii, et
» comburi, nullo judicio alio Ecclesiastico super hoc expectato, quamvis
» essent Parisius praesentes tunc duo Sanctae Romanae Ecclesiae Praesbi-
» teri Cardinales = *Bernard. Guidon.: loc. cit., pag. 678.* = Circa la pre-
tesa innocenza del Gran Mastro Giacomo du Molè leggesi l'Interrogatorio
di F. Giovauni de Stoke Templario Inglese, inserito nelle prove annesse
al Trattato della Condanna de' Templarij di Pietro Du-Puy, ristampato
in Bruxelles nel 1751 col titolo d'*Histoire de l'Ordre Militaire des Tem-
pliers. Preuves*, pag. 399.

Ptol. Lucen.
Hist. Eccles. col.
1236. R. I. T. XI.

Anton. in
Chron. p. III.

1312, dice espressamente, che, lettone prima il processo, concorsero in quella Sentenza tutti i Prelati dell' Italia, eccettuato un solo, tutti quelli della Spagna, della Germania, dell' Ungheria, dell' Inghilterra, della Scozia, dell' Irlanda, e finalmente della Francia; salvo che tre soli. Se dopo un giudizio così solenne di tutti i Vescovi della Cristianità radunati in Concilio generale in numero, secondo la Cronaca di S. Antonino, di trecento, giudizio profferito con piena cognizione di Causa, e con discrepanza di così pochi voti, si può ancora sostenere l' innocenza dell' Ordine de' Templarj, come alcuni tentarono di fare *, convien,

* *Histoire critique et apologetique de l' Ordre des Chev. du Temple Paris 1789, due vol. in 4.º V. Bibl. Oltrem., 1790 Maggio vol. V, p. 195.* Molto tempo prima era uscita alla luce la Storia de' Templarj del GURTLERO, nativo di Basilea, e Professore di Teologia a DAVENTER (*Niccolai Gurtleri, Historia Templariorum, editio secunda, Amstelaedami 1703, in 8.º*), Opera ricca assai di citazioni, e di testi, ma povera di ragionamento. Concede il GURTLERO, che i Templarj erano colpevoli, ma, per farne la difesa, accusa calunniosamente di eguali enormi delitti i Prelati della Chiesa Romana da Protestante furibondo (*V. §. 200 Venus Mascula, pagina 254.*); cosicchè, a buona ragione venne detto, che quella Storia, non ostante i tanti Autori allegati, è piena assai più d' invettive, che non di prove (*V. Histoire des Templiers, etc. Bruxelles 1751 avant-propos, pag. IV*). È bensì cosa da farne le meraviglie, che il grande MABILLON, religiosissimo, e dottissimo com' egli era, in quella serie di dúbij, o sia quesiti storici riguardanti la Storia Ecclesiastica, che va dietro al suo Trattato degli studj Monastici (pag. 423) annoveri anche il seguente = *a t' on eu raison d' abolir l' ordre des Templiers? Les crimes dont on les accusez, estoient ils véritables?* = aggiunge poscia, quasi a modo di ricordo, e come se ne avesse soltanto notizia, e lette peranco non le avesse =

che gli uomini rinuncino alla facoltà di giudicare, e si sottraggano dalla necessità di venir giudicati.

Non così pensa il sensatissimo FLEURY, che riguardò come pienamente provati i delitti, di cui vennero accusati, quantunque sì atroci, che non si possono leggere senza orrore, e che si durerebbe fatica a crederli, se non ne risultasse per via di autentici procedimenti. Ed un altro recentissimo applaudito Scrittore Francese, il signor FERRAND, anche per altri rispetti, propende a pensare, che giusti omaggi render si debbano alla previdenza del Re Filippo il Bello, per la distruzione da lui procurata de' Templarj. A noi basterà il poter dire, che la professione delle armi fatta prima da' Templarj, che non da' Religiosi dell' Ospe-

Fleury Disc.
sur l'hist. Eccl.
disc. VI. n.º X.
e hist. Eccl. T.
XIX.

Ferrand Esprit,
de l'histoire T.
III, p. 7. Paris,
1803.

*Voyez les Mémoires de M. Du-Puy = ed appunto è forza credere, che quando scrisse così il MABILLON non le avesse ancora lette, sebbene stam-
pate in Parigi nell'anno 1654 col titolo di = Traité concernant la condam-
nation des Templiers = perciocchè, se lette le avesse il MABILLON è certo,
che non avrebbe messo in dubbio la giustizia della condanna. Ecco come
conchiude tutta quella materia il Du-Puy nel capo XXVIII, ed ultimo del
suo Trattato = après les interrogatoires de deux-cent-quarante Templiers ouïs seu-
lement en France... et deux-mille Témoins contre eux par toute la Chrétienté,
après un consentement de tous les Princes Chrétiens: après un Décret d'un
Concile universel, qui est infailible, et de cette seule considération, l'on peut
tirer toute la justification qui se peut imaginer pour le Roi. = Pietro Du-Puy
Consigliere, Storiografo, e Custode della Biblioteca del Re di Francia fu
uomo dotto assai; e questo suo Trattato venne pubblicato dopo la morte
di lui in una Raccolta di varie sue Opere, intitolata = Traité contenant
l'Histoire de France, e ristampato poi col titolo Histoire des Templiers; ec,
Bruxelles 1751.*

dale , cui ne' loro principj essi Templarj servivano , è un argomento di più per dimostrare , che l' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme nella origine sua non era militare ; e lascieremo poi , che il P. PAOLI in questi servienti destinati alla scorta de' pellegrini , ed in quegli uomini armati dispersi per le ville , e casali , dov'erano le possessioni dei Religiosi di S. Giovanni , di cui parla il VIRZBURGESE , veda a sua posta Arsenali , ed Eserciti. L' argomentare , che l' Ordine di S. Giovanni fosse , tosto dopo la conquista di Gerusalemme , un Ordine Militare , perchè sostentava sin d'allora alcune persone armate , sarebbe lo stesso , come lo inferirne , che fosse il medesimo un Ordine di agricoltori , perchè avrà sicuramente somministrato il vitto a' lavoratori de' proprj poderi , anzi un Ordine di mendicanti , perchè alimentava mendicanti.

§. I V.

Bolle primordiali dei Papi comprovano , che l' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme non fu ne' suoi principj Militare.

Per quanto strana sia questa foggia di argomentare per provare , che già Militare fosse l' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme sotto il primo suo Institutore , senza paragone nessuno più stravagante si è il modo , con cui il P. PAOLI scioglie le difficoltà , che

nascono, non solamente da' monumenti storici, ma inoltre dalle espressioni più chiare contenute nelle Bolle primordiali de' Sommi Pontefici, in cui si parla di quello Istituto. Scompajono, come se si trattasse di una scena di Teatro, ad un tratto di penna del P. Paoli, e gli Ospedali, ed i poveri, e gli infermi, ed i pellegrini, e tutto prende aspetto e forma guerriera. Lascio stare la sottile distinzione, che ha il P. PAOLI. La destrezza di fare nelle prime facciate della sua Dissertazione tra Religiosi Spedalieri, ed Ospitalarj. Gli Spedalieri destinati al servizio degli infermi; gli Ospitalarj armati per la difesa dei poveri, dei pellegrini, e della Fede. I poveri, secondo il nuovo Dizionario del P. PAOLI, sono tutti quelli, che aveano prese le armi nelle Crociate; Pellegrini sono i Crocesegnati tutti, anche di altissima, e regal condizione; Ospizio non significa più Ospedale in quello strano suo Dizionario, ma accampamento militare; e usare ospitalità, non solamente far difesa, ma adoperar le armi, e combattere. I famiglj, e le cavalcature per iscortar i pellegrini, che si recavano a visitar i Santi Luoghi di Gerusalemme, si trasformano in fanti, e cavalli, e si vedono, non altrimenti di quello, che avrebbe fatto l'Eroe della Mancia, negli Ospedali degli infermi, arsenali, di cui nessuno ci fa parola. Per verità, se in materia così grave avessero luogo gli scherzi, potremmo dire, che al P. PAOLI toccato fosse lo interpretar le parole, non già di quegli antichi autorevolissimi

Paoli, Dissert.
pag. 3.

Paoli, Dissert.
pag. 100. 101.
102. 107. 113. e
p. 304.

Caro, Apolog.
pag. 165. Parma
558.

Sommi Pontefici, di cui reca egli medesimo le Bolle, ma piuttosto di quello immaginario ridicolo Papa Scimio, rammentato dallo ingegnoso Annibal CARO nella saporita sua Apologia contro il CASTELVETRO, che quando diceva vita, si doveva intender morte, e quando diceva Angioli si dovean intender Diavoli.

Paoli Dissert.
pag. 497.

Non so poi quale idea si avesse il P. PAOLI della pietà verace, col dir, che fa, che i combattenti prendevano a' tempi della prima Crociata il nome di poveri, e di pellegrini, per isvegliare con que' titoli un'idea di Religione, e di Pietà, dalla quale non era così alieno quel Secolo, quanto lo sono stati i susseguenti. Se fosse più religioso, e costumato il Secolo XI, lascierei ad altri il determinarlo, ma certamente nessuno farà l'ingiuria a' Principi, a' Gentiluomini, che guidarono la prima Crociata, di avere col nome di poveri, e di pellegrini estorquite tante donazioni dalle persone facoltose, e pie; per fondarne Ospedali, e quindi convertirle in ispese di accampamenti, e di apparato militare: che in tal caso, non già atto di religiosa pietà sarebbe stato il loro, il chiamarsi con que' titoli, ma bensì vera, e scandalosissima ipocrisia. Ma sì fatto artificio vituperoso, non solamente non cadde mai loro in animo, ma sarebbe stato impossibile l'usarlo: perciocchè, se gli Ospedali non si fossero aperti, non si fossero ricoverati i pellegrini male agiati, se non si fossero sovvenuti i veri poveri, si sarebbe sin dai primi tempi seccata la sorgente di tante largizioni in

favore dell'Ordine. Il dirsi, che ottenessero i Religiosi di S. Giovanni Gerosolimitano dai Popoli tante volontarie donazioni, e si propagassero così rapidamente in tutta l'Europa le fondazioni di Ospizj (che secondo il linguaggio del P. PAOLI doveano essere, non Ospedali, ma Fortezze), non già mediante l'esercizio delle opere di Cristiana Carità, e delle pacifiche virtù, ma per aver dèstato nell'universale straordinaria ammirazione, ed eccitati i Popoli ad un favore straordinario per via dello strepito delle imprese guerriere, è cosa così priva di fondamento, e tanto contraria alla natura dell'uomo, che non merita di venir confutata.

Paoli, Dissert.
pag. 455.

Nè giova pur il dire, come fa replicatamente il P. PAOLI, per sostenere le forzate sue interpretazioni, che le espressioni, che s'incontrano d'ordinario nelle Bolle de' Sommi Pontefici, nelle quali non si dà altro titolo alla Sacra Religione, se non se quello di Ospedale, non si accordano le beneficenze, salvo per uso de' poveri, e dei pellegrini, e qualche volta degli infermi, senza farsi menzione dell'Instituto militare, e ciò verso il fine del Secolo XII, quando l'Ordine era già il più celebre Corpo di Milizia, che fosse in Palestina, sieno una prova, che, secondo quelle Bolle medesime, l'Ospedale sia il Campo di guerra; i Pellegrini i gran Signori, e la Nobiltà primaria; i Poveri i combattenti, non parlando però degli infermi, perchè non seppe in chi trasformarli, nè dove collocarli, dacchè avea trasformato gli Ospedali in accampamenti.

Paoli Dissert.
pag. 120., 121. e
pag. 497. precit.

Io non ho difficoltà nessuna di concedere al P. PAOLI, che verso il fine del Secolo XII la parte più brillante, ed anche la più numerosa de' Religiosi dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme (tra' quali erano forse allora peranco compresi i Templarj) facessero professione di guerra. Non me ne lascia dubitare GUGLIELMO di Tiro, in un con tutti i Monumenti della Storia; ma GUGLIELMO di Tiro medesimo, in un con tutti i Monumenti della Storia, non ci lasciano dubitare, che la cosa stessa altrimenti nel principio del Secolo medesimo, quando il buon Gerardo era Superiore dell'Ospedale di Gerusalemme.

Chi ha innanzi agli occhj, mediante la Storia studiata con occhio critico, e con buon discernimento ne' veri suoi fonti, il ritratto di quel Secolo, tanto dal nostro diverso, non farà meraviglia nessuna, come fa il P. PAOLI, che vede soltanto le cose come sono ai dì nostri, che Religiosi laici in Palestina, dopo l'entusiasmo guerriero, che avevano eccitato negli Ecclesiastici, e Monaci eziandio, la prima Crociata, la conquista di Gerusalemme, e la fondazione di quel picciol Regno, attorniato però, e minacciato di continuo dalle armi de' Musulmani; che Religiosi altronde divenuti facoltosi, e possessori di Feudi (che in quell'età non si sapevano separare dall'esercizio delle armi), abbandonassero il Chiostro per vestir l'usbergo. Io non entrerò nella disamina, se lodevole sia stata questa trasformazione, e se si meritassero i Religiosi dell'Ordine

Gerosolomitano que' biasimi, che vennero loro dati sin d'allora dall' Arcivescovo di Tiro summentovato, e tanto tempo dopo dal celebre Scrittore Francese della Storia Ecclesiastica FLEURY: dico soltanto, che cosa obvia, e facilissima fu, che, nel periodo di tempo, che corse tra la morte di Gerardo, seguita circa l'anno 1120, ed il fine del Secolo, quando GUGLIELMO scrivea, vale a dire nel corso di forse più di cinquant'anni, e cinquant'anni di guerre continue, sostenute da Cristiani per difesa di Terra Santa, le cose cangiassero totalmente d'aspetto; e che i pochi servienti, che circa l'anno 1130 facevano la scorta a' pellegrini, ed erano mantenuti, e salariati da' Religiosi, che restavano nell'Ospedale alla cura de' poveri, e degli infermi, fossero già divenuti in fine del Secolo medesimo il Corpo principale, la parte, se non la più santa, certamente la più luminosa dell'Ordine.

Fatta poi grande in progresso di tempo la potenza di cotesti nobili Monaci guerrieri, come li chiama il GIBBON, allo stesso modo, che in un Vescovo, che sia Sovrano temporale della sua Diocesi, si vuol distinguere diligentemente la Dignità Ecclesiastica, dalla qualità di Principe Secolare; così in un Ordine Regolare, salito a tanta grandezza, che sia Ordine Religioso ad un tempo, e Repubblica Aristocratica militare, si dee distinguere accuratamente ciò, che concerne l'Instituto Religioso, proprio di persone di Chiesa, e che mira all'esercizio delle Cristiane virtù,

Gibbon History ec. Tom. XI, p. 231 Ediz. di Basilea.

ed agli spirituali vantaggi di chi vuol diventar perfetto, da tutto quello, che forma la Costituzione di un Corpo politico, e dalle leggi tendenti ad ordinar lo Stato, ed accrescerne la temporale potenza. Ora i Papi nelle Bolle loro, prescindendo dalle cose di Stato, e di politico Governo, parlarono sempre dell' Istituto dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, qual era nella sua origine, e prima, che con esso la temporal Signoria si congiungesse.

C A P O V.

DELLA REGOLA DELL' ORDINE DI S. GIOVANNI DI GERUSALEMME.

Atterrato, se non m'inganno, e distrutto affatto l'edificio immaginario della Milizia Sacra, che si pretendeva annessa all' Istituto dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme sin da' tempi del Fondator di esso Gerardo, passiamo a sciogliere l'altra difficoltà apparente, messa in campo dal P. PAOLI, vale a dire, come una Congregazione, supposta di Laici Benedettini, professasse la Regola Agostiniana sin dalla prima origine. Qui, avanti ogni cosa, è necessario richiamarsi alla mente, che prima delle Crociate esistevano in Italia Ordini di Religiosi Ospedalieri, secondo si è mostrato sopra, i quali, benchè nati in seno a' Benedettini, erano però già a' que' tempi separati da essi, e professavano opere

speciali di Cristiana Carità, che si erano quelle di dare ricovero, e prestar ajuto, ed assistenza agli infermi, ai poveri, ai pellegrini. In secondo luogo, che da una Colonia di sì fatti Religiosi, trasportata dagli Amalfitani in Palestina, ebbe origine la fondazione dell' Ospedale, e dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme; che GUGLIELMO di Tiro per ultimo parla bensì di Religiosi chiamati d'Italia, ma non dice, che fossero questi Benedettini. Anche gli Umiliati, la cui origine si fissa dall' Abate TIRABOSCHI all' anno 1019, vengono in alcuni Documenti qualificati dell' Ordine di S. Benedetto, sebbene a Monasterj di Benedettini, Ospedali bensì si sieno veduti uniti, ma lanificj non mai. Qualche consomiglianza nella Regola, osserva il medesimo TIRABOSCHI, facea sì, che fossero gli Umiliati tenuti come membri dello stesso Corpo. Inoltre potrebbe essere intervenuto agli Ospedalieri, ciò che il TIRABOSCHI crede, che succedesse agli Umiliati, vale a dire, che vissuti sieno lungamente senz' obbligo di Legge veruna, ma congiunti soltanto coi vincoli della Cristiana Carità, prescrivendosi quindi da per se stessi alcune Regole, da S. Bernardo poscia nel 1135 a miglior forma ridotte.

Tirab. Vet.
Humil. monum.
T. I, pag. 19.

Id. ibid. Diss.
III. pag. 83.

Id. ib. Diss.
II. pag. 48. 49.

§. I.

*Regola di S. Agostino quando adottata dagli Ospedalieri.
Esistenza di una più antica Regola.*

Quello , che credesi , che abbiano fatto gli Umiliati, pigliando per loro Legislatore S. Bernardo , il fecero a un dipresso gli Ospedalieri , accostandosi in progresso di tempo alla Regola Agostiniana. Non si trova però , che gli Ospedalieri di Gerusalemme cercassero d'unirsi a' Canonici Regolari Agostiniani , se non se dopo la morte del Fondator loro Gerardo , e dopo che (ottenute le esenzioni dalla giurisdizione de' Vescovi , ed altri privilegj da' Sommi Pontefici) cominciavano a formare , attese le ricchezze e la potenza acquistata , un Corpo Politico , e non più un Corpo Religioso soltanto. Cosa mirabile si è , ciò non pertanto , che l' antica Regola primordiale , in mezzo alla grandezza , alle nuove idee nate da questa , e , se è lecito il dirlo , in mezzo agli abusi introdotti , si conservasse incontaminata. L' unione della Regola Agostiniana coll' antica Regola propria de' Religiosi Ospedalieri , si operò , come suole intervenire nelle cose umane , gradi a gradi , ed insensibilmente. Che anzi la prima menzione , che si trova fatta di essa Regola Agostiniana , parlando dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme , è concepita in tali termini , che , dal Documento medesimo che la contiene , e dalle espressioni , con cui se

ne parla , risulta l'esistenza di una diversa, e più antica Regola.

Raro Documento , tratto dalla Biblioteca Vaticana ,
 venne pubblicato dal P. PAOLI, da cui manifestamente Paoli, Dissert.
 Appen. p. XVIII
 e seg.
 si raccoglie qual fosse la Regola , che professar si dovesse dai Religiosi di S. Giovanni di Gerusalemme nel fine del Secolo XII; come questa fosse, ancora in quell' epoca , sostanzialmente distinta dalla Regola di S. Agostino , e come abbia potuto nascere l'unione , che coll'andar del tempo ne seguì. Questo Documento è una traduzione in lingua Francese antica , mista di dialetto Provenzale , della Bolla , con cui Papa Lucio III conferma a Fra Roggerio Maestro , ed agli altri Religiosi la Regola dell'Ospedale di S. Giovanni di Gerusalemme , compilata da Raimondo di comune consenso , e volontà de' Religiosi , e che asserivasi essere stata confermata dal Sommo Pontefice Eugenio III. La Bolla è dell' anno 1185 in data di Verona ; e nell' antico Codice in pergamena , che ce l' ha conservata , va pure unita la Regola sopraccennata attribuita a Raimondo. Ora ecco il solo cenno , che ivi si fa dal Papa Lucio III , della Regola di S. Agostino. Dopo aver quel Sommo Pontefice confermata la Regola di Raimondo , che dice aver inteso essere stata approvata da Papa Eugenio (la quale espressione dà a divedere , che la Bolla di approvazione di esso suo Antecessore non esisteva , o non gli venne presentata) soggiunge , che confidava , mediante Gesù Cristo , in Dio , che , in

quella guisa, che la Regola del Beato S. Agostino è concessuta a salvezza de' Canonici Regolari; *costì voi* (vale a dire i Religiosi dell' Ospedal di S. Giovanni di Gerusalemme) *osservando la vostra Regola*, giungerete in seno della eterna felicità *: parole, che non possono essere più chiare, per dare a divedere, che erano queste Regole due distinti Instituti, quantunque simil cenno possa poi aver dato origine in progresso di tempo a fare, che i Religiosi di S. Giovanni di Gerusalemme dir potessero di professar anche la Religione Agostiniana.

Io non mi tratterrò a divisare partitamente tutti i Capi di quella Regola, che dovea osservarsi da' Religiosi Gerosolimitani, e ciò sia perchè molti di essi Capi, come quelli, che riguardano la profession Religiosa, vale a dire osservare la castità, l' obbedienza, e vivere senza aver nulla di proprio, sono comuni a tutti gli Ordini Regolari, sia perchè ognuno può vederli, ed esaminarli a suo bell'agio in quel Monumento curioso.

Non credo però inutile il fermarmi alquanto sopra alcuni de' predetti Capi, che più particolarmente riguardano l' Instituto de' Religiosi Ospedalieri, e di farvi

* » Certes nous avons fiance par Jesus Christ à Dieu, que en quelle
» manière la Regle du Bénédictin Saint-Augustin est octroyée à salut des
» Chanoines Reguliers *ensi vos gardant votre Regle* parveniez au bras de
» la pardurable benédictine — Presso il P. PAOLI *Append. alla dissert.*
» pag. XIX.

attorno alcuna considerazione. Importantissima prima di tutto si è quella, che in sì fatta antica Regola, non solamente non si trova promessa alcuna da farsi dai Religiosi di combattere per esaltazion della Fede (che falsamente si pretende, che fosse il più antico, e primario oggetto dell' Ordine), ma che non non vi si trova neppure il menomo indizio, che da que' Religiosi si dovessero mai impugnar le armi. Troviamo bensì, che i Religiosi, i quali venivano a' servigj dei poveri, non dovevano chieder altro, fuorchè pane, acqua, e vestimenti, perchè i poveri del Signore, dei quali essi confessavano esser servi, andavano ignudi. Che non dovessero andar soli per le Città, e Castella, ma due o tre accompagnati insieme, e mostrando negli atti, ed in tutto il loro contegno la santità, che professavano. Molte, e rigorose Regole vengono prescritte riguardanti il modo di raccogliere le limosine per li poveri, e di trasmetterle all' Ospedale in Gerusalemme, ed il modo di vivere, e di vestire. Si prescrive il silenzio a mensa, e ne' dormitorj. Severe poi, secondo l' uso dell' antica disciplina Monastica, sono le penali, non mancando la battitura colle verghe, come nell' antichissima Regola di S. Colombano, massimamente ne' casi di fornicazione. Gli ammalati poi sono chiamati *Signori*, per dar a divedere, che essi erano i padroni veri delle ricchezze dell' Ospedale: i Religiosi, gli Amministratori soltanto *. Tutta la Regola in una parola

* Cap. 16 — *comment les Seigneurs malades doivent estre rechu et servi,*

spira non altro, salvo che servigj da prestarsi a poveri, e ad infermi, senza che l'occhio il più attento, ed oserei dire anche prevenuto, possa ravvisar in essa il menomo segno, o traccia di spirito Cavalleresco, nè militare.

Cap. 16.

Traspare soltanto in alcun luogo l'origine degli abusi, dalle Regole prescritte per raffrenarli, segnatamente dove si dice, che se alcuno di que' Religiosi, che tenevano obbedienze per diverse Terre (colle quali parole sembra, che indicar si vogliano quelli tra' Religiosi, che amministravano le possessioni, e le entrate delle Castella) facendo capo da qualche Personaggio potente secolare per ribellarsi, dessero ad essi Potenti il denaro de' poveri, per comperarne la protezione, ed essere sostenuti contro il loro Maestro, in tal caso cotesti falsi Religiosi dovessero venir espulsi onninamente dall' Ordine. Ma queste erano rapine manifeste, tuttochè (posta la natura delle ricchezze possedute dalla Religione di S. Giovanni, posto il sistema di Governo, anzi l'anarchia feudale, ed i costumi feroci de' tempi) rapine, e disordini facili pur troppo a succedere. Ad ogni modo dal complesso di quella Regola chiaro apparisce, quanto fosse rigoroso quell' Istituto considerato per se stesso, e secondo il vero suo spirito, e come nulla avesse che fare coll' Ordine Agostiniano nella sua origine.

§. I I.

Regola degli Ospedalieri prima che venissero trasportati in Palestina.

Ma per meglio ravvisare, e conoscere ogni volta più qual fosse la Regola de' Religiosi Ospedalieri, a me sembra, che si debba rintracciar diligentemente quale essa fosse ne' più rimoti suoi principj in Italia, prima che venissero trasportati in Palestina; indagar quindi in qual modo venisse osservata ne' suoi progressi da altri Religiosi, che venivano considerati come viventi sotto la stessa Regola di quella professata dall' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme; finalmente cercare qual fosse la Regola medesima, quando, dopo la decadenza delle cose de' Cristiani, e dopo le perdite fatte in Terra Santa, si pensò in Europa a riformarla, ed a ritrarla a' suoi principj, facendo nelle cose di Religione ciò che un acuto Politico consiglia di fare in quelle di Stato. Quali fossero le Regole, che si tenessero da' Religiosi dell' Ordine di S. Benedetto, o derivati da essi, ne' molti Spedali fondati per li pellegrini, e per li poveri, ed infermi in Italia; tanto tempo prima delle Crociate, e principalmente ne' due grandiosi stabilimenti del Montecenisio, e del Monte di Giove, o sia del Grande S. Bernardo, troppo difficile è il rintracciarlo. Mercè per altro le erudite fatiche dell' instancabile Giovanni LAMI, possiamo ve-

- nir in cognizione qual fosse la Regola dell'Ospedale d'Altopascio fondato parecchi anni avanti alla prima Crociata, alla qual Regola si vuol crederè; che uniforme fosse quella osservata da altri Religiosi Amministratori di consimili Ospedali di poveri, e di pellegrini sparsi per l'Italia. Che anzi è degno di special considerazione, che, trattandosi di tempi meno rimoti dalla prima Crociata, e di Religiosi Italiani, l'uniformità della Regola con quella professata da Gerardo
- **Institutore, non di un nuovo Ordine, ma di un nuovo, e più ricco e grandioso Ospedale in Gerusalemme, confermerebbe sempre più la narrazione di GUGLIELMO di Tiro, ed assicurerebbe all'Italia il vanto di aver data l'origine all'Ordine Gerosolimitano.**

È certo, che l'Ordine de' Religiosi di Altopascio esercitava le opere medesime di Cristiana Carità, che, molto prima del Mille, si esercitavano da' Religiosi, che servivano l'Ospedal de' pellegrini sul Montecenisio, e su quello detto poscia del Gran S. Bernardo; e quindi dopo, ed oltre al Mille e cento, esercitavansi dal buon Gerardo, e da' suoi Religiosi nell'Ospedal di Gerusalemme. I Toscani però, avendo con molta diligenza, ed accuratezza conservate le antiche Memorie, si può, mediante di esse, supplire alle lacune de' tempi più bassi, e ricavare da questi sparsi, e laceri avanzi l'intero sistema della Regola primordiale, da cui gli Ordini Cavallereschi poscia tutti derivarono. Abbiamo Memorie di Altopascio anteriori alla fondazione dello

Spedale di S. Giovanni di Gerusalemme; quindi abbiamo la Bolla di Papa Lucio III, che conferma la Regola dell' Ospedal di Gerusalemme, in data dell' anno 1185; finalmente la Regola de' Frati di Altopascio dell' anno 1239. Ora se questi Monumenti concordano mirabilmente nella sostanza tra di loro, non dovremo inferirne, che formino un solo tutto? Che questi diversi Ordini ne formassero da principio un solo? E che inoltre supplir si debba alle mancanze riguardante ciascuno di questi Ordini, direi così, paralleli, valendosi de' Monumenti, che si trovano, per ciò che appartiene a certi determinati tempi, soltanto in uno di essi, allo stesso modo, che si suppliscono, e si spiegano i Monumenti dell' Antichità figurata, mediante incisioni in camei, o bassirilievi della medesima antichità, copiati dagli originali medesimi?

Che l' Ospedale de' pellegrini di Altopascio esistesse prima della conquista di Gerusalemme fatta da' Crocesegnati, non ce ne lascia dubitare il mentovato LAMI, come è detto sopra. La facciata della Chiesa di Altopascio, di cui esso LAMI ne fece stampare, e ne unì il disegno, mostra un' antichità non posteriore al Mille. Il gusto dell' Architettura è il medesimo, di quello che si vede in molte Chiese, che si fabbricarono circa que' tempi, segnatamente in Toscana; anzi in un libro, che tiene in mano una figura scolpita in fronte della Chiesa medesima, pare al sopraccennato LAMI d' avervi potuto leggere segnato precisamente

Lami, *Deliciae erudit.* vol. XVI, p. 1326 e 1327.

Lami, loc. cit. pag. 1343.

Lami loc. cit.
c. 1350, 1331,
p. p. 1345.

Id. ibid. pag.
1351.

l'anno MLXV. Servivano poi que' Religiosi i poveri viandanti, i pellegrini sì sani, che ammalati; ed oltre al ricevere, alloggiare, ed alimentare i pellegrini, aveano l'incombenza que' buoni antichi Religiosi di costruire i ponti necessarj sui fiumi, e torrenti, far barche per traghettarli, e case lungo i medesimi, e di render comode, e buone le strade maestre, e mantenerle tali, e farle in ogni parte sicure; poichè osserva il LAMI, che nel Secolo XI, e XII in Italia era stimata opera principale di carità verso il prossimo, assisterlo, ed ajutarlo ne' suoi viaggi, non solo col comodo dell' Ospizio, ma eziandio con agevolarli in diverse maniere il viaggio medesimo. Da una Carta del 1156 presso lo stesso LAMI appare sempre più, che i Religiosi di Altopascio aveano la cura de' ponti: perciocchè la persona pia, che fa in favor di essi un legato, dice di farlo = *Ecclesiis, Ospitalibus, Pontibus, Clericis, Laicis, etc.*

Helyot T. II.
pag. 281.

Teophil. Rayn.
Op. Tom. VIII.
pag. 148.

Il P. HELYOT nella sua Storia degli Ordini, Monastici, Religiosi, e Militari, non solamente parla pure di questo degli Ospedalieri di Altopascio, accennando come venne poscia anche introdotto, e stabilito in Francia, ma tiene in un Capo intiero dell' Opera sua special ragionamento de' Religiosi costruttori de' Ponti. Parla di un certo *Benezet*, in Latino *Benedictus*, che costrusse un Ponte in Avignone nell' anno 1177, e dopo aver allegata l' autorità di quel grande Filologo il nostro P. Teofilo RAYNAUDO, il quale pretende, che

quel santo uomo abbia fatto fabbricar un Ospedale dove installò Religiosi, che dovessero ricever pellegrini, e mantener il Ponte, aggiunge esso P. HELYOT creder egli verisimile, che, quando gli Ospedalieri di Altopascio furono introdotti in Avignone, entrasse quel pio uomo (cioè il mentovato *Benezet*) nell'Ordine, e ne fosse Procuratore *. Di questa incombenza

* Intorno a quest' Opera del P. HELYOT è notabile quanto leggesi nel Continuatore della *Biblioteca volante del Cinelli scanzia XXIII. Roma 1739. p. 7.* Ecco il luogo di quello Scrittore fedelmente trascritto — » Il » P. BONANNI Gesuita, di cui ampio, e meritato elogio si legge nel » *Giornale de' Letterati d' Italia*, Tom. 37, pag. 361. diede fuori nel 1711 » un *Catalogo degli Ordini Equestri, e Militari con esattissime Tavole a » bulino* rappresentanti gli abiti di ogni Ordine, il quale forma il quarto » Tomo dei Catalogi di tutte le Religioni, ed Ordini del Mondo, da » esso già stampati. Quattro anni dappoi un audace Anonimo in lingua » Francese produsse colle stampe di Douai più Tomi in 4.^o grande della » stessa materia (N. B. In una annotazione in pie' di pagina dicesi poi » I Tomi sono otto di un certo HELYOT). Egli essendosi servito del » preparato argomento, e di qualche cos'altro, seduto in istranna, pre- » tese di redarguire il P. BONANNI di Plagiario, accusandolo ancora, che » non si fosse servito di buona, scelta, e severa Critica; ma sapeva molto » bene il P. Gesuita, che quella non era opera, in cui fosse d'uopo » fare il nasuto — Sin qui quello Scrittore. Aggiungeremo Noi, che quanto intervenne al celebre Marchese MAFFEI, conferma ciò, che qui dice in ultimo il Continuator del CINELLI: perciocchè, avendo il MAFFEI scritto l'opuscolo *de Fabula Equestris Ordinis Constantiniani*, si sdegnò contro di lui il Duca di Parma, ed ottenne, che il Libro fosse proibito da Roma con Decreto dei 17 di Gennaio 1714, sebbene sia stato proibito, come dice sentenziosamente il Cavaliere Ippolito Pindemonte, dalla politica della Corte, non dalla Santità della Religione. — *Pindem., Elogio del MAFFEI p. 18.*

di costruir Ponti, propria degli antichi Religiosi Ospedalieri, ne ritroviamo un avanzo, o traccia, che vogliam dire, ricavata da Memorie patrie, nell'Ordine divenuto, prima di tutti gli altri, Cavalleresco, vale a dire nell'Ordine de' Templarj, derivati, come è detto sopra, dall'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme. In certe esatte Memorie inedite riguardanti il Borgo antico di Testona, e di Moncalieri, riferite dal fu Conte Amedeo PONZIGLIONE nel suo Saggio Storico dei Templarj del Piemonte, dicesi, che risultava da deposizioni di Testimonj esaminati nell'anno 1426, che il Ponte di Po a Moncalieri era stato fabbricato da' Cavalieri Templarj, nelle ragioni de' quali erano sostenuti i Cavalieri Gerosolimitani, poscia di Malta.

Ozj Letterarj,
vol. III, p. 132.

§. I I I.

Antico segno portato dagli Ospedalieri in Italia, lo stesso che quello portato in Terra Santa dai Religiosi dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme.

Del rimanente gli Ospedalieri sin dalla prima origine loro, per dimostrare con qualche esterno segno la cura, che si pigliavano de' ponti, e delle strade, portavano, come attestano, tanto il P. HELYOT preno-

Helvot, T. II,
pag. 250.

Lami loc. cit.
pag. 1342

minato, quanto il LAMI, nel mantello, che era bigio, o bruno, come tutto il resto dell'abito, la figura di una trivella, o succhiello, o martello, od altro stru-

mento fabrile della forma di un T Greco, o Latino, se non che l'asta perpendicolare era in fondo acuta, ed atta a forare, siccome l'asta di sopra a traverso era ne' suoi termini ottusa, perchè fosse buona a ribadire, ovvero in forma di accetta per tagliare, od appuntata da due parti. Forse i Religiosi, che portavano questi segni, o martelli, ne variarono la forma ne' diversi tempi, e Paesi. Ospedale già esisteva nella Città di Alba, detto di S. Teobaldo, sin dall'anno 1206, come da una Carta di permuta di quell'anno medesimo, dove tra le coerenze è designata una possessione propria di esso Ospedale, ricavò il signor Giuseppe VERNAZZA-FRENEY diligentissimo scopritore di reconditi aneddoti, specialmente riguardanti la Storia delle nostre Contrade, di cui, secondo l'usata sua cortesia, gentilmente mi ha fatto copia mai sempre.

Ora, che il più antico Santo, che nel Secolo XI portasse il nome di Tebaudo, o Teobaldo, (con cui si confuse talvolta quello, che circa un Secolo dopo ottenne culto sacro nella Città di Alba prenominata) fosse dell'Ordine degli Ospedalieri, e che attendesse alla conservazion delle strade, ed alla costruzione dei ponti, e delle barche, ne abbiamo una prova di più nella forma, in cui viene rappresentato nelle più antiche imagini, che di lui ci rimangono. In una mezza figura dell'anno 1429 scolpita entro un tondo in bassorilievo di legno, già esistente nel Coro della Chiesa di S. Francesco di quella Città, copiata, come ogni ra-

gion vi ha di credere, da più antichi originali, e fatta incidere in rame parecchi anni sono dal signor Giuseppe VERNAZZA pre nominato, quel Santo viene rappresentato vestito in abito da Monaco, e tiene in mano un' ascia, od accetta, armata dalla parte opposta di una punta, un istrumento in somma proprio per lavorare attorno a' grossi legnami de' ponti, e delle barche, consimile a quelli descritti dal P. HELYOT. In un' altra figura intera del medesimo Santo, di mezzo rilievo in marino, fatta scolpire nel medesimo anno

Vernazza, Osservazioni Mss. del culto di S. Teobaldo. Annotaz. alla vita, an. 21. Imagini.

1429 dal Vescovo Alerino Rambaudo, di cui fa menzione lo stesso signor Giuseppe VERNAZZA nelle Osservazioni sue manoscritte intorno al culto di S. Teobaldo, e che si compiacque pure di comunicarmi, è rappresentato con istivaletti ne' piedi, ed una conchiglia sul destro lato della clamide, segni di un Ordine Religioso, che a' pellegrini servisse, e con un istrumento in mano della stessa natura a un di presso di quello, che tiene la figura in legno sopraccennata.

Di sì fatti istrumenti, attesta pure il precitato P. HELYOT, di averne veduti parecchi, scolpiti anticamente sulle tombe, che erano rimaste nella Chiesa di S. Magloire. Ma più notabile si è quello, che dice in questo proposito il LAMI, e maggiormente pregevoli sono i monumenti autentici, ch' ei reca in mezzo di antichità più rimota. Non solamente afferma il LAMI, che questo segno, o martello era di color bianco, citando l' autorità di Francesco Galeotti, e non solamente ne

Lami loc. cit. pag. 1. 42, e pag. 1546.

addita le figure disegnate nell'antico Codice della Regola di Altopascio, di cui ci occorrerà quanto prima di ragionare, ma inoltre, ciò che più importa, trovò, e pubblicò alcuni di questi segni scolpiti nel campanile bello, ed elevato, come dice il medesimo LAMI, della Chiesa di Altopascio, che mostra un' antichità non posteriore al Mille. Ora in questo antichissimo segno degli Ospedalieri Italiani, anteriori alla conquista di Gerusalemme, si osserva dal LAMI, che la traversa era come due spicchi di Croce di Malta: cosicchè non solo si ravvisano in esso gli elementi a dir così della Croce di Malta, ma a un dipresso la medesima precisa forma di quella, che portano a' giorni nostri tuttora certi Frati servienti dell'Ordine di Malta, e che vien chiamata *Martelletto*, conservando l'antico nome.

V. la figura in fronte della presente Dissertazione.

Ma che dovressi dire poi, se in autorevolissimo documento, riferito dal medesimo P. PAOLI, troviamo, che affatto consimile al martello de' Religiosi di Altopascio, era il segno, o croce primitiva che vogliam dire, dei Religiosi dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme? Tanto si raccoglie da un' antica dipintura tratta da un Codice della Vaticana, che il P. PAOLI fece intagliare, e pubblicò dopo l'Appendice alla Dissertazione sua. Io non sono lontano dal credere, che quel Codice, e la Pittura non sieno più antichi dell'anno 1200, ed eziandio posteriori di parecchi anni a quell'epoca, non già però, attesa la ragione, che ne

Paoli, Dissert. Appen. p. 121. e Dissertaz. pag. 242, e 243.

allega il P. PAOLI, vale a dire, perchè l'Autore di quel Codice si attiene alla narrazione di GUGLIELMO di Tiro, ma per un altro più convincente motivo; e questo si è, perchè i Teutonici, in quell'antica Pittura effigiati, non formarono un Ordine separato e distinto dagli Ospedalieri, salvo dopo l'anno 1240, come appare da una Bolla di Papa Gregorio IX, di cui più sotto dovremo ragionare. In esso Codice adunque si veggono dipinti i Religiosi dei tre Istituti di Ospedalieri, che erano allora in Terra Santa, in abito, dice il P. PAOLI, di comunità col segno sopradivisato sul mantello, segno che già era divenuto, e chiamavasi Croce, sebben mancante del quarto superiore, come il Tau degli Antoniani, e di colore diverso, cioè bianco in quello degli Ospedalieri, rosso in quello de' Templarj, ed in quello dei Teutonici nero. Per verità non so concepire, come un personaggio dotato del lume dell'intelletto, e cui non mancava ampia suppellettile di cognizioni, e di documenti Ecclesiastici, ed in ispecie appartenenti all'Ordine Gerosolomitano, come il P. PAOLI, in vece di appagarsi di questo monumento autentico, per assicurarsi qual fosse l'antico, e primo distintivo dell'Ordine, vada piuttosto lavorando di fantasia, ed a grotteschi, ora cercando co' mistici le otto Beatitudini nelle otto punte della Croce di Malta, ed ora pieno d'idee Militari, ravvisando in essa, non già le traccie dei primi utili strumenti, adoperati in vantaggio de' viandanti, e del prossimo nella

costruzion de' ponti, ma bensì quattro armi, o turcassi ripieni di frecce, che stretti al calcio venissero a formar una Croce, trasformando per sì fatto modo l'umile sagrosanto segno della Redenzione nostra, in un trofeo orgoglioso di armi, e di spoglie guerriere.

Il fatto sta, che ogni ragion persuade a credere, che all'arrivo de' Crociati in Terra Santa, e dopo la conquista di Gerusalemme, i Religiosi Ospedalieri, che già trovavansi colà col buon Gerardo, e che già portavano quel segno su' mantelli loro, avendone perduto il significato, massimamente dopo la grandezza, in cui era salito l'Ordine, lo denominassero Croce, senza cangiarne la forma. Lascio stare quanto del mistico Tau si scrisse ampiamente, trovando in esso gli eruditi Antiquarj, il simbolo della propagazion della vita, ed il simbolo della vita eterna, equivocando, alcuni degli antichi Cristiani. Certo è che la forma della vera Croce del Salvatore non fu diversa dal Tau, se dobbiam credere ad antichi autorevolissimi Scrittori Ecclesiastici, come TERTULLIANO, S. GIROLAMO, S. PAOLINO di Nola; e vi ha fondatissimo riscontro, che in tal forma da molti si rappresentasse nelle immagini, peranco dopo il 1200: perciocchè Papa Innocenzo III, che resse a que' tempi la Chiesa, per conciliare tra di loro quelli che asserivano, che la Croce del Signore avesse la forma del Tau, con quelli altri, che vi aggiungevano un quarto braccio superiore, disse, quasi in modo di amichevole componimento, che il Tau

V. Visconti,
Museo Pio-Cle-
mentino, T. II,
pag. 36 ec.

Innocent. III,
in Orat. presso il
Sandini. Histor.
Famili. Sac. de
Christo cap. xv,
p. 205.

esprimeva la forma della Croce , prima che Pilato vi facesse apporre sopra il titolo ; ed anche molto tempo dopo Fra Giordano , in una predica fatta nell' anno 1305, dice (sebben con erudizione poco fruttuosa per li mercatanti Fiorentini , cui predicava) , che la struttura della Croce era a modo di T Greco. Mentre adunque in Europa , e specialmente dal Fondator dello Spedale di S. Antonio di Vienna in Delfinato , si trasformava il martello degli antichi Ospedalieri di Altopascio nel misterioso Tau di color cilestro , secondo la narrata visione , Raimondo de Podio successor di Gerardo , nel compilar , che fece , la Regola dell' Ospedale di Gerusalemme in Palestina , e tra Principi Crociati , lasciando sussistere quell' antico segno , il chiamò Croce , come , attesa la forma sua , a buona ragione a quei tempi chiamar il potea.

Baldelli , Vita del Boccaccio
Illustr. I , p. 229
in nota.

§. I V.

Regola degli Ospedalieri di Altopascio.

Una prova convincente , che tale fosse il distintivo de' Religiosi dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme , o per meglio dire , che tal forma avesse la Croce , che dovean portare nell' abito , la ricaviamo dalla Regola nuovamente data nell' anno 1239 a' Religiosi Ospedalieri d' Altopascio , Regola della quale dobbiamo ora parlare alquanto di proposito , per confrontarla con quella

dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme approvata nell' anno 1185 dal pre nominato Papa Lucio III. Essendo venuti in maggiore grandezza i Religiosi Gerosolimitani, che non quelli di Altopascio, sebbene sostanzialmente entrambi di uno stesso Ordine di Ospedalieri, ed avendo i Gerosolimitani fatta qualche novità nella Regola, i Religiosi di Altopascio vollero adattarsi alla medesima. Il Maestro Generale di Altopascio pertanto impetrò ai 5 di Aprile dell' anno 1239 da Papa Gregorio IX la Regola de' Gerosolimitani. Questa Regola, dettata in antico dialetto Toscano, esisteva, dice il LAMI, presso il Conte Senatore Ferrante Capponi in Codice membranaceo, il quale apparisce originale sì dallo scritto, come dal Tau, che è disegnato sopra la membrana.

Lami. Delio.
erud. loc. cit.
p. 1315.

Cominceremo adunque a notare di volo, che dandosi, dopo l' anno 1200, la Regola de' Gerosolimitani a' Religiosi di Altopascio, e prescrivendosi, che *li Frati di tutte le obbedienze portino lo segno del Tau*, e d' altro canto nelle pitture del Codice Vaticano, di cui è detto sopra, e che sono di una età medesima, scorgendosi, che i Gerosolimitani portavano la Croce di una stessa e identica forma, ne dobbiamo conchiudere, che a que' tempi non si fosse peranco fatta variazione veruna circa tale distintivo, sia che Tau si chiamasse, o veramente Croce. Sebbene poi si rechi dal LAMI il principio della Regola di Altopascio *secondo la nuova Costituzione* (come in

Lami, loc. cit.
pag. 1435.

essa dicesi) *novellamente facta da Messer lo Papa Gregorio Papa IX* , e molti Articoli sparsamente della Regola medesima , sarebbe stato desiderabile , che interamente compita pubblicata l' avesse : poichè allora ci verrebbe fatto più agevolmente di confrontarla colla Regola de' Gerosolimitani ; e meglio supplir potremmo , mediante la Regola dell' Ospedale di Altopascio , a quella dell' Ospedale di Gerusalemme , giacchè non abbiamo alla luce le Costituzioni dell' Ordine Gerosolimitano riformate nel Secolo XIII. Comunque siasi però , io mi lusingo che da que' pochi Articoli , che ne ha pubblicati il mentovato LAMI , si potrà ricavare tanto che basta per ciò , che riguarda il sostanziale.

Lami, loc. cit.
 pag. 135r , e p.
 255.

Osserva il LAMI , che in questa Regola dell' anno 1239 data dal Maestro Generale Gallico , parlasi bensì de' servigj da prestarsi a' Pellegrini , ma non più della cura de' ponti , e delle strade , onde non si ha da far meraviglia , se la trivella , l' accetta , ed il martello già avevano perduto il significato loro , ed eransi trasformati nel misterioso Tau. Osserva pure il LAMI , che i Frati Sacerdoti erano pochi , e per lo più uno ve ne era soltanto per Magione , o sia Spedale che dobbiam dire ; il rimanente tutti erano laici , altra conformità co' Religiosi di S. Giovanni di Gerusalemme. Conformità assai notevole si è parimente quella notata da esso LAMI , che nella Regola si parla molto di ammalati sino a chiamarli , come ne' più antichi monumenti de' Gerosolimitani , i *Signori dell' Ospedale*. Il

Capo dell' Ospedale di Altopascio chiamavasi Rettore; prese quindi il nome di Maestro. I Rettori particolari degli Spedali, e Magioni sparse per l' Europa riconoscevano per Superiore il Maestro Generale di Altopascio *. Si prescrive nella Regola di Altopascio, come in quella de' Gerosolimitani, a' Religiosi che vanno fuori dell' Ospedale per le Città, e Castella, di portar il lume acceso con esso loro, per poter in caso di bisogno accompagnare, e fare scorta ai viandanti, e di andare attorno per addimandar l' elemosina *per li santi poveri*, come ivi vengono nominati.

Lami, loc. cit.
p. 1330, 1331
e p. 1342.

Lami, p. 1350.

Non trovasi poi, che professar dovessero i Religiosi dell' Ospedal di Altopascio altra Regola, fuorchè quella medesima dell' Ospedal di Gerusalemme, altra prova, che derivavano tanto gli uni, come gli altri, da uno stesso antico Ordine, che già esisteva distinto, e da per se ne' tempi più remoti. Se pochi erano i Sacerdoti, com'è detto, nell' Ordine di Altopascio, molti, e di varie dignità erano i Laici, i Maestri particolari

* L'Ordine di Altopascio sussisteva ancora con lustro verso la metà del Secolo XV. Il Signore Giuseppe VERNAZZA-FRENEY, intelligente scopritore di rarità erudite, trovò negli Archivj dei PP. Domenicani di Gaeta una Carta dell' anno 1440, da lui trascritta, e con altre peregrine notizie raccolte ne' suoi viaggi cortesemente comunicatami, in cui si fa menzione di un Maestro di Altopascio di quel tempo, che dovea essere persona di alto affare, ne' seguenti termini -- » Nos Bartholomeus de bonitis de urbe veteri decretorum doctor, magister sancti jacobi de alto-
» passu, sanctissimi domini nostri pape cubicularius, ipsiusque, et ejus
» camerarii, nec non curie causarum camere apostolice generalis auditor.

Lami. loc. cit.
pag. 1314., e p.
1555. ~

delle Magioni, i Priori, i Baiulli, i Comandatori, i Senescalchi, i Cavalieri; ed oltre ai Frati vi erano pure, come presso ai Gerosolimitani, altra specie di persone, che chiamavansi Servienti. La dignità poi di *Comandatori* spiega chiarissimamente la voce Latina *Praeceptor*, cui vennero date varie interpretazioni, che non sussistono; attesochè si partì dal presupposto, che si fatti antichi Precettori fossero una cosa medesima che possessori di Beni ottenuti in Commenda, quandochè la voce stessa di *Comandatori* (che con poca variazione divennero *Commendatori*) denota, che non erano altro in origine, fuorchè Rettori di particolari Magioni, vale a dire, non già Commende, ma bensì Ospedali d' Infermi, e di pellegrini, in cui comandavano. Anche nella Regola più antica, che si abbia de' Gerosolimitani, che si è quella inserita nella Bolla di Papa Lucio III dell' anno 1185, troviamo in sul bel principio, che i diversi Articoli di essa Regola chiamavansi Comandamenti, *commandemens* in quell' antico linguaggio Francese, vale a dire *precetti*; e nel capo XV troviamo dirsi: *comandons et ordonnons de commandement*, che è tanto come dire *comandiamo, ed ordiniamo di precetto*. Con nome poco diverso, cioè con quello di Prepositi, chiamavansi i Superiori de' Monasterj degli Umiliati aboliti da S. Pio V, e quando, mancata la prima osservanza, e disciplina, si fecero, secondo che narra nella Vita di S. Carlo Borromeo il GIUSSANO, padroni, e proprietarj delle rendite co-

muni de' Monasterj, ed essi Prepositi, colla comodità di quelle grosse entrate, vivevano da Gentiluomini Laici, attendendo alle caccie, e dandosi tutti i passatempi de' Laici, *Commende* parimenti, come attesta lo stesso GIUSSANO Scrittore contemporaneo, chiamavansi le Prepositure loro.

Giussano, Vita di S. Carlo Borromeo, Lib. II, cap. XIV., pag. 79, e seg.

§. V.

Cavalieri dell' Ordine di Altopascio. Conformità tra essi, ed i Gerosolimitani.

Quanto a' Cavalieri, nella Regola di Altopascio al Capo XCIII, recato dal LAMI, si prescrive in precisi termini, come segue = » Nessuno adimandi nell' Ospitale di farsi Cavalieri, se impromesso non li fosse innanzi, che riceva l'abito della Religione dell' Ospitale, maximamente quando saranno notricati nella casa dell' Ospitale. Se sieno figliuoli di Nobili quando verranno ad età con volontà del Maestro, ovvero del Comandatore, et con consiglio dei Frati * della

Lami loc. cit. pag. 1445

* Il nome di *Frati* comune a tutti i Religiosi Ospedalieri, ed intorno a cui va ghiribizzando il P. PAOLI (*Dissert. pag. 262.*) vedendo in essi combattenti, e fratelli d'armi, dimostra, che l'ordine Gerosolimitano, e per conseguente quelli de' Templarj e de' Teutonici, derivati erano da Monaci. Sin dal principio del IX Secolo, secondo il celebre MURATORI, il gran Maestro in fatto d'Antichità de' tempi di mezzo, col nome di » *Frati* si denotavano i Monaci — » *Praeterea illum (Ermoldum Nigel-*

» Casa. Il contenuto in questo Capitolo, se per una parte dà chiaramente a divedere, che i Cavalieri non formavano allora una parte essenziale dell'Ordine di Altopascio, e che il farsi Cavaliere era piuttosto una permissione, che concedevasi a' Religiosi ogni qual volta fossero figliuoli di Nobili, dimostra però d'altra parte, che già introdotto erasi, prima dell'anno 1239, in quell'Ordine lo spirito di Cavalleria, e che cominciava a diventare Ordine militare. Nella Regola precitata de' Gerosolimitani approvata nell'anno 1185, cioè soli cinquant'anni prima, non troviamo farsi menzione di Cavalieri. Ora, non avendosi altra Regola de' Gerosolimitani, contemporanea a quella di Altopascio, ed essendo altronde sicuri, che era la medesima, questo si è appunto il caso di supplire, colla Regola degli Ospedalieri di Altopascio, alla lacuna nella serie degli Stabilimenti degli Ospedalieri di Gerusalemme; e per conseguente dir dobbiamo, che, o questo Capitolo riguardante i Cavalieri siasi formato da' Gerosolimitani durante l'intervallo dei sopraccennati cinquanta quattro anni, ovvero che il contenuto in esso siasi introdotto insensibilmente nell'Ordine per via di consuetudine, cosa facilissima ad intervenire tra Religiosi

» lum) fratrem appellavit (*Pipinus Rex*). Istud vero nomen . . . olim » Monachos potissimum designabat, uti eorum temporum monumenta » evincunt. — *Muratori R. I. Tom. II. Praef. in Ermoldi Nigelli carmen*, pag. 7.

semplici laici, inclinati alle armi, e da lungo tempo usati a valersene in Palestina. Dal modo però, in cui è concepito il Capitolo della Regola di Altopascio si ravvisa, che non ostante tal consuetudine, ed il permesso, che si accorda a' Religiosi di farsi Cavaliere, ciò non pertanto si riguardava ancora come una semplice condiscendenza, e come una novità l'unire insieme la cavalleria colla profession Religiosa.

Vero è, che il P. PAOLI non ha tanti riguardi, e, Paoli Dissert., pag. 265. de' Crociati in genere parlando, afferma, che la Croce presa, tutti li fece Cavalieri, che è cosa troppo maggiore di quella fatta da quel valentuomo presso il Bocaccio, che de' Certaldesi tutti fece tanti Crociati con Bcc. Giorn. vi. Nov. x. quei carboni, come ognun sa. Ma a questa strana idea del P. Paoli si oppongono non solo i monumenti tutti della Storia, ma specialmente i Regolamenti stessi dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, ora dettò di Malta, che pur doveanli esser noti. Io non negherò già, che molte persone nobili e potenti entrassero nell'Ordine sin da' primi tempi di esso, segnatamente dopo le acquistate ricchezze, che, siccome sappiamo dagli Storici, ed in ispecie da GUGLIELMO di Tiro, non tardò ad acquistarne delle grandiose dopo la conquista della Città Santa di Gerusalemme. Anche tra gli antichi Benedettini moltissimi erano i gran Signori; ma è cosa troppo diversa, che da personaggj di alto affare, e stati anche lungo tempo in sulle armi, si abbracci l'umile professione di Religioso,

abbandonando queste grandezze, dal congiungere l'umiltà Religiosa collo splendore del sangue, e colla professione delle armi. Ora è manifesto, che questa rivoluzione non si operò, se non se lentamente dopo la prima Crociata.

Dictionnaire de
Diplom. par D.
De-Vaines, art.
Chevalerie. V.
Murat., Dissert.
LIII. Antiq. Ital.

Ancorchè poi vi fossero persone nobili nel Secolo XI., nel fine del quale si fece la conquista di Gerusalemme da' Principi Cristiani, i nobili non chiamavansi peranco *milites*, intendendo questa voce in senso di *Cavaliere*; e secondo, che ne pensano Letterati versatissimi nelle Antichità barbariche del medio-evo, non s'introdusse tal voce in questo senso, se non se nel Secolo XII. Quello poi, che ad evidenza dimostra, come non prima del fine del Secolo appunto, e principio del XIII s'introducesse nell'Ordine Gerosolimitano l'uso di non ammettere nel grado di Religiosi Militi altri fuorchè persone nobili, si è, che non venne prescritto, per chi desiderasse di essere ricevuto Religioso Milite, di dover provare di esser figlio di genitori, i quali di nome, e d'insegne gentilizie fossero nobili, salvo parecchi anni dopo il 1239, epoca della Regola di Altopascio. Di fatti Ugon di Revello * Gran Mastro, che resse l'Ordine dopo la metà di quel Se-

* *F. Ugo de Revel* — » Qui in Fratrem militem recipi optabit necesse
» est ut autentice probet se ex iis parentibus esse procreatum, qui nomine
» et gentilitiis insignibus sint nobiles — *De receptione Fratrum*, tit. II,
art. XVII, pag. 9. — Statuti di Malta, edizione del Rondinelli del 1588.

colo, si è il primo, il quale tal Legge promulgasse. Le prove di Nobiltà, che comprendano altri gradi oltre a' Genitori, non s'introdussero, se non se dopo il 1300, anzi nell'Ordine di Malta non troviamo, che si esigessero prima della metà del Secolo XVI, quando il Gran Mastro Giovanni di Omedés dichiarò, che nelle prove dei Fratelli Cavalieri, sotto nome di parenti, dovessero intendersi non solo il Padre, e la Madre, ma gli Avoli, e le Avole paterni, e materni. Le ultime poi più rigorose vennero, secondo che attesta il ZILIOLO Scrittore contemporaneo *, lodato assai

V. De-Vaines
Diet. Diplom.,
artic. Noble, et
Noblesse.

De Verb. sig-
nific., Tit. XIX.
art. XXXVII, p.
203.

* » Essendo (l'Ordine di Malta) Religione molto cospicua, ed allettando colla speranza delle prede, e con la sicurtà di non poter mai nessuno de' Cavalieri, stanti le provisioni dell'Hospitale, ridursi a morire di povertà, molti Dottori, Conti, et Mercanti vi applicano volentieri i loro figliuoli, avendo ultimamente il Garzes Successore del Verdala regolata la forma della elezion loro, col decretare (cosa però stimata stravagante appresso gli altri Ordini), che i Pretendenti avessero a far prova, che tutti i loro Ascendenti da parte di Padre et Avo et Madre et Avola siano vissuti honoratamente di entrate, officii, e mercanzie per dugento anni avanti almeno, et sempre col nome di nobili, parendo loro cosa vanissima il cercar nomi odiosi di nobili e non nobili, e fazioni di famiglie vecchie e nuove, mentre si deve attendere alle condizioni proprie degli uomini; e tanto più ridicola, quanto che si vedeva ad messo il servo et il povero, et escluso all'incontro il Padrone ed il Ricco, et che coloro, i quali possono riuscir Vescovi, e Cardinali, e Senatori, non possono essere Cavalieri, o Frati di Malta — *Alessandro Ziliolo, Storie Memorab. de' suoi tempi lib. II, pag. 63. Venezia 1642.* — Quanto a' Mercanti ammessi nell'Ordine a que' tempi in Italia, ecco ciò che ne dice Fra Sabba Castiglione Cavaliere Gerosolimitano, che morì nell'anno 1554: nella sua Commenda di Faenza, detta la Magione (*Zeno, note al Fontan., T. II., pag. 337.*) ne' suoi Ricordi. *Ricord. CXI, pag. 131.* » La

174 NAPIONE , DELL' ORDINE DI S. GIOVANNI. CAP. V.
dal FOSCARINI, prescritte dal Gran Mastro Spagnuolo
Martino di Garzes mancato di vita non prima del
1601.

Quanto al cingolo della Milizia, ed all'essere armato
Cavaliere, funzione sostanzialissima nel sistema della
Cavalleria, ed a cui il P. PAOLI suppone, che supplisse
il prender che facevasi la Croce da quelli, che di-
sponevansi al passaggio in Terra Santa (che tutti non
erano Gentiluomini *) doveano farla, i Religiosi po-
stulanti al grado della Milizia, separatamente prima
di ricever l'abito dell'Ordine, e di far la professione.
Questa funzione dovea farsi da alcun Principe Catto-
lico, o da altro Personaggio, che avesse facoltà di
conferir la Cavalleria, o in difetto da un Religioso;
che fosse Cavaliere. Tale è la consuetudine riferita

» mercanzia ai tempi nostri è sì degno ed onorato esercizio, che nessun
» Gentiluomo privato, per grande che sia si può vergognare, e sdegnare
» mettervi i figliuoli, poichè i Veneziani, i quali fanno tanta professione
» di nobiltà, che quasi beffe si fanno de' Gentiluomini di Terraferma,
» tutti esercitano la mercanzia, ed i più nobili tra loro sono i maggiori
» Mercanti. La medesima esercitano i Fiorentini, i Genovesi, i Bolo-
» gnesi, Sanesi, Lucchesi, ancor essi molto antichi, e nobilissimi Gen-
» tiluomini.

* Certamente non erano Gentiluomini tutti quelli, che componevano
l'Esercito Cristiano della prima Crociata: se dobbiamo prestar fede al
MURATORI, il qual dice negli Annali d'Italia all'anno 1095. — » Si
» mosse in quest'anno una infinità di Cristiani Crocesegnati alla volta
» dell'Oriente, composta della schiuma di tutti i masnadieri, e della
» canaglia della Francia, Germania, ed Inghilterra, e con loro anda-
» rono Femmine da partito senza numero.

negli Statuti di Malta, i quali sembra, com'è detto sopra, che avrebbero dovuto esser noti al P. PAOLI, che di quell'Ordine scrive con apparato di tanta suppellettile erudita, e sì diffusamente. Importantissima considerazione poi, che naturalmente si presenta, ed a cui però non pare, che il medesimo P. PAOLI ponesse mente, si è che non solo la professione della Cavalleria congiunta colla ospitalità, ma eziandio il combattere in difesa della Fede Cattolica, non fanno parte della Regola, o sia dell' Istituto Religioso dell' Ordine, ma soltanto vengono prescritti dalla Consuetudine, e dagli Statuti * di tanto tempo posteriori alla Regola, e che si vogliono diligentemente distinguere da essa. Accuratamente, e saviamente perciò li distingue il Gran Mastro Raimondo Berengario, che governò l'Ordine verso il fine del Secolo XIV, dichiarando espressamente, che la Regola soltanto, e non già le consuetudini, e gli statuti, era quella, che obbligava in coscienza i Religiosi, cosa che distrugge da'fondamenti l'intero sistema del P. PAOLI; e questa Regola stessa convien dire, che già sin dal Secolo XVI non si osservasse più puntualmente, e fosse andata in gran parte in desuetudine: perciocchè il Bosio

De Receptione
Fratrum Tit. II,
præcit. § II, p.
7.

De Regula,
Tit. I, § III,
p. 2. de poena
transgression. Re-
gulæ, et Statu-
torum.

* La prima compilazione degli Statuti dell'Ordine Gerosolimitano, che ci sia nota si è quella del Gran Mastro Pietro d'Aubusson, stampata in Venezia nell'anno 1494. — PACIAUDI, *Memorie de' Gran Mastri*, T. I, pag. 167.

Bosio, Storia
di Malta T. II,
p. 331, Roma
1602.

fa menzione di un Fra Pietro del Pogliese Cavaliere, dic' egli di santa vita, il quale osservava per suo particolar voto, e divozione l'antica Regola del Maestro Fra Raimondo de Podio.

Conchiudiamo adunque, che, dappoichè e l' Instituto, e la Regola, e il distintivo d' ambe le Religioni dell' Ospedal di Altopascio, e di quello di Gerusalemme erano i medesimi; dappoichè prima delle Crociate esistevano Religiosi Ospedalieri in Italia; d' Italia erano stati chiamati in Palestina quelli, che a' tempi della conquista di Terra Santa servivano l' Ospedal di Gerusalemme; e dappoichè dopo la conquista, non solamente continuò ad essere il medesimo l' Instituto tanto di un Ordine, come dell' altro, ma inoltre seguirono in entrambi le medesime variazioni, se ne dee perciò inferire per necessaria conseguenza, che da principio fossero una sola, e medesima Religione.

§. V I.

Riforma degli Ordini Militari. Portatori della Croce dell' Ospedale colla Stella rossa di Boemia.

Se tale verità risulta ad evidenza dalla origine, e progressi dei due Ordini sopraccennati, si prova eziandio in modo egualmente convincente esaminando le Riforme, che coll' andar del tempo si fecero negli Ordini divenuti Militari in Terra Santa, specialmente

dopo i cattivi successi delle armi Cristiane in Levante. Parecchi erano in Palestina gli Ordini Militari nel fine del Secolo XII, diramatisi però tutti dal più antico e primario, l'Ordine dell'Ospedale di S. Giovanni di Gerusalemme. I più noti erano i Templarj, di cui si è ragionato sopra, ed i Teutonici. Di questi ultimi è notissima l'origine, anzi la Storia de' loro principj serve a dar lume a quella degli altri Ordini Ospedalieri, poi Cavallereschi, e mostra come si separassero dal comune loro ceppo, l'Ordine di S. Giovanni. Altro non furono essi Teutonici, se non se una parte de' Confratelli dello stesso Ordine di S. Giovanni, i quali per servizio della Nazione loro Germanica, e per rispetto della Lingua troppo diversa dalle altre dell'Europa Meridionale, aveano stabilimenti proprj, senza però dividersi dal Corpo degli altri Ospedalieri, e lasciandosi governare da' Superiori Gerosolimitani. Già circa l'anno 1143 esisteva l'Ordine Teutonico, ma colla divisata dipendenza dall'Ordine di S. Giovanni, da cui era derivato.

Non fu, se non se nell'anno 1240, che cresciuti que' Religiosi di numero, e di ricchezze, tentarono di sottrarsi totalmente da ogni subordinazione ad esso Ordine di S. Giovanni. Tanto si raccoglie da una Bolla di Papa Gregorio IX, pubblicata nel Codice Diplomatico Gerosolimitano dal P. Sebastiano PAOLI, e di cui si fa uso eziandio dal Nipote di lui il P. Paulo Antonio. Impariamo da quella Bolla, che peranco nell'anno predetto 1240 mal soffrivano gli Ospedalieri

V. Cod. Diplom. Hyerosol. Sebast. Paoli, T. I, pag. 271. Paoli, Dissert. pag. 40.

di S. Giovanni di Gerusalemme una tale divisione , e che aveano avuto ricorso a quel Sommo Pontefice per essere mantenuti in possesso de' loro antichi diritti. Ora questi Religiosi Ospedalieri detti Teutonici , e propriamente dell' Ospedale di Santa Maria di Gerusalemme , erano stati cacciati di colà da' Saraceni , quando circa l'anno 1220 distrussero il nuovo Regno di Gerusalemme ; e siccome , mentre combattevano in Palestina , eransi divisi in parecchie bande e reggimenti , diremmo noi , di diverse nazioni , ne troviamo un Corpo , i Religiosi del quale si fermarono in Hlauptetin , Villaggio della Boemia , presero a vivere interamente da Ecclesiastici sotto la regola di S. Agostino , e s'imposero , come parte la più sostanziale dell' Istituto loro , l'osservanza dell'obbligo portato dalla Palestina di servire i poveri. Da quell'epoca in poi presero il nome di Portatori della Croce dell'Ospedale colla stella rossa , e la Regola loro venne confermata da Papa Gregorio IX.

Analekten zur
Geschichte des
Militär-Kreuz-
ordens mit dem
rothen sterne
von R. I. Ritter
von Bienenberg
Prag und Wien
1786.

Da libro in lingua Tedesca , scritto dal Cavaliere BIENENBERG , publicatosi parecchi anni sono in Praga , sono ricavate le sopra riferite notizie , dalle quali ognun vede quanto sia obvio il dedurne , che , sebbene le circostanze avessero dato occasione a' Religiosi Ospedalieri di diventar militari , il sostanziale però dell' Istituto di tutti essi Religiosi consisteva nell' esercizio delle opere di Cristiana Carità , vale a dire , servire i poveri negli Ospedali ; e che l'avversità , la quale persuade , e talvolta costringe a richiamar gli Instituti

a' loro principj, ed alle prime più antiche massime, avea mossi que' buoni Religiosi Tedeschi, e Boemi a professar di nuovo la Regola loro primitiva più sincera e più pura, il che ci serve di un lume, e di un argomento di più per rintracciar qual fosse nella sua origine. Del resto degno è di speciale considerazione, che questa Colonia di Ospedalieri venuta in Boemia dalla Terra Santa nel 1218, come una diramazione, o riforma de' Teutonici, già avea colà preso il nome di Ordine di Betlemme. Quest' Ordine, se dobbiam prestar fede al Padre ONORATO di Santa Maria, era il medesimo di quello di S. Lazzaro. Quattro Religioni militari, dic' egli, fondarono i Re di Gerusalemme: quella di S. Giovanni di Gerusalemme, quella de' Cavalieri del Santo Sepolcro, quella de' Templarj, e l'ultima quella di S. Lazzaro, Betlemme, o Nazarette. Il P. PAOLI parla pure de' Cavalieri di S. Lazzaro, come stabiliti fuori della Città Santa, e specialmente alla cura destinati degli infermi, e dei feriti, recandone in comprova parecchj Diplomi. Ma ciò, che maggiormente comprova l'esistenza di questa diramazione dell' Ordine primario degli Ospedalieri, sono le antiche pitture, ed iscrizioni recate dal Cavaliere BIENENBERG Autore del precitato Opuscolo Tedesco; pitture, ed iscrizioni esistenti nel Villaggio di Hlaupietin, che formano quasi una Storia cronologica dell' Ordine, dall' anno 1154, sino all' anno 1235, in cui que' Religiosi Militari ottennero dalla munificenza della Princi-

Dissertaz. Storiche, e critiche sopra la cavalleria, lib. I. diss. X, art. I, pag. 223., Brescia 1761.

Paoli Dissert. pag. 43, e pag. 165.

Analekten zur Geschichte etc., pag. 125.

pessa Agnese la Chiesa di S. Francesco collo Spedale presso il ponte di Praga. Tra queste Pitture poi è notabile quella, dove è rappresentata una Città ed una battaglia; nelle vicinanze una Chiesa con Ospedale, ed il ricevimento e cura dei feriti colla Iscrizione *Cura in Bethlem*, e colla indicazione dell'anno 1156.

Ma cosa ancora più notabile e curiosa si è, che quest' Ordine il troviamo già stabilito nelle nostre Contrade non più di quarant'anni dopo di tale epoca, vale a dire nell'anno 1196. Non ce ne lascia dubitare una Carta di vendita fatta in quell'anno medesimo a Roggerio Economo della Chiesa di Santa Maria del Ponte nella Città di Alba pubblicata dal Signor Giuseppe VERNAZZA-FRENEY indefesso nelle ricerche di aneddoti riguardanti specialmente la Patria Storia *. Da questo documento si raccoglie, che Religiosi di quest' Ordine, o già esistevano in Alba prima che prendessero il nome di Betlemme in Palestina (nome che poscia assunsero attesa la conformità dell' Instituto), ovvero, che parecchi anni prima che non in Boemia, dalla Terra Santa fossero venuti nella Città di Alba, lasciando

Santa Maria
del Ponte in Alba.
Lettera del
Barone Giuseppe
Vernazza p. 13.
Torino 1788.

* In quella Carta, che è di vendita di un Prato, descrivendosene le coerenze dicesi — *cui prato coherent jam dictus Rogerius Presbiter et alii fratres DE BETHLEEM*. — E quindi — *finito precio tali modo, ut jam dictus Rogerius ceterique fratres ecclesie DE BETHLEEM aut cui dederint, faciant de dicto prato jure proprietatis libere in allodio quidquid voluerint*. — E finalmente — *Insuper ipsi Odo et Anselmus* (che sono i venditori) *promiserunt prefato Rogerio et aliis sacerdotibus fratribusque DE BETHLEEM ec.*

le idee cavalleresche, e vivendo da semplici Religiosi Regolari. Dal sin quì detto chiaramente ne risulta, che il Papa Gregorio IX, in quel rovescio delle cose de' Cristiani in Palestina, erasi appigliato saviamente al partito di riordinare l' Instituto de' Religiosi Ospedalieri, e delle varie diramazioni di essi secondo lo spirito della Regola primiera. Che ne sia il vero, quel Sommo Pontefice e terminò i dissapori insorti tra gli Ospedalieri di S. Giovanni ed i Teutonici, come abbiamo accennato sopra, e diede nuova Regola a' Religiosi dell' Ospedale di Altópascio, e quella finalmente confermò de' Portatori della Croce dell' Ospedale colla stella rossa o sia di Betlemme.

Ma rispetto a questi ultimi, di cui ora abbiám preso a ragionare, troviamo, in primo luogo, che erano destinati, secondo la Regola antichissima dell' Ordine primordiale, a servire nell' Ospedale denominato di San Francesco, che, per ricovero degli ipfermi pellegrini, e per tutte le persone indisposte, fondato avea Agnese sorella di Venceslao IV Re di Boemia accanto al ponte di Praga, come risulta da due Diplomi di quel Re in data il primo dell' anno 1235, l' altro del 1253. Troviamo in secondo luogo (cosa assai più notevole), che que' Religiosi si erano riassunto l' antico primiero carico di mantenere i Ponti, che abbiamo veduto formar circa il Mille una delle incombenze principali de' Religiosi Ospedalieri; cosicchè veggiamo comparire di nuovo nella riforma di quell' Instituto, ed in Boemia, dopo più

Analekten cc.
pag. 17 e p. 26.

secoli, ciò che praticavasi ne' primi tempi dell' Ordine in Italia. Molte sono le possessioni ed i dritti, che, in vigore dell' ultimo Diploma del mentovato Re Venceslao IV, vengono concessuti al Maestro ed ai Fratelli dell' Ospedale, col peso di dovere, mediante le entrate di essi, supplire al risarcimento ed alle riparazioni necessarie da farsi attorno al Ponte di Praga = » *quae ad reparationem fracturae pontis destinata sunt, magistro et fratribus hospitalis conferimus in perpetuum possidenda, ita ut dicti fratres de bonis praedictis fracturas pontis, secundum antiquam consuetudinem teneantur, cum necesse fuerit, resarcire.* » Ed ecco, che quello, che abbiamo veduto, che era antichissimo dovere de' Religiosi Ospedalieri, e specialmente di quelli dell' Ospedale d' Altopascio, dovere di cui non si trova più farsi menzione dopo l'anno 1200 in Italia, vien riprodotto nel 1253 in Boemia nella riforma dell' Istituto, il che ogni volta più dimostra essere stata sempre la medesima la Regola, e lo spirito primordiale di essa.

Loc. cit. pag. 30.

Non vogliamo poi omettere di fare una considerazione prima di abbandonare questi Religiosi Ospedalieri Boemi, ed è, che quell' Ospedale di Praga, che per l' addietro dicevasi di S. Pietro, a' tempi del sopracennato Re Venceslao IV prese il nome di San Francesco, e ciò dopo che l'ordine de' Frati Francescani, il quale in sì pochi anni fece sì grandi progressi, si era esteso ampiamente; Inoltre, che nella Chiesa di

S. Francesco nella Città di Alba abbiamo veduta anticamente scolpita l'immagine di S. Teobaldo, Santo, che certamente fu del più antico Ordine de' Religiosi Ospedalieri, e che questa Chiesa era in grande vicinanza a quella di Santa Maria del Ponte, posta a rim-

petto all'edificio detto di S. Marco dell'Ordine Gerusalemmitano, cose tutte le quali possono dar qualche peso alla conghiettura del LAMI, che considera quasi come un'ultima diramazione o germoglio degli Ospedalieri l'Istituto di S. Francesco, Istituto i cui Religiosi, professando la povertà più ristretta, doveano bensì non vergognarsi di mendicare, ove mancasse loro ogni altro mezzo di sussistenza, ma non già mendicare per professione; anzi, a tenor della Regola del loro Patriarca, doveano vivere col lavoro delle proprie mani, essendo la massima parte di essi in principio meri laici ed idioti.

Vernazza S.
Maria del Ponte
in Alba p. 5.

Del rimanente in una Memoria antica inserita nel precitato libro Tedesco *, si accenna come cosa mirabile, che mentre dagli Eretici Boemi vanivano perseguitati e discacciati gli altri Regolari, i Religiosi Ospedalieri della Stella rossa si lasciavano in pace, senza recar loro danno veruno; del che però non è da farne meraviglia nessuna, dacchè erano que' Religiosi di van-

* « Hoc etiam mirum quod dum ab Haereticis Boemis alii pellebantur, » Religiosi nostri semper servabantur incolumes » — presso il Cav. Bienenberg *Analekten* ec. pag. 103.

taggio diretto alla Società , come mai sempre , secondo la mente degli Institutori , il furono gli Ordini Regolari tutti ne' principj loro.

C A P O V I.

DE' PRIMI OSPEDALI DIPENDENTI DALL' OSPEDALE
DI S. GIOVANNI DI GERUSALEMME A' TEMPI
DELL' APPROVAZIONE DELL' ORDINE.

Nuovo ed incontrastabile argomento per dimostrare, che l' Ospedale de' Pellegrini , che era in Gerusalemme prima della conquista di Terra Santa fatta da' Crociati, sia stato fondato da Religiosi Italiani Ospedalieri , d' Instituto esistente avanti in Italia , e che per conseguente alla Italia debba l' origine sua l' Ordine di S. Giovanni Gerosolimitano , poi dettò di Malta , vanto invidiatoci dal P. PAOLI , ce lo somministra il più antico , ed autorevole monumento , che si sappia di quell' Ordine , che si è la Bolla già più volte mentovata di Papa Pasquale II dell' anno 1113. In questa Bolla sono nominati tutti gli Ospedali de' Pellegrini di Gerusalemme , che già trovavansi a quell' epoca nelle parti d' Occidente , vale a dire in Europa , onde è manifesto , che tutti gli altri Ospedali , che non trovansi in essa Bolla registrati , e compresi , sono stati fondati posteriormente. Troppo

chiare sono le espressioni di essa Bolla; e così l' intese il più recente Storico della Provenza il P. PAPON. Questi

per escludere l'asserzione dell' Autore della Storia manoscritta della Città di Aix , che il Priorato di quella Città fosse stato fondato sin dall'anno 1111, osserva, che non ne è fatta menzione nella Bolla di Pasquale II, quantunque, soggiunge egli, vi sieno nominati tutti gli altri Stabilimenti, che l'Ordine possedeva in Occidente. Ciò posto, se a quell'epoca in Italia soltanto vi erano Ospedali dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, non ne dobbiamo conchiudere, che interamente, ed esclusivamente Italiana ne fu l'origine? Troppo rilevanti sono le parole della Bolla, per tralasciar di quì riferirle pontualmente, quali si leggono in quel Documento nel Codice Diplomatico Gerosolimitano — » *Sane Xenodochia, sive Ptochia in occidentis*
 » *partibus penes Burgum S. Aegidii Asten. Pisani,*
 » *Barum, Ydruntum, Tarentum, Messanam, Hyera-*
 » *solimitani nominis titulo celebrata, in tua et succes-*
 » *sorum tuorum subjectione ac dispositione, sicut hodie*
 » *sunt, in perpetuum manere statuimus.*

Codice Dipl.
 Gerosol. del P.
 Sebastiano Paoli
 Tom. I, p. 268.
 Lucca 1735.

§. I.

Ospedale presso il Borgo di S. Egidio di Asti. Ricerche intorno al sito di questo antico Borgo.

Ognun vede, che quì non si parla, salvo che di Ospedali di pellegrini e di poveri, denominati Ospedali di Gerusalemme, ed esistenti in Italia. So che

il prenominato P. PAPON, leggendo con prevenzione, e forse anche con qualche precipitazione quella Bolla, ed avendo rinvenuto il nome di S. Egidio, senza badar più oltre, trovò in esso l'Ospedal di S. Egidio della Città di Arles sul Rodano, che dice fondato dal Conte Bertrando figliuolo di Raimondo; e considera questo come il primo stabilimento dell'Ordine in Francia, che diede poi l'origine al Gran Priorato di S. Egidio, da cui dipendevano cinquanta Commende in Linguadoca, in Provenza, e nel Delfinato. Ma è troppo chiaro, che quì si tratta di un Borgo * dipendente dalla Città di Asti in Piemonte = *penes Burgum S. Aegidii Astensis*, e non già dell'Ospedale di S. Egidio di Arles in Francia, e che la voce *Pisani*, che segue, è retta dall'antecedente *S. Egidii*; che è lo stesso, come se si dicesse = *S. Aegidii Astensis* = *S. Aegidii Pisani*. Del resto il P. PAPON non fece altro in questo particolare, che copiar il VAISSETTE nella sua Storia di Linguadoca, il qual VAISSETTE, colla anticipata opinione, che a' Francesi, e specialmente ai Provenzali si dovesse il vanto di aver dato principio all'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, lesse per avventura *S. Aegidii Arelatensis*, in vece di leggere come sta, e come lessero tutti gli altri, *Astensis*, meno colpevole

* Nell'esatto Viaggio di Provenza dello stesso P. PAPON non trovo farsi menzione di alcun Borgo presso Arles col titolo di S. Egidio, e nella Storia precitata lo chiama Ospedale, non Borgo.

in questo, che non il P. PAOLI Italiano, e nipote dell' Editore del Codice Gerosolimitano, che seguì pur egli ciecamente il VAISSETTE, e che si contradice manifestamente, concedendo pur egli l'esistenza di un Ospizio, cioè Ospedale in Asti, ed ammettendo, che nella mentovata Bolla si enumerino tutti gli Ospedali, che attualmente nell' anno 1113 la Religione possedeva.

Ma dove era situato questo Borgo di Asti? e ne restano ancora ai giorni nostri le vestigia? Nelle vicende de' tempi, e nei continui cangiamenti de' Luoghi, segnatamente men ragguardevoli, in cosa oramai sette secoli da noi lontana, non sarebbe gran fatto, o che distrutto si fosse il Borgo, ovvero che perduto avesse l'antico nome. Ad ogni modo la Bolla di Pasquale II. ne attesterebbe sempre l'antica incontrastabile esistenza. Non sarà ciò non pertanto inutile lo esporre le ricerche brevemente, che fatte si sono per rintracciarlo. Concederemo in primo luogo, che tra i Borghi della Città d'Asti non ve ne ha alcuno, che porti il nome di S. Egidio; e che sebbene l'UGHELLI asserisca, che Anselmo Vescovo di Asti concedette una Chiesa agli Ospedalieri di Gerusalemme, situata in un Sobborgo di quella Città, e che Guglielmo altro Vescovo concedette loro un Ospedale edificato nella Città medesima, oltre allo essere l'UGHELLI Scrittore, che non attinse sempre le sue notizie a fonti abbastanza sinceri, la Chiesa portava il titolo di Santo Se-

Paoli Dissert.
pag. 394, e p.
392.

Ughelli Ital.
Sac., Tom. 1,
col. 370. Vene-
zia 1719.

polcro, e non di S. Egidio, e la Concessione ne seguì molti anni dopo al 1113, al dir dell' UGHELLI medesimo, cioè nell' anno 1169. La Concessione poi dell' Ospedale non venne fatta, se non posteriormente. Di questo Ospedale bensì crediamo, che s' intenda di parlare negli Statuti della Città d' Asti, dove nella Formola del Giuramento da prestarsi dal Podestà di quel Comune, dicesi = *Juro manutenere omnia Instrumenta pro comuni facta illi mansioni, quae dicitur Domus Dei*, e le antiche Magioni, o sia Ospedali chiamavansi *Case del Signore*; e così troviamo nella Bolla di Pasquale II chiamarsi *Domum Dei* l' Ospedale primario di Gerusalemme. Vi ha di più quest' Ospedale per li poveri, e per li pellegrini detto *Domus Dei* non venne fondato in Asti, se non se nell' anno 1210, secondo che mostra il TIRABOSCHI, che ne riferisce l' Atto medesimo; e sebbene non dicasi da chi prima fosse amministrato, sappiamo però dal Cronista Astigiano OGERIO ALFIERI, che già sin dall' anno 1280 ne apparteneva il sito agli Umiliati. Vero è, che in certe Lettere di Fra Giorgio de' Conti di Piozzasco Gran Priore di Lombardia dei 14 di Gennajo dell' anno 1477, inserite nei mentovati Statuti, troviamo la data di una Precettoria situata nei Sobborghi d' Asti; ma questa ha pure Titolo diverso, cioè di S. Pietro, non di S. Egidio; e di fatto negli Statuti di Asti, detti *Statuta Rerarum*, dove si parla delle Porte de' Borghi, si fa menzione in primo luogo - *ad Portam Sancti Petri Conzavie*. Con-

Statuti d' Asti
fol. 64 recto,
Asti 1534.

Tirabos. Vet.
Humiliat. Mon.
Vol. II, p. 57.

Oger. Alfieri,
R. I. Tom. XI,
p. 150.

Statuti d' Asti
fol. 99 retro.

Stat. Rer. fol.
6.

viene adunque cercare altrove, e più lungi dalla Città, un Borgo detto di S. Egidio, il qual Borgo però nell' anno 1113 fosse sotto la Dominazione del Comune d' Asti.

Nel sito medesimo, dove nell' anno 1230 venne trasportata l' intera popolazione dell' antico Luogo di Testona, onde sorse il nuovo Luogo, quindi appresso Città di Moncalieri, esistevano già Casali denominati di S. Egidio, dipendenti da Testona. Che questo Ca-

sale, o Borgo, che vogliam dire nel Territorio di Testona già fosse di qualche riguardo, prima della edificazione di Moncalieri, lo comprova lo essersi prima dell' anno 1211 edificata la Chiesa de' Frati Minori in

Memorie Cronologiche mss.^e del Borgo insigne di Testona, e Moncalieri dell' Auditore Giacomo Filippo de Beaumont all' anno 1203, pag. 16, ed all' anno 1213, pag. 18 e 19 della copia esistente presso il signor Prospero Balbo.

esso Borgo, dacchè nel Catasto vecchio di Moncalieri si riconosce trovarsi già in quell' anno descritti Beni coerenti alla Chiesa di essi Frati Minori. Ora in questo Casale dipendente da Testona risulta, che i Templarj possedevano già una Magione nell' anno 1203, e da più riscontri si raccoglie, che la denominazione di S. Egidio era più antica d' assai di quella di Moncalieri.

Memorie precitate di Moncalieri, pag. 32 41 ec.

Di questa denominazione, oltre alla Magione de' Templarj, ne rimasero vestigia nella solennizzazione della Festa di S. Egidio, che si ordinò farsi dal Consiglio di Moncalieri, nel nome di uno de' principali Quartieri di Moncalieri, detto già sin dall' anno 1233 di S. Egidio * e nel titolo di una delle antiche sue Confrerie,

* I nuovi Comuni nati nel Secolo XII e XIII in Piemonte, formati di Ville circonvicine, ritenevano divisa la popolazione in quartieri, o

Memorie di
Monc. all' anno
1230, p. 28.

che S. Egidio pur chiamavasi, come chiamasi parimente una Parrocchia di quella Città anche al giorno d'oggi. E chi sa pure, che un riscontro, di dover quel Borgo la prima sua origine all'Ospedal di S. Egidio, non sia quel segno, che facea per arme la Città di Moncalieri, e che vedevasi dipinto anticamente nella volta della Chiesa di S. Francesco, che è detto una lettera M di carattere, come volgarmente chiamasi Gotico, e che forse era un Tau, od istrumento fabrile, distintivo degli antichissimi Religiosi Ospedalieri anteriori alle Crociate, di cui, se dobbiam credere al LAMI, i Frati Minori furono un rampollo?

§. I I.

Ospedale di S. Egidio di Asti posseduto dagli antichi Religiosi Ospedalieri anteriori alle Crociate.

Che prima dei Templarj, derivati dagli Ospedalieri di S. Giovanni, vi fossero in quel Borgo dipendente

Terzeri, come si chiamavano, che conservavano gli antichi nomi, ed i titoli stessi delle Chiese. Così il Comune del Mondovì, nato circa quei tempi, era diviso in tre parti, o Terzeri, che indicavano l'unione de' Popoli, che lo formarono, vale a dire, di Vico, della Valle, o di Vasco, e di Carassone. Così gli abitanti di Bredulo, già Colonia Romana, quindi Capo di un celebre Contado, ridotto dopo il Mille ad una semplice Corte, o Villaggio, come diremmo noi, lasciato soltanto un vestigio del nome in Breo-lungo nell'antico sito, trasportarono, in un colla popolazione, il nome di Breo alle falde del Monte, detto poscia Mondovì, di cui formarono un principal Borgo, con Chiesa dipendente dall'antico Bredulo — Grassi di S. Cristina, *Memorie Istoriche della Chiesa Vescovile di Montereale in Piemonte*, p. 103, e p. 273.

da Testona, Religiosi Ospedalieri della prima Regola antichissima, che in un colle altre opere di carità in favor de' pellegrini, e viandanti, attendeva alla fabbricazione, e manutenzione de' Ponti, non ce ne lasciano dubitare parecchi riscontri. Abbiamo veduto sopra, che da esami di Testimonj appariva, che il Ponte sopra il fiume Po, ora di Moncalieri, era stato costruito da' Templarj, e che all'obbligo della manutenzione di esso si pretendeva, che dovessero sostenere i Religiosi dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, succeduti ai Templarj, o per meglio dire, rientrati negli antichi loro dritti, dopo l'abolizione dei Templarj sopradetti. Ora da antico Documento, riferito nelle precitate Memorie inedite di Moncalieri, impariamo, che avendo una straordinaria inondazione rovinato il Ponte di pietra sopra il mentovato fiume Po nell'anno 1454, fu spedito alla Santa Sede Fra Lodovico Vagnone per impetrare la facoltà di esigere le collette sopra i legati pii, sino alla concorrente di Fiorini seimila nelle Diocesi di Torino, Vercelli, ed Ivrea in ajuto per la nuova fabbrica, e riparazione del Ponte, prova manifesta, che riguardavasi sì fatta riparazione, come opera pia, e che ai Religiosi Gerusalemmitani, succeduti ai Templarj, toccava di farla eseguire.

Memorie man-
nusc. di Mon-
calieri all' anno
1454, p. 73. 74.

Ciò posto si vuol riflettere, che questa cura de' Ponti, dopo che i Religiosi Ospedalieri vennero trasportati in Palestina, era andata del tutto presso i me-

desimi in disuso, come andata pur era in disuso presso gli Ospedalieri di Altopascio, non trovandosene più traccia nella Regola loro dell' anno 1239, del tutto conforme a quella de' Gerosolimitani. Come adunque rimase soltanto in vigore nel Borgo di S. Egidio, o sia di Moncalieri presso i Templarj, e presso l' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme? Ciò non può attribuirsi ad altro motivo, salvo che allo avere, tanto gli uni come gli altri, succeduto in quel Luogo agli antichi Ospedalieri anteriori alle Crociate, special cura de' quali era eziandio la costruzione e manutenzione de' Ponti, ed allo essersi sempre conservato in Moncalieri vivo quell' antico obbligo dell' Istituto primiero, attesa l' importanza di quel passo, anche allora quando non se ne parlava più altrove. La strada Romea viene a riuscire a Moncalieri; e, per recarsi di là al Montecenisio ed al Monginevro, non è necessario discendere sino a Torino. Peranco in principio del Secolo XVI, veggiamo dall' Itinerario del celebre Andrea NAVAGERO, che, nel suo ritorno dalla Francia, passò direttamente da Rivoli a Moncalieri, senza toccar Torino. Pare adunque, che si possa da tutto il sin quì detto conchiudere, sebben non si abbiano Documenti anteriori all' anno 1203, che molti anni prima, ed in tempo anteriore alle Crociate, già esistesse l' Ospedale di S. Egidio, nel sito dove trovasi al presente la Città di Moncalieri, con Religiosi Ospedalieri, cui, oltre agli altri obblighi proprj del loro Istituto, corresse specialmente quello di

V. Opere del
Navagero, Viag-
gio in Francia
N.º XXXVI.

costruire e mantenere il Ponte sul fiume Po per quel importantissimo tragitto.

Che poi questa Magione di S. Egidio, posseduta nell' 1203 da' Templarj, fosse molto più antica, ed avesse appartenuto per l' addietro all' Ordine de' primi Ospedali, e che la giurisdizione dell' Ospedale di S. Egidio si estendesse sopra altri Ospedali di Pellegrini, si può dedurre eziandio da una Carta dell' anno 1208, pubblicata nel Cartulario di Oulx. Contiene questa un Compromesso fatto nel Vescovo di Torino Jacopo, per le controversie, che vertivano tra Ugone Preposto di Oulx, ed i Religiosi dell' Ospedal di Gerusalemme in persona di Frate Guglielmo, Ministro, come ivi chiamavasi, dell' Ospedal di Chiomonte. Ora a questo Atto, stipulatosi nel Palazzo Episcopale, troviamo sottoscritti, non solamente Uberto Preposto di Testona, ma anche due Templarj, vale a dire Frate Uberto di Acqui, e Frate Ogerio; sottoscrizione, che accenna relazione e antica dipendenza dell' Ospedal di Chiomonte dall' Ospedale di S. Egidio di Testona, posseduto allora dai Templarj, quantunque in quell' epoca l' Ospedale di Chiomonte amministrato fosse da' Religiosi dell' Ospedale di Gerusalemme *.

Ulcien. Eccl.
Cartul. n.º xci,
pag. 90. Augus.
Taur. 1753.

Tutti gli Ospedali (già a que' tempi tali di solo nome),

* Un altro esempio di un Corpo Regolare stabilito in Moncalieri, che avea sotto di se una Casa assai rimota, lo abbiamo negli Umiliati del Luogo di Demonte, che facevano un Convento solo con quello di Moncalieri — *Tirabos. vet. humil. monum. Dissert. VII, tom. II, pag. 53.*

posseduti da' Templarj, erano stati in origine degli Ospedalieri, da cui i Templarj si divisero, prendendo, come

Math. Paris,
Hist. an 1244,
p. 615. Londini
1640.

armati e più potenti, la parte migliore. Matteo PARIS Scrittore contemporaneo dice = *habent Templarii in Christianitate novem milia maneriorum* (e presso gli

V. Ducange,
Gloss. in voc.
Manerium.

Inglese a que' tempi *manerium* tanto valea quanto Tenimento Feudale con dipendenza di Livellarj), *Hospitallarii vero novemdecim*. Pigliando adunque i Templarj la ricca Magione di S. Egidio di Moncalieri, lasciarono il povero Priorato di Chiomonte agli Ospedalieri, conservando però la superiorità sopra di esso, superiorità, che conservato non avrebbero, se l' Ospedale di S. Egidio non avesse prima riguardato come di sua dipendenza la Casa ed Ospedale di Chiomonte, quando appartenevano entrambi ad uno stesso Ordine, cioè all' Ordine primordiale anteriore alle Crociate.

Chart. Uleien.
n.º LXXXV, pag.
81.

Vero è che convien credere, che mal si soffrisse dagli Ospedalieri la dipendenza di quella Precettoria di Chiomonte da una Magione de' Templarj; perciò in altra Carta posteriore di pochi anni, cioè dell' anno 1229, riguardante le sempre vive controversie tra i Canonici di Oulx, e la Casa dell' Ospedale di Chiomonte, troviamo, che non si fa più menzione di Templarj; non si ha più riguardo alla Diocesi di Torino, in cui restava compreso il Luogo di Chiomonte, ma bensì al Bailivato di Embrun dell' Ordine degli Ospedalieri; ed il Compromessò, non si fa più nella persona del Vescovo di Torino, ma del Preposto di S. Antonio di

Ranverso presso Avigliana, dove a que' tempi vi erano pure Religiosi Ospedalieri, che, al dir del nostro Signor Jacopo DURANDI, non si trasformarono in Canonici Regolari di S. Antonio, se non se dopo, intorno all'anno 1297. Il Procuratore è un Frate Giovanni, che s'intitola = *Praeceptor Domus Hospitalis Caumoncii Vicens gerens Prioris S. Aegidii per totam Bailiam Ebre-dunensem*; e l'Atto si stipula nella Chiesa di Chiomonte, cose tutte, che dimostrano, che quell' Ospedale, nell'intervallo, che corse tra l'anno 1208 ed il 1229, si era sottratto dalla dipendenza della Casa di S. Egidio dei Templarj di Testona, e si era posto sotto quella del Priorato di S. Egidio di Arles, che allora incominciò ad estendere la sua giurisdizione anche al di quà del Monginevro, il che non gli riuscì malagevole, per essere appunto a que' tempi passato il luogo di Chiomonte, (che era prima signoreggiato dagli antichi Marchesi d'Italia, poi Conti di Savoia) sotto il dominio dei Conti o sia Delfini di Granoble *. Non tralascieremo intanto

Durandi, Marca di Torino, cap. XII, p. 101, nota 1.

* Il Signor Jacopo DURANDI (*Marca di Torino cap. VII, pag. 57*) dice, che i Conti del Viennese già prima dell'anno 1178 pretendeano di dominare dal Monginevro sin quasi a Susa, e ne cita in prova due Documenti del Cartulario di Oulx. Si dee però avvertire, che Chiomonte è vicinissimo a Susa, e che perciò nella più antica Carta di quel Cartulario, vale a dire in quella del N.º CXLVIII creduta dal dotto Signor DURANDI anteriore all'anno 739, epoca del famoso Testamento di Abone, (*Marca di Torino pag. 48*) dicesi — *in Camnone in valle Siusina*, e che inoltre nella stessa Carta di Concessione delle miniere fatta alla Chiesa di S. Lorenzo di Oulx nell'anno 1189 (*id. ibid. pag. 58*) vi è l'espressione — *a Monte Jani; usque ad caput montis*. Ora, se nel Diploma dell'anno 1178,

di accennare di volo, che da quest' ultimo Documento del Cartulario di Oulx appare quali persone nell' anno 1229 formassero il corpo de' Religiosi Gerosolimitani, che amministravano l' Ospedal di Chiomonte, e dall' ordine, che si serba nel nominarli qual fosse la precedenza tra di loro. Sono adunque, oltre al Rettore o Comandatore dell' Ospedale, due Preti detti dell' Ospedale, due Frati dell' Ospedale medesimo, e tre Oblati *, Cavaliere poi nessuno.

§. III.

Prove che il Borgo di S. Egidio fosse nell' anno 1113, sotto il dominio del Comune di Asti.

Ma per fare ritorno al Borgo dipendente da Testona,

nell' espressione *a Monte Jano usque Secusiam*, è forza intendere esclusa la Città di Susa, che mai non fu posseduta dai Principi del Delfinato; così nell' espressione — *a Monte Jani usque ad caput montis*, si vuole intendere egualmente, che resti incluso Chiomonte, che è da credere non sia passato sotto il dominio de' Principi Viennesi predetti, se non se dopo l' anno 1208.

* Questi fratelli Donati, o sia Oblati, comuni cogli antichi Monaci, formavano una antichissima classe de' Gerosolimitani; ed è da credere, che fossero da prima come Novizi: poichè a tenor della Consuetudine riferita negli Statuti (pag. 14), promettevano di non far professione in altra Religione, fuorchè nella Gerosolimitana. Divennero poscia quasi Terziari, ed anche servidori negli Ospedali. Il Gran-Mastro Claudio de la Sangle, che resse l' Ordine circa l' anno 1557, prescrisse, che dovessero portar la Croce mancante di un ramo, che si è l' antichissima Croce dell' Ordine (pag. 15). Il P. Paoli accenna (*Dissert. pag. 341*) un' antichissima Formola esistente in un Codice della Vaticana, che dice non poter essere più recente del secolo XIII, in cui sono espresse le condizioni ed obblighi di quella Fratellanza; ma, qualunque ne sia stato il motivo, non istimò opportuno il pubblicarla.

ed all' Ospedale di S. Egidio, della cui esistenza, sin dal principio del secolo XII, pare che dubitar più non si possa, rimane a mostrarsi, che questo fosse sotto il dominio del Comune d' Asti nell' anno 1113, cosicchè Papa Pasquale II chiamar lo potesse *Burgum S. Aegidii Astensis*, giacchè veggiamo, che, rispetto alle Magioni, o sia Ospedali de' Pellegrini, si avea riguardo piuttosto alla divisione Politica degli Stati, che non alla giurisdizione Ecclesiastica delle Diocesi. Per chiarir questo punto convien richiamarsi alla memoria l' esteso traffico degli Astigiani, di cui se ne trovano monumenti antichissimi. Levandosi insensibilmente quella Città dalla soggezione a' suoi Conti, e cominciando a disporsi per governarsi a Comune, impetrò, mediante la protezione de' suoi Vescovi, Privilegj dagli Imperatori in favor de' suoi Mercatanti sin dagli anni 992, e 1037 riferiti nell' insigne Opera del Piemonte Cispadano dal Collega nostro il Signor Jacopo DURANDI. Nel secondo di essi Diplomi, concesso dall' Imperatore Corrado ai Cittadini di Asti a richiesta di Oberto designato Vescovo di quella Città, parlandosi della libera facoltà di trafficare concessa a que' Mercatanti per tutte le valli, strade, e fiumi dell' Impero, si fa prima nominatamente speciale menzione della Valle di Susa *, dal che è chiaro,

Durandi Piem.
Cispad. art. XII.
pag. 350 353.

* « Ut suae Civitatis civibus per vallem Seuciensem, et per omnes valles — » liberos concederemus exitus et reditus » — così legge il Signor DURANDI, e così ogni ragion persuade che legger si debba nel Diploma dell' Imperator Corrado dell' anno 1037.

che sin d' allora il principal traffico degli Astigiani si dirigeva verso la Francia. Intanto la celebre Contessa Adelaide ottenne quel Contado; ma essendo mancata di vita nell' anno 1091, l' Imperatore Arrigo, passando per Asti, nel recar che facevasi in Borgogna, il concedette nell' anno 1094 al Vescovo Odone. Non godette però il Vescovo d' Asti lungo tempo della Comital giurisdizione, tuttochè una qualche ombra poscia gliene rimanesse, dacchè veggiamo, che nell' anno 1098 gli Astigiani reggevasi già a Comune, e che anzi contrassero lega col Conte Umberto, discendente di quella medesima Contessa Adelaide, che pochi anni prima gli avea signoreggiati *, nella qual Lega si ebbe principalmente in mira dagli Astigiani la sicurezza e facilità del transito, e la libertà de' traffici negli Stati di quel Principe di là da' Monti.

Un così rapido accrescimento di potenza negli Astigiani non si può attribuire ad altra cagione, se non se al gran commercio che da essi facevasi, in Francia segnatamente. Per altro per potersi que' Mercatanti recar nella Valle di Susa, e di là Oltremonti, doveano traggitar il Po, ed il sito più adattato per farlo era appunto il Territorio di Testona, dove trovasi al presente la Città di Moncalieri. Ogni ragione persuade pertanto,

* DURANDI loco cit. pag. 346 (in nota) « Dignum duxerunt Consules
 » Astenses simul cum Vassalis pro comuni utilitate.... amicari et con-
 » jungi foedere sempiterno cum honorabili et Magno Duce Umberto.

che, o per via di Trattato, od in qualunque altro modo, ingegnati si fossero sin d'allora di assicurarsi e mantenersi quel passo, facendo in piccolo ed in modello, a dir così, in quella età semibarbara, quello, che in grande ora si fa dalle potenti Nazioni d' Europa commercianti e navigatrici. E poi cosa più che verisimile, che procurato abbiano di stabilire in quel sito una Magione ed Ospedale di quelli antichi Religiosi Ospedalieri, che aveano cura dei Ponti, i quali favoriti da essi dessero origine al Borgo di S. Egidio, e che gli Astigiani il riguardassero come di loro dominio per avervi fondato l' Ospedale. Queste non sono che mere conghietture, ma che, in tanta lontananza di tempo, e scarsità di documenti, mi pare che debbano valutarsi non poco, massimamente che ricevono maggior peso da fatti meno rimoti, quando cominciano a diradarsi le folte tenebre, che avvolgono la Storia dei secoli X ed XI.

Nell' anno 1128, cioè quindici anni soli dopo la data della Bolla di Papa Pasquale II, Arberto Vescovo di Torino rifuggì in Testona, essendo stato colla forza cacciato dalla Città di Torino (notizia, che abbiamo non solo dal poco critico Scrittore Filiberto PINONE, ma che ci viene eziandio confermata dal diligente, ed oculato Monsignor Francesco Agostino Della-Chiesa), rifugio certamente troppo vicino, e troppo debole, quando quel Luogo non fosse stato sotto l' ombra del potente Comune d' Asti. Dal medesimo Monsignor Della-Chiesa sappiamo, che già prima del 1200 quelli di Testona

V. Chiesa;
Cronologia dei
Prelati Piemon.
Cap. V. pag. 64.

V. Chiesa, Relazione mss. del Piemonte, e Cronologia precit. p. 66 all'anno 1186.

Memorie mss. di Moncal. all'anno 1217, e success.

ricusarono di obbedire a' Torinesi, il che certamente far non potevano in altro modo, fuorchè mediante un' aderenza, o confederazione cogli Astigiani, giacchè circa que' tempi appare, che anche i Testonesi si reggevano a Comune con Podestà, come gli altri Luoghi cospicui del Piemonte. Che più? la totale distruzione di Testona, per opera degli Astigiani, e Chieresi nell'anno 1230, dimostra, quanto agli Astigiani importasse l'aver sotto la dipendenza loro quel Luogo. Di fatti la cagione della rovina di Testona altra non fu, fuorchè lo essersi quel piccolo Comune nell'anno antecedente collegato con Torino, e lo aver negato agli Astigiani mercatanti il libero passaggio verso le Alpi, cosa, che palesemente dà a divedere, che il Borgo di S. Egidio si considerava prima, come totalmente dipendente dal Comune di Asti; ondechè chiamar si potesse a buon diritto nella Bolla di Papa Pasquale II. *Borgo di S. Egidio Astense*, anche per distinguerlo da altri Borghi, che portavano il nome dello stesso Santo. Forse alquanto più di quello, che ragion volesse, trattenuti ci siamo in questo tratto di patria, anzi quasi domestica Istoria. Ci servirà di scusa il piacere, che in sì fatte ricerche provano tutti coloro, che amano la propria Contrada; e ci spediremo più brevemente da ciò, che rimane ad osservarsi in quella Bolla.

§. I V.

Ospedale di S. Egidio di Pisa.

Dopo l'Ospedale di S. Egidio, che esisteva in un Borgo dipendente dalla Città d'Asti, parlasi in essa Bolla di Papa Pasquale II. di un altro Ospedale di S. Egidio di Pisa. Ora questo io son d'avviso, che altro esser non possa, fuorchè l'Ospedale medesimo di Altopascio, di cui si è ragionato più sopra partitamente. Vero è, che da un Documento manoscritto, che conservasi in Pisa presso il signor Ranieri Zuchelli, risulta che già nell'anno 1191 era in quella Città medesima un Ospedale per li pellegrini di Gerusalemme, ma il titolo di quello è del Santo Sepolcro, e non di S. Egidio, il qual titolo di Santo Sepolcro dà indizio, se non m'inganno, di fondazione posteriore alla conquista di Gerusalemme. Da Personaggio residente in quella Città, che mi ha comunicate cortesemente queste notizie, sento che sussiste tuttora in Pisa la Chiesa di S. Sepolcro, spettante all'Ordine di Malta, con titolo e dignità di Priorato, e che il Portico, e la Casa, che la circondano da due lati, secondano, e danno peso alla fondata tradizione, che ivi fosse anticamente un Ospedale. Molto più antiche, come abbiain veduto sopra, sono le Memorie, che si hanno dell'Ospedal di Altopascio; ed il primo, e più frequente titolo di esso Spedale, si è quello appunto


di S. Egidio. Si hanno poi conghietture fortissime, e di tale natura, che unite insieme formano quel grado di certezza, che ottener si può in cose da' tempi nostri così remote, da cui si raccoglie, che fosse questo Pio Luogo nell'anno 1113, in cui emanò la riferita Bolla, compreso sotto il dominio de' Pisani.

Di fatti, non solamente riportò l'Ospedal di Altopascio privilegj dal Podestà di Pisa nell'anno 1214, come si legge negli antichi Statuti di quella Città, ma inoltre in una imposizione di cinquecento Cavalli fatta dai Deputati del Clero sopra la Città, e Diocesi di Pisa, fu tassato per la sua contingente, e il Documento vien recato dal TRONCI nelle sue Storie. Ed in proposito di questi due Documenti è da notarsi, come riflette giustamente chi li ha trasmessi, che, quanto al primo inserito negli Statuti Pisani, parlasi in esso, non solamente dell'Ospedale di Altopascio, ma eziandio dell'Ospedale di Santo Sepolcro *; e che siccome l'Ospedale di Santo Sepolcro era certamente di dominio Pisano, essendo chiuso tra le mura della Città, lo stesso credere si dee dell'Ospedale di Altopascio, di cui si fa menzione nel Documento medesimo. Rispetto poi alla imposizione del contingente della Tassa de' Cavalli, di cui ne vien re-

Tronci. Mem.
Storiche della
Città di Pisa,
pag. 271.

* » Privilegium Hospitalis S. Sepulchri de Kinsica, . . . et privilegium
» factum ab Ubaldo Vicario Pisani Potestatis Hospitali de Altopassu —
Statuti manuscritti di Pisa.

tato dal TRONCI il Documento, osserva il Personaggio medesimo, che questa imposizione si divide tra l'Ospedale sopraccennato di Altopascio, e la Pieve di S. Giovanni alla Vena, onde, dacchè era di dominio Pisano la Pieve, dovea pur esserlo l'Ospedale. Che se si fatte notizie riguardano tempi posteriori all'anno 1113, suppor si dee, che, già in quell'anno, posteriore parimente, come ognun sa, all'epoca in cui il prode Arcivescovo Pisano Daiberto erasi recato cogli altri Crocesegnati alla conquista di Terra Santa, ed in cui i Pisani, e come trafficanti, e come Navigatori guerrieri, erano sì potenti, gli Inglesi, starei per dire, di quella età, trascurato non avessero d'impadronirsi per tempo di quel passo importante per la sicurezza delle strade, e per conseguente del Commercio, e così vicino alla Città loro.

Ma ciò, che a parer mio tronca ogni questione, si è il vedersi scolpito nell'antica Chiesa di Altopascio, in un coll' instrumento fabbrile, distintivo degli antichi Religiosi Ospedalieri, in cui si ravvisano gli elementi della Croce di Malta, anzi la Croce stessa che al giorno d'oggi portar devono i fratelli Donati, il nome del Fondatore dell'Ospedal di Gerusalemme, leggendovisi a chiare note GERARDUS DE , che nel Latino di chi era stato nodrito, non ai puri fonti dei Classici, ma bensì al Calderon di Altopascio, dubitar non si può, che dir volesse *Gerardus de Gerusalem*. Del resto i caratteri, esattamente fatti incidere dal LAMI, spirano la veneranda antichità, e nessuno de' più eruditi e

Lami, *Deliciae*
erudit. vol. XVI.
V. in fronte della
presente Dissert.

sperimentati Paleografi dir potrà, che posteriori sieno al Secolo, in cui fiorì l' Institutor rinomato dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme.

Lami loc. cit.
p. 1314, e presso
il Baillet pag. 20.

Se alcuno poi peravventura opponesse, che nell'anno 1239 l' Ospedale, anzi l'Ordine di Altopascio era diviso e separato dall' Ordine Gerosolimitano, e che, quando il Sommo Pontefice in quell' anno diede a que' Religiosi la Regola degli Ospedalieri di S. Giovanni, espressamente dichiarò nella sua Bolla, che con questo non intendea, che il Maestro ed i Religiosi dell' Ospedale di Gerusalemme pretendessero di esercitar sopra di essi alcuna giurisdizione, è facile il rispondere, che ciò non prova, che una volta non formassero un Ordine solo e medesimo. Se i Templarj, se i Teutonici, nati da Gerosolimitani medesimi, erano a que' tempi divenuti Ordini diversi, a più forte motivo l'Ordine di Altopascio, già esistente prima della fondazione dell' Ospedal di Gerusalemme (sebben pur anco Ospedaliere) potea pretendere di stare da per se, in quel Secolo delle esenzioni, e de' nuovi Ordini, qual fu il Secolo XIII. Nè servirebbe il dire, che Altopascio era di Diocesi di Lucca, e che non potea dal Pontefice denominarsi S. Egidio Pisano, avendosi nelle Bolle riguardo più alle Diocesi, che non a' Dominj: perciocchè è da riflettersi, che, siccome è detto sopra, vi ha ragion di credere, che nelle Bolle, ove si parla di Religiosi Ospedalieri, si avesse all' opposto più riguardo appunto al Dominio secolare, che non alla distribuzion delle Diocesi.

In questa conformità vediam praticarsi rispetto ad Asti, quando il Borgo di S. Egidio Astese sia un Borgo dell' antica Testona. Così vediamo, che nella mutazione di dominio di Chiomonte, non si ha più riguardo alla Diocesi nel Compromesso, che si è sopra riferito. Tutto questo era consentaneo a quel sistema, che a que' tempi s' introdusse, e forse prima per li Religiosi Ospedalieri, che non per gli altri Regolari. Avendo i Papi dichiarato, che potessero i medesimi assoggettarsi a qual Casa dell' Ordine loro più ad essi piacesse, come risulta dalle Decretali di Papa Gregorio IX *, ed avendoli molto prima esentati dalla giurisdizione de' Vescovi, e sottoposti a' loro Superiori speciali, giunta la grandezza e lo splendor dell' Ordine, che co' Gran Signori piuttosto, che non co' Prelati avea continue relazioni, tutto questo, io dico, dovea far sì, che da essi Religiosi Ospedalieri, e da chi ragionava di loro, si dovesse riguardare sì bene a' Dominj ed agli Stati, in cui erano collocate le loro Magioni, non già alle Diocesi de' Vescovi, i quali non aveano sopra di esse giurisdizione veruna.

§. V.

*Ospedali dipendenti nell' anno 1113 dall' Ospedal
di Gerusalemme, tutti in Italia.*

L' essere poi tanto l' Ospedale di S. Egidio di Asti,

* « Possunt Hospitalarii se et domum suam alteri religiosae domui subijcere » et donare » — *Decr. lib. III, tit. XXIV.*

quanto questo di S. Egidio di Pisa, anteriori alla conquista di Gerusalemme, ed al nuovo Ospedale fondato nella Città Santa da Gerardo, non ripugna al venir essi compresi tra gli Ospedali de' Pellegrini di Gerusalemme sottoposti alla Giurisdizione del mentovato Gerardo, a tenor della Bolla di Pasquale II; che anzi dalle parole della Bolla medesima si ravvisa molto bene, che già esistevano: poichè non dicesi in questa, che fossero stati fondati da Gerardo, ma soltanto, che denominavansi di Gerusalemme: *Xenodochia sive Pithochia Hyerosolimitani nominis titulo celebrata*; e non potevano mai questi Ospedali essere stati fondati da Gerardo, il quale non avrebbe avuto, prima della Conquista di Terra Santa, nè autorità, nè mezzi per farlo. Nè si sarebbero Religiosi Toscani e Lombardi sottoposti di buon grado, prima di essa conquista a Gerardo, vivente in Terra d'Infedeli, e Rettore di un particolar Ospedale degli Amalfitani. Bensì dobbiamo inferirne, che, dopo l'entusiasmo eccitatosi dalla conquista di Gerusalemme, e dalla fondazione del nuovo Regno, arricchito e divenuto celebre l'Ospedale Gerusalemmitano, con edificazione di nuove Chiese e di nuovi sontuosi edificj, il Papa, a quello, come divenuto il principale, assoggettasse tutti gli altri Ospedali de' Pellegrini di Gerusalemme, che già esistevano. Ed essendo gli annoverati nella Bolla tutti in Italia, se ne ricava una prova manifesta, non solo che l'Ordine degli Ospedalieri, da cui era uscito Gerardo, era un

Ordine Italiano, ma che Italiani ne erano ancora nell' anno 1113 tutti gli Stabilimenti.

Ciò presupposto strana cosa sembrar dee, che il P. PAOLI, il quale, come il P. PAPON, non nega che tutte le Case, che possedeva l'Ordine Gerosolimitano nell' anno 1113, sono enumerate nella tante volte lodata Bolla di Papa Pasquale II, si vada poi affaticando per trovar fondazioni antiche ed anteriori a quell' anno, appoggiandosi a Scrittori moderni, ed interpretando per fondazioni di Case, anzi direi di Commende, semplici donazioni ed elemosine fatte all' Ospedal di Gerusalemme, che non si vogliono confondere con istabilimenti di Ospedali in Europa in verun modo. Già abbiám veduto, che di Asti, e non di Arles si parla nella precitata Bolla. Il più antico sincero Documento, riguardante lo Stabilimento de' Gerosolimitani in Arles, è una Donazione dell'anno 1117, fatta da quell' Arcivescovo Attone, pubblicata da D. Vaissette. Lo Stabilimento in Londra, che si suppone fatto nell' anno 1100, non è fondato sopra altro, fuorchè sopra una Data registrata nel Monastico Anglicano dello STILINGFLEET Scrittore poco critico * del Secolo XV. Non parlo di quello della Contea di Zverin, che si suppone parimente dell' anno 1100; poichè lo stesso P. PAOLI non nega che possa essere stata alterata la Data. Ma che diremo dello Sta-

Paoli, Appen.
p. 2.

Paoli, Dissert.
pag. 374.

Paoli, Dissert.
pag. 378.

* Il P. Paciaudi (*de cultu Sancti Joann. Bapt. Antiq. Christianae* pag. 276) asserisce, che il Monastico Anglicano contiene Monumenti ripieni di favole!

bilimento in Alten-Munster fissato dal P. PAOLI all' anno 1101 sulla sola testimonianza del FALKENSTEIN Autor moderno Tedesco?

Paoli ibid. p. 381.

Rispetto poi alla fondazione dell' Ospedale di Villadieu in Normandia, quantunque conceder vogliamo, che siasi fatta da Enrico Re d' Inghilterra, che morì nell' anno 1135, non si sa come asserir possa il P. PAOLI, che sia seguita precisamente nell' anno 1107, e non piuttosto dopo l' anno 1113; le molte ragioni, ch' Egli allega in comprova, si riducono a questa, che poteva quel Re farla, e conveniva che la facesse. Saremo anche cortesi nel non opporci a questo famoso argomento; ma, avendo quel Principe regnato sino all' anno 1135, sarebbe inoltre necessario che si provasse, che poteva e conveniva ch' Ei la facesse prima dell' anno 1113. Dopo le supposte fondazioni in Francia, Inghilterra e Germania, una ne trova il P. PAOLI in Siviglia, preferendo una lezione manifestamente erronea di quella Bolla, come venne riferita dal primo Scrittore, che la pubblicò, Jacopo Bosio, in un Secolo in cui l' arte di leggere le Carte dei Tempi di mezzo era appena nascente, alla lezione adottata dallo stesso erudito suo Zio, e dal dotto P. PACIAUDI, i quali, non già *Hispallum*, voce che nulla significa, ma bensì leggono entrambi *Ydruntum*, Otranto; nel qual modo, come già abbiamo detto altra volta, troppo agevole riesce di adattare e piegare alle fantasie più strane degli Scrittori i Monumenti, che sono ad esse direttamente contrarj.

Paoli ibid. p. 396, e Append. p. LXIII.

C A P O V I I.

RICERCHE INTORNO ALLA PATRIA DI GERARDO, INSTITUTORE
DELL' ORDINE DI S. GIOVANNI DI GERUSALEMME.

Ora che abbiamo indagato, quali fossero gli Ospedali, che, nel principio dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, e dopo la conquista di Terra Santa, furono posti sotto la dipendenza del nuovo, e sontuoso Ospedale fondato da Gerardo, e che abbiamo trovato, che in quell'epoca, Ospedale Gerosolimitano fuori d'Italia peranco non vi era, reputo pregio dell'opera, prima di terminar queste Memorie, il cercare di qual Contrada fosse nativo esso Gerardo. Personaggio dovea essere egli di rara prudenza, e di specchiata virtù, dacchè avea potuto ottenere di restarsene a prestar le opere di Cristiana Carità a' pellegrini, che andavano a visitare i Luoghi Santi, non solo sotto il dominio pacifico de' Musulmani, ma di più nel tempo medesimo, in cui per lo dominio di Gerusalemme aspra guerra ayeano lor mosso i Cristiani Crociati; e Uomo d'alti e generosi spiriti dovea esser egli parimente: perciocchè, appena seguita la conquista, e nei primi anni del nuovo Regno, ebbe il modo d'intraprendere grandiosi edificj, e di ottenere di essere dal Sommo Pontefice dichiarato Capo di tutti gli Ospedali destinati per li pellegrini di Gerusalemme, che allora esistevano, e così gittò

i fondamenti di un Corpo prima regolare , poscia anche politico , che divenne coll'andar del tempo una formidabile Aristocrazia Militare , e Religiosa.

§. I.

Varie opinioni intorno alla Patria di Gerardo.

Sebbene io sia d'avviso , che il chiarire (come studiato mi sono di fare) quale fosse l'origine dei Religiosi Ospedalieri , quale la Regola loro nel principio dell'Ordine , sieno punti molto più rilevanti per la Storia Ecclesiastica , e Civile , che non già quale sia stata la Patria dell'Institutore; ciò non pertanto credo non inutile del tutto , postochè tanti , e sì ampiamente ne scrissero , il procurare di soddisfar in breve a questa curiosità erudita. L'ultimo Scrittore , che io sappia , il quale cercato abbia qual fosse l'origine , e la Patria di Gerardo , e che inoltre siasi accinto a descrivere le supposte sue imprese guerriere , si è il P. Paulo Antonio PAOLI , che impiega in ciò un intero Capo della prolissa sua Dissertazione , e ravvisa come la prima , e secondo che egli dice la più interessante parte della Storia dell'Ordine , il rintracciare a quale fortunata Nazione appartenesse quell' Uomo famoso.

Questa fortunata Nazione non è peraltro , a parer suo , nè l'Italiana , come pensano parecchi Scrittori , e tra gli altri il dotto suo Zio , il P. Sebastiano PAOLI ,

nè la Provenzale, come molti altri, ma bensì la Fiamminga; e tra parecchi Gerardi, che aveano prese le armi per il Passaggio in Terra Santa, pretende, che il Gerardo, Institutor dell'Ordine, fosse un principissimo Signore della Contea di Hannonia, uno dei compagni di Goffredo Buglione. Io non penso, che occorra spendere molte parole per dimostrare, che è affatto insussistente il nuovo sistema del P. PAOLI. Essendosi sopra provato, che Gerardo, molti anni prima del general Passaggio de' Cristiani, dirigeva come Religioso l'Ospedale degli Amalfitani in Gerusalemme, quindi ampliato, ed arricchito da' Principi Cristiani dopo la fondazione del nuovo Regno, ne segue, che non può mai questo essere uno de' Gerardi venuti colle armi alla mano alla conquista di Terra Santa in un col celebrato Goffredo.

Merita poi speciale disamina l'opinione, che il nostro Gerardo fosse Provenzale. Prima di tutto è degno di considerazione, che il P. PACIAUDI, il quale il chiama Gerardo di Tunc, originario di Martigues, soggiunge poi queste precise parole: *tale è l'uniforme sentimento degli illuminati nostri Maggiori*. Ma i fondamenti, che ne arreca non sono altri, se non se la preeminenza data alla Lingua di Provenza sin da' tempi più rimoti, e le autorità di Onorato BOUCHE nella sua Storia di Provenza del FAVIN nel suo Teatro d'onore e di Cavalleria, e di MATTEO di Goussancourt, tutti Scrittori moderni. Non parlo delle due più antiche Me-

Paciaudi, Mem.
mor. de' Gran
Mastri, Tom. I.
§. III. p. 11.

morie, vale a dire, quella di UGONE di Miramos, il quale il dice *Frater Gerardus natione Francus*, e di GIOVANNI di Haghen, volgarmente detto *de Indagine*, che ne' suoi Fiori istorici il chiama *Miles Gallus, caritate in pauperes notus*: perciocchè lasciando da parte, che il passo di UGONE di Miramos è contróverso, credendosi da alcuni, che l'Opera a lui attribuita sia di Gerardo Aimontano, che morì nell'anno 1556, e che

V. Bibl. Cartus.
pag. 145.

GIOVANNI d'Indagine fiorì nel Secolo XV, è cosa troppo manifesta, che col nome di Franchi chiamavansi ai tempi delle Crociate tutti gli Occidentali, come chiamansi ancora al dì d'oggi nelle Scale di Levante.

Non tralascia quindi il P. PACIAUDI di additar l'opinione del Commendator MARULLI, e soprattutto del dotto Editore del Codice Gerosolimitano il P. Sebastiano PAOLI, i quali tengono Gerardo per Amalfitano: cosicchè pare, che qualche particolar riguardo facesse sì, che esso PACIAUDI, Storico dell'Ordine, abbia creduto a proposito, nel tempo in cui scriveva le sue Memorie, di doversi mostrare propenso, piuttosto al sentimento, com'ei dice de' *Maggiori*, e non abbia stimato prudente lo internarsi più che tanto in sì fatta ricerca; non altrimenti di quello, che consigliasse di fare Cicerone rispetto alla apparizione di Romolo a Giulio Procolo, dopo di essere sparito al cospetto de' Romani, dicendo, che di certi fatti non se ne dee indagar sottilmente la verità, quando sono comunemente creduti.

Cic. de Legibus
Lib. I. n.º 1.

Anche il più recente Storico della Provenza il P. PAPON asserisce, che il Fondator dell' Ordine di San Giovanni di Gerusalemme, Gerardo, era nativo della Città di Martigues in Provenza, ma pare, che fosse pur Egli contento della sola tradizione popolare, non allegando autorità, veruna nè di antico Storico, nè di moderno. Anzi è cosa veramente mirabile, che parla Egli della fondazione dell' Ordine all' anno 1105, quando Gerardo dovea già essere uomo maturo, dovechè la Città di Martigues, secondo Lui medesimo, non è più antica dell' anno 1200, onde ne verrebbe l' assurda conseguenza, che Gerardo sarebbe nato in una Città più di un secolo prima della sua fondazione. Di questa troppo manifesta contraddizione convien dire, che il P. PAPON siasi avveduto: perciocchè nel suo Viaggio della Provenza, pubblicato parecchi anni dopo la Storia, per procurare di farla scomparire, dice, che nel Secolo XIII alcuni Pescatori di S. Geniés fondarono Martigues, e che S. Geniés, che ha dato l' origine a Martigues, era la Patria di Gerardo-Tum, com' Egli il chiama, Fondatore dell' Ordine di Malta. Di tutto questo non ne reca Egli prova nessuna che io sappia, se per tale non vuole, che si riguardi il busto di Gerardo, che si vede nella Cappella del Castello di Manosca, già Bailaggio famoso di Malta, busto riputato uno de' capi d' opera del moderno Scultore Francese PUGET, di cui parla altrove in quel suo Viaggio; ma lavoro però, che al pari di quello della testa di Omero, di

Papon Hist. de
Provence. Liv.
III, chap. XLIV.
p. 201, 202. Pa-
ris 1778.

Papon Hist. de
Prov. Tom. I.
pag. 33a.

Papon Voyage
de Provence, T.
I, p. 218, 219.
Paris 1787.

Papon ibid.,
pag. 155.

cui parla Plinio, non può essere che ideale, nato dalla brama ingenita nell' uomo di voler vedere, od immaginarsi almeno il sembiante degli uomini grandi.

Che Provenzale non abbia potuto esser Gerardo in nessun modo, abbastanza il dimostra lo essere Italiani i Religiosi tutti, che amministravano l' Ospedal di Gerusalemme, prima della conquista fattane da' Crociati; ed anzi di più Italiani tutti gli stabilimenti sottoposti ad esso Ospedale, che esistevano prima dell' anno 1113, com' è detto sopra; dal che riceve maggior peso la congettura del mentovato P. Sebastiano PAOLI, che essendo l' Ospedale fondato da Italiani, non sembra, che dovessero conferirne il reggimento ad uno straniero. Nè servirebbe il dire, che, le prime idee, le prime mosse della fondazione dell' Ordine essendo state ispirate e dirette dalla Religione, predominar non dovesse perciò l' affezion nazionale, che spesso è una mera illusione del cuore; perciocchè allora non potea venir eletto Rettore dell' Ospedal di Gerusalemme alcuno straniero, non già perchè straniero Ei fosse, ma bensì perchè, sino all' epoca sopraccennata, straniero alcuno in esso Ospedale non vi era, ma tutti Italiani ne erano i Religiosi. Senzacchè, anche a' tempi della Conquista, non sembra, che i Provenzali siensi diportati in modo da conciliarsi quell' aura popolare, quel credito, che fu, se ben si risguarda, il vero motivo, per cui l' Ordine di S. Giovanni acquistò in sì breve tempo ricchezze sì grandi, e salì in sì alto stato. Così almeno ne

dovremmo inferire, se dobbiam prestar fede allo stesso precitato Storico moderno della Provenza il P. PAPON, Papon Hist. de Provence, T. II p. 197. il quale, parlando della prima Crociata, dice chiaramente, che l'esercito, che combatteva sotto le bandiere di Raimondo di S. Egidio, si era procacciato la riputazione di amar il denaro piuttosto, che non la gloria.

Del rimanente questa opinione, che il Fondator dell'Ordine fosse nativo della Provenza, nacque senza dubbio molti secoli dopo la fondazione di esso; e dai privilegi e dalle preeminenze ottenute in progresso di tempo dalla Lingua di Provenza, non si dee già inferire, che l'Institutor dell'Ordine fosse Provenzale, ma bensì che esse preeminenze, e privilegi abbiano fatta nascere tale idea, che non poteva avere, come non ha verun fondamento. Non è chiaro bene quando si distinguesse l'Ordine Gerosolimitano in più Lingue. Il Bosio sospetta, Bosio Storia di Malta, Parte II. p. 25. che circa l'anno 1318 fossero già formate le sette Lingue della Religione, ma soggiunge, che in quell'epoca le Dignità erano peranco in comune. Secondo ogni verisimiglianza la Lingua di Provenza divenne più ragguardevole, e cominciò a primeggiare, dopo che i Reali di Francia unirono col dominio di quella Contea quello del Regno di Napoli; e, fattesi pure circa que' tempi molto più potenti le forze navali, e molto più esteso il commercio de' Provenzali nelle parti di Levante, poterono essi, coll'aura eziandio de' Monarchi di Francia, aspirare ad essere riguardati come la prima tra le Lingue dell'Ordine Gerosolimitano. E si dee pur riflettere

Rapports politiques de l'Ordre de Malthe, avec la France 1790, pag. 37.

che, siccome chi giunge in alto stato si dà a credere, o vuol dar a credere, che anche ne' tempi andati già fosse grande, così sulla supposizione, che grande fosse e potente la Lingua di Provenza, quando ancora non esisteva, si credette i Provenzali aver dato e l'origine, e l'Institutore all'Ordine medesimo. A consolidare sì fatta falsa opinione, che Provenzale fosse Gerardo, contribuì eziandio, a giudizio di un recente Scrittore Francese, la circostanza, che il Corpo di esso Gerardo, dopo di essere stato trasportato da Gerusalemme a S. Giovanni d'Acrida, quindi nell'isola di Cipro, poscia nell'anno 1310 a Rodi, venne in ultimo depositato, dopo l'anno 1534, nel Gran Priorato di Manosca in Provenza.

§. I L

Gerardo fu Italiano. Congetture, che fosse Astigiano.

V. Borgia. Memorie di Benedetto. Parte II, § XIX. n.º 2, p. 121. Roma 1764.

Posto quanto sovra, ne viene, che Italiano dovette essere senza controversia nessuna Gerardo. Ma il dirlo poi Amalfitano, come fanno, ed il Commendatore MARULLI, ed il Padre Sebastiano PAOLI sopraccennati, ed eziandio il fu Cardinale Stefano BORGIA, non si appoggia ad altro argomento, fuorchè a quello, che dagli Amalfitani era stato fondato il primo Ospedale dei pellegrini in Gerusalemme, amministrato e retto da Gerardo. Oltrecchè questo argomento, spogliato di ogni amminicolo, non sembra in verun modo con-

chiudente, potendo Gerardo essere stato, prima della sua venuta in Gerusalemme, Religioso in alcun altro di quegli Ospedali, che troviamo nominati nella Bolla di Papa Pasquale II: perciocchè i Monumenti, che parlano della fondazione dell'Ospedale fatta dagli Amalfitani, ci fanno sapere bensì, che dalla Italia condussero Religiosi ad amministrarlo, ma non esprimono specificamente di qual contrada essi fossero, oltre a questo, io dico, vi ha un'altra più forte ragione per escludere, che fosse egli Amalfitano.

Per li motivi allegati sopra gli Ospedali de' Pellegrini nominati in quella Bolla si dee credere, che esistessero già avanti alla conquista di Terra Santa fatta da' Crociati, onde da uno o più di essi si dee supporre, che gli Amalfitani traessero i Religiosi, che trasportarono in Palestina. In una di quelle Case Religiose dovea perciò trovarsi il nostro Gerardo; e siccome in Amalfi non si sa, che vi fosse Ospedale di Pellegrini, perciò dobbiam dire, che, o già Religioso Ei fosse in alcuno di quegli altri Ospedali, che esistevano in Italia, ovvero, che siasi egli reso Religioso in Gerusalemme. Comunque siasi, Religioso in Amalfi non potea mai essere stato, dacchè non risulta, che in Amalfi Ospedale vi fosse per li Pellegrini di Gerusalemme.

Cap. VI.

Se nel vasto regno delle conghietture si può far luogo a quella, che io sono per esporre, io direi, che non mancano argomenti per credere, che Ge-

Gerardo, l'Institutor dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme, poscia di Rodi, ed ultimamente di Malta, fosse Astigiano. Difatti è da credere, che nella tante volte citata Bolla di Papa Pasquale II siansi nominati gli Ospedali de' Pellegrini, che erano in Italia (i soli allora, che vi fossero in Europa), non già alla rinfusa, ma con qualche ordine di precedenza. Ora, se il secondo luogo in quella enumerazione si è assegnato all'Ospedale di S. Egidio di Pisa, il cui Arcivescovo Daimberto erasi recato tra' primi con poderosa armata di Pisani alla conquista di Terra Santa, e quindi era stato nominato Patriarca di Gerusalemme, pare, che qualche motivo di maggior rilievo possa esservi stato, per nominare in primo luogo l'Ospedale di S. Egidio di Asti. E non potrebbe essersi fatto questo, perchè Astigiano fosse, e per avventura prima Religioso in S. Egidio di Asti, che non in Gerusalemme l'Institutor dell'Ordine, Gerardo? Ma questo non è il solo argomento congetturale, che si abbia per crederlo Astigiano. Altri ve ne concorrono assai più stringenti.

Lascio stare, che gli Astigiani, già prima dell'anno 1098, erano grandi Mercatanti, com'è detto sopra, il che non poteva essere, che per le vie del mare in Levante, onde potevano avere relazioni e cogli Amalfitani, e cogli altri Italiani, che trafficavano in Palestina; quello, che è più, si è, che quella vaga, ma però antica tradizione, che il nome del Fondatore dell'Istituto fosse Gerardo di *Tunc*, trasformato poi in *Tum* senza fon-

damento nessuno dal P. PAPON, vieppiù conferma il sospetto, che possa egli essere stato Astigiano, essendo Tonco (che in dialetto nostro Piemontese diciamo *Tunc*) il nome di un Castello dell'antico Monferrato, che più Secoli addietro, secondo che asserisce l'accuratissimo nostro Monsignor Francesco Agostino Della-Chiesa, era uno de' Feudi della Famiglia Turchi Astigiana. Questa Famiglia Turchi, come dice altrove il medesimo Monsignor Della-Chiesa, era poi la stessa, che quella degli Isnardi, e de' Guttuarj, che componevano tra tutte una delle più antiche, e delle più nobili Famiglie della Città di Asti, chiamate col nome de Castello, e spiegavano le medesime insegne, vale a dire un' Aquila nera in campo d'oro, essendosi distinte in questi tre cognomi da quelli de' Padri loro, come a molte altre è intervenuto. E questo soprannome di *Turco* non è improbabile, aggiungerò io, che siasi dato ad alcuno di essi per ragion di viaggi fatti, o di traffici, che avesse nelle parti di Levante.

Ora cresce l'argomento, attesochè nelle più antiche autentiche Memorie dell'Ordine Gerosolimitano troviamo pure farsi registro onorevole di questo cognome di *Turc*, che si è appunto come si pronuncia da noi Piemontesi tronca la voce *Turchi*. Contemporaneo di Gerardo fu Fra Giovanni Turc, di cui si fa menzione nella Gallia Cristiana, e che fu Superiore in Francia nell'anno 1130, quando incominciavasi a dilatare rapidamente l'Ordine fuori d'Italia. Dico contempora-

Chiesa, Disc. sopra alcune Famiglie nob. del Piemonte mss. p. 204, e p. 191 della Copia esistente nella Bibliot. dell'Università di Torino.

Gall. Christ. Tom. VII, pag. 1063.

Paoli Dissert.
Append. p. LVI.

neo di Gerardo: perciocchè, essendo Superiore in Francia in quell' anno, dovea già essere allora in età provetta, e perciò convien dire, che stato sia uno dei compagni di esso Gerardo, mancato di vita circa dieci anni soli prima. Nel fine poi di quel Secolo medesimo, cioè poco dopo l'anno 1189, nella serie de' Priori Gerosolimitani d' Inghilterra, esistente nella Biblioteca Cottoniana, troviamo Fra Riccardo *Turk*, il quale succedette a Fra Garnerio di Napoli, che fu il primo Priore d' Inghilterra. Il trovarsi questi nomi tra le prime Dignità dell' Ordine ne' principj di esso, la tradizione antica, che il nome di Gerardo fosse di *Tunc* ed anche *Turc*, nomi dei quali non si può da altri render ragione, eccetto che da noi Piemontesi, che li troviamo riuniti in una antichissima nobile Famiglia Astigiana, il rinvenirsi sì fatti nomi scritti perfino secondo la precisa pronuncia del Dialetto nostro Piemontese, come anche nella Bolla di Papa Pasquale è chiamato Gerardo, *Geraudus*, che più si accosta ad esso nostro Dialetto, sono congetture tutte, che, congiunte con quelle, che Italiano esser dovea Gerardo, e che tra gli Ospedali Gerosolimitani esistenti in Europa quello di S. Egidio si nomina il primo, possono dare fondato motivo per credere, che Astigiano fosse esso Gerardo.

Mentre faremo voti, affinchè vengano in luce monumenti irrefragabili, che dieno tutta la forza e l' evidenza a queste congetture, non tralascierò di avvertire,

che, non solo intorno alla Patria di Gerardo, Insti-
tutor dell' Ordine di S. Giovanni, si mosséro lunghe
questioni, ma eziandio intorno a quella di Raimondo
de Podio suo Successore. Se da una parte gli Scrittori
Francesi il chiamano di Puy, ed il fanno loro nazio-
nale, l' Autore del Codice Diplomatico Gerosolimitano
il dice Lucchese della Nobile Famiglia di Poggio. Ma
se dal cognome solo di quel secondo Superiore dell'
Ordine Gerosolimitano si può trar qualche lume, avrem-
mo maggior fondamento Noi di chiamarlo Torinese,
non avendo mestieri di travisarlo. Di fatti, per attestato
del precitato esattissimo Monsignor della Chiesa, tra
le più antiche e Nobili Famiglie di questa Città eravi
quella de Podio; e tanto più forte motivo avremmo
per asserirlo, che nel Ruolo de' principali Personaggi,
che si recarono nella prima Crociata in Terra Santa
presso il BONGARSIO, troviamo un Raimondo di Torino *.
E chi sa pure, che quell' Augerio di Balben terzo Su-
periore dell' Ordine, da taluno voluto Gentiluomo del
Delfinato, e da altri Tedesco, non sia peravventura un
Ogerio Balbo Gentiluomo di Chieri?

Chiesa, Co-
rona Reale Tom.
I, pag. 138.

* Il Bongarsio ha stampato — *Raymondus de Taurina* con manifesto sba-
glio in vece *de Taurino* (*Principes Praelati Milites, qui Bellis Orientalibus*
adsuerunt - nei Prolegomeni del primo Volume della Raccolta - GESTA DEI PER
FRANCOS). Terminazione Tedesca hanno del rimanente i nomi Italiani in
quel Catalogo. Ne basti per prova, che Alberto Conte di Biandrate è detto
Albertus Comes de Blandratz. Oltre al *Raimondus de Taurino*, vi è anche
annoverato un *Romanus de Podio*; e nostri Piemontesi furono pure secondo
ogni verosimiglianza — *Raimondus de Centorio* — *Willelmus de Ferreres*.

I N D I C E.

I	INTRODUZIONE	Pag. 57
CAP. I.	De' Religiosi Ospedalieri prima delle Crociate	66
	§. I. <i>Ospedali de' Pellegrini ne' tempi dei Longobardi</i>	68
	§. II. <i>Ospedali de' Pellegrini del Monte Cenisio, del Gran S. Bernardo, e di Altopascio in Toscana</i>	71
	§. III. <i>Monaci derivati da' Benedettini, destinati per aver cura degli Ospedali dei Pellegrini prima delle Crociate</i>	76
CAP. II.	Fondazione dell'Ospedale di Gerusalemme fatta dagli Amalfitani	80
	§. I. <i>Potenza degli Amalfitani, ed estensione del Commercio loro in Levante intorno al Mille</i>	82
	§. II. <i>Ospedale di Gerusalemme fondato dagli Amalfitani nell'anno 1084</i>	84
	§. III. <i>Buona armonia, che passava tra gli Amalfitani, ed i Turchi. Antiche Repubbliche commercianti d'Italia non promossero la Crociate</i>	90

CAP. III. Trattasi della fede, che prestar si debba a Guglielmo Arcivescovo di Tiro . . .	Pag. 96
§. I. <i>Guglielmo di Tiro dee considerarsi come Scrittore sincrono dell' origine dell' Ordine di S. Giovanni</i>	» 99
§. II. <i>Guglielmo di Tiro fu Scrittore infor- mato dei fatti da lui descritti</i>	» 102
§. III. <i>Cercasi qual fosse il Santo Titolare dell' Ospedale degli Amalfitani, prima della conquista di Gerusalemme</i>	» 107
§. IV. <i>Guglielmo di Tiro fu Storico impar- ziale</i>	» 111
CAP. IV. L' Instituto dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme non fu ne' suoi principi Militare	» 119
§. I. <i>Non si professò la Milizia dai Religiosi dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme durante la vita del loro Institutore.</i>	» 120
§. II. <i>Ordine de' Templarj nato da quello degli Ospedalieri</i>	» 124
§. III. <i>Vere cagioni dell' abolizione de' Tem- plarj</i>	» 128
§. IV. <i>Bolle primordiali de' Papi comprovano, che l' Ordine di S. Giovanni di Gerusa- lemme non fu ne' suoi principj Militare</i> »	140
CAP. V. Della Regola dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme	146
§. I. <i>Regola di S. Agostino quando adottata</i>	

<i>dagli Ospedalieri. Esistenza di una più antica Regola</i>	<i>Pag.</i>	<i>148</i>
§. II. <i>Regola degli Ospedalieri, prima che venissero trasportati in Palestina . . . »</i>		<i>153</i>
§. III. <i>Antico segno portato dagli Ospedalieri, lo stesso, che quello portato in Terra Santa dai Religiosi dell' Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme »</i>		<i>158</i>
§. IV. <i>Regola degli Ospedalieri di Altopascio »</i>		<i>164</i>
§. V. <i>Cavalieri dell' Ordine di Altopascio. Conformità tra essi, ed i Gerosolimitani »</i>		<i>169</i>
§. VI. <i>Riforma degli Ordini Militari. Portatori della Croce dell' Ospedale colla Stella rossa di Boemia, »</i>		<i>176</i>
CAP. VI. <i>De' primi Ospedali dipendenti dall' Ospedale di S. Giovanni di Gerusalemme ai tempi dell' approvazione dell' Ordine . . »</i>		<i>184</i>
§. I. <i>Ospedale presso il Borgo di S. Egidio di Asti. Ricerche intorno al sito di questo antico Borgo »</i>		<i>185</i>
§. II. <i>Ospedale di S. Egidio di Asti posseduto dagli antichi Religiosi Ospedalieri anteriori alle Crociate »</i>		<i>190</i>
§. III. <i>Prove che il Borgo di S. Egidio fosse nell' anno 1113, sotto il dominio del Comune di Asti »</i>		<i>196</i>
§. IV. <i>Ospedale di S. Egidio di Pisa . . »</i>		<i>201</i>

§. V. <i>Ospedali dipendenti nell'anno 1113 dall' Ospedal di Gerusalemme, tutti in Italia.</i>	Pag. 205
CAP. VII. Ricerche intorno alla Patria di Gerardo Institutore dell' Ordine di S. Giovanni . . »	209
§. I. <i>Varie opinioni intorno alla Patria di Gerardo »</i>	210
§. II. <i>Gerardo fu Italiano. Congetture, che fosse Astigiano »</i>	216

Letta nell'Accademia Imperiale delle Scienze, Letteratura,
e Belle Arti li 30 aprile 1806.

	ERRORI.	CORREZIONI.
Pag. 61. lin. 16 . .	acquistarono	acquistò
P. 77 lin. 5	vogliano	vogliamo
P. 90 lin. 8	Rettore	Rétore
P. 94 lin. 9	non siccome	siccome non
P. 117 lin. 21 . . .	prima fede	piena fede
P. 139 lin. 14 della nota	<i>contenant</i>	<i>concernant</i>
P. 144 lin. 10 . . .	la cosa stessa	la cosa stesse
P. 168 lin. 25 . . .	Pio V, e quando, . .	Pio V. E quando,
P. 170 lin. 11 . . .	solì cinquant'anni . .	solì cinquantaquattro anni
P. 196 lin. 4 della nota	incluso Chiomonte . .	escluso Chiomonte

P O I N T S
DE RAPPROCHEMENT

ENTRE LA CHEVALERIE DU MOYEN ÂGE,
ET L'ANCIEN STOÏCISME.

PAR EMMANUEL BAVA S. PAUL.

Lu dans la séance du 3 décembre 1805.

I.

LA vertu , Messieurs , se fait jour sans cesse et en tous tems quelque part parmi les hommes , et cela même dans les époques de la plus grande corruption ; pour vous le prouver , je vais vous mettre sous les yeux deux époques éloignées entr'elles , ou dégradée par des vices de toute espèce cette vertu trouva cependant un asile , que dis-je ? une forteresse , au haut de laquelle s'étant retranchée , elle fit non seulement bande à part , mais osa de-là braver la corruption générale , se hasarder à faire des heureuses sorties contre celle-ci , et par l'effet des contrastes s'en embellir encore davantage ; de sorte qu'elle parut comme , ces

éclairs , qui au milieu d'une nuit sombre , effrayent à la fois et éclairent le voyageur égaré , qui sait saisir le moment de l'ouverture des nuages , pour rattraper le bon chemin , et en faire son profit.

Les deux époques , dont je veux vous entretenir , Messieurs , en essayant de vous les mettre en parallèle , sont celle des Stoïciens Grecs ou Romains d'une part , et celle des Chevaliers du moyen âge de l'autre , pendant la trop longue durée du régime des Fiefs. La brièveté que je dois me prescrire , ne me permet guère de vous présenter le tableau complet et colorié de cette dépravation des mœurs qui ont défiguré la morale dans chacune de ces deux époques , et encore moins d'en approfondir les causes ; je m'en tiens donc à vous en dire deux mots , et à vous en tracer une esquisse fugitive , mais telle qu'elle me serve de fil pour me guider moi-même dans la marche que je vais suivre.

I I.

En effet , qui est-ce qui ignore jusqu'à quel point était portée la corruption de l'esprit et des mœurs dans ce qu'on appelle aujourd'hui les beaux jours de la Grèce ? Les Grecs étudiaient et méditaient beaucoup , et disputaient encore davantage sur la vertu , et sur le plus grand bien de l'homme , et nul , à quelques exceptions près , ne pratiquait la première , et

tous , à-peu-près aussi , désespéraient de trouver le second.

De-là il s'ensuivit que la Grèce entière fourmilla en philosophie et en morale de mille sectes toutes divergentes entr'elles par leurs opinions et leurs hypothèses , toutes plus ou moins voluptueuses et fautives : delà l'agitation , l'oscillation des Gouvernemens , la barbare admission de l'esclavage , et l'indifférence sur celle des plaisirs les plus obscènes et les plus brutaux ; mais que dirai-je de la corruption de Rome , lorsqu'elle ajouta à celle de la Grèce sa propre corruption , c'est-à-dire , une ambition démesurée , une soif insatiable de l'or , une cruauté que la vue du sang qui ruisseauait dans le Cirque , ne faisait qu'aiguïser ?

I I I.

Ce fut alors , que par un effet naturel de cette double corruption , on vit monter sur le trône des Césars , ces monstres si bien assortis à leur cour infame , les Tibères , les Caligulas , les Nérons , les Domitiens au milieu de leurs flagorneurs et de leurs satellites armés de poignards , et de leurs affranchis la coupe empoisonnée à la main , les Narcisses , les Anicètes , les Locustes , et les Messalines. Mais ce fut alors aussi , que le Stoïcisme , après avoir combattu avec quelque succès , les vices et les désordres dans la Grèce , par la voix et les écrits de Zénon de Cythie , de

Cléanthe, et de Crysippe, se glissa en Italie, et se montra dans la Capitale du Monde, et par sa fermeté et son apathie étonna et allarma ces Tyrans voluptueux et craintifs; que Possidonius disciple de Panætius entra dans Rome, et y eut Cicéron pour le sien, lequel cependant n'adopta pas les opinions de son maître, autant que Caton d'Utique, et même que la fille de celui-ci l'illustre Porcia, et que Brutus son époux; ce fut pendant les règnes affreux dont je vous entretiens, qu'on vit les ames fortes et vraiment stoïques des Traséas, des Sénèques, des Helvidius subir la mort paisiblement en héros philosophes; c'en fut assez alors pour que Lucain plein de cette morale du Portique, osât insérer dans son poème de la Pharsale qui lui couta la vie, ce vers à l'honneur de Caton :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni,

vers que Pierre Corneille a si bien rendu en français dans sa tragédie de la mort de Pompée, par celui-ci : *Les Dieux sont pour César, mais Caton pour Pompée.*

Ce fut encore quelque tems après, que parut le respectable Epictète plus stoïque que Zénon de Cythie, et que tout le Stoïcisme ensemble, puisque ce fut lui qui parmi les vertus donna le premier rang sur toutes à l'humilité, vertu jusqu'à lui inconnue aux Philosophes Païens; et il n'y a pas de doute que le peu d'ouvrages qui nous en restent, ne puissent avantageusement figurer à côté de ceux d'Akempis et de notre Cardinal Bona; voilà comment la vertu perça à

travers les ténèbres du Paganisme : ne la perdons pas de vue , et nous la verrons bientôt se faire jour après mille ans revolus , à travers les nuages qui s'amoncelaient de tous côtés sur le Christianisme , pour en obscurcir la pureté ; commençons par nous rappeler quelle sorte de corruption générale avait gagné dans le moyen âge toute l'Europe ; indiquons les sources d'une corruption pareille , et nous verrons de ces sources mêmes rejaillir la vertu par des filets inopinés , et long-tems méconnus.

I V.

Trop de culture et de subtilité dans l'esprit sans révélation , avait sans doute égaré et concouru à corrompre les Païens ; trop d'ignorance , de férocité et de barbarie , quoiqu'éclairé par la révélation , avait produit le même effet sur le monde Chrétien ; mais comme l'ignorance n'est bonne à rien , et qu'elle ne peut que s'enfanter elle-même , le savoir chez les premiers ne tarda pas long-tems de faire naître une secte de Philosophes , laquelle y enseigna tout ce qu'on pouvait apprendre et pratiquer de vrai touchant la vertu , avant qu'à cet égard le Ciel eût parlé : mais dès que ce Ciel eût parlé , c'est-à-dire après la révélation , l'ignorance appuyée sur la foi de cette doctrine descendue d'en haut , jointe au désir de faire le bien des hommes , a pû suffire à la vertu pour l'opérer par les prouïesses et par la droiture de la Chevalerie.

On sait ce que c'était que celle-ci, et que ce n'était pas une société de gens de lettres ou de savans, d'autant que dans ces siècles, faute de moyens d'instruction, on ne pouvait s'instruire : mais c'était un Ordre, ou une association d'individus distingués et renommés, répandus par toute l'Europe, lesquels, après qu'énivrés de vertu, ils avaient passé par des épreuves aussi violentes que celles que les mystères de l'ancienne Eleusis prescrivaient à ses initiés, s'éparpillaient par tout l'Univers, pour y soulager en tous lieux l'humanité souffrante, pour venger les opprimés, et en redresser les torts; enfin pour soutenir de leur force la foiblesse insultée et gémissante.

V.

En effet dans ces tems désastreux le monde avait besoin d'un tel ordre de gens, voués à l'héroïsme de la vertu; pour se faire une idée de la tâche pénible qu'ils s'étaient imposée, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les dégats et les incohérences que la déraisonnable police des Fiefs avait créées en tous lieux; tous les Royaumes de l'Europe étaient morcelés en petites souverainetés, partagées par les Seigneurs sous des noms différens, qui se faisaient de proche en proche, et presque toujours la guerre pour quelques arpens de terrain, ou dépendamment de haines héritées de père en fils; il s'ensuivait de là que toute industrie,

tout commerce ou trafic était entravé et impraticable : car les chemins et les passages d'un district à l'autre, étaient à chaque pas coupés par des barrières, grévés de péages multipliés par les propriétaires féodaux, et jonchés de brigands, ou, ce qui est à-peu-près la même chose, assiégés par les hommes ou les satellites du Seigneur ; les habitans de ces terres féodales étaient des serfs attachés à la glèbe autour du château menaçant qui les tenait en échec, et dans l'abrutissement de la peur.

C'est dans ce tems qu'on forgea, je ne sais comment, le mot barbare de suzeraineté, titre, pour le moins insignifiant quant au fait, mais qu'on appliquait à ce que nous nommerions aujourd'hui la prérogative royale : et qu'était-ce encore que cette prérogative ou autorité déléguée aux Rois ? Une suprématie d'autorité, il est vrai, mais dénuée de pouvoirs et de moyens coërcitifs contre une aristocratie plus forte par l'étendue, la nature, et la pluralité des Fiefs, que non pas celle, que le Roi suzerain pouvait s'attribuer, et déployer directement par les siens, de façon que celui-ci se voyait contraint de souffrir tous les excès de ses vassaux, les uns vis-à-vis des autres : ou que s'il voulait par les droits et les devoirs de son sceptre y mettre un frein, il risquait de les coaliser tous contre lui ; c'est au témoignage de l'histoire de quatre ou cinq siècles, que j'en appelle ici sur la vérité de ce que j'avance.

V I.

Le Clergé dépositaire des vérités de la religion la plus pure, desquelles découlent les vertus et la morale les mieux sanctionnées, et les seules vraies dans leur intention, ce Clergé, dis-je, devenu riche et feudataire lui-même, céda presque en tout pays et se laissa emporter au torrent débordé des mœurs générales, étala le faste barbare et morguant des Seigneurs séculiers, et prétendit que la prééminence de son caractère sacré dût lui conférer sur ceux-ci, et lui faire adjuger une sorte de suzeraineté temporelle; de-là ces luttes si insensées, si scandaleuses, et si longues entre le Sacerdoce et l'Empire; de-là ces censures multipliées, ces immunités abusives et souvent ridicules, mais qui cependant accrurent du double les chocs, le cahos, et les malheurs de ces siècles.

Ce n'est pas, qu'à tout prendre, ce Clergé n'ait propagé le bien, puisqu'il prêchait l'Évangile, et que nombre d'entre ses membres allant au-delà des préceptes, en embrassait les conseils: mais en général l'ignorance, où l'on était sur les premiers siècles du Christianisme, et les erreurs que sur ce point capital les préjugés, les passions et l'imposture avaient d'abord accréditées, et ensuite surrogées à la connaissance des siècles susdits ayant tout mal interprété, il en arriva malheureusement que toutes les choses se trouvèrent défigurées au point, que tous ceux qui dans leur

Hérarchie voulaient vivre en vrais Ecclésiastiques, fuyaient le tumulte qui régnait dans le haut Clergé, et allaient s'enfermer dans les Cloîtres pour obtenir du Ciel, par la prière et la pénitence, des jours plus sereins sur la Chrétienté; et cela tandis que d'un côté les Prélats, les Abbés, et les Pontifes s'essayaient en pure perte d'obtenir les mêmes effets par la hauteur et l'empire de l'autorité, et par la crédulité des peuples; et tandis que d'autre part les Chevaliers simples dans leur croyance s'efforçaient de concourir au même but par la force de leur bras, par la pureté de leurs vues, par la bravoure, et par la loyauté.

V I I.

Arrêtons-nous à ceux-ci, qui constituent l'une des parties intégrantes de mon sujet, à ceux-ci, dis-je, qui après avoir subi un long Noviciat ou apprentissage des combats, et être de grade en grade parvenus à celui de pouvoir être armés Chevaliers dans l'âge mûr, s'engageaient à la face de l'Ordre et de l'Autel, à ne jamais fausser leur parole, à défendre la veuve et l'orphelin, à punir les oppresseurs sur les plaintes des opprimés, à venger les dames, et la leur sur-tout; enfin à être, autant que possible à l'humaine fragilité, sans peur et sans reproches, à être en outre fœux défenseurs de Dieu et de l'Eglise, à mépriser l'opulence et la mollesse, à ne compter la vie pour rien

vis-à-vis les devoirs de la Chevalerie, et sur-tout de l'honneur Honneur ! La Chevalerie fut ton berceau ; ton nom existait avant elle , je le sais , mais dans une autre acception bien moins auguste et moins brillante ; et dès que l'esprit de l'ancienne et irréprochable Chevalerie commença à s'altérer et à déchoir , tu ne signifias précisément plus la même chose , et tu t'es peu-à-peu rapproché de l'antique acception , qui , prise encore dans le meilleur sens , était celle , que jadis t'avaient attribuée les élèves du Portique.

Après cette exposition des vertus de la secte des Stoïciens , et de l'Ordre des Chevaliers , nous allons marquer les points de contact et de ressemblance des premiers avec les seconds , et prouver par-là sans réplique , que la vertu en tout tems protesta de son existence contre les triomphes du vice.

V I I I,

Un écrivain qui a fait quelque bruit de nos jours , a osé avancer que la vraie Philosophie est l'innocence de la vieillesse des peuples * ; cette pensée me paraît juste , si par-là il veut nous marquer que lors qu'une Nation opulente et policée , et ayant déjà embrassé depuis un long tems toute la sphère des Sciences , vient , comme il arrive presque toujours , à se cor-

* Château-Briant, Génie du Christianisme vol. 3, p. 22.

rompre , qu'il n'y a plus d'autre moyen , pour y être vertueux , et s'y garantir de la contagion générale , que l'étude , et l'amour de la vraie philosophie , parce qu'au milieu du débordement des mœurs , on ne peut plus avoir de ces vertus d'instinct qui sont le partage , aussi précieux qu'exclusif , des peuples simples , sans culture avancée , et non policés , mais qu'on n'y peut avoir des vertus que par raison , et par une raison forte et fortement cultivée ; il ajoute que cette seconde innocence philosophique et d'acquit , est moins sûre que la première qui est son aînée , et qui vient de l'instinct (c'est-à-dire de la simplicité des mœurs et des usages) mais que dès qu'on peut y atteindre , elle est de beaucoup plus sublime. En prenant dans ce sens , qui me paraît celui de l'écrivain ci-dessus , sa proposition , je l'applique à mon sujet : et je soutiens que les Stoïciens existant au milieu des anciennes nations vieilles dans les Sciences et dans les Arts , mais perdues de mœurs , durent par une étude pénible de la vraie philosophie (autant qu'on pouvait en acquérir dans le Paganisme) se relever par leurs efforts , pour ainsi dire , à l'innocence de la vertu : tandis que les Chevaliers de notre moyen âge se trouvant au milieu de plusieurs nations également simples dans leurs mœurs , sans culture et ignorantes , n'ont eu qu'à s'en tenir à cette simplicité pour ne pas perdre cette innocence d'instinct , et en conserver les vertus presque sans s'en apercevoir. Vertus heureuses ! qui sous

l'égide de la simplicité doivent être moins coûteuses et plus sûres.

• I X.

Il est à remarquer, que les Stoïciens, et surtout le plus sublime d'entr'eux, Epictète, en étaient venus en morale, par un tâtonnement heureux jusqu'à se mettre en contact de la morale de l'Évangile, tandis que les Chevaliers auxquels celle-ci avait été enseignée, tant bien que mal, dès l'enfance, y avaient amalgamé plusieurs notions et plusieurs pratiques superstitieuses, romancières et galantes, qui en ternissaient par fois la pureté, et dont la sévérité devait en être énervée. Ici je n'entends parler que des usages et des mœurs, et point du tout de leur croyance, qui sur le dogme était irrépréhensible; de sorte que, cela étant ainsi, les premiers s'élevant sur les ailes seules de notre raison très-bornée, plânèrent à l'aventure aussi haut qu'ils le pouvaient vers le sanctuaire de la morale Chrétienne; et que les seconds, en en descendant le moins que possible, se plièrent néanmoins aux notions et aux pratiques d'une idiote simplicité; d'où il en résulta qu'ils se rencontrèrent tous les deux, chacun dans leur époque, presque au même niveau d'une vertu exaltée par le goût d'un merveilleux un peu différent. Les premiers partaient d'une métaphysique très-subtile pour expliquer la vertu; et les seconds,

en l'expliquant, en faisaient le roman. Car les Chevaliers prétendaient, que par ses forces seules l'homme fait tout ce qu'il veut, et étaient Pélagiens sans le savoir, et les Stoïciens soutenaient, que l'homme (et surtout leur Sage) pouvait être vertueux en dépit des Dieux, et

Faire rougir ces Dieux qui les rendaient coupables et par-là aussi ils étaient Pélagiens, même avant Pélagie; et les uns ainsi que les autres, en exagérant l'étendue des forces humaines, donnèrent néanmoins, en les agrandissant, des exemples à toute épreuve d'un Héroïsme qui étonna leur siècle, et que le notre ne peut cesser d'admirer.

X.

Si le Portique peut vanter ses Catons, ses Helvidius, ses Pætus, ses Epictètes, ses Marc'Aurèles, la Chevalerie peut s'enorgueillir et s'enthousiasmer de ses Bayards, de ses Duguesclins, de son grand Cid, de ses Godeffroy de Bouillon, de ses Saints Louis, de ses Charles Cinq, Héros qui, d'un ou d'autre côté; voulurent le bien, et le firent ou par la plume, ou par l'épée, ou par la sagesse de leurs loix, et la plus part aux dépens de leur repos, et même de la vie. Ayant monté leur tête, les uns aussi bien que les autres, mais chacun à sa guise, à l'exaltation des idées, ils s'en forgèrent des surnaturelles sur les pré-

sentimens des chances à venir de bonne ou mauvaise fortune, que leur bon ou mauvais Génie ou Démon devait leur donner: témoin le Stoïque Brutus, auquel dans la nuit qui précéda la bataille de Philippes, son démon apparut pour lui annoncer sa deroute et sa mort. Quant à nos Chevaliers, ils étaient si crédules, et par leur crédulité et leur imagination si fort en commerce avec les esprits aériens et les revenans, et de surplus avec les fées, les sorciers et les enchantemens, que dans les romans qui nous en restent et qui nous les peignent, nous voyons encore combien ils en étaient entichés.

X I.

Au reste l'éducation des élèves du Portique n'était pas moins rude et moins austère que celle des Aspirans à la Chevalerie, le silence, l'abstinence et l'exercice du corps leur étaient également prescrits: quoique le Stoïcisme y ajoutât encore la méditation et l'étude de la sagesse; ce que la Chevalerie n'avait garde d'imposer, n'ayant sur cela presque aucune idée, et abandonnant aux Clercs et aux Cloîtres, avec une sorte de dédain, tout travail de la pensée, et tout exercice de l'esprit, elle se contentait sur la parole d'autrui d'une foi implicite. Cette fleur précieuse de vertu Chevaleresque se fâna en moins de trois-cents ans: et la hauteur, à laquelle la secte Stoïque s'était guindée, ne tarda pas davantage à s'abaisser et à disparaître.

Voilà ce que le tems , qui m'est accordé pour parler , m'a permis de vous dire sur mon sujet : si je pouvais pousser encore plus loin ce parallèle , je vous mettrais sous les yeux nombre d'autres rapprochemens que je supprime tout court.

X I I.

Avant de conclure et de finir , je vous observerai , Messieurs , qu'éloignés beaucoup plus de la première de ces deux époques , il ne nous reste plus rien de cette mâle et forte vertu que déploya le Portique : mais que nous possédons encore quelques précieuses étincelles de cette vertu plus active et plus brillante des preux Chevaliers.

Ces restes , ces débris éclatans viennent d'être recueillis soigneusement par l'Empereur , pour en faire l'ame d'un Corps respectable qu'il nomme Légion d'honneur , et auquel le dépôt de l'honneur National est par conséquent confié ; vous conviendrez avec moi qu'il y a de l'habileté et de la sagesse dans la réunion de ces deux mots ; le mot légion nous rappelle la valeur d'un corps qui jadis fit trembler la terre ; et il suffit de faire sonner le mot *Honneur* en France , pour qu'à l'instant tout Français soit debout.

DU PRINCIPE
DE L'HARMONIE DES LANGUES;

DE LEUR INFLUENCE
SUR LE CHANT ET SUR LA DÉCLAMATION.

PAR GABRIEL DEPÉRET.

Approuvé le 5 mars 1806.

DU PRINCIPE DE L'HARMONIE DES LANGUES.

PREMIÈRE PARTIE.

Talis Hominibus fuit oratio, qualis vita.
Sénèque.

Ce que je vais dire de l'influence des langues sur le chant et sur la déclamation, n'a pour but ni de combattre, ni de justifier la préférence, que chaque homme donne à la musique vocale, et à la langue de son pays. Préférer, c'est choisir; et comme dans ce cas, c'est la force irrésistible du sentiment et des habitudes les plus fortes, qui détermine le choix: oser l'attaquer chez quelque peuple que ce soit, ce serait en attaquer

le naturel ; ou mieux le caractère qui , comme on le sait , n'est lui-même que le résultat de ces mêmes habitudes.

Je cherche seulement à connaître les causes , et je m'abstiens de prononcer sur l'excellence des effets.

Toute influence actuellement considérée , suppose la coexistence de deux choses , dont l'une agit sur l'autre , de manière qu'il résulte de cette action une modification , un changement dans les qualités essentielles de celle des deux qui a reçu l'influence de l'autre. Pour apprécier ce changement , il n'est pas moins nécessaire de connaître la nature particulière de chacune de ces choses , vues séparément et avant leur action réciproque , que d'examiner les qualités , en vertu desquelles elles sont susceptibles de concourir à un même effet ; car dans ce cas , l'effet produit , ayant pour cause l'altération de quelqu'une de ces qualités par l'action des autres , il est l'influence même qu'on cherchait à connaître.

Cette observation aussi favorable à la recherche de la vérité , que conforme à la marche que doit suivre l'esprit pour la trouver , me porte naturellement à considérer d'abord l'organe de la voix , dans sa simple aptitude à l'action , et indépendamment des paroles qui modifient cette action en la déterminant.

On doit entendre par *organe* toute partie de notre corps , qui indépendamment des qualités qui la lient aux autres parties du tout , a des propriétés particulières qui la rendent susceptible de recevoir de l'acti-

tivité de l'ame un mouvement, et de produire au *dehors* une action qu'on chercherait envain dans les autres parties de l'individu.

On entend par *sens*, toute partie de nous-mêmes, qui indépendamment des qualités qui la lient aux autres parties du tout, a des propriétés particulières qui la rendent susceptible de recevoir des objets extérieurs, un mouvement, et de produire au *dedans* de nous, une action qu'on chercherait envain dans les autres parties de notre être.

La direction et le rapport du mouvement, ainsi que les causes qui le produisent, constituent la différence qu'on doit établir entre les organes et les sens. Ceux-ci mus par des forces extérieures, qu'on nomme qualités des objets extérieurs, propagent, jusqu'au siège de l'ame, le mouvement qu'ils ont reçu de ces forces : tandis que ceux-là, les organes, ne sont destinés qu'à manifester au dehors nos passions et nos affections.

La cause du mouvement et de l'action des sens est hors de nous : son effet est une sensation ou une idée qui s'arrête à l'ame. La cause du mouvement et de l'action des organes est en nous ; elle est dans le déploiement de l'activité de l'ame : son effet, qu'on nomme langage (ce mot étant pris dans toute l'étendue de son acception), manifeste au dehors la situation intérieure où nous avons été mis par les impressions faites en nous, par l'entremise des sens.

Maintenant, si nous considérons l'organe de la voix

dans son état naturel, et antérieurement à toute action produite sur lui et par lui, nous verrons qu'il n'a qu'une aptitude au mouvement, qu'il est incapable d'en produire aucune qui ait sa source dans lui-même, et que comme organe, son mécanisme ne peut être mis en jeu que par le déploiement de l'activité de l'ame : nous verrons de plus, que, malgré la variété infinie que la nature a mise dans les individus, l'uniformité se trouve dans tous ceux d'une même espèce, et que par conséquent l'organe de la voix peut être, chez tous les hommes, regardé comme étant le même physiquement, et comme capable de produire les mêmes mouvements.

Examinant ensuite les causes et les motifs de la parole, nous nous assurerons que les langues sont les enfans de nos besoins, qu'elles sont toutes fondées sur les signes que la nature nous a donnés pour exprimer nos passions, et que ces signes sont entendus dans toutes les nations, à cause d'une sorte d'unisson qui est entre nos organes et les organes des autres hommes : que par conséquent il est nécessaire qu'il y ait dans l'organe de la voix, une résonnance primitive, qui chez tous les hommes, est rendue identique, autant par l'identité de l'instrument que par celle des causes qui le mettent en jeu.

Cette résonnance primitive et identique, produite par les mêmes passions sur le même organe, est ce qu'on doit appeler le ton naturel de la voix, ou mieux

l'expression vraie de telle ou telle affection par le moyen de cet organe.

On le retrouve dans l'accent de toutes les passions naturelles et communes à tous les hommes de tous les pays : c'est sur lui qu'est fondée cette sympathie qui nous fait compatir à la douleur d'autrui, lors-même que l'organe de la voix est seul employé pour l'exprimer.

On ne distingue point de quelle nation est l'enfant qu'on entend balbutier ou pleurer et se plaindre. On ne démêle aucun accent national dans la résonnance de sa voix ; parce que l'oreille n'a point encore fait parvenir en lui, les sons de la langue qu'il doit parler ; qu'aucune habitude n'en a altéré le naturel, et que les passions qui l'agitent lui sont données immédiatement par la nature.

C'est de ce point de vue que je vais considérer l'organe de la voix, suivre analytiquement l'action et les effets des passions naturelles qui le mettent en jeu, et montrer comment le principe vocal, qui est le même chez tous les hommes, offre cependant dans ses conséquences les plus prochaines (l'intonation des voyelles), des différences assez grandes pour avoir dérobé son identité et son unité, aux observateurs les plus sagaces, et avoir fait regarder l'influence du climat, comme le principe unique de ces différences.

Je ne nie pas que le climat ne soit une des causes de ces différences, je nie seulement qu'il en soit le

principe : et je vais , pour prouver qu'ils n'en est qu'une des causes accidentelles et purement occasionnelles , faire voir qu'il n'influe sur l'organe de la voix de chaque individu , qu'après que cet organe a reçu toutes les déterminations que le principe vocal peut immédiatement lui imprimer.

L'influence du climat sur l'organe de la voix , ne vient pas du chaud , du froid , du sec , de l'humide dans la température de l'air que les hommes respirent : elle ne vient pas non plus immédiatement , de tout ce qui tend à conserver la vie végétative de l'homme : les oiseaux de la même espèce , quoique de climats différens , ont par-tout les mêmes cris ; et la ressemblance qu'a , chez tous , ce langage naturel , ne peut pas moins servir au naturaliste , pour les reconnaître et les classer , que leur plumage , et la forme de leurs corps. Je l'ai dit plus haut , mais je dois ici le répéter : quel est l'homme doué d'une oreille assez fine et assez exercée , pour distinguer les cris d'un enfant né d'une mère anglaise ou française , de ceux de l'enfant né italien , ou allemand ou chinois ? L'influence du climat ni celle plus forte encore du cerveau des parens sur le naturel des enfants ne vont pas jusques-là.

Les causes premières et nécessaires sont indépendantes des causes secondaires et accidentelles. Or , comme l'enfant est , pendant long-tems après sa naissance , tout entier à la nature ; qu'il sent simplement

l'existence; qu'il n'a encore éprouvé aucune des modifications qui doivent la varier et lui imprimer les différences qui font passer les individus du genre dans les espèces, les sons, que l'organe de sa voix produit alors, pour peindre ce qu'il sent, sont nécessairement les mêmes, quelque soit le lieu de la terre, qui l'ait vu naître. Ce ne sera, en quelque façon, qu'en sortant des mains de la nature pour passer dans celles du naturel ou mieux de cette seconde nature que nous impriment nos habitudes, qu'on commencera à apercevoir en lui les traces de l'influence du climat et de l'éducation. Encore dans ce cas l'influence du climat sur la voix de l'homme, n'est elle pas l'effet immédiat d'une cause physique sur cet organe.

Je crois l'avoir fait sentir, nos organes ne sont montés et mis en jeu que par nos passions. Mais parmi les passions dont l'homme est susceptible, il en est de générales qui appartiennent à tous les hommes de tous les pays; il en est de particulières, qui, quoique dérivant des premières, n'en sont pas moins distinctes, ni moins propres à caractériser et à différencier les peuples.

Les premières sont générales, identiques et communes à tous les hommes; parce que leurs causes étant dans les besoins naturels et communs à tous, la variété des objets propres, dans les divers climats, à satisfaire ces besoins, ne saurait faire varier dans leur essence les passions qu'ils excitent.

Les secondes , les passions factices et habituelles , sont au contraire particulières ; parce qu'elles ont leur cause , non dans les besoins eux-mêmes , mais dans l'usage et l'habitude des choses par lesquelles nous les satisfaisons. C'est là que commence cette seconde nature , source de toutes les passions factices et de toutes les différences nationales.

Il n'y a pas de doute que le climat n'influe sur celles-ci , et par elles , sur l'organe de la voix qui est destiné à les exprimer : mais on voit en même tems qu'il n'est qu'une des causes occasionnelles des différences qu'offre , dans les divers pays , cet organe ; comme il n'est aussi qu'une des causes accidentelles de la variété que les peuples offrent dans leurs goûts , dans les tours de leur imagination et dans leur caractère national : et que par conséquent , on ne peut lui attribuer toutes les merveilles que lui ont attribuées , sur-tout par rapport aux langues , un très-grand nombre d'auteurs.

Pour s'en convaincre , de plus en plus , il suffit , non d'examiner les changemens que la Grèce et Rome nous présentent par rapport aux langues , aux arts et au génie des peuples qui les ont habitées et de ceux qui les habitent actuellement ; mais de suivre ces changemens chez un même peuple considéré dans le même tems et toujours dans le même climat.

La différence des conditions se fait sentir par la différence de la prononciation des mêmes termes , je ne dis pas gramaticalement , mais musicalement : bien

plus, dans la même condition, et j'ajouterai, dans la même ville, on distingue le ton, l'accent des individus de telle ou de telle société particulière; de même que dans chaque société particulière, le ton de la voix de ceux qui la composent, peut faire distinguer la situation habituelle de l'ame de chacun d'eux.

L'homme sensé et réfléchi, celui en qui la raison contrebalance tous les mouvemens du cœur; l'homme galant et du bon ton, qui par un tact fin et sûr, heureux résultat de l'étude des convenances sociales, parvient à donner à ses manières toute la régularité qu'il semble avoir mise dans les mouvemens de son cœur; l'homme enfin, dont la dénomination change avec la mode, celui qui cherche à peindre sur son extérieur non seulement les petites passions qui l'agitent, mais encore l'ennui qui l'accable et le sentiment même qu'il a de son inutilité: ces trois espèces d'hommes ont, dans la même société, un ton de voix, une prononciation aussi différens que le sont les passions qui les animent.

Cette observation seule nous dispense de remonter au tems où l'ortographe française actuelle, était la vraie notation de la prononciation, et d'indiquer les époques où cette ortographe et cette prononciation ont offert entre elles des discordances qui n'ont fait qu'augmenter depuis le siècle de Louis XIV, jusqu'à nos jours. Ce qui précède suffit pour faire voir que l'influence du climat, n'est peut-être, que la moindre des causes se-

consonnales et accidentelles , qui concourent à modifier le principe vocal , et à déterminer l'accent national des différens peuples. D'ailleurs ne peut-on pas appliquer ici à la prononciation des langues , tout ce que l'histoire littéraire nous fournit sur les causes des changemens survenus dans la texture des élémens du discours ; dans le style , et dans le goût relatif aux beaux arts. Ces changemens y sont toujours présentés comme analogues à ceux des mœurs , des usages , en un mot , des passions particulières et habituelles des différens peuples.

Nous pouvons donc conclure que le climat n'influe sur l'organe de la voix que par les passions qu'il concourt à rendre habituelles , c'est-à-dire , par la manière d'être et d'agir qu'il fait adopter à ceux qui vivent sous son influence ; mais que , tant que l'homme est tout entier à la nature qui n'a qu'un langage , les sons de sa voix n'ont rien que de naturel , et doivent être les mêmes dans tous les pays ; qu'au contraire ces sons doivent se modifier , et se différencier comme les passions que le climat rend plus ou moins habituelles et particulières.

Ce n'est donc point à l'état physique de l'organe vocal considéré comme plus ou moins flexible , plus ou moins assoupli par l'influence du climat , qu'il faut s'arrêter dans la recherche de l'origine des langues , et des causes des différences qu'elles ont entr'elles. Il faut , pour réussir dans cette recherche , les considérer sous le point de

vue , où nous venons de les placer. Placées-là , elles nous montrent aussitôt , qu'originaires créées par des hommes soumis aux mêmes besoins et destinées par la nature elle-même , pour être son interprète auprès de tous ceux qui peuvent concourir à la seconder dans la conservation des mêmes individus , elles sont toutes fondées sur l'identité de la résonnance de la voix dans l'expression des mêmes besoins et des mêmes passions , et que par conséquent la filiation , ou l'opposition qu'elles ont entr'elles , par rapport à l'accent particulier qui les différencie (car ce n'est que sous ce rapport que je les considère ici) , ne dérivent que des modifications apportées au principe vocal par les mœurs , les habitudes , les passions particulières des différens peuples , ou des mêmes peuples dans des tems différens.

Les passions seules animent la voix : et celle-ci obéit à tous leurs mouvemens. Aussi voit-on le principe vocal perdre son identité aussitôt que l'éducation , l'action de tout ce qui nous entoure dans notre enfance , a été assez-forte et assez-soutenue pour nous imprimer les modifications , et les formes auxquelles se joignent ensuite celles qui déterminent notre caractère particulier et national. On se tromperait donc étrangement , si , comme l'assurent plusieurs philosophes grammairiens , on croyait que c'est parce que l'organe n'est pas encore assoupli , que les langues sont d'autant plus accentuées , chantantes , mesurées et cadencées , qu'elles

sont plus près de leur origine. Si nous voulons rendre raison de ce fait qu'on ne peut contester, disons simplement, que c'est parce que les langues dans leur origine tiennent encore des cris primitifs; que l'homme presque tout entier à la nature, chante plus qu'il ne prononce, soupire et s'écrie plus qu'il ne parle; en un mot, parce qu'il est alors, par l'essence de ses besoins et de ses relations avec les autres hommes, renfermé dans le système de langage le plus approprié à l'expression de ce qu'il sent et de ce qu'il veut faire connaître aux autres,

C'est en étendant la sphère des passions primitives, qu'il étend aussi le système des signes qui leur servent de langage. Cette observation sera d'une vérité incontestable pour tous ceux qui voudront comparer l'histoire politique et morale des Grecs et des Romains, avec leur histoire littéraire. Par cette comparaison ils s'assureront aussi que les langues restent d'autant plus long-tems les mêmes sous tous les rapports, que les peuples qui les parlent, conservent plus long-tems les mêmes mœurs et les mêmes formes de gouvernement. La fixité des patois, dans nos diverses provinces, peut-elle avoir une autre cause, que l'identité qui se trouve dans les passions, dans les besoins, dans la manière d'être et d'agir des enfans considérés par rapport à leurs parens?

MARMONTEL a dit : « il n'est point de nation chez laquelle ne se rencontrent, plus ou moins fréquem-

» ment, tous les caractères individuels qui sont donnés
 » par la nature. Mais dans chacune d'elles, tel ou tel
 » caractère est plus commun, tel ou tel autre est plus
 » rare; et c'est le caractère dominant qui, communi-
 » qué à la langue, en constitue le génie ». HORACE
 avait dit, avant lui: *format enim natura prius nos in-*
tus ad omnem fortunarum habitum ... post effert animi
motus, interprete lingua. Mais ce que l'un et l'autre
 semble n'avoir dit que du génie des langues considérées
 seulement dans le style propre à chaque nation et même
 à chaque individu, ne pouvons-nous pas le dire
 des diverses intonations de la voix, des diverses po-
 sitions de l'organe vocal pour l'expression des passions
 qui nous agitent, et des différens accents que nous
 nommons nationaux? En effet, puisque tous les mots,
 dans toutes les langues, sont nécessairement l'image des
 sensations, et que les hommes n'ont pu jamais expri-
 mer que ce qu'ils sentaient; ne peut-on pas dire que
 si les mots ne sont considérés que comme des sons,
 ils doivent offrir dans leur intonation et dans les mo-
 difications dont ils sont susceptibles, toutes les nuances
 qu'offrent elles-mêmes les passions qui les produisent
 par l'organe de la voix; ce qui doit rendre l'effet tou-
 jours proportionnel à sa cause.

Mais les développemens simultanés, et je dirai,
 continuels du système des passions et de celui du lan-
 gage qui leur est propre, n'auraient laissé aucune trace
 du mouvement successif qui les opère, sans l'art ingé-

nieux de peindre la parole et de parler aux yeux , sans l'écriture alphabétique. C'est-elle en effet qui , par les changemens faits ou à faire dans l'ortographe de chaque langue nous donne la seule preuve que nous puissions avoir , des changemens qui surviennent dans la prononciation d'une même langue , souvent dans un espace de tems très-court. Elle peut aussi nous servir à trouver l'analogie que ces changemens ont avec ceux opérés dans les mœurs et dans les habitudes des peuples chez lesquels on les considère.

DUMARSAIS a dit : « la prononciation de nos mots a » varié : l'écriture n'a été inventée , que pour indiquer » la prononciation ; mais elle ne saurait en suivre tous » les écarts, je veux dire tous les divers changemens ; » les enfans s'éloignent insensiblement de la pronon- » ciation de leurs pères : ainsi l'orthographe ne peut se » conformer à sa destination , que de loin en loin. »

Ce passage remarquable du meilleur de nos grammairiens , tout en confirmant ce qui précède , prouve l'impossibilité où nous sommes d'indiquer par des caractères fixes et immuables les diverses intonations de la voix dans la prononciation , et nous convainc de la nécessité de redonner , de tems en tems , à l'ortographe de notre langue les caractères et les qualités qu'elle doit avoir pour qu'on puisse plus facilement apercevoir le rapport d'analogie qui doit lier la langue parlée avec la langue écrite.

Beaucoup d'auteurs avant et après DUMARSAIS ont

examiné, avec beaucoup de sagacité, ce qui tient au mécanisme de la parole; tous ont proposé des réformes utiles, je dirai même, indispensables à faire dans l'orthographe de notre langue; mais aucun, que je sache, n'a déterminé les causes des changemens de la prononciation, et n'a fait voir la liaison intime qu'ont entre elles les variations de l'accent national avec celles qu'on sent la nécessité d'opérer dans la combinaison des consonnes et des voyelles pour ramener l'orthographe à sa destination.

Il entre dans mon sujet d'examiner, sous ce point de vue, les langues écrites. Cet examen ne peut que rendre plus évident le principe de l'harmonie des langues parlées, et celui de leur influence sur le chant et sur la déclamation.

En analysant le mécanisme de la parole, on n'a jamais considéré dans l'organe vocal, que les modifications qui lui étaient imprimées par l'art, par l'habitude et par les causes accidentelles; et l'on a fait aucune attention à celles qu'il reçoit constamment de la nature: ou, si l'on y a fait attention, ce n'a été que pour les rapporter aux mêmes causes artificielles et accidentelles qui avaient produit les premières.

On n'a pas vu, que tout langage assez développé pour parler à-la-fois, à l'esprit et au cœur, avait deux parties distinctes, l'une naturelle, l'autre systématique ou artificielle: que la première était le langage même de la nature, lequel obéissant à tous les mouvemens

du cœur, avait des développemens toujours analogues à ceux des passions dont l'homme peut être agité en tous tems et en tous lieux; que la seconde, au contraire, constituait le langage de l'intelligence, lequel ne pouvant exister s'il n'est enté sur un langage naturel, devait par-là même participer à toutes les variations de celui-ci, et par conséquent nécessiter, dans la nature comme dans la combinaison de ses élémens artificiels, tous les changemens qui s'opèrent dans l'accent national, c'est-à-dire, dans l'intonation de la voix, conformément aux passions habituelles de tel ou tel peuple.

Cette observation aurait nécessairement conduit à mieux connaître le mécanisme de la parole, à mieux déterminer le rapport d'analogie qui doit lier la langue écrite, à la langue parlée, et à distinguer, avec plus d'exactitude qu'on ne l'a fait, les modifications que le système artificiel du langage de l'esprit, reçoit des développemens du langage du cœur.

Cette même observation, en portant à rechercher, par quel lieu, ces langages s'unissent dans la parole, aurait conduit à mieux connaître l'articulation et à faire voir que celle-ci étant toujours analogue à l'accent national, ses différences résultaient nécessairement des différens tons auxquels l'organe de la voix peut être monté par l'action des passions. Je vais développer mes idées sur ce point.

Le langage du cœur, dans l'usage de la parole, se

compose de tous les développemens que les sons naturels et primitifs de la voix peuvent recevoir de l'action des passions. Le langage artificiel de l'intelligence se compose de toutes les modifications que l'articulation peut imprimer aux sons appropriés à l'expression du sentiment qui accompagne les idées que nous cherchons à faire connaître aux autres. Les voix ou voyelles sont le lien qui unit ces deux langages. Elles les unissent, en ce qu'elles sont, à la fois, le soutien de l'accent du cœur et celui des modifications que l'articulation leur imprime, pour donner des signes à nos idées. L'indication des sons primitifs qui entrent dans le système vocal de tel ou tel peuple, avec la notation des positions que prennent entr'elles les parties distinctes et supérieures de l'organe vocal, pour modifier ces sons lors de leur émission, composent l'alphabet de telle ou telle langue. C'est-là le seul soutien du rapport qui peut lier la langue écrite à la langue parlée.

On donne le nom de *voyelles* aux sons primitifs qui sont développés dans chaque langue, et l'on appelle *consonnes* les positions respectives des parties supérieures de l'organe qui modifient ces sons.

Il suit de la définition que j'ai donnée des voyelles, que chacune d'elles peut, sans cesser d'être spécifiquement la même, entrer dans l'expression d'un grand nombre de passions différentes, ou servir à exprimer la même dans tous ses degrés, et que, par conséquent,

la notation de la voyelle dans l'orthographe, de même que le substantif commun dans le discours, ne désigne tel ou tel des individus compris dans l'espèce, que par les circonstances qui peuvent déterminer ces signes à individualiser leur signification. Les voyelles, dans l'orthographe d'une langue quelconque, n'indiquent donc que l'espèce du son qui soutient une des modifications que, pour composer un langage à l'esprit, l'articulation lui imprime lors de son émission, quelque soit d'ailleurs le ton et l'accent, dont les passions l'ont déjà revêtu.

En effet les voix ou voyelles étant produites immédiatement par la nature, dont elles forment tout le langage, on ne peut pas plus noter leur intonation oratoire, ni déterminer et représenter la situation intérieure des parties de l'organe qui leur impriment tel ou tel accent naturel, qu'on ne le peut faire à l'égard des mobiles qui au dedans de nous, impriment à notre bras un mouvement ordonné par la volonté. La notation des voyelles pourra donc, d'une langue à une autre, être identique orthographiquement, sans l'être par rapport à l'intonation, à l'accent et même à l'espèce des sons qu'elle dénote.

Or tous les peuples ont un accent national différent, résultant du ton auquel est monté l'organe de la voix par les divers développemens des passions habituelles qui forment le caractère national; et pour chaque peuple, le système de l'articulation est déterminé par

l'accent national : on ne peut donc pas douter que les voyelles , quoique les mêmes orthographiquement et même spécifiquement , ne doivent , d'une langue à une autre , offrir dans le son qu'elles dénotent , la même différence que celle aperçue dans l'accent propre à ces deux langues. Ce qui prouve de plus en plus que dans la langue écrite , on ne peut noter que l'articulation telle que nous venons de la définir ; et que les signes nommés voyelles n'ont avec les sons qu'ils dénotent d'autre rapport que celui qui peut être entre un individu et l'espèce où il est compris. En effet les voyelles alphabétiques n'indiquant que les sons primitifs adoptés par chaque langue , ne sont point susceptibles de noter les développemens que ces mêmes sons peuvent recevoir de l'action des passions , ni les degrés d'altération par lesquels ils ont passé avant d'entrer dans le système vocal du langage particulier de tel ou de tel peuple. Aussi n'est-ce que par sentiment qu'on peut donner aux voyelles l'intonation et le mode qu'elles ont dans chaque langue. Je dis *par sentiment* , parce que ce n'est que par-là qu'on peut connaître et reproduire en soi la situation précise où se trouve intérieurement l'organe , lorsqu'il émet les voix dans le mode et dans le ton qui constituent l'accent national. Il sera aisé de se convaincre que c'est de cette situation intérieure de l'organe que dépend l'accent national , si l'on se rend attentif à ce qui se passe en nous à cet égard , lorsque nous parlons successivement deux

langues vivantes dont nous possédons le véritable accent.

D'où il suit que les voyelles dans toutes les langues, tiennent au langage du cœur par les qualités interjectives et oratoires que peut avoir le son qu'elles dénotent, et au langage de l'esprit par la modification simple qu'imprime à ce même son, l'articulation indiquée par les consonnes et exécutée conformément à l'accent propre à chaque langue. •

Quant aux consonnes on peut voir aussi, par la définition que j'en ai donnée, que, puisqu'elles ne sont que la notation des diverses positions que prennent entr'elles les parties supérieures de l'organe pour modifier à leur passage les voix ou voyelles, une consonne quelconque, quelle soit placée dans la même syllabe, avant ou après une voyelle, ne peut modifier celle-ci qu'après que le son qu'elle dénote a reçu des parties intérieures de l'organe et de l'action de la sensibilité, la forme et l'intonation qui le font être telle, ou telle voyelle simple ou dipthongue. En effet, quoique la voyelle lors qu'elle éclate, se montre à la fois modifiée par l'articulation et par l'action de la sensibilité, et que cette double modification paraîsse simultanée, on ne peut cependant pas douter que dans les sons articulés, le mouvement des parties de l'organe qui impriment à chaque son une intonation interjective ou oratoire, ne précède celui qui dispose les parties supérieures du même organe à imprimer

aux sons émis la modification d'articulation qui les rend propres à entrer dans le langage de l'intelligence. L'ordre des effets est ici conforme à l'ordre des causes : la sensation et le sentiment précèdent l'idée qui résulte d'une impression quelconque faite sur un être sensible et intelligent.

Les consonnes appartiennent donc entièrement à la partie systématique du langage des sons articulés : elles ne sont donc orthographiquement, que la notation des diverses positions que prennent entr'elles les parties supérieures de l'organe pour modifier les voix, les découper en quelque façon, et par cette modification, cette découpe, ce cachet, augmenter les nuances du son vocal et le rendre propre à offrir à-la-fois un langage au cœur et à l'esprit : elles ne sont donc en effet que les instrumens de l'articulation.

Mais ces instrumens font partie de l'organe vocal, et les mouvemens imprimés à quelques parties d'un tout ne peuvent manquer d'influer sur ceux que d'autres parties de ce même tout pourraient avoir déjà reçus : l'articulation est donc déterminée pour chaque langue, par l'intonation que donne aux voyelles, la position habituelle de l'organe vocal, qui constitue l'accent national, et par les mouvemens analogues des parties mobiles et supérieures du même organe qui modifient les sons vocaux, lors de leur émission ; qu'ils aient ou qu'ils n'aient pas alors, d'autre qualité interjective ou oratoire que celle qui leur est donnée par l'accent national.

D'où je conclurai aussi, par rapport aux consonnes, qu'à cause de la liaison intime qu'ont entr'elles toutes les parties de l'organe vocal, et par-là même que chaque voix est modifiée par les parties inférieures, lorsqu'elle reçoit une modification d'articulation, je conclurai, dis-je, que les mouvemens des unes doivent être toujours analogues à ceux des autres; et que, par conséquent l'articulation ou la position des organes qui l'opèrent, doit varier d'une langue à une autre, de la même manière que le fait, le ton ou l'accent national des langues.

C'est-là qu'est le principe de la dureté de certains mots, de la difficulté que nous offrent certaines articulations, et de la nécessité d'altérer dans la prononciation et dans l'orthographe (si nous ne tenons pas à l'étymologie), les mots que nous empruntons d'une langue étrangère: et c'est conformément à ce principe qu'HORACE a dit: les mots nouveaux et empruntés seront facilement accredités, *si græco fonte cadant, parce detorta*. C'est dans l'organe même qu'il faut considérer les mots nouveaux pour s'assurer s'ils sont dans le génie de la langue qu'on parle. De même, je rapporterai à ce que j'ai dit de la cause physique des différences que les langues nous offrent dans leur prononciation, ce second passage d'HORACE: *musa dedit Graiis ore rotundo loqui*. En effet, quoique ces mots soient toujours pris dans un sens métaphorique, je crois pouvoir avancer que, si l'on compare la langue grecque

avec la latine, et que dans cette comparaison on ait égard aux principes précédemment exposés, on se convaincra que, puisque toute métaphore tire sa force du rapport aperçu entre l'idée exprimée par le mot pris métaphoriquement et l'idée primitive exprimée par le mot pris au propre, HORACE n'a pu employer celle-ci que par le sentiment intime qu'il avait que la langue grecque laissait dans l'élocution, l'organe de la voix dans une situation plus favorable à l'harmonie des sons que ne le faisait la latine. J'ajouterai même qu'il n'est aucun Français, qui, s'il s'est rendu sensible aux charmes mélodiques de la langue italienne, ne dise des Italiens ce qu'HORACE disait des Grecs. Dans l'un et dans l'autre cas, on voit que c'est le sentiment qui détermine le jugement, et que ce n'est point par la comparaison des élémens froids et inanimés dont se composent les langues écrites, qu'on peut parvenir à bien prononcer sur les qualités mélodiques des langues.

Le *Hiatus* était une beauté chez les Grecs, comme il l'est encore chez les Italiens; et il était un défaut pour la langue des Romains, comme il l'est pour celle des Français: ce qui semblerait prouver, d'après l'analogie que nous avons trouvée entre la langue grecque et l'italienne, sous le rapport de la situation de l'organe vocal pour la prononciation de l'une et de l'autre, qu'une langue a une articulation plus ou moins forte, selon que conformément à l'accent qui lui est

propre , les sons y conservent plus de rondeur , plus d'amplitude et en même tems plus de rapport avec les cris primitifs et naturels : nouvelle preuve que le système des consonnes est toujours analogue à celui des voyelles dans chaque langue. Cette analogie nous découvre pourquoi il est des langues qui repoussent , comme le fait l'italienne , des consonnes qui ne paraissent cependant point aux étrangers , devoir gêner la prononciation dans quelque système que ce soit.

Je n'en citerai point d'exemples ; je traite mon sujet d'une manière trop générale pour qu'il puisse recevoir plus de clarté de quelques applications particulières. D'ailleurs je crois en avoir assez dit , pour montrer que , dans la prononciation de chaque langue conformément à l'accent national , les positions supérieures de l'organe , notées par les consonnes , sont toujours analogues aux positions des parties inférieures qui impriment aux voix toutes les modifications oratoires , interjectives , ou d'accent national : ce qui détermine le système des consonnes , pour chaque nation , d'une manière aussi rigoureuse , que la suite mélodique des sons d'un instrument peut l'être par la tablature de cet instrument et par le ton auquel il est monté.

C'est faute d'être remonté jusques-là que tous ceux qui ont écrit sur l'harmonie des langues ont regardé la combinaison des consonnes et des voyelles comme le principe unique de cette harmonie. Comme , en effet , la variété de cette combinaison établit de grandes dif-

férences entre les langues écrites, ils l'ont regardée comme la source de toutes les qualités mélodiques des langues parlées. Ils n'ont pas vu, qu'en supposant une suite de mots composés des mêmes consonnes et des mêmes voyelles orthographiques, mais tirés de langues différentes, les sons produits à la lecture de cette suite de mots devaient avoir des modifications analogues à l'accent particulier, propre à chacune de ces langues; et que, puisque le système des consonnes est toujours analogue à celui des voyelles dans chaque langue, le nombre et la nature des consonnes n'était ni le principe de l'harmonie des langues, ni la cause de la facilité ou de la difficulté qu'elles semblent offrir dans la prononciation selon qu'elles sont plus ou moins articulées. L'accent étranger que l'on démêle toujours, dans la manière de prononcer une langue étrangère, chez celui qui l'a le mieux apprise, est donc non seulement dans l'articulation, mais dans l'altération du son vocal. Ce vice de prononciation résulte de ce que l'organe vocal n'est point alors dans la position qui constitue l'accent propre à cette langue.

Ce n'est donc point, je le répète, dans la combinaison et dans le nombre des consonnes et des voyelles qu'est le principe de l'harmonie des langues; il doit être dans les positions de l'organe vocal appropriées à l'accent particulier de chaque langue: or ces positions étant différentes chez les divers peuples, et en différents tems chez le même peuple, mais déterminées

chez tous par les habitudes et les mœurs que je nomme nationales, on ne peut donc en les comparant, prononcer sur l'excellence des unes sur les autres, sans recourir à un principe qui soit commun à toutes.

Ce principe que je crois avoir établi par tout ce qui précède, consiste premièrement, dans l'identité de l'organe de la voix et des sons qu'il produit, chez tous les hommes, tant qu'il n'est mis en jeu que par les passions primitives et communes à tous : secondement dans les changemens qu'opèrent sur l'état naturel de cet organe, les passions factices et habituelles qui déterminent le caractère distinctif des peuples aussi bien que leur accent national dans l'usage de la parole.

Ce qui, comme on le voit, fait reposer entièrement le principe de l'harmonie des langues sur un rapport aperçu par sentiment entre la position habituelle de l'organe, qui constitue l'accent national de tel ou tel peuple et la position où ce même organe est mis, chez tous, par l'effet simple des passions naturelles et primitives. D'où l'on peut conclure que, sous ce point de vue général, cette langue sera la plus harmonieuse qui, bien parlée, laissera habituellement l'organe dans la situation la plus rapprochée de celle qui constitue l'état primitif de cet organe, lors qu'il ne raisonne que sous les doigts de la simple nature.

Pour mettre mes lecteurs dans le cas de mieux saisir ce principe, d'en voir plus aisément les premières

conséquences, enfin d'en vérifier la justesse par des applications faciles, je vais en terminant cette première partie, leur découvrir par quelles observations j'ai été conduit à l'établir.

En observant le développement et le jeu de l'organe de la voix dans l'usage de la parole, chez des enfans de nations différentes, j'ai remarqué qu'ils crient et chantent presque tous en parlant; qu'ils sont tous long-tems, quoique plus ou moins, à saisir l'intonation et l'accent du langage national; que leur voix est traînante dans l'articulation; qu'ils insistent sur les voyelles, auxquelles ils donnent plus d'amplitude et de rondeur; que les mouvemens de l'articulation sont durs, lents, et, pour ainsi dire, tâtonnées. Pour apprendre à les exécuter, les enfans se servent autant de leurs yeux que de leurs oreilles: aussi les reproduisent-ils de manière à manifester au-dehors, les efforts qu'ils ont faits pour cela. L'œil, sous ce rapport, leur sert, peut-être, autant que l'oreille; parce que le son des voyelles modifié par les consonnes et par les autres causes du langage artificiel, a moins d'efficace sur leurs sens, et qu'ils ne sont point encore disposés à la consonnance de sons ainsi altérés.

Cette dernière observation n'avait point échappé à la sagacité du célèbre abbé DE-LÉPÉE, qui parmi les Français a mis, le premier, en usage le langage artificiel, dont peuvent se servir les sourds et muets. C'est cette observation qui l'avait porté à entreprendre de faire

que le sens de la vue empiétât , pour ainsi dire , sur les droits et sur le domaine du sens de l'ouïe , en faisant intervenir le premier de ces sens dans un service qui semblait exclusivement réservé au second.

Persuadé qu'on pouvait , en quelque sorte , faire *voir* la parole aussi bien qu'on pouvait la faire *entendre* ; il avait , avec beaucoup de patience et de soins montré à un de ses élèves sourds et muets, les positions que dans l'articulation prennent entr'elles les parties supérieures et visibles de l'organe de la voix : et par-là il lui avait appris , en effet , un assez grand nombre d'articulations , pour s'entretenir lui-même dans l'illusion qu'il pouvait par ce moyen , faire servir l'œil au développement du langage des sons primitifs et naturels de la voix.

Mais si quelqu'un de mes lecteurs a vu , comme moi , ce phénomène ; s'il se rappelle combien était imparfaite cette imitation de la parole ; il trouvera la cause de cette imperfection , non dans un défaut de soins et d'habileté de la part de l'instituteur , mais dans la nécessité des choses , c'est-à-dire , dans l'impossibilité de faire franchir à un sens les limites qui séparent son domaine de celui d'un autre sens , tant par rapport aux impressions directes des objets extérieurs , que par rapport aux effets que les organes des divers langages dont l'homme est susceptible , peuvent produire sur les sens analogues capables d'interpréter ces langages.

Le langage artificiel des sourds et muets est enté sur le langage naturel des gestes , comme celui des

sons articulés l'est sur celui des sons primitifs et naturels de la voix humaine. Aussi ces deux langages, qui servent également à l'expression de la prière que la nature fait aux êtres sensibles et déjà puissans, en faveur de ceux plus faibles quelle vient de créer, ne peuvent-ils être interprétés que par le sens analogue à l'organe ou aux organes appropriés à ces deux langages naturels.

La nature des milieux par lesquels ces organes agissent sur nos sens, est ici inutile à distinguer : il suffit de dire que l'organe de la voix est lié avec le sens de l'ouïe ; que les organes extérieurs du geste ou de l'action sont liés avec le sens de la vue ; et que cette liaison est aussi intime et aussi nécessaire que celle qui lie une cause quelconque avec son effet.

Si donc on envisage le système entier et complet de ces deux langages, sans séparer la partie artificielle qui s'est amalgamée avec la partie naturelle après avoir donné à celle-ci tout le développement nécessaire, on se convaincra que, ni le sens du tact, qui est l'interprète du langage des attouchemens, ni le sens de la vue, qui est celui du langage d'action, ne peuvent pas plus interpréter le langage des sons articulés, que le sens de l'ouïe ne peut nous donner le sentiment de la forme et de la couleur des objets extérieurs.

On ne peut donc point, quelle que soit la nature et la position des parties extérieures des organes em-

ployés artificiellement pour développer ces trois langages naturels, connaître par un sens non analogue à l'organe de l'un de ces langages, le système complet de celui-ci : parce que sans l'action et sans le sentiment intime de la partie naturelle d'une langue quelconque, il est impossible de recevoir de sa partie artificielle, aucune action efficace, et d'y ajouter aucune idée d'impression.

On peut donc dire, par rapport à la parole, que sans la consonnance intérieure que la force active du son produit en nous, par l'entremise de l'oreille, il est impossible que l'articulation propre à une langue soit assez sentie pour être exactement imitée. C'est aussi ce que l'expérience a démontré dans le phénomène dont nous parlons. Le sourd et muët, dont il est ici question, exécutait à la vérité plusieurs articulations ; mais comme il n'exécutait que celles que l'œil pouvait facilement apercevoir, le son émis par les poumons sans aucune modulation, ne faisait entendre aucune voyelle bien distincte ; et l'on sait que sans une intonation fixe des voyelles il n'y a plus, à proprement parler, d'articulation propre à fournir un signe déterminé pour l'expression de quelque idée.

Il en était ainsi à l'égard du sourd et muët ; parce que toutes les parties intérieures de l'organe de la voix appropriées aux modulations des voyelles, n'ayant aucun motif d'action, étaient ou inactives, ou étaient, dans leurs mouvemens, sans analogie avec les parties supé-

rieures appropriées à l'articulation : ce qui faisait que les poumons n'avaient dans ce cas d'autre action que celle nécessaire à l'émission d'un son quelconque. Il articulait à la vérité ; mais il ne fallait pas moins que le jeu de toutes les idées accessoires que l'Abbé DE-L'ÉPÉE avait soin d'exciter dans l'esprit des *Spectateurs*, pour reconnaître dans cette hâchure pénible et inanimée d'un son presque toujours le même, les premiers *répons* du service de la messe.

L'Abbé DE-L'ÉPÉE appelait cela son chef-d'œuvre ; c'en était un, en effet : mais il était moins dans l'exécution de la chose, que dans la pensée profonde et pleine de sagacité qui l'avait porté à croire à sa possibilité et à lui faire entreprendre de la réaliser.

Quoiqu'il en soit de cette observation sur le sourd et muët auquel l'Abbé DE-L'ÉPÉE avait montré une partie de l'artifice de la parole, nous n'en dirons pas moins que les enfans se servent de leurs yeux autant que de leurs oreilles pour apprendre à parler. Mais on sent quelle différence résulte, dans ce cas, de la réunion de ces deux sens. Je passe donc à la dernière observation que j'ai à faire à l'égard du principe de l'harmonie des langues.

En observant le jeu et le développement de l'organe de la voix chez des enfans nés et vivant en France, et chez des enfans nés et vivant en Italie, j'ai remarqué que les premiers prennent plus difficilement, et plus lentement l'accent national que ne le font les

seconds; et que cette différence vient de ce que l'organe de la voix, dans l'intonation et l'accent du langage Français, est dans un état de tension et d'énergie qui donne aux sons vocaux plus de fermeté, mais plus de sécheresse; plus de force, mais moins de volume; qu'en un mot l'organe de la voix est chez les Français monté plus haut, et que, par conséquent son état habituel est plus éloigné de l'état primitif où il est mis par les passions naturelles et communes à tous les hommes.

Si l'on considère les patois, sous le point de vue de leur service habituel, c'est-à-dire, comme le langage des hommes qui dans la société sont les moins polis, les moins raffinés dans leurs goûts, les plus resserrés dans la sphère des passions naturelles, on ne sera point étonné que j'observe, encore ici, que les enfans saisissent plus facilement l'accent des patois de leur province, que celui du langage de la haute société. Toutes ces observations seront développées dans les deux autres parties de ce mémoire.

L'objet que je me suis proposé dans celle-ci est rempli, si j'ai fait sentir à mes Lecteurs: 1.^o que l'organe de la voix est le même chez tous les hommes, tant qu'il n'est considéré que sous le rapport de son aptitude au mouvement propre à fournir un langage aux passions naturelles et communes à tous: 2.^o, que ce n'est point immédiatement et par un effet physique et direct, mais bien par l'intermédiaire des passions

qu'il rend habituelles et particulières à chaque peuple, que le climat influe sur l'organe de la voix et l'éloigne plus ou moins de son état naturel : 3.°, que les voyelles ou mieux la voix qu'elles dénotent, ne sont point les mêmes, dans toutes les langues, par rapport au volume, au mode, à l'intonation, quoiqu'elles y aient, pour la plupart, la même notation orthographique : 4.°, enfin, qu'il en est de même des consonnes par rapport aux positions des parties supérieures de l'organe vocal, dans l'articulation propre à chaque langue ; parce que celles-ci, toujours analogues aux positions inférieures du même organe, offrent par-là même d'une langue à une autre, les mêmes différences que celles aperçues entre l'intonation, l'accent particulier et propre à chacune de ces deux langues : et que par conséquent le principe immuable de l'harmonie des langues ne peut être que dans le rapport senti, entre la situation habituelle de l'organe de la voix, qui constitue l'accent national de chaque peuple, et la situation qui, dans ce même organe, constitue le ton, l'accent de la simple nature.

DE L'INFLUENCE DES LANGUES
SUR LE CHANT.

DEUXIÈME PARTIE.

Mos summus humanæ vitæ , moderator et magistratus.

Bacon.

On classe ordinairement , sous deux chefs principaux , toutes les opérations qui , au-dedans de nous , résultent du développement de l'activité de l'ame déterminée dans son action par l'impression des objets extérieurs. Ces deux chefs principaux sont l'esprit et le cœur. C'est en effet , par ces deux dénominations abrégées , qu'on désigne l'ensemble des facultés de l'homme considéré à-la-fois , comme sensible et intelligent.

Les facultés du cœur se déploient , lorsque les sensations reçues ne se transformant point en idées , déterminent immédiatement l'activité de l'ame à une action sur les organes qui peuvent la propager et la manifester au-dehors. Cette action constitue la passion ; son effet intérieur est un sentiment ; le mouvement extérieur qui la propage devient l'expression de ce sentiment ; il est le langage même de la passion , par-là qu'il est toujours un mouvement vers l'objet qui peut la satisfaire.

Les facultés de l'esprit se déploient , lorsque les sen-

sations reçues déterminent l'activité de l'ame, non par le sentiment et la force totale des impressions qu'elles sont susceptibles de faire sur la sensibilité, mais seulement par l'action des qualités qui dans ces sensations constituent les rapports que les objets extérieurs ont entr'eux ou avec nous-mêmes. Or, comme dans ce cas, il y a une espèce d'analyse, de décomposition et d'altération dans l'effet que les sensations produiraient sur la sensibilité si elles agissaient sur elle d'une manière pleine et entière, il est nécessaire qu'il y ait en nous des sens intérieurs appropriés à cette nouvelle action et susceptibles de recevoir le mouvement que, par cette nouvelle détermination de son activité, l'ame tend à propager et à manifester.

Les sens intérieurs par lesquels nous sentons, nous apercevons les rapports que les objets extérieurs ont entr'eux ou avec nous-mêmes, constituent le physique de l'intelligence : on appelle pensée, l'action qui leur est imprimée par les développemens de l'activité de l'ame.

C'est parce que la cause de ces nouvelles impressions dérive de celle des sensations directes et absolues reçues immédiatement par nos sens extérieurs, que les métaphysiciens ont dit, sans l'expliquer, que toutes les opérations intellectuelles n'étaient que des transformations de nos sensations.

Si nous recherchons maintenant quels sont les organes qui manifestent au-dehors ces deux déterminations,

tions de l'activité de l'ame, et qui servent au langage du cœur et à celui de l'esprit ; nous devons trouver , ou des organes différens appropriés à chacun de ces langages , ou bien dans l'organe qui serait susceptible de répondre à tous deux , une différence très-distincte dans les deux états où il devrait être mis pour produire deux effets parfaitement analogues à ce qu'ils doivent exprimer.

Mais en examinant attentivement tous les organes qui servent aux divers langages dont l'homme est susceptible , on s'assure aussitôt , que la sensibilité a seule des organes extérieurs qui , liés à ceux sur lesquels elle se déploie intérieurement , peuvent interpréter immédiatement les impressions reçues ; tandis que l'intelligence ne peut se manifester au-dehors qu'en intéressant ; pour ainsi dire , la sensibilité à ses opérations et en empruntant d'elle les moyens par lesquels l'esprit parvient à se faire un langage qui lui soit propre : ce qui donne lieu aux deux langages que nous avons distingués dans la première partie de ce Mémoire , c'est-à-dire , au langage naturel des passions et au langage artificiel qui s'ente sur le premier , afin de lui donner tout le développement nécessaire pour les besoins de l'être intelligent et sensible , de l'homme.

Quelque soit donc le langage artificiel que , pour les besoins de l'intelligence , on veuille enter sur le langage naturel des passions , il est nécessaire que les organes appropriés à ce dernier soient susceptibles

d'être mis dans deux états qui diffèrent autant entr'eux, que la cause et le but de l'action qui leur est imprimée par la sensibilité, diffèrent de la cause et du but de l'action par laquelle ils sont rendus propres à servir d'interprètes à l'esprit.

Or ces deux états considérés dans l'organe de la voix, constituent, l'un la voix chantante, l'autre la voix parlante. Celle-là sert à exprimer le sentiment; celle-ci à analyser, à peindre la pensée : l'esprit fait mouvoir la parole : le cœur seul anime le chant. Dans l'un et dans l'autre de ces états, l'organe de la voix offre des différences analogues à celles qui sont entre les causes qui le mettent en jeu.

Dans le cas de la voix chantante, il suit les mouvemens du cœur; il varie le mode, l'intonation et la durée des sons, d'une manière conforme à la nature, à la succession, aux degrés, à la durée de ces mouvemens : et voilà pourquoi en musique, on indique le mode, on note les tons et la durée du son, sans noter ni les voix ni l'articulation.

Dans le cas de la voix parlante, l'organe vocal est comme immobile dans la situation que l'habitude lui a fait prendre, et qui constitue l'accent national; et dans cette situation, le son qu'il produit erre, pour ainsi dire, dans une certaine latitude d'intonation, sans qu'on puisse apprécier les degrés sur lesquels la voix s'arrête. Ce qui fait que le son ne reçoit plus alors de nuances appréciables que celles que lui donnent les

voix ou voyelles et les articulations; car c'est par-là seulement qu'il est rendu susceptible d'offrir assez de variétés pour donner des signes à nos pensées. Aussi n'a-t-on , rigoureusement parlant , à noter dans la langue écrite que les voix et les articulations , sans s'occuper ni des tons , ni des tems , lesquels , comme on l'a fait voir , ne pourraient l'être que d'une manière très-arbitraire.

La voix chantante procède par tons , se repose sur des degrés appréciés et évalués , parce que les mouvemens des passions sont gradués et durables , et que de plus l'oreille , quelle que soit la finesse qu'elle ait acquise par l'exercice ne peut nous transmettre , sans les confondre , des sons successifs que de trop légères nuances différencieraient.

La voix parlante procède , par rapport au son , d'une manière continue et presque monotone ; parceque l'intelligence dont elle est l'interprète , n'a qu'un instant dans ses conceptions ; qu'elle saisit promptement les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous-mêmes ; et que les signes qui composent le langage de l'esprit , tirent leur efficace , plutôt de l'articulation du son que de son intonation : l'organe vocal doit dans ce cas être mis dans un état de fixité qui laisse aux parties mobiles appropriées à l'articulation , toute la liberté nécessaire pour que l'élocution soit dans chaque langue également prompte et facile.

Mais c'est assez s'étendre sur la distinction qu'il fallait

établir entre la voix chantante et la voix parlante. Tout le monde sait que l'organe de la parole diffère tellement de celui du chant, que l'homme que nous ne pourrions méconnaître au son de la voix, s'il parlait, nous ne le reconnaissons pas en l'entendant chanter, si nous n'avons pas l'habitude de son chant : et que des personnes ont la parole dure, et le chant agréable ; de même que d'autres bégayent en parlant, et non lorsqu'elles chantent.

Il était cependant nécessaire de les placer sous ce point de vue, pour parvenir à démontrer que la voix chantante est indépendante de la voix parlante ; que le langage fourni par la première est absolument naturel, et comme tel, qu'il est entendu par tous les hommes : tandis que le langage de l'intelligence a, dans son origine même, quelque chose de factice et d'arbitraire qui fait, qu'il est différent chez tous les peuples ; qu'il ne peut être entendu qu'à l'aide de la connaissance des conventions tacites qui l'ont déterminé dans chaque nation ; et qu'il est sujet, en tout tems et en tous lieux, à des variations qui suivent les progrès de la civilisation et tous les développemens des passions habituelles.

D'où il suit : 1.^o, que le chant considéré indépendamment de toute application à la parole, a un principe d'identité chez tous les hommes ; ce qui veut dire que dans le cas d'une même passion, l'organe de la voix chantante sera mis chez tous dans une même

situation, pour exprimer le sentiment qui résulte de cette passion :

2.^o, Que l'intelligence empruntant de la sensibilité les organes et les moyens par lesquels elle se fait un langage, (et cette espèce d'emprunt pouvant se faire, et se faisant en effet, diversement chez les divers peuples), l'organe de la voix parlante pourra être mis, pour constituer l'accent national, dans plusieurs situations différentes, plus ou moins éloignées de celle où la voix chantante est mise pour l'exécution du langage naturel des passions. Ce qui produit les différens accens nationaux.

Cette dernière conséquence sera de toute évidence, pour ceux qui, en parlant deux ou trois langues, se sont rendus attentifs aux mouvemens qu'ils ont été obligés d'imprimer aux diverses parties de l'organe vocal pour lui donner la détermination et le ton appropriés à l'accent et au système d'articulation propre à chacune de ces langues.

De plus la distinction que nous avons établie entre les fonctions et les deux états physiques de l'organe, fait voir clairement que, conformément au principe exposé dans la première partie, l'aptitude au chant étant la même chez tous les hommes, tous auraient dans le cas d'une même passion la même intonation dans la voix, si le chant ne se trouvait jamais associé à la parole.

Je pourrais donc dire déjà, que c'est la situation

où l'organe doit être mis pour la prononciation des mots qui soutiennent le chant, qui altère l'effet qu'on obtiendrait de la position de ce même organe, s'il n'obéissait qu'à l'action de la sensibilité, s'il n'était que chantant. Cependant, avant de rien assurer sur ce point, examinons ce qui tend à rapprocher le chant de la parole et ce qui a porté l'homme à les unir.

Quoique l'activité de l'ame puisse s'exercer conformément à la distinction précise que nous avons établie entre les facultés du cœur et celles de l'esprit, il est très-rare que l'effet produit séparément par son action sur les unes ou sur les autres, soit un, et pour ainsi dire, homogène : parce que tout est si intimement lié dans le système de notre être, que les développemens de ces deux espèces de facultés ont toujours en nous un effet commun résultant du rapport qu'a avec nous-mêmes, ce qui les détermine. Ce qui fait que l'esprit prend le plus souvent et malgré lui, une part à ce qui ne devait appartenir qu'au cœur, et réciproquement, que la sensibilité partage plus ou moins l'action imprimée à l'intelligence. C'est le défaut d'unité dans cette action par rapport aux organes intérieurs qui la reçoivent et le défaut de distinction physique dans ceux qui la manifestent au-déhors, qui porte naturellement l'homme à réunir les deux langages que nous avons si strictement distingués.

Mais, bien loin d'être un inconvénient pour l'homme, cette réunion nécessaire des deux langages de-

vient au contraire la source de toutes les beautés que nous découvrons dans l'élocution. C'est par elle, en effet, que nous pouvons, dans l'usage de la parole, peindre à-la-fois, et nos pensées et les sentimens qui les accompagnent : c'est par la combinaison de ces deux langages que nous éclairons l'esprit de nos auditeurs, en même tems que nous excitons en eux les mêmes mouvemens qui nous agitent : c'est là ce qui nuance presque à l'infini autant le langage donné par la nature pour faire parler les passions, que celui qui a été adopté par chaque nation pour exprimer les pensées : c'est par-là enfin que la voix parlante peut s'élever graduellement, dans toutes les langues, depuis le ton le moins vif et le moins modulé, jusqu'au ton le plus animé et le plus propre à peindre l'état d'un cœur fortement agité.

« Tels sont et la cause et le motif de l'union de la parole avec le chant ; l'une et l'autre sont si naturels et si puissans que cette union se trouve chez tous les peuples, quelque soit leur état de civilisation.

« Mais d'après ce que nous avons dit des situations différentes, qui dans l'organe vocal sont déterminées par l'habitude et qui constituent l'accent national et particulier de chaque langue, on peut voir que cette union doit se faire plus ou moins facilement, plus ou moins favorablement, selon le plus ou moins de rapprochement qu'il y aura entre l'état de l'organe qui constitue la voix parlante chez tel peuple, et celui qui

constitue chez tous la voix chantante. C'est donc là qu'est le principe de l'influence des langues fixées, sur le chant.

On verra ce principe dans toute son évidence, si l'on réfléchit sur l'effet différent produit par le même morceau de chant appliqué alternativement sur des paroles italiennes et sur des paroles françaises; car on sentira que cette différence ne résulte point de l'abondance plus ou moins grande des voyelles et des consonnes, mais bien de ce que dans l'intonation et dans la prononciation des mots italiens, l'organe est dans un état plus libre, plus souple, plus rapproché de celui où il serait, s'il n'était que chantant; tandis que pour moduler les paroles françaises, comme elles exigent dans la prononciation une intonation plus relevée, plus vibrée et en même tems plus resserrée, l'organe se trouve dans une position tendue et pour ainsi dire gênée, qui s'éloigne de celle où il est mis naturellement, lors qu'il n'est que chantant.

On peut faire les mêmes observations sur l'anglais, sur l'allemand et sur telles autres langues qu'on voudra; mais en les comparant entr'elles, par rapport à leur aptitude à se plier aux modulations du chant, il faudra pour avoir un résultat satisfaisant, connaître parfaitement les rapports des situations différentes où l'organe doit être placé pour donner à chacune de ces langues l'accent et l'intonation habituelle qui leur sont propres.

Ce que j'ai dit avant de déterminer le principe de l'influence des langues sur le chant , peut également servir à nous découvrir la raison de toutes les différences que les langues ont entr'elles par rapport à leur syntaxe , à leurs qualités poétiques ou logiques , en un mot , à leur génie. En effet si nous les considérons dans leur origine et que nous suivions les développemens successifs qu'elles ont reçus avant d'arriver chacune au point fixe sous lequel nous les envisageons tout-à-l'heure , nous verrons que les caractères , qui les distinguent à toutes les époques déterminées , sont toujours les exposans des rapports ou des proportions dans lesquelles le langage de l'intelligence entre en combinaison avec celui du cœur ou des passions , pour former le langage usuel de chaque nation. Ce qui veut dire , (si l'on se rappelle bien la distinction que nous avons établie entre le chant et la parole simplement dite) , que telle langue usuelle sera plus ou moins chantante , plus ou moins poétique , et plus ou moins logique , selon que le peuple qui la parle sera , par sa manière d'être actuelle , déterminé à parler plutôt au cœur qu'à l'esprit , ou *viceversa*. D'où il suit que , puisque c'est le langage des passions qui donne au langage usuel d'une nation , le caractère chantant et poétique qu'il peut avoir , cette langue sera plus musicale et plus poétique , qui aura été fixée par des Poètes excellens et nombreux ; tandis que telle autre sera très-logique et peu chantante , quels qu'aient été ses caractères antérieurs , si elle vient

à être fixée par des esprits excellens qui cherchaient dans leurs écrits, moins à toucher le cœur qu'à éclairer l'intelligence. Pour faire sentir quelles applications on peut faire de ces observations à toutes les langues actuellement fixées, il me suffira de dire que j'avais ici, particulièrement en vue la langue grecque et la langue française.

Plusieurs de mes lecteurs, ont peut-être déjà dit avec Horace : *At sermo lingua concinnus utraque suavior* . . . mais mon but n'étant pas de prononcer quelle est la langue la plus harmonieuse, je poursuis mon dessein, qui est de montrer que toutes les questions élevées contradictoirement sur l'harmonie des langues, ont, quoique traitées par des hommes très-habiles d'ailleurs, eu le sort des questions agitées sur des objets ou mal connus ou mal présentés. En effet, en les lisant avec attention, je me suis convaincu que c'est faute d'avoir embrassé toutes les idées que, par rapport aux langues, on attache au mot *harmonie*, qu'aucun, que je sache, n'a jusqu'à présent résolu la question qui nous occupe. Si, comme je l'espère, je parviens, à l'aide du principe que je viens d'établir, à en donner la solution, j'aurai en même tems découvert la source des préventions qui portent tous les peuples à regarder leur langue maternelle, comme la plus harmonieuse.

Toutes les langues considérées sous le rapport vocal, ne sont que l'ensemble des modes, des inflexions,

des modulations , des articulations , qui modifient les voix ou voyelles après leur émission , conformément à l'accent , à l'intonation propre à chaque langue. Or comme toutes ces choses dépendent des situations où est mis l'organe vocal , par les effets de l'habitude qui toujours agissante fortifie et enracine toutes les déterminations acquises , nous pouvons dire que , puisque ces situations sont différentes chez tous les peuples , les langues considérées dans les mots qui les composent , doivent offrir des différences analogues dans le nombre des voyelles ainsi que dans la nature , dans le nombre et dans la combinaison des consonnes ; et que par conséquent pour prononcer sur l'harmonie des langues , il ne faut pas s'en tenir , comme on l'a fait , à ne les considérer que sous le rapport de ces dernières différences.

Rapprocher une langue morte d'une langue vivante , ou comparer une langue vivante à une autre de même espèce , en n'ayant égard qu'à la combinaison et au nombre des consonnes et des voyelles que chacune présente , et chercher dans ce rapprochement ou cette comparaison les motifs du jugement qu'on désire porter sur l'harmonie de ces langues , c'est vouloir en rapprochant deux cadavres , retrouver dans leurs formes extérieures , lequel des deux , lors qu'ils étaient animés et agissans , était le plus habile à tel ou tel ouvrage , le plus adroit dans tel ou tel exercice. Ce n'est donc pas la langue écrite , mais la langue parlée qu'il faut

ici considérer ; c'est dans le jeu même de l'organe vocal modulant une suite de sons articulés , conformément à l'accent national , que réside ce qu'on nomme harmonie des langues.

Or comme plusieurs auteurs ont dit à ce sujet , qu'il serait mieux de nommer *mélodie* , ce que dans l'usage on appelle *harmonie* , je ne puis mieux éclaircir la question qui nous occupe , qu'en définissant exactement ces deux dénominations que trop souvent on emploie comme synonymes.

On entend par *mélodie* une suite de sons qui , par leur intonation et leur mode , leur durée et leur rythme , produisent sur l'oreille un effet agréable. Les sons dans la *mélodie* ne sont entendus que successivement ; mais par les qualités communes qu'ils ont et qui les rendent propres à entrer dans telle suite plutôt que dans telle autre , ils nous font sentir les rapports qui les lient entre eux ; ce qui détermine le mode de la suite qu'ils forment , et est la cause du plaisir que nous en recevons.

Si nous appliquons cette définition à une langue quelconque , nous verrons que les articulations ayant des différences toujours analogues à la situation qui dans l'organe constitue l'accent national , elles sont , par-là même , susceptibles de fournir , dans chaque langue , des suites également mélodiques ; et que , sous ce rapport , toutes les langues sont également douces ou dures , selon qu'elles sont plus ou moins bien parlées , c'est-à-

dire, que les sons employés, y sont plus ou moins revêtus des qualités qui les rendent propres à entrer dans la suite mélodique dont l'accent national et le sentiment à exprimer ont déterminé le mode.

C'est parce que l'on compare une suite de mots tirés d'une langue étrangère, à une suite de mots pris dans sa langue maternelle, sans avoir égard à la situation différente où doit être l'organe pour rendre chacune de ces suites; ou mieux, c'est parce qu'on veut faire exécuter au même organe une suite de mouvemens qui ne sont pas appropriés à la situation où l'habitude l'a placé, au ton auquel les passions habituelles l'ont monté, qu'on prononce que telle langue est dure à l'égard de telle autre. C'est ainsi que l'Italien même paraît dur à l'étranger qui commence à le parler; et que l'Allemand au contraire paraîtra très-doux à l'oreille de celui qui n'ayant jamais essayé de le parler, l'entendra pour la première fois, de la bouche d'un homme habile et doué d'un organe agréable. La cause de nos préjugés à cet égard est donc essentiellement, en ce que chaque homme rejette, sur la suite mélodique des sons notés, la difficulté qu'il éprouve à vaincre une habitude et à mettre son organe dans la situation qui lui en rendrait l'intonation naturelle, l'exécution facile et la succession agréable. C'est-là qu'on peut dire que le mauvais ouvrier s'en prend à l'instrument, du mauvais succès de l'ouvrage.

Je puis donc répéter ici, que toutes les langues

bien maniées sont également susceptibles de mélodie ; et ajouter que , dans ces vers applicables à tous les peuples :

» Il est un heureux choix de mots *harmonieux* ;

» Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

BOILEAU a exprimé la même pensée que celle que je développe ici ; en mettant toutefois , le mot *mélodieux* à la place du mot *harmonieux* que , dans l'usage et par rapport aux langues , on regarde comme synonyme du premier.

D'un autre côté , si les mots qui composent une langue , n'avaient dans l'emploi , d'autre effet que de présenter à l'esprit les idées dont ils sont les signes , comme il arrive dans le langage algébrique , la clarté , la précision , la propriété des termes dans l'expression des pensées , seraient les seules qualités du style ; et sous ce rapport , qui peut nier que toutes les langues ne fussent susceptibles d'atteindre au même degré de perfection ? Cependant , comme l'a dit encore BOILEAU :

» Le vers le mieux rempli , la plus noble pensée ,

» Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Il est donc nécessaire que la mélodie des sons se combine , pour ainsi dire , avec la mélodie des idées qui composent les pensées ; et c'est en effet ce qui constitue l'harmonie du style : car le mot *harmonie* , considéré généralement , n'exprime autre chose que l'effet agréable résultant de la simultanéité des impressions faites sur nous , par plusieurs choses ou plusieurs

sons, lesquels dans ce cas, étant regardés comme causes de cet effet, sont dits être disposés entr'eux *harmoniquement*.

Mais si l'harmonie par rapport au style, n'est autre chose que l'accord des idées avec les sons qui les expriment, elle ne peut être, par rapport aux langues que l'aptitude qu'elles ont à produire l'accord qui doit régner entre la suite mélodique des sons et la suite des idées dont ces sons deviennent les signes. Or je le demande encore, toutes les langues ne sont-elles pas susceptibles de fournir pour chaque peuple, cet accord? Le domaine des belles pensées et des conceptions heureuses est commun à tous les hommes; et nous avons montré plus haut, que toutes les langues considérées dans l'organe vocal étaient également susceptibles de mélodie: toutes les langues sont donc sous le rapport du style également susceptibles d'harmonie. Je dis *susceptibles d'harmonie*, parce que chez tous les peuples, c'est le génie, le goût et l'oreille de ceux qui parlent ou qui écrivent, qui rendent l'élocution riche, énergique et harmonieuse. Il y avait chez les Grecs, comme ailleurs, des écrivains dont le style était pauvre, lâche, dur et désagréable. Pour quoi donc une langue quelconque serait-elle jugée, sous le rapport de l'harmonie du style, d'après les écrits de ses Pradons et de ses Chapelains? Les chefs-d'œuvre dont chaque nation cultivée peut s'enorgueillir, fournissent une preuve incontestable de ce que

je viens d'avancer ; et le goût exclusif que chaque peuple a pour sa propre langue, se trouve motivé et même légitimé, par ce qui constitue, dans chacune d'elles, l'harmonie et la mélodie telles que nous venons de les définir. Je dirai donc avec CICÉRON : *sine, quæso, sibi quemque scribere suum cuique amorem, et mihi meum.*

Mais où est donc le principe de l'harmonie des langues, ce mot étant pris dans l'acception qu'on lui donne communément, lorsqu'on classe sous ce rapport les langues tant anciennes que modernes ?

Les réflexions qui précèdent en nous découvrant la source des préventions qui portent les hommes à prononcer sur ce point, d'une manière exclusive et toujours favorable à leur langue maternelle ou à celles qu'ils ont péniblement apprises, nous montrent le vrai point de vue où il faut se placer pour découvrir ce principe. Placés-là, nous verrons, en effet, que pour prononcer sur l'harmonie des langues, il faut les considérer dans l'organe même et sous deux rapports différens.

Sous le premier, pour déterminer dans chacune d'elles l'harmonie musicale dont elles sont susceptibles, et qui ne peut avoir son principe que dans la facilité plus ou moins grande avec laquelle elles se plient aux modulations du chant ; ce qui dépend du plus ou moins grand rapprochement qu'il y a entre la position qui dans l'organe vocal constitue l'intonation et l'accent

national , et la situation où ce même organe est mis naturellement par l'action des passions , dans le chant :

Sous le second rapport , pour voir l'aptitude qu'ont les sons articulés , qui composent les langues , à former des suites mélodiques capables de s'accorder parfaitement avec les pensées quelles doivent exprimer ; ce qui constitue l'harmonie du style , et par conséquent l'harmonie des langues dans les compositions littéraires et dans la conversation.

Dans le premier cas , il est incontestable qu'il y a des langues qui ont plus d'aptitude à s'unir au chant , et qui , par conséquent , ont plus de cette harmonie que j'ai nommée musicale ; par ce que c'est par-là seulement que les langues influent sur le chant : mais je nie que dans le second cas il y en ait qui soient privilégiées. C'est l'habitude , cette seconde nature , source de tous nos préjugés comme de tous nos goûts , qui , dans ce cas , crée tous les privilèges que chaque homme accorde à sa propre langue ou à celles qu'il a péniblement apprises : car à l'égard de ces dernières , surtout si ce sont des langues mortes , on ne peut nier qu'elles n'ont d'harmonie que celle que leur prête l'imagination , puisque quoique prononcées diversement par les divers peuples actuellement existans , elles plaisent également à tous sous ce rapport.

Quant à l'harmonie musicale des langues mortes , comme on ne connaît point leur vraie prononciation , c'est-à-dire la position où les passions habituelles et

caractéristiques des peuples qui les parlaient , mettaient l'organe de la voix ; ce qui déterminait l'accent national : on ne peut savoir que par l'histoire littéraire de ces peuples jusqu'à quel point leurs langues étaient favorables au chant. Aussi n'est-ce que par-là , que nous pouvons avancer , par exemple , que la langue Grecque s'unissait plus facilement au chant , que ne le faisait la latine. Encore sur ce point , comme sur beaucoup d'autres , faut-il s'en rapporter avec défiance à ce que l'histoire nous présente.

Je terminerai cette seconde partie , par quelques réflexions propres à faire sentir la justesse des observations précédentes et à rendre plus facile à saisir le principe de l'influence des langues sur le chant.

L'accent national ne consiste pas dans la prononciation de chaque mot pris à part , mais bien dans le ton de tout le discours , dans cette intonation oratoire qui concourt à donner à la parole tout le pouvoir dont elle est susceptible pour exprimer à-la-fois , les vues de l'esprit et les mouvemens dont le cœur est agité. Or comme ce sont les passions habituelles déterminées par les mœurs , les goûts , le climat , en un mot , par la manière d'être et de vivre des hommes , qui sont la cause immédiate de l'accent particulier de chaque nation , celui-ci doit être différent chez tous les peuples. Ce qui fait que telle ou telle passion factice pourra être mieux exprimée dans telle ou telle langue ; et que l'art , quelque soient sa

puissance et ses efforts excités par l'envie de l'imitation, ne pourra jamais arriver à effacer dans ses productions les nuances que cette différence leur imprime nécessairement. Aussi voyons-nous que dans tous les tems et dans tous les lieux, l'art a suivi constamment le goût particulier des nations, et que nulle part le goût ne s'est jamais entièrement conformé à l'art. Cela vient de ce que la musique, l'architecture et la peinture, de même que la poésie et l'éloquence, tirent bien leurs loix générales et théoriques du sens commun et d'un goût général résultant de ce que chaque homme porte en soi la forme entière de la nature humaine, mais que les loix de ces arts sont nécessairement modifiées dans la pratique, par le caractère dominant, par le goût particulier de chaque peuple.

Pour mieux expliquer encore ma pensée sur ce point je rapporterai ici un passage de l'essai sur la poésie épique par VOLTAIRE : « il faut dans tous les arts se » donner bien de garde de ces définitions trompeuses, » par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés » qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne » nous a point rendues familières les coutumes, » les langues, le goût des peuples les plus voisins » diffèrent; que dis-je ? La même nation n'est plus » reconnaissable au bout de trois ou quatre siècles. » Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les

» états ; ils changent en mille manières tandis qu'on
» cherche à les fixer.

» La musique des anciens Grecs , autant que nous
» pouvons en juger , était très-différente de la notre.
» Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de
» LUIGI et de CARISSIMI : des airs Persans ne plaisent
» point à des oreilles Européanes. Mais sans aller si
» loin , un Français accoutumé à nos opéras ne peut
» s'empêcher de rire la première fois qu'il entend
» du récitatif en Italie ; autant en fait un Italien à
» l'opéra de Paris : et tous deux ont tort , ne consi-
» dérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une
» déclamation notée ; que le caractère des deux lan-
» gues est très-différent ; que ni l'*accent* ni le *ton* ne
» sont les mêmes ; que cette différence est sensible
» dans la conversation , plus encore au théâtre , et
» doit par conséquent l'être beaucoup dans la musique.

» Qu'on examine tous les arts , (ajoute VOLTAIRE) ,
» il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours parti-
» culiers du génie différent des nations qui les cul-
» tivent. »

Quand donc , dirons-nous à notre tour , les hom-
mes d'une même nation sont , par les passions habi-
tuelles , tous mis en proportion pour présenter le
même caractère national , les mêmes mœurs et presque
la même physionomie , (car on ne peut nier que leur
action ne contribue à modifier en quelque sorte la
forme extérieure des hommes) , qui pourra contester

que ces mêmes passions n'aient sur l'organe de la voix l'influence que nous leur avons attribuée dans la première partie de ce Mémoire, et que cette influence qui détermine l'accent propre à chaque peuple, ne soit la cause immédiate de la différence que nous voyons dans l'aptitude des langues à s'unir au chant?...

Je n'ai plus qu'à exposer la comparaison dont je me suis servi pour fixer les idées que j'avais à développer relativement au principe de l'harmonie des langues tel que je l'ai présenté. Cet exposé ne peut manquer d'écarter de tout ce qui précède, l'obscurité et l'embarras.

De même que les instrumens de musique ont une qualité de sons particulière qui les rapproche plus ou moins de la voix chantante; et que par leur configuration et leur nature, chacun d'eux à une tablature, un diapason différens qui déterminent les suites mélodiques qu'il est susceptible de produire et qu'on peut exécuter le plus facilement et le plus agréablement possible :

De même l'organe de la voix, considéré dans l'exécution de la parole, produit, dans les situations différentes où il est mis par les passions habituelles pour l'intonation et l'accent propre à chaque langue, des sons qui se rapprochent plus ou moins de ceux que produit la voix, dans le langage naturel et simple des passions primitives et communes à tous les hommes : de même aussi, par rapport aux articulations différentes

qu'offrent les langues, il est susceptible d'exécuter avec la même facilité et le même agrément, toutes les suites de sons articulés, quelque différentes qu'elles soient, si elles sont bien appropriées à chacune de ces différentes situations; parce que ce sont ces dernières qui déterminent pour chaque langue, la nature des consonnes et des voyelles, et qui font que telle suite d'articulations ou de mots est plus ou moins facile, plus ou moins agréable dans l'élocution.

Or, à l'égard des instrumens de musique, lorsqu'ils sont joués par des hommes également habiles et qu'ils sont employés à l'exécution de morceaux notés de la manière la plus conforme aux clefs, à la tablature et au diapason de chacun d'eux, ne peut-on pas assurer qu'également mélodieux, ils ne se partagent les goûts des amateurs que par la qualité de son particulière, qu'ils tiennent de leur configuration, de la matière qui les compose, en un mot, de leur nature propre. Où donc trouver le principe d'harmonie, d'après lequel ils se différentient, ailleurs que dans l'analogie ou le rapprochement de cette qualité de son particulière avec celle qu'aurait l'intonation de la voix dans l'expression du sentiment dont on a noté le langage naturel? Il n'y a donc rien d'absolu dans le principe de l'harmonie des instrumens, que cette qualité, que cette analogie? Aussi voyons-nous qu'il en est de ceux-ci comme des langues, que ce sont toujours les habitudes, sources de tous nos goûts, qui nous font prononcer sur leur excellence.

A l'égard des langues considérées uniquement sous le rapport vocal, on peut donc dire aussi que, lorsqu'elles sont maniées par des hommes habiles, elles sont toutes également susceptibles de mélodie et de cette espèce d'*harmonie* que nous avons nommée *de style*, et que la seule différence qu'elles puissent offrir dans ce qu'on nomme généralement *harmonie des langues*, résulte uniquement du rapprochement plus ou moins grand qui se trouve entre l'accent et l'intonation de chacune d'elles, et le ton naturel de la voix tel que nous l'avons précédemment déterminé; ce qui est le seul principe absolu de leur harmonie et de leur influence sur le chant.

DE L'INFLUENCE DES LANGUES SUR LA DÉCLAMATION.

TROISIÈME PARTIE.

*Non tam refert qualia sint, quæ intra nosmetipsos composuimus,
quam quomodo efferantur; nam ita quisque ut audit, movetur.*

Quint.

Ce que j'ai dit de l'influence des langues sur le chant, fait voir qu'il n'est point de langue parfaitement musicale; parce que l'union de la parole au chant, ne pouvant avoir lieu qu'autant que la voix parlante se rapproche de la voix chantante, il y a nécessai-

rement une altération, quelque légère quelle soit, dans l'état simple qu'offre l'organe de la voix dans chacune de ces deux déterminations. Delà résulte un état mixte qui doit mettre tous les peuples dans la nécessité de porter dans la musique vocale, une atteinte égale à l'intonation musicale et à l'intonation prosodique et accentuée de chaque langue. C'est aussi ce que l'expérience nous prouve à l'égard des langues vivantes; et ce que, à l'égard de la langue Grecque et de la Latine, DENIS D'HALICARNASSE et QUINTILIEN nous disent, d'une manière si positive qu'il n'est pas permis d'en douter.

Cette altération nécessaire, résultat de l'influence réciproque du chant sur la prononciation des langues, loin d'être pernicieuse à l'effet qu'on veut produire, par l'union du langage des passions avec celui de l'intelligence, est au contraire la source des plus grandes beautés; parce que c'est par-là que, dans tous le cas, on a l'avantage d'attacher des images aux sensations que la musique nous cause, et de combiner de la manière la plus variée dans ses degrés, le langage du cœur avec celui de l'esprit.

Comme la déclamation se trouve comprise dans l'échelle des gradations dont cette combinaison est susceptible, il semblerait au premier coup-d'œil, que ce que nous avons dit des causes de l'influence des langues sur le chant, pût s'appliquer sans restriction, aux causes de l'influence des langues sur la déclamation :

mais il n'en est pas ainsi ; parce que la nature de l'effet qu'on veut produire par la déclamation , et les circonstances où elle est employée , apportent , dans les développemens et dans le rapport de combinaison des élémens qui la composent , une différence si grande , que l'influence que les langues ont sur elle , ne dépend presque plus de l'harmonie musicale des sons articulés.

Ce que nous avons à dire , dans cette troisième partie , doit donc avoir pour objet : 1.^o de bien faire connaître en quoi consiste la déclamation ; 2.^o d'indiquer les degrés des développemens respectifs que peuvent avoir en elle , le langage de l'intelligence et celui des passions ; 3.^o de déterminer par quelles qualités , autres que celles désignées par ce qui précède , les langues influent sur la déclamation.

Le but qu'on se propose dans l'emploi de la parole , est de mettre ceux qui nous écoutent dans la même situation intérieure où nous avons été mis par l'impression des objets extérieurs et par la vue intellectuelle des rapports que ces objets ont entr'eux ou avec nous-mêmes. Pour atteindre ce but , il est nécessaire de donner à toutes les parties du langage que nous employons , tous les développemens et toutes les proportions que nous apercevons dans les parties de ce que nous avons à exprimer. Or comme une idée quelque abstraite qu'elle soit , intéresse toujours la sensibilité ; car , si ce n'est point par le sentiment du mou-

vement qui l'a produite , ce sera par celui du rapport qu'elle a avec nous , comme nous appartenant en propre : il faut donc , pour bien exprimer tout ce qui est en nous à l'occasion d'une idée quelconque , que les moyens employés peignent à-la-fois , et les vues de l'esprit et les mouvemens de la sensibilité , et que dans l'expression totale , le langage de l'intelligence s'y trouve combiné avec le langage du cœur , dans les mêmes proportions que celles qui sont alors entre chaque pensée et le sentiment qui l'accompagne.

Si donc , la déclamation ne consistait que dans la prononciation , on pourrait dire qu'elle n'est que l'accord exact qu'on doit mettre entre l'articulation des mots qui expriment nos idées et l'intonation de la voix , ce chant obscur (*cantus obscurior*) par lequel nous peignons les sentimens du cœur. Ce qui , comme on le voit , suppose que la partie naturelle du langage des sons articulés est susceptible de développemens toujours proportionnels aux sentimens qui accompagnent les idées exprimées par la partie artificielle de ce même langage ; laquelle , comme nous l'avons dit , appartient exclusivement à l'intelligence. Mais c'est ce qui est en effet : car le langage des sons articulés a , pour produire l'accord qui constitue une bonne déclamation et pour produire l'effet qu'on peut en attendre , trois pouvoirs bien distincts et tous susceptibles de développemens : celui de peindre les objets ; celui d'exprimer la manière dont ils ont agi en nous ; celui de

reproduire dans les autres, l'impression que nous en avons reçue. Le premier de ces pouvoirs réside dans l'articulation; le second dans l'intonation de la voix; le troisième dans la force active du son qui, quoique fugitif dans son action, se fixe toujours pendant un certain tems dans les corps qui sont susceptibles des mêmes vibrations que le corps qui l'a produit. Toutes les nuances de l'élocution ont leur cause dans les différens développemens que peuvent recevoir ces trois pouvoirs dans la récitation: et c'est toujours de l'exacte proportion que doivent avoir entr'eux ces développemens, selon la nature de l'effet qu'on veut produire, que dépend une bonne prononciation.

Mais le sentiment qui accompagne une idée peut-être si fort, que la prononciation quelque bonne qu'on la suppose, devienne insuffisante pour exprimer à-la-fois, et tout ce que l'intelligence voit, et tout ce que le cœur éprouve à l'occasion de cette idée. De plus les accents de la voix ne sont pas le seul langage de la sensibilité; et l'oreille n'est pas le seul sens qui puisse interpréter les mouvemens du cœur: nous avons aussi le langage des gestes, des yeux, de la figure, en un mot, le langage d'action; et les yeux ne sont pas à l'égard de celui-ci, un interprète moins fidèle et moins prompt, que ne l'est à l'égard des sons, le sens de l'ouïe. Si donc nous considérons avec quelle facilité et quel avantage le langage d'action se développe et se combine avec le langage des sons articulés

pour le fortifier ou le seconder dans l'expression de nos pensées et de nos affections, nous verrons que la déclamation se compose de trois élémens bien distincts : du langage de l'esprit par l'articulation, et du double langage de la sensibilité par l'intonation de la voix et par les gestes ou l'action.

Comme ces deux derniers langages peuvent, sans cesser d'être naturels, recevoir de grands développemens et seconder avec un égal avantage le langage de l'intelligence; puisque l'un s'élève jusqu'à la pantomime, l'autre jusqu'à l'expression musicale : c'est la différence du point de vue sous lequel on peut les envisager dans leur combinaison avec l'articulation qui a porté les anciens à nommer la déclamation, tantôt *action*, tantôt *prononciation* : parce que selon les circonstances, le langage de l'intelligence peut être considéré tantôt comme uniquement secondé ou même suppléé par les gestes, tantôt par les accents naturels de la voix.

Quoiqu'il en soit, voilà, si je me trompe, les élémens de la déclamation : voilà ce dont elle se compose.

Quant aux rapports généraux, sous lesquels se combinent ces trois élémens de la déclamation; on sent que c'est toujours pour compléter l'expression de tout ce qui existe en nous, à l'occasion d'une pensée actuellement présente à l'esprit, que nous les réunissons dans l'élocution : et que les motifs de la différence qui doit se trouver dans leurs développemens respectifs

et dans les proportions de leur combinaison, dépend de la nature de l'effet qu'on veut produire et des circonstances où nous nous trouvons placés à l'égard de nos auditeurs

L'effet qu'on veut produire en parlant, est ou d'instruire, ou de toucher, ou d'émouvoir et d'entraîner, ou simplement de plaire. Dans tous les cas la parole doit à-la-fois, éclairer l'esprit et intéresser le cœur; parce que, comme nous l'avons dit plus haut, toute expression d'une idée doit peindre en même tems et cette idée et le sentiment qui l'accompagne. Mais comme le langage de l'intelligence est seul capable d'analyser nos sensations et de faire connaître exactement le rapport aperçu entre nos idées, on sent qu'il doit dominer dans la déclamation; que les autres ne doivent y entrer que pour le fortifier, ou l'orner, ou le compléter. Ce qui veut dire que, toutes les fois que le langage de l'esprit aura par lui-même assez de précision, de force et de clarté pour bien manifester nos pensées, l'accent oratoire et l'action deviendront inutiles, ou du moins ne devront se montrer dans l'élocution que dans le plus faible degré; ce qui a lieu dans la récitation de tous les écrits scientifiques dont l'objet est de pure instruction: qu'au contraire l'accent oratoire et l'action y auront des développemens d'autant plus grands que le cœur prendra plus de part à ce que le langage de l'esprit exprime: car comme le dit QUINTILIEN: *non alia est ratio pronuntiationis, quam ipsius orationis.*

C'est de-là en effet, que la déclamation tire toutes ses nuances ; et le goût , tous les motifs de ses jugemens. C'est-là qu'est le principe de toutes les différences qu'on doit marquer dans la récitation des diverses compositions , soit didactiques , soit oratoires , soit poétiques , selon que chacune d'elles aura été faite ou pour instruire , ou pour toucher , ou pour émouvoir et entraîner , ou simplement pour plaire.

Les deux limites entre lesquelles se trouvent compris tous les développemens de l'accent oratoire et de l'action , dans leur combinaison avec le langage de l'intelligence , me paraissent être : 1.^o, le cas où l'on ne parle que pour éclairer l'esprit ; ce qui constitue une déclamation que je nommerai didactique : 2.^o, le cas où l'on ne parle que pour attacher des images aux sensations qu'on veut produire dans les auditeurs , par l'action et par les accents de la voix ; ce qui appartient à la musique vocale dramatique , et dans des degrés successifs mais inférieurs , à la mélodie , au récitatif , à toute épopée , etc. Selon que le langage de l'intelligence s'y montre lui-même dans des développemens plus ou moins grands. Je suis remonté jusqu'à la musique vocale dramatique , parce que , dans ce cas , le langage de l'intelligence y est autant étouffé ou obscurci , que le sont , dans le premier cas , l'accent oratoire et l'action.

Mais , si ce qui précède nous découvre clairement ce que doit être la déclamation , il ne nous découvre pas

de même la cause des difficultés qu'elle offre, ni des défauts dont elle est susceptible ; parce que, jusqu'à présent, nous avons supposé que toutes les idées n'étaient en nous, accompagnées que du sentiment qui est propre et particulier à chacune d'elles considérées séparément : tandis que, par le jeu des idées accessoires, les idées principales actuellement présentes à l'intelligence, sont, presque toujours, sans en être plus claires pour l'esprit, accompagnées de plus ou de moins de sentiment qu'elles ne le seraient, si elles étaient isolées ou reçues par l'entendement sans autre liaison que celle des rapports que le génie ou le raison auraient établis entr'elles. C'est là, en effet, la cause des difficultés et des défauts de la déclamation.

Comme les développemens de l'action et de l'accent oratoire sont également faciles, et qu'ils sont immédiatement déterminés par la sensibilité, ils ne peuvent être bien réglés et bien proportionnés par celle-ci, sans une attention puissante qui éloigne de nous tout ce qui, par son action sur nos sens, pourrait augmenter ou diminuer le sentiment qui est propre à la pensée que nous avons à exprimer ; c'est là ce qui, malgré nous, et indépendamment des obstacles de l'organisation, nous fait altérer les proportions que ces développemens doivent avoir pour former, avec le langage de l'esprit, l'accord harmonique qui rend l'expression parfaite.

Les auteurs eux-mêmes ne sont pas à l'abri de cette

funeste influence dans la récitation de leurs propres ouvrages; et ce n'est que par les plus grands efforts de l'attention, par une raison puissante, ou par un exercice habituel qu'ils parviennent, dans des tems différens et dans des circonstances nouvelles, à se remettre dans la même situation intérieure où ils étaient, lorsqu'ils ont mis la dernière main à leurs compositions.

La différence des impressions que nous recevons, dans des temps différens, de la lecture du même ouvrage, n'est-elle pas aussi une preuve que le jeu des idées accessoires fait varier sans cesse, dans ses proportions, le sentiment qui accompagne nos idées; et que ce n'est, par conséquent, que dans des cas extrêmement rares, que nous pouvons exprimer par la déclamation, d'une manière absolument semblable, les mêmes pensées.

Aussi voyons nous les acteurs dramatiques, même les plus exercés et les plus habiles, mettre dans la récitation de leur rôle, tantôt plus, tantôt moins de passion et de sentiment que n'en demandent les paroles et que l'auteur n'y en a mis; et, malgré les plus puissants effets de l'habitude, offrir toujours des différences dans leur jeu, lors même qu'ils représentent le même personnage dans la même pièce.

Ces réflexions prouvent que le vrai talent de l'acteur, par rapport à la déclamation, consiste à se pénétrer aisément et justement des sentimens de l'auteur, et à

les rendre, non-seulement sans y joindre les siens propres, mais même sans céder aux émotions naturelles, lors même qu'il y aurait un rapport exact entre le personnage et l'acteur: parce que, dans ce dernier cas, l'acteur rentrant entièrement sous l'empire des sens, n'a plus la raison qui le guide, le goût qui juge, le tact qui, par l'art, embellit les mouvemens les plus naturels. Il faut que dans la déclamation théâtrale, comme dans l'exercice de tous les autres talens, on puisse toujours dire: « c'est mieux que la nature, et » cependant c'est elle. »

Mais je ne fais point un traité de déclamation; je voulais seulement bien faire connaître les élémens qui la composent, afin de mieux déterminer le principe de l'influence que les langues peuvent avoir sur elle: Je rentre donc dans mon sujet.

Puisque la déclamation consiste, pour tous les peuples, dans l'accord harmonique du langage de l'intelligence avec le double langage des passions, tel que nous l'avons déterminé, on peut dire que considérée dans son essence et dans ses effets, elle est absolument la même pour tous, et qu'elle doit se trouver dans tous les usages de la parole. Or, sous ce point de vue, il paraît bien évident que les langues, quelle que soit la différence de leur harmonie, de leur génie et de leur prosodie, n'ont aucune influence sur elle; et que par conséquent, tout ce que nous avons dit dans la deuxième partie, de l'harmonie des lan-

gues par rapport au style, s'applique parfaitement à l'harmonie déclamatoire, telle que nous venons de la définir. Aussi ne puis-je me défendre de dire ici, que c'est dans le sens complet et absolu de cette définition qu'il faut entendre la réponse de DÉMOSTÈNE, qui interrogé, qu'elle était la première qualité de l'orateur, répondit : *la déclamation* : la seconde ? *la déclamation* : la troisième ? *la déclamation*. Les soins qu'il prit pour perfectionner son style, sa prononciation et son action prouvent évidemment qu'il ne voyait la perfection de la déclamation que dans l'accord harmonique des trois élémens qui la composent.

Où est donc le principe de l'influence des langues sur la déclamation ? Il faut pour le trouver, avoir égard aux circonstances particulières où la déclamation est employée : car ce n'est que de ces circonstances particulières que résultent les nuances qu'elle peut offrir et les différences qui, dans le développement de ses élémens, la rendent susceptible de recevoir l'influence des langues.

Ces circonstances particulières, quelque nombreuses qu'elles soient, se rangent sous deux chefs principaux qui les embrassent toutes : 1.^o, la conversation ou la communication intime de nos pensées et de nos affections, dans le commerce ordinaire de la vie : 2.^o, la récitation oratoire ou scénique, ou la communication de nos pensées, et de nos affections devant une multitude d'hommes assemblés pour nous entendre.

Dans le premier cas, il n'y a aucun doute que la déclamation ne soit, pour tous les peuples, absolument la même dans son essence, dans ses effets et dans ses nuances accidentelles, quelque soit le génie des langues comparées sous ce rapport; parce que les interlocuteurs étant, dans ce cas, aussi rapprochés qu'il est possible, je dirai, moralement et physiquement, les trois principes de l'expression déclamatoire sont alors également faciles à développer et également prompts à se fortifier, à se combiner, ou à se suppléer alternativement: ce qui constitue la déclamation naturelle, commune à tous les hommes, quels que soient, pour chacun d'eux, les degrés de perfection de la civilisation. C'est aussi par-là que la nature peut rendre très-éloquent celui-là même qui, au jugement des autres hommes, passe pour parler la langue la plus ingrate et la plus stérile.

Dans le second cas, au contraire, à cause de la distance où l'on est de ses auditeurs, à cause de l'étendue du lieu qui les rassemble, des dispositions intérieures différentes où ils sont, tant à l'égard de celui qui va parler, qu'à l'égard de ce qu'il va dire, les trois langages dont l'accord peut produire l'expression déclamatoire, doivent être intimément liés, et portés à un degré d'exaltation qui, dans cette combinaison, les rendent propres à remplir leurs fonctions respectives, avec autant de facilité, de promptitude et d'efficacité, qu'ils pouvaient le faire séparément dans la conversa-

tion. C'est-là qu'est le principe de l'art, la cause des différences que dans la pratique la déclamation offre chez les différens peuples ; c'est-là enfin ce qui donne naissance à cette déclamation artificielle qui, entée sur la première, est rendue capable de vaincre tous les obstacles dont nous venons de parler, et d'être appropriée à tous les genres de compositions tant oratoires que dramatiques destinées à être récitées en public.

En effet, tant que les hommes sont très-rapprochés les uns des autres physiquement et moralement, le langage de l'intelligence est alors si puissamment secondé et si efficacement remplacé, non seulement par l'intonation de la voix, par les gestes et le langage oculaire de tout ce qui environne les interlocuteurs, qu'il se trouve comme confondu avec les deux autres élémens de la déclamation, et que dans ce cas, la différence du génie des langues n'est plus aperçue. Aussi la parole est-elle alors très-ellyptique, très-négligée, je dirai même très-incorrecte, si on la compare à ce qu'elle devrait être, étant séparée de ce qui sert ici à l'interpréter. Et n'est-ce pas là la cause de la grande différence qui se trouve entre le talent de la parole en société et le talent d'écrire ? Talens si rarement réunis, au même degré, dans la même personne. Par le premier on arrive à l'esprit en passant par les sens, par l'autre on n'arrive aux sens qu'en passant par l'esprit.

Tandis que dans le cas de la déclamation relevée ou artificielle, comme celui qui doit parler, est, par sa position même, privé de ce qui concourt à seconder la parole dans la conversation intime; et que pour atteindre son but il est obligé de vaincre des obstacles d'autant plus nombreux et plus puissants que ses auditeurs sont aussi plus nombreux et moins prévenus de ce qu'ils vont entendre, il est nécessaire qu'il réunisse les trois élémens de la déclamation, et qu'il donne à leurs développemens respectifs une telle proportion, qu'ils puissent par leur accord éclairer et toucher à la fois la multitude des auditeurs. Cette proportion est toujours indiquée par l'étendue du lieu où l'on parle, par le nombre des auditeurs et par la connaissance acquise, de quelque manière que ce soit, de leurs dispositions intérieures. Car on sent que, dans cette position, le langage de l'intelligence et celui des passions devant être entendus et saisis par une multitude, ces deux langages ne produiront, sur tous, un effet un et égal, qu'autant que l'expression déclamatoire ne dépendra plus de l'un ou de l'autre, alternativement employé; mais résultera de leur action simultanée.

De plus, comme le langage de l'intelligence est seul capable d'analyser nos pensées et d'aller directement à l'esprit; il est nécessaire qu'il domine dans cette combinaison, et que le double langage des passions ne s'y montre qu'accessoirement pour fortifier, embellir

ou compléter l'expression. C'est donc-là que les langues doivent déployer toutes leurs ressources pour éclairer l'intelligence; faire ressortir leurs qualités logiques; les combiner, dans le plus haut degré de précision, avec celles qui sont propres au langage des passions; en un mot, se construire dans les phrases et dans les périodes, de manière que l'expression logique des pensées soutienne le plus exactement et le plus facilement possible, l'accompagnement constant et soutenu que doivent lui faire l'action et la prononciation pour la fortifier et l'embellir.

L'activité de l'ame est limitée; et l'esprit veut être instruit en même tems que les sens sont émus. Les moyens par lesquels on éclaire l'esprit doivent donc être combinés avec ceux par lesquels on remue le cœur, de manière à rendre leurs effets également prompts et faciles, ce qui ne peut avoir lieu dans la déclamation, si la construction des mots dans le discours, suspend par des transpositions fréquentes et multipliées, le sens des phrases, et occupe trop l'oreille par la suite mélodique des sons. On chatouille alors les sens; mais on laisse l'esprit dans les ténèbres. La déclamation manque alors d'effet, parce que l'esprit trop occupé de l'impression agréable faite sur les sens par la mélodie, n'a plus assez d'activité pour vaincre les obstacles qu'apporte à la perception du sens, la transposition des mots.

Je prie qu'on ne perde pas de vue que je ne

parle, ici, des langues que par rapport aux compositions dramatiques et oratoires destinées à être récitées devant un public nombreux. Je sais que la transposition est une des sources les plus abondantes des richesses du style, et que sans elle, malgré la propriété des termes, la plus belle pensée pourrait ne point plaire à l'esprit, si les termes qui l'expriment n'étaient combinés entr'eux, de manière à former une phrase musicale agréable.

Ce n'est donc point de la transposition considérée en elle-même, que je veux parler, mais bien de l'emploi plus ou moins fréquent, plus ou moins soutenu qu'on est porté à en faire, par le génie de sa langue maternelle. Lors donc que j'ai avancé que c'était par leurs qualités logiques que les langues influaient principalement sur la déclamation, j'ai voulu faire entendre que celles-là me paraîtraient les plus favorables à l'effet du discours public, qui porteraient plus promptement et plus clairement à l'esprit le sens total de chaque phrase ou période; parce que, dans ce cas, l'accent oratoire propre à chaque pensée, ne dépendant point de chacun des sens partiels qui la composent, mais étant déterminé par la vue intellectuelle de leur ensemble, il est nécessaire qu'à la fin de chaque période l'auditeur parfaitement éclairé ne soit plus occupé que de l'impression agréable faite simultanément sur son esprit et sur ses sens. Ce qui lui fait employer les repos, qui dans une bonne diction doivent séparer les phra-

ses complètes les unes des autres, non à mettre d'accord les sons et le sens des mots entendus, mais à jouir du doux effet de cet accord.

De plus les qualités logiques des langues ne dérivent pas uniquement de la nature de leur syntaxe, c'est-à-dire des signes par lesquels elles sont plus ou moins transpositives; elles découlent aussi de la propriété qu'ont les termes, les idiotismes, les phrases faites qui les composent, d'exprimer plus précisément les opérations de l'esprit que celles de l'imagination; que cette propriété leur soit donnée par l'usage ou par une certaine texture dans leurs élémens. C'est donc sur l'ensemble de ces qualités, que paraît reposer le principe de l'influence des langues sur la déclamation: puisque c'est par elles que le langage de l'intelligence est rendu plus ou moins susceptible d'être disposé, dans ses élémens, de la manière la plus propre à faire coïncider l'ordre et la suite des idées que renferme une pensée totale, avec la succession des mouvemens dont l'ensemble exprime le sentiment total qui accompagne chaque pensée. Ce qui ne me paraît pas devoir être aussi facile à pratiquer dans les langues transpositives et très-poétiques; parce que dans ces langues, les écrivains sont portés comme malgré eux, à construire les mots plutôt sous le rapport de l'euphonie ou de la suite mélodique des sons, que d'après les rapports de déterminations, par lesquels seuls on porte à l'esprit le sens clair et facile des pensées qu'on veut exprimer.

Pour donner à cette opinion plus de vraisemblance, je pourrais ici considérer les langues anciennes, les comparer sous ce point de vue, et montrer que la différence des effets produits par la déclamation sur le théâtre et dans la tribune d'Athènes et de Rome, paraît analogue à celle des qualités logiques qu'étaient susceptibles de développer dans leurs langues respectives, les orateurs, les tragiques et les comiques grecs et romains; et n'est-ce pas, parce qu'on considère sous ce point de vue leurs discours immortels, qu'en comparant DÉMOSTÈNES et CICÉRON, on fait malgré soi, pencher la balance en faveur du premier? Mais sans nous aider du témoignage de l'histoire, et sans rechercher dans les langues anciennes les motifs de notre opinion, ne pouvons-nous pas alléguer des faits reconnus et avoués des peuples modernes; et dire que les avantages que le théâtre français a, par rapport à la déclamation, sur les théâtres des autres nations, paraissent tenir principalement à ce que le caractère éminemment logique de la langue française est presque entièrement conservé dans les compositions dramatiques. En effet cette langue, quoique peut-être la plus difficile à bien parler, est peut-être aussi la plus facile à entendre, après la plus légère étude et le plus court usage. Cette facilité est avouée par tous les étrangers; et je tiens de plusieurs de ceux-ci, qui ont assisté au théâtre français à Paris, que la perfection de la déclamation sur ce théâtre leur avait paru résulter

du défaut même qu'ils rapprochaient à la poésie française, de n'être que de la prose rimée. Ce serait ici le lieu de profiter de cet aveu et de faire voir combien en effet, le système de la versification française est favorable à la déclamation, par-là même que toujours dans nos vers le sens seul coupe les mots, suspend l'hémistiche et marque les repos; mais je ne dois rien particulariser, mon but n'étant que de rechercher par quelles qualités les langues en général peuvent influencer sur la déclamation: je poursuis donc.

Comme j'ai fait sentir par quelles qualités principales les langues peuvent influencer sur la déclamation, et qu'il est aisé de voir que l'action est sous ce rapport soumise aux mêmes loix que l'accent oratoire; je vais, dans ce qui me reste à dire sur le principe de cette influence, ne plus considérer la déclamation que dans la prononciation. J'en agis ainsi, parce que ce n'est absolument que par leurs qualités logiques que les langues influent sur le geste: au lieu que l'accent oratoire étant intimement lié, dans la prononciation, avec l'articulation; et cette liaison étant aussi intime qu'elle peut l'être, les langues influent sur la prononciation par des qualités particulières et différentes de celles par lesquelles elles influent sur la déclamation, ce mot étant pris dans toute l'étendue de son acception. Ce qui n'empêche cependant pas que l'action n'offre des nuances et des différences toujours analogues à la prononciation des langues, quoique ce ne

soit absolument que par leurs qualités logiques , que les langues influent sur le geste.

Pour vaincre tous les obstacles que présentent et l'étendue du lieu et la multitude des auditeurs , il faut développer , dans la déclamation , non seulement les qualités logiques du langage de l'intelligence , mais encore les qualités physiques des signes qui le composent. Ces qualités dérivent de l'articulation , de l'accent national et de la prosodie ou quantité syllabique.

Commençant donc par la prosodie , je crois pouvoir avancer que puisque l'accent oratoire est déterminé par l'ensemble de la pensée et qu'il s'appuie sur la suite des mots qui composent la phrase ou la période , les langues qui n'ont point d'intonation prosodique et accentuée qui soit fixe et immuable , me paraissent , par-là même , plus propres à soutenir dans toute sa pureté l'expression du sentiment par l'accent oratoire. Parce que , quoiqu'on dise en faveur des langues accentuées prosodiquement , je pense qu'elles ne peuvent favoriser l'accent oratoire qu'autant que l'accent syllabique de leurs élémens , se trouve concorder dans ses développemens avec les mouvemens du cœur ; ce qui doit rarement arriver , et porter le plus souvent à altérer l'un de ces accents pour mieux faire sentir l'autre : car on a de la peine à concevoir que le sentiment dont telle suite de mots soutient actuellement l'accent , soit absolument le même qui dans l'origine a déterminé la quantité de ces mots. Si donc

nous voyons dans les meilleurs auteurs latins, des suites de mots absolument revêtus de la même quantité prosodique, servir de soutien à l'accent oratoire de sentimens aussi différens que le sont les pensées qu'ils expriment; pouvons-nous ne pas croire qu'il fallait que, dans la déclamation, l'orateur sacrifiât presque toujours l'accent syllabique à l'accent oratoire? sacrifice qui n'est point à faire dans les langues qui n'ont point de prosodie. Aussi celles-ci sont-elles moins propres à soutenir dans la déclamation, ce ton factice et emprunté qui applique sur quelque phrase grammaticale que ce soit, une phrase musicale, banale et toujours la même.

Je le répète, ce n'est pas le chant des mots, c'est celui des phrases, conformément à leur construction logique, qui, dans la déclamation, doit se combiner avec le langage de l'intelligence.

Quant aux qualités physiques de la prononciation, qui tiennent à l'accent national et à l'articulation, j'observerai aussi que la déclamation artificielle étant principalement employée pour vaincre les obstacles que l'étendue des lieux apporte à la communication des pensées par la parole, cette langue me paraîtra pouvoir vaincre plus efficacement ces obstacles, qui, dans l'intonation qui lui est propre, mettra l'organe dans une situation qui ne soit pas trop près de celle qui constitue la voix chantante; parce qu'alors les sons seront plus relevés, plus énergiques, et pour ainsi dire, lancés avec plus d'élasticité et de force,

De plus , comme le système d'articulation de toute langue est, ainsi que nous l'avons dit , toujours analogue à l'accent national , on peut dire que les langues les plus chantantes , seraient peut-être par-là même , mais uniquement sous ce rapport , les moins propres à la déclamation : parce que les sons vocaux y étant plus pleins , plus accentués prosodiquement , plus multipliés et plus rapprochés les uns des autres , ils se succèdent trop immédiatement dans la prononciation , et par-là détruisent trop promptement les effets de l'articulation , laquelle cependant est le seul moyen par lequel le son de la voix est rendu propre à parler à l'esprit.

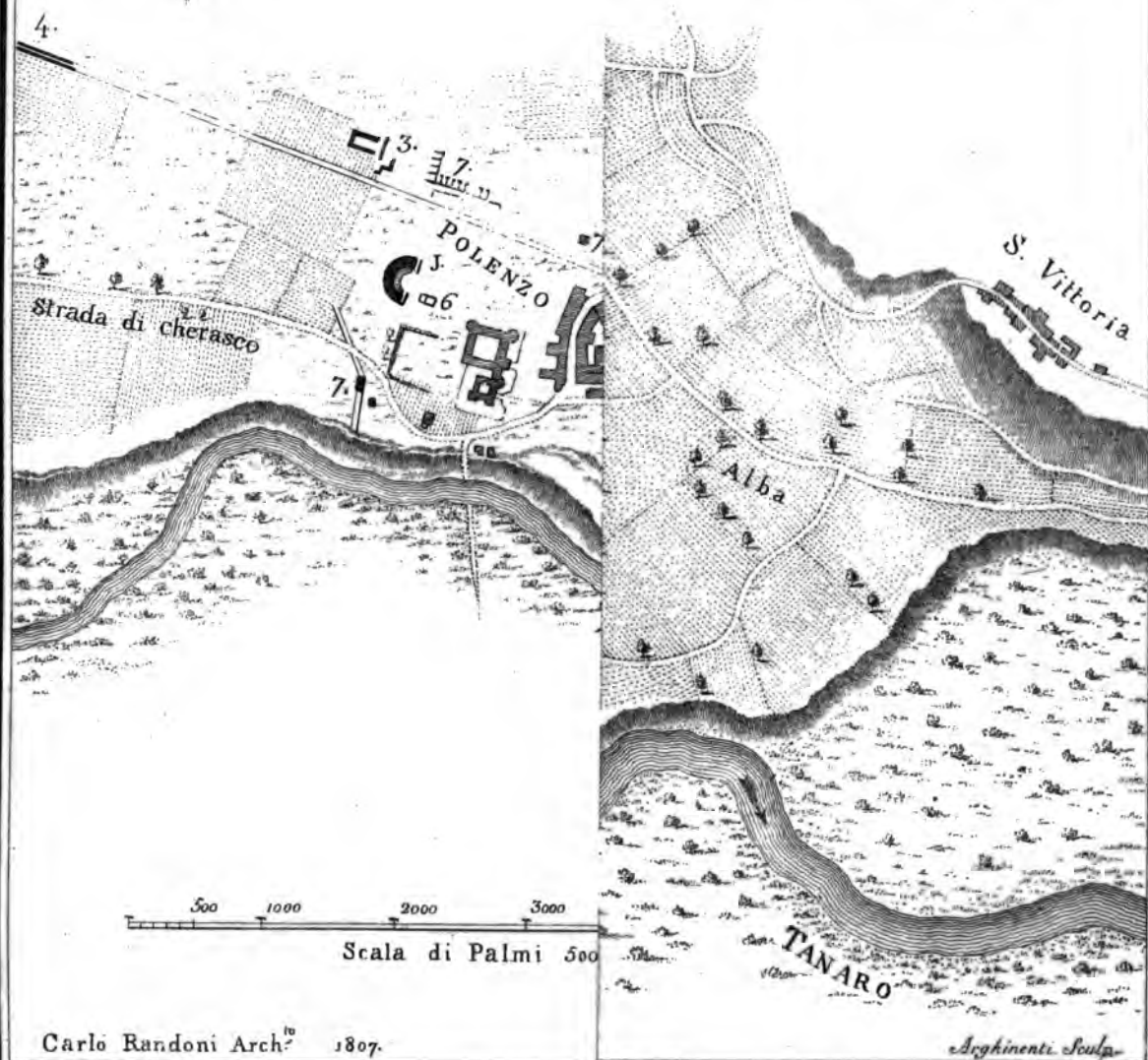
Dans l'éloignement , les mots d'une langue trop chantante n'offrent plus , dans la déclamation , qu'une suite mélodique de sons qui s'arrêtent à l'oreille.

Voilà par quelles qualités les langues me paraissent avoir de l'influence sur la déclamation. Je ne donnerai point de plus grands développemens sur cet objet. J'ai essayé , autant qu'il m'a été possible , de remonter jusqu'aux principes. Si je les ai rencontrés , et si je suis parvenu à les indiquer ; je dois laisser à d'autres de les développer et d'en faire l'application : un Mémoire académique ne doit pas avoir d'autre objet.

TOPOGLENZO

INDICE DELLE ROVINE

1. Teatro
2. Anfiteatro
3. Tempio
4. Acquidotto
5. Turilio
6. Vestigie d'antica fabbrica
7. Vestigie d'antichi muri



DELL' ANTICHITÀ DI POLLENZA,

E

DE RUDERI CHE NE RIMANGONO.

DISSERTAZIONE

DI GIUSEPPE FRANCHI-PONT.

 Approvata a' 10 Aprile 1806.

P A R T E P R I M A.

A R T I C O L O I.

*Sito di Pollenza, breve notizia de' Liguri Vagenni,
cui apparteneva negli antichissimi tempi.*

FRA le Città, che portarono il nome di Pollenza, meritò l'attenzione degli eruditi quella, che sorgeva poco di sotto l'influente della Stura nel Tanaro, e per la ricordanza onorevole, che ne fecero i Classici, e per le insigni reliquie, che ne attestano l'antica magnificenza. Sparsamente queste si veggono presso il villaggio, che tuttavia Pollenza si appella, il quale nulla ha

di cospicuo, tranne un castello nel cortile, nelle loggie, ed alcun poco nelle camere, ristorato sulle traccie della buona architettura del secolo decimosesto, e quasi sullo stile del Serlio, o di qualche bravo discepolo della scuola di lui, ma che al di fuori co' fossi, collè torri, coi ballatoi, coi merli, coll' aspetto di tutte le mura, ricorda secolo più remoto, non posteriore al mille trecento.

Prospetto di colli vitiferi, seni formati da' fiumi propinqui, ubertose campagne, orti feraci, e boschetti, e pascoli, e ben dedotti canali d'acque fecondatrici rendono il Pollentino territorio fertile, ameno, pittoresco. Paludoso è non pertanto in molti luoghi per le inondazioni sofferte da' rivi, che scendono da' poggi vicini; inondazioni prodotte dalle piogge autunnali, e dalla fondita delle nevi; ed umido oltre ciò, per essere in valle lungo un lento ramo di fiume, e fors' anco per essersi sfiancato un antico acquedotto, e pelle cavernose rovine, che diedero alle acque ricetto. Da ciò tutto si può arguire che, essendo il Pollentino territorio posto in pendio verso il Tanaro, sia succeduto colà diversamente che altrove, cioè essersi il suolo abbassato piuttosto che alzatosi. Diffatti segno di porte nello esplorare quelle rovine non si è trovato da noi: poche sono le mura, che sorgano dal terreno, di rado appare sovra esse vestigio d'intonaco, facilmente s'incontra l'acqua scavando, ed in parecchi siti molto non occorre andar sotterra per trovare, ove posassero le fondamenta.

Ai Liguri Vagenni originarij da' Caturigi, gente Transalpina spettò già la contrada, dove poi venne edificata * Pollenza.

Plin. Historia
nat. lib. III. cap.
5.

Dalle sorgenti del Tanaro alle sorgenti del Po quasi intiero il superiore Piemonte apparteneva ai Vagenni, che per ampio tratto di mezzo al corso di que' fiumi

Durandi Piem.
Cispad. artic. 1,
pag. 90, ed al-
trove.

* Ma la Transalpina gente de' Caturigi era una colonia de' Taurini penetrata al di là delle Alpi, che poi si dissero Cozie, e che prima erano Taurine. I Taurini poi, o Taurischi, non erano punto di schiatta diversa dagli Umbri. Prima d'entrare in Italia, scendendo dall'Alpi Giulie, si erano distaccati da' Popoli della Pannonia, e dell'Illirico, i quali tutti venivano sotto il generale appellativo di Celti conosciuti dagli antichi Scrittori. Bensì le varie tribù de' primitivi Umbri, entrate che furono in Italia, assunsero nomi diversi, gli uni seguitando a chiamarsi Umbri, altri Taurischi, altri Liguri dalle varie regioni, che abitarono, dalle imprese che fecero, da loro Capitani, o da tal altro simile accidente. A misura che si estesero, il costume seguirono di mutar nome; ma da STRABONE, e da TOLOMEO chiaramente rilevasi, che furono i Caturigi gente de' Taurini, la quale si diramò per tutte le Alpi Taurine, ed eziandio per le maritime; d'onde una parte si estese nelle Gallie verso i Litorali della Provenza; e l'altra ridiscese verso l'Italia, e quella specialmente, che occupò la valle di Stura, fu detta de' Vagenni. Che se PLINIO disse i Caturigi esuli degli Insubri, cioè di quegli Umbri, che in tempi posteriori occuparono le pianure del Milanese, parlar non volle, come erroneamente ha pensato il P. BARDETTI, de' Caturigi del Delfinato, originarii de' Taurini, ma sibbene d'altri Caturigi, che si rifuggirono nelle Alpi degli Orobù forse in tempo delle prische irruzioni de' Galli; ond'è, che si dissero esuli degli Insubri. Sembra piuttosto che se i Vagenni discesero da' Caturigi, ciò debba intendersi de' Vagenni Alpini, non di quelli del Piano, i quali immediatamente poteano diramarsi da' Taurini, ond'è, che a ragione TOLOMEO disse tutti i Vagenni de' Taurini clienti, come pure lo erano gli Stazielli, ed altri Liguri; intorno al che è da vedersi tutto il Saggio del chiarissimo DURANDI sopra gli antichi popoli dell'Italia.

Vid. Strab. lib.
4. Geograf.

Tolom. Geo-
grafia lib. III,
cap. 1.

Vid. Plin. Hi-
stor. nat. lib. III,
cap. 17.

Vid. Durandi
degli antichi abi-
tatori d'Italia.

nel piano stendevansi sino alla radice de' poggi Astigiani, e Chieresi, cioè ai territorii di Torino, e della vetusta *Potentia Carea*, ora Chieri. Fra gli antichi Scrittori vi fu chi protrasse più assai i confini de' Vagenni. PATERCOLO erroneamente collocò fra i Vagenni anche Iporedia, e fra i moderni Monsignore DELLA-CHIESA inchiusse nel loro territorio anche Valenza. Ma la critica geografia del nostro Collega chiarissimo signor JACOPO DURANDI viene seguita da noi, perchè affidata a quelle ragioni solide, che veder si possono nell' Opera sua dottissima del Piemonte Cispadano. I Vagenni, oltre il Po, avevano per confinanti i Taurini; oltre il Tanaro li Stazielli; a tergo le Alpi maritime dal Vesulo sino alla Colla ardente li dividevano dalla Gallia, e da alcune Tribù de' Liguri Montani; e 'l Paese loro in fronte era limitato dagli Eburiati, che nell' Astigiana dimoravano, popoli, di cui traccia rimane nel nome di Buri, o Burio, villaggio dell' Astigiana, detto anticamente *Eburia*, come dimostrò il chiarissimo DURANDI dietro a testimonianze autorevoli. Ed oltre gli Eburiati avevano i Vagenni pur quasi in fronte i Taurini Cispadani, ed i mentovati Chieresi, anch'essi tutti di schiatta Ligustica; e conterminali a questi ultimi furono i Pollentini. In superiori, ed inferiori si divisero i Vagenni, o Bagenni. Quelli si dissero talvolta anche Veneni, e furono considerati nell' età d' Augusto fra Liguri Transalpini, epperchè fuori d'Italia, e confusi non di rado sotto l'appellativo comune de' Liguri Montani. Vita

Durandi Cae-
ciat. Pollent. § 3,
pag. 2.

Cluverius Ital.
antiquit. lib. 1,
cap. 7.

Durandi Piem.
Cispad. pag. 46
47.

Vid. Durandi
loco cit. pag. 46
47.

Durandi loco
cit., art. 1, pag.
76.

dura, incolta, faticosa conduceano come gli altri abitatori delle Alpi. Dispersi a Borgate, intricati nelle selve, e ne' dirupi, fu spesse fiate a' Romani più malagevole il rintracciarli, che il vincerli. SILIO Italico chiamò per-severanti in questo costume tutti i Liguri, e sparsi disse pe' sassi i Vagenni, intendendo per avventura dei superiori. Quindi scarsa, e debole memoria a noi rimase della varia diramazione delle loro Tribù, del sito, del nome dei loro Paghi. Ma non del tutto privi di civiltà, anzi pure d'arti, e di studj furono gl' inferiori Vagenni, mercè gli avanzi di coltura, che lasciato avevano nella pianura gli Etruschi in età remotissima, sebben per breve spazio di tempo forse Signori eziandio di queste Contrade. * Essersi presso costoro, che si chiamarono per anticipazione Tirreni od Etruschi coltivate le arti prima che nell' inferiore Italia; e coltivate appunto nell' Etruria Circumpadana, poi nell' Etruria propria, e nella Campana; doversi considerare gli Etruschi come maestri del ri-

Vide Livius
lib. xxvii.

Strab. Geo.
lib. iii.

Florus lib. ii.
cap. iii.

Silius Ital. lib.
viii.

* Venuti essendo in Italia gli Etruschi parimenti dall' Alpi Retiche detti Raseni in allora, ma assai dopo gli Umbri, coi quali ebbero guerre, ed il cui Paese occuparono sino presso l'Adda, e l' Ticino, superarono in forze ed in coltura tutte le altre Tribù già stabilite, e fecero scorrerie anche nelle pianure Cispadane, sin verso le sorgenti del Po, sinchè poi, dall' antica potenza decadendo, furono sconfitti da' Galli Bellovesiani, e costretti parte a rifuggirsi nella Rezia presso i loro consanguinei, e parte restò in Italia, facendo una gente sola cogli Umbri in quelle Regioni, che dette poi furono propriamente Etruria, o Toscana.

Durandi, Saggio sull' Istoria degli antichi popoli d' Italia, parte II, §. 110
xxx.

Vedi della Patria primitiva dell' arti del disegno. Cremona presso Maunini.

Durandi Piem. Cispad. Artic. V, pag. 129.

Vid. Cluer. Italia antiqua lib. 1. cap. 8.

manente d'Italia; lo splendore della nazione loro, e la loro potenza aver ceduto alle prime invasioni degli Oltremontani nelle regioni Circumpadane si presume da' parecchi Scrittori. Quindi è che, quantunque siano stati gli Etruschi costretti ad abbandonare il primo lor suolo, ed a rifuggirsi nella Toscana propria, dove poi ebbero commercio co' Fenici, e co' Greci, poterono lasciar memoria dell' arti loro, le quali dire potrebbersi Italo-Etrusche, in quella guisa che Etrusco-Greche quelle poi s'appellarono, e che gli Etruschi mantennero nella Toscana in tempi posteriori. Vestigia di Etrusca denominazione s'incontrarono diffatti nel Paese de' Vagenni presso alle radici dell' Alpi, essendosi riputato Etrusco dal signor DURANDI un Betilo, ossia grossa pietra supposta sede di qualche Nume, segnata di caratteri creduti Etruschi, ritrovata nel territorio di Busca, e che nel Belliniano Museo già conservavasi. Furono anche i Vagenni, come detto abbiamo, clienti de' Taurini antichi, potenti, celebratissimi sopra ogni altro Ligustico Popolo. Al di là delle Alpi denominate prima Taurine, ed in seguito Cozie, i Taurini si diffusero; siccome pure parecchie altre Tribù di Liguri, che avevano stanza tra i confini della Toscana, e que' della Provenza, tra le foci dell' Arno, e quelle del Varo s'erano diffuse lungo le spiagge del Mare per ambo i lati dell' Apennino, e su pell' Alpi marittime, ed oltre le foci del Rodano, assai dentro della Gallia Narbonese, ed alcun poco pel Litorale della

Spagna *. La dimora, che fecero oltre l'Alpi nelle varie emigrazioni i Liguri, che poi seguendo il costume alle barbare popolazioni comune, quasi per riflusso ripassarono nell'Italiana Liguria, ci scopre uno de' motivi, per cui i Galli Bellovesiani nelle più antiche invasioni non siensi arrestati nel Paese de' Taurini, e de' Vagenni, per l'Alpi de' quali, cioè probabilmente per la Valle di Stura passarono in Italia. Forse i Taurini, ed i Vagenni furono tenuti dai Galli in qualità di consanguinei, ed alleati, e forse coi Galli d'accordo cacciarono gli Umbri Etruschi, che, considerati come il corpo più civilizzato, e potente delle altre Tribù avean forma di nazione acquistato, contro cui i Galli drizzarono le loro ostilità; o forse non più curando i Vagenni l'antica origine, che aveano cogli Umbri comune, pensarono per avventura che più antica ancora avuta l'avessero co' Galli confinanti co' Caturigi, da cui, come si è detto, essi Vagenni discendevano. Comunque siasi s'avanzarono i Galli oltre il Ticino nell'Insubria, ed uniti a parecchie Tribù Ligustiche Montane, e Transalpine tutte occuparono

* Dalla parte del Mare inferiore, o Ligustico, come diceano gli antichi, ora Mediterraneo, l'Italia stendeasi soltanto sino all'Arno ne' primi tempi, e Pisa istessa veniva nella Liguria compresa. Ma tra la prima, e la seconda guerra Punica i Romani avendo sconfitte le popolazioni Ligustiche all'Arno circonvicine, e conquistata l'Etruria; all'Etruria aggiunsero tutto il Paese, che è tra l'Arno, e la Macra, e perciò sino oltre quest'ultimo fiume allontanarono i limiti della Liguria.

le più basse Regioni Circumpadane. I nostri Liguri prestarono diffatti spesse volte soccorso a' Galli Cisalpini nelle guerre contro i Romani, e l'antico commercio, che passò tra i Galli, e cotesti Liguri ci rende una ragion sufficiente di parecchie voci, e di parecchi Gallo-Celtici costumi, de' quali ci occorrerà di trovar le reliquie tra Vagenni. Nel frattempo delle due guerre Puniche, ebbe luogo la Gallica guerra. Intorno a questa età varcarono i Romani il Ticino, quindi la Trebia, e l'Po, e verso quest'età si può fissare a un dipresso la conquista fattasi del basso Piemonte in diversi incontri, e quindi anche de' Vagenni inferiori. Sotto la potenza de' Romani acquistata una permanente condizione, videro i Vagenni, e gli altri Liguri loro contermini sorgere nelle ubertose pianure parecchie città riguardevoli. Descrivendo PLINIO la nona Regione d'Italia, in cui fu da Augusto compresa la mediterranea Liguria, disse tutto risplendere di nobili Città quel suolo, che è posto tra il lato settentrionale dell' Apennino, ed il Po, e fa di Pollenza onorevole ricordanza.

Vid. Petar. de
doctrina tempo-
rum, li. XII.

Vid. Polib.,
lib. II.

Plinius, lib. III.
cap. 5.

ARTICOLO II.

Fondazione, e denominazione di Pollenza.

Il nome di Pollenza suona indole veramente Romana, ma imperscrutabile è l'epoca della sua fondazione. Si cominciarono le guerre de' Romani contro i Liguri sotto il Consolato di Cornelio Lentulo, e di Q. Fulvio Flacco, e pel corso durarono di circa ducento e trent'anni, or di quà or di là dall'Apennino, or contro i Liguri cisalpini, or contro i transalpini. Quando parevano vinti da un lato, dall'altro insorgevano favoriti dalla natura delle terre, che abitavano, per lo più alpestri e selvose; quindi è che Livio li chiamò nati per mantenere tra Romani la disciplina militare negli intervalli delle guerre più grandi. Ma il sessagesimo libro di Livio, che per avventura ci avrebbe data qualche notizia intorno alla sorte de' Vagenni si è smarrito. Troppo rapida, epperchè oscura ed inesatta è la narrazione di Floro delle guerre Ligustiche, eppure abbenchè in essa menzion non si faccia de' Vagenni, alcune Tribù si rammentano de' Liguri da' Vagenni non lontane, che tali erano gl' Ingauni, i Sallii, o Salluvi, ed altri che dallo Storico si dicono vinti da Fulvio Flacco, il medesimo di cui parla Livio nel libro quarantesimo, ma diverso dal primo Flacco da noi ricordato poc' anzi. Al difetto del libro di Livio, all'inesattezza di Floro, che le vicende in pochi cenni compendì di molte guerre

Vid. Durandi
Collegio de' cac-
ciatori Pollent.

Vid. Petav. de
doctrin. tempor.
lib. XIII.

Epitom. Livii
lib. XX.

Vid. Liv. De-
cad. 4., lib. IX.
cap. I.

Florus lib. II,
cap. 5.

Livius lib. 40.
cap. 33.

Durand. Piem.
cispad. artic. 1.
pag. 5.
Notizie corogra-
fiche degli
Stati di S. M. il
Re di Sardegna
tom. 1, pag. 135.

Ligustiche di luogo distanti e di tempo, supplisce una lapide pregievolissima scopertasi in Berzesio alpestre villaggio posto ne' confini della valle di Stura, sulla più erta eminenza all' oriente dell' Argentiera, lapide innalzata a Giove in monumento delle sue vittorie da Marco Fulvio Flacco Consolo l' anno di Roma seicento e trenta unitamente a M. Plautio Ipseo; lapide che qui riprodurre si vuole, troppo essendo acconcia all' argomento.

I . O . M
M . FVLVIVS
DEVICTIS . ET . SVPERATIS
LIGVRIBVS . BAGIENNIS
VEDIANTIBVS . MONTANIS
ET . SALLVVIEIS
V . S . L . M

Durand. loc. cit.

Di questa lapide, della quale s' era trovato prima un solo frammento, si ritrovò poi la compagna posta dallo stesso Flacco nel moderno contado di Nizza alquanto sopra di Prà-foresto, come insegna il prefato chiarissimo DURANDI. Le vittorie di cui si diede vanto M. Fulvio Flacco (il terzo de' Flacchi, che sia venuto alle mani co' Liguri) forse nè le prime furono, nè le ultime riportate sopra i Vagenni. Anzi più veramente si dee supporre, che gl' inferiori Vagenni non abbiano fatta parte delle conquiste di lui. Un secolo prima, e verisimilmente nel Consolato appunto del secondo de' Flacchi aveanò i Romani varcato il Po, quindi il Ticino, ed

Vide Polyb.
lib. II.
Petav. loc. cit.

il Tanaro, aveano guerreggiato co' Galli cisalpini e cogli Insubri, e più vittorie ottenute. I popoli circumpadani in più incontri sperimentato aveano il valore e la fortuna Romana. Lapidi si trovarono nell' alpi de' Taurini, che attestano i prosperi successi de' Consoli M. Marcello, e Sulpicio Gallo sopra i Galli Alpini, e que' Consoli prima di combattere i Taurini superiori avranno conquistate le pianure Torinesi, se pure già a' Romani non erano soggette, o se de' Romani in allora già non si consideravano alleati i Taurini. Sin dall' anno seicento undici guidate l'armi Romane dal Consolo Appio Claudio s' erano inoltrate nelle regioni difficili dei Salassi, e l' anno seicento quindici il Consolo M. Popilio Lenate vinti avea e dispersi gli Stazielli, vale a dire quindici anni prima che M. Flacco si vantasse d' aver domati i Vagenni, e gli altri Liguri Montani. Come è adunque da pensarsi, che gl' inferiori Vagenni tanto abbiano atteso ad essere soggetti od alleati almen de' Romani, se de' Romani alleati, o soggetti erano tutti i loro circconvicini? ciò nulla ostante l'insigne lapide testè rammentata può concedere a M. Fulvio Flacco l' essere stato fondator di Pollenza. Leggesi in Livio che il Senato disapprovò l' abuso che fatto avea Popilio Lenate della Vittoria, e 'l rigore mostrato da lui contro gli Stazielli, dichiarando che essi erano stati i soli fra la gente Ligustica, che non avessero impugnate le armi a danno de' Romani. Ma gli Stazielli erano come i Vagenni inferiori clienti de' Taurini; se dunque non fu-

Anno di Roma
588 secondo il
Petavio.

Duraud. dell'
antica città di
Pedona, Caburro
pag. 126, 127.

Livius lib. 42,
cap. 7, 8.

Liv. lib. 42,
cap. 21, 22.

Vide Florus
bellum ligust.

rono quelli dal Senato tenuti quasi nemici, neppure essere il doveano i Taurini, e gl' inferiori Vagenni. Epperciò M. Fulvio Flacco l'esempio, e 'l costume seguendo d' altri parecchi Generali Romani, che cercavano snidare, e trar dalle macchie loro alpestri i Liguri più feroci, e tirarli al piano ad oggetto di poterli domare più agevolmente, dopo aver dispersi e domati i Liguri Montani ed i Vagenni superiori, sarà egli disceso forse pella valle della Stura negli inferiori Vagenni, e quivi, in suolo amico considerandosi, per rendere stabili le sue conquiste si sarà fortificato colle sue genti in sito, il quale giovasse a frenare le insurrezioni de' Vagenni superiori, e si assicurasse per tal mezzo la fedeltà de' prossimi Stazielli, e Taurini. I Romani cominciarono a combattere co' Liguri costeggiando il mare, e su pe' gioghi dell' Apennino e dell' Alpi, e dall' Apennino, e dall' Alpi nella mediterranea Liguria discesero, ma è da supporsi che in questa primieramente ponessero fissi stabilimenti, perchè erano appunto più facili a contenere le popolazioni della pianura più difficili ad insorgere, e più utili ai conquistatori. Il sito in cui si fabbricò Pollenza, per esser al termine della region de' Vagenni, era atto molto ad una di quelle militari stazioni, che si ponevano a presiedere in alcuna parte per mantenersene il possedimento. Alla mia opinione par che s' accostino Monsignor DELLA-CHIESA, ed il Cavaliere BONINO, avvegnachè essi attribuiscano a Quinto Flacco Censore, quanto, noi guidati dalla lapide men-

Var. lib. 4 de
lingualat. cap. 16

Cæsar de bello
Gallico lib. 7,
cap. 55.

Vid. Bon. Pol-
lentia rediviva.

tovata, abbiain detto del Consolo M. Fulvio Flacco.

Nè punto ci contradice il chiarissimo signor DURANDI, il quale con asserire non doversi credere Pollenza più antica dell' anno 580 di Roma, lascia il campo a congetturare, che possa esserne di cinquant' anni circa posteriore la fondazione. Ma ritardare, od anticipare si vogliano alcun poco i primordii di Pollenza, questa non è sì antica, come la fece SILIO Italico, il quale la annoverò tra le ausiliarie de' Romani, che intervennero contro Annibale alla battaglia di Canne *. Non lascia ciò non pertanto Pollenza d'essere una delle più vetuste Romane Città degl' inferiori Vagenni, e forse assai prima, che M. Fulvio Flacco, ed altri l'appellassero con nome Romano, nel suo sito, o ne' suoi contorni, stato vi sarà un grosso Pago, ossia Borgo, di cui s' ignora il nome, cinto poi di mura dai Romani, giacchè altrimenti in troppo angusto spazio di tempo sarebbe Pollenza dalla sua origine ascisa a considerabile forza e grandezza, come la vedremo a' tempi del Triumvirato. Per quanto s' ha dalle storie i Liguri ed i Galli abitavano in capanne coperte di canne o di frondi, od in case di creta. Dall' aggregato di queste nacquero i Paghi,

Durand. Collegio de' cacciatori Pollentini § 5 in nota, pag. 54.

Silius Ital. lib. VII.

Vid. Strab. lib. V.

* La testimonianza di SILIO è contraddetta da tutta l' antichità, i popoli del Piemonte dopo la resa di Torino ad Annibale si sottomisero, come da POLIBIO e da LIVIO ricavasi, e se non seguirono l' armata dell' Eroe Cartaginese sino a Canne, neppure si recarono a soccorrere i Romani di là dell' Apennino.

Durand. cacciatori Pollent.

ossia Cantoni; erano cotesti Paghi in origine altrettanti Stati divisi ed indipendenti, e formavano quindi una specie di Repubblica, quando erano costretti a difendersi dai nemici comuni. Nacque perciò la tanta varietà di piccole popolazioni, la difficoltà di assegnarne la dimora, e il non potersi fissare l'epoca alla fondazione delle città, che sorsero nei loro territorii, e le quali non meritavano per lo più un tale nome sin dopo che furono soggette al Romano dominio. Certo è che M. TULLIO favellando dei trionfi ottenuti da' Romani per le imprese fatte nella Liguria, que' trionfi appella trionfi Castellani. *Triumphos Castellanos*, così indicando che castella solamente nella Liguria vi fossero. Onde se vuolsi Pollenza supporre villaggio cospicuo prima che fosse a' Romani sottomessa, o de' Romani alleata, ragion non abbiamo di crederla Città, nè traccia che ci scorga ad indovinarne il nome primitivo. Troppo è cosa strana, creduta tale anco dallo istesso BONINO, derivare il nome di Pollenza da Pallante figliuolo di Evandro che la fabbricò, secondo i sognatori delle ridicole origini di certe città. Non meritano di essere rammentate, e tanto meno confutate altre opinioni ancora più meravigliose intorno alla fondazione di Pollenza. La stessa denominazione di lei a *Pollendo* cioè dall' esser forte, come a *Placendo* fu detta *Placentia*, a *Florendo Florentia* è indizio di vittoria ottenuta da' Romani nelle sue vicinanze, e per cui forse i Romani durarono molta fatica; e di cui vollero fissar la ricor-

Vid. Cicer. in
Bruto, cap. 73.

Boninus Pol-
lentia civitas re-
diviva.

Vid. Claverius
Italia antica.

danza coll' impor nome novello ad un' antica città Ligustica, che ricordasse i loro trionfi. Vi fu chi dal fosco colore delle Pollentine lane, che in latino *color pullus* s'appella, volle dedurre il nome di Pollenza, ma forzata sembra questa etimologia massimamente riflettendo che altre città portarono il nome di Pollenza una nel Piceno, altra nelle Baleari, le quali poteano aver avuto di comune colla nostra il nome da una vittoria Romana, ma non lane di fosco colore nel loro territorio.

ARTICOLO III.

Derivazione del nome di Pollenza dalla Vittoria, divinità allegorica, confusa forse con altre Dee, detta Pollentia. Si cerca chi fosse costei, e se l'istessa fosse che la Dea Pellonia.

Da Pallade, dalla Vittoria, dalla Fortuna Romana, da Nemese, o dalla militar virtù suppor si potrebbe, che abbia denominata Pollenza il Consolo M. Fulvio Flacco. Egli posto avea un voto a Giove sul campo delle sue vittorie nelle valli de' Vagenni superiori, e potea uno porre a Pallade quando fu sicuro delle sue conquiste nelle pianure de' medesimi Vagenni: perciocchè Giove e Pallade erano tenuti come Numi donatori della Vittoria, detti perciò con Greca voce Nicefori, e Pallade specialmente fu chiamata Vittoria presso i Greci, e forse Pallantia, o Pollentia, e Pellonia si disse

Vid. Euripid.
Jon. ver. 1529.

dai Latini riguardo agli attributi suoi relativi alle cose militari, de' quali attributi coll' andar del tempo si formarono altrettante Divinità separate, dalla superstizion de' Gentili. Diffatti d' una cotal Dea soprannomata Pol-

Liv. Decad. iv.
lib. ix.

Plant. in Ru-
dente in Casina
apud Drakem-
bore. in notis
ad Livium.

lencia fa menzione TITO LIVIO forse non diversa da quella che già venne indicata da PLAUTO in due delle sue Commedie, e che molte proprietà ha di comune colla Vittoria. Il Romano Istorico narrando un prodigio avvenuto nel Circo, mentre davansi i giochi da Consoli P. Cornelio Cetego, ed Aulo Postumio Albino, dice che un' antenna (forse di quelle che si cacciavano lungo la spina per sostenere il velario o per reggere qualche insegna) cadde sopra la statua della Dea Pol-lentia e la gittò per terra. Commossi i Padri dal tristo augurio deliberarono che a' giochi Circensi s'aggiungesse un giorno di più, e che in luogo di una statua sola se ne formassero due altre, ed una dorata. Quì LIVIO non intende di parlare di effigie di città vinte, quali nel Circo si ponevano da' trionfanti, poichè all' età de' Consoli Postumio e Cetego nessuna delle Pollenze forse esisteva, e quando già alcuna d' esse stata vi fosse, non se ne sarebbe potuto trionfare, essendo città Ro-mane, cioè da' Romani fondate, come suona il loro

Vid. Panvin
de ludis circens.
Argoli in notis.

nome. Non vuolsi nè anco supporre con l' ARGOLI scor-rezione nel testo di LIVIO, non sospettata dall' accura-tissimo DRAKEMBORCHIO, anzi lezion ammessa da COR-RADO LICOSTENE ne' suoi supplementi a' prodigi di GIULIO Ossequente. Riman dunque che sincero sia il testo, e

che la Pollentia, di cui si parla, non sia diversa da quella che venne in due luoghi accennata da Plauto, della quale questo antico Comico c'insinua il carattere e l'indole; cioè il pregio di contenere, frenare, domare i nemici; proprietà convenevoli egualmente alla virtù militare, a' Pallade, alla Vittoria, ed a Nemese. Nemese fu Nume comune a' popoli moltissimi diversi di lingua, e di costumi. Forse in origine non fu che un simbolo anch'esso della Provvidenza divina come Pallade, e la Fortuna; fu adorato nell'Oriente, e nella Grecia, da' Toscani, e da' Latini, ed a lei s'attribuiva il castigare i superbi, e gli aggressori. Ora essersi appunto Nemese detta anche *Pollentia* sospettò il BONADA (sebben male a proposito riguardo all'occasione in cui il disse) soggiungendo essere stato d'una cotal Dea antichissimo il culto nel Lazio, del che si possono cercare le prove dal GORI nel suo Museo Etrusco. Noi aggiungeremo che se Pellonia, e Nemese vennero insieme confuse presso i Latini, la Vittoria e Nemese, furono quasi considerate come un sol Nume presso i Greci. Dopo la famosa battaglia di Maratona de' marmi trasportati da' Persiani per innalzare un monumento alla Vittoria, che si teneva da' Persiani sicura, gli Ateniesi fecero fare da Fidia una statua che celebrasse per tutti i secoli il loro trionfo, e la dedicarono alla Dea Nemese, il di cui tempio era vicino al campo della battaglia: che anzi Fidia scolpì nell'elmo della Dea l'immagine della Vittoria, così adombrandoci che

Vid. Bonarot.
osservaz. su' me-
daglioni antichi
ec. pag. 66. e 221.

Carmina ex an-
tiquis lapidibus,
tom. II, classis
IX, pag. 373.

Nemesi e la Vittoria erano pressochè una cosa sola, All' epoca di M. Fulvio Flacco la greca mitologia doveva già essere nota a' Romani, ed avvegnacchè dal riferito racconto paja che i Greci una certa distinzione abbiano posta tra la Vittoria e Nemesi, pure osservandosi accuratamente sembra che abbiano innalzata la statua alla Vittoria vendicatrice, per aver respinti i nemici, azione che da' Latini s' attribuiva a *Pollentia*. Da PLAUTO e da LIVIO raccogliessi notizia della Dea *Pollentia*; e di *Pellonia* ci parlano S. AGOSTINO, ed ARNOBIO, cui vengono concessi gli attributi medesimi come a *Pollentia*, *pellendorum hostium Dea potens Pellonia est*, disse ARNOBIO; e Sant' AGOSTINO, deridendo le innumerabili divinità de' Romani, riferisce che da essi invocavasi la Dea *Pellonia* per cacciare gli inimici; dalle quali testimonianze si può inferire, che *Pellonia*, e *Pollentia* e *Potentia* (da taluno con *Pollentia* confusa) erano una sola Dea, e soprannomi forse della Fortuna e della Vittoria, Numi tutti allegorici, che avevano in Roma are e templi, e che erano, siccome detto abbiamo, altrettanti attributi di Pallade, ossia di Minerva, che credettero poi essere stata educata colla Vittoria. La stessa Bellona, benchè di altra origine siesi supposta, pare che sia stata un attributo di Pallade divinizzata come un Nume particolare, giacchè nel tempio di Bellona si solea dare udienza a' legati delle genti estere; e da una colonna posta innanzi quel tempio solea il Sacerdote Feciale scagliare un' asta verso le

vid. Paus. Attica sive lib. 1, pag. 62. interpret. Guglielm. Xilandr. etc. Hannoviae 1613, in fol.º

Plaut. loco cit. Livius loc. cit.

Augustinus de civitate Dei, lib. IV, cap. 21. Arnobius contra gentes, lib. IV.

Vid. Dionis. Halicar. lib. 33.

regioni abitate da quel popolo, contro cui si voleva muover guerra. Or tutti quegli attributi che si riunivano in Pallade e nella Vittoria si riunivano ancora in Pollentia, o Pallantia, e tutti furono da' Romani assegnati col tratto del tempo alla Divinità da essi introdotta col nome di Roma che significa forza, e che ne' remotissimi tempi, prima che fosse accresciuta da Romolo, si disse Pallantia da Pallante, avo d'Evandro che condusse una colonia presso al Tevere, o da Pallanzia città dell'Arcadia, o come più torna al proposito nostro dal Palladio o statua di Pallade. Essersi effigiata Roma ne' tempi posteriori in figura di Pallade, tenente una Vittoria in mano si mostra per molti monumenti in medaglie, in bassi rilievi, in statue; e non sarebbe gran fatto da meravigliarsi, che non volendosi rilevare il vero nome di Roma da' Romani, di quell'antico nome di lei, cioè di Pollentia si fosse formata una Deità particolare confusa colla Vittoria, e che per alterazione di voci si fosse poi anche detta Pellonia e Pollentia, fors' anche ad oggetto di vieppiù nascondere il nome primitivo, giacchè col nome di Pollentia si esprimevano egualmente le qualità sublimi, che si arrogavano i Romani, e che erano quelle di Pallade, della Vittoria, di Nemese, ossia della Vendetta; qualità sì nobilmente espresse da VIRGILIO in que' versi notissimi

Tu regere imperio populos Romane memento.

Hæc tibi erunt artes, pacisque imponere mores

Parcere subjectis et debellare superbos.

Non è quindi improbabile, che un superstizioso Ro-

Vid. Bonarot.
Osserv. pag. 109.

Virgil. *Æneid.*

mano, dopo aver innalzato un monumento a Giove in segno della sua vittoria sopra i Liguri Montani, Vagenni e Salluvj, posta abbia quindi sotto la tutela di Pollentia, cioè della Vittoria un Pago degli inferiori Vagenni. Tempio alla Vittoria esservi stato in Pollenza non ci lascia dubitare un' iscrizione che felicemente la nostra congettura conferma; iscrizione scoperta circa due anni addietro dal signor Architetto RANDONI, e che noi primi produciamo, sebben guasta assai, ma da cui chiaramente si rilevano le seguenti parole:

AEDEM . VICTORIAE . CVM . SV . . .

MARMOREVM . PORTICVS . FASTIGIVM . S . . .

Finalmente se il nome attuale di alcuni paesi può talora guidare gli eruditi a chiarire le antiche memorie ingombre dalla caligine dell' età; il nome di Santa Vittoria, che ha il villaggio posto sul colle che sovrasta a Pollenza, nome di cui s' ignora da noi la antica derivazione, potrebbe concorrere a provare una vittoria riportata da' Romani in tempi ignoti nelle vicinanze di Pollenza, e forse quella istessa che fu cagione che dalla Vittoria detta anco per le ragioni da noi sopra addotte Pollentia, Pollenza si denominasse. Non è poi strano, che dopo l' introduzione del Cristianesimo, e per avventura ne' bassi tempi, quando s' ignoravano le antiche istorie, i popoli di Pollenza abbiano confuso la Romana Vittoria con una Santa di quel nome, e tenutala come protettrice del loro paese, tal cosa essendo forse accaduta in altri simili incontri, di che si potrebbero anco addurre, se quì fosse di mestieri, parecchi esempj.

ARTICOLO IV.

Antica condizione di Pollenza.

A Marco Fulvio Flacco, oppure a qualunque altro Condottiere Romano conceder si voglia l'onore d'aver cinto di mura, e dato il nome a Pollenza, è certo nondimeno, che non andò guari una tale Città a diventare illustre e potente Municipio, ed a meritarsi di venir considerata come una delle più antiche de' Vagenni. Già forse da' tempi remoti nel Paese di costoro si contarono grossi Borghi, alcuni de' quali ritennero i loro nomi, eziandio sotto il dominio Romano; ma Città di nome, e di fondazione Romana la più antica, credo non potersi trovare. In tutto il corso delle guerre, che ebbero i Romani a soffrire per le discordie loro civili, e specialmente in quelle del Triumvirato non trovo ricordarsi altra Città de' Vagenni, tranne Pollenza. Le Colonie delle due Auguste de' Vagenni superiore, ed inferiore, non oltrepassano l'età d'Ottaviano Cesare. La Colonia di Bredulo loro è forse posteriore d'assai. Pedona, Germaniccia locate alle radici dell'Alpi, ed altri antichi luoghi, o nel piano, o nelle gole de' Monti, dove si scopersero lapidi, e rovine di vetuste Città non offrono epoca anteriore a quella che si è fissata alla denominazione di Pollenza. Che anzi le memorie di esse per lo più essendo relative al tempo degl'Imperatori, comprovano vieppiù

342 DELL' ANTICHITA' DI POLLENZA, PARTE I.

l' antichità di Pollenza , rammentata non solamente nelle lapidi , ma dagli Scrittori vissuti , mentre tuttavia durava la Repubblica. Vi fu chi suppose Colonia eziandio la nostra Pollenza , ma la confuse probabilmente con quella del Piceno. VELLEJO PATERCOLO , che ha tessuto un Catalogo delle Colonie dedotte sino a' suoi giorni , di Pollenza non fa parola. Nobile oppido la disse PLINIO. Autorità di lapide , o di medaglia non si è trovata fin' ora , che il titolo di Colonia a Pollenza attribuisca ; ma l' ubertà del suolo , l' importanza del sito , in cui era collocata , la dovettero innalzare ben presto al grado di Municipio , benchè il titolo di Municipio non si trovi a lei dato da antico Scrittore esplicitamente. Più rami di strade Romane mettevano capo in Pollenza. Un diverticolo della via Emilia di Scauro da Savona (traversato il Paese degli Stazielli) , passando per Aquilungeva in Alba , e varcato il Tanaro a Pollenza riesciva ; quindi da Pollenza ad Asti dirigevasi. Dalle reliquie , che rimangono , e dalla necessità , che eravi di mantenere commercio tra Asti , Pollenza , Alba , e l' Augusta de' Vagenni , si può argomentare , che più diverticoli di vie Romane insieme unissero quelle Città , e loro aprissero un adito al Mare lungo la via Aurelia , che al di là dell' Appennino lo costeggiava , intersecando l' Emilia , che era posta al di quà da quella catena di Monti. Dalla via Giulia Augusta , che pure era forse lungo la spiaggia marina , altro ramo partiva , per cui , scese le Alpi , lungo la valle di Pesio s' incontrava l' Au-

Vide Boninus,
Pollentia redi-
viva.

Vellejus Pater-
culus , lib. I.

Plinius , Nat.
lib. III cap. V.

Vid. tabul. Pen-
tigeriana , seg-
mentum III.

Durand. Piem.
Cispad. articolo
II. pag. 160.

gusta de' Vagenni superiore, e quindi l'inferiore, e dirigevasi poi a Pollenza, d'onde suddivisa da un lato giva a Torino, ed inoltravasi poscia nell'Alpi Cozie, e dall'altro conduceva in Asti, e da Asti sino al Forum Vibii, ora Valenza. Scendendo le Alpi marittime, altre dipendenze di vie Romane mettevano capo in Pollenza. Tale fu per avventura quella antichissima, che si praticò per la valle di Stura, per la quale passò Pompeo Magno, recandosi nelle Spagne a combattere Sertorio, e per cui assai prima di Pompeo era forse disceso Fulvio Flacco; questo essendo uno de' più comodi, epperchè de' più antichi tragitti, che dalle Gallie menava in Italia. Di tutte queste vie si trovarono e vestigia, e scritte memorie nelle lapidi, e taluna viene segnata dagli antichi itinerarj. Noi saremo paghi di averne fatti pochi cenni, dappoichè coll'esattezza, e sagacità sua propria in parecchi luoghi dell'opere sue ragionò delle Romane vie il più volte lodato signor DURANDI, e le quali si vedranno espresse nella carta geografica, che ad opportuno, e necessario schiarimento del Piemonte Cispadano pensa di pubblicare quell'illustre, e dotto Geografo. Pollenza, centro delle mentovate Romane vie, dovea agevolmente diventare luogo importante. Si può sospettare essersi mantenuta Pollenza alcun tempo Città ausiliaria prima di essere Municipio, se gli inferiori Vagenni non vennero considerati come Paese di conquista, ma sibbene come popoli alleati. In caso poi, che i Vagenni si tenessero

Tabula pentig.
loco cit.

Vide Sallustius
in Trgm.

Vide Duran-
di delle antiche
Città di Pedona,
Ciburro, e Ger-
manicio, e l'Au-
gusta de' Vagen-
ni pag. 70.

come popoli conquistati , allora il fortificarsi che fece nel Pollentino territorio Flacco , od altro Condottiere Romano , potrebbe indicarci in Pollenza una di quelle Città , che Patrimonio si dicevano del Romano Popolo. CICERONE , e DECIMO BRUTO nel ricordare Pollenza , il titolo non le danno di Municipio ; ma tale era divenuta sotto l'impero di Tiberio Cesare , poichè Svetonio Plebe Pollentina rammenta , narrando un tumulto dalla medesima eccitatosi per ottenere i giuochi gladiatorii nell' occasione , che morto era un Primipilo , tumulto da Tiberio represso coll' opera di truppe fatte venire dal Regno di Cozio guidate da questo Regolo , che il titolo avea in allora di Prefetto , come dall' iscrizione posta sopra il celebre arco di Susa risulta. Il nome di Plebe prendesi ordinariamente in opposizione all'ordine de' Patrizi , epperchè Patrizi , e Plebe , e Decurioni , e Diunviri , e Questori costituiscono il Municipio ; e parte di questi Magistrati in lapidi Pollentine si trovano espressi. È bensì vero , che da Classici non di rado si usurpò il vocabolo di Municipio in senso più stretto , e proprio , e talvolta in significato più ampio ; ed alle Colonne ed alle Città libere , ed a quelle tutte , che della cittadinanza Romana godevano si adattò. Anzi fu osservato , che in progresso di tempo Municipio si disse piuttosto delle piccole , che delle Città grandi , mentrechè , queste chiedevano quasi per grazia , e per onorarsi di un certo decoro , d' avere il titolo di Colonie. Ciò nulla ostante che sia stata

Vide Svet. in
Tib.

Vid. Gellius
Noct. Attic. lib.
10 cap 20.

Vide Maffei
Verona illustrata
lib. V. pag. 161.

Pollenza Municipio nel senso primitivo e proprio, si deve argomentare dal non essersi intesa mai appellare Colonia, nè dagli Scrittori, nè dalle Lapidi; e dal sapersi dall'altro lato che essa fu città grande e nobilissima eziandio sul declinar dell'Impero; che fu provveduta non pure di Magistrati, e di collegio, e di quegli ordini civili, che a Municipio insigne si convenivano, ma che ebbe vanto di sontuosi edifizj per le adunanze pubbliche, e pei pubblici spettacoli, e ch'era di spazioso e fertile territorio Signora.

Essa non dovea punto dolersi d'essere Municipio, poichè in tal guisa veniva a godere di maggiori privilegi, e ad essere sottoposta a gravezze minori. Questa cosa fu fatta osservare da Adriano Cesare a que' d'Italica, città della Spagna nella Betica, di cui egli era originario, mostrando di meravigliarsi, che i suoi concittadini ed altri nativi d'antichi Municipii, (fra' quali nomina gli Uticesi che godevano de' proprii costumi e delle leggi proprie), desiderassero di cangiare i loro diritti con quelli delle colonie. Più accorti degli Italicensi, degli Uticesi, e di parecchi altri furono i Pollentini. Rinunciarono essi di buon grado alla vanità di nomarsi Colonia, e sino alla totale distruzione dell'Impero d'Occidente, Municipali si conservarono; la condizione loro non mutando nulla ostante le varie politiche divisioni, che soffersero queste regioni e da Cesare Augusto, e da Adriano, e dal gran Costantino ordinate. Avvegna-
chè determinare non si possa a quale Tribù fosse ascritta

Gellius Noet.
Attic. lib. XV,
cap. 13.

Vid. Panvin.
 Descrip. civil.
 Rom. lib. II,
 pag. 259.

Vid. Durand.
 loco cit. pag. 80.

Epitom. Hist.
 Rom. lib. XXX.

Vid. Panvin.
 Descrip. Imperii
 Rom. lib. III.

Pollenza , è probabile assai che il fosse alla *Camilia* , o *Camilla* , o *Camillina* (che così variamente venne denominata questa Tribù medesima , di cui non parlano gl' Istorici , e che solamente raimentano le antiche lapidi). Alla Pallia Tribù ascritti si trovano parecchi de' superiori Vagenni , o Montani. Que' delle valli di Stura , di Gesso sino alle sponde del Pesio alla Quirina , e molti della pianura alla Tribù Fabia , e ad altre , ma gli altri che erano al di là dalla Stura fino al confluente di questa nel Tanaro , o il monte , o il piano abitassero alla Camilia Tribù appartenevano. Questa Tribù fu nel novero di quelle dieci che alle trenta-cinque più antiche si aggiunsero dopo la guerra sociale , o Marsica , allora che all' Italia tutta si comunicò la cittadinanza. Alla Camilia Tribù fu ascritta Alba Pompeja per avventura da Pompeo Strabone , il quale alla cittadinanza Romana ascrisse in un cogl' Italiani tutti i Galli cispadani. Nella Gallia cispadana erano a quell' età compresi i Vagenni inferiori e gli Stazielli al confine de' quali ed a' Vagenni con termine diviso solamente dal Tanaro , era locato il territorio d' Alba Pompeja. Sembra quindi verosimile che Pompeo Strabone allora Consolo , il quale avea incombenza dal Senato di concedere la Romana cittadinanza a' Galli cispadani , e di comunicare il diritto del Lazio ai traspadani (che poco dopo furono poi anche cittadini Romani) abbia assegnato il Municipio Pollentino a quella Tribù medesima , alla quale era Alba ascritta a Pollenza vicina. La Camilia

Tribù con le altre nove, che s'aggiunsero furono bensì annichilate dopo quattr'anni da' Censori Marzio e Perpenna, e i cittadini novelli distribuiti nelle trentacinque antiche Tribù; ma ritornarono quelle in vita dopo i tempi d'Augusto, quando si comunicò la cittadinanza a parecchie Provincie fuori d'Italia. Vuolsi che le sopresse Tribù sieno state richiamate ed aggiunte da Claudio Imperatore, allora che Egli esercitò la censura con Lucio Vitelio l'anno di Roma ottocento. Certo è che l'Augusta de' Vagenni inferiore fu aggregata anch'essa alla Tribù Camilia. Ciò che vieppiù mi conferma in pensare che alla Tribù istessa fosse ascritta Pollenza, tanto più che in una sepolcrale lapide in Pollenza ritrovata presso il castello, posta a un certo M. Aunio, e riferita dal signor DURANDI, la Tribù Camilia si trova notata. Il sapersi per altro che per un tratto di tempo fu soppressa, ci spiega il perchè in molti luoghi a' Vagenni superiori, come agli inferiori appartenenti si trovino sulle lapidi espresse le Tribù più antiche, *la Quirina, la Fabia, la Pollia*, sebben que' luoghi non prima de' Pollentini abbiano goduto della Romana cittadinanza. Convien dire che sieno essi stati decorati d'un tal privilegio nel tempo, che corse dall'anno quarto dopo la Marsica guerra o sociale, fino al rinovellamento delle Tribù sopresse. Quindi è che la nota di Tribù più antiche della *Camilia*, quando s'incontra nel paese de' Vagenni superiori, e Montani, ed in alcuni degli inferiori, non sarebbe indizio d'antichità maggiore, ma piuttosto di più recente. Quando

Vid. Panvin.
loco cit.

Vid. Panvin.
loco cit.

Durand. Piem.
cispad. artie. v.
pag. 159.

si voglia concedere, che la regione de' Pollentini sia stata ascritta alla Tribù Camillia, in tempo della guerra sociale, e non quando questa Tribù fu fatta risorgere, converrà dire parimenti, che il Municipio Pollentino prima di quel tempo, o tale non fosse, o non godesse della Romana cittadinanza, e fosse perciò privo del diritto di suffragio. Io inclinerei piuttosto a non crederlo in quell' epoca ancora Municipio. Dalla fondazione che noi abbiamo assegnata a Pollenza, cioè dal Consolato di M. Plauzio Ipseo, e M. Fulvio Flacco fino al Consolato di M. Giulio Filippo, di Sesto Giulio Cesare che fu il primo della Marsica guerra, corsero solamente da trentatre in trentaquattro anni e non è credibile, che in sì breve spazio di tempo Pollenza potesse ascendere all' onore d' un Municipio. Che anzi ove si ponga mente, che nello spazio di que' trentatre anni ebbero luogo le varie vicende della guerra Cimbrica, la quale cominciata circa l' anno seicento quarantacinque, non ebbe termine che l' anno seicento cinquantatre; rimarrà ogni volta meno facile il poter chiamare Pollenza Municipio. Aveano in costume i Romani di considerare come paese di conquista quello di cui si fosse impossessata gente straniera, e nemica, o da cui cacciata a forza l' avessero. Ne' Liguri Vagenni non penetrarono è vero gli Ambroni, e i Tigurini de' Cimbri alleati, ma potè bastare all' avidità Romana l' avere loro impedita l' invasione che minacciavano in quelle regioni per tenerle in conto di acquistate di pieno diritto,

Anno di Roma
629, 630.

Anno di Roma
663, 664.

Maffei Verona
illustrata, lib.
IV, pag. 134.

se prima le consideravano come libere, ed amiche: epperchè compresele sotto il generico appellativo di Gallia Cisalpina furono ridotte in qualità di Romana Provincia, ed a' Romani Presidi assoggettate; quantunque forse alcune Città particolari abbiano seguito a godere qual più, qual meno degli antichi privilegi. Corsero però solo dieci anni dalla Cimbrica vittoria alla guerra sociale, ed allora si comunicò la cittadinanza di mano in mano a tutti i Popoli di quà dalle Alpi. Notabile alterazione sembra, che la politica geografia dell'Italia ne abbia quindi sofferta. La Liguria mediterranea, l'Insubria, la Venezia vennero comprese nella Gallia Cisalpina detta Togata, e suddivisa in Cispadana, Traspadana, e Circumpadana. Sparvero nell'ordine politico i nomi degli antichi popoli, che le abitavano. Di Vagenni, di Stazielli, di Taurini, di Libui, d'Insubri, di Veneti, d'Euganei non più si tenne contezza particolare. Questi nomi peraltro si conservarono per indicare i diversi distretti, e di quei nomi seguitarono a far uso gli Scrittori lungamente. All'opposto perchè appunto non furono pienamente domate da' Romani prima dell'età d' Augusto, seguitarono a chiamarsi co' loro primitivi, e proprj nomi quelle popolazioni montane, che confinavano col litorale del mare Ligustico, o che erano inoltrate e racchiuse nell'Alpi. E di ciò prova il trofeo dell'Alpi innalzato ad Augusto, e da PLINIO stesamente riferito, nel quale parecchi Alpini Popoli vengono mentovati.

Plinius, lib. III
cap. 20.

La cosa medesima ci viene indicata dall' Iscrizione dell' arco Secusino allo istesso Imperatore fattosi erigere da Cozio. Allora che dopo la Marsica guerra fu tutta considerata come Romana la mediterranea Liguria, e che fece parte della Gallia Cisalpina, noi possiamo supporre essersi Pollenza assegnata alla Camilia Tribù, avere ottenuto il diritto di suffragio, e mantenendo le consuetudini, e le particolari sue leggi, essere salita al grado di Municipio, con gioire delle prerogative tutte comuni ai Cittadini Romani. Ma se la Camilia Tribù, e l' altre nuovamente aggiunte, dopo quattro anni si tolsero, saranno passati i Pollentini anch' essi in una delle Tribù più antiche, o più veramente, è da congetturare, che Pollenza abbia atteso ad essere partecipe della Tribù, quando la Camilia si richiàmò da Claudio? Sembra, che l' ultima opinione si opponga all' istoria. Se la Gallia Cispadana a' tempi della Marsica guerra acquistò la Cittadinanza Romana, dovea eziandio dare il nome in alcuna Tribù. Ora per quest' oggetto dieci Tribù novelle si erano formate, tra le quali la Camilia; a questa vennero ascritti alcuni Popoli da POMPEO STRABONE, molto prima che l' Augusta de' Vagenni fosse Colonia. Dunque dovea l' Augusta de' Vagenni piuttosto partecipare della Tribù, alla quale alcuni de' Popoli vicini degli Stazielli, e dei Vagenni inferiori spettavano, che non costoro a quella dell' Augusta de' Vagenni. Che se la Camilia Tribù rimase per alcun tempo soppressa, si dee sup-

porre, che, nell'intervallo della soppressione sino alla età di Claudio, i Pollentini, e gli Albesi abbiano dato il nome ad altra Tribù più antica, avvegnachè per difetto di Memorie non si possa dir quale, ma che risorta la Tribù Camilia, in essa novellamente abbiano chiesto di venir annoverati, siccome in quella, che loro ricordava la gloriosa epoca, in cui ottenuta aveano la Romana Cittadinanza, e quindi che alla Tribù medesima siasi poi ascritta la propinqua Augusta de' Vagenni, sita in una regione, che già spettava alla Camilia Tribù.

Della cittadinanza Romana godette dunque Pollenza poco dopo alla Marsica guerra, e compare un illustre Municipio all'età di Tiberio. Non ben noti ci sono i confini della campagna Pollentina. Il signor DURANDI pensa, che non oltrepassassero il Tanaro, e la Stura, ma che a settentrione, ed al ponente si estendessero sino ai territorii di Torino, di Chieri, e di Asti. In questa guisa veniva la Pollentina campagna a comprendere tutta la fertile pianura spettante al territorio di Bra, Città, che crebbe dalle rovine di Pollenza; gli amenissimi, e vitiferi colli di Santa Vittoria, di Pocapaglia, di Sanfrè, sin verso quelli di Monticello, e di Baldissero, che i Pollentini dagli Astesi dividevano. Non si vuol dal presente argomentar qual fosse l'antico territorio de' Pollentini. La sola falda occidentale d'un poggio tra Pocapaglia, e Santa Vittoria spetta ora a Pollenza; ed Astigiani quasi tutti i colli s'ap-

Del Collegio degli antichi Censori Pollentini §. 5. pag. 55.

Durandi Piem. Cispad. pag. 147.

pellano di quà dal Tanaro; all'incontro ne' tempi Romani la catena sovra descritta interamente era de' Vagenni, anzi de' Pollentini, che giungevano sino ad un certo rivo, il quale scorre nel Tanaro all'oriente di Santa Vittoria, e ne divide i poggi da quelli di Monticello, ove il territorio degli Eburati Popoli antichi dell'Astigiana principiava. Campi, colline, valli, selve contava il territorio Pollentino, non pure capaci, ed opportune a nodrir molto gregge, onde intraprendere un esteso commercio di lane, come vedremo, ma a somministrare molta cacciagione, sicchè il titolo di Nemorense potevano a buon diritto i Cacciatori Pollentini aggiungere alla loro Deità particolare, che sembra essere stata Diana. Quantunque i gioghi Pollentini di cui parlò STAZIO non apparten-
gano, siccome osservò il DURANDI, alla nostra Pollenza, ma a quella piuttosto del Piceno, gioghi chè per isbaglio alla Piemontese attribuì il CLUVERIO, pure alla nostra anche molto bene applicar si potrebbe la descrizione, che fa il Poeta di essi. Non è dubbio, che le rendite, e l'amministrazione di questo territorio non dovessero appartenere ai Cittadini di Pollenza. Come Roma aveva il suo erario, l'avevano le Colonie, che dipendevano quasi figlie da Roma; e se le Colonie possedevano in proprio, con più ragione doveano possedere i Municipii, che avevano le proprie leggi, il proprio diritto, le costumanze proprie, e che erano come un'immagine di Repubblica indi-

Statii, silvarum
lib. II. Car. v.

Cacciat. Poll.
§. 2. pag. 16.

Vid. Cluverius,
Italia antiq. lib.
I. cap. X, pag. 85.

pendente, e che niente altro avevano di comune coi Romani, che il poter godere degli onori senza soffrire dai pesi. L'erario de' Municipii, e delle Colonie consisteva in terreni non pure locati ne' loro contorni, ma eziandio altrove: nel prodotto de' pedagi, e delle penali, che era tenuto di pagare chi trasgrediva certi ordini, e leggi: e delle usure de' denari che prestavano pur si componeva. Quindi è, che soventi volte nelle lapidi si fa menzione di coloro, che i tributi municipali, *vectigalia municipalia*, e qualsivoglia altro reddito avevano formato, accresciuto, o recuperato. Quelli, che all'erario municipale presiedevano, si chiamavano Questori, e talvolta si dissero anche Prefetti. Tali Questori sono da que' diversi, che il Senato mandava nelle Provincie. D'un Edile, e d'un Questore Pollentino si fa menzione in una lapide, forse per la prima volta riferita dal chiarissimo DURANDI nel suo Piemonte Cispadano. Prima di terminar questo articolo si vuole osservare, che dopo la Marsica guerra, quantunque la Gallia Cisalpina avesse ottenuta la Romana Cittadinanza, e che, in quella sua parte chiamata specialmente Cispadana, fosse compresa la Liguria, e Pollenza; non si lasciò peraltro da' Romani il costume di mandarvi un potente Cittadino a governarla, che il titolo avea di Proconsole. Onde ciò accadeva, s'ignora; ma è probabile assai, che così operassero i Romani, perchè la Cisalpina avea di che lusingare l'ingordigia, e l'ambizione de' primarij

Vide Gellius
lib. xv, cap. xiii.

Vide Mazzochi in mutilum
Amphit. Camp.
titul. Comment.
Neap. 1727, in
4.^a cap. 1, pag.
59.

Piem. Cispad.
pag. 147.

Maffei, Verona
illustrata, lib. iv
pag. 148.

personaggj, i quali in essa mantenevano forze tali da poter dar soggezione all' istessa Roma, come fece Giulio Cesare, e come vedremo aver tentato di far Marco Antonio. Ma venne poi da Presidi liberata la Cisalpina, e dichiarata Italia da Augusto Ottaviano dopo la vittoria unitamente ad Antonio riportata sopra Cassio, e Bruto, e libera si mantenne, come osservò il MAF-
FEI sino all' età di Costantino il grande, al quale, e non già ad Adriano attribuir si deve la divisione d' Italia in diciassette Provincie; essendosi Adriano appagato di nominar quattro Giudici Consolari per sollevare i popoli più lontani dell' Italia dal disturbo, che loro dovea recare il portarsi in Roma per le cause più gravi; novità, che non punto alterò, come ha pensato il PANVINIO, e seco lui alcuni Dotti, il sistema politico dell' Italia. Quindi è, che non iscapitò Pollenza dal suo antico splendore, e pare anzi che di potere aumentasse, avvegnachè appunto intorno al tempo d' Adriano questa Città gli Edifizj suoi più magnifici innalzasse, l' Anfiteatro, il Teatro, la Curia, alcuni Tempj; se a Curia, ed a Tempio servirono certe rovine insigni, di cui parleremo. Molte lapidi, che nel Territorio Pollentino furono trovate, riferire si debbono all' età degli Antonini, come anco parecchie Medaglie ce la rammentano; dal che tutto si può raccogliere, ch' essa fu senza dubbio la più propizia alla grandezza di Pollenza, siccome quella, che fu più felice per l' Italia, attesa la pace, che vi si conservò, non

Maffei, Verona
illustrata, lib. VII
pag. 259.

Panvinius, De-
scriptio Imperii
Rom. lib. III,
pag. 415.

essendo state le Regioni Italiane in allora turbate nè da guerre intestine e civili, nè da esterno nemico.

Non si legge, che Pollenza abbia incontrato riguarde-

Pavinus loco
citato, pag. 420.

vole danno in seguito alla divisione, che dell'Italia fece Costantino il grande in diciassette Provincie, as-

soggettandole quale ai Consolari, quale ai Presidi, quale ai Correttori; se non che venne da quello Im-

Durandi Piem.
Cispad. Artic. 1,
pag. 3.

peratore assegnata Pollenza alla Provincia delle Alpi Cozie. Diffatti da Costantino il grande, sino alla de-

cadenza totale dell'Impero di Occidente, s'osserva essere stata Pollenza considerata come forte Piazza,

poichè quivi sotto il Governo d'un Prefetto risiedeva una Stazione di Sarmati, il che rilevasi dalla notizia

Vide Notitia
Imperii occiden-
talis pag. 144.

delle dignità dell'Impero; de' quali Sarmati in parecchie altre Città dell'Italia v'era Stazione militare; che

se il prefato Autore della notizia delle dignità dell'Impero, il quale si crede vissuto verso i tempi di Teo-

dosio, disse tuttavia Pollenza nella Liguria, ciò non indica, che stata non fosse quella Città da Costantino

assegnata alla Provincia delle Alpi Cozie, ma bensì che non era ancora andato in disuso il primitivo nome

di Liguria in questa parte del Piemonte Cispadano. In Pollenza cercò di ripararsi Alarico inseguito da Stilicone,

e se abbia Pollenza fatto fronte alle forze dei Goti, si cercherà tra poco da noi. Inpanzi di passar oltre,

è da notare, che non sempre nel Municipio Pollentino v'ebbe militare Stazione, ma che qualora era maggiore la sua potenza, e la sua grandezza, allora per avven-

tura sulle sue proprie municipali forze reggevasi, e cogli ordini suoi, cioè da' primi anni dell' Impero di Augusto, sin forse dopo l'età degli Antonini, soldatesca non ebbe entro le sue mura. Se avuta l'avesse, non saria stato di mestieri, che quando si levò a tumulto la Plebe Pollentina per ottenere dagli eredi nella morte d'un certo Primipilo il danaro da far dar lo spettacolo de' Gladiatori, Tiberio per sedare un'insurrezione pericolosa in grande Città spedisse tre Coorti urbane fin da Roma, ed ordinasse, che un'altra ne venisse da vicini Stati di Cozio, le quali truppe entrate segretamente in Pollenza, e scoperte d'improvviso le armi, vi ricondussero la tranquillità. Forse nella nuova forma data da Costantino a questa parte d'Italia fu soggetta Pollenza ad accogliere soldatesca; ma sembra, che nel rimanente abbia seguito a godere di que' municipali privilegj, che erano compatibili colle novità nel politico Governo da quell'Imperatore introdotte, e che l'estensione del territorio di lei sia stata a un dipresso la medesima sino a quell'epoca, di cui non appartiene più all'instituto nostro di ragionare.

ARTICOLO V.

Se i Luguri Vagenni abbiano avuto parte nella vittoria riportata da Mario contro i Cimbri.

Per rendere illustre vieppiù il campo, ove il prode Stilicone sconfisse con insigne vittoria i Goti, e fugò Alarico, asserì CLAUDIANO, che in quello furono parimenti disfatti i Cimbri co' loro alleati Ambroni, Teutoni, e Tigurini dal formidabile Cajo Mario. Quindi il sito di Pollenza con enfatica frase appellò terreno a' barbari fatale, sepoltura di Cimbri, e di Geti, e la Città opportuna a più felici trionfi, e degna di essere in ogni età celebrata. Ma l'asserzione gratuita d'un Poeta adulatore mal regge contro alle testimonianze degli antichi Istòrici, di LIVIO, di FLORO, di VELLEJO PATERCOLO, d' AURELIO VITTORE, ed altri assai, e specialmente contro alla minuta narrazione di PLUTARCO. Questi, avvegnachè Greco, non contemporaneo dei successi, che narra, non sempre delle cose Romane informatissimo, ciò nulla ostante giovato essendosi nel racconto della guerra Cimbrica delle memorie di Silla, che militò sotto le insegne di Mario, e di Catulo, merita d'essere preferito ad ogni altro Scrittore, e che l'autorità di lui prevalga eziandio a quella di FLORO, e di PATERCOLO, quantunque più vicini di tempo, e quantunque Romani. PLUTARCO afferma chiaramente nella pianura di Vercelli avere i Cimbri da Mario, e

Vid. Plutarc.
in C. Mario.

da CATULO toccata l'estrema sconfitta. Dall'ultimo settentrione s'erano mossi i Cimbri. Infestata la Germania, e le Gallie, s'accrebbero d'alleati tra via, vinsero eserciti, e condottieri Romani, e in due colonne divisi, una di Teutoni, d'Ambroni, di Tigurini composta, volea scendere giù dall'Alpi marittime; mentre l'altra dalle Pennine Alpi si preparava anch'essa ad invader l'Italia, e Roma minacciavano entrambe. Atterrito il Senato Romano, mandò per Cajo Mario, il quale venuto di Libia, poichè trionfò di Giugurta, le Alpi marittime s'affrettò di varcare, e postosi coll'esercito alle foci del Rodano, trovò il luogo, e colse l'incontro più opportuno di attaccare i nemici: li superò, li vinse interamente, li debellò nelle vicinanze delle acque Sestie, cioè d'Aix nella Provenza, e di barbarico ossame lasciò memorando spettacolo. Le prime linee dell'esercito vittorioso erano formate di Liguri raccolti da Mario avanti che salisse le Alpi a ritroso della Stura, che era il cammino in allora più cognito. A Mario fu dato per collega Lutazio Catulo. Ma questi si recò ad opporsi ai Cimbri, i quali progrediendo con marcia più lenta alle falde s'attendevano dell'Alpi Pennine nel territorio de' Libui. Ebbe perciò Mario il tempo di liberare l'Italia dall'invasione temuta dal lato delle marittime Alpi, di portarsi a Roma, quindi partitone, di accorrere in ajuto di Catulo. Chiamate a se dalla Gallia quelle Legioni, con cui avea dinanzi debbellati i Teutoni,

varcato il Po, a Catulo s'unì, e dopo alcune vicende guerresche, nelle Vercellesi pianure non molto lontano dal Castello di Gattinara, fu non pur vinta, ma da' Romani annichilata fra spaventevoli, ed atroci avvenimenti l'intera Nazione de' Cimbri. Che veramente ne' campi di Vercelli, e non in quelli di Verona, o di Novara sia seguita l'intera liberazione d'Italia, venne dal chiarissimo collega nostro DURANDI contro al MAFFEI, ed al BISCAPÉ dimostrato. Colla sagacità sua consueta egli spiegò pure, che dagli Storici antichi si prese equivoco, chiamando fiume Adige la men celebre fiumana detta la Tosa, che dall'Alpi superiori a Domo-dossola si getta nel Lago maggiore. Osservò esser quindi nato l'equivoco, per cui LUCIO FLORO fe' discendere i Cimbri dalle Alpi Trentine, e li trasportò poscia nella Venezia. L'errore di FLORO trasse dietro se gli Scrittori moderni; ed il MAFFEI volendo da un lato attribuire alla campagna Veronese il vanto di aver mirati rotti, e fuggati i Cimbri, e trovandosi dall'altro impedito dalla testimonianza di PLUTARCO, che nomina chiaramente Vercelli, nel Testo del greco biografo suppose scorrezione, ed affermò doversi leggere in PLUTARCO col PANVINIO, e col SIGONIO non presso Vercelli, come hanno le stampe tutte, ma presso Verona. Se il Testo di PLUTARCO abbia mestiere d'emendazione, se il tutto combini a favore di Vercelli, e non di Verona, se altrove, che nelle Vercellesi pianure riscontrare si debbano i Raudii campi, s'impara dal mentovato nostro Collega.

Plutare, loco citato.

Durandi antica condizione del Vercellese.

Durandi dell' antica condizione dal Vercellese, pag. 103.

Florus lib. III, caput III.

Maffei Verona illustrata lib. VII.

Durandi loco citato.

Claud. de bello.

Boninus, Hora
supressivæ.

Claud. a Cen-
sura vindic. tom.
1, pag. 278, e
seguenti.

Vellej. Patere.
lib. II, Aurelius
Victor de viribus
illust. in Mario
Patr.

In tutto il corso della Cimbrica guerra nessuno degli antichi Scrittori s'accorda con CLAUDIANO nel ricordare Pollenza, e tra gli Scrittori moderni il solo BONINO s'ingegna di conciliare il Poeta con PLUTARCO, e con FLORO. Vorrebbe, che si leggesse in PLUTARCO Eridano in cambio di Rodano, e pensa, che la pittura, che fa il greco Autore de' colli vicini ad Aix si possa adattare ai colli Pollentini. Non nega che due siano state le azioni più memorabili della Cimbrica guerra; la prima tra Aix e Marsiglia terminata dal solo Mario, e la seconda da Mario unitamente a Catulo presso Vercelli. Ma pare, che il BONINO voglia poi suddividere la prima azione, supponendo che Mario abbia bensì disfatta una parte degli Ambroni tra Aix, e Marsiglia, ma che una mano di essi già fosse calata nella Liguria, e quivi battuta da Mario, il quale poi si recasse a spegnere il rimanente dei nemici nella Provenza. I Campi Raudii perciò trova il BONINO nelle prime imprese di Mario, e suppone essere scesi in Liguria gli Ambroni, ed i Teutoni; e de' Campi Raudii riscontra le tracce nel nome di Rodi, e di Rodello, villaggi a Pollenza vicini. Egli non riflette, che dal contesto di VELLEJO PATERCOLO, e più distintamente da AURELIO VITTORE de' Raudii Campi si favella in proposito della seconda battaglia, che s'ebbe co' Cimbri nella Vercellese pianura, da cui escirono vincitori Mario, e Catulo unitamente. Deboli sono invero le congetture del BONINO, ed assai imbrogliano l'ordine de' fatti; ma pure dopo

ciò tutto, il rifiutare francamente la testimonianza di CLAUDIANO, il quale avvegnachè creder si voglia nativo dell'Egitto, adulatore di STILICONE, e Poeta; visse peraltro lungamente in Roma, ed in Italia, e fu come pare, che risulti dalle sue composizioni, alla Corte di Onorio, e parlando della sconfitta d'Alarico, fece allusione ad un'istoria, la quale, benchè rimota, esser dovea ai Romani notissima; il rifiutare, dissi, la testimonianza d'un uom siffatto, par che non si debba senza qualche considerazione. Giacchè CLAUDIANO contraddice agli Istorici, e specialmente a PLUTARCO, rimane a vedere, se gl'Istorici non abbiano lasciato campo al Poeta di avere, senza meritarsi un'aperta ismentita, riguardo alla battaglia de' Cimbri. È certo che gli Ambroni, i Teutoni, i Tigurini, de' Cimbri alleati, minacciavano di scendere nelle pianure d'Italia, passando per la Liguria, e che vinti furono di là dall'Alpi, in Paese già spettante a' Liguri Transalpini: sembra oltre ciò, che dalla narrazione di PLUTARCO s'argomenti aver Mario traversata la Gallia Cisalpina, e quindi la Liguria Mediterranea nel recarsi incontro ai Barbari; onde è, che CLAUDIANO, con licenza veramente più che poetica, la minaccia de' Barbari considerò quasi come un fatto succeduto; e perchè i Liguri Vagenni, e fors'anco i Pollentini avranno avuto gran parte nelle vittorie di Mario, riferì il Poeta ad un tratto a Pollenza, come a Città principale di essi, l'aver veduto la sconfitta dei Cimbri. Narra diffatti il diligente PLUTARCO essere stati

Liguri i primieri dell' Italiano esercito , i quali , salite le Alpi marittime , scesero contro gli Ambroni , che a diffe-

Plutarco loco citato. renza degli altri Barbari , nel venir a zuffa in buon ordine

si avanzavano , e battendo le armi , givan , quasi per rendersi più animosi al cimento , il nome ripetendo della Nazione loro *Ambroni* , *Ambroni*. Quasi tutti i Geografi e gli Istorici s' accordano in fissare la sede degli Ambroni tra la Gallia , e la Germania , e si vuole , che occupassero anticamente i Cantoni di Berna , e che dai Tigurini , i quali insieme cogli Ambroni si trovavano a fronte de' Romani , si tenesse quello di Zurigo.

Vid. Durandi saggio sui primi abitatori d' Italia.

Comunque siasi erano gli uni , e gli altri d' Umbra schiatta come i Liguri , ed avevan perciò comune con gli Ambroni l' origine antichissima , que' Liguri i quali componevano le prime file del Romano Esercito , e che primi s' avanzarono contro i detti Ambroni. Quindi intesosi dai Liguri il grido nemico , *Ambroni* , *Ambroni* , si diedero essi la voce stessa a ripetere , e da ambo gli Eserciti veniva fuori lo stesso nome d' Ambroni , come se fossero i Combattenti d' una medesima nazione. Un nome tale ripetuto dai Capitani delle due parti , servì ad accendere gli animi , e di stimolo

Plutarco loco citato.

a superarsi a gara. PLUTARCO nel rendere ragione di questo fenomeno , dice , che il nome d' Ambroni era il nome primitivo , e comune ai Liguri tutti. Fu ancora dimostrato , che gli Ambroni Elvezi , così appellavansi , per un' alterazione del nome appellativo degli Umbri , da cui discendevano , e che i Liguri

Vid. Durandi degli antic. abitatori d' Italia.

furono una gente sola con essi, ed una loro Tribù. E che gli uni, e gli altri in parecchie Colonie divisi, nomi diversi acquistarono, o da qualche impresa particolare, o dai Paesi, che scelsero ad abitare, come avvertì DIONIGIO D'ALICARNASSO, o da qualche accidente loro accaduto. POLIBIO asserisce, che i Barbari, i quali occupavano le nostre Alpi occidentali, non erano diversi dai Transalpini nè per l'origine loro, nè per il loro linguaggio; e questi Barbari stessi, quelli erano, che nelle età primitive avevano pur anche occupate le Alpi Giulie, Rezie, Pennine. Dunque i Liguri doveano intendere le voci degli Ambroni in un'età, in cui il commercio, gli usi, gli studj, il culto non avevano ancora alterata la lingua primitiva di molto, la quale fu in tutti egualmente la Celtica, perchè dalle regioni de' Celti, in cui dagli antichi veniva compreso l'Illirico, tutti i summentovati Popoli nell'Italia entrarono, vi si diffusero, e spedirono eziandio Colonie nelle Gallie, e nella Germania, le quali quasi per riflusso più d'una volta cercarono ripassare in Italia, come ai tempi di Mario tentarono gli Ambroni, ed alcuni dei loro alleati. Ora quei Liguri, che nel suo Esercito avea Mario collocati nelle prime file, che si ricordarono della prima origine loro cogli Ambroni, che ne intesero la lingua, che fecero impeto contr'essi, doveano essere appunto i Liguri Montani, i Vagenni superiori ed inferiori, fra' quali ultimi, i Pollentini istessi, i Taurini, gli Stazielli, quelli in somma che al teatro della

Vide Polib. lib.

Vide Plutarc.
in Mario.

guerra essendo più vicini, esser doveano più pratici delle vie iscoscese, e difficili dell' Alpi, ed atti perciò ad esser scelti per guida dal Generale Romano, e disposti da lui, quasi truppe leggiere nella fronte dell' Esercito. Non volle Mario prender la via, costeggiando il Mare, ma venendo di Roma traversò la Cisalpina, indi recatosi, secondo che pare da PLUTARCO, nel Paese de' Vagenni, sentendo, che i nemici si avvicinavano, varcò con tutta fretta le Alpi, e postosi lungo il fiume Rodano, munì quivi il suo campo. Se egli giunger dovea alle sponde del Rodano per la via dell' Alpi, era di mestieri, che per la valle di Stura giungesse al Colle dell' Argentiera, disceso il quale, dalla parte della Gallia, costeggiasse le rive della Durance, e così prendendo di fianco gli Ambroni, che dall' Iberia, o Spagna, dove eransi recati, venivano con intenzione di costeggiar il Mare, e passar in Italia, loro impedisse il cammino, il che gli riuscì, vincendoli interamente tra Aix, e Marsiglia. Ma il Romano Condottiere in questo suo viaggio alle Terre de' Caturigi s' avvicinò, che erano consanguinei dei Vagenni, e passò di mezzo a varie popolazioni dei Liguri Montani, de' Vagenni alleati, ed amici, il che sempre più dimostra quanta ne' Vagenni avesse fede, i quali d' essersi meritata la confidenza di lui, diedero prove nel superare l' impeto ostile degli Ambroni, attaccandoli tosto che ebbero varcato certo fiume vicino al campo loro, senza dar loro tempo, che si ponessero in

ordinanza, il che aprì la via, e fu anzi gran parte cagione della vittoria. Fra tutti i Liguri poi, che Mario, ed i Romani seguirono, ragion vuole di credere, che si contassero come più fedeli i Vagenni inferiori, e specialmente i Pollentini, i quali avevano costumi meno barbari, e quasi italiani, e che della tattica Romana dovevano essersi instrutti, mercè la dimora degli Eserciti Romani sin dai tempi di FLACCO nella loro Regione, dove si può supporre, che Mario fatta abbia l'ultima rassegna delle sue truppe prima di condurle contro al nemico; e questo fu che diede per avventura motivo a CLAUDIANO di fingere quasi per anticipazione accaduta nelle vicinanze di Pollenza la vittoria sopra i Barbari. Pare questo l'unico ripiego, onde porre qualche accordo fra l'asserzione del Poeta, e 'l racconto degl' Istorici, segnatamente di PLUTARCO.

ARTICOLO VI.

Fatti d'armi accaduti ne' contorni di Pollenza.

Dopo la cimbrica guerra, ad onta degli ajuti, che in essa prestato aveano i Liguri, venne la Liguria considerata come Gallia Cisalpina; e per le ragioni addotte più sopra, tenuta come Provincia Romana. L'ebbe Giulio Cesare in governo, unitamente agli altri Paesi, onde si compose la Gallia Cisalpina; e quanto di sì pingue, popolosa, forte Provincia, che dal Ligustico

Cic. ad Fami-
liares, lib. 6,
epistola 6.

Mare allo Adriatico stendevasi, e che dalle faldi delle Alpi tutte, che l'Italia circondano, si protraea sino all'*Arno*, ed al *Rubicone*, aprendo così l'adito del pari alle Gallie, che all'Illirico, siesi giovato quell'accorto, e prepotente Romano, niuno è che nol sappia. Divenuto egli arbitro delle cose tutte, vinto Pompeo, la Cisalpina rinunciò a Marco Bruto, che insieme con Cassio fu capo della congiura contro di lui. Poco spazio di tempo in quell'epoca tumultuosa tenne Marco la Cisalpina, e dallo stesso Cesare a reggerla fu destinato Decimo Bruto, che vi si recò dopo la morte del Dittatore. Decimo Bruto, con tre legioni, qualche impresa tentò contro certi Popoli Alpini, per tener in lena i soldati. Dopo l'uccisione di Cesare più fieri incominciarono i tumulti fra i primarj Cittadini, che aspiravano a succedergli nella potenza. Marco Antonio, il quale con maneggi, ed arti sinistre guadagnata avea la plebe, e ottenuto da quella il Consolato, e la Dittatura, della Cisalpina s'invaghì, e rinunciar volle alla Macedonia statali dal Senato destinata. Ma il Senato a Decimo Bruto ordinò di fermo tenersi nella Provincia, e di resistere ad Antonio. Bruto perciò, inteso che Antonio avea fatte venire dalla Macedónia legioni colà stazionate da Cesare, per valersene poi contro ai Parti, e che di forza tentava di occupare la Cisalpina, cercò di prevenirlo con assicurarsi dei Municipii più ragguardevoli. A tal effetto spedì Ponzio Aquila suo Legato (il quale fu pur uno degli uccisori di Cesare)

in Pollenza per cacciare da tal luogo Tito Planco, che probabilmente vi era stato posto da Antonio, se non forse anco da Giulio Cesare istesso. Questo Planco non si vuole confondere con Tito Munazio Planco, di Bruto, e di Cicerone amicissimo, che trovavasi in allora al governo della Gallia Citeriore, personaggio distinto assai, avvegnachè d'un carattere equivoco. Il Planco, che comandava in Pollenza soprannominato Borsa fu fratello di Munazio, ma di Cicerone, e de' buoni tutti nemico, ed attaccato sempre al partito peggiore. Essendo Tribuno della plebe, fu d'ogni Magistratura spogliato per la legge Pompeja; ma venuto in grazia di Giulio Cesare, ed assolto dalle condanne, fu posto al governo (non si sa dopo quali altre cariche sostenute) del Municipio Pollentino, dal qual governo non fu sì tosto rimosso da Decimo Bruto, finchè quest'ultimo intese, che Planco erasi apertamente dichiarato per Antonio, e che in nome di costui serbare volea Pollenza. Bruto allora spedì il suo fidatissimo Legato Ponzio Aquila ad attaccarlo. Dopo un combattimento seguito entro le mura istesse di Pollenza, fu costretto Planco, riportata dalla sua resistenza una frattura nella gamba, a cedere alla superiorità d'Aquila, ed a lasciare come fuggitivo Pollenza. Di questa zuffa parla chiaramente CICERONE nell'undecima delle sue Filippi-
 che, e questo fatto medesimo par che venga accennato da DION CASSIO, il qual dice, che Ponzio Aquila avea vinto in parecchi incontri Tito Planco. Ma la

Cic. Filippi-
 xi. §. vi.

Cassii Dionis,
 Histor. Romana,
 lib. XLVI.

parziale vittoria d'Aquila contro a Planco , non impedì per allora i progressi d'Antonio , il quale obbligò Decimo Bruto a chiudersi in Modena. Pare anzi (notando i progressi dell'assedio di Modena) che Bruto sia stato costretto ad abbandonar alle forze di Antonio parecchie Città , e specialmente Pollenza , leggendosi in CASSIO DIONE , che Ponzio Aquila lasciò poi di vivere in una sortita , che da Modena si fece. Non fu senza onore la morte di lui , che fatto s'era conoscere come prode nel conflitto di Pollenza. Imperciocchè il Senato intesa la fuga d'Antonio di sotto Modena , ai Soldati di Decimo Bruto onoranze e premii accordò , ed ordinò , che con una statua si celebrasse la memoria di Ponzio Aquila , che stato era spento in quella battaglia , per cui fu Antonio obbligato a sciogliere l'assedio di Modena. Volle il Senato inoltre , che il denaro , col quale PONZIO Aquila avea sovvenuto Bruto , perchè potesse questi distribuirlo alla milizia , fosse renduto agli eredi d'esso Aquila. Nello ordinare , che ad Aquila s'innalzasse una statua , come pure ai due Consoli Irzio , e Pansa , il primo de' quali morì nell'azione con Aquila , mentre il secondo lasciò la vita in Bologna , dopo l'assedio di Modena ; nello ordinare , dissi , onore sì distinto ad Aquila , ebbe grande influenza CICERONE , che era in allora l'anima del Senato , come narra egli stesso , scrivendo a Marco Bruto nel darli conto de' fatti succeduti , ed invitandolo di venire in Italia. Notissime sono le varie vicende,

Dion loco cit.

Vide Cicero
ad Brutum , ep.
xv.

che ebbero luogo, sia dentro, che fuori la Città, durante l'assedio di Modena, ed in appresso. Noto è l'arrivo del giovane Ottaviano a Roma, gli onori, che dal Senato ottenne, la sua accortezza, la sua dissimulazione, i suoi maneggi, la morte funesta de' Consoli Irzio, e Panza. Ma specialmente si vuole avvertire come fosse costretto Ventidio a ritirarsi nel Piceno, dopo essere stato impedito dal prestare ajuto ad Antonio, e come Marco Antonio non solo abbia tolto l'assedio di Modena, ma siasi dato a fuga precipitosa, e difficile a traverso gli Apennini, e le Alpi marittime per recarsi nelle Gallie, dove avea speranza d'unirsi a Lepido, che della Spagna Citeriore avea il governo. Bruto desiderava di tener dietro ad Antonio; nel solo Bruto confidava la Repubblica dopo la morte dei Consoli, in cui vece egli era succeduto; ma il dissimulato Ottaviano in cambio di secondarne i disegni, o per disgusti, che credesse aver ricevuti dal Senato, o perchè i pensieri suoi già volti avesse ad altra mira, cominciò a dar sospetti di se, rifiutando di soccorrere Decimo Bruto assai mal provveduto di cavalleria, e di bagaglio, e l'obbligò ad una inazione di alcuni giorni, la quale diede agio a Marco Antonio di arrivare in Savona, dove fu raggiunto da Vintidio, che intesa la disfatta dell'amico suo sotto Modena, avea passato in fretta l'Apennino, ed in Savona lo avea raggiunto. Quivi Antonio dichiarò all'Esercito molto affaticato, ed assai male in arnese, che il

Vid. Cicero ad Brutum, ep. xv.

Ad Familiares lib. x, epistola xxxiii.

Vide Cicero loco citato.

suo progetto era di passare le Alpi, e di abbandonarsi interamente all'amicizia di Lepido. Dispiacque all'esercito la proposizione del Generale, e tutti i Soldati ad una voce dichiararono di voler restar in Italia, dove bramavano vincere, o morire. Rimase Antonio incerto alquanto, non sapendo a qual partito appigliarsi, e, dopo essersi fermato un giorno, stabilì per compiacere alle truppe, e per non uscire d'Italia, d'indirizzarsi, come esse chiedevano, verso Pollenza, e di sorprenderla, così mostrando di tenerla in conto di Piazza fortissima, ov'egli, non che rimettersi delle fatte perdite, potesse aver mezzo di tentar nuove cose. Può quì nascere in taluno curiosità di sapere per qual ragione i Soldati d'Antonio chiesto avessero di esser condotti in Pollenza » *etiam orare coeperunt ut Pollentiam iter facerent* » : così Bruto a Cicerone scrivendo. Per soddisfare ad un tal curioso desiderio convien suppor vero quanto asserisce il Senatore LUDOVICO DELLA-CHIESA, che nativo del Paese de' Vagenni, epperchè forse di Pollenza, fosse quel Publio Vagennii, o Bagienii (siccome vien nomato da Asinio Pollione in una lettera a Marco Tullio diretta), che comandava una Legione militante sotto gli ordini d'Antonio, la quale pressochè intiera gli era rimasta dopo la battaglia di Modena. Se il Tribuno di questa Legione era diffatti nativo de' Vagenni, per avventura suoi concittadini saranno stati il più de' Soldati, che la componevano, e che si potrebbero contare fra quegli

Lodov. Della-
Chiesa Storia del
Piem. pag. 2.

Vide Cicerone
ad Famil. lib.
x, epist. xxxiii.

ausiliarj, che si erano per Antonio dichiarati. Merviglia quindi non è, che, trovandosi esse in Savona, chiesto avessero di recarsi a stazionare nella Patria loro, quella Città occupando, che ne era la principale. Che anzi, poichè essi furono prevenuti nel loro disegno dalle Coorti, che Bruto spedì in Pollenza, la supposta Vide Cicero loco citato. Legione de' Vagenni molto avrebbe potuto giovare ad Antonio, le strade insegnandoli men note per le gole dell' Alpi, affinchè egli si recasse senza pericolo d'essere inseguito a trovar Lepido, il quale sino a quel punto, e nei primi giorni ancora, che ebbe Antonio a se vicino, potè fingere attaccamento al Senato, ed a' suoi aderenti. Il vedere, che Antonio nel suo viaggio sempre si tenne nel Paese de' Vagenni, per cui in quello passò, forse de' Caturigi loro alleati, la nostra congettura molto favorisce. A questa forza aggiunge il sapersi, che solea il lusinghiero, il destro, l'accortissimo Cesare svernare soventi volte nella Cisalpina, e le vicine Contrade della Liguria trascorrere, dove poteva disporre i suoi partigiani nelle Città più cospicue, e più forti, ed affezionarsi molte popolazioni di Liguri Alpini, e Mediterranei. Probabilmente è questa una delle ragioni, per cui i Triumviri dopo che furono Signori di Roma assai favorirono la Cisalpina, e per cui parecchie Colonie fondasse poi Augusto fra i Popoli Ligustici.

Molta luce potrà somministrare a chi desidera saper qual cammino tenuto abbiano Antonio, e Ventidio.

per recarsi da Savona a Pollenza, il ragionamento, che tuttavia inedito dettò il chiarissimo Abate VINCENZO DEABATE, affin di mostrare, che la *Villa Martis*, in cui nacque P. Elvio Pertinace, è una tenuta locata alla destra del Tanaro, in poca distanza da Alba, per cui passava già un' antica via Romana, che era un ramo della Emilia da quello diverso, che da Savona tendeva a Tortona.

Le scopertesì lapidi in que' contorni, le congetture felici del sovra lodato Autore, le testimonianze degli Scrittori, che sembrano favorevoli, tutto concorre a far credere, che una Romana strada per Savona vi fosse, che si dirigesse a Pollenza, passando per la valle delle Bormide, quindi per Acqui, e per Alba, per cui (siccome per la più breve) ha dovuto passare Marc' Antonio, e la quale è certamente diversa da quella, che fece Bruto. Questi diffatti, partendosi da Modena, dichiara di non aver subito tenuto dietro ad Antonio, ma d' aver cercato di condurre ordinatamente le sue truppe, le quali non avrebbero potuto resistere al disagio d' un cammino a traverso de' Monti, come era quello da Antonio intrapresi. Bruto dunque seguì il principal ramo dell' Emilia. Noi lo veggiamo in Reggio, e quindi in Tortona, nella quale Città egli intese l' arrivo d' Antonio in Savona, e in qual guisa Antonio, per ogni dove passasse, aprisse le prigioni, quai guasti facesse, quanta specie di gentaglia per accrescere le forze sue raccogliesse, e in che modo

Vide Cicero
loco citato.

Ad Familiar.
lib. xi, ep. ix, x.

unito si fosse con Ventidio. In Tortona perciò Bruto, avvegnachè con sole sette Legioni, e mancante di denaro, fece pensiero d'impedir ad Antonio il passaggio dell'Alpi, e di costringerlo a perire in Italia, il che (scrive egli a Cicerone) gli sarebbe stato più agevole, Vide ad Familiares, loco cit. se stato fosse ajutato da Ottaviano. Quindi per ottenere l'intento suo, Bruto da Tortona si diresse verso Acqui, cioè prese quel ramo della via Emilia conosciuto negli itinerarj, che da Tortona conduceva in Savona, ma che quello non era che da Savona menava a Pollenza; benchè lo intersecasse per avventura in alcuni luoghi. Dal chiarissimo nostro collega DURANDI si può ricorrere Piem. Cispaù per conoscere con precisione i siti per cui passasse questo ramo dell'Emilia, nè dissentiamo dalle congetture probabili dell'erudito Abate DEABATE nel pensare, che altro ramo di quella via vi fosse, e che sì l'uno che l'altro mettessero capo in Pollenza, poichè dalle lettere di Bruto a Cicerone sembra, che ciò si possa apertamente rilevare con qualche utilità della patria geografia antica, di cui benemerito tanto è l'illustre nostro Collega. Certo è, che giunto Bruto in Acqui, venne in chiaro delle intenzioni d'Antonio con essere stati sorpresi alcuni scritti di lui, da cui si argomentava, che Antonio voleva incamminarsi verso Lepido, e che non avea deposto la lusinga di tirare nel suo partito Asinio Pollione, che era nella Spagna ul- Ad Familiares, lib. XI, ep. XI. teriore, e Plancò, che era nelle Gallie. Ma mentre Bruto attendeva gli Ambasciatori degli Allobrogi, che

Ad Familiares
epistola XIII.

Ad Familia-
res loco citato.

portar li doveano forse le disposizioni di Planco , il quale pareva tuttavia attaccato alle parti di Bruto , tosto-
chè apertamente non si fosse dichiarato l' inimico d' An-
tonio; mentre , dissi, Bruto attendeva que' Legati , gli fu
dato avviso , che Antonio si recava in Pollenza , ed egli
perciò tostamente spedì cinque Coorti per prevenirne
oppotunamente l' arrivo , ed egli stesso loro tenne die-
tro per quella via medesima. Le Coorti di Bruto giunsero
in Pollenza un' ora prima , che Trebellio uno de' Ca-
pitani di Marco Antonio, e mandato da lui vi potesse
arrivare colla sua cavalleria. Diedero esse Coorti soc-
corso a Pollenza , ed impedirono i disegni , che aveva
Antonio , se occupata l' avesse. Di questo fortunato
successo rallegrasi Bruto in una lettera a M. Tullio Cice-
rone indirizzata , e la occupazione di Pollenza come una
vittoria riguarda *sane quam gavisus sum , in hoc enim
victoriam puto consistere*. La lettera di Bruto probabil-
mente dettata da Pollenza , dove Bruto forse avrà ri-
cevute alcune lettere di Cicerone , vale a dire la de-
cima quarta , e la quinto decima dell' undecimo libro ;
la lettera , dissi , di Bruto , e l' allegrezza , che in quella
dimostrasi da quel celebre Romano , indica in qual
conto fosse tenuta Pollenza , che caduta in potere no-
vellamente di Bruto , fu cagione che malgrado la presa
risoluzione di restar in Italia dovesse Antonio partir-
sene , e passare le Alpi. Questi fatti non esser seguiti
per l' occupazione di Pollenza , ma sibbene nelle vi-
cinanze di Pallanza assai leggermente asserì il VOLTE-

RANO, male esaminando il cammino tenutosi da Bruto, e da Antonio; ma più strana cosa è, che inclini al parere di lui il sig. DELLA-CHIESA, e che tacci d'errore l'ALBERTI, che scrisse il vero, appoggiato alle testimonianze di CICERONE. Oltre ciò non citando autorevole antico Scrittore, il medesimo Agostino DELLA-CHIESA suppone essersi ucciso in Pallanza da M. Antonio sul principio delle guerre civili Gneo Planco. Fu per avventura tale Istorico indotto in errore da FLAVIO BIONDO, che nella sua Italia illustrata tal cosa disse, e mostrò di male avere intesa la undecima Filippica di Cicerone. Il BIONDO peraltro, quantunque accumuli gli sbagli, con chiamare Console Gneo Planco, pure scrive Pollenza, e non Pallanza, come avvisò il DELLA-CHIESA. Ma or si è veduto, che il Planco, di cui si ragiona nel corso di questi successi era Antoniano, e che fu da Ponzio Aquila Legato di Bruto, di Pollenza cacciato.

Vide Albert.
descriz. d'Ital.
Vedi la Chiesa.

Della Chiesa
Corona Reale p.
68.

Vide Blond.
Italia illustrata
Lombardis.

Riferisce PLUTARCO nella vita di Antonio, che nello avviarsi costui verso Lepido tenne cammino difficilissimo, e pressochè inaccessibile per montagne d'ogni cosa sprovvedute al mantenimento della soldatesca, a segno, che dovette il Capitano stesso nodrirsi di radici, così mostrando Antonio tacciato di lusso, e di mollezza estrema, che sapeva all'uopo vivere qual ultimo de' Soldati contento, ed avvezzo a tutti i disagj. Dovea egli raggiunger Lepido, che da Lione era venuto nella Provenza, ed erasi accampato al di là del Rodano.

Vide Plutarc:
in Antonio.

Fu dunque la strada tenutasi da Antonio a traverso delle Alpi marittime, e quindi convien dire, che egli dagl' inferiori Vagenni passato fosse nelle Valli de' Vagenni superiori. Ma non certo passò per quella della Stura, perchè per una tal Valle eravi una strada praticata, e notissima, che nelle Gallie conducea, e si sarebbe perciò accennato da Plutarco, od anche da Bruto. Troppo s'arresta PLUTARCO, narrando la strada difficile tenutasi da Antonio, epperchè questa si vuol credere, che fosse allora ignota. Fu probabilmente per la Valle di Pesio, poichè avendo Antonio veduto, che gli era andato a vuoto il disegno di sorprendere Pollenza, per guadagnar più presto il lido del Mare si sarà diretto verso l' Augusta de' Vagenni inferiore (Bene) indi verso la superiore (Beinette) avvegnachè in quell' età titolo ancor non avessero di Colonia; e poi giunto in capo alla valle avrà piegato il cammino verso ponente per arrivare in Frejus, dove incontrar dovea nuovamente Vintidio, che due giornate dopo lo raggiunse. Le vestigia d'una via Romana, che per la Valle di Pesio si sono trovate, le lapidi, che l'attestano, ci danno a supporre, che dopo la marcia di Antonio in poi sia stato dedotto un ramo della via Giulia Augusta, o dell' Aurelia, le quali costeggiavano il Mare per un certo tratto, e dirigevansi a Nizza. Non sarebbe improbabile, che sia stato il primo Antonio a far conoscere, ed a praticar coll' Esercito il sovra descritto cammino. Avendo PLUTARCO asserito,

Vide Nalino
corso del fiume
Pesio.

che l'Esercito d'Antonio fu costretto a nodrirsi di radici selvagge, ci conferma vieppiù nel pensare, che sia egli passato per le Valli de' Vagenni superiori, giacchè queste Valli abbondano di una cotal radice bulbosa, che si mangia senza alcun preparativo di fuoco, e della quale parecchie volte si nodrirono ai giorni nostri (a quel che intesi) nelle passate guerre i Soldati: Radice, che tenendo del gusto della castagna cotta, è denominata *Bulbo castaneo* dai naturalisti: nasce senza coltura, e molto assomigliasi alle patate. Se fu disastroso il viaggio di Antonio, assai poco durò la fortuna di Bruto. Egli lasciò probabilmente una guarnigione in Pollenza, e sollecitato da Planco, che gli scrisse, qualmente l'attendeva sull'Isera, la via non prese, che da Pollenza pei Taurini conduceva ne' Secusini, forse non fidandosi di Donno padre di Cozio, che era stato cliente di Giulio Cesare; ma cercò di passar nelle regioni de' Salassi. Innanzi peraltro s'avviò in Vercelli, dove sperava di unire alle poche sue truppe le legioni Quarta, e Marzia, siccome gli era stato dato a sperare da Druso, e da Paolo, che a quelle per avventura comandavano. Questa lettera non si vuol confondere con la quarta lettera di questo stesso libro, anche scritta da Vercelli, ma prima forse dell'assedio di Modena. Nella seconda lettera scritta da Vercelli, Bruto era sulle mosse per passare nella regione de' Salassi; e quando scrisse la prima, si stava trattenendo al suo governo della Ci-

Ad Familiares
lib. XI, ep. XX.

salpina , attendendo ciò che disponesse il Senato , ed avendo in quel mentre , per occupar l' armata , condottala contro certi Popoli Alpini , rimase ingannato Bruto nel fidarsi delle accennate Legioni Quarta , e Marzia , e si determinò di raggiunger Planco sollecitamente , Ei lamentavasi di avere poche truppe , pochi denari , ed esser malè ajutato nella lettera , che da Eporedia scrisse a Cicerone. Nè tutto ciò bastò alla miseria di Decimo Bruto , ma nel paese de' Salassi inoltratosi , fu costretto a pagare a que' paesani per ciascuno de' suoi soldati un danaro , il che vieppiù lo pose nelle strettezze. Quanto gli sia succeduto dappoichè da' Salassi ne' Centroni passando , raggiunse Planco verso le sorgenti dell' Isera , e come siesi veduto abbandonato da Planco istesso , e quasi dall' intiero suo Esercito , la fuga sua , la sua morte , più non sono del nostro argomento. S' osservi piuttosto , che in tutto il corso delle guerre civili sino al termine del secondo Triumvirato , ed alla signoria d' Ottaviano Augusto , dagli Scrittori classici la sola Pollenza si rammenta nella regione dei Vagenni. Eppure fu corso per ogni verso dagli Eserciti Romani d' entrambi i partiti il paese tutto de' Vagenni ; e non potea essere altrimenti , dovendo per lo più passare per esso chi recar si volea nelle Gallie , e specialmente nella Narbonese. Delle due Auguste dei Vagenni , di Bredulo , di Pedona , di Germanicia , di Romanisio , e d' altri luoghi creduti Romani per certe lapidi , che vi si sono scoperte , in alcuno degli Scrittori

Ad Familiares
loco citato.

Vide Strabon.
Geograf. lib IV.

Vid. Dion Cass.
lib. XLVI.

di quelle guerre, e de' Classici non si trova fatta menzione. Un tale silenzio abbenchè non provi assolutamente, serve peraltro a confermare la congettura nostra altrove accennata, con dire, che non prima d' Augusto furono Città ragguardevoli, o Colonie si vogliano, o Municipii quelle tutte, tranne Pollenza, delle quali rimase qualche memoria. Superatasi la Repubblica dalla fortuna dei Triumviri; passate in loro potere la Spagna, le Gallie, l'Italia, mancati al partito di Bruto gli Eserciti, e reso Augusto solo padrone dell'Impero, nei viaggi tanti, che fece dall'Italia nelle Gallie, le regioni degli Stazielli, e de' Vagenni visitò, e probabilmente fece allora parecchie vie militari ristorare, che trascurate s'erano e guaste ne' torbidi delle guerre civili. Forse per mostrarsi grato a que' popoli, che se gli erano palesati affetti, decorò col titolo di Colonia Augusta, uno de' loro Paghi principali, qual fu l'Augusta de' Vagenni. Le varie iscrizioni, che rammentano curatori di strade, rapportate dal ZACCARIA, e dal DURANDI, e che nuovamente riprodotte si vedranno nel citato Ragionamento del DEABATE, le quali iscrizioni tra i confini de' Vagenni inferiori, e degli Stazielli si trovarono, dimostrano le Ordinazioni fattesi da Augusto pel ristoramento delle citate vie militari. Domatesi sotto gli auspicj suoi tutte le Genti alpine, era natural cosa, che ricevessero splendor maggiore que' luoghi, che più non erano soggetti alle scorrerie de' nemici, ed ai disturbi, che vi dovean cagionar

Zacar. liter-
pag. 53.
Vernazza in-
script. n° IX,
pag. 57.
Durand. Piem.
Cispad. passim.

Vide Plinius
Histor. nat. lib.
III.

gli Eserciti, che si spedivano per vincerli, e qualora più non si ebbe timore dei tumulti de' Liguri Montani (sotto qual siesi nome speciale si vogliano appellare), allora le truppe da queste regioni si allontanarono, sembrando anzi, che fin da' tempi de' Triumviri abbia cessato la Cisalpina tutta dal considerarsi come Provincia, e sia stata liberata da' Presidi. Più che mai aver goduto Pollenza di questo favore, mantenendosi Municipio, s'è toccato sopra da noi. Il tumulto succeduto in Pollenza, in occasione che per la morte d'un Primipilo, la Pollentina Plebe chiedeva i gladiatorj spettacoli, dimostra che all'età di Tiberio Cesare, in Pollenza non v'era soldatesca, ma bensì che era quella Città grande, e popolosa. Tale lungamente si mantenne badando, come si vedrà, al commercio delle sue lane, ed alle manifatture delle sue tazze, ed innalzando edificj magnifici, specialmente nell'età degli Antonini, giacchè a quell'età si denno riferire l'anfiteatro, e 'l teatro, che la decorarono. Menzione di lei non si fa nella Storia fino al declinar dell'Impero. Fu dunque in tutto questo spazio di tempo tranquilla, e felice, forse turbata solo da passeggera tempesta, quando più Cesari si contendevano il comando; ma alterando poco la sua politica condizione; così che all'età d'Onorio considerata la veggiamo nuovamente come Città fortissima.

ARTICOLO VII.

Battaglie tra Stilicone ed Alarico. Decadenza di Pollenza.

Celebrata nelle Istorie, cantata dai Poeti fu la battaglia, che appiè delle mura di Pollenza seguì tra Alarico, e Stilicone. CLAUDIANO poeta, ed adulatore del potente, e valoroso Tutore d'Onorio, solenne vittoria a' Romani accordò sopra i Goti. Ai Romani pure l'accorda, quantunque poeta, non peraltro adulatore, ma saggio, e virtuoso uomo AURELIO PRUDENZIO, i cui detti debbono essere esenti da sospetto. I Goti hanno in lor favore parecchi Istoricj, e taluno di questi con equivoca frase nè intiera a' Romani, nè ai Goti diè la ventura di quella giornata fatale. OROSIO più vicino al successo, con epigrammatico parlare sembra che voglia concedere a Stilicone un dimezzato vantaggio, ed in troppo breve giro di parole, comprende le due venute in Italia di Alarico. Vuole PROSPERO d'Aquitania, che quella di Pollenza stata sia sanguinosa, ma dubbia giornata. Poco diversamente da Orosio, e da Prospero lasciò scritto GIORNANDE, o come altri lo chiama Giordano, seguito dall'Autore della Istoria Miscella presso il Muratori. Pretende CASSIODORO, che i Goti abbiano avuto una intiera superiorità, e da Cassiodoro non dissentono alcuni altri Scrittori. Discrepante è parimenti la tradizione, mentre

Vide Claud.
de bello Getico,
et in panegir.
in IV Consolato
Onorij.

Vid. Prudentius
in Symmac.
lib. II.

Pauli Orosij
Historiar. lib.
VII, cap. XXXVII.

Prosper. in Cronicon.

Giornandes, de
rebus Getic.

Apud Murat.
rerum Italic. tom.
I, pag. 90.

Cassiodor. in
Cronicon.

essa da un lato suppone Stilicone vittorioso, e dall' altro asserisce, che Alarico rovinò Pollenza. Tanta diversità di sentenze implicò in molti dubbii i moderni, e per trar quindi la verità fuori, è mestieri il distinguere esattamente i termini.

Claudianus de
Censul. Honorii.

Prudentius loco
citato.

Quantunque molto si usi di concedere alle poetiche esagerazioni, ciò non pertanto è da pensarsi, che CLAUDIANO, e PRUDENZIO (il secondo de' quali non avea le ragioni del primo di adulare Stilicone) abbiano ardito di pingere co' brillanti colori d' un' insigne vittoria, una vergognosa sconfitta; e meritano i testimonj anche più sospetti, qualche confidenza qualora parlano di fatti recenti, e notorj. Ma CLAUDIANO, e PRUDENZIO non pongono in dubbio la vittoria di Stilicone sotto Pollenza, anzi la vollero entrambi celebrare con versi pomposi. Certo è che in seguito al conflitto di Pollenza fu costretto Alarico di rivarcare il Po dopo avere ottenuta da Stilicone la pace a condizione, che i Goti abbandonassero l' Italia. Certo è che giunto il Re Goto in Verona, e con manifesta violazione del trattato, ricominciate da lui le ostilità, fu vinto di bel nuovo da Stilicone, ed obbligato fu a ricoverarsi nelle montagne. Si sa, che volendo quindi Alarico insignorirsi della Rezia, e delle Gallie, trovò per tutto chiusi i passi, e che abbandonato per varie vicende da buona parte del suo esercito, di notte tempo per strade ignote se ne tornò nella Pannonia. Ciò tutto CLAUDIANO racconta, e quantunque in diversa

maniera accenni OROSIO la ritirata dei Goti; pure lo Storico non dissente dal Poeta nel lasciar credere, che per allora sia stata l'Italia liberata dai Barbari: in seguito a tale liberazione Onorio per compiacere al Senato, ed al Popolo Romano lasciò Ravenna, ed entrò trionfante in Roma fra le acclamazioni sul carro suo istesso trionfale il vincitore conducendo, il prode Stilicone. Ora nè il Senato, nè il Popolo Romano avrebbero chiesto, nè Onorio, nè Stilicone avrebbero consentito d'entrar trionfalmente nella Metropoli dell'Impero, se la battaglia di Pollenza, e quelle minori; che ne furono le conseguenze, state fossero a' Romani favorevoli. Comechè debole, ed imbecille Onorio, comechè ambizioso Stilicone, comechè degeneri, ed avviliti i Romani, non sarebbero stati a segno stolti d'insultare alle proprie miserie, se avuto non avessero una ragion sufficiente di mostrare allegrezza, almeno per un passeggero vantaggio. Non si vuol dunque recusare la testimonianza di CLAUDIANO, e di PRUDENZIO, corroborata in parte da quella di PROSPERO d'Aquitania, autori tutti e tre contemporanei a fronte di quella di GIORNANDE, e di CASSIODORO, che scrissero molto tempo dopo. Per conciliare poi coll'asserzione di CLAUDIANO, e di PRUDENZIO la narrazione concisa d'OROSIO, convien supporre, che le parole di OROSIO il giro comprendano di sei, o sette anni, quanti ne corsero dalla battaglia di Pollenza all'assedio di Roma postosi da Alarico ritornato dalla Pannonia inaspettatamente in

Orosius loco
citato.

Vide Claud.
et Prudent. loco
citato.

Italia. In questa guisa pure intendere si dee il racconto dell' Autore dell'Istoria Miscella , il qual par che comenti le parole d' OROSIO *pugnantes vicimus, victores victi sumus* , con dire tutto di seguito , che battuti in sul principio i Goti da Stilicone sorpresi nel giorno di Pasqua , mentre stavano in Pollenza ebbero la peggio , ma che ripreso ardire batterono i Romani ; ed abbandonato il pensiero d'avviarsi nelle Gallie , dove speravano d'ottener terreni , torsero il cammino , e si avviarono verso Roma. Racconto , siccome vede ognuno inesattissimo , e che appunto confonde le due venute in Italia d' Alarico , ma racconto seguito da CASSIODORO , e da GIORNANDE in quella sola parte , che è ai Goti favorevole. Così dissipati i dubbj , che formar si potevano della vittoria di Stilicone sotto a Pollenza , in brevi cenni si vuol questa raccontare , come risulta da diversi passi degli Scrittori più conformi al verosimile.

Orosius loco
citato.

Vide Muratori
rerum Ital. loco
citato.

Vide Giornan.
cap. 29.

Il giovine Generale de' Goti Alarico , della stirpe de' Balti , ossia Arditi , dopo aver militato cogli stipendj dell' Imperio sotto Teodosio il grande , morto questo Imperatore , e conosciuta la poca capacità dei figliuoli di lui Arcadio , ed Onorio , il primo lasciato in tutela di Ruffino , il secondo di Stilicone , sollecitato per avventura da Ruffino istesso , il formidabile Goto con pretesto , che stato gli era a torto rifiutato il comando de' Romani Eserciti , dei Romani a danno impiegò il suo valore , e la sua attività ; e la Grecia

fu il primo teatro delle vittorie di lui. Atene se gli sottomise colle sue ricchezze, quindi furono da lui saccheggiate Argo, Sparta, Corinto. Accorse in ajuto dell'Impero d'Oriente Stilicone, e costrinse Alarico a ritirarsi nell'Epiro: ma ad onta della sua sconfitta ottenne Alarico dai perfidi Cortigiani d'Arcadio di esser alleato dell'Imperator d'Oriente; fu perciò lasciato in pace da Stilicone, anzi ebbe l'autorità suprema in tutto l'Illirico Orientale. Nomato Re dai Barbari, che guidava, vendea la sua protezione or all'uno, or all'altro Impero. Si determinò finalmente ad invadere l'Occidentale, e fe' segno delle sue conquiste l'Italia. Mossosi da Tessalonica, giù disceso dalle Alpi Giulie, assediò Aquileja, s'impadronì dell'Istria, e della Venezia, minacciò di sorprendere Milano, d'inoltrarsi in Italia, e di piantar gli stendardi suoi sulle mura di Roma. Sbigottito il debole Imperatore Onorio dalla marcia d'Alarico, lasciò Milano, dov'erasi recato, e propose col parere de' suoi timidi Cortigiani, di ritirarsi in una Città delle Gallie, forse in Arles, dove i predecessori suoi fatta avevano alcuna volta residenza. Era l'infelice Onorio sul punto di porsi in via, o più veramente di fuggire, se Stilicone non lo avesse determinato a rimanersi, sin tanto che raccogliere si potesse Esercito bastevole da resistere alle forze d'Alarico. Senza perder tempo imbarcossi il prode Stilicone sul lago Lario, cioè di Como, salì le Alpi cariche di neve, sottomesse i nemici, che turbavano la

Vide Zosim.
lib. v.
Claud. Consul.
Stilicon lib. i.
Consul. Honorii
iv.

Vid. Jornand.
de rebus geticis
cap. 29.

tranquillità della Rezia, fece recluta di Germani, e di Barbari, ed inviò nello stesso tempo alle truppe più lontane d'Occidente ordine d'affrettarsi a venir a difender l'Italia, e lo Imperatore. Stilicone abbandonando Onorio solo nel Palazzo di Milano, confidava, che Alarico non sì tosto avrebbe potuto giungervi per la difficoltà di passar l'Adige, l'Oglio, il Mincio, l'Adda, che prodigiosamente gonfiano in inverno; ma il tempo fu sereno, ed Alarico co'suoi Goti varcò senza gran noja que' fiumi, ed avvicinatosi a' Borghi di Milano, vide l'Imperatore de' Romani fuggirsegli d'innanzi. Non sì tosto avea Onorio varcato il Po, che fu inseguito da un corpo di cavalleria di Barbari. Costretto dall'imminente pericolo, con tutta fretta si chiuse in Asti, Città che dovea allora esser ben forte, dacchè s'indusse l'intimorito Imperatore a lasciarvisi serrar dentro in caso che Alarico v'avesse posto l'assedio. Non tardò punto il barbaro Re a porvelo; già era stretto Onorio, e sul punto di fare una vergognosa capitolazione, quando fu d'improvviso liberato da' suoi timori, e dalla sua cattività dalla presenza del prode Stilicone atteso tanto. Ruppe Stilicone gli argini nemici, s'introdusse in Asti, e vendicò l'onor de' Romani. Giunsero frattanto altre truppe dall'Occidente giù calando da tutti i passaggj dell'Alpi, e d'ogni parte investirono i Goti, che si stendevano da' contorni d'Asti sino a Pollenza, dove probabilmente dopo i primi attacchi di Stilicone, s'era posto Alarico come

in ben munita Città. E quì Stilicone pensò d'attaccare i Barbari, mentre celebravano la festa di Pasqua. Militava nell'Esercito di Stilicone un Corpo d'Alani. Il condottier di costoro appellato Saulo, detto da OROSIO uomo Pagano, quegli fu che consigliò di attaccar la zuffa in giorno sì santo, perchè in esso i Goti, che erano Cristiani, sebbene infetti dell'eresia Ariana, sarebbero stati colti all'improvista; consiglio, osserva quì il MURATORI, detestato allora da' buoni Cattolici, massimamente dal suddetto OROSIO. Cominciò il conflitto, ed i Goti, prese le armi, sì fattamente caricarono la vanguardia degli Alani, che ne uccisero il capo, e rovesciarono il resto. La Romana cavalleria s'innoltrò, l'ala destra di quella cedette all'urto de' Barbari; ma Stilicone giunse in soccorso alla testa dell'infanteria; durò lungo tempo il conflitto, con ispargimento di gran sangue dall'una, e dall'altra parte, finalmente Stilicone superò, e vinse tutti gli ostacoli, e sulla sera di tale sanguinosa giornata i Goti si ritirarono dal campo della battaglia. Furono rotte le trincere del loro campo, ed i Barbari soffrirono in quest'occasione i mali tutti, ond'aveano afflitte le Provincie dell'Impero. In questa guisa si manifestò allo ingannato Alarico l'ambiguità d'una voce intesasi da lui in una selva prima che egli si movesse a' danni della Italia.

Murat. Annali
d'Italia tom. III,
pag. 5.

. *Hoc impiger anno*

Alpibus Italiae ruptis, penetrabis ad Urbem.

Alarico interpretò *Urbem* per Roma, e l' Oracolo intendeva parlare dell' *Orba* Fiume della Liguria, che scorre tra Alessandria e Tortona, e che varcar si dovea da Alarico nello inseguire Onorio. CLAUDIANO, l' antichissimo nome derivante dalla lingua de' Liguri dato al Fiume *Orba*, alterò, e lo disse mirabile, e dell' *Orba* fece menzione, in vece di parlar del Tanaro per mostrar avverato il vaticinio, anticipando con licenza poetica così d'alcuni giorni la sconfitta d' Alarico, che fu presso Pollenza, come rilevasi anche da CLAUDIANO medesimo.

Vide Claud.
de bello Goth.
n. 555.

. *Ligurum regione suprema*
Pervenit ad Fluvium (miri cognominis) Urbem,
Atque illic domitus vix tandem interprete casu
Agnovit dubiis illusa vocabula fatis.

Vide Cellar.
geograph. antiq.
tom. 1 pag. 528.

Il ripiego di CLAUDIANO fu cagione che CLUVERIO, e CELLARIO ponessero l' *Orba* in vicinanza di Pollenza, dove lungo le rive del Tanaro fu veramente sconfitto Alarico. La sposa, alcuni de' figliuoli di questo barbaro Re, e le sue nuore furono fatte prigioniere, un bottino grandissimo arricchì i Romani soldati, molti prigionieri Cristiani, già caduti in man de' Barbari, furono liberati. Così fu Pollenza teatro d'una solenne sconfitta de' Barbari, e testimonio d'una dell' ultime glorie de' Romani. Tanta vittoria qualche mese dopo s' illustrò con trionfo magnifico, e in rendimento di grazie d' averla ottenuta, Onorio soppresse, e totalmente abolì lo spettacolo de' Gladiatori; spettacolo, il

Vide Socrat.
Hist. Eccles. lib.
1, cap. 18.
Sozom. lib. 1,
cap. 8, codic.
Teodos. lib. xv,
tit. 11. lex. 2.

quale, benchè vietato già da Costantino il Grande, pur fu nondimeno tollerato dai successori di lui, ed eziandio dall'istesso Teodosio, per compiacere il popolo amante fuori d'ogni credere di sì inumano diporto. Certo è che furono i gladiatori giuochi proibiti nel breve tempo, che corse tra la battaglia di Pollenza, e l'ingresso trionfale d'Onorio in Roma, di ciò non lasciandoci dubbio PRUDENZIO ne' versi, che danno fine a' suoi libri contro SIMMACO.

Vid. Prudent.
in Symmaco.

*Tu morteis miserorum hominum prohibeto litari,
Nullus in urbe cadat, cujus sit poena voluptas . . .*

*Jam solis contenta feris infamis arena,
Nulla cruentatis homicidia ludat in armis.*

Scrisse PRUDENZIO il suo poema, in parte almeno dopo la battaglia di Pollenza, poichè di essa ragiona: e CLAUDIANO descrivendo gli spettacoli, che diedersi in Roma nel trionfo d'Onorio, non fa parola alcuna dei gladiatorii. Ciò nulla ostante non si vuol tralasciar di osservare, che dalla vittoria di Pollenza i Pagani, che restavano, colsero l'occasione di fare gli sforzi loro per mantenere in vita le reliquie dell'Idolatria. Avendo spediti i Romani Ambasciatori ad Onorio, acciocchè egli si recasse in Roma a ricevere gli onori del trionfo preparatogli, dimandarono anche allo Imperatore, che si celebrassero i giuochi secolari. In seguito appunto a queste dimande PRUDENZIO dettò il suo Poema contro SIMMACO Prefetto di Roma, il quale

Claud. in vi,
Consulat. Honorii.

Vid. Symmaco.
epistola relativa
Murat. Annali
d' Italia loco cit.

alcuni anni innanzi composta avea una relazione indirizzata agli Imperatori Valentiniano, e Teodosio, acciocchè si rimettesse in piedi la celebre ara della Vittoria, che stava in una Curia, in cui per istituzione d' Augusto si raccoglieva il Senato, e dove Augusto voleva, che a quel Nume da' Senatori si sacrificasse. La relazione di SIMMACO già era stata confutata da Sant' AMBROGIO; ma PRUDENZIO, fingendo, che allora solamente, che s' ebbe la vittoria di Pollenza si fosse da SIMMACO presentata la Supplica allo Imperatore, prega Onorio, e si vale, come avea fatto il suo avversario, della voce istessa di Roma, che poeticamente induce a parlare, perchè Onorio voglia del tutto abolire le pagane superstizioni, e in quest' incontro (dimostrando, che dal vero Iddio implorare si debbono, e s' ottengono le vittorie) celebra la vittoria di Pollenza.

V. Buonarroti
iscriz. sui Meda-
glioni, pag. 411.

*Numquid et ille dies Jove contulit auspice tantum
Virtutis pretium? Dux agminis, imperiique
Christipotens nobis juvenis fuit, et comes ejus,
Atque parens Stilicho. Deus unus Christus utrique,
Hujus adoratis altaribus et cruce fronti
Inscripta cecinere tubæ. Prima hasta dracones
Præcurrit, quæ Christi apicem sublimior offert.
Illic ter denis gens exitiabilis annis
Panoniæ pœnas tandem deleta pependit.
Corpora famosis olim ditata rapinis
In cumulos congesta jacent. Mirabère seris.,*

*Posteritas, saeculis inhumata cadavera late,
Quæ Pollentinos texerunt ossibus agros.*

Indi, così s'esprime, invitandolo a recarsi a trionfar dopo la vittoria di Pollenza *.

*Scande triumphalem currum, spoliisque receptis
Huc, Christo comitante, veni etc.*

Ora si vuol cercare nel racconto degli avvenimenti, che accompagnarono, e seguirono la vittoria di Pollenza, testimonianza, onde ragionevole apparisca la tradizione, che attribuisce ad Alarico la rovina di quella Città. Penso, che non vadano lungi dal vero coloro che suppongono esser stata rovinata nella seconda venuta d'Alarico in Italia, in quel frattempo, che passò tra il primo assedio, sino al sacco di Roma, mentre si stava negoziando tra i Barbari, ed i Romani. Rinforzato il terribile Re de' Goti da que' Barbari, che aveano abbandonate le Romane Insegne, in seguito alla morte funesta del prode Stilicone, dal Norico novellamente si mosse a' danni dell'Italia. Egli più trattati fece con Onorio, inetto alla guerra del

* Il dottissimo BUONAROTI osserva che PRUDENZIO scrisse i libri contro SIMMACO sin dall' anno 384, e poco dopo che SIMMACO nella sua Prefettura avea scritta la sua relazione; ma pensa poi che esso PRUDENZIO gli abbia dati fuori alcun anno dopo, cioè in seguito alla battaglia di Pollenza ed alla vittoria avuta da Stilicone, facendo di tal vittoria ricordanza nel secondo libro diretto ad Onorio. S' indusse a così pensare il BUONAROTI, perchè Prudenzio rammenta le Vestali state già sopprese parecchi anni prima della battaglia di Pollenza.

V. Buonaroti
osservazioni ist.
sopra alcuni me-
daglioni antichi
pag. 411.

pari, che alla pace, ora avvilito dalla tema, ora im-
 baldanzito dalla speranza, cosicchè vedendosi Alarico
 deluso, si fe' gioco de' Romani, con disporre dell' Im-
 pero a grado suo. Alle preghiere cedendo di essi, sciolse
 l'assedio di Roma già tremante, e si ritirò nell' Etru-
 ria. Un novello Cesare innalzò al soglio nella persona
 di Attalo Prefetto di Roma; ma fu tosto costui de-
 posto da Alarico, che si fidò ancora una volta delle
 nuove promesse d' Onorio. Mentre duravano queste vi-
 cende, Alarico, o più veramente chi comandava un
 Corpo di truppe sotto le Insegne di lui, ridusse (se-
 condo la testimonianza di Zosimo Scrittore, pressochè
 contemporaneo) in potere de' Barbari tutte le Città
 dell' Emilia, e della Liguria, tranne Bologna; e sicco-
 me una era delle più insigni Città della Liguria me-
 diterranea la nostra Pollenza, questa dovette natural-
 mente cedere anche al gotico furore, che anzi è sup-
 ponibile, che più delle altre abbia sofferto, poichè i
 Barbari invasori avranno voluto lavare nella strage di
 essa, e seppellirne tra le rovine la vergogna ricevuta
 poc' anzi sotto le sue mura. Dopo Pollenza, Roma
 incontrò le più fiere sventure. Alarico sdegnato con-
 tro Onorio, la cinse d' assedio, e la pose a sacco circa
 l'anno quattrocento nove dell'era volgare. Intorno a
 questi tempi medesimi quanto fosse desolata l'Italia
 anche da altri Barbari non uniti ad Alarico, si rac-
 coglie dagli Scrittori; ma ciò, che sulla fede di Zo-
 simo noi abbiamo accennato, basta ad appoggiare la

Vide Zosimus
 lib. V.

tradizione, che Pollenza sia stata distrutta da Alarico. Vero è bensì, che la parola distruzione non si dee qui prendere nel suo più stretto significato, giacchè Pollenza sin verso il fine del decimo secolo, come dimostrò il signor DURANDI, fu riguardevole luogo. Ma quanto decaduto dall'antico splendore! Se nell'anno 409 fu Roma saccheggiata secondo i calcoli del MURATORI, noi possiamo fissare la rovina di Pollenza circa un anno prima, cioè li 408. Comunque siesi, Pollenza sul principiare del quinto secolo cominciò a decadere, siccome decadde altre Città. Nè qui è più del nostro assunto il cercarne le vicende, nè il confutare chi vuole, che sia stata distrutta da Attila, o chi pretende dall'altro lato, che risorta dalle sue ceneri, abbia resistito non pure agli Unni, ma al Re de' Longobardi Rotari. Bensì in povero stato ridotta, sappiamo, che ne' bassi tempi ebbe molte contese co' vicini Astigiani, e che vinta da costoro in quell'età, in cui li comuni d'Italia si dilaniavano a vicenda, fu per decreto degli Astigiani vietato il rifabbricarla. Quindi fu ridotta allo stato in che si vede attualmente, le cui rovine cercar si debbano sparsamente ne' campi, e nelle paludi. Il MURATORI assai la sbaglia nell'asserire Pollenza nel Monferato, mentre fu sempre considerata nel Piemonte; e poi nel dire, che più non ne rimangono tracce, mentre delle rovine di Pollenza parlarono gli Scrittori delle Istorie Piemontesi, a' quali potea ricorrere, e rovine tali, che pure assai compajono ai giorni nostri,

Vid. Cacciator
Pollentini.

Vide Durand.
Cacciator Pollent.
t. 5, pag. 57,
66, 70 71.

Murat. Annali
d' Ital. anno 402,
403.

e sufficienti ad indicarci quale, e quanta fosse ne' secoli passati Pollenza, mercè l'ubertà del suo territorio, mercè il suo commercio, mercè la sua industria.

ARTICOLO VIII.

Commercio di Pollenza. Lane.

Poichè si è cercato di raccogliere le sparse Memorie, che trar si possono da' Classici per indagar l'origine, la denominazione, la politica condizione d'un Municipio, che fu illustre fin dai tempi della Romana Repubblica; poichè s'è veduto quanto la posizione sua geografica lo abbia fatto considerare come un luogo importante, onde è, che per occuparlo s'adoperarono nelle lor guerre civili i Romani d'ogni partito, e quindi i Barbari istessi per valersene a riprender forza nelle sconfitte; poichè si è veduta Pollenza quasi il centro della mediterranea Liguria, da cui più strade partivano, che dall'Italia conducevano nelle Gallie; ragion vuole, che si dica alcun poco da noi quanto i suoi contorni fossero acconci ad un utilissimo prodotto, qual si fu quello di pregiatissime lane, e quindi quanta fosse l'industria de' Cittadini, e quale il commercio, che da essi faceasi di lane non solamente, ma d'opere fittili. Forse presso gli antichi fu più celebre Pollenza in grazia dell'arti pacifiche, che non pe' fatti d'armi accaduti nelle sue vicinanze, o dentro anche

le sue mura , e forse queste arti istesse furono quelle che la resero popolosa e grande e splendida per edifizj insigni , Anfiteatro , Teatro , Templi , ed acquedotto ; giacchè da esse arti l'agiatezza deriva , e lo splendore della Città. Il primo a parlare delle Pollentine lane fu per avventura STRABONE nell'accennare la feracità delle Terre , che sono tra le Alpi , e l'Apennino.

Vid. Strabon.
Géograf. lib. 5.

La miglior lana molle (così il Geografo) è prodotta nelle vicinanze di Modena La Liguria produce lana aspra. Ora la Liguria qui intesa da STRABONE par fosse quella , che è locata fra l'Alpi maritime , e 'l Po. Di nessun' altra lana s'incontra parola , che io sappia nella Liguria presso gli antichi , la quale avesse la natura , cui le assegna Strabone , e 'l chiamarla , che fa egli *aspra* nel caso nostro può significare una lana , che era convenevole agli abiti di scorruccio , al che appunto fu destinata la lana Pollentina.

Questa poi nominò Pollentina chiaramente COLUMELLA ; *sono ancora di lor natura di non ispregievole prezzo i colori bigio , e fosco , quali ci vengono somministrati da Pollenza nell'Italia , e da Cordua nella Betica.*

Colum. lib. 7.
cap. 11.

Io non so perchè mai a questo passo l'ultimo Commentatore de' Rustici Latini volgarizzati dica , che forse dopo la parola *præbet* in cambio di leggere in *Italia Pollentia* , si debba leggere in *Hispania* ; a null'altro la proposta sua variante appoggiando , che ad un sospetto dello SCHEIDERO , il quale dubita , che siensi introdotte notabili alterazioni nel testo di COLUMELLA. Non

Vedi Rustici
Volgarizzati Venezia nel tom.
VII. pag. 23 in
8° 1790.

bastava forse all' Annotatore l'osservare, che da altri Classici, attesa la fosca nativa loro tinta furono lodate le lane Pollentine, per convincersi, che il testo non bisognava punto d'emendazione? e che questo elegante Scrittore di cose agrarie non avrebbe parlato della Spagna, mentre subito dopo citava la Betica, che della Spagna è una parte? Quasi contemporaneamente a COLUMELLA encomiò diffatti la lana di Pollenza per l'istessa sua qualità del fosco nativo colore SILIO ITALICO, che visse a' tempi di Nerone, caratterizzando Pollenza dalla feracità di produrre una lana siffatta.

• *Fuscique ferox Pollentia villi.*

Silvus italicus
lib. VIII. de bello
Panico.

PLINIO poi di proposito parlando delle specie diverse di lana, e dell'uso, che se ne facea per le vesti, afferma, che la Città di Pollenza in vicinanza delle Alpi era la più rinomata per le lane di color nero, e par anzi, che le antiponga a quelle celebrate di Taranto;

• Vide Plin. Hi-
stor. natur. lib.
VIII. cap. 48.

Pollenza vicino alle Alpi è la più celebre per le nere lane; Taranto ha pure le sue lane d' un nativo colore proprio allo scorruccio: v' è chi dal leggere nel

Columel. loco
cit.

citato passo di COLUMELLA, *sunt etiam suapte natura commendabiles pullus, atque fuscus (colores) quos praebebat in Italia Pollentia*: argomenta, che il *pullus*, ed il *fuscus* sieno due distinti colori, che il *fuscus* non sia sinonimo di *pullus*, attesa la particella *atque*, posta a distinguerli, e che perciò lane d' entrambi questi colori producesse Pollenza. Il *pullus* si tradusse da taluno per color nero, grigio, affumicato; ma più propria-

mente pare che il *pullus* fosse un colore tra il rosso, e 'l nero, noi diremmo Tanè, ed il *fuscus* tra il nero, e 'l bianco, che sarebbe il nericcio, oppure il grigio. Così gl'interpreta il FORCELLINI a un dipresso. Ma benchè si vogliano considerare di specie diversa, questi colori inservivano peraltro tutti e due allo scorrucio.

vide Lexicon
totius latinitatis
alle voci T
fuscus-pullus.

Quindi MARZIALE nell'epigramma, che dettò in lode di Pollenza, le Pollentine lane appellò piangenti,

Vide Marzial
lib. XIV. epigr.
137.

Non tantum pullos lugentes vellere lanas,

Sed solet, et calices haec dare terra suos.

Che che ne sia, la celebrità, che acquistarono le lane Pollentine, indusse parecchj a pensare, che dal colore delle medesime abbia tratto il nome Pollenza, non essendo improbabile, che coll'andar del tempo siesi cambiato nella pronuncia l' U nell' O. Di questo parere fu LEANDRO ALBERTI. Egli dice essersi chiamata Pollenza da alcuni a *colore nativo velleris*. Tale derivazione sarebbe meno ridicola, che il derivar Pollenza da Pallante, secondo taluno, ma noi pensiamo, che piuttosto dal verbo *pollere*, come insinua CLAUDIANO, o dalla Dea Pollentia, come abbiám sopra osservato, abbia preso il nome Pollenza, che non dal colore delle lane sue, nessuno degli antichi Scrittori avendoci anche indirettamente accennata questa etimologia. Concederassi piuttosto, che molta fama doveano procurare a Pollenza le sue lane di fosco colore, giacchè di esse tanto uso faceasi in occasione di lutto presso i Romani, che gli abiti quasi tutti portavano di lana; di lino, e di

Vid. Alberti
Italicae descript.

canape assai poco commercio, facendosi, e solamente dalle agiate persone, e da tutti poi adoperandosi, forse la sola lana nell' occasione di duolo; ond' è, che scrisse Ovidio.

*Signa tene cœdis pullosque et luctibus aptos
Semper habes fœtus,*

Ma il fosco colore delle lane esser dovea naturale, e non opera di tintore, affinchè indicasse afflizione. Scrive TULLIO, che coloro, che di mostrarsi poveri, e meschini affettavano, non soleano far tinger in bianco le toghe, cosicchè quelli, che afflitti voleano apparire per la morte dei loro cari, quasi indicando abborrimento ad ogni specie di attillatura, usavano di lane non ripulite, e per la toga, e per la tunica, e quelle sceglievano, nelle quali più era funesto il naturale colore. Il commercio esteso, che di tali lane faceasi dai Polentini, è un indizio bastevole dell' industria di quei cittadini, a cui somministrava la materia prima l'abbondanza delle greggie della Liguria produttrice di ottima lana, dovendosi supporre, che si facesse smercio di quelle lane in Pollenza.

Le autorità, che citate abbiamo di STRABONE, e di COLUMELLA mostrano, che tale commercio faceasi sin dai tempi d' Augusto; ma questo territorio istesso aver dovea anche terreni atti a somministrar creta finissima a' lavori dei vasi più eleganti, come si vedrà nel seguente articolo, ove dell' industria si dirà dei Polentini Artefici.

ARTICOLO IX.

Vasi Pollentini, ed altri lavori di creta.

Chiude MARZIALE in un' epigramma brevissimo i pregi di Pollenza , e la chiama insigne per le nere sue lane , non meno che per la manifattura de' suoi calici di creta.

*Non tantum pullos lugentes vellere lanas,
Sed solet, et calices hæc dare terra suos.*

Vid. Marzial.
loco citate.

Le brevi lodi date a Pollenza dal Poeta vengono confermate dallo Storico più diligente , che delle belle arti vetuste a noi sia rimasto , cioè da PLINIO. Egli dopo aver narrato , che nell' età sua in conto si tenevano tuttavia i vasi di Samo , soggiunge , che il vanto di formar vasi pregevoli di creta Samo coll' Italia divideva , dove in estimazione universale erano le terre d' Arezzo , e pelle coppe (noi diremmo volgarmente bicchieri) specialmente le terre di Sorrento , d' Asti , di Pollenza. Pressochè tutti gli antichi Scrittori , che si incontrarono a parlare di vasi di creta , sogliono celebrare i vasi di Samo , non tanto per l' eccellenza del lavoro , quanto per lo uso grande , che di questi faceasi , cosicchè nacque il proverbio di portar vasi a Samo , per indicar persona , che gisse in traccia di cosa notissima. Veggendo noi porsì da PLINIO in confronto de' Samii vasi , i vasi Astigiani , e Pollentini , possiam ragionevolmente asserire questi essere stati al pari di

Plinius hist.
nat. lib. xxxv ,
cap. xii.

quegli eccellenti, ed essersene moltiplicato quasi del pari lo smercio. Se molto apprezzabili anche pel lavoro stati non fossero i vasi Pollentini, e di una forma non elegante, perchè PLINIO gli avrebbe rammentati in quel medesimo suo libro, in cui tesse un Catalogo degli artisti più insigni, e delle produzioni più famose delle belle arti? Si contenda pure allo Storico una finezza di gusto, un purgato giudizio, un' intelligenza perfetta delle arti belle; si dica pure, che PLINIO nella vastità dell' opera da lui intrapresa, spesse volte ha dovuto fidarsi degli occhj altrui; s' adducano pure esempj, che manifestino, che egli non aveva l' occhio d' un artista; converrà sempre accordargli tanto di buon senso; che basti a crederlo incapace di celebrar vasi di semplice creta in una età, in cui tanto sfoggiavasi in vasi di bronzo, d' argento, d' oro, di pietre preziose. Come avrebbe egli parlato di vasi composti d' una sì vile materia, di che se ne composero in ogni regione, e presso i Popoli più incolti, quando tanto era il lusso in Roma, ed in tutta l' Italia, se la materia de' vasi Pollentini non fosse stata vinta dal lavoro? Poco più pregevole della creta è il vetro, eppure vasi di vetro in guise tante lavoravansi, e foggiavansi, che quantunque di materia fragile assai, di prezzo non la cedevano ai vasi d' oro. Sparsa era moltissimo all' età di PLINIO l' arte vetraria, e ciò nulla ostante nell' età di lui, non solamente da esso, ma da parecchj altri Scrittori, vasi di vetro si celebravano, come cose ra-

rissime, ciò sia, o per la speciale qualità del vetro, o più veramente per la bellezza, la maestria, la difficoltà del lavoro. Tali erano que' vasi vitrei, che in Egitto si lavoravano, e che si poteano in dono offrire ai Cesari stessi. Perchè dunque la medesima cosa dir non si dovrà riguardo ai vasi di creta, che non diversamente dai vasi di vetro si poteano, e dipingere, ed ornare di bassi rilievi? Con quanta cura si dipingessero i vasi fittili appo gli antichi in Italia, ed in Grecia, e come siensi tenuti sempre come preziosi monumenti delle belle arti, non meno che della antiquaria, chi non è che nol conosca dopo le opere, che furono scritte sopra questo argomento, fra le quali è da considerarsi sommamente e per l'erudizione, e per l'acume, e per la critica quella che stampò di recente il chiarissimo Abate LANZI? Perchè dunque i vasi Pollentini stati non saranno anche essi o dipinti, od ornati di rilievo? Se la creta non è di ricevere capace alcune proprietà, che ricevono i vasi di vetro, di cui ci ricorda VOPISCO, che di tali se ne facevano Vide Vopisc. in Adrian. chiamati *allassunti*, perchè veduti sotto diversi aspetti mostravano varii, e diversi colori, e che forse diversi non eran punto dai vasi mirrini, se non se per qualche special modificazione di tinta, o di forma; si potevano per l'opposto alla creta comunicar pregi, onde è il vetro incapace. Benchè odoriferi (chi sa con qual arte a noi ignota?) si rendessero al dir di taluno i vasi mirrini, che secondo la più accreditata opi-

Vid. Cav. Bossi
Osser. sul sacro
Catino.

nione eran di vetro; si hanno anche vasi di creta, che spirano un balsamico odore. Negar non si deve, che tal odore parecchi vasi ricevuto avranno dai liquori, che per entro v'erano stati infusi, non ignorandosi, che molti vasi cavatisi fuori da' sepolcri, abbenchè non lacrimatorii, ma fatti ad uso delle mense, pure si seppellirono co' cadaveri di coloro, che ne erano stati padroni dopo averli colmati di balsamo, ed altri liquori. Ma è noto altresì, che un cotale odore balsamico spesse volte procedeva dalla terra, con cui era stato il vaso composto. La materia odorifera s'impastava colla creta, primachè dall'artefice ricevesse la forma. L'arte di rendere la creta odorifera potea bastare, perchè i vasi d'un paese fossero a quello d'un altro preferibili.

Vedi il Cav.
Bossi, osservaz.
sul sac. Catino.

Non mancò chi suppose, che que' mirrini celebratissimi vasi traessero il nome dalla mirra, di cui si riempivano. Con tanta delicatezza poi se ne conduceva il lavoro, e sì lucidi splendevano, mostravano sì vaghi colori, che per la fragilità loro, la difficoltà di trovarli perfetti, e la facilità di romperli divennero rarissimi, epperchè di prezzo eccessivo. È qui inopportuno il cercare quali, e quante specie di vasi si componessero dagli antichi, e di vetro, e di creta; ma se a' vasi testacei qualche odore comunicavasi, cotale artificio conveniva specialmente a quelli, che si formavano ad uso di mensa, perchè più soggetti ad esser maneggiati. Per vasi appunto da mensa, cioè per calici, e

coppe avea ottenuto gran vanto la terra Pollentina, come dalle testè riferite testimonianze di PLINIO, e di MARZIALE rilevasi. Odore gradevole si può sentire ne' vasi di Buchero famosi tanto all'età de' nostri padri, ed appunto ai vasi di Buchero furono per avventura somiglievoli molto i vasi Pollentini. Pressochè tale nella tinta è uno, che si trovò di recente in Pollenza, e che è posseduto dal signor Caissotti Chiusano, per quanto giudicar io ne posso dall'occhiata brevissima, che ebbi agio di dargli, e non diversi da questo sono altri parecchi, che in Piemonte si trovarono nei territorii forse d'Asti, e di Pollenza, e che nel Museo di Torino si conservano, quantunque quando in esso furono trasportati non siasi adoperata la cautela di notarne la derivazione, il che avrebbe giovato a chiarire questa parte d'antica patria manifattura. Pochi frantumi di vasi diversi di colore m'è accaduto di aver in Pollenza, ma que' pochi frantumi non molto si scostano dal colore de' Bucheri, se non che taluni hanno una tinta molto più chiara, mentre altri l'hanno quasi nera del tutto.

Questi ultimi sono sì compatti, che lasciano perplesso il giudizio nel pronunciare di qual materia ei sieno, quantunque, attentamente esaminati, mostrino essere di creta, ma di creta tale, che o per qualche mistura, o per essere rimasta lungamente sepolta acquistò un peso non alla medesima comune, se pur anco non avendo sofferta l'azione del fuoco, acquistò la durezza

dal tempo. Per questo riguardo la maggior parte dei vasi Pollentini si distingue da que' tanti altri, che si trovarono nella Toscana, e nell'Italia inferiore, e che volgarmente sono nominati Etruschi, i quali avvegna- chè di gran volume riescono leggerissimi. Molti poi di specie diversa dagli Etruschi, che sembrano proprii delle mense, venuti da Napoli si conservano nel Museo della Torinese Università. Questi all' aspetto più s'accostano a' Pollentini, e non sarebbe strano il credere che dalla Sorentina campagna estratti si fossero, poichè PLINIO nel rammentarli a quelli di Pollenza, e di Asti gli accoppiò. Or questi supposti calici, o vasi di Sorento hanno un colore quasi nero, e quei di Pollenza eran per lo più rossi, e quasi purpurei. Un color tale par fosse comune a' vasi tutti, che uscivano dalle officine della Liguria, e della Gallia Cisalpina. Di questo è una coppa, che il BARUFALDI assomiglia a' vasi di Buchero, trovata in Modena, dove manifattura esisteva d' opere fittili da PLINIO rammentata con lode, sino a dire, che un tal genere di commercio bastava a nobilitare molte Città. Attesta il BARUFALDI essere quella sua Modanese coppa assai pulitamente condotta, segnata di finissimi circoli, e frequenti lineette tirate con tanta esattezza, che meglio, nè con bravura maggiore far si potrebbe col tornio, e la materia, quantunque della più fina creta, esserne durissima, e di tal resistenza da poter gareggiar colla pietra. La medesima qualità mostrano i vasi Pollentini, e forse ne

Vedi Calogera
raccolta d' opus-
coli tom. VIII,
pag. 307.

Vide Plin. loc.
citato.

è la forma più assai elegante, perciocchè non di linee sole, ma di finissimi rabeschi ornati sono di cornicette eleganti, e di varii altri curiosi lavori. Parve la Modenese coppa inverniciata, ed inverniciati anche sembrano i frantumi de' vasi Pollentini. Ma io sospetto assai, che il BARUFALDI s'inganni, dappoichè i vasi Pollentini, che al primo aspetto si direbbero inverniciati, cotanto lucidi sono, e puliti, io penso, che nol sieno punto, e che quel pulito, e lucido provenga dall'arte, che si adoperava nel preparare la creta, e nel cuocerla, e tutto al più da una specie di leggiero encausto, che loro poi si desse; giacchè l'encausto pare che presso gli antichi, luogo tenesse di parecchie vernici più ordinarie. Parlo d'un leggiero encausto, e forse men complicato di quello, che usavan dare alle pitture, ma tanto che bastasse ad impedir, che la creta, o 'l legno di che erano formati gli utensili da mensa, non succhiasse i liquori, o loro non comunicasse sapor disagiata. Che pure i vasi di legno si tingessero dentro d'un lievissimo intonaco di cera; l'abbiamo da OVIDIO. Descrivendo egli la mensa frugale, e le povere masserizie di Filemone, e BAUCI asserisce, che fra quelle si trovavano coppe di faggio per entro tinte di cera.

- » *Ponitur hic bicolor sinceræ bacca Minervæ,*
- » *Conditæque in liquida corna autumnalia fœce,*
- » *Intubaque, et radix, et lactis massa coacti,*
- » *Ovæque non acri leviter versata favilla,*

Ovid. Metam.
lib. viii.

» *Omnia fictilibus. Post hæc cœlatus eadem*

» *Sistitur argilla crater; fabricataque fago*

» *Pocula quæ cavâ sunt, flaventibus illita ceris.*

L'epiteto di *flaventibus* biondegianti, che il Poeta dà alle cere, potrebbe indicare, ch' egli non intendeva parlare dell' incausto proprio, poichè pella composizione di esso ricercavasi, al dire di PLINIO, cera punica, ossia cera bianchissima, e per renderla tale, e somiglievole alla punica, dovea soffrire varj preparativi. Del resto non ignoriamo a qual grado fossero giunte parecchie arti presso gli antichi, ma forse non ci restarono monumenti da poter decidere della eccellenza anche nell' arte di fare, ed inverniciare i vasi di creta della più studiata eleganza. L' istessa fragilità della materia, la bellezza loro, il loro prezzo saranno stati la cagione, perchè non ci giungessero quelle coppe, e que' calici, che maggior lode si meritavano. Certo quelli, che abbiamo, per quanto si vogliono ammirare dagli antiquarii, non li metterei in paragone colle nostre porcellane. Il merito particolare degli antichi vasi sta nella precisione del disegno, e l' eleganza della forma. Ove sieno figurati, servir possono all' Istoria dell' arti, ed alla Mitologia. Ma a quest' uso non utili molto sono i vasi Pollentini, che si trovarono, giacchè non sono dipinti, ma ornati a rilievo solamente con varie bizzarrie, e cornici. Osservando frantumi di vasi, che trovaronsi in Pollenza, e quelli, che veggonsi nel Museo Torinese, raccolti già da altre parti del Pie-

monte, non mi sono incontrato in que' sigilli, coi quali soleano gli antichi segnare l'officina onde uscivano, ed il Consolato sotto cui erano stati lavorati. Tutti questi schiarimenti ci furono tolti dall'età. Ma se vuolsi giudicar dell'eccellenza della pittura cui giunsero gli antichi, solamente dagl'elogi, che della medesima fecero gli Scrittori, quantunque pitture antiche di primo ordine a noi giunte non siano, perchè non si dovrà dire lo stesso de' vasi, benchè vasi antichi non si abbiano di somma eleganza? Le arti acquistano perfezione a misura del bisogno, che se ne ha, e dello smercio, che fassi delle produzioni loro. Quello de' vasi fittili era grandissimo, doveano dunque gli antichi molto perfezionarne l'arte. Di tante specie erano l'opere di terra cotta, che, al dir di PLINIO, sarebbe fatica il solo numerarle. Fin da' tempi di Numa si credette opportuno lo instituire a favore d'esse un settimo collegio, e fu quello de' Vasaj. Restringendosi a' vasi da tavola, e da bere, de' quali in modo particolare si pregiava Pollenza, quanti non ne ricordano varj di nome, e di forme ATENEO, e MACRO-

Vide Plin.
Hist. Nat.

Vide Athen.
Deimnosof. pas-
sim.
Vide Macroh.
Saturn. passim.

BIO? Le profane, le sacre, le pubbliche, e le domestiche fonzioni aver doveano i calici loro, e le loro coppe diverse di lavoro, e di figura a seconda de' ministerj, a cui s'adoperavano. Al crescer delle ricchezze, e del lusso nelle mense, e ne' sacrificj, splender si vide l'argento, e l'oro, ma non per questo si tralasciò dall'adoperar la creta, e per l'eccellenza, con

cui se ne lavoravano tuttavia utensili, e per una cot-
tal superstiziosa venerazione verso i prischi costumi.

Vide Plin.
lib. xxxv, cap.
xii.

*In sacris etiamnum inter has opes non mirrinis, cri-
stallinisque; sed fictilibus prolibatur simpuviis.* « Nel

» lusso sfrenato de' giorni nostri non con vasi mirrini,
» e di cristallo, ma con simpuli di creta si fanno
» sacrificj agli Dei. » Così PLINIO. Che poi vasi di
creta siensi usati sempre nelle mense, oltre alla te-
stimonianza di PLINIO ce lo attesta, riguardo a' Greci,

Ammian. Mar-
cel. apud Barof.
reo. d' opuscoli
del Cologero loc.
cit.

AMMIAN MARCELLINO, narrandoci come Agatocle ti-
ranno adoperasse alla sua mensa vasi di creta, sia per
un suo morale ricordo, quanto per motivo di salute;
e per saporosità di gusto. Nell'età di Cesare Otta-
viano, avvegnachè molto già fosse il lusso, taluno
peraltro pregiavasi dell'antica semplicità ne' vasellami

Vide Horat.
Satir 6 lib. 1.

da mensa. ORAZIO elegante Epicureo narra di sé, che
aveva in Roma una tavola di bianco marmo, due vasi
da bere, un bicchiere, un' ampolla di vetro, una tazza,
ed un volgare vaso d'odore. Era l' ampolla di vetro,
era tutto il rimanente di terra, *Campana supellex*,
intendendo masserizia fatta venire dalla Campania,
dove assai opere fittili lavoravansi, e si trasportavano

Vid. Tacit. An-
nal. 3 55.

in Roma. Si può da TACITO raccogliere, che dai tempi
di Vespasiano sino a quelli di Trajano, in cambio di
sminuirsi lo smercio de' vasi fittili, s'accrebbe anzi;
sapendosi dallo Storico, che fu da Vespasiano il lusso
delle mense proscritto, e l'antica semplicità richia-
mata. Ne diede esempio quel saggio Imperatore, be-

vendo ne' giorni solenni in piccola coppa d' argento, il che indica, che egli si valesse della creta negli altri giorni, siccome se ne valevano gli antichi Romani, che Vespasiano ambiva imitare, ed i quali sino all'anno di Roma 477 ai vasi di creta nelle loro mense, alcuni vasi di legno accoppiavano.

ARTICOLO X.

Seguita lo stesso argomento.

Officine celebri di cose fittili.

Officine di Pertinace.

Crebbero per avventura di numero dopo l'età di Vespasiano le officine fittili; e non isdegnarono di presiedere alle medesime per via de' loro agenti i Cesari istessi. Vasi, e coppe fittili indicanti di essere uscite dall' officina d' Adriano, e di altri Principi s' incontrano ne' Musei. E non solo officine di Figlina più delicata, ma ancora officine laterizie spettarono a Personaggj distinti. Diffatti tali sono i mattoni, che si trovarono iscritti col bollo *opus doliare ex prædio Faustinae*, ed altrove *opus doliare ex Figlina Faustinae Augustae*.

Vedi relazione
d' un viaggio
ad Ostia dell'
Avvocato Carlo
Fea p. 66 Rom.
1802, in 8.^o

Del che si potrebbero addurre altri esempj ancora, e provare come fosse quasi divenuta cosa di moda presso i Grandi, l' avere ne' loro poderi manifatture di vasi, ed altre opere di terra, senza che ciò punto

derogasse allo splendore delle cariche più luminose, e che fosse sconvenevole a persone d'alto affare. Non molto distante da Pollenza nella campagna Albese, e lungo quella via, che da Savona per Alba conduceva a Pollenza, le vestigia si trovano della *Villa Martis*, dove molti argomenti determinan alcuni Eruditi a credere, che ivi sia nato Publio Elvio Pertinace. Colà il padre di lui, e Pertinace stesso ebbero, secondo tutte le apparenze, officina non solo laterizia, ma probabilmente delle più delicate opere di creta, quali sono vasi, coppe, ed ogni specie di fittile masserizia. Tanto sembra potersi arguire dal Testo di CAPITOLINO, il quale avvegnachè asserisca Publio Elvio figliuolo di Elvio Successo, avere acquistato il soprannome di Pertinace, perchè volle pertinacemente seguitare il negozio del padre, che costui esercitava per via d'agenti, che erano per lo più in allora schiavi, o liberti, e che il prefato Elvio Successo facesse smercio di legna: *lignariae negotiationis*: peraltro dallo istesso CAPITOLINO si chiama poco dopo *Taberna Coctilicia* quella, che (trasandar non volendo la professione paterna) seguitò a mantenere nella Liguria Publio Elvio Pertinace Imperatore. Noi quindi lontani dal pensare, che *Coctilicia Taberna* significar voglia, che il padre di Pertinace facesse il Taverniere, cioè, che desse a mangiare, cosa, che si sarebbe più chiaramente notata dal biografo di lui, o da qualche altro Istorico; siam di parere che la *Taberna Coctilicia* comenti in certa

Debate disertare sulla patria di Pertinace. Vide Capitolin. in Pertin.

guisa quanto avea toccato prima CAPITOLINO colle parole *lignariæ negotiationis*; e che il negozio de' legnami, che aveva il padre di Pertinace servisse a lui per valersene alle sue officine, o fornaci, giacchè *Coctilia* per vasi di terra interpretar si deve, e non già per legna abrustolite, come pensò il FORCELLINI alla voce *Coctilia*. Vasi di coccio, i vasi di terra appellano tuttavia i Romani. La voce *Taberna* in questo caso intendere non vuolsi per osteria, nè tampoco per bottega, ma piuttosto per fondaco, ove si serbavano le manifatture. Che così fosse, par chiaro dal sapersi, che avendo Pertinace incontrata l'invidia d'un certo Perenne, dopo che già ottenuto avea il governo della Mesia, e della Dacia, e meritato quello della Siria, si ritirò nella villa paterna sita nella Liguria, ed aggiungeremo noi nella region degli Stazielli in vicinanza d'Alba. Ma questa paterna Villa di lui era secondo AURELIO VITTORE locata in una squallida campagna, di cui avea forse fatto dono al padre di Pertinace un certo Lolio Genziano suo Patrono. Ora tale campagna squallida posta lungo una via militare, cui Pertinace adornò di fabbriche novelle, che la circondassero, comprando altri poderi annessi al suo. *Multis agris coemptis, tabernam paternam manente forma priore, infinitis edificiis circumdedit*: questo luogo, dissi, proprio non era da fare una bottega, nè un General Romano, per quanto economo, e gretto siesi dipinto Pertinace da CAPITOLINO, non avrebbe trovato

Vide Forcel.
Lexicon totius
latinitatis.

Vid. capitul.
in Pertinac.

Vide Aurelius
Victor Epitom.
Histor. Augustæ.

nè utile, nè decoroso il vendere al minuto masserizie di creta, e tanto meno poi il dare a' passeggiar a mangiare, egli che con tutta l'economia, o vogliano anche dire l'avarizia sua, il suo paterno podere seppe accrescere di molti campi, e di moltissimi edificii circondare, e quantunque per tre anni l'abbia abitato, pure negoziò sempre per mezzo de' servi suoi. Così fatta signorile maniera di negoziare non è propria di un semplice fornacciajo, ma piuttosto d'illustre personaggio. Affermar si può dunque, che imitando Pertinace l'esempio d'Adriano, ed altri Principi, manifatture d'ogni genere di vasi di pregio egli avesse, e che per promuoverla negoziasse par mente in legna, e che le fornaci poste ne' suoi poderi cuocessero non solo i mattoni, ma cose di creta le più gentili, ed eleganti. Certo è, che una elegante lucerna di creta di recente si ritrovò dentro ad una specie di tomba laterizia, in una delle cantine, che già servirono di sostruzione all'anfiteatro, delle quali si saran giovati per cimitero i Pagani de' tempi più a noi vicini, dopo che più non ardivano a fronte del trionfante Cristianesimo di seguire le loro superstizioni. Tale lucerna di creta è segnata con la lettera P. Sebbene tal segno per se stesso non sia bastante ad indicarci un'opera uscita dalle officine di Pertinace, può concorrere con quanto si è detto più sopra a render più valide le congetture relative alle officine fittili possedute da lui. Non è da stupirsi perciò, che tanto all'età di PLINIO fossero in

voga le manifatture di cose fittili, se queste si esercitavano dagl'istessi Imperatori, e che PLINIO quindi nominato abbia particolarmente quelle Città, che più smercio ne faceano, tra le quali Pollenza. Bensì l'averla rammentata con distinzione è indizio, che i vasi Pollentini di gran pregio fossero, e che appunto per averne gli artefici più vicini, Pertinace, e 'l suo padre siensi dati ad introdurre una manifattura d'essi vasi nel loro podere non molto da Pollenza distante. Argomento evidente a mostrare, che moltissime fossero le manifatture de' vasi Pollentini, è il trovarsi tuttavia al giorno d'oggi vasti campi ne' contorni di Pollenza, sparsi dopo secoli tanti di frantumi d'ogni genere di figlina, e la denominazione, che tuttavia conserva un campo, che si chiama delle *Ciapelle* nel Piemontese dialetto, perchè de' pezzi de' vasi, ed altre opere laterizie è ricolmo, campo, che si potrebbe chiamar Testacio, come monte Testacio s'appella in Roma quello, che in Riva del Tevere tutto è formato da rotti pezzi di vasi dal latino *Testa*, che significa vaso di terra, ed ogni altra cosa fatto di terra cotta, ma specialmente que' vasi, che s'adoperavano per conservare il vino. Erano tali le urne di varia grandezza aventi lungo, e stretto il collo, due anse, o manubri, che da' lati del labro del collo vanno piegandosi, e il fondo hanno acuminato, perchè si possa cacciare nell'arena, di cui erano sparse fino ad una convenevole altezza le cantine. Dolii, urne, anfore

si trovarono in Pollenza intiere per anco , e soventissimo se ne trovano pezzi ; ed utensili siffatti particolarmente si dicevano Teste. Ad esse fece ORAZIO allusione in quel detto notissimo.

Horat. epistol.
2. lib. 1.

*Quo semel est imbuta recens
Servabit odorem , testa diu.*

Altrove il Poeta ad un non sontuoso convito , invitando il suo protettore , ed amico Mecenate , gli dice , che bevuto avrebbe vino prodotto dalla Sabina sua Villa , e da lui conservato in un anfora Greca.

Horat. Ode 20
lib. 1.

*Vile potabis modicis Sabinum
Cantabris ; Græca quod ego ipse testa
Conditum levi , datus in theatro
Cum tibi plausus . . .*

ARTICOLO XI.

Altre arti de' Pollentini.

Quantunque dell' eccellenza de' vasi Pollentini noi siamo fatti sicuri per la sola testimonianza degli antichi Scrittori , avendoci le vicende , ed i secoli tolto il vedere alcune di quelle opere fittili , che veramente si meritavano di essere celebrate ; (giacchè non occorre di parlare delle tante lucerne sepolcrali , * delle

* Frequentemente si trovano nella campagna di Pollenza lucerne fittili. Due di queste di forma ordinaria si possedono dal coltissimo Abate di S. Quintino , sotto la base d' una delle quali leggesi la parola *fortis* non rara a trovarsi in lavori di simil natura.

olle cinerarie , e meno poi degli embrici, e de' mattoni antichi, che nel territorio Pollentino in grandissima copia si trovano) non è da dire peraltro, che l'ingegno de' Pollentini solamente intorno alle fittili opere siesi adoperato. Io sono anzi di parere, che alla manifattura delle più grosse opere di terra, ed al lavoro delle fornaci, che molte ve ne erano intorno a Pollenza, e per tutti i Paesi circonvicini, e delle quali credesi, che si trovino anche le vestigia, attesa la quantità innumerabile d'intieri mattoni, che si vede in alcuni siti, io penso, dissi, che a coteste manifatture schiavi, e liberti si destinassero. Greci liberti furono forse un certo *Prote*, ed un certo *Arro*, che del loro nome mattoni segnarono, da me veduti, e che stanno incastrati nella casa della Parrocchia, ed altri due mattoni segnati col nome di *Gensio*, e di *Servio* si possono supporre derivanti da officine rette da Liberti, abbenchè la direzion generale delle fabbriche spettasse a qualche ricco cittadino di Pollenza, come a Pertinace spettavano le fornaci, che esso avea ne' poderi suoi introdotte. Assai poco i Pollentini dopo che furono considerati Romani, cioè dall'età di Augusto, sino alla decadenza dell'Impero occidentale, è da pensare, che attendessero alle meccaniche arti, eziandio a quelle più gentili, sebbene non si fosse estinto quel genio, che in queste parti d'Italia, per le arti del disegno avean derivato dagli Etruschi, benché rozzissimi fossero stati i tentativi,

che nell'arti avean essi quì lasciati. Imperciocchè non si deve pretendere, che gli Etruschi Circompadani, i quali poterono in qualche occasione di guerra avere varcato il Ticino, e spinta la Signoria loro per breve tratto di tempo verso le parti occidentali d'Italia, e sin presso le Alpi marittime, ed alle sorgenti del Po, abbiano portato ad un certo grado di perfezione le arti, mentre delle arti loro comunque si fossero, non rimane reliquia alcuna, tranne qualche goffo indizio. Le Memorie pressochè tutte dell'Arti Etrusche spettano all'Etruria propria, ossia Toscana, ed all'Etruria Campana, dopo che ebbero gli Etruschi corrispondenza co' Greci. Bensì diremo, che i primitivi semi dell'Arti Italiane fruttarono per tempo nell'antico Piemonte, e che perciò, quantunque sull'andamento delle scuole Greche, i monumenti tutti, che restarono di esse, non si debbono dire eseguiti da forestieri. Mosaici d'ogni specie si trovarono sepolti nelle rovine di Pollenza, e mi fu narrato essersene estratti pezzi intieri di assai vago disegno. Di vetro n'era la materia, simile a quella, di cui componevano gli antichi Mosaici nelle vicinanze di Roma, e di Napoli, cioè piccoli cubi di vetro azzurro. Cementi durissimi ho veduto io, ed alcuni a più colori, mercè l'unione della calce colla terra di mattoni pesti. Di simile cemento era pavimentato il Teatro, somiglievole ai lapilli variamente colorati, e levigati. Guasto, ed appena visibile basso rilievo, che per potersi discernere, convenne

esporre con molta difficoltà, in modo che prendesse un lume favorevole, onde risultassero i tratti principali, lavorato in una lapide assai grande, m'è sembrato, che rappresentasse un Atleta combattente contro un toro. Da quanto ho potuto rilevare, corretto me ne parve il disegno, e vivaci le mosse. Quelle dell' Atleta con un braccio steso mi han richiamato in mente il gladiator Borghesiano. Testa in marmo bianco, che par fosse sopra posta ad un termine, e simile quindi ad un Erma, minore del naturale trovatasi parecchj anni addietro in Pollenza, mi fu gentilmente donata dal signor Salmatoris, personaggio, che molto gusta le belle arti, e ne protegge i Professori. Questa, abbenchè mal concia dal tempo, ed infranta in alcune parti, non è per le forme, nè pel disegno spregevole, ha una fisionomia ideale, ed essendo diademata, nella acconciatura della testa, e nella sottoveste, che le copre le spalle, ed il petto, può darci a credere, che rappresentasse Giunone. Certo è, che questa somiglia alle teste delle Giunoni cognite ne' Musei. Copia mi fu parimenti favorita dal prefato signor Salmatoris di parecchie lapidi ornate di figure, dalle cui epigrafi, se può rilevarsi assai poco d'importante per l'Istoria; mercè gli ornamenti, che hanno, possono dimostrare, che la scultura nobilmente si coltivava in Pollenza, giacchè principalmente da Pollenza essersi trasportate in Cherasco ragionevolmente si suppone, od almeno per essersi trovate tra i confini de' Vagenni, e degli

Stazielli accennano in qual grado fosse la scultura presso que Popoli. Fra le rammentate lapidi, che si voglion notare, una sembra, che fosse già il lato d'un sarcofago; sovra l'iscrizione in quello spazio vuoto, che termina acuminato, mostra due leoni elegantemente scolpiti, ciascun de' quali pone una delle zampe sopra un corno del bucranio in mezzo di essi effigiato. Altra lapide ha un'iscrizione alquanto più distinta. Formava il lato principale, ossia la fronte d'un sarcofago entro cui star doveano le ceneri d'una certa *Acutia Sabina*. L'epigrafe è incisa in uno specchio chiuso da cornice, e sostenuto da due genii in forma di fanciulli assai bene delineati. Una terza lapide pure merita aver quel luogo, e pegli ornati formati da foglie, che sembrano di alga per quanto mi pare, e per essersi posta da un certo C. Marzio, che si denominava Nauta di professione. D'un'ara, che mostra scolpito un sacrificio a Bacco ci occorrerà di parlare nella seconda parte di questa Dissertazione.

ARTICOLO XII.

*Anticaglie trovate nella Campagna
di Pollenza.*

Idoletti di fino metallo, e d'elegantissimo disegno si trovarono in Pollenza. Servivano d'ornamento alla cuna fiata ad armadii, e a cose simili le statuine istesse

Vedi Buona-
roti om-rvazio-
ni istorie sopra
alcuni medaglio-
, proemio p.
XXI.

delle Divinità, e gli antichi soleano talora far ritrarre in piccolo non pure le statue, ma i templi. Nella casa di Trimalcione v'era in un armadio un piccolo tempietto co' lari d'argento. D'idoletti si valevano anche per ornare gli studioli; quindi è, che parecchj idoletti hanno un segno del perno, od una certa prominenza come un zoccolino lasciato dell' istessa materia per fermargli, e quindi si trovarono tanti piccoli capitelli, piccole basi, colonnette, modiglioncini, e cornici, che servivano ad armadii fatti a guisa di tempietti da tenervi dentro gioje, e cose preziose. Di statuine ornavano vasi, e questa è la ragione per cui in tanta copia esse si trovano. Una statua, che rappresenta Cibeles fu trovata in Pollenza nell' anfiteatro, mentre sotto gli occhj miei si stava scavando nell' Arena, o Cavea. Essa è molto guasta, ma i distintivi suoi la ponno far riconoscere a dirittura per Cibeles. Si dee osservare, che in luogo delle torri, ond' ha interrotta la corona di mura, che le cinge la testa, la Cibeles, di cui ho fatto acquisto ha piccole testine. Il luogo, in cui si trovò, mostra che era tenuta da persona privata, forse quasi amuletto; e d'essersi smarrita mentre il posseditore stava attendendo agli spettacoli, se non fu sepolta con qualche cadavere di Pagano, quando più non erano in uso i giuochi anfiteatrali. I Pollentini, come vedremo, erano affetti assai alla memoria delle Faustine. Faustina maggiore venne rappresentata sotto le forme della Gran Madre, ossia di Cibeles, esistendo

Vedi Meda-
glioni sto. presso il BUONAROTI un medaglione di lei, coll' iscrizione *Matri Deum Salutari*, in cui si vede Faustina in abito di Cibeles.

Gibon Histoire
de la décadence
de l'Emp. Rom.
cap. xxx.

Alcune delle più eleganti statuine, ed altri cemellii, che si trovarono nella campagna di Pollenza, sarebbero mai di lavoro greco non solo, ma derivati da Roma, o dalla Grecia? il potrebbero essere per due ragioni. Nella sconfitta, che da Stilicone ebbe Alarico sotto Pollenza, il barbaro Re, e l'esercito di lui perdettero i tesori tutti, che raccolti avevano nelle loro depredazioni. Nel campo de' Goti, secondo il GIBON, (il quale adduce le testimonianze degli Scrittori contemporanei) l'opere più rare si trovavano di Atene, d'Argo, e della ricca Corinto. Perchè adunque parecchi idoletti non saran reliquie, e segni lasciati dai Goti della sconfitta loro nel fuggire, che fecero confusamente d'innanzi ai trionfanti Romani: tanto più che non molto curar doveano i Goti queste minute eleganze dell'arti, di cui non ne conoscevano il pregio, se non se pel valor del metallo? Ma se la nostra congettura può render ragione delle parecchie cose veramente di gusto Greco, che si van scavando in paesi, dove i Greci non ebbero mai dimora, si può dire anche che il lavoro delle figline chiamasse in Pollenza Greci artisti, quantunque i Pollentini principalmente v'attendessero. Il vedere, che molte coppe trovatesi in altre parti d'Italia, ed una di cui mi fece cortesemente dono l'eruditissimo, e dotto signor GIUSEPPE

VERNAZZA-FRENEY, scavata in Sardegna, ha ornati di rilievo simile ai frantumi dei vasi Pollentini, può indicare un solo metodo tenutosi da molti artisti, e perciò una sola maniera di lavorare tali cose, cui per lo più Greci artefici attendevano. Evvi peraltro tra la Sarda tazza, e i vasi Pollentini assai diversità nella natura della creta. La tazza Sarda è leggerissima, pesanti all'opposto sono i vasi Pollentini, ove giudicare se ne voglia da' frantumi, che ne rimasero; ma forse l'esser pesanti fu una qualità, che più li fece ricercare, giacchè nota PLINIO, che singolarmente, anzi soltanto pe' calici erano pregevoli le terre di Asti, e di Pollenza; et *Calycum tantum*. Oltre ciò il colore della coppa Sarda è d'un rosso pallido molto; d'un rosso all'incontro piuttosto carico sono molti vasi Pollentini, sebbene anch'essi composti di creta finissima. La Sarda tazza è ornata come i calici di Pollenza, di cornicetta intorno, ma ha di più certe elegantissime figurine, che sembrano rappresentare Lari domestici, fatte a rilievo in certi piccoli riquadri, della istessa materia della tazza, ma unitivi dopo, ed è ornatissima nel manico delicato, mentre gli avanzi delle Pollentine coppe, che noi vedute abbiamo in Pollenza non mostrano figura alcuna, ove peraltro non sieno Pollentine anch'esse alcune tazze, che si veggono nel Museo di quest'Università, in una delle quali ho veduta espressa una caccia; ma la leggerezza di questa ultima non comune alla Pollentina, me ne fa dubitare.

Ma attesa la forma estrinseca delle varie tazze trovate in diverse regioni, si può arguire, che per dipingere, e disegnar i vasi, che riescir doveano di bellezza maggiore, i Pollentini avran fatti venire Artisti Greci, di cui era in quel tempo piena l'Italia, e che accorrer doveano dove trovavano di che impiegare l'arte loro.

ARTICOLO XIII.

Professioni esercitate da' Pollentini.

Per l'esercizio di altre Professioni è da supporre, che siensi recati in Pollenza anche Greci, e che esercitassero costoro non pure le arti meccaniche, e le belle arti; ma eziandio le più nobili discipline, siccome quelli, che a que' tempi si vantavano di essere maestri d'ogni sapere. Parecchi eran liberti, e Greci liberti avranno avuto i Pollentini, o que' Romani, che per le cariche loro dimoravano in Pollenza. Tale era forse quel MARCO LICINIO Filomuso appellato Medico

Vide Fabretti
inscript. cap. V.
pag. 376.

Durandi dell'
antica condiz.
del Vercellese.

in una iscrizione prodotta dal FABRETTI, e ripetuta dal signor DURANDI.

M . LICINIVS
PHILOMVSVS
MEDICVS . POLLENTINVS

L'epiteto di Filomuso mi dà sospetto, che questo Medico potesse bensì esser nato in Pollenza, ed ivi

aver esercitato l'arte sua, ma che fosse Greco d'origine, e che esso, od il genitor di lui fosse stato liberto d'un certo LICINIO. La medicina in Roma per lo più da' Greci esercitavasi; e tale quindi si dee supporre il nostro Filomuso, cioè *amator delle Muse*. Parimenti v'è ragion di credere, che somma perizia in qualche arte importante avesse un servo di certo Marco Cerellio Smaragdiano morto in Pollenza, ed ivi sepolto. Quando si parla de' Servi presso gli antichi, non si deve intendere d'ordinario d'una libera società fra chi comanda, e chi obbedisce, ma sibbene di schiavi. Al Servo Pollentino testè rammentato, il padrone volle innalzare nella villa sua propria un cenotafio, ossia vuoto sepolcro, con apporvi una elegantissima iscrizione in versi elegiaci, letta già dal nostro dotto P. PACIAUDI, tratta dal Museo Passionei di Frascati, e pubblicata dal P. BONADA. Iscrizione, che per essere piena d'affetto, e di Tibulliano sapore, può riescire a' leggitori gradita.

Vide Bonada
carmina ex an-
tiquis lapidibus
Cl. IX, tom II,
pag. 372.
Vid. Durand
loco citato.

DIS . MANIB.

.....

*Hoc mihi noster herus sacravit inane sepulcrum,
Villae tecta suae propter ut aspicerem :
Utque suis manibus flores mihi, vinaque saepe
Funderet, et lacrimam, quod mihi pluris erit.
Nostros nam cineres POLLENTIA saeva subegit,
Est et ibi tumulus, nomen et ara mihi.*

Nec tamen aut illic subter crudelia busta ,

Aut istas sedes nostra subiit anima ;

Sed petat Assirios , petat ille licebit Hiberos ;

Per mare , per terras subsequitur Dominum.

Poco usavano i Romani curare i servi quando non ricavassero da essi qualche utile grande. Aspro , e crudele fu il diritto de' Romani verso di essi. L'utile era la misura della stima , in che si tenevano ; e ciò non ostante Servi tali vi ebbero , che i fasti adornarono della Romana letteratura , nel cui novero il Principe della Comedia Latina , **TERENZIO**. Servi periti in molte arti avea Crasso , e molti fors'anco ne avea Lucullo. Di eruditi Servi teneva in casa un drappello **Tito Pomponio Attico**, ed il Liberto di Marco Tullio il celebre **Tirone** era dotto. Atteso dunque il costume de' tempi è da pensarsi , che dotto parimenti , o perito in qualche arte fosse quel Servo incognito , di cui **Smaragdiano** volle con tanto affetto , e sì nobilmente compiangere la morte , ed illustrarne la memoria. Può sorgere dubbio di qual Pollenza si parli nella lapide , se di quella di Piceno , o della Piemontese : ma se il Servo di **Smaragdiano** morto fosse nella Pollenza del Piceno , il padrone suo per la vicinanza avrebbe tentato di farne eziandio portar le ceneri in Roma , e non sarebbe stato pago d'innalzargli un vuoto sepolcro nella sua villa. È quindi probabile , che , attesa la molta distanza del luogo , in cui morì il servo , da quello , in cui dimorava allora il padrone , cioè **Sma-**

Vide Corne-
lius Népos in
Attico.

ragdiano, il quale forse avrà avuto qualche affare, e beni in Pollenza, costui abbia voluto mostrare almeno la sua gratitudine al suo Servitore con elevargli un Cenotafio nella villa propria, decorato di tale iscrizione, che non disdirebbe anche inserita fra le elegie dell'affettuoso TIBULLO.

La mancanza di Documenti ci toglie il poter asserire in qual epoca più fiorissero le arti in Pollenza. Ma sembra, che dalla quantità delle monete, che si trovarono spettanti all'età degli Antonini, dalle lapidi, che ricordano le due Faustine, e più di tutto dalla pace, che potè godere Pollenza, come le altre Città d'Italia, in tempo di quegli Imperatori, sembra, dissi, che si possa affermare, che fu nell'età loro, il più grande splendor di Pollenza; e che col decader dell'Impero d'Occidente, sia pur anche essa decaduta.



Carlo Randoni Arch.

ed. Argenti de.

PARTE SECONDA



Carlo Randomi Arch.

ed. g. h. c. n. l. de

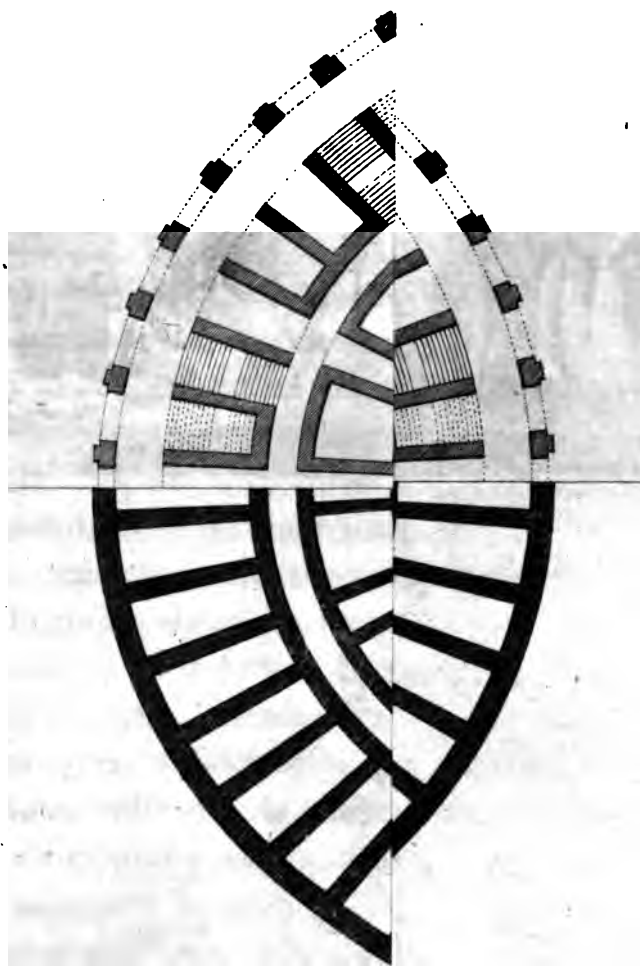
ARTICOLO I.

Anfiteatro:

L Principe de' Latini Poeti per tramandare ai posteri un' immagine autorevole delle sanguinose battaglie, che seguirono nella Macedonia tra gli Eserciti Romani, cantò, che ne' più tardi secoli avrebbe in quelle regioni l'Aratore trovati i pili formidabili corrosi dalla

Virgil. Georg.

ICNOGRAFIA DELLE RO DI POLENZO



ni

Carlo Randoni Arch.^{to} 1807.

Arginanti Sculp.

ruggine, battuti i vuoti elmetti, e fuor tratte dagli scavati sepolcri le grandi ossa meravigliando.

Noi diremo, che la grandezza, e la magnificenza dell'antica Pollenza più s'argomenta dai ruderi, che ne rimangono, che non da' cenni, che ce ne lasciarono e TULLIO, e SVETONIO, e COLUMELLA, e PLINIO, e STRABONE, e TOLOMEO, e SILIO ITALICO, e MARZIALE, e CLAUDIANO. Avvegnachè neglette, e disperse, le rovine di Pollenza appellar si possono ossa misere di Città grande, che tuttavia dimostrano a qual corpo appartenessero.

Si desiderò dal dotto, ed illustre signor PROSPERO BALBO, che presiede sì degnamente all'Accademia degli Studj, che i Pollentini ruderi con maggior accuratezza si esaminassero; epperiò sotto gli auspicj del Generale MENOÜ conoscitore erudito d'ogni bell'Arte (il quale volle generosamente contribuire anche col proprio danaro, non che colla sua protezione all'impresa antiquaria), l'egregio signor FILIPPO GRIMALDI, il valente architetto RANDONI, e l'Autore di questa Dissertazione, si recarono in Pollenza, tentarono escavazioni, e presero con accuratezza le misure degli edificj più cospicui, dandone sulle traccie delle rovine i disegni, che uniti alla topografia dell'antica Pollenza, quì si espongono. Al signor RANDONE si debbono le principali osservazioni architettoniche, che spettano all'Arte. Di ciò si vogliono avvertiti i leggitori, affinchè non venga egli defraudato del merito, che s'acquistò per

tal via presso gli Studiosi dell' antica Architettura. Quantunque non ci sia stato possibile di seguir passo passo le varie macerie che s' incontrano , si può asserire , che quelle si diffondono per lo spazio di più miglia Piemontesi.

Nel sito più abitato del villaggio moderno primeggiano gli avanzi non dubbii d' un anfiteatro. Questo si rammentò da più Scrittori delle Piemontesi Istorie, cui è occorso di parlar di Pollenza. Il chiarissimo Collega nostro signor GIACOPO DURANDI esitò alcun poco a credere , che ne fosse decorata , ma poi in una aggiunta al Piemonte Cispadano all' altrui parere acconsentì pienamente. La riputazione grande del MAFFEI , che per accrescere i pregi della sua patria , pose in campo una vasta erudizione a provare , che pochissime Città anche in Italia aveano anfiteatro , e che parecchi Letterati illustri presero sbaglio nello chiamare rovine d' anfiteatro i ruderi , che a tutt' altro edificio spettavano , rese timidi per avventura di troppo alcuni nel pronunciar la sentenza loro sopra gli avanzi equivoci , che pur dal volgo , e per lunga tradizione d' anfiteatro si credevano. Si accorderà di buon grado all' insigne cittadino , ed illustratore di Verona , che non tutte le Città riguardevoli dell' Impero Romano avessero mole sì vasta e sontuosa; che i gladiatorii spettacoli, i venatorii , i combattimenti di fiere fossero bensì sparsi quasi per ogni dove , e che da' Presidi , da' Governatori delle Provincie , e talvolta da' Partico-

Vedi Durandi
Piemont. Cisp.
pag. 144. e pag.
366 in fine.

Maffei degli
Anfiteatri lib. I.
cap. 7, e lib. I.
pag. 103.

lari ancora s'usassero di dare al Popolo; ma che dar si potevano ne' Septi, ne' Circhi, ne' Fori. Ciò nulla ostante, non si opinerà col MAFFEI, affermando, che fuori di Roma, solamente Nimes, Capoa, e Verona mostrino d'anfiteatro sicure reliquie. Certi avanzi di antichi edifici sono tanto caratteristici, che eziandio nello stato del maggiore loro deperimento insegnano di che facessero parte una volta. Per poco che s'abbia l'occhio avvezzo alla contemplazione delle antiche rovine, distinguesi, che a teatro di forma qualunque vogliasi immaginare, non s'appartengano quelle, che noi abbiamo assegnate all'Anfiteatro Pollentino. Le vestigia poi che d'un Teatro in Pollenza istessa si veggono, vieppiù accertano l'esistenza d'un Anfiteatro, non essendo credibile, che in un Municipio due insigni teatri vi fossero. Nè tampoco si dirà, che le rovine, di cui fo parola, spettassero ad un Circo, quantunque il Cavalier BONINO presuma esservi stato anche Circo in Pollenza. Troppo si distinguono le traccie d'un Circo dalle traccie d'un anfiteatro. Basta osservare di volo l'andamento delle mura laterali. Nei Circhi sono in linea retta, non si curvano, che ai due capi, e non havvi regolar curvatura, tranne dalla parte corrispondente alle Carceri, le quali accennavano soltanto una leggiera semicurva, affinchè i destri aurighi guidando i cocchi, che ne escivano, potessero, percorrendo lo spazio medesimo intorno alla Spina, giungere veloci; e del pari alla Meta, evitando d'urtarla colle fervide ruote. In

Bon. Pollentia
rediviva.

Vide Panvin.
De ludis circen-
si. Bianconi Cir-
co di Caracalla.
Guattani, Roma
antica, ed altri.

diverso modo erano situati gl' ingressi. Due lateralmente alle Carceri tra gli Opidi, ed i Portici, ed il terzo verso la metà d' uno de' muri di fianco, che detto veniva porta Libitinaria; stava il quarto sotto alle carceri, ed il quinto in fondo del Circo, per dove entravano forse le pompe Circensi. Nell' Anfiteatro due sole erano le porte spaziose, e magnifiche per gli Spettatori, e locale per lo più alle due punte dell' ovale. Per lo più dico, giacchè Anfiteatri si trovarono con magnifico ingresso in un de' lati. Segno di Spina, e di Meta non s'incontra nell' Arena dell' Anfiteatro Pollentino. Molte altre cose potrei quì notare, e specialmente che dagli abitanti della moderna Pollenza si chiama tuttavia Colosseo il sito occupato dalle rovine dell' Anfiteatro; se a togliere ogni dubitazione non bastasse la perfetta forma elittica, che mostrano i ruderi, e la densità loro atta a sostenere i Gradi. I frantumi delle mura circolari non sovrverchiano il suolo; epperchè convien calare nella Cavea quasi in una piccola valle circondata in cima da un viottolo d' ampiezza irregolare coronato da rustici casolari, in figura elittica anch' essi disposti, e che tutti posano sopra le reliquie dell' Anfiteatro. A dispetto delle varie difficoltà, che il luogo presenta si potè raccogliere, che la figura dell' Anfiteatro Pollentino è delle più eleganti, e proporzionate. Quantunque non delle più ampie, e nulladimeno capace a poter contenere assisi su' gradi circa 17000 spettatori. La figura della Cavea presenta un' Ellisse d' assai elegante

forma, molto più bella, che non è la forma dell'Arena di Verona a' suoi capi troppo acuta; difetto generato dalla *curva* della *grande Ellisse*, ch'esternamente mostra il recinto de' portici, nel determinare la quale per avventura l'Architetto non avrà badato, che i diametri *conjugati* debbono avere una relazione determinata fra loro, affinchè tolta la parte, che contiene le *gradinate*, non si restringa di troppo l'interna Ellisse della Cavea, cioè l'Arena, e che in fine le *ordinate*, ossia *raggi*, li quali costituiscono i *centri* di sostegno, e dei vani, siano fra loro uguali.

Queste osservazioni non isfuggirono dalla mente dell'avveduto Architetto, che dell'Anfiteatro Pollentino segnò gli iconografici delineamenti. Egli ha stabilito il diametro maggiore della grand' Ellisse di palmi 552, il suo conjugato palmi 414 fra loro nella proporzione di 4 : 3 proporzione, che secondo LEON BATTISTA ALBERTI, formava quella che pegli anfiteatri dagli antichi era praticata. Palmi 102 assegnò alla lunghezza dell'*ordinata*, nella quale sono contenuti i Gradi, le Precinzioni, ed il Podio; misura uguale alla metà del diametro minore della Cavea. Lo stesso autore ci riferisce, che la densità del muro della cinta esterna debbe essere la decimaquinta dell'altezza dell'edifizio, nella quale sono contenuti tutti i gradi. Tali proporzioni furono conservate nel nostro Anfiteatro; poichè per quanto possa essere l'altezza de' gradi del podio, e del muro superiore, che forma attico, non potrà essere stato maggiore di

Alberti Architettura lib. 8, cap. 8.

palmi 105, essendo grosso il muro palmi $6 \frac{3}{4}$. Dalle fattesi ricerche non abbiamo potuto scorgere, oltre all'anzidetto muro, altre sostruzioni di muri, o pile di portico, cosicchè per le regolari misure sopra riferite possiamo affermare, che un solo ordine di portici esterno decorasse questo Anfiteatro; ma che due fossero gli ordini de' gradi interni, e mancasse di loggia superiore.

Il podio del nostro Anfiteatro doveva essere alto, non essendovisi potuto dalle fatte escavazioni scorgere nell'interno dell'Arena vestigia di sostruzioni atte a reggere un altro ordine di gradi. Tale pratica, sebbene possa essere alquanto difettosa per la vista, riesce molto più propria, e sicura nel caso de' combattimenti delle fiere. Siffatto Podio non costringeva a praticare nell'Arena le palificate per difesa degli Spettatori: inoltre dovendo l'Anfiteatro pure servir di Naumachia, il Podio formando un più alto labbro al gran vaso, è più opportuno a contenere una grande massa d'acqua. Così far si dovea nel nostro Anfiteatro, poichè l'acquedotto non essendo elevato, non si poteva far salire l'acqua oltre al livello della sua soglia, senza grave dispendio nelle macchine; fu perciò di tutta necessità escavare nel seno del terreno la Cavea, acciò facesse bacile per contenere la mole d'acqua necessaria; epperchè anche in oggi si discende come in una valle per portarsi nell'Arena, nella quale anticamente si sarà disceso col mezzo di parecchi gradini, come nelle Naumachie.

Queste naturali circostanze inducono a credere, che tutte le sostruzioni ritrovate, ridotte in oggi ad uso di cantine dagli abitanti, siano mura di fondamenta, fra cui abbiano escavata la terra; principalmente perchè non si scorge segno, ch' esse mura mai siano state intonacate, e non se ne vede alcuno de' ritagli de' pilastri, nè di attaccature di scale, e simili altre opere solite praticarsi fuori terra: finalmente che le aperture di porte siano opere moderne, come lo sono i voltoni delle cantine esistenti, non comprese però quelle, che hanno il loro incontro nel muro del Podio.

Se gli avanzi maestosi del Romano Colosseo, e dell' Arena Veronese lasciano tuttavia in lite gli Architetti non meno che gli antiquarii intorno alle misure, ed all' uso delle varie parti, che componevano quegli edifici superbi; che dire si potrà di più certo da noi, cui rimase dall' età lunga tenue lume appena da poter distinguere gli avanzi d' un Anfiteatro? VITRUVIO accorda, che potevano variarsi alcun poco le forme delle più insigni fabbriche per adattarle al sito. Quanto egli dice si può da noi volgere anche agli anfiteatri. Nè anco per semplice congettura possiamo asserire di qual ordine fosse il Pollentino, indizio nessuno essendoci rimasto dall' esteriore suo aspetto. Ove si tentasse di indovinare con qualche probabilità, lo direi d' ordine Toscano. La semplicità di questo non richiede marmi, e pochi bastar possono pelle basi, pelle cornici, e pei

Vide Vitruv.,
Archit. lib. v.
cap. vii.

capitelli , quando pur far si voglia pompa di sontuosità in que' paesi , che di marmi scarseggiano. Un grosso marmoreo pezzo di cornice appunto Toscana abbiain veduto in Pollenza , lavorato di ottima maniera , che mostra spettasse a fabbrica insigne , il che ci potrebbe condurre a pensare , che i Pollentini l' Anfiteatro loro adornato ne avessero ; ma se tutto l' esterno dell' Anfiteatro stato fosse di marmo , se ne sarebbero ritrovati pezzi in quantità maggiore , per quanto nei bassi tempi siensi adoperati i marmi per formar calce , il che avvenne in Roma istessa di statue pregievolissime , come s' impara dalle Memorie di FLAMMINIO VACCA. Oltre il frantume di cornice s' è incontrato altro marmo , che forse spettava all' Architrave , marmo segnato con un incavo a coda di rondine per contenere quelle chiavi di ferro , che s' impiombavano , ed insieme connettevano i diversi pezzi. Parecchie di tali chiavi si estrassero dalle Romane fabbriche , ed una dall' Arco Secusino fu , parecchj anni sono , fatta togliere dal Direttore della nostra Classe il signor GIANFRANCESCO GALEANI-NAPIONE , e si conserva nel Museo Torinese. Troppo è distante Pollenza dalle cave di marmi , e quando il Pollentino Municipio avesse mostrata la dispendiosissima magnificenza di un Anfiteatro tutto marmoreo , tanto sfoggio non si sarebbe passato sotto silenzio dalli Scrittori contemporanei. Se ciò che rimane dell' Anfiteatro è d' opera laterizia , tranne per avventura le basi , i capitelli , e l' sopra ornato ;

Vid. Nardini,
Roma antic. vol.
ultimo memot.
di Flamminio
Vacca.

d'opera laterizia parimenti ne sarà stato l'esterno di ordine Toscano, come il più convenevole alla semplicità dei materiali. Che anzi senz'ordine alcuno, ma con portico sostenuto da' pilastri siensi innalzati anfiteatri, ci viene insegnato da quello d'Otricoli pochi anni addietro scopertosi, del quale diede il disegno nella sua Roma antica il GUATTANI. Se tale disegno punto non inganna, l'Otricolano anfiteatro era nella semplicità sua elegantissimo; e siccome più degli altri rispettato dal tempo, contraddice all'asserzione del MAFFEI, che oltre modo ne restrinse il numero, e mostra che non in tutti s'osservavano con iscrupolosa esattezza le forme istesse, e la struttura medesima, giacchè questo in cambio d'aver le porte in fondo agli ovali, ha tre ingressi in mezzo alla cavità d'un fianco, conducenti al secondo piano dei portici, con archi, i quali interrompono il giro dei Gradi, e formano un sito distinto sopra il Podio. Dove poi il Romano, e 'l Veronese avevano le porte principali, quello d'Otricoli addita un ingresso minore pei Gladiatori, e per le fiere. Come tutti gli altri anfiteatri, così pure il Pollentino sarà stato provveduto di sotterranei Condotti, sia per estrarre le immondizie, e dare scolo all'acqua piovana, che per introdurvi al bisogno acqua di fiume. Non s'ignora, che il Colosseo riducevasi talvolta ad uso di Naumachia per fingere navali combattimenti, e questo spettacolo altrove si sarà imitato. Segno d'un Condotto, che sboccava nell'Anfiteatro Pollentino si notò da un recente Scrittore Piemontese.

Roma antica
parte II. pag. 32.

Corso del fiume Pesio del Prete Nallino, pag. 163.

Claud. paneg. 2, in consul. Man. Tertull. de spectaculis cap. X.

Maffei degli Anfit. lib. I. cap. XIV, pag. 150.

Svet. in Tib.

tèse, in una cert' opera, che ha per titolo il Corso del fiume Pesio. Altrove cercheremo donde la origine sua traesse il Condotto, paghi di quì indicare, che non ne mancava il nostro Anfiteatro, e che avrà avuti perciò anche i compluvj, ed i pozzi coperti, che soleano praticarsi in mezzo dell' Arena. Moltissimi tra gli Scrittori antichi narrano a che servissero gli anfiteatri, ma quì vuolsi richiamar alla mente dei Leggitori, che in essi luogo aveano non pure i gladiatorii ludi, ma le caccie ancora, e quindi non a Marte solamente, ma a Diana, secondo che affermano CLAUDIANO, e TERTULLIANO vennero consecrati; che anzi pare che giustamente asserisca il MAFFEI, che non l' Anfiteatro, bensì gli spettacoli, che in esso si davano, si dedicassero a quelle varie Divinità, di cui più erano creduti proprii. Il sapersi, che antico era in Pollenza il culto di Diana, ci può trarre in sospetto, che il nostro Anfiteatro fosse nell' origine sua venatorio; e che abbia quindi servito a' ludi gladiatorii, ed anche siasi convertito all' uopo in Naumachia, mercè l' Acquedotto ricordato da noi. Avvegnachè da SVETONIO si ricavi quanto si compiacesse i Pollentini dei Gladiatori, sembra peraltro, che fossero le caccie l' occupazion loro più gradita, e 'l culto, che a Diana prestavano, e 'l collegio de' Cacciatori a supporre c' inducono, che per dar caccie solenni avessero specialmente eretto l' Anfiteatro. Una iscrizione rapportata dal MAFFEI, da cui s' impara come una Veronese Matrona per nome

Licinia abbia lasciato per testamento, che si celebrasse nell'Arena una caccia di fiere, e che vi fosse collocata una statua a Diana Preside d'ogni caccia, non ci lascia chiamar in dubbio, che gli spettacoli venatorii si considerassero quasi un onore renduto agli Dei. L'uso degli anfiteatri allor cominciò ad introdursi, quando non più contenti i Romani di tre, o quattro paja di Gladiatori, che nei Fori, o davanti i Sepolcri combattessero per onorar le ceneri di qualcheduno, ne vollero vedere a centinaia perdere il sangue, e la vita. Osserva il QUATTANI, che conosciutesi le fiere dell'Africa in seguito alle guerre Numidiche, Egiziane, Cartaginesi, si volle vederle insieme combattere, e dar loro la caccia; al che richiedevasi luogo non solamente spazioso, ma circolare per comodo degli Spettatori. Una lettera di PLINIO il giovane, in cui racconta, che un certo Massimo per onorare la morte della sua moglie defunta avea destinate moltissime Pantere affine di darne uno spettacolo anfiteatrale in Verona, ci prova, che non Roma sola facea venir le fiere da lontane regioni. Ove concedasi, che il Polentino Anfiteatro stato sia e gladiatorio, e venatorio, in quale età fu retto, e da chi mai? Quantunque la forma, e l'uso degli anfiteatri creder si voglia antico molto, e dagli Etruschi derivata ai Romani; quantunque il P. PAOLI abbia dato il disegno, e la pianta di un vetustissimo anfiteatro di Pesto, pretendendolo per

MaR. loco cit.
pag. 149.

Roma antica
parte II, pag. 15.

Ved. Plin. lib.
6, epist. II.

modello degli altri, ignorasi peraltro la precisa origine degli anfiteatri in Roma. Si sa, che principiarono poco prima della decadenza della Repubblica; che cominciarono a fabbricarsi di legno, quindi di pietra, ma per le ragioni addotte dal MAFFEI sembra che non siesi veduto anfiteatro stabile prima de' tempi di Tito; e perciò dopo que' tempi si dee cercare l'epoca dell' Anfiteatro Pollentino, nella quale indagine non siamo ajutati nè da lapidi, nè da medaglie, nè da testimonianza d'antico Scrittore. La smania di fabbricare anch' essa soggiace allo impero di una specie di moda; domina più in certi spazj di tempo, in altri meno, e molte circostanze concorrono a porla in moto, od a lasciarla in riposo. Presso i Romani fu grande nell'età di Augusto, prese nuovamente vigore in quella di Adriano, mostrossi ancora gagliarda nell'età di Diocleziano; ciò peraltro non esclude, che anche sotto gli altri Imperatori s'ergessero sontuosi edificii. Dovendosi da noi escludere la prima epoca dell'Architettura Romana sotto gli Imperatori, cioè quella di Augusto, sapendosi, che fu Vespasiano il primo, che abbia eretto un anfiteatro stabile, nè parendo probabile, che tosto siesi nelle provincie imitato l'esempio suo, rimane il cercare dopo il tempo de' Flavii, a qual epoca spetti l'Anfiteatro Pollentino. Non si ignora, che Adriano di magnifiche fabbriche decorò non solamente Roma, e Tivoli, ma le provincie dell'

Impero , così che , vedendosi il nome suo in tante pareti scolpito , fu piacevolmente quell' Imperatore soprannominato *Erba parietaria*.

Moltissimo aver edificato Diocleziano , asseriscono gli Scrittori dell' Istoria architettonica. Ciò nulla ostante nell' età di questo Imperatore non si vuol fissare l' Anfiteatro di Pollenza. Già troppo era a' tempi di Diocleziano afflitta l' Italia , e sconvolto l' Impero ; già erano di molto decadute le arti , e quantunque il genio di chi regna spesse volte passi ne' popoli soggetti , pure mal si poteva seguire da' travagliati Municipii , i quali aveano forse di già obliate le antiche idee. Convien perciò restringerci alla second' epoca , vale a dire intorno all' età di Adriano , o poco dopo. Fu questo uno de' più avventurati periodi di tempo , che abbia goduto l' Italia per la pace , e la tranquillità , in cui si riposò ; parecchie iscrizioni , che si scoprirono in Pollenza sono a questo da riferirsi , in questo periodo era Pollenza pacifica , commerciante , florida ; e se la pace , il lusso , lo splendor della vita dan moto , ed energia alle bell' arti , abbiain ragion di congetturare , che in questi tempi felici innalzato siesi l' Anfiteatro. Sarebbe opera perduta l' indagare chi ne sia stato l' Architetto , mentre a uopo tale memoria non ci resta , che giovare ci possa ; ma non mi opporrò a chi presumesse , che l' Anfiteatro fosse stato innalzato dal Municipio Pollentino. Se opera fosse stata di qualche Imperatore , non si sarebbe taciuta dagli Scrittori della vita di lui. Non

mi è nota medaglia, che parli d'Anfiteatro in Pollenza fra quante si scopersero nella campagna Pollentina. Taluno potrebbe pensare, che si debba l'Anfiteatro al Collegio dei Cacciatori, ma è difficile, che fosse tanto potente una tale Società da supplire al dispendio di sì gran mole. Mentre aspettiamo, che il tempo ci scopra qualche prezioso monumento in pietra, od in metallo opportuno a sparger luce sopra questo punto di patria antichità, noi concediamo volentieri al commerciante, ricco, e splendido Municipio Pollentino la gloria d'aver innalzato un Edificio emulatore della magnificenza de' Cesari, e del fasto di Roma.

ICNOGRAFIA DELL' ANTICO



ARTICOLO II.

Teatro.

Ignoto è l'Autore, ed è l'epoca ignota del Teatro, le cui maestose rovine sorgono ad onta del tempo divoratore tuttavia fuori terra ad un'altezza considerabile. Sono circa un mezzo miglio distanti da quelle dell'Anfiteatro, ma pure considerar si possono ancora nel recinto del villaggio, perchè vicine a parecchi abituri. Il BONINO ne ha parlato con sì vaghe espressioni, che applicar si possono egualmente ad un Teatro, ad un Anfiteatro, ad un Circo. « Adhuc enim, così egli, » *solo prominent* inter cetera (*vestigia*) insignis circis » theatralis populi ludis et spectaculis addicti clara » argumenta » La voce *prominent* sembra indicare le rovine del Teatro, giacchè quelle dell'Anfiteatro sono eguagliate al suolo, e nel suolo s'affondano; ciò nulla ostante avrebbe egli potuto chiaramente spiegarsi, mentre cita LODOVICO DELLA-CHIESA, che nell'Istoria sua del Piemonte racconta vedersi in Pollenza gli avanzi d'un Teatro, e questi sono tali, che non si possono ascrivere a verun altro Edificio. Il disegno topografico de' ruderi ricavato dal signor Randoni basta a convincere i leggitori della verità della nostra asserzione. Vi si mostra il segmento di circolo, con parte dell'elevazione de' sedili distrutti, tramezzo a cui le scale si

Vide Bonin.
Horæ subcessivæ
ibi Pollent. re-
diviva.

scorgono diroccate , che dai corridori conducevano nella precinzione per quindi salire nei cunei.

Vide Caylus,
tom. III, IV.

Non si dirà , che il Teatro di Pollenza gareggiar potesse col Teatro di Marcello , di Balbo , e di Pompeo ; ma soltanto essere stato il Pollentino Teatro tra i più regolari , e migliori , che nei Municipii da Roma lontani , e di là da' Monti , e nelle Gallie siensi costrutti.

Vid. Vitruv.
de architect. lib.
V, cap. VI, VII.

La figura del nostro Teatro è perfettamente semicircolare. Le gradinate , i cunei , le scale sono esattamente disposte , come insegna VITRUVIO. Il Podio non compie intieramente il Semicircolo per dare un più ampio accesso all' Orchestra. Della Scena mancano del tutto le vestigia ; ma questa soventi volte si formava co' legnami , e con tele dipinte. Che non sempre fosse stabile , e di pietra la Scena , anzi che talvolta si mutasse nel tempo della declamazione , ne abbiamo cenni da VIRGILIO , e da OVIDIO. Parla il primo delle Scene laterali , che in forma triangolare s' aggiravano sopra perni fissi , presentando secondo l' occorrenza una delle tre fronti sul pulpito . . .

Vid. Georgic.
lib. III, vers. 24.

Vel scena ut versis discedat frontibus . . .

Ovidio poi sembra , che ragioni delle tele , che costituivano le Scene di mezzo , e la tenda principale , ove per indicare in qual guisa sorgessero dalla terra i guerrieri prodotti dai denti del serpente uccisosi da Cadmo , asserisce , che fuori spuntavano come in Teatro allo svolgersi della tela , che costituisce la Scena ,

si veggono poco per volta apparire le varie forme, ond' essa Scena è dipinta.

.....

Tegmina mox caput picto nutantia collo :

Ovid. Meta-
mor. lib. III.

Mox humeri , pectusque , onerataque brachia telis

Existunt : crescitque seges clypeata virorum :

Sic ubi tolluntur festis aulaea theatri ;

Surgere signa solent , primumque ostendere vultus :

Caetera paulatim , placidoque educta tenore

Tota patent

Si vedono però i ruderi de' muri del Proscenio, l'apertura del quale era maggiore del diametro del circolo, che stabilisce il Podio; cosicchè la lunghezza del pulpito comprendeva tutto il primo ordine dei gradi, ad imitazione del Teatro di Marcello in Roma, e di quello di Pola nell'Istria, nei quali non si è seguita la regola di VITRUVIO, che nè anco si trova osservata nel Teatro Ercolanese. Forse gli Architetti di tali Teatri s'avvidero, che, seguendo con iscrupolo la Vitruviana regola, troppo grande numero di Spettatori non avrebbe goduta la rappresentazione, e principalmente coloro, che nei cunei vicini ai muri del proscenio si fossero posti a sedere. I ruderi dimostrano, che fosse questo Teatro fiancheggiato da portico, il quale cingendo il retroscena, l'un a l'altro lato univa. Due soli ordini di sedili componevano tutta la gradinata divisa da una Precinzione coperta, formante un corridore, a cui si avea l'accesso dalle scale

che mettevano sotto il portico. Nel muro verso la Cavea sette erano le porte, o vomitorii, corrispondenti alle scalette de' cunei, per le quali si discendeva ai sedili del primo ordine de' Gradi, ove stavano i Magistrati, ed i Cavalieri. Di prospetto a questi vomitorii cinque ampie scale (delle quali i ruderi appariscono), mettevano sopra una loggia sostenuta inferiormente da arcate simili al portico, e pel lato interno chiuse. Decoravano queste la parte esteriore del Teatro, e da esse si poteva avere l'adito alle diverse Taberne.

Dall' uno all' altro lato delle medesime partivano altre scale minori, che davano l'accesso ad altra Precinzione superiore, la quale teneva luogo di Loggia interna, e per cui si andava ne' vomitorii, onde poi si discendeva per le scalette dei cunei a' sedili di secondo ordine di Gradi. Avvegnachè di queste Loggie, scalette, e del secondo ordine de' Gradi non vi siano rimaste vestigia, ciò nulla ostante la nostra supposizione non può andare lontana dal vero, poichè altro mezzo non vi sarebbe stato per poter salire al secondo ordine de' Gradi: nè l' antichità è priva di simile ripiego, dacchè esempio n'abbiamo nel Teatro Ercolanese.

Il maggior diametro interno, nel quale sono comprese le gradinate del Pollentino Teatro è di palmi 335, quello dell' Orchestra palmi 167, l'apertura del Proscenio palmi 242, l'elevazione totale poteva essere di palmi 68 circa, ed era capace di contenere 6000

persone, non compresi coloro, che nell' Orchestra sedevano. La semplicità di questo Teatro non era capace di alcun ordine di architettura. Non si trovò nelle escavazioni fatte pezzo di pietra lavorata: conviene perciò dire, che gli ornamenti fossero tutti di opera laterizia detta da VITRUVIO *pseudisodomæ*, ossia opera a sacco, come sono per lo più tutte le mura antiche, che in Pollenza s'osservano.

Ciò nulla ostante si aggiungano a quest' Edificio i passeggi scoperti, ne risulterà un Teatro di non comune magnificenza, eziandio presso gli Antichi. Ad una mediocre distanza dall' Orchestra, e quasi in fronte de' sedili s'osservano le traccie laterizie di un piccolo parallelogrammo diviso da un muro nel mezzo. Se tale rovina fosse locata di traverso, e più vicina all' Orchestra creder si potrebbe un avanzo della sostruzione della Scena, ma guardando l' Orchestra con un de' lati più brevi, ed in troppa distanza dalla medesima, mi fece nascer pensiero, che esser potesse per avventura un Tempietto di Bacco, cui i scenici ludi soleano dedicarsi. Simile Tempietto avrebbe formato il principale decoro dei passeggi scoperti dietro la Scena, chiamati da VITRUVIO *Hyptaeræ ambulationes* annessi ai portici; passeggi, che erano poi terminati da altri portici, Vitr. lib. v, cap. ix. cosicchè avrebbero figurato un cortile bislungo, scoperto con un vago Tempietto nel mezzo circondato di viali d'alberi. Il Tempio di Bacco in vicinanza del Teatro ricordar dovea l'origine del Dramma, l'attiche

Vitruv. lib. I.
cap. VII, et lib.
V. cap. IX.

campagne, le gare de' lieti Contadini, il capro immolato, e le canzoni, e le maschere villerecce, e il tripudio delle vendemmie. Doversi il Tempio di Bacco porre in vicinanza del Teatro ci viene insinuato da VITRUVIO. Loda egli il Teatro d'Atene, perchè dietro i portici avea un Tempio a tal Nume dedicato, ed un piccolo Teatrino detto l'Odeo, ove si provavano i Musici. Usavasi collocar ne' Teatri, ai lati del pulpito, un' ara a Bacco, ed una talor ad Apolline, Nume tutelare del canto; e queste si tenevano come sacre, e servivano parimenti d' asilo. Ara marmorea, ed a Bacco appunto dedicata si ritrovò in Pollenza pochi anni addietro, or posseduta dal signor Caissotti Chiusano nella sua villa di Pocapaglia, non molto da Pollenza distante. Osservasi in quella scolpito un capro rodente una vite. Questo Dionisiaco simbolo non è accompagnato da lettera alcuna, onde rilevarne la dedicazione, e l' uso; ma si può sospettare, che l' Ara servisse di piedestallo alla Statua di Bacco, poichè sopra le Are venivano talvolta i simulacri collocati. Ciò nulla ostante che abbia essa avuto luogo nel Teatro, non havvi ragion di affermarlo, tanto più per essere troppo piccola. Bensì con fondamento maggiore dirassi, che al Teatro spettassero certi vasi di bronzo, o di rame in forma di campana, con due anse, o manubri verso il fondo loro scavatosi nei campi di Pollenza. Vasi di simil foggia allora si cominciarono ad introdur nei Teatri, quando questi s'innalzarono stabili, e sontuosi. S' ignora al-

meno da noi, se prima s'adoperassero. Rappresentavansi le tragedie, e commedie di giorno, a Cielo scoperto, in sito amplissimo. Onde, affinchè gli Attori fossero e veduti, ed intesi agevolmente dal numeroso Popolo, calzar doveano nelle tragedie il coturno, che molto accresceva ad essi la statura, od il socco nella commedia, che d'alcun poco ancora li rendeva maggiori. Perchè poi non se ne ismarrisse la voce, usarono di coprirsi non il volto solo, ma di cacciar tutto il capo in certe pesantissime maschere di legno, affine di proporzionare la loro testa all'altezza del resto della persona, ond'è, che *personati* si dissero gli Attori quando erano in scena; e queste vuote maschere furon appellate *larve*, ed *apparenze*, in latino *species*, come risulta da quel luogo di Fedro, in cui si finge essere un lupo entrato nell'officina d'un Artefice di tali maschere, avervi per entro gettata la zampa, e facendola rotolare aver sclamato *oh quanta species hominum cerebrum non habet!* Se la voce dovea escir distinta dalla maschera, conveniva, ch'essa mostrasse una deforme apertura di bocca capace a contenere certi tubi somiglianti al varco exterior delle trombe, formati per avventura da lamine di rame, o di altri corpi sonori, dai quali gli Attori soleano a tutta possa spinger la voce accompagnata per lo più da' musicali stromenti. Simile forma di maschere teatrali si apprende non pure da FEDRO, ma da PRUDENZIO, da BOEZIO, e dalle immagini di esse, che in parecchj de' vetusti monu-

Vid. Ficroni
de larvis scenicis
de. . .

Vide Juvenal.
satir. III.

menti s' incontrano. Quanto terribile rendessero lo
aspetto de' Tragici, lo abbiamo da GIOVENALE nella
nella satira terza. Allo apparire de' Tragici sul pulpito
si sgomentavano atterriti i rozzi fanciulli, ascondendo
il viso nel seno materno. Per modificare le tragiche
declamazioni dette da S. CIPRIANO *magnas tragicæ
vocis insanias*, ed assoggettarle a certa armonia, quei
vasi di rame sopra mentovati venivano posti in alcune
cavità praticate nell' alzata dei sedili, e raccomandati
a' lati del muro, mercè i notati manubrii. Si poneano
rovesci col labbro sollevato verso la scena, e soste-
nuto da un cuneo. Credevasi, che in essi percotendo
la voce degli Attori, più sonora quindi si diffondesse,
e più armonica. La maniera di tratto tratto disporli

Vide Vitruv.
lib. V. cap. V.

in cerchio su pe' sedili si ha da VITRUVIO, e meritano
d' essere consultate le note del GALEANI apposte a
questo luogo del latino Architetto. Si pretende, che il
Teatro di Teormina nella Sicilia possa anch' oggi in-
dicare agli antiquari il collocamento, e l' uso, che si
faceva dagli Antichi de' vasi sopra descritti. Noi ne
abbiam fatto parola per mostrare, che i Pollentini
non pure de' giuochi anfiteatrali, ma d' ogni genere
ancora di teatrale spettacolo si diletta vano, diletti,
che d' ordinario non si trovano che in grandi, e
doviziose città. L' autore della *Pollentia rediiva* sup-
pone, che un Circo vi fosse in Pollenza, ma pare
a noi essersi egli ingannato, e dal non trovarsi vesti-
gio di Circo, e dal silenzio degli altri Scrittori; quan-

Vide Bonin.
Mora subcessiva
Pollent. rediiva.

tunque assai prima degli Anfiteatri, e dei Teatri siensi fabbricati Circhi di materia stabile, ove Roma si prenda per esempio. Vero è che trattone il DELLA-CHIESA, nessun altro avea parlato senza esitare del Pollentino Teatro. Le rovine dell' Anfiteatro più celebrate chiamarono gli sguardi de' curiosi, quindi l'opinione invalsa, che talvolta l' Anfiteatro fossesi scambiato pel Teatro, fe' sì, che trovatesi le rovine di quello più nessuno gisse in traccia di questo.

Il vedere, che tutte quasi le rovine, che restano di Pollenza, accennano l'istessa forma di mura, ci dona un argomento plausibile per supporre, che le fabbriche, di cui ci rimangono avanzi, spettino allo istesso Secolo. Ma come avrebbe il Pollentino Municipio potuto dar di mano nel giro di un Secolo ad opere tante? Risponderò, che saran corsi parecchi anni dalla fabbrica del Teatro a quella dell' Anfiteatro, ma che per avventura fu il Teatro il primo ad essersi edificato, se nell' Impero si seguì l'andamento della Metropoli. Roma ebbe Teatri stabili prima di avere stabili Anfiteatri, ma nè ivi anche quelli si videro prima dell'età di Pompeo Magno, poichè la severità de' Censori s'era opposta agli spettacoli scenici, persuasa, che, in cambio d'alimentar la forza, e l'valor militare, tendevano ad infiacchirlo; e permise solamente per breve spazio di tempo Teatri di legno. Oltre di ciò le belle proporzioni, che accenna il nostro Teatro, par che salgano a' tempi di un architettura

migliore , che non fosse all'età degli Antonini assegnata da noi all' Anfiteatro , edificio innalzato sulle traccie del Colosseo , il quale fu grande sì , e meraviglioso , ma che fu per avventura un degli ultimi sforzi della buona architettura Romana.

ARTICOLO III.

Curia, e Foro Pollentina

A chi parte dal Teatro, e s'incammina verso Ponente s'offrono discosti dall'abitato circa un mezzo miglio in sito alcun poco paludoso dilatate vestigia di parecchi edificj cospicui. Tra le altre macerie s'ergono sopra il suolo le mura d'un ampio paralellogrammo, che da tre lati posano sull'esterno terreno perpendicolarmente, ma dal lato verso Levante, che è un dei lati più brevi, si mostrano in tutta la lunghezza loro aperte, e danno sulla campagna all'intorno per via d'uno spazioso pendio. Presentasi questo a chi giunge in guisa di gradinata; ascesa la quale si trova, che il terreno chiuso dalle mura sta pressochè a livello dell'altezza loro al di fuori. In fronte alla salita, o gradinata, ed in quella distanza, che una proporzione ragionevole potrebbe accordare ad un porticato, o più veramente ad un vestibolo, che decorasse la fabbrica, s'osservano sostruzioni di grosse colonne, che contar si possono in numero di cinque, o sei, ed in numero anche maggiore si troverebbero per avventura, se le algose paludi concedessero lo andarne in traccia. Innanzi a tali sostruzioni di colonne stendesi largo spazio quadrato, che dagli angoli rimasti si può argomentare fiancheggiato da regolari vestigia di muro. A mano destra di chi scende la gradinata, il muro, che

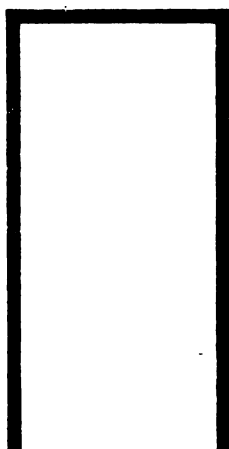
determina lo spazio predetto, vien interrotto da un emiciclo, che per legge di simetria sarà stato ripetuto dalla sinistra parte, dove i ruderi sono nella palude affondati. In faccia alla gradinata lo spazio si termina da parecchi muri paralleli, che vanno ad ismarrirsi nella campagna, ma che tutti volgono le cime verso la gradinata, e serbano una perfetta eguaglianza, come eguali sono le distanze, che passano tra di essi, per quanto si può giudicare coll'occhio, senza discendere alle misure. Tutti questi ruderi poi, tranne quelli del parallelogrammo, non punto soverchiano il suolo, e lo segnano solamente. I ruderi, che il parallelogrammo compongono, all'aspetto si direbbero d'un Tempio magnifico d'Apolline, o d'altro non volgar Nume, ma di tale, che fosse ascritto fra li Dei maggiori. Ragiona VITRUVIO del sito de' templi relativamente ai punti del cielo; e vuole che la statua del Nume sia volta colla fronte verso Ponente, affinchè gli accorrenti riguardino, ad un' ora, e l'Oriente, e il Simulacro. Esige il Romano Architetto, che ciò si abbia per norma, dovunque la natura del luogo il permette. Così fatta regola non era di privata ragione, e molto meno un capriccio di VITRUVIO, ma adottata quasi da tutta l'antichità. Le gentilesche Nazioni l'appresero per tradizione dai Patriarchi, e dagli Ebrei probabilmente, vedendosi che non la trasandarono i primitivi Cristiani, i quali nelle Chiese loro l'Altare collocavano in modo che chi pregasse, dovesse mirare all'Oriente, perchè

Vitruv. lib. 4.
cap. 5. pag. 148.

ICNOGRAFIA DE' RUDERI DEL TEMPIO DI BACCO



ICNOGRAFIA DE' RUDERI DEL TEMPIO, E FORO



nelle sacre pagine Oriente appellavasi più d'una volta il Salvatore. Abborrirono i Cristiani tutto quanto chiamar potesse alla fantasia del Culto Gentile, e ciò nulla ostante continuarono a porre gli Altari nella guisa, con cui le Are collocarono i Gentili; quindi è uopo d'affermare, che parecchie usanze non già dai Gentili passarono ne' Cristiani, ma che da' Patriarchi per rimotissime tradizioni i Gentili le apprendessero, le corrompessero, ed i Cristiani poi alla primiera loro purità le restituissero. Nell'incertezza peraltro, che i ruderi del parallelogrammo esistenti di fronte al Foro possano essere le sostruzioni di una Basilica, o d'un Tempio, parmi essere convenevole d'opinare, che fossero state d'un Tempio. Dalle escavazioni fatte si è riconosciuto, che ad una altezza pressochè orizzontale alla campagna, vi esisteva internamente al sito chiuso da muri un pavimento composto col solito smalto detto da VITRUVIO *runderatio*; chepperò è da credere, che la salita sia stata prodotta da' cumuli delle pietre, e della terra trasportata per ridurre a coltura i campi, i prati all'intorno.

La distanza de' grossi muri, che in faccia al detto parallelogrammo, ed a livello del terreno tuttavia appariscono, saran certamente le sostruzioni della piccola gradinata, e delle colonne. L'avanzarsi queste lateralmente oltre il recinto de' muri fuori terra, danno a credere, che la fabbrica fosse circondata da portico, come alcuni ruderi apparenti verso notte ragionevol-

Virrov. lib. III.
cap. II.

mente dimostrano. È verosimile fosse un Tempio decorato di facciata della specie *eustila ottastila*, poichè nella lunghezza de' muri di sostruzione della facciata ottimamente si comparte; ed appunto due colonne cadono nelle ante de' muri laterali del parallelogrammo, la grossezza de' quali corrisponde al diametro delle colonne, secondo le regole da VIRROVIO alle diverse specie de' Templi assegnate. La larghezza della cella non è sproporzionata per un Tempio, poichè una sola Cappella del Tempio della Pace in Roma aveva di larghezza palmi 121: la cella del Tempio di Marte vendicatore era di palmi 110: il Tempio di Nerva Trajano contava palmi 95 $\frac{1}{2}$: quello d'Antonino, e Faustina palmi 94 $\frac{1}{2}$: quello di Pollenza avrebbe avuti soli palmi 84. Vi si tolgano gli sporgimenti delle colonne de' tabernacoli, che la avranno decorata, la cella diverrà molto più ristretta.

Questo Tempio fu per avventura de' più ornati, e sontuosi. Ciò provano i frantumi delle cornici di marmo bianco scolpite di buona maniera, che nelle escavazioni sonosi ritrovati; ed i pezzetti di marmoree tavolette a diversi colori, che si sono raccolte, fanno pensare, che ne fosse tutto ricoperto.

Tanta magnificenza non sarebbe stata opportuna alla Basilica d'un Municipio; e questa fabbrica manca del segno delle Basiliche, segno caratteristico, cioè della incurvatura del muro pel tribunale, che dovrebbe essere stato nel sito, in cui da un de' lati minori il

parallelogrammo è chiuso verso ponente. Ivi il muro non indica veruna attaccatura, o ligamento d'altri muri delle navate laterali e dell'emiciclo, e delle scale per salire sopra le loggie: inoltre la stessa proporzione del parallelogrammo dupla della sua larghezza non è propria ad una Basilica; poichè, dedotte le navate laterali, la via di mezzo riesciva troppo ristretta, e di figura troppo oblonga. Sebbene poi la sua posizione possa essere conveniente per una Basilica, non sarà impropria ad un Tempio. Quantunque l'aspetto del Tempio sia rivolto verso Levante, e non al Ponente, non si oppone per questo al genere di fabbrica di Tempio, poichè, contro la legge di VITRUVIO, Roma presentava facciate di tempj ad ogni aspetto. E forse la fronte di questo Tempio si dovette esporre contro le regole comuni, perchè potesse all'uopo servir anche ad uso di Curia, e di Basilica, come in certe occasioni si praticò in Roma istessa. I Pollentini bramando, che il loro Foro, che per ragioni a noi ignote non poteva locarsi altrove, fosse decorato colla facciata d'un Tempio, vollero, che l'Architetto lo disponesse in maniera che potesse anche servire di Basilica, di cui abbisognavano, senz'esser costretti alla spesa enorme, che importavano le Basiliche propriamente dette.

Da iscrizioni rapportate dal chiarissimo nostro signor Durand. Piem. Cispad. artic. v. pag. 147. DURANDI s'impara, che in Pollenza Edili vi erano, Questori, ed altri Magistrati formanti l'ordin principale dei Municipi, e non s'ignora, che i Municipi

rappresentavano in piccolo la immagine della Metropoli: Quindi era mestieri di un grande Edificio, perchè i Personaggj componenti il primo ordine dei Cittadini si raccogliessero a consiglio per deliberare intorno agli oggetti più rilevanti. Insegna VITRUVIO, che l' Erario, le Carceri, la Curia situar si debbano prossime al Foro. Non dà regola per le facciate, bensì parlando della Curia specialmente vuole, che essa corrisponda all' eccellenza del Municipio, ed accorda, che sia quadrata, o bislunga, purchè serva al comodo del Pubblico. Bislungo appunto stato sarebbe il Tempio Pollentino, che servir dovea anche di Curia, ed in vicinanza del Foro; anzi pure fatto ne avrebbe parte, imperciocchè non altro che un Foro può considerarsi quello spazio regolare chiuso da' ruderi in quadratura, che noi abbiamo poco sopra descritto. Diffatti un vestigio di colonna per lungo tratto dall' altre divisa, in cambio di continuarne la retta linea, o di piegarsi all' un de' fianchi dell' Edificio, è diretto all' opposta parte come per cingere il Foro innanzi alla Curia. Che ornar di colonne si dovessero i Fori, e circondarsi intorno intorno di nobile porticato, lo abbiamo dal precitato VITRUVIO. Egli anche ci dice, che sotto i portici doveano aver luogo le botteghe, ed appunto sostruzioni di officine, o botteghe par che sieno stati que' parecchi muri paralleli, le cui cime corrispondono alla facciata della Curia, lasciato peraltro tramezzo uno spazio sgombro, e conyenevole all' ampiezza d' un Foro.

Vitruv. lib. v.
cap. II. pag. 170.

Vitruv. loco
citato cap. I,
pag. 164.

Più mi sembra plausibile questa congettura, che non sia il pensare, che i muri predetti spettassero già ad un castro, ossia militare alloggiamento. È cosa comune, ed opportuna presso gli Antichi, ed i Moderni, che sieno al Foro annesse piuttosto le botteghe, che non i quartieri de' Soldati; avvegnachè le sostruzioni delle botteghe, quando si disponevano dall' Architetto in un getto solo, non molto fossero diverse dalle sostruzioni dei militari quartieri. Gioverà a chiarirsene uno sguardo al disegno, che d'una Curia, d'un Foro, e delle Botteghe vicine ha esposto il GALIANI sulle traccie del Testo VITRUVIANO, ed un altro sguardo alla pianta, che d'un castro scopertosi in Otricoli pubblicò il GUATTANI per vedere la somiglianza, che passa tra la costruzione di queste fabbriche, che hanno di mira un uso tanto differente. Ove si opponga, che la larghezza de' muri paralleli fosse eccessiva per servire ad officine, e botteghe, risponderò, che dietro ad esse, e della medesima larghezza stare doveano certi anditi da potervi dentro situare le scale per ascendere ai piani superiori nelle camere destinate pei Mercatanti, nell' istessa maniera, con cui presume il GUATTANI, che si fossero praticate le scale nel suo Castro Otricolano; se non che nel Foro Pollentino le botteghe doveano stare avanti, cioè mirare la piazza, e dietro le botteghe gli ambulacri. Se di qualche valore si reputano gli argomenti, che ci inducono a credere un Foro cogli edificii attigui ad esso le mentovate macerie di

Guattani Rom.
antico. part. 2,
pag. 5. Bologna
1795.

varia figura , si potrà eziandio rendere ragione più agevolmente di quell' emiciclo , che interrompe il muro laterale. L' emiciclo sarà stato ripetuto per simetria dall' opposta parte , ed avrà servito d' esedra , e luogo appartato alcun poco dai rumori , e dal tumulto , dove potessero più a bell' agio adunarsi coloro , che volessero di qualche affar rilevante tener ragionamento. Siti di questa natura s' introducevano nelle palestre , nelle terme , e forse in altri edifici pubblici per servire alle dispute dei Rettori , e dei Filosofi. Non par quindi , che sconvenevoli fossero agli usi ed all' ornamento d' un Foro. Quando l' esedra si fosse ripetuta dall' altro fianco , e che il Foro fosse stato cinto d' un colonnato , veniva allora il Tempio a mostrarsi sublime in mezzo alle fabbriche , che il Foro costituivano , con le botteghe in fronte , ed ai lati le esedre spaziose. Suppongasì il tutto decorato da un peristilio d' ordine Dorico , non isconvenevole all' indole d' un tal fabbricato ; e vedremo sorgere un Foro magnifico , e degno del ricco Municipio a cui era destinato.

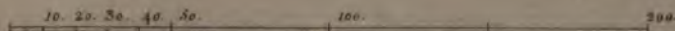
Il disegno del sovra descritto Edificio si vedrà accennato nella carta tipografica dell' antica Pollenza , quì annessa.

Vitruv. loco
citato cap. XI,
pag. 208.

Loco cit. cap.
I, pag. 166.



VEDUTA DEL TURRILIO O TEMPIO DI DIANA



Scala di 200. Palmi Romani.

ICNOGRAFIA DEL TURRILIO

ARTICOLO IV.

Tempio di Diana.

Singolare, epperchè meritevole d'un'attenta considerazione, è la rovina di quattro Edicole, o vogliam dire nicchioni insieme uniti per modo, che la fronte di ciascheduno d'essi rimarrebbe esposta ai quattro principali aspetti del Cielo, ove la nicchia volta a levante chiusa non fosse da un muro semicircolare, dandole così la figura d'una torre. Quindi tuttavia *Turilio* quest'aggregato di ruderi s'appella da Pollentini. S'incontra alla sinistra parte della strada maestra, che da Bra in Alba conduce appiè del Colle di S. Vittoria, lontano a un dipresso due miglia Piemontesi dalla moderna Pollenza. Nel sito, in cui dovrebbero combaciarsi li stipiti delle edicole, rimane aperto un piccolo andito, pel quale si passa nel vuoto, che dietro alla convessità loro si trova. Siffatto Edificio (di cui si espone il disegno), avvegnachè mal concio dal tempo, sorge fuor terra ad una considerabile altezza, ed è posto nel mezzo d'un quadrato spazioso limitato da un denso, ed antico muro, che lascia a certe determinate distanze vedere un tubo di terra cotta per lo scolo dell'acqua. I ruderi della cinta quadrangolare sovverchiano considerabilmente la vicina campagna. Le mura delle edicole mostrano antichità remota, e sono d'opera anche Pseudisodoma; colla sola differenza,

che non è legata dallo strato de' mattoni, e quantunque dense molto, sembra che sieno già state coperte d'un rozzo intonaco, che dovesse poi servir di substratto a più levigata intonacatura; ciò che resta della cinta, lo direi sostruzione. Non si può ad un tratto affermare a qual genere di Edificii questi descritti avanzi spettassero. Qualora la popolar tradizione fosse argomento bastevole a persuadere gli investigatori della erudita antichità, dir si dovrebbe, che le Edicole nostre componessero un Tempio alla protettrice delle Caccie, Diana. Ma incerte di troppo, ed erronee sono spesso fiate le opinioni del volgo, ove non sieno appoggiate a ragioni plausibili. Si potrebbe chiamar in dubbio, che i ruderi soprammentovati d'altro fossero che d'un Tempio, e sospettare, che stati fossero di un Sepolcro, per esservi trovate delle ossa, e perchè da alcuni vecchj del Paese si è asserito, che que' tre nicchioni erano chiusi al pari del terzo, se non fosse ampio tanto lo spazio circondato dal muro di cinta, che non dovea dilatarsi oltre al convenevole, che diceasi *ambitus monumenti*, e notato veniva colle formole scolpite nelle lapidi sepolcrali *in fronte pedes ec.*, *in agro pedes ec.* Oltre di ciò, dove sepolcri di simile struttura s'incontrarono mai? Può bensì essere accaduto, che nelle ultime età dell'Impero, quando, dilatata la Religione Cristiana, andarono in rovina i Templi gentileschi, quest'Edificio abbia servito di sepoltura a que' Pagani, che ostinatamente volevano

attenersi all'antica superstizione; e che in allora si sieno chiusi tre de' nicchioni predetti, mentre uno erasi chiuso a bella posta in principio, come le mura dimostrano per essere dell'istessa indole del rimanente; ma appunto l'essere cadute quelle, che chiudevano gli altri nicchioni, mostra che esse mura non erano della istessa solidità, e forma dell'altre. Spesse volte i gentileschi Edificii servirono a' Pagani di sepolcro. N'abbiamo di ciò un esempio in Pollenza istessa, essendosi scoperta poco fa in una delle cantine, che servivano di sostruzione all'Anfiteatro, una tomba chiusa da mattoni per ogni intorno della profondità d'oncie undici, con entro le ossa d'un cadavero, una lucerna fittile, una rozza moneta, ed una bolla, che par di metallo, della grossezza poco minor d'una noce. Convien dire, che un cadavero pagano vi si fosse sepolto, quando già più non era in uso l'Anfiteatro, quando, dilatatosi il Cristianesimo, cessato era il costume di abbruciar i corpi morti, e quando i Pagani più non ardivano di pubblicamente seguire l'empio loro Culto. Non sembrano i nicchioni avanzo d'una fabbrica pubblica, essendo sgombre le Edicole d'altre macerie variamente disposte prima di giungere al muro, che le cinge. Se di pubblica fabbrica, come di Terme, di Pretorio, di Ginnasio non fecero parte, non l'avran fatta neppure di abitazione privata; poichè è difficile immaginare a qual uso domestico servir potessero quattro nicchioni insieme uniti, e collocati in mezzo d'un vasto spazio.

Chi vuol tener dietro alle regole Vitruviane senza dipartirsene punto nel recar giudizio de' ruderi antichi, sicuramente non riscontrerà, nella nostra, la rovina di un Tempio. Ma è noto, che furono presso gli antichi variatissime le forme dei Templi, e che VITRUVIO di una piccola parte di esse, e delle più regolari ci ragionò. Chi non sa, che dopo l'età di VITRUVIO, e più ancora dopo quella d'Adriano, quanto fu maggiore per alcun tratto di tempo la smania di fabbricare, di tanto scemò il buon gusto dell'architettura, e che colla molteplicità degli Edificii s'intruse il capriccio, e la stranezza? Vita non molto lunga ha il vero buon gusto nelle bell'arti. Le corrompe spesso fiate la brama di voler idear forme novelle. Dovendosi pur operare, è gioco forza, che si dia nel falso, dopo che il vero nelle arti, per essersi renduto comune, e triviale, viene in fastidio. Abbiamo più sopra notato, che l'epoca della maggior floridezza della nostra Pollenza fu quella degli Antonini, ed in questa molto fabbricavasi, ma in troppo degenerare guisa dai tempi migliori. Ciò si fa palese non solamente dalle rovine, che fuori di Roma s'incontrano, ma da taluna di quelle che dentro vi sono, intorno alle quali insigni Architetti vanamente adoperarono la critica per assegnarle ad uno piuttosto, che ad un altro Edificio. Tempio alle Edicole di Pollenza molto somigliante s'è disegnato dall'Editore delle celebrate rovine di Balbek. Chi disegnò un Tempio siffatto, non s'innoltra poi ad

investigar a qual Nume fosse eretto. Noi imitar non vogliamo tale silenzio, e tenendo per certo, che e le quattro gran nicchie, e l' muro quadrato, che ampiamente le cinge, formassero un Tempio, ne cercheremo ora la dedica, e l' uso.

È cosa pressochè dimostrata, che l' Italia tutta nei tempi vetusti, e specialmente la Liguria, e la Toscana erano assai incolte, e selvose. I potenti Romani, che stese aveano sì ampiamente le conquiste loro, obbligavano le fertili Provincie dell' Impero a provveder Roma di grano; ed i poderi loro dell' Italia lasciavano poi in gran parte imboschiti, perchè servissero al diletto delle caccie, considerate dagli antichi come tirocinio di guerra, e diporto d' Eroi. Questi latifondi abbandonati alle caccie, ed alle delizie infeconde, contribuirono, secondo il parere di PLINIO lo Storico, a rovinare l' Italia, *Latifundia perdiderunt Italiam*, ma alimentavano una quantità di cacciagione, sicchè non pure i Grandi aveano Cacciatori tra i Liberti, ma eziandio i Cesari a' Cacciatori loro parecchi privilegi accordarono, esentandoli da molti tributi, onde si dissero immuni, ed i Cacciatori, come parecchie altre professioni, ebbero Collegj. Quindi è, che le fiere selvatiche e feroci nelle Italiche regioni più assai allora abbondavano, perchè non venivano snidate dalla industrie agricoltura, nè da una più umana civilizzazione veniva lor tolto il nutrimento per accrescerlo agli uomini. Per questa ragione ne' sarcofagi, e nelle urne

Vid. Durand.
Cac. Pollentini.

sepolcrali figurate di frequente s'incontrano caccie non tanto di animali mansueti, ma di cinghiali ora divenuti rarissimi, specialmente nell'Italia superiore, dove più accurata è l'agricoltura, e meglio sono divise le proprietà. Più forse che altrove ne' remotissimi tempi dovea essere pieno di boschi il montuoso paese dei Liguri Vagenni, ed abbondevole d'ogni specie di caccia il territorio Pollentino posto al confluente di due fiumi opportuni ad alimentare boschetti di varie piante, e nutrir macchie d'ogni sorta d'arbusti. Un territorio d'indole tale era fatto per invitar gli Abitanti al culto di quella Diva dall'arco nella caccia forte tenuta per custode de' monti, e delle selve. Culto quasi comune ai Popoli tutti, che abitavano l'antico Piemonte, ciò mostrandosi da parecchie lapidi, che di Diana fanno menzione. Insigne Collegio di Cacciatori esservi stato in Pollenza s'impara dall'Opuscolo eruditissimo del dotto signor JACOPO DURANDI, a cui può ricorrere chi bramasse sapere quale specie di Cacciatori fossero i Pollentini, di quali privilegi, e di quali dritti godessero, se la Diana di Pollenza fosse la medesima, che quella de' Romani, e se il Culto di lei fosse stato recato ne' Vagenni dai Galli, o dai Celti. Non si potrebbero più oltre da noi ricordar tali cose senza ripetere quanto venne dal chiarissimo Collega nostro osservato. Bensì a confermare l'opinione sua, a rendere vieppiù chiaro, che il culto di Diana era sparso in tutti i Liguri, a provare, che Diana venia tenuta come il Nume

Vedi Odi di
Labindo.

Del collegio
degli antic. Cac-
ciatori Pollent.
in Piemonte ec.

precipuo d'ogni Nazione Ligustica, riporteremo una testimonianza di Livio. Narrando egli le guerre del Consolo M. Emilio contro i Liguri Apuani, e Frisinati verso l'anno 567 di Roma, ha le seguenti parole:

Postremo coactos in aciem descendere (Ligures) justo praelio devicit in quo et aedem Dianae vovit. Poi se-^{2.}

Vide Livius.
istoriar. XXXIX.

gue . . . *praelio ultimo quo cum Liguribus, signis collatis, conflixit, aedem Junoni Reginae vovit.* Soleano i Romani cercare il rendersi propizii i Numi di quelle Nazioni, contro le quali guerreggiavano, affinchè, cessando di prestar ajuto a' nemici, questi agevolmente potessero esser vinti. In conseguenza di tale superstizione si teneva da' Romani occulto sotto l'arcano più severo il Nume di Roma, perchè, ignorandosi, non potesse invocarsi dagli Stranieri in caso d'ostilità. Ma se il Consolo Emilio votò a Diana un Tempio, convien dire, che Diana fosse de' Liguri la Divinità principale, giacchè in tempo del conflitto, mentre forse era incerto l'esito della battaglia, un Tempio a lei votò per averla propizia; ottenutasi poi piena vittoria dal Consolo, egli altro Tempio votò a Giunone Regina quasi a Nume special de' Romani. E certo pare, che fosse propria de' Liguri feroci, aspri, e nati piuttosto alle prede, ed alle scorrerie, che alla regolata guerra, secondo che FLORO li caratterizza, la Dea Preside de' monti, e delle selve, e che delle caccie solea prender oltre modo diletto. Se dunque era Diana la Divinità dei Liguri tutti; s'esser lo dovea partico-

larmente de' Pollentini abitatori d' un Paese abbondevole d' ogni specie di cacciagione ; se eravi in Pollenza un Collegio di Cacciatori ; se ai Collegj accordavasi spesso volte il diritto di aver Sacerdoti , d' innalzar Templi , di dare Spettacoli solenni ; se per avventura lo stesso Pollentino Anfiteatro fu a Diana dedicato, ~~o~~ almeno le caccie , che in quello si celebravano , abbiamo ogni ragione di pensare , che Diana avesse un Tempio in Pollenza , e che non s' inganni la popolare tradizione nell' aver supposto tal cosa. Rimane a vedersi ora , se le rovine delle tre Edicole sieno più al Tempio di Diana , che non a quello d' un altro Numo convenevoli.

a norma d'un vero Tempio, dal quale il cieco devoto avrà supposto d'aver riportato qualche favore. È certo che soleansi offerire in voto Tempietti, i quali additassero in piccolo l'immagine di un Tempio grande. Ci narrano gli atti degli Apostoli, che Demetrio Argentario tentò di eccitare i Cittadini d'Efeso contro San Paolo, sul timore, che, rovinando il Santo Apostolo colla predicazione del Vangelo l'Idolatria, venisse egli a scapitare assai nello smercio lucroso, che faceva dei suoi Tempietti d'argento agli Accorrenti al gran Tempio di Diana Efesina. Un curioso monumento pubblicato dal CAYLUS ci mostra Diana non solamente con tre faccie, ma sotto la figura d'una triplice statua, cioè di tre simulacri appoggiati ad una colonnetta, il tutto di bronzi. Un simulacro la rappresenta nella qualità di Luna, indicandola tale il segno di quell'astro crescente postole dietro le spalle; gli altri attributi delle altre due statue sono più agevoli a confondersi, ma indicano abbastanza Diana, e Proserpina, ossia Ecate. Il Francese antiquario è di parere, che questo piccolo bronzo fosse la copia d'una triplice statua in grande destinata per un lavario, e che l'originale dovesse esser collocato nel mezzo d'un Tempio, perchè la Dea unitamente ricevesse i voti diversi, che si attiravano li tre suoi principali attributi di Luna in Cielo, di Diana in Terra, d'Ecate nell'Inferno; ed essersi in guisa tale rappresentata per indicare l'unione costante delle qualità di quella Dea. Non parlerò dei

Actus Apostol.
cap. XIX.

Recueil d'an-
tiquité etc. tom.
v.
Antiq. Rom.
p. 186, planche
LXV.

monumenti ne' quali espressa si vede Ecate con tre teste e sei braccia, nè delle iscrizioni, che si rapportarono dal MURATORI, intitolate alle Diane, mentre OVIDIO tre faccie attribuisce ad Ecate, quasi proprietà di lei supposta Preside de' Trivii, egualmente che Giano:

Ovid. Fastor.
lib. 1, eleg. IV.

Ora vides Hecates in treis vertentia partes

Servat ut in terræ compita secta vias.

Essendosi adoperato di rappresentar Diana sotto la forma di tre faccie, e di tre statue, non è strana cosa il pensare, che i Pollentini, le tre statue, che altrove si veggono attaccate insieme per le spalle, od appoggiate a qualche comune sostegno, le abbiano isolate per renderle vieppiù insigni, ed unitele poscia per l'aderenza delle Edicole, venendo in tal modo a comporre tre Templi in un solo, ed apprestando più comodo d'offerir voti diversi a quegli Accorrenti, che amavano di venerare superstiziosamente nella Dea quella tale, anzichè quella tal altra qualità.

Ad oggetto di rendere il Nume popolare, e di chiamar al Tempio numeroso concorso, io congetturo che siensi lasciati fra gli stipiti dei nicchioni que' piccoli anditi, che mettevano capo diètro al breve spazio di mezzo, che ne divide la convessità. Tale spazio serviva per avventura di nascondiglio a' Sacerdoti, che vi si cacciavano per render gli oracoli. Quantunque non siesi veduto da noi segno di buco nelle Edicole onde potesse passar la voce degli impostori per rispondere alle dimande (giacchè le mura sono

ricoperte in gran parte dall'edere folte, che le abbracciano tenacemente, e dai cespugli spinosi e densi, che intorno vi crebbero a contenderne un esame diligente); ciò nulla ostante, ponendosi mente alla proporzione delle Edicole, risulta, che gran parte delle medesime rimane sepolta nel terreno prima di giungere alla base. Nella parte sepolta ben poteva esservi qualche spiraglio, che comunicasse colle statue (vuote forse nell'interno), per cui salendo il suono alla bocca della Dea, ne fingesse i responsi. Diffatti, che un vuoto capace vi fosse sotto le Edicole, che in quello vi esistessero scale, che nel sotterraneo vi si potesse penetrar agevolmente, fu narrato da que' contadini, alcuni de' quali, tuttavia tra' vivi, si ricordano d'esservi stati, e soggiunsero, che si chiusero gli anditi a quel sotterraneo per timore de' gravi sconcerti, che temeva il volgo nel turbare quelle tenebre. Comunque siasi, ciò dimostra, che i Sacerdoti avevano sotto le Edicole il loro nascondiglio per mantener la superstizione. Vuolsi quì avvertire, che quantunque il Culto di Diana sia stato in Pollenza antichissimo, forse recatosi ne' Vagenni dai Galli, e dai Celti, e quasi proprio, ed indigeno di tutti i Liguri primitivi, come par che risulti dalla sopraccitata testimonianza di Livio, dall'indole istessa dei Popoli, e dalla natura del suolo, che essi abitavano; non perciò si dee argomentare, che questo Tempio, di cui parliamo, sia egualmente vetusto. Oltre che abbiamo ragioni di supporre Pollenza di

Parte II, art.
IV. in fine.

fondazione interamente Romana (avvegnachè la Popolazione composta ne fosse in parte da' Coloni delle circonvicine Regioni , i quali l' avito loro Culto v' abbiano trasportato), è probabile , che questo Culto medesimo abbia vestite Romane sembianze , e che in Pollenza a qualche altro antico Tempio di Diana , già dall' età consunto , siesi supplito con questo di tre Edicole composto. La forma sua annunzia l' età degli Allegoristi Mitologi , specie di gente , la quale , ostinatasi a voler rendere qualche ragione del Culto idolatrico sì bizzaro , e sì stolto , si vide in Roma a comparire verso i tempi di Cicerone , fuori escita dalle Scuole stoiche , ed epicuree , crebbe a dismisura a' giorni degli Antonini. Allora si nodrì delle idee d' uno strano , e novello Platonismo , ed era più che mai in vigore , quando al tempo di Macrobio i Pagani tentavano di difendere l' antica loro superstizione , mostrando , che , sotto il velame delle poetiche favole , le forze della natura doveano intendersi dai Filosofi. Nell' età dunque degli Antonini , e quando il cieco Paganesimo , ferito già dalla luce del Vangelo , faceva ogni sforzo per mantenersi in credito presso il volgo , quantunque da parecchi Filosofi impostori già se ne conoscesse l' assurdità , erano diventati gli oracoli tanto più comuni , quanto più aveano perduto di riputazione. Non solamente quasi tutti li Dei , ma gl' Imperatori , ed i supposti Eroi , che ottenuta aveano l' apoteosi , rendeano oracoli. Quindi nella costruzione delle celle dei Tempj .

era divenuta cosa ordinaria l'introdurvi un sito a prof-
ferire gli oracoli destinato. Impostura, che veniva
esercitata ordinariamente dai Sacerdoti, i quali per
sotterranee ambagi givano ad appiattarsi dietro le Are,
e sin dentro le Statue dei Numi, parecchie delle quali
erano vuote. Vuoti, a cagion d'esempio, erano quei
simulacri, che, al dire di TEODORETO, mostrò il Ve-
scovo d'Alessandria Teofilo al suo Popolo. Racconta
EUSEBIO, che qualora per ordine di Costantino il
grande fu distrutto il Tempio d'Esculapio nella città
d'Ege di Cilicia, colui si scoprì, che solea starsi den-
tro ascoso per render gli oracoli; indi siegue lo stesso
Biografo a narrarci, che diroccatisi quanti simulacri
giunsero a notizia di quell'Imperatore, e frugatosi per
ogni dove ne' siti più arcani, furono ritrovati in seno
alle Statue succidi panni, ossa di morti, ed altre così
fatte immondezze. Possiamo noi dunque congetturare,
che l'universal costume siesi imitato anche nel Tem-
pio della Pollentina Diana, e che il sito degli oracoli
quello spazio fosse, che sta di mezzo alle Edicole, ove
esse dovrebbero unirsi internamente; che in tal sito
si penetrasse per que' piccoli anditi, che s'aprono tra
un'Edicola e l'altra: anditi, che, qualora il Tem-
pio era in intiero, e frequentato, saranno stati in
apparenza chiusi da cornici, da sportelli, e da altri
siffatti ornamenti, e donde poi si scendeva nell' ampio
sotterraneo chiuso di recente. Ragione abbiamo di così
pensare, perchè Diana sin dai remotissimi tempi avea

Euseb. Pam-
phili de vit. Im-
perat. Constant.
lib. III, cap. 56,
interpret. Henr.
Vales. edit. Au-
gus. Taurinor.
1746, in folio.

fama di rendere oracoli, specialmente nella Colcide. Quantunque la Diana Colcide fosse nella sua origine diversa dalla Diana de' Greci, e de' Romani; pure, coll' andar dell' età, quelle due Diane insieme si confusero, anzi il culto della Diana Pollentina, che forse nell' origine sua era mansueto, considerando quella Dea soltanto preside alle caccie, e divinità placabile agevolmente, divenne feroce come quello era della Colcide Diana. Feroce Culto essersi introdotto in Piemonte, specialmente ne' Taurini, prossimi a' Vagenni, ed agli abitanti del territorio Pollentino, ed essersi mantenuto sin verso il quinto Secolo dell' era Cristiana, s' impara da due Omelie del Vescovo di Torino S. Massimo, che hanno per titolo *De Idolis auferendis de propriis possessionibus*; dalle quali si ricava eziandio, che a Diana ricorrevasi per sapere le future cose, e per aver consiglio nelle dubbie. Rammenta il Santo Vescovo Torinese certi Dianatici, che solevano ferire se stessi per servire alla popolar superstizione nello esercitare i ministerii loro, in ciò non molto diversi da que' fanciulli Spartani, di cui fa menzione PLUTARCO; anzi dai Bellonarii, ossia Sacerdoti di Bellona, i quali pure col ferirsi profetavano, e che tutti sotto il comune appellativo di fanatici, cioè di gente addetta ad un Fano chiamare si possono. Ad indicare, che costoro avessero in costume di rendere oracoli, tornano in acconcio le parole di S. Massimo: *Ut paullisper describamus habitum Vatis hujusce, est ei adulterinis crinibus hir-*

Vid. Durand.
dell' antic. città
di Pedona-Ca-
burro German.
e l' Augusta de'
Vagenni.

Caociat. Poll.

Plut. in Lig.

sutum caput, nuda habens pectora; pallio crura semicincta, et more gladiatorum paratus ad pugnam ferrum gestat in manibus; nisi quod gladiatore peior est, quia ille adversus alterum dimicare cogitur, iste contra se pugnare compellitur. E ciò egli narra dopo avere avvertito, che questi Dianatici s' ubbriacavano e per intemperanza, e per sentir meno le ferite, che da se stessi faceansi. Da questa narrazione può ricavarsi, che affettavano costoro d'essere invasati dal Nume, il quale pareva, che gli spingesse a predire il futuro in quella guisa, in cui vengono espresse le furiose Sibille, e che il Culto di Diana mansueta erasi associato al Culto della Diana Scitica. È quindi naturale, che la caccia delle fiere se le sia dedicata, come abbian sopra notato, parlando dell'anfiteatro. Ora se in altre regioni del Piemonte, ed in modo particolare ne' Taurini, dove aveva Diana parimenti un Tempio, che per antica fama vuol credersi quello dai fedeli Torinesi poi consacrato allo Spirito Santo, del qual Tempio, e de' cui Dianatici parlò per avventura S. Massimo; avrà la Diana di Pollenza avuto non pure Tempio, e Sacerdoti, e Collegio di Cacciatori, ma ancora gli oracoli suoi. È noto, che questi oracoli si rendevano in più maniere secondo le diverse Città, e che neanco ad un modo solo si soleano rendere dai Sacerdoti della istessa falsa Divinità, epperchè da quelli della Diana Pollentina, i quali avevano voluto, che la Dea loro fosse venerata sotto varii attributi, si sarà adoperato non il modo

soltanto de' Dianatici Taurini, ma quello comune di far parlare i Dei dai loro simulacri. A tal uopo erano opportune le tre Celle, od Edicole del Tempio Pollentino sovrapposte ad un sotterraneo munito di scale, e probabilmente di aditi, e di passetti. Questi sotterranei avranno, sul terminare del Gentilesimo, servito di sepolcro ai più ostinati fra' Pagani, del che fan fede, come abbiain sopra toccato, le ossa, che vi si trovarono.

ARTICOLO VI.

*Continuazione dello stesso argomento, e parte esteriore
del Tempio di Diana, suo Collegio, suoi Sacerdoti,
sue Feste, e suoi Titoli.*

Dopo aver parlato della Cella del Tempio, di quattro Edicole composta, che lo rendevano convenevole a Diana Tergemina, alcun poco diremo delle esteriori parti del medesimo, valendosi per guida di quel muro quadrangolare, che propriamente ne chiudea l'area, lasciandolo forse scoperto, e come si suole dire, subdiale, acciocchè il denso fumo de' sacrificii, che dalle abbruciate vittime esciva, non ne imbrattasse le mura, e non ne offendesse il Popolo adunato. Nell'area star soleano le Vasche per le lustrazioni simetricamente disposte, e collocate innanzi alla cella; ond' è, che per dare scolo all'acqua piovana, ed uscita al sangue

delle vittime, si rendevano que' scolatoj necessarii, di cui rimane segno negli angoli del muro di cinta. Il suolo interno era forse pavimentato con selci, e lavorato a mosaico. Si può quindi fingere un portico cingente, anzi attaccato alla Cella, ove stessero i Sacerdoti, mentre appiè delle Edicole il terreno va innalzandosi alcun poco forse a cagione delle macerie, che sotto vi stanno. Muro al nostro somigliante, posto in distanza della Cella, per giungere alla quale rimane uno spazio scoperto, in cui si scorge ancora il luogo per le lustrazioni, abbiamo osservato in Pompeja nel Tempio d'Iside; ci fu là pure nella Cella additato il sito donde i Sacerdoti, nascosti dietro alla Statua del Nume, rendevano gli oracoli. Chi ravvisa nella Diana Efesina la universalità delle cose, chi sa, che l'Iside Egizia si confuse colla Luna, forse con Opi, e con Cibele, chi non ignora lo strano miscuglio fattosi delle superstizioni Orientali Egizie, Greche, Barbare dai Romani, troverà un argomento per convincersi, che la forma del Tempio Pollentino si conveniva a Diana. Il supporre, che dentro ai nicchioni, o per valermi della voce Vitruviana, entro ai loculi fossero poste le tre Statue separatamente, rappresentanti i principali attributi della Diva Triforme, s'adattò alle superstiziose idee dei gentili. Nota PLINIO, che furono i boschi i primi Templi, e gli alberi i primi Simulacri degli Dei; quindi forse i Luchi ne derivarono, dei quali seguirono per molte età a circondarsi

Histor. Nat.
lib. XII. cap. 1

e gli uni e gli altri presso le Nazioni idolatre; quindi l'origine di riporre dentro de' Templi le Statue in quelle cavità praticate nelle muraglie, che da VITRUVIO loculi vengono denominate, e che nicchie sono dette volgarmente da noi. Tale cominciamento, per testimonianza di DIONIGIO PERIEGIETE, ebbe appunto il Tempio celebratissimo di Diana in Efeso.

*Ove alla Dea le Amazoni già alzarò
 in tronca d' olmo il Tempio.*

Ciò confermasi da CALIMACO nell' Inno alla medesima Divinità, siccome appare da' seguenti versi tradotti elegantemente dal Greco dal signor DIONIGI STROCCHI.

I versi di Calimaco recati in Italiano dal sig.^{re} Dionigi Strocchi.

*. Femmineo stuolo,
 A cui la danza di Gradivo è cara,
 Il simulacro tuo leò nel suolo
 D' Efeso; e Ippon Sacerdotessa il serra
 D' un bel faggio gentit nel verde brolo.*

Vide dissertas.
 dell' Accademia
 Etrusca di Cortona.

I tronchi d' alberi entro cui locaronsi primieramente le rozze Statue de' Numi essersi trasformati nelle età posteriori in Edicole isolate, che poi s'introdussero nei Templi, s'impara da parecchie testimonianze raccoltesi nella dissertazione sopra i Tempietti degli antichi del Canonico FILIPPO VENUTI, ed in quella intorno all'idolatria de' boschi del CHECOZZI. L'ampio muro quadrangolare, di cui restano le vestigia, non può essere stato, che un muro di cinta; ma consideratasi l'ampiezza del suolo circondato e chiuso, possiamo ragionevolmente ideare, che tra la cinta e la

Cella vi stesse qualche sito coperto in modo di portico, acciocchè la gente vi si potesse riparare in caso di pioggia, quantunque avanzo di peristilio, o di colonna più non siesi veduto da noi.

Comunque non possa questo Tempio con esattezza dirsi costruito colle regole di VITRUVIO, non dovea riescire strano e capriccioso, massimamente se stato fosse ne' suoi ornati d'ordine ionico, uno de' più gentili tra gli Architettonici. L'ionico da VITRUVIO donasi appunto a Diana, a Bacco, a Giunone; il Corinzio a Venere, a Flora, alle Ninfe; il Dorico ad Ercole, a Marte, a Minerva. Se nello assegnare a ciascuna Divinità l'ordine, che più se le credeva convenire, vi entrò la superstizione (come è supponibile, che entrata vi sia presso i Romani), abbiain ragion di supporre il Tempio Pollentino di forma, avvegnachè singolare alcun poco, pure gentile ed elegante. L'iscrizione, che somministrò argomento al chiarissimo Collega nostro di scrivere l'Opuscolo del Collegio dei Cacciatori di Diana Pollentina, c'induce a formar congettura, che alla loro Dea dal prefato Collegio sia stato il Tempio eretto, e dedicato.

Vid. Vitruv.
lib. iv, cap. i,
ed altrove.

. . . A . . .

. . . TANAE . NEMORENSI

COLLEGIVM . VENATOR . POLLENTINORVM

DEDECAV.

DVS . SEX . . .

L . D . D . D'.

Cacciat. Poll.
§ 1 pag. 2.

Così sta presso il signor DURANDI, egli supplisce il nome di Diana « leggendo nella prima linea *Diunae*, » perchè le qualità attribuite al Nume, cui è consacrato il monumento, e la professione di chi lo consacra, caratterizzano espressamente Diana ». Nella seconda linea alle lettere *Tanae*, aggiunge *Mon*. Onde ne risulta *Dianae Montanae*. Possiamo pensare essere seguita negli idi sestili, giorno solenne alla Dea delle Caccie, la dedicazione di qualche fabbrica, o monumento insigne; chiaramente rilevato essendosi dal signor DURANDI, che nella quarta linea il *Dus . Sex . . .* va letto *idibus sextilis*. Monsignor GAETANO MARINI nell'Opera sua dottissima sopra gli atti, e monumenti dei fratelli Arvali vorrebbe, che dalla riferita iscrizione si togliesse l'epiteto di *Montanae*, ma che vi si leggesse *Deanae Nemorensi*. Egli crede, che la E sia stata presa per un T malamente, ma così facendo prescinde dall' A, che solo rimane nella prima linea supplito col nome di *Dianae* dal nostro signor DURANDI, ed oltre ciò non adduce il MARINI ragione della sua variante; all'opposto il DURANDI dimostra coll'autorità potersi a Diana dar più d'un epiteto, il che vedremo anche noi fra poco.

Vide atti e
monumenti de'
fratelli Arvali
sc. c. tom. 1,
pag. 302.

Non sembra probabile, che una semplice Statua meritasse, che un cospicuo Collegio ricorresse a' Decurioni del Municipio per ottenere da essi il luogo ove collocarla, quando non si fosse dovuta porre in un pubblico luogo, e probabilmente in un Tempio.

è chi suppone, che i Dendrofori seguaci degli eserciti neppure debbansi dire Artefici, ma piuttosto Sacerdoti anch'essi. Concesso, che i Dendrofori Pollentini fossero veramente Sacerdoti di Diana, chi non vede l'analogia, che aver poteano con coloro, che nel Secolo quinto dell'Era Cristiana S. Massimo chiamò Dianatici? Ecco dunque trovato il Tempio, i Sacerdoti, le solennità di Diana Pollentina; trovato il Collegio, che il prefato Tempio (forse sopra le rovine d'un più antico) fabbricò, il culto aumentandone con superstizioni novelle, ma chiamando Diana cogli antichi suoi titoli di Montana, e di Nemorense, piuttosto che di Pollentina, schivando d'imitare que' di Segeste, che dalla Città loro la dissero Segestana, e di altri, che dal luogo, ove veneravasi, la denominarono, come a cagion d'esempio, Tifatina dal monte Tifate, Aricina dal bosco Aricinio, e così con molti altri titoli derivanti da' Luoghi, o Città, ov'ella ebbe Culto. Altro i Pollentini chiamarla Nemorense per indicare la singolar dilezione di lei per le caccie, non meno che di esse prendevano. Fu costume presso i Pollentini, che si è notato anche dal signor DURANDI, che per l'ordinario particolare, ma il pubblico Corpo dei Pollentini, non erigea monumento a qualche Deità, nella sua casa, o in quella che gli applicava, quelli sempre adoperando qualche maniera attributi locali della sua Deità. Si trae ragione della molteplicità degli nomi, e della scelta

a sacrificii in onore d'alcuni Numi, e singolarmente di Bacco, di Silvano, di Cibeles. E perchè non aggiungeremo noi anche di Diana? Di faci composte con frondi spiccate, che portar soleansi nelle sue feste, parlano e lo Scoliate di PINDARO, ed i citati Poeti

Vid. Gratii Falisci
Cynegeti-
con.

GRAZIO FALISCO, e PAPINIO SURCULO.

Spicatasque faces, sacrum ad Nemorale Dianae . . .

Sistimus Così FALISCO.

A Diana era sacro il pino; e Diana Efesina ebbe spesso volte comuni i simboli con Cibeles, a cui in modo particolare era attribuito il pino, e cui erano inservienti i Dendrofori. A Cibeles s'attribuiva il nutrire e l'alimentare gli alberi; e l'attributo medesimo venne dato alla Luna con Diana confusa, sicchè fu essa chiamata Diana *Phyllas* da CALISSENO presso

V. Athenæum
Deimnosoph.

ATENEIO; onde cosa ci contende il raccogliere da ciò tutto, che i Pollentini Dendrofori fossero addetti al culto di Diana, tanto più che non abbiamo memoria alcuna, che ci attesti esservi stato in Pollenza Tempio, o Culto destinato a Silvano, od a Cibeles? Non evvi poi ragion di pensare, che i Pollentini Dendrofori spettassero al Collegio di coloro, i quali (attesa l'opinione di certi antiquarii) seguivano gli eserciti per provvedere le tende di legna, e per far macchine da guerra: se così stato fosse, non avrebbero essi dovuto denominare il Collegio loro dalla Città, o Municipio, in cui per avventura si trovavano a caso, ma piuttosto dalla Legione, a cui erano addetti. Oltre ciò vi

è chi suppone, che i Dendrofori seguaci degli eserciti neppure debbansi dire Artefici, ma piuttosto Sacerdoti anch'essi. Concesso, che i Dendrofori Pollentini fossero veramente Sacerdoti di Diana, chi non vede l'analogia, che aver poteano con coloro, che nel Secolo quinto dell'Era Cristiana S. Massimo chiamò Dianatici? Ecco dunque trovato il Tempio, i Sacerdoti, le solennità di Diana Pollentina; trovato il Collegio, che il prefato Tempio (forse sopra le rovine d'un più antico) fabbricò, il culto aumentandone con superstizioni novelle, ma chiamando Diana cogli antichi suoi titoli di Montana, e di Nemorense, piuttosto che di Pollentina, schivando d'imitare que' di Segeste, che dalla Città loro la dissero Segestana, e di altri, che dal luogo, ove veneravasi, la denominarono, come a cagion d'esempio, Tifatina dal monte Tifate, Aricinia dal bosco Aricinio, e così con molti altri titoli derivanti da' Luoghi, o Città, ov'ella ebbe Culto. Vollerò i Pollentini chiamarla Nemorense per indicare la particolar dilezione di lei per le caccie, non meno che il gusto che di esse prendevano. Fu costume presso gli Antichi, notato anche dal signor DURANDI, che qualora non un particolare, ma il pubblico Corpo dei Cittadini erigeva un monumento a qualche Deità, nella scelta degli attributi, che gli applicava, quelli sempre adoperasse, che erano in qualche maniera attributi locali della sua patria; e di qui si trae ragione della molteplicità degli epiteti d'un Nume, e della scelta

nell' uso de' medesimi, avvegnachè una celebre selva dal nostro signor DURANDI si tolga alla nostra Pollenza, ed i Pollentini boschi, di cui parla STAZIO, si concedano alla Pollenza del Piceno; ciò nulla ostante che la Piemontese non fosse sprovveduta di selve, e di boschi, si conviene dallo stesso nostro Collega, e così esser dovea, attesa la sua posizione; ond' è, che l'epiteto di *Nemorensis* era proprio e del luogo, in cui veneravasi, e delle caccie, a cui si volea, che presiedesse Diana. Questo titolo medesimo se lo trova dato in una iscrizione scopertasi in Tivoli.

Vedi antichità
di Tivoli del P.
Cabral.

DIANAE . . OPIFERAE
NEMORENSI LUCIVS , APVLEIVS
L . L . ANTIO.

Non solamente nelle lapidi, ma dagli Scrittori è Diana chiamata *Nemorensis*, e talor anche *Nemoralis*. *Dianae Nemori*, con frase singolare vien detta da VITRUVIO. Forse egli ha voluto parlare per antonomasia del Tempio, che la medesima Dea avea presso al bosco Aricinio. Questa osservazione sfuggì al dotto GALLIANI, che propone dover leggersi in VITRUVIO *Nemorensi*, ma non al FACCIOIATI, o più veramente al FORCELLINI nel suo *Lexicon totius latinitatis*. Egualmente che di *Nemorensis* conviene a Diana l'epiteto di Montana. Oltrechè venne da CATULLO chiamata *Montium Domina, silvarumque virentium*. Co' simboli proprii di lei si vede in medaglia, recata dallo SPONIO, Diana fra le rupi con un turcasso alle spalle. Nè

Cat. in cerm.
secul.

mancano iscrizioni, in cui due epiteti alla medesima Divinità in una sola lapide s'attribuiscono, come nella testè riferita iscrizione Tiburtina, che Diana Opifera, e Nemorense viene appellata unitamente.

ARTICOLO VII.

Altri Templi di Pollenza.

Della Vittoria, di Bacco, di Cernunno, di Plotina.

Avvegnachè il più insigne, e per avventura il più celebrato Tempio de' Pollentini, quello pensare si voglia della loro Diana; non è perciò supponibile, che fosse il più antico, ed il solo. Abbiamo addotte le ragioni, che c'indussero a credere Tempietto a Bacco spettante la rovina d'un piccolo rettangolo diviso da un muro di sostruzione, e locato in piccola distanza dal Teatro. Se al Nume Preside dei giuochi scenici s'innalzavano delubri al Teatro vicini, lo stesso Nume poteva avere in Pollenza e culto, e delubri, quale maestro dell'agricoltura, ed inventor delle viti. Il Pollentino territorio essere stato in ogni tempo fertilissimo, si prova dall'esteso commercio delle lane, che faceva, e dall'esser quasi circondato da colline ubertose e vitifere. Pare anzi, che il Culto di Diana naturalmente seco traesse quello di Bacco, tenuto, secondo il parere di alcuni Mitologi, figliuolo di Proserpina

Moratius Ode
XIX, lib. II.

(che noi abbiain veduto soventi volte confusa con Diana), ed anch' esso considerato abitatore de' monti, e quindi appellavasi *Orcos*, non altrimenti che Orcadi alle Ninfe, che su pe' docili gioghi spaziavano. La pittoresca fantasia del Venosino ci dipinse Bacco, che dalle recondite rupi sta insegnando versi alle ascoltatrici Ninfe, ed ai capripedi Satiri. L' analogia, che le Baccanti hanno coi Dendrofori, e co' Dianatici, vieppiù c' induce a congetturare, che non fosse molto diverso il Culto di Bacco da quello di Diana.

I bassi rilievi, che s'incontrano in vasi, che probabilmente furono scavati nelle vicinanze di Pollenza, e che nel Museo nostro conservansi, c' invitano a pensare, che molto esteso fosse il Culto di Bacco nei Vagenni inferiori. Volentieri i Pollentini ne avranno adottato il Culto prima d' adottar quello di parecchi altri Numi Romani, o Greci, perchè in Bacco trovano somiglianza con una Divinità, che forse i loro più antichi progenitori (oriondi, come asserisce PLINIO, dai Caturigi) tratta avevano dalle Gallie, e che conservarono sempre sino ai tempi degli Imperatori, detta *Cernunno*, in onore di cui un certo Foscio cacciatore pose per voto una lapide, rapportata prima da Monsignor DELLA-CHIESA in alcuni fogli di giunta alla sua inedita descrizione del Piemonte, e poi dal non abbastanza lodato nostro Collega il signor DURANDI, e che riferiremo noi, anche per chiarezza maggiore.

Vide Durandi
Cacciat. Pollent.
t. 4. pag. 52.

DEO . CERNUNNO

SERVATORI

FOVSCIVS . VENAT.

V . S . L . M .

Qualora i Galli fecero le prime loro scorrerie di quà dall' Alpi , non conoscevano le viti , non avevano vino , e non lo ebbero per molto tempo dappoi. Il piacer di gustarne fu per avventura uno de' motivi , che gli invitò a scendere in Italia, ond' è che il nostro Ariosto chiamò il vino

L' almo liquore che già a' Celti , e Boi

. fe' passar l' Alpi.

Ma può suppersi altresì , che quando un popolo di straniera origine diventava Romano , avessero i Romani cura di dargli ad intendere , che le indigene loro Divinità non erano punto diverse che di nome dalle Greche , e dalle Romane. Per tal via cancellavano da' novelli Sudditi l' idea di credersi d' un' altra schiatta ; idea che può sempre riescire dannevole a chi comanda , e sorgente fatale di civili discordie , nulla più giovando per l' opposto a far , che tutti si uniscano d' un vincolo comune , quanto l' aver comune il Culto. Questa politica massima convien dire , che fosse nell' animo dei Romani più antichi , giacchè veggiamo , che quelli delle età posteriori la credevano non più già un principio politico , ma una cosa , che veramente stesse così. Cesare , Tacito non riscontrarono e Marte , e Mercurio , e Diana , ed Iside , ed Apolline , ed altre siffatte

Divinità presso le varie popolazioni , de' Galli , e dei Celti , i quali non potevano aver contezza de' Numi adorati dai Romani , e che con altri nomi nelle barbare loro favelle que' barbari loro Dei chiamavano ? A' Romani ignoranti della lingua de' Celti bastava scorgere qualche analogia nel culto delle vinte Nazioni per pronunziare , che queste avevano gli stessi Dei. Tale facilità più che in altri s' osserva in Tacito nel descrivere i costumi de' Germani , di cui lo Storico non si sarà degnato studiare neanche per poco la lingua. Dopo che i Romani sottomesso avevano qualche Nazione , vi trasportavano , come il loro linguaggio , così anche il Culto loro. Ma permettendo , che i vinti mantenessero in parte l' antico , lo ravvisavano poi alla foggia Romana , e per tal modo andavano in traccia di quelle somiglianze , che l' antico Culto avea col moderno. Molti nomi di barbare Divinità divennero un epiteto delle Divinità Romane. Talvolta ancora a quelle de' vinti si lasciò il nome primitivo , ma se ne alterò il Culto con cerimonie novelle. Chi vorrà credere , che il Bacco degli Indiani , e d' altre Nazioni Asiatiche fosse lo stesso , che quello de' Greci , e dei Romani ? pure i Romani adottarono le favole medesime , che de' primitivi Eroi con Bacco confusi si raccontavano.

Non molto diversamente può esser accaduto ne' Vagenni , riguardo a Cernunno. Non diremo peraltro ; che Cernunno siasi confuso con Bacco ; ma solamente che il Culto , che già da' Vagenni prestato a Cernunno ;

Vide Tacito
de moribus Ger-
manorum.

loro avrà aperto la via al Culto di Diana, e di Bacco. Non sempre giovane, con ricciuta, e bionda capellatura cinta d'edera, o di pampini, con morbide sembianze, e per eterna giovinezza fiorenti solea effigiarsi Bacco presso gli antichi. Talora barbato si vede, e colle corna in fronte. Fu detto anche biforme, perchè si rappresentò or vecchio, or giovane, or colla barba, or senza. Traeva a suo corteggio i Satiri, i Fauni, i Sileni. Fra i moltissimi simboli di lui, se ne trovano de' comuni con Apolline; e fu Bacco pure considerato conduttore delle stagioni, epperchè col Sole *confuso*; ed il fu con Marte presso gli Spartani, che lo armarono di dardi, e lo scudo a lui diedero in cambio del tirso. Or pe' tanti attributi, che Bacco avea, rassomigliava ancora a Cernunno. Presiedeva Cernunno alla caccia come Diana, epperchè come Bacco dilettavasi dei monti, e delle foreste. Soleva parimente figurarsi sotto diverse forme; quando colle corna di bue, che lo potrebbero indicare protettore dell'agricoltura; e quando con quelle d'Elano, animale che partecipa del cavallo, e del bue, che fu raro ne' tempi passati in Italia, che or più non si trova, ma che abbonda nei paesi del Settentrione. Nella riferita iscrizione se gli tributa l'epiteto di *Servator* dal cacciatore Fouscio, l'epiteto di *Servatore* viene anche a Bacco donato. Quei Popoli dunque, che erano avvezzi a prestare un Culto ad un Nume siffatto, non doveano esser difficili a prestarlo a Bacco, e che veniva tenuto inventore d'una

Vide Macrob.

Ved. D. Mart.
antica religione
de' Galli, ed antichità
Egizie e Celtiche.

pianta, che certamente a' novelli Coloni dell'Italia, cioè a' Vagenni, non dovea spiacer, a quella parte di loro specialmente, cui era toccato in sorte un territorio, che tanto era arrendevole alla coltura delle viti.

Vide Duran-
di Cacciat. Pol-
lentini.

Nè i Romani per rendere i vinti Vagenni più affetti al Culto, ed a' novelli costumi, che introdurre voleano, avran anche tralasciato di far notare a que' Popoli la somiglianza, che qualche loro Divinità muliebrea (come sospetta il nostro DURANDI) avea con Diana. L'immagine d'una Dea chiamata Diana Gallica vien riferita ne' supplementi all'antichità figurata del MONTFOUCON. Essa nelle Gallie appellavasi *Arduina*, ovvero *Arduensis*, come protettrice de' Cacciatori. Si vedeva coperta con una specie di corazza, con un arco in mano, e con un cane dappresso. Pretendono alcuni, che derivasse il nome di lei dal Paese dell'Ardenne; ma altri tal derivazione contrastano, adducendo un'antica iscrizione latina, in cui s'appella *Arduinna*. Comunque siasi, par probabile, che una specie di Divinità muliebrea s'adorasse nelle Gallie molto analoga a Diana, il che bastava perchè i Romani la confondessero colla loro. Il costume medesimo adoperarono relativamente a Cernunno, facendolo comparire attinente a Bacco, e ad altri Numi Italici antichi, a Proteo, a Fauno, a Vertunno, che in forme strane per lo più si rappresentavano. Con Vertunno in modo particolare si sarà confuso Cernunno da' Romani, poichè la desinenza istessa del nome ve gl'invitava, ed

oltre ciò era Vertunno antichissimo Nume de' Toscani, i quali, sebben per breve spazio di tempo, anche in vicinanza de' Vagenni, dominarono, ed ebbero molto che fare co' Liguri. Che Vertunno parimente varie forme prendesse, si può ampiamente vedere in PROPERZIO; Vide Propert. elegia 2. lib. 4. onde non è a far meraviglia, se ancora dopo che i Vagenni divennero soggetti a' Romani, questi abbiano lasciato, che in Pollenza, Città forse interamente Romana, ma nel territorio de' vinti fabbricata, passasse l'antichissimo culto di Cernunno. Sconvenevole non mi sembra, che dalla iscrizione prodotta si possa argomentare, che Cernunno avesse un Tempio in Pollenza, quando si rifletta, che un Culto ordinariamente suppone un Tempio, e che più che alle altre Divinità doveano i Pollentini essere propensi alle campestri, che queste doveano essere la principale loro superstizione, e quella di tutti i Vagenni, attese le parecchie iscrizioni, che si trovano poste a Silvano, a Diana, Vide Durandi Piem. Cispad. artio. v passim. ed attesa la natura delle regioni, che essi abitavano per lo più sassose, ed ingombre dai colli; onde li chiamò SILIO ITALICO = . . . *Sparsi per saxa Vagenni.*

Se Diana, e Cernunno furono antichissimi Numi de' Liguri, ad un Nume interamente Romano s'innalzò per avventura il primo Tempio in Pollenza, e forse quando fu fondata la Città nell'occasione, che i Romani domarono i Vagenni, come abbiamo accennato nella prima parte di questa dissertazione. Questo Tempio fu eretto alla Vittoria, Deità allegorica, ma dai

Parte 5, art.
III.

Romani tenuta più che altre in conto grande. Della esistenza d'un tale Tempio non ne lascia dubitare il frammento d'un' antica iscrizione, che ritrovò l'anno scorso nelle vicinanze di Pollenza il signor Randoni, e da noi già riferita. Tal lapide, in due pezzi divisa, serviva di coperchio, e di fondo ad un Sarcofago, ossia arca sepolcrale. Dunque il Tempio, nelle cui pareti era essa incastrata, già era distrutto, quando i Pagani riassunsero il costume di seppellire i cadaveri, se pur anco non si volesse dire, che già il Tempio fosse caduto in rovina prima ancora che il costume di bruciare i cadaveri s'introducesse; la qual cosa peraltro non pare ch'è si possa supporre, attesa la forma dei caratteri dell'iscrizione, che annuncia età non molto anteriore a quella d' Augusto, ove esattamente sieno stati ricopiati i caratteri della lapide. Si potrebbe anche aggiungere, che questa lapide abbia servito di coperchio al sepolcro di un Cristiano; giacchè spesse volte i Cristiani tolsero dai gentileschi monumenti lapidi scritte, e non scritte, e queste ruppero per adattarle ai luoghi lor destinati novellamente. Sono le catacombe piene di tali spoglie, che chiudono i locali, colla iscrizione capo volta, o rivolta verso il cadavere. Non occorre qui ricordare, che se le voci *Aedes*, e *Templum*; come avverte GELLIO, non sempre presso i più antichi Romani s'adoperavano promiscuamente, e che non sempre le sacre Magioni erano Templi, perchè i Templi non soltanto si consecravano, ma ancora s'inaugura-

Vid. Marini,
de' fratel. Arvali
tom. I. pag. 265.

Noct. Attic. lib.
14 cap. 7.

ravano, e che le Magioni, ossia *Aedes*, potevano sacre tenersi senza inaugurazione. Ciò nulla ostante comunemente la cosa istessa significavano *Aedes*, e *Templum*. In questo senso sembra, che parli la nostra lapide, tanto più che in essa si fa cenno d'un marmoreo porticato, o peristilio, e d'un fastigio, parti, che se dall'un de' lati indicano magnificenza di costruzione, accennano ancora una forma di Fabbrica più a Tempio conveniente, che ad altro Edificio. Dalle poche parole, che dell' iscrizione rimangono, rilevar non si può chi stato sia l'autore, od anche il ristoratore del Tempio; ma se questo è antico, quanto abbiamo supposto, avremo un motivo di più da conghietturare Pollenza fondata da' Romani, benchè in luogo, dove già esisteva forse un vetusto Pago de' Liguri Vagenni.

Dopo aver parlato d'un Tempio, che nelle prische età in Pollenza innalzò l'orgogliosa politica alla Vittoria, Divinità allegorica, tratta forse dall'idea di Nemese o della Fortuna, e che per avventura ebbe il soprannome di Pollentia, diremo con tutta ragione che vi fosse in Pollenza un altro Tempio eretto dalla più vile adulazione degli avviliti Romani, in età assai posteriore. Questo è quello di Plotina, che ci viene indicato da una iscrizione parimente riferita già dal nostro signor GIACOPO DURANDI, in cui si ricorda un incognito Sa-
Durandi loco
citato.
 cerdote della Diva Plotina in Pollenza, al quale il Collegio dei Pollentini Dendrofori pose una statua. Esso chiamandosi Sacerdote della Diva Plotina, ci

fa intendere , che questa Augusta avesse un Tempio in Pollenza, come l'avevano in Torino, ed in Concordia le due Faustine dietro gli indicj della summentovata lapide. La Plotina poi, di cui si parla, altra non può essere, che la moglie di Trajano, donna egualmente per saviezza, che per modestia insigne, benemerita di tutte le Provincie dell'Impero, perchè assai contribuì a far diminuire le imposizioni gravose, ond'erano straccariche. Favorì Adriano, acciocchè fosse adottato da Trajano, e dopo la sua morte, per la riconoscenza, che verso di essa Adriano nutriva, fu posta nel novero degli Dei.



VEDUTA DELL' ACQUEDOTTO, O CUNICULO



SPACCATO

DEL CUNICULO

5. 10. 20. 30. Palmi Romani

ICNOGRAFIA DEL CUNICULO

ARTICOLO VIII.

Acquedotto.

Dopo che si è parlato dell' Anfiteatro, del Teatro, del Foro, della Curia, dei Templi, cercandosi quali Spettacoli, e qual Culto avessero i Pollentini, poco rimarrebbe a dirsi degli avanzi dell' antica Pollenza; se un celebre Cunicolo non chiamasse la nostra attenzione, e se far non si dovesse cenno d'alcuni ruderi, che per avventura spettavano già ai sepolcrali monumenti. Cunicoli presso i Latini detti erano quei meati sotterranei, i quali nell' assedio delle Città praticavansi, e che servivano talvolta per condur l'acqua a' varii bisogni degli abitanti, al comodo loro, ed alle loro delizie. Si rassomigliavano alle cloache, o vogliam dire, chiavi-
che, onde Roma fu sì piena, che potè dirsi pensile, e navigabile sotto terra; e furono sì stupende, che per una meraviglia dell' Etrusca, o della Romana grandezza si vogliono considerare. Dalle cloache differivano i cunicoli alcun poco. Quelle erano principalmente costrutte per restituir l'acqua dalla Città ai fiumi, ed avevano perciò più spaziose le fornici; questi valevano del paro ad introdurre, ed a mandar fuori l'acqua dalla Città. Pare che differissero anche dai più insigni acquedotti, di cui ci restano vestigia, avendosi riguardo alla ma-

Vide Vitruv.
de Archit. lib.
viii. cap. vii.

gnificenza della fabbrica, ed allo essere gli acquedotti ordinariamente sorretti ad una considerabile altezza da arcate di solida costruzione. VITRUVIO ciò nulla ostante sotto il nome generico di acquedotto intende qualsivoglia modo di condurre le acque o con mura, o con tubi di piombo, o di creta. Egli fa avvertire, che i condotti lavorati di muro sieno con volta, affinchè l'acqua, che fresca si brama, nel suo corso non venga riscaldata dal Sole. In quest' ultima specie di condotti sembra, che debba contarsi il Cunicolo Pollentino, del quale per tratto lunghissimo rimangono i segni, per cui dir si potrebbe acquedotto sotterraneo, non essendo il solo fra gli antichi condotti d'acqua sotterranei, che siesi distinto con nome, che par contenere un non so che più di grande e magnifico. I ruderi, e le pareti del canale, illese tutt' ora dalle ingiurie dell' età, provano quanto solida e regolare fosse la costruzione del Cunicolo Pollentino. Le sostruzioni di questa opera sono intieramente formate da un muro composto con frombole, arena, e calce. Così VITRUVIO insegna doversi fare lo strato delle cisterne, e le loro pareti. Su questo massiccio per la larghezza di qualche dito più del diametro del canale, giace un pavimento di mattoni di coltello, detti da VITRUVIO *hemilateres*, cioè mezzi mattoni, sopra i quali altri mattoni, detti *pentadoros*, formano in piano la soglia. Lateralmente si innalzano i muri di sufficiente robusta grossezza, la-

vorati ad opera *incerta*. Una forte volta d'opera riempita detta *emplecton* (a) copre lo speco.

Le pareti interne, e la soglia dell'Acquedotto sono intonacate collo smalto prescritto da VITRUVIO pe' siti umidi; cioè il rinzafo, la ricciatura, ed il pulimento tutto formato con calce, e cocci di mattoni. La differenza sta solo nella grossezza de' cocci pe' diversi strati. Nei siti, ove il canale non fu rovinato, l'intonaco è levigato, e conservato sì bene, che non si osserva alcuna screpolatura.

L'avveduto Architetto, che ha diretta questa opera, praticò negli angoli a' piedi de' muri e nello spiccarsi questi dalla soglia un cordone, od ovolo per chiudere le commessure col pavimento, ed impedire così ogni sorta di filtrazioni, o dispersione d'acqua.

Di questa fabbrica i muri laterali sono grossi palmi Romani $3\frac{1}{2}$, la volta a tutto centro grossa palmi $1\frac{3}{4}$, il canale largo palmi $3\frac{1}{2}$, alto $6\frac{1}{2}$, i cordoni interni dita 3, come si può vedere dal disegno, che se n'è tratto. Acquedotto di struttura mirabile s'appella da LUDOVICO DELLA-CHIESA; e da Monsignor AGOSTINO DELLA-CHIESA, meraviglioso naviglio. Pretende quest'ultimo siasi fatto per ordine, e sotto la direzione di Fulvio Flacco Censore per condurre l'acqua della Stura

(a) Si è osservato, che tutte le volte dell'Anfiteatro, e del Teatro sono fatte a questo modo, ed in alcuni siti si riconoscono le impronte delle tavole, che ne formavano l'armatura.

in Pollenza, da esso lui supposta Colonia. Nessun testimonio adduce in prova della sua asserzione. Se veramente i Romani circa l'anno 580 di Roma abbiano pensato a provvedere Pollenza di un Acquedotto, e se tra le Romane Colonie si debba Pollenza annoverare, s'è veduto nella prima parte di questa Dissertazione. L'opinione di Monsignor DELLA-CHIESA, senza molto esame, venne prima abbracciata dal Cavalier

Bonin. Pollent.
rediviya.

BONINO, ed entrambi trassero probabilmente in inganno uno Scrittore, quanto diligente nello esaminare i residui delle antiche fabbriche, che ha potuto vedere, e sincero nell' esporre le proprie osservazioni, altrettanto, a ciò che sembra, sprovvisto di quella critica, che è necessaria a distinguere l'autorità degli Scrittori, che cita. È questi il Prete PIETRO NALLINO, che due opere dettò, una del corso del fiume Ellero, l'altra del fiume Pesio. Nell'ultima si asserisce, che Pollenza era Colonia, che l'Acquedotto fu fatto scavare, e condotto meravigliosamente sotto terra dal Consolo Fulvio Flacco, e che le acque di quello erano le termali di Vinadio, o di Valdieri. Dice che, essendosi recato sul luogo per esplorare il principio dell' Acquedotto, lo trovò in fine della Valle di Gesso, alquanto distante dal Borgo di S. Dalmazzo, sulla strada d'Entraque, nel Colle della Madonna detta di Monserrato, poco vicino al Castello dell'antica Pedona. Siegue a narrarci come sia colà scavato a forza di ferro nel vivo sasso un antro della larghezza di due

Vide Nallino
corso del fiume
Pesio

piedi liprandi: che il condotto, traversata internamente la Collina di Monserrato, passa dentro il Borgo di S. Dalmazzo, scorre per la pianura di Cuneo, che nelle vicinanze di quella Città discende per la riva sotterraneamente; passa sotto il fiume Gesso, e che dopo sei miglia giunge a Morozzo, a Bene; donde uscendo, e passando anche sotterra la Stura superiormente alla Città di Cherasco, penetra nella pianura di Pollenza, nella quale afferma aver osservati alcuni bianchi marmi per indicare il corso del curioso, ed instancabile Acquedotto. Il risultato degli esami del NALLINO intorno a quella parte d'Acquedotto, che nella pianura di Pollenza compare, corrisponde all'esame, che ne abbiain fatto noi pure. Ma al NALLINO difficilmente si troverà chi accordi essere stato Fulvio Flacco autore dell'Acquedotto, e questo per sì lungo e sì tortuoso cammino esser venuto a gettarsi dalla Valle di Gesso in Pollenza. Un'opera tanto maravigliosa meritava di esser rammentata dagli antichi Storici. Il passo di Livio male interpretato dal CHIESA, e mal citato dal BONINO, nulla ha che fare colla Pollenza Piemontese, e col suo Acquedotto. Avvegnachè presso l'antica Pedona, presso l'Augusta de' Vagenni, ed altrove siensi incontrate vestigia d'Acquedotti, non deve perciò dirsi, che quelle fossero parte del Pollentino. Insigni Città furono e Pedona, e l'Augusta dei Vagenni. Non lungi da questa seconda il DELLA-CHIESA, l'UGHELLI, il chiarissimo DURANDI rammen-

Durandi delle antiche città di Pedona, Caburro ed August. de' Vagenni.

tano un Acquedotto ornatissimo, di cui si veggono i tratti per la lunghezza di un miglio, ed appunto andando da Bene verso Pollenza. Ma perchè si dovrà supporre, che fosse lo stesso, che in Pollenza conducesse l'acqua? Od al più ove si voglia, che in grazia della vicinanza Bene e Pollenza si valessero dell'Acquedotto medesimo, non certo poi sembra probabile, che comune l'avessero con Pedona, mentre potevano derivare acque da luoghi assai più vicini; e le termali dopo sì lungo corso non erano in grado per avventura di serbare quelle qualità, che si ricercavano. Non si neghi dunque al NALLINO, che ruderi d'Acquedotto s'incontrino presso Pedona, purchè non si pretenda, che que' ruderi continuassero a far parte, ed a segnare le traecie d'un solo Acquedotto sino a Pollenza. Quantunque non si possa affermare donde il Pollentino Acquedotto derivi, è peraltro probabile, che derivasse dalla Stura, non sembrando necessario, che od i Romani, o 'l Municipio Pollentino facessero un grave dispendio per trarlo di lontano oltre il bisogno. Delle bianche pietre allegate dal NALLINO, una si è veduta da noi, che sorge ad un'altezza notabile, e sebbene appartenga all'Acquedotto, non è peraltro un resto di quei Castelletti, i quali secondo VITRUVIO doveansi costruire, affinchè, guastandosi in qualche sito l'Acquedotto, si potesse con più facilità ritrovare ove era il danno; neppure di que' sfiattatoi chiamati ora *Columnaria* per la somiglianza, che hanno con le co-

Vide Vitruv.
loco cit.

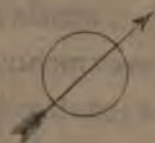
lonne, ed altrove *Puteos*, qualora gli Acquedotti entravano sotterra, e che si praticavano tratto tratto per dar fiato al vento, affinchè non rompesse i canali. Vestigia di queste piccole torri, o sfiattatoi saranno piuttosto alcune macerie prominenti, e durissime, larghe forse quanto tutto l'Acquedotto, che s'incontrano quasi lungo la direzione del medesimo. La bianca pietra, che tuttavia si osserva a guisa di colonnetta, si sarà posta per indicare il corso dell'Acquedotto, o per servire a qualche esterior ornamento del medesimo. Non dissento dal NALLINO nel pensare, che l'Acquedotto servisse all'Anfiteatro. Negli Anfiteatri acqua introducevasi, quando mutar si volevano talvolta in *Naumachia* pei navali combattimenti. Soggiunge il NALLINO, che l'Acquedotto giva a sboccare verso la metà dell'Anfiteatro dalla parte di Ponente; e che verso Levante v'è un canale, che mandava l'acqua nel Tanaro. Appariscono diffatti alcuni antri nella parte interna dell'Anfiteatro verso Oriente, quasi a livello della cavea; ma chi può asserire, se fossero segni dell'Acquedotto, o non piuttosto dei cancelli, che stavano nel Podio? Comunque siasi, se l'Acquedotto fu principalmente costruito per l'Anfiteatro, non è così antico come si vorrebbe dal DELLA-CHIESA, e dal BONINO, ed avrà un'età medesima coll'Anfiteatro, cui doveva servire. L'angustia poi di tale Acquedotto sembra escludere le maravigliose favole, che se ne raccontarono; le quali, benchè diino pascolo alla volgare cre-

dulità, non debbono trovar luogo in un serio ragionamento , nè giungere , come sovente volte è accaduto, ad offuscare la veritiera dignità dell' Istoria.





VEDUTA DEL SEPOLCRO



10. 20. 30. 40. 50. 60. 70. 80. Palmi Romani

ICNOGRAFIA DEL SEPOLCRO

ARTICOLO IX.

Sepolcri.

Nel voler dar conto d'un' antica Città abbiamo assegnato l'ultimo luogo ai Sepolcri, sia perchè tali Edificii secondo le leggi delle XII Tavole doveano essere fuori del recinto della medesima, sia perchè in essi ha termine l'umana ambizione, e giace spenta ogni brama di terrena grandezza. La forma loro appo alcune vetuste Nazioni era sovente volte piramidale. Avverte SERVIO, che i Personaggi più ragguardevoli sulla vetta de' Monti soleano esser sepolti, onde il costume ne venne, che sopra i cadaveri s'innalzassero piramidi, o grandi colonne. La ragione allegata non fu per avventura la sola, che persuadesse agli antichi il costruire così fatti Sepolcri. I Romani, che di tal forma si valsero, forse dagli Etruschi la trassero, che molto conservarono della orientale filosofia, se fede si vuol prestare ad alcuni Scrittori. Fra le tradizioni poi, che l'Etruria da fonte antichissimo, e puro dedusse, quella fu della spiritualità, ed immortalità degli animi simboleggiata sotto il nome di fuoco, e di spirito. Or perchè il fuoco non si poteva esprimere colla piramidale figura, che prendono le fiamme nel dirigersi al loro polo? tanto più che dal greco vocabolo *Πυρ-Piros*, cioè fuoco, par essersi derivata la voce piramide? E perchè in foggia simile non si saranno innalzati i Se-

Vide Serv. in
Æneid. lib II.

polcri, affin di mostrare, che quantunque fosse giacente il corpo, era lo spirito del defunto per mantenersi eterno e di sua natura creato per salire al Cielo? È certo che, di piramide in guisa, sino dalle età più remote i Popoli del Lazio costrussero Sepolcri. Tale era quello, che i Volsci a Coriolano innalzarono ne' primi tempi della Romana Repubblica; e tale in Campo Marzio il Sepolcro di Scipione Emiliano. Chiunque si recò a Roma, potè contemplare la piramide di Cajo Cestio. Nell'età di Cestio istesso, cioè in quella di Augusto, anzi prima di lui, vennero in uso altre forme di Sepolcri, e di Mausolei. Delubri, ed Archi funebri alle estinte, e care persone si vollero innalzare: non è da dirsi con tutto ciò che eziandio ne' tempi più recenti dell'Impero siesi trasandata la forma consueta piramidale; che anzi in questa forma, od in forma di cono, cioè spazioso nella base, che, salendo si restringeva, fu il Mausoleo d' Augusto descritto da STRABONE, e quello d' Adriano da quanto ne ritrassero gli studiosi delle Romane Antichità. Conica forma parimente sembra, che abbia avuto un Sepolcro, che si incontra nelle vicinanze di Pollenza, di cui si espone l'immagine in una vignetta annessa a questa Dissertazione. Alla base de' ruderi, che lo additano, un antro si scorge, che fu probabilmente la porta, che conduceva nella camera, ove stavano dentro un sarcofago le ossa dei defunti, che, o per diritto, o per concessione di chi avea eretto il Sepolcro, vi poteano essere

posti, come si vide nella celebratissima camera sepolcrale, che conteneva i Sarcofagi de' Scipioni, quando non ancora si abbruciavano i cadaveri. Allora poi che invalse il costume di abbruciarli, le ceneri de' defunti Padroni, e talor anche de' Liberti stavano intorno intorno alla camera istessa disposte in altrettante urne collocate in certi loculi, o nicchiette otturate da un coperchio acuminato, sopra le quali in un piccolo riquadro era scritto il nome dell'estinta persona. Le nicchie e pella angustia loro, e pella loro figura, e perchè chiuse sin verso la metà da una leggera pietra, o fascia laterizia, lasciavano soltanto vedere altrui la parte superiore dell'olle cinerarie, vennero dette colombai, attesa la rassomiglianza loro co' nidi, che ai colombi sogliono prepararsi in certe specie di torri a bella posta formate; e di simil foggia erano le camere sepolcrali, che chiudevano le ceneri dei Liberti di Livia Augusta, illustrate dal BIANCHINI, dal GORI, ed altre parecchie, che si scavarono in vicinanza di Roma.

Intorno alla piramide, o piuttosto cono del Sepolcro Pollentino (giacchè per essere le mura esterne molto guaste dal tempo non se ne può raccogliere esattamente la forma originaria), s'osservano in poca distanza le vestigia d'un altro muro, che forse non sorgeva fuori della terra, e che s'era costruito per riparare vieppiù le fondamenta, e le parti sotterranee del Sepolcro dall'umidità.

Se non siamo andati lungi dal vero nello assegnare ad un Sepolcro questa rovina, che, ampia verso la base, va restringendosi verso la cima, e che isolata s'osserva nella campagna, ciò gioverebbe a fissare l'estensione di Pollenza. Benchè presso i Romani fosse proibito l' avere Sepolcri in Città, se n' otteneva per altro da qualche Personaggio insigne il privilegio, e questo privilegio veniva concesso dal Senato, o dal Popolo unitamente. Non sappiamo se una tale concessione si potesse ottenere ne' Municipii. Se non si poteva, sarà allor da accordarsi, che fuori le mura di Pollenza stesse il Sepolcro, di cui parliamo, e diffatti è molto distante dalle altre rovine. Quindi non ardirò di chiamare Sepolcro un' altra macerie più assai informe, ma in mezzo locata degli altri ruderi, e lungo la via, che dal Teatro tendeva all' Anfiteatro: a qual genere di Edifizio spettasse, più non è concesso raffigurare. Io inclino a supporre, che sia un restante degli sfiattatoi dell' Acquedotto. Avanzi di Sepolcri direi piuttosto parecchie altre macerie, che si trovano in distanza riguardevole da sito, su cui sembra, che si innalzasse la Città, poichè ruderi tali la pubblica via costeggiano, la quale per avventura è nel luogo a un dipresso medesimo, che venne già occupato dalle strade antiche. Negli Orti appunto in vicinanza di Brà, lungo la via, che da Brà a Pollenza conduce, si ritrovò dal signor Randoni la lapide da noi riferita, indicante un Tempio alla Vittoria, che serviva di coperchio ad un

Sarcofago. Quantunque Brà sia sorta dalle rovine di Pollenza, non è peraltro probabile, che sino a Brà Pollenza s'estendesse, ma pel territorio del moderno Brà dovea passare la strada, che da Pollenza conduce ne' Taurini. Presso alle pubbliche vie gli antichi collocavano i Sepolcri, affinchè i Viaggiatori potessero agevolmente osservarli, leggere scorrendo la breve epigrafe, di cui erano segnati, indicante la persona del defunto, e pregarli quiete. Oppure, come osserva accuratamente VARRONE, affinchè per tal modo venissero i Pellegrini a rammentarsi, che quegli furono, e che essi erano parimente mortali. Così le tombe diventavano a ragione i veri monumenti dei Viaggiatori. Oltre i ruderi, che pajono indicare Sepolcri, molti Sarcofagi di terra cotta si trovarono nella campagna Pollentina, il che sempre più dimostra, che dopo l'età di Silla non cessò del tutto presso i Romani il costume di seppellire i morti senza abbruciarli; che anzi, se prima de' tempi di Lucio Silla da alcuni si abbruciavano i cadaveri, e da altri si seppellivano, come rilevasi da un passo di PLINIO; così dopo Silla, avvegnachè fosse invalso più il costume di abbruciarli, ciò nulla ostante si continuarono anche a seppellire. Riferisce TACITO, che il corpo di Poppea all'uso de' Re stranieri fu imbalsamato, e riposto nel Sepolcro della gente Giulia. Altri esempj si hanno di ciò dall'eruditissimo, e dotto MORCELLI. Il costume di chiudere in Arche di marmo i cadaveri delle ricche

Vide Morelli
de stylo inscript.

Pollentia redi-
viva.

persone, ed in Arche di terra cotta quelli delle povere, non si rese comune prima dell'età degli Antonini, e venne vieppiù confermato dalla Cristiana Religione. La quantità grande de' Sarcofagi e di marmo, e di creta, che si trovò nelle vicinanze di Pollenza, dimostra, che la maggior grandezza di lei fu appunto nell'età degli Antonini; avvegnachè questo Municipio già da' tempi della Repubblica fosse florido, e che siesi mantenuto tale sin verso il declinar dell'Impero. Tanto ci additano col muto loro, ma autorevole linguaggio le squallide e derelitte rovine, delle quali vi ragionai, Accademici chiarissimi, non perchè io creda degne dell'attenzione vostra le mie congetture, bensì per impegnarvi ad illustrare i patrii Monumenti.



I N D I C E

D E G L I A R T I C O L I .

P A R T E 1 .

- ART. 1. *Sito di Pollenza, breve notizia de' Liguri Vagienni, cui apparteneva negli antichissimi tempi* Pag. 321
2. *Fondazione, e denominazione di Pollenza* » 329
3. *Derivazione del nome di Pollenza dalla Vittoria, divinità allegorica, confusa forse con altra Dea, detta Pollentia. Si cerca chi fosse costei, e se l'istessa fosse che la Dea Pellonia* » 335
4. *Antica condizione di Pollenza* » 341
5. *Se i Liguri Vagienni abbiano avuto parte nella vittoria riportata da Mario contro i Cimbri* » 357
6. *Fatti d'armi accaduti nei contorni di Pollenza* » 365
7. *Battaglie tra Stilicone, ed Alarico. Decadenza di Pollenza* » 381
8. *Commercio di Pollenza. Lane* » 394

9. *Vasi Pollentini, ed altri lavori di creta* » 399
10. *Seguita lo stesso argomento. Officine celebri di cose fittili. Officine di Pertinace* » 409
11. *Altre arti de' Pollentini* » 414
12. *Anticaglie trovatesi nella Campagna di Pollenza* » 418
13. *Professioni esercitate dai Pollentini* » 422

P A R T E I I.

- ART. 1.** *Anfiteatro* Pag. 426
2. *Teatro* » 441
3. *Curia, e Foro Pollentino* » 451
4. *Tempio di Diana* » 459
5. *Ragioni di credere, che le tre Edicole componessero veramente il Tempio di Diana* » 467
6. *Continuazione dello stesso argomento, e parte esteriore del Tempio di Diana, suo Collegio, suoi Sacerdoti, sue Feste, e suoi Titoli* » 476
7. *Altri Templi di Pollenza. Della Vittoria, di Bacco, di Cernunno, di Plotina* » 485
8. *Acquedotto* » 495
9. *Sepolcri* » 503

511 OSSERVAZIONI

INTORNO ALLE RICERCHE RIGUARDANTI L' ORIGINE
DELLE STAMPE DELLE FIGURE IN LEGNO
ED IN RAME

DI GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE.

Approvata li 17 Dicembre 1806.

GLI antichi Scolastici, che, sebbene professassero tutti nimicizia dichiarata contro la coltura, e l' eleganza dello scrivere, affinchè più chiaro, e spiccio comparisse lo scheletro delle argomentazioni loro, e sebbene fossero la massima parte inèruditi affatto, quanto però a profondità e forza di raziocinio non la cedono ai più acuti ragionatori de' giorni nostri, usavano non poche volte, prima d' internarsi in quelle loro quistioni sottili, di premettere la disamina della utilità della quistione medesima. Io non dirò mai, che tutte le quistioni agitate, e da essi giudicate vantaggiose, tali veramente fossero; commendabile ciò non pertanto e degna di essere imitata a me sembra la pratica loro. E per applicarla ad un punto di Storia delle Belle Arti, di cui non si sarebbero essi pigliato verun pensiero; ognun sa quanti volumi si sieno a questi ultimi

tempi dettati intorno alla origine della Stampa, e segnatamente intorno a quella delle figure in legno, od in rame: cosicchè una intera Biblioteca si potrebbe formare de' soli titoli de' libri scritti in Italia, e fuori d' Italia intorno a questo argomento. Ma io non so, che alcuno siasi accinto a mostrare il vantaggio, che da sì fatte minute e laboriose ricerche ne possa ridondare.

Della origine
delle stamp. delle
figure in legno,
ed in rame.
Mem. dell' Acca-
demia Imper. di
Torino tom. II.
1805, pag. 385.

Nella Memoria antecedente già pubblicatasi, altra utilità non si è da me saputo ravvisare in coteste ricerche, se non se quella d' impegnare a porre studio nella Storia delle Arti figurative, e per questa via contribuire a perfezionarne, sia la parte spettante all'ingegno, come eziandio il meccanismo. Rispetto al quale meccanismo se ne ha una prova nella pittura coll' encausto, riprodotta con lustro, mediante lo studio degli Scrittori antichi, e degli antichi monumenti, se pure è vero ciò che afferma il dotto signor GIOVANNI FABRONI, che il passaggio dall' uso dell' olio nella pittura (ch' egli crede non poter essere stato ignorato dagli antichi) a quello della cera, sia da considerarsi come un avanzamento verso la perfezione dell' arte, giacchè la pittura encausta non è soggetta agli inevitabili inconvenienti, che s' incontrano in quella a olio, di cui per ignoranza nostra vantammo i pregi (dice il signor FABRONI), e l' applaudimmo come recente invenzione. Ma per ciò che appartiene all' Intaglio delle figure, ed alle ricerche intorno all' origine di esso, non si tratta di rinovare, e richiamare in vita un' arte

Antolog. Rom.
1796, N.º XXVI.
Fabroni dell' an-
tichità, vantag-
gio e metodo del-
la pitt. encausta.

spenta, ma bensì di fissar l'epoca della invenzione di un'arte nuova, e determinare a chi se ne debba attribuire la gloria.

Io son ben lungi dal pretendere, che sia senza vantaggio il poter assicurare ad una determinata persona, o contrada il vanto di aver prodotto un uomo, che abbia colle forze del proprio ingegno contribuito ai progressi delle Belle Arti. Il tener in poco conto coloro

» *Inventas aut qui vitam excoluere per artes,*

Virg. *Aeneidos*
lib. VI, v. 663.

» *Quique sui memores alios fecere merendo,*

non può essere senza taccia d'ingratitude, e di presunzione ne' posteri, ed in oltre dimostrerebbe una disistima, un disprezzo totale di quelle arti medesime, di cui si tratta. Vi ha una specie di nobiltà ereditaria anche nelle cose d'ingegno; e la Storia degli uomini grandi in Lettere, e nelle Belle Arti, che abbia prodotto una Nazione, che si pregia di coltivarle, eccita ad una ben nata emulazione gli spiriti generosi, assai più che non si facciano le fumose immagini degli avi, e le lunghe genealogie di antenati feroci.

Ma venendo al caso nostro: è egli possibile determinare qual sia il primo Artista, a cui si debba dare il vanto d'Inventore della incisione delle figure per uso della stampa? In secondo luogo, quando si potesse senza dubbio nessuno, per via di lunghe, e faticose indagini, giungere a potere, senza tema di errore, asseverare, che attribuire si debba ad una determinata persona una tale invenzione, si dovrà considerare questa

come un pregio, una gloria dell' Inventore? E lo investigare i mezzi da lui adoperati per giungervi, potrà forse essere di sprone, e di ajuto per tentare cose nuove nelle Belle Arti? Il signor D. PIETRO ZANI, autore di un' Opera erudita intorno all' origine, ed ai progressi dell' incisione in rame, ed in legno, che, sebben pubblicata sin dall' anno 1802, non mi era nota quando dettai la prima mia Memoria, confessa, che ed Orefici, e Scultori, e Fabbricatori d' arme, anche prima dell' Era volgare, già incidevano col bulino figure, ed ornati sopra i loro argenti, e metalli. Una antica lamina di metallo intagliata rozzamente a bulino vien riguardata come una stampa in rame dal Senator FILIPPO BUONARROTI, che ne ragiona nel Proemio al dottissimo suo libro delle Osservazioni sopra i Medaglioni antichi; ed ho già notato nella prima Memoria, che sin da' tempi Etruschi s' incideva in rame, e che per conseguente era impossibile lo accertare chi sia stato il primo, cui sia caduto in pensiero di cavarne la stampa in pergamena, in papiro, od in carta comune, mediante qualche tinta.

Il signor D. ZANI pre nominato crede peraltro di poter affermare, che il primo, il quale traesse da un intaglio fatto col bulino una stampa, non solamente sia l' Orefice Fiorentino Maso Finiguerra, come sulla fede del VASARI da tutti si tiene, ma di più afferma aver egli avuto la sorte di scoprire questa prima stampa, e di poterne fissar l' epoca precisa all' anno 1452. Si

Materiali per servire alla storia dell' origine e de' progressi dell' incisione in rame, ed in legno; e sposiz.^o dell' interessante scoperta di una stampa originale del celebre Maso Finiguerra fatta nel gabinetto nazionale di Parigi da D. Pietro Zani Fidentino. Parma 1802 in 8.^o, pag. 4.

Buonarrot. Osservazioni sopra i Medaglioni antichi pag. 17: Roma 1693.

Memor. precit. tom. II. pag. 400.

Zani loco cit. pag. 50, 51, e pag. 126.

è questa la stampa di una Pace di argento dorata, smaltata, e niellata da esso Maso Finiguerra, che è nella Chiesa di S. Giovanni di Firenze, e rappresenta l'Assunzione, o per meglio dire l'Incoronazione della B. V., della quale stampa parlano il sopraccitato VASARI, ed il BALDINUCCI, stampa stata scoperta dal signor D. ZANI nel Gabinetto Nazionale, ora Imperiale, di Parigi. * E siccome il chiaro Antiquario ANTONFRANCECCO GORI mostra, colla testimonianza autentica del Libro grande dei Consoli della Università di Calimala, o sia de' Mercatanti di Firenze, che quell'opera fu compita, e pagata in esso anno 1452, ne viene per necessaria conseguenza, che la stampa, esistente nel Gabinetto di Parigi, deve essere stata dall'Orefice cavata nel medesimo anno dall'intaglio, prima di riempirlo di quella composizione nera di argento, e piombo, che chiamavasi *nigellum* dagli Scrittori Latino-barbari, e corrottamente *niello* in Toscana, dopo la quale operazione, otturate le fossette fatte col bulino, non si sarebbe più potuta cavare stampa veruna.

Gori Dittici
tom. II, pag. 315.
318.

Vedi Ducange
Gloss. Lat-barb.
in voce Nigellum.

Premesso quanto sopra, io non intendo in nessuna maniera di diminuire il merito della bella scoperta del signor D. ZANI, che ci ha fatto conoscere un così raro

Zani loco cit.
pag. 200.

* » Delle prove in carta (della Pace intagliata da Maso Finiguerra nel 1452.) non si sa con certezza, che ne avanzi pur una, fuor dell'Assunta, » che nel gabinetto nazional di Parigi riconobbe il Signor Abate ZANI. — Lenzi Storia pittorica dell'Italia tom. 1, pag. 91, Bassano 1809.

monumento dell' Arte dell' intaglio in metalli, e che ne fece incidere da un Artista valente una copia esattissima inserita nel suo Libro. Ma osservo soltanto, che, nè si può dire, che Maso Finiguerra inventasse l' Arte d' incidere stampe in metallo, nè che questa sia la prima prova, che si traesse da un intaglio fatto col bulino da un Orefice, o Scultore.

Che Maso Finiguerra, per ragione di questa unica stampa, non si possa chiamare il primo Inventore dell' arte di cavare stampe dagli intagli fatti col bulino, e che l' invenzione siasi piuttosto, per dir così, da per se stessa presentata a lui, che da lui trovata, due fatti ad evidenza, se non m' inganno, il dimostrano. Il primo si è, che intenzion sua non era già di fare un lavoro, il cui scopo ed uso fosse il cavarne la stampa, e per tal via moltiplicarne gli esemplari; di fare insomma un istromento di calcografia, ma bensì un' opera di oreficeria. Ciò lo dà a divedere chiaramente l' aver egli incise per lo suo verso, nella lamina d' argento da lui intagliata, le parole *assumpta est Maria in celum*, e le altre lettere tutte, e non a rovescio, come avrebbe dovuto fare, qualora intenzion sua fosse stata il cavarne parecchie prove. Nè si può dire, che ignorasse egli doversi scrivere a rovescio le lettere, affinchè tornassero dritte nella stampa: perciocchè notissima era a' suoi tempi, massimamente agli Orefici, la pratica tanto antica de' Coniatori delle medaglie, e degli Incisori de' sigilli, ove sono leggende; oltre di che

le stampe in legno (le quali, qualunque siane l' antichità , già erano senza dubbio assai note nell' anno 1452), in cui troviamo incisi nomi di Santi , ed altre lettere , avrebbero additato all' Orefice Fiorentino la via da tenersi per fare in metallo ciò che già facevasi in legno.

Queste considerazioni pare , che bastar potrebbero per convincere chiunque , che Maso Finiguerra , nell' intagliar la sua Pace d' argento , non pensava all' uso , cui poteva servire di cavarne stampe. Ma quello che vi ha di più , si è , che , dopo di averne cavata la prima prova , non si avvide in nessun modo dell' Arte , nuova per lui , che nasceva sotto i suoi proprj occhj ; ed in vece di trarne più esemplari , come troppo agevole gli era di fare , una copia ne trasse , che per ogni rispetto dobbiam credere unica , e si affrettò a riempire di niello , a dorare , ed a smaltare il suo lavoro. È abbastanza palese da tutto questo , che per nessun altro oggetto Maso Finiguerra , dopo avere alcuna cosa intagliata , ne cavasse con lo zolfo , o sulla carta l' impronto , salvo che per poter meglio vedere il suo lavoro , e per poterlo correggere , e ritoccare , bisognando , prima di dargli l' ultimo compimento. Anzi dal modo , con cui si esprime il BALDINUCCI , pare che , meglio che non facesse Maso medesimo , tal cosa avvertissero , e se ne prevalessero , Baccio Baldini unitamente a Sandro Botticelli , e quindi Antonio del Pollajuolo , e sopra tutti il celebre Pittore Andrea Mantegna , che

Baldinucci Cominciam. e progressi dell' Arte dell' intagliare , premio pag. 2 e 3.

era in Roma, e si pose ad intagliare i suoi Trionfi, che furono delle prime stampe, che si vedessero; e forse non sarebbe gran fatto, come concede lo stesso Baldinucci, che a lui fosse dovuta gran parte della gloria dell'invenzione, giacchè egli, con grande studio ed applicazione, avea dato a quel nuovo modo di operare non poco miglioramento*.

Nel resto il signor D. ZANI reca candidamente Memorie, dalle quali risulterebbe, che prima dell'anno 1452 già si sarebbero incise in Italia, e stampate figure in rame. Accenna in oltre, che più antica di molto fu l'Arte dell'intaglio in legno; e per ultimo non solo concede, ma con giusto raziocinio dimostra, che si può sostenere, che abbia esistito un monumento dell'Arte Tipografica, di cui più copie una volta esistessero, ancorchè un solo esemplare più non se ne ritrovi al giorno d'oggi. Ciò posto, è da avvertire prima di tutto, che di molte particolarità riguardanti le arti figurative, rispetto alle quali le altre Provincie d'Italia dividono colla Toscana la gloria di averle esercitate *ab antiquo*, non se ne è conservata in esse, del pari che in Toscana, distinta memoria:

* » Il Vasari, e con lui il Cellini nel *Trattato dell'oreficeria*, e gli altri
 » più comunemente, i principi dell'arte (della incisione in rame) han ri-
 » petuti da Firenze, e dal Finiguerra. Se n'è dubitato di poi; e il Bottari
 » stesso, autor sì recente, e Fiorentino ne ha scritto come di cosa non
 » certa. — *Lanzi Storia pittorica dell'Italia pag. 100.*

attesochè nè gli artisti , contenti di operare , nè gli Scrittori si pigliarono pensiero di tramandarne ai posterì la notizia , ben diversi in ciò da' Toscani , che colla diligenza loro , ed accuratezza ingenita , ajutati anche dalla facilità di esprimersi in Lingua più regolata , tutti scrissero , e d'ogni cosa tennero minuto registro.

Ad ogni modo il pre nominato signor D. ZANI concede essere cosa certissima , che la Scuola d' incisione a bulino Veneziana è tanto antica quanto la Fiorentina. Ravvisa nelle incisioni Veneziane un taglio più fino , più dolce , più pastoso , e riflette , che le figure ne sono più grandiose , e sempre nelle estremità bellissime , cosa che non si può dire di quelle della mentovata Scuola Fiorentina , dal che ne inferisce giustamente , che queste due Scuole abbiano avuta origine da due diversi fonti. Parla quindi di una Stampa , che SAMUELE PALMER attesta di aver veduta nel Museo Pembrokiano , segnata colle lettere iniziali A M. , e coll'anno 1412 , che lo Scrittore Inglese suppone essere Andrea da Murano , il quale realmente fioriva circa il 1400 ; e non ostante che il signor ZANI muova intorno ad essa stampa alcune difficoltà , desidera ciò non pertanto , che i Dilettanti Inglesi facciano le necessarie diligenze per chiarire questa scoperta curiosa. Reca in appresso il medesimo Scrittore un'altra stampa tuttora esistente , che con molte fondate ragioni attribuisce a Francesco Squarcione Padovano , Pittore di grido , e Maestro del più famoso

Zani loco cit.
pag. 57, 58, 59.

Palmer History
of Printinz.
London 1733,
pag. 591.

Zani loco cit.
pag. 60, e 63.

Andrea Mantegna. Lo Squarcione nacque nel 1394; cosicchè nel 1452 (epoca sicura, in cui secondo lo stesso signor D. ZANI lavorava Maso Finiguerra) contava già egli cinquant'otto anni dell'età sua, e non è più probabile, che dopo tal epoca, piuttosto che non prima, incidesse a bulino.

Aggiungasi, che non solamente la Scuola, ed il gusto dell'incidere è affatto diverso, ma inoltre, che lo Squarcione era Pittore, e non Orefice, e che per conseguente non può avere intagliata una lastra di metallo col bulino, con altro intendimento, fuorchè con quello di cavarne stampe; che all'incontro è chiaro per le ragioni sopra divise, che Maso Finiguerra, come Orefice, che egli era, non volea fare stampa, ma bensì un'opera di niello, e che non s'avvide neppure nel cavarne che ne fece l'unica impronta, e prima di guastarla riempiendone i tratti con quella composizione, che avea fatto una stampa, da cui si potevano trarre moltissime prove; dovechè il Pittore Squarcione fece una vera opera di Calcografia. Oltre adunque alla probabilità, che la stampa dello Squarcione sia anteriore al 1452, è certo che questo fu un intaglio lavorato coll'intendimento di cavarne più esemplari, ridotto al vero uso di stampa; massimamente dappoi- chè il Mantegna, discepolo del mentovato Squarcione vien chiamato dal RUSCELLI Inventore dello intagliar in rame le stampe delle figure. Anche il LOMAZZO detto da chi potea giudicarne, vale a dir, dall' Abate LANZI

più dotto del VASARI, che scrivea, com'egli segue a dire, con miglior Critica, e nelle cose di Lombardia,

Lanzi Storia
pitt. della Ital.
tom. 1, pag. 109.

poco note a Giorgiò, mirava a correggerlo, ed a supplirlo, il LOMAZZO, dico, nel suo Trattato al nome del Mantegna aggiunge questo breve elogio: *Pittore*

Lomazzo pag.
682.

prudente, e primo Intagliatore delle Stampe in Italia.

Dove è da considerarsi, che que' pochi Scrittori non Toscani del Secolo XVI, che si abbattono a darci qualche notizia appartenente alle Arti figurative, non erano così minuti, e così esatti Critici come quegli de' giorni nostri; e non sarebbe gran fatto, che il RUSCELLI, ed il LOMAZZO avessero confuso insieme il Maestro, voglio dire lo Squarcione, col più famoso Discepolo. Ad ogni modo, se lo Squarcione intagliò vere stampe in rame, e non opere di niello, ogni ragion ci persuade a credere, che da lui, e non dagli Artisti Fiorentini apprendesse il Mantegna suo discepolo, in un colla Pittura, anche l'Arte dell'Intaglio, e che il dirsi dagli Scrittori Toscani, che il Mantegna siasi accinto ad operar d'intaglio, dopo vedute le Stampe de' Fiorentini, sia uno sbaglio.

Una considerazione di qualche peso, per dare il vanto dell'antichità nell'intaglio in rame piuttosto alla Scuola Veneziana, che non alla Fiorentina, a me pare, che sia quella, che in Venezia antica già era l'Arte dell'intaglio in legno, di cui son figlie non solamente quella dell'Intaglio in rame, ma eziandio, se dirittamente si riguarda, l'Arte della Stampa medesima dei libri.

Prescindo per ora dalle più antiche stampe in legno, di cui si è ragionato nella Memoria antecedente, e di cui avremo occasione di parlar di nuovo tra breve. Dal noto Decreto del Senato Veneto dell' anno 1441,

Zani loco cit.
pag. 82.

recato anche dal signor D. ZANI, dopo altri Scrittori, si raccoglie, che *l'Arte, ed il Mestiere delle Carte, e Figure stampate* era già in quell'epoca antico in Venezia. E se inoltre da esso Decreto si fa manifesto, che, parecchi anni prima, così numerosi doveano essere gli Artefici di tal professione a tale di eccitar le cure della Repubblica, per rimettere quel traffico in fiore, tutto ciò dà a divedere, che molto avanti a Maso Finiguerra da moltissime persone esercitavasi l'Arte dell'intaglio in legno nella prenominata Città di Venezia. Partendo da questo presupposto, è chiaro esser cosa obvia, che in quella Contrada medesima dovesse nascere l'intaglio in rame; e lo esser antica l'Arte predetta dell'intaglio in legno in Venezia spiega e dà maggior peso alla asserzione, che Intagliatori di stampe in rame fossero Andrea da Murano, e lo Squarcione prima di Maso Finiguerra, senza però che si possa in verun modo accertatamente asserire, che essi sieno stati i primi a cavar prove da intaglji in metallo, intaglji, che sappiamo essere stati di tanti Secoli anteriori a' sopraccennati Artisti.

Sono poi note abbastanza le quistioni intorno alla antichità delle carte da giuocare, dette *Naipes, Naibes*, e *Naibi* dagli Scrittori Spagnuoli, e dagli antichi

Toscani, e ne ragionò pure lungamente, e dottamente il signor D. ZANI. Singolar cosa sarebbe ciò che soggiunge lo stesso Scrittore, che le Carte possano essere state portate in Venezia dalla China, dove sappiamo essere la stampa in caratteri fissi antichissima, e che Venezia sia stata la prima Città in Europa ad averle. Ciò lo asserisce il signor D. ZANI sulla fede dell' Abate TRESSAN celebre Antiquario, il quale li mostrò di volo nel suo Gabinetto in Parigi un giuoco di Carte Cinesi, dicendoli, che un Veneziano era stato il primo a portarle dalla China in Venezia, senza però avergli voluto significare il nome di esso Veneziano, nè l'anno in cui le recò nella sua Patria. Certamente è da desiderarsi, che il signor Abate TRESSAN dia alla luce queste curiose notizie; ed intanto il signor ZANI sospetta non senza fondamento, che questo Viaggiatore possa essere Niccolò Polo, il quale col fratello Matteo ritornò dalla China nell'anno 1269, ovvero il famoso Marco Polo fratello dello stesso Niccolò. Se a tale epoca fissar si potesse l'introduzione delle Carte da giuocare stampate in Venezia, viemmaggior fede acquisterebbe ciò che sulla testimonianza di SANDRO di PIPPOZZO accenna il celebre Abate TIRABOSCHI, che ad esse si giuocasse nel 1299; e quello che è più, sarebbe questa una nuova riprova dell'autenticità del prezioso monumento d'intaglio in legno, opera dei due nobili Gemelli da Cunio inciso tra l'anno 1285, ed il 1287, e per conseguente parecchi anni dopo che dal Viaggiator Veneziano sarebbero state recate in Venezia le Carte.

Zani loco cit.
pag. 156, e seg.
nota (79).

Zani loco cit.
pag. 192, nota
(82).

Un altro Mercatante portò moltissimo tempo dopo parimente dalla China in Venezia quella pasta detta Inchiostro della China, di cui furono privi tutti i Professori di Disegno del Secolo XVI, e del principio del seguente, come apertamente si vede dai disegni loro tutti toccati d'acquerello di diversi colori, e la maggior parte di fuliggine, e d'inchiostro comune. Chi primo ne fece menzione, per quanto io sappia, fu il famoso Antiquario LORENZO PIGNORIA, che dice appunto averne avuto in dono da un Mercatante in Venezia. Ne scrivea egli a Roma a PAOLO GUALDO Autor della Vita del celebre VINCENZO PINELLI nell' anno 1614, per sapere da un Religioso venuto dalla China a qual uso servisse *. Così un Mercatante, un Letterato, ed un Missionario fecero dono ai Professori delle Arti di disegno di questa pasta, che fu per essi, starei per dire, a un dipresso quello, che la pittura ad olio per li Dipintori. Ma i Cinesi, che già da tanto tempo l'aveano inventata, e la possedevano, non disegnavano per questo, nè disegnano come gli Europei.

* *Lettere di Uomini Illustri, che fiorirono in principio del Secolo XVII, non più stampate. — Venezia nella Stamperia Baglioni 1644. Lett. di Lorenzo Pignoria a Paolo Gualdo a Roma in data di Padoa, 7 Novembre 1714. —*
 » Io ho una certa pasta nera rotonda fatta in forma di una tavola di sbaglino, che mi fu donata in Venezia da un Mercante come fattura della
 » China. Nè resto di crederla per vera, poichè ha da una parte caratteri
 » Chinesi di basso rilievo, scritta alla foggia loro di sopra in giù per lungo,
 » e dall' altra parte un cervo, una farfalla, una scimia, ed un albero pure
 » di rilievo; e forse cotesto Padre venuto di là saprà a che uso servisse.

Tanto è vero, che il caso, ed il lungo esercizio delle Arti, e non già l'ingegno presentano agli Artisti le pratiche più vantaggiose.

Ma per ritornare alle Carte da giuocare Cinesi stampate, ed all'antico monumento di stampa in legno dei fratelli da Cunio, io mi compiaccio assaissimo, che il signor D. ZANI (il cui libro non mi era noto quando si dettò da me la prima Memoria) abbia formato lo stesso giudizio del signor DE-MURR, e di me stesso, rispetto a quanto narra lo Scrittore Francese PAPILLON, parlando del monumento sopraccennato, in cui rappresentati sono i principali fatti di Alessandro con caratteri, e con figure incise in legno. La lunga e ragionata descrizione, che ne fa il PAPILLON è, come osserva ottimamente il signor D. ZANI, una indubitata prova, che ha avuto egli il libro sott'occhio, non potendosi supporre, che quel Professore siasi sognata una tal cosa, e l'abbia descritta unicamente per farne un Romanzo. Che se alcuno dicesse essere incredibile che ve ne fosse un solo esemplare, a tale opposizione risponde, che pur troppo di tanti libri manuscritti, ed anche di alcuni stampati, negli sconvolgimenti, e vicende continue del Mondo, guerre, incendi, dispersioni, e rovine, si è dovuto fare perdita irreparabile. Riflette ottimamente, che del libro del TURRECREMATA intitolato *Meditationes*, e stampato in Roma presso Ulrico Han nell'anno 1467 vi ha un solo esemplare nella Biblioteca di Norimberga, noto ai più eruditi

Zani loco cit.
pag. 84, 85.

Bibliografici, e perciò detto dal PANZER *unica Phœnix*, e conchiude con dire: quando qualche sciagurato evenimento il facesse perire, dovrebbe per ciò negare dai nostri posterì, che abbia esistito? Vi ha di più; dal dottissimo Abate GIAN-BERNARDO DEROSI, come nelle lingue, così nella Bibliografia Orientale versato quanto altri mai, si è dimostrato essersi fatta una edizione dell' Alcorano Arabico in Venezia da Paganino da Brescia in principio del Secolo XVI, sebbene neppure un solo esemplare di quella edizione non sia pervenuto insino a noi. Anche il signor EMERICO DAVID Autor del libro intitolato *l'Art statuaire*, parlando nel suo Discorso storico intorno all'intaglio delle stampe in rame, ed in legno, Discorso scritto dopo di quello del signor Abate ZANI, delle stampe in legno di Alberico, ed Isabella da Cunio descritte dal PAPILLON, dice, che, quantunque questo fatto notabilissimo sia stato citato raramente, egli però non avea difficoltà alcuna di annoverarlo tra quelle verità, che devono riguardarsi come verità storiche*. Oltre alla menzione da me fattane nella mia Memoria, non erasi peraltro tralasciato di ragionarne prima dall' Autor della Prefazione al Tomo V. del VASARI ristampato in Siena; e

De Corano arabico Venet. Paganini typis impresso sub init. saec. XVI, dissertatio Joh. Bernardi Derossi Prof. linguarum Or. Parmae 1805.

* « Quoique ce fait très-remarquable ait été rarement cité, nous ne craignons point de le placer parmi ces vérités qui doivent devenir historiques. — Discours historique sur la gravure en taille-douce, et sur la gravure en bois. Moniteur 1808, N.º 296.

spiacemi, che il dotto Abate LANZI, avendo trovato nella narrazione antica di esso alcune circostanze, come ei dice, dure a credersi, circostanze però, che nulla hanno che fare colla sostanza della cosa, abbia stimato meglio il tacerne.

Lanzi Storia
pittorica della
Ital., tom. 1.,
pag. 85, Bassano
1809.

Posto adunque, che non vi abbia fondata ragione di negare, che sia stata eseguita in fine del 1200 una incisione, e vera stampa in legno con figure, e caratteri, come si è il Libro descritto dal PAPILLON, per lo solo motivo, che additar non possiamo dove al presente se ne trovi un esemplare; così, avendosi vere incisioni al bulino in metallo antichissime, ed avendosi inoltre memorie, e riscontri di stampe anteriori a quella di Maso Finiguerra dell'anno 1452, il solo non poter additare altra stampa anteriore a tale epoca colla data precisa dell'anno, e che tuttora esista, non è motivo sufficiente per mettere in dubbio, che prima di lui siasi tal cosa eseguita da alcun altro Artista. Tanto più che le incisioni col bulino in metallo sono senza paragone nessuno più antiche di quelle in legno, ancorchè siensi tratte stampe dal legno, per quello che si sappia, prima che se ne traessero dagli intagli in metallo.

Tosto adunque, che si pensò ad incidere in legno coll' unico scopo di cavarne più prove, come si vede espresso nel breve scritto stampato in fronte al Libro sopraccennato dei fatti d' Alessandro, non si può in nessuna maniera supporre, che molto tempo passasse

V. Dell' origine
delle stampe del-
le figure nel tom.
II delle Memo-
rie dell' accad.
Imp.^a di Torino
1805, pag. 396.

prima che non cadesse in pensiero a nessuno degli Orefici, e Lavoratori di niello, di trar partito delle incisioni loro, fatte col bulino, massimamente se si considera, che lungo periodo di anni corse dall'anno 1285 (epoca della prima Stampa in legno, che si sappia) all'anno 1452, che si è quella della Pace d'argento di Maso Finiguerra. In questo periodo di tempo è ragionevolmente da supporre, che si sieno fatti pure dei tentativi per ridurre a libri le poche parole, che a piè delle figure s'incidevano; nè è da credere, che si tardasse molto ad avere edizioni Tabellarie, come chiamansi da' Bibliografi; credendosi anche comunemente che, coll'andar del tempo, tagliando via i caratteri incisi in legno, che formavano versi, o sentenze analoghe al soggetto delle immagini xilografiche, ne sia nata l'invenzione dei caratteri mobili. Ed ecco in questa maniera l'Arte Tipografica nata da quella dell'intaglio in legno.

Santander Diet.
Bibliogr. T. I.
pag. 67:
V. pure Four-
nier de l'origine
et des product.
de l'imprim. pri-
mit. en taille de
bois pag. 19.

Ma per fare ritorno alle Stampe in metallo, qualunque caso far si voglia del sin qui detto, a me pare, che inferir se ne debba, che per tanti gradi progressi insensibilmente l'Arte di cavar Stampe dalle incisioni in metallo, che così lenti ne furono i progressi, così vaghe ed incerte le Memorie de' monumenti, e scarsi i monumenti medesimi, che tuttora rimangono, che per conseguente dee pur essere incerto a quale Artista attribuir si debba il vanto di avere il primo inciso col bulino, con intendimento, che l'opera prin-

cipale fosse, non già quella incisione medesima, ma bensì le prove, che in quantità grande se ne traessero. E se si potesse alcuna cosa affermare, direi piuttosto, che, risultando per via di tanti riscontri, che l'Arte di stampar figure antica era in Venezia, come è detto sopra, se ne può a buona ragione dedurre, che Artisti Veneziani sieno stati i primi, che facessero in metallo quello, che già da gran tempo prima facevasi in Venezia mediante intaglji in legno; tanto più, che gl'intaglji in legno non potevano farsi, salvo con intendimento di cavarne Stampe, e gl'intaglji in metallo si presentavano da per se, a dir così, in tanti utensili di grafito, di niello, ed altri consimili artefatti antichissimi, che così agevolmente potevano diventare Stampe.

Quello che è indubitato si è, che l'essersi penato tanto per arrivare ad estendere, e perfezionar un'Arte, che da più Secoli si avea innanzi agli occhj, e si presentava da per se stessa a tanti Artisti, dee piuttosto ridondare in vergogna, che attribuirsi a gloria degli uomini; e che le ricerche, che si fanno con tanta assiduità e fatica per iscoprirne gli inventori, non possono in nessuna maniera contribuire alla perfezione delle Arti figurative. Nè si dee far le meraviglie, se il VASARI, e gli altri Scrittori di cose pittoriche, ed appartenenti alle Arti del Disegno, che fiorirono nel Secolo XVI (che pur fu il Secolo delle Belle Arti), non si pigliarono gran pensiero di assicurar la gloria

ad alcun particolare Artista della invenzione dell' Intaglio in rame. Le Stampe in rame non erano peranco allora salite in quel concetto e fama, in cui salirono appresso, ed in ispecie a questi ultimi tempi. Il VASARI medesimo parlando di Giovan-Giacomo del Caraglio Veronese, Intagliator di gioje d' incavo, ed in camei, dice, che dopo di aver fatte molte Stampe in rame, attese poscia *non più alle Stampe di rame come cosa bassa, ma a lavorar d' incavo.*

Vasari nella
vita di Marco
Antonio Bolo-
gnese.

Il pre nominato celebratissimo Antiquario FILIPPO BUONARROTI, personaggio quant' altri mai capace d' internarsi nelle più ardue ricerche, come quello, che di vasta dottrina e di recondita erudizione era abbondantemente fornito, sebbene secondo l' opinione comune, seguendo il VASARI, tenesse Maso Finiguerra suo concittadino per Inventore delle Stampe in metallo, ciò non ostante non credette opportuno di spendere attorno ad esso più parole, oltre ad un brevissimo cenno; nè riguarda questa invenzione come un vanto della Toscana, che di tante altre glorie meritamente va superba. Che anzi, siccome quello, che colla Scienza antiquaria congiungeva vero spirito filosofico, ben lungi dal fare rumor grande della supposta invenzione di Maso Finiguerra, la considera come una invenzione presentata dal caso; e la meraviglia, che ei fa, si è appunto,

Buonarrot. Oss.
istoriche sopra
alcuni medagl.
antichi. Proe-
mio pag. xvii,
xviii.

che non sia stata trovata molto tempo prima. La lamina di metallo intagliata come a bulino, che porge motivo al BUONARROTI di fare questa riflessione sensatissima, è

indubitatamente de' tempi Romani. Congettura egli, che quell' Aurelio Cerviano, il nome di cui si legge in mezzo della Patera, presiedesse all' Isola della Britannia, nella parte de' Romani, avanti ai tempi di Dione. Ecco in precisi termini le parole di quell' Uomo grande

« Merita speciale considerazione una lamina di metallo giallo, che ha servito per Patera intagliata roz-
 zamente, la quale ci farebbe maravigliare, che agli
 antichi non venisse ritrovata la Stampa in rame, se
 non si sapesse, che ordinariamente *queste cose si*
trovano a caso da' Meccanici nell' esercitare i loro me-
stieri, siccome a fortuna a Maso Finiguerra, dall' In-
 taglio, che faceva per il niello, toccò la sorte di
 esserne l' inventore ».

Se adunque queste cose trovansi a caso da' Meccanici esercitando i loro mestieri, non potrà contribuire punto nè poco ad inventarne delle consimili, il consumare tanto tempo e fatica attorno ai vecchj libri, ed a' vecchj monumenti, come da molti Scrittori a questi ultimi tempi si è fatto. Si è operando, e non già confrontando Stampe, rivolgendo archivj, combinando date, e scrivendo libri voluminosi, che si perfeziona la parte pratica delle Arti. Inoltre il Senator BUONARROTI, in vece di confondere, come fa il Barone d' HEINEKEN, quelle pratiche manuali delle Arti figurative, che sono meri istrumenti materiali, di cui si valgono gli Artisti, quasi non diversamente della penna e della carta in mano di un Filosofo, o di un Poeta,

con quelle parti sostanziali, che costituiscono le Arti del Disegno, considerate come frutto del mero ingegno, non fa difficoltà nessuna di annoverare fra gli uomini meccanici il tanto vantato Maso Finiguerra, riguardandolo (come nel caso, di cui si tratta, riguardar si dee) qual semplice maestro di niello, non già qual Disegnatore. Per la qual cosa non è largo di lodi verso di lui, nè il celebra come raro uomo, come tanti altri fanno.

Gradi a gradi si perfezionano sì fatte invenzioni, e la lode non è di chi casualmente fa alcun passo, ma di chi sa prevalersene nelle opere d'ingegno. Alla gloria dell' Ariosto, e del Tasso nulla importa, che non sieno essi stati gli Inventori dell' ottava rima; e qualora da' Critici si dimostrasse essere stata, come si pretende, invenzione del Boccaccio, ciò nulla gioverebbe per liberarlo dalla taccia di cattivo Poeta. Così il caso offerì l' invenzione del cannocchiale ad un Artefice Olandese, che perfezionato poscia, e rivolto al Cielo dal Galilei, lo fece scopritore di nuovi Mondi fra gli Astri. Chi ardirà porre in confronto l' invenzione meccanica, e casuale dell' Artigiano, colle scoperte gloriose dell' Astronomo? Allo stesso modo pertanto a me sembra, che, qualunque sia il merito, che suppor si voglia nel Finiguerra, non si può in nessuna maniera paragonar con quello, non solamente di Andrea del Sarto, di un Michelangelo, per non uscir dalla Scuola Toseana, ma neppure di un

Nicola Pisano, di un Cimabue, di un Giotto, che non già a caso, ma per forza d'ingegno trassero fuori dal Gotico Caos le Arti figurative squallide, e barbare affatto, e le richiamarono a nuova vita. E per limitarmi alla professione dell'Intaglio, egli è certo, che molto maggior lode meritano quegli Intagliatori, che, come Stefano Della-Bella, ed il Bartolozzi, nuovi pregi seppero dare alle incisioni loro per via della franchezza di mano, e quello che è più, per la perizia nel disegno, che non quegli, qualunque siasi, cui primo venne fatto di ricavare da una lastra intagliata le stampe, e moltiplicarne in tal modo gli esemplari.

Certamente è da desiderarsi, che si perfezionino quelle pratiche, mediante le quali si può congiungere il brio pittoresco, la facilità e felicità de' contorni, colla finitezza del lavoro, col morbido, col pastoso de' più elaborati Intagli in rame. Questa perfezione si ottiene specialmente colle Stampe incise all'acqua forte, e con altri meccanismi dopo di essa trovati, che ora sono ridotti ad un segno, che, mediante di essi, pare che giunger si possa ad emulare la bravura, e lo sfumato del pennello, e perfino, col solo chiaro oscuro, a far non solo ravvisare, e distinguere le diverse qualità de' panni, ma quasi a farne indovinar il colore. Ora questa pratica dell'acqua forte trovata o dal Parmigiano, o da qualunque siasi in principio del Secolo XVI, in fine di esso Secolo era peranco così lontana

dalla perfezione, che le Stampe ad acqua forte quasi non distinguevansi dalle Stampe cavate dagli Intagli in legno; tanto era rozza quella maniera, come appare nelle Stampe del Tempesta. Inoltrato poscia il Secolo seguente, salì sì fatta pratica a quella perfezione, che ammiriamo nelle Stampe del Callot, del Le-Clerc, e del mentovato Stefano Della-Bella, cosicchè caddero affatto le Stampe in legno, per esprimere disegni di qualche pregio. Ciò posto non è forse vero, che chi a poco a poco perfezionò quella pratica, fu più meritevole di lode, che non lo stesso primo Inventore? Ma il punto consiste in questo, che sì fatti avanzamenti sono insensibili, ed è per conseguente impossibile il fissarne l'epoca, e lo attribuirne a nessuno la gloria. La gloria vera è degli Artisti valenti, che se ne prevalsero.

Che più? Per ciò che appartiene a sì fatti meccanismi, accade talvolta, che quello, che viene riguardato comunemente come un avanzamento dell'Arte, sia in realtà un ritardo, un ostacolo per giungere alla perfezione. L'invenzione de' Caratteri mobili nella stampa de' libri è da tutti tenuta in conto del passo più decisivo rispetto ad essa, e con lunghe discussioni, e voluminose opere, in gran numero, dettate da Letterati di tutte le Nazioni si è posto grande studio, per procurar di scoprirne l'Autore, fissarne l'epoca precisa, determinar il luogo, in cui da prima comparve. L'Italia stessa, che, contenta di essersi la prima più, e meglio d'ogni altra Nazione prevalsa di quella inven-

zione colle splendide edizioni de' Classici, e de' suoi più chiari ingegni, che nel Secolo XV in sì gran numero uscirono alla luce, l'Italia, dico, che sembrava aver trascurata la gloria dell'invenzione medesima, ora mostra di volervi pure aspirare. A tal fine è diretta la recente Opera del P. FEDERICI, il quale non temè di asserire, che gran parte ebbe nella invenzione della Stampa un Italiano della Marca Trivigiana, vale a dire Panfilo Gastaldi di Feltre.

Memorie Trivigiane sulla Tipografia del Secolo XV del R. Domenico Mar. Federici 1864.

So che l'opinione del P. FEDERICI venne gagliardamente impugnata in ispecie nel Giornale della Letteratura Italiana, che si stampa in Padova, dove si reca un Testo dell'eruditissimo Letterato Tedesco GIAN-ALBERTO FABRICIO, il quale, avendo trovato riferita tale opinione in un Giornale Francese dell'anno 1712, non temè di chiamarla paradosso inudito. Se sussista l'asserzione del P. FEDERICI, e se il CAMBRUCCI, Autore del Secolo XVI, su cui principalmente si fonda esso Padre, sia testimonianza sufficiente, non è qui il luogo di cercarlo. Nuovo paradosso peraltro non poteva chiamarlo al certo in principio dell'ora scorso Secolo il FABRICIO: perciocchè è per lo meno tanto antico, quanto le prime memorie, che si abbiano della Storia Tipografica. Non recherò già in prova il controverso Testo del SABELLICO, su cui si fonda eziandio il pre nominato P. FEDERICI per asserire, che in Italia si sia fatta l'invenzione della Stampa ne' primi anni del Pontificato di Papa Pio II; non farò uso neppure della

Giornale della Letteratura Ital. tom. 12, gennaio 1806: Padova pag. 28, 29.

Peutinger. in
epist. ad Aug.
Maphaeum præ-
fixa Salustio.

Impresso Vene-
tiis 1493.

V. pure Gior-
nale de' Letter.
d'Italia tom. 22,
pag. 379.

V. Fournier
de l'origine et
des productions
de l'imprimerie
primit. en taille
de bois. Paris
1759, pag. 14,
e 15.

Fournier loco
citato pag. 20.

opinione di POMPONIO LETO, riferita da CORRADO PEUTINGER, che agli antichi Italiani, non a' moderni Tedeschi, attribuiva il vanto di aver inventata l'Arte Tipografica. A dimostrare l'antichità di tale opinione chiaro è il Testo famoso di uno Scrittore Tedesco, voglio dire dell'Abate TRITEMIO, recato dal FOURNIER, e da altri, nel quale si dice, che = Circa que' tempi (1450) fu inventata, ed immaginata a Maganza, Città della Germania presso il Reno, e non in Italia, come alcuni lo hanno erroneamente scritto, l'Arte ammirabile, sconosciuta per lo addietro, di stampar libri. = L' Abate TRITEMIO scrivea in principio del 1500, laonde il FABRICIO non potè chiamare tale opinione *Paradoxon hactenus inauditum*, due Secoli interi dopo. Inoltre di questa opinione, che la Stampa nata fosse in Italia ne dà pure un cenno il FOURNIER medesimo, quantunque poi, dopo di avere confutate le pretese degli Olandesi, e di altri Popoli, e Città, soggiunga che l'opinione, che sia nata in Italia, non era stata sostenuta da alcuno. Ed invero è notabile, che nell' anno 1740, detto dal FOURNIER Giubileo Tipografico, epoca, in cui si dettarono intorno alla origine della Stampa Opere da Letterati Francesi, Inglesi, e Tedeschi, Italiano nessuno si ritrovi, il quale sia entrato in questo arringo.

Ad ogni modo, se tale antichissima opinione, tacciata di paradosso, aver possa qualche fondamento, lasceremo, come si dicea testè, ad altri lo indagarlo.

È vero che di qualche peso a me pare, che esser possa l'asserzione di alcuni presso il P. LAIRE, che chiamano Papa Niccolò V, Mecenate della Tipografia, e dicono esservi stati Stampatori in Roma prima dell'anno 1455, la quale asserzione vien fiancheggiata dalla scoperta fatta dall'erudito Tedesco SCHELOONIO di un esemplare stampato in pergamena in caratteri fusi di Lettere d'Indulto dello stesso Papa Niccolò V, in data dell'anno 1454 per quelli, che volessero andare in soccorso del Re di Cipro contro Turchia. Il signor HÖRBERLIN, che pubblicò di nuove queste Lettere nella Raccolta intitolata *Anacleta medii aevi*, osserva, che sono state stampate nell'anno medesimo 1454 senza nome di Stampatore, nè luogo della Stampa. Che che poi siasi voluto opporre all'epoca di questa Stampa, fissandola sei anni dopo, a me pare, che un Foglio volante di tale natura non si stampa dopo il tempo, in cui fa d'uopo di farne uso, e che, se non si fosse stampato nello stesso anno, in cui furono sottoscritte le Lettere, non si sarebbe più stampato sei anni dopo. Senzachè la data dell'anno 1454 combina colla testimonianza di ULRICO ZELL allegata altrove dal SANTANDER, e con quanto egli medesimo ragiona in quel proposito. E finalmente non è credibile, che così in sulle prime siasi posto mano a stampar Libri di qualche mole con caratteri fusi, ma bensì, che se ne sieno tentati avanti dei piccoli saggi in semplici fogli volanti con pochi caratteri, e poca spesa, come si è quella,

Laire Specimen
Hist. Typograph.
Romanae Saec.
XV, cap. II, pag.
19, Roma 1778.

Santand. Dict.
Bibliograph. du
XV siècle tom. I,
pag. 92, §. 84.
(n.º 59), e tom.
III, pag. 202.

Santand. Dict.
Bibliog. tom. II,
Pag. 172, 173, e
179.

Santander loc.
cit. tom. 1, pag.
111.

di cui si tratta. Altronde il primo Libro, comparso alla luce, che si sappia, con data precisa, è giudicato esser il Libro dei Salmi dell'anno 1457. Tra questo saggio adunque, e l'edizion del Libro non sarebbero in tal caso passati più di tre anni.

Tutto il sin quì detto a me sembra, che possa in qualche modo coadjuvare a dar qualche maggior peso alla opinione sopraccennata del P. FEDERICI, che le prime idee della invenzion della Stampa possano esser nate in Italia; ma quand' anche poi non si possa sostenere l' anteriorità della invenzione degli Italiani, a fronte dei Tedeschi, vi è un altro pregio particolare per l'Italia, che non so se sia stato rilevato, ed è che potrebbe essere intervenuto della Stampa ciò, che intervenne del cannocchiale, e di altre invenzioni: che il caso le abbia prima presentate agli uni; l'ingegno, e la dottrina le abbia poscia fatte scoprire dopo da altri scientificamente, e perciò con vera, e più distinta lode.

Fournier loc.
cit. pag. 188.

È cosa nota a tutti i Bibliografi, che i primi Stampatori facevano un gran segreto dell'Arte loro, e costringevano i loro Operaj a giurare di non manifestarla; e tanto era tenuta nascosta l'Arte in que' principj, che, come ognun sa, furono venduti esemplari stampati come se fossero manoscritti. Il fu Abate BIANPINI Bibliotecario della Laurenziana fece vedere a chi scrive una Biblia Mogontina in pergamena, a cui era stata abrasa la sottoscrizione, per venderla, come fu venduta, per

manoscritta. Ciò non ostante abbiamo riscontri, che in due Città d'Italia, ad onta di questo misterioso arcano, quasi contemporaneamente, a forza d'ingegno si indovinò quello, che a forza di fatica era stato trovato altrove. In un *Mesue de medicinis universalibus* stampato nel 1471, leggesi un passo detto dal SANTANDER a buona ragione assai curioso. L'Autor della Prefazione a quel Libro narra, che un Sacerdote Padovano per nome Clemente, uomo, che, oltre all'essere assai versato negli Studj delle Lettere, era perspicacissimo, e gran maestro in meccanica, col solo suo ingegno imparò l'Arte di stampare Libri *. Singolar cosa è poi, che un consimile vanto si dà, nella sottoscrizione delle Buccoliche stampate in Firenze nello stesso anno 1471, Bernardo Cennini Orefice, conchiudendola col giusto e ben meritato encomio = *Florentinis ingeniis nil arduum est*. Ecco adunque due Italiani, che contemporaneamente, senza saper uno dell'altro, trovarono per via scientifica la Stampa.

Non abbiamo creduta fuori di proposito questa digressione, tanto più, che, secondo che stimano eruditi

Santander dist.
Bibliog. tom. 1,
pag. 181, e pag.
268.

* « Clemens Patavinus, Sacerdos bonus, virque non solum litterarum
» studiis apprime eruditus, sed et omnium quos umquam novi in daedaleo
» praesertim et manuali opere ingeniosissimus. Nam, cum neminem tale
» artificium operantem umquam perspexerit, suo perspicaci ingenio, elemen-
» tis quibusdam tantum hujus artis perceptis, reliqua consumatissimo reperiens,
» Italorum primus libros hac arte formavit. — Presso il Santander Dist.
Bibl. tom. I art. VIII, nota (6), pag. 182.

540. RICERCHE INTORNO ALL' ORIGINE DELLE STAMPE

Bibliografi, l'Arte Tipografica, com'è detto sopra, deve la sua origine a quella dell'Intaglio in legno, di cui abbiamo preso a trattare principalmente, come della più antica. Ma se è pur vero, che le Stampe stereotipiche, di cui tanto al presente si ragiona; si debbano riguardare come un progresso dell'Arte Tipografica, certa cosa è, che ad esse più si avvicinano le Stampe in caratteri fissi intagliati in legno, che troviamo (se si ha da prestar fede al PAPILLON) sin nel 1200, che non le Stampe eseguite coi caratteri mobili; cosicchè (massimamente qualora ricevessero perfezione, ogni volta maggiore le prenominate Stampe stereotipiche) si sarebbe dovuto pensare piuttosto a perfezionar la Stampa de' Libri con caratteri fissi, che non ad introdurre in essa i caratteri mobili. In tale supposizione, quella tanto vantata invenzione de' caratteri mobili si dovrebbe riguardare, non già come un progresso, ma bensì come un ostacolo, una remora alla perfezione dell'Arte Tipografica, avendo per sì lungo tratto di tempo, vale a dire, dalla metà del Secolo XV, sino al fine del XVIII, distornati, e sviati gli Artefici dal buon sentiero, che avevano cominciato a battere. Intanto degno è in questo proposito di special considerazione, che, anche dopo trovata la Stampa co' caratteri mobili, continuarono durante qualche tempo (per libri appunto di maggiore spaccio) gli Stampatori a produrre edizioni tabellarie in caratteri fissi. Nelle Appendici alle Vindicie di Papa Paolo II.

Opera del dotto Cardinal QUIRINI, parlasi del Donato *pro puerulis*, dato alla luce in Roma dai Tedeschi Pan-
nartz, e Swenhaim; stampato con tavole fisse a modo delle moderne edizioni stereotipiche, e ciò dopo l'anno 1462, quando già era divulgata l'invenzione della Stampa con caratteri mobili *. Di queste edizioni tabellarie, per Libri di picciola mole, e di grande smercio, si continuò a far uso in Germania parimente, dopo l'invenzione, o per meglio dire, la perfezione della Stampa con caratteri mobili; onde si può affermare, che una specie, a dir così, di Stereotipica era in uso sin da principj dell'Arte Tipografica.

Quirini Vindictio Pauli II.
Platonis Defensio pag. 261,
Romae 1740.

Santander Dict.
Bibl. tom. III,
pag. 362.

Conchiuderemo adunque, che, siccome si presentano a caso invenzioni così fatte, e lentamente, ed insensibilmente si perfezionano dagli Artefici meccanici, mediante l'esercizio delle Arti loro, perciò nulla giovano a' progressi di essa i Libri, e le oziose ricerche le più minute intorno alla Storia delle invenzioni medesime. Si potranno fare per avventura ulteriori progressi operando, e tentando cose nuove, non già scrivendo, e indagando le antiche; ed è notabile, che in questa Età nostra, che tanto si pregia di Filosofia, fatica sì grande s'impieghi attorno ad argomenti, che, con molto più savio consiglio, senza vantar tanta filosofia, dagli

* Due tavole intagliate in legno di questo Donato erano nella Bibliot., del Duca della Valiere, ed ora si conservano nella Biblioteca Imperiale di Parigi — Santander Dict. Bibl. tom. II, pag. 376.

Antiquarj de' tempi passati, assai più filosoficamente si trascuravano. Che se poi in gran conto tener si debbono gli uomini d'ingegno grande nelle Scienze, e nelle Arti, per le ragioni dette di sopra, una Nazione perciò può giustamente gloriarsi, di avere prodotti uomini segnalati in esse, assai più che non artigiani, cui a caso sia venuto fatto, mediante l'opera loro manuale, di rinvenire, o perfezionare alcuna pratica meccanica, che contribuir possa a diffonderle. Nessuno negar vorrà, che, senza paragone, maggior fama sia dovuta a' Dipintori, ed anche agli Incisori valenti, che non a coloro, che a poco a poco casualmente introdussero, o migliorarono la pratica di adoperar i colori con olio nella pittura, od a cavar dagli Intaglij in legno, od in metallo le Stampe.

Queste considerazioni dovrebbero pure, se non mi inganno, persuadere i Grandi, i Facoltosi, i Dilettanti, tutti a raccogliere piuttosto cose utili e belle, che non cose rare soltanto. E restringendomi appunto agli Intaglij, quelle sì numerose Raccolte di lavori d'Intagliatori antichi, che, se potevano essere di qualche pregio a' tempi loro, sono stati di gran lunga superati da' più recenti Artisti, sono al giorno d'oggi di poco, o nessun uso. Non nego, che vantaggiosa cosa sia, che si conservi alcuna Stampa di tale specie, per avere sotto gli occhj i progressi dell'Arte, massimamente quando pregevole per l'invenzione, o per lo disegno. Ma piuttosto che non i progressi, meglio è aver sotto

l'occhio la perfezione dell'Arte, il che si farà raccogliendo i capi d'opera d'Intaglio, e scegliendone gli esemplari più conservati, e più perfetti. Esempio ne può essere la Collezione, di cui non so, se per questo capo trovar si possa altra più pregevole, che con indefessa cura di molti anni, e con rara intelligenza venne messa insieme dal signor Giuseppe Rignon in Torino, degna perciò di venir encomiata da tutte le persone, che hanno senso per le cose belle, ed anche dagli Stranieri, come in ispecial modo ha fatto nelle sue Lettere sopra l'Italia, dettate in lingua Spagnuola, il rinomato signor Abate D. GIOVANNI ANDRES.

Vedi Andres
Cartas familia-
res.

DISCORSO

SOPRA IL PASSAGGIO DI ANNIBALE PER LE ALPI

DI FRANCESCO REGIS.

Approvato li 17 Dicembre 1806.

ANNIBALE sul passaggio delle Alpi non ebbe mai dopo tanti e tanti Secoli un elogio pari a quello, con cui l'anno scorso l'onorò il GRAN NAPOLEONE, quando, intromessa la nostra Accademia nel Castello di Stupinigi a rendergli omaggio, gliene fece a modo di graziosa dimanda una ben particolare ricordanza. E certo se la lode delle grandi azioni sta in ispezie nella bocca di coloro, che somiglianti grandi cose operarono, chi potrebbe l'ardire, e la felicità di quel passaggio encomiare più autorevolmente di lui, il quale in questi ultimi tempi ne porse egli stesso uno splendido esempio, passando il gran Monte di S. Bernardo con tanta magnanimità, che seco vi trasse anche i non mai lassù veduti pesantissimi bronzi, e con tanta fortuna, che

arrivato coll' esercito in Piemonte prima che ne sospettasse il nemico, riportò poi ne' campi di Marengo tale, e sì grande vittoria, che bastò ella sola a decidere della sorte di tre Stati, e a porre la maggior base al primo Imperio del Mondo? Da tal rimembranza, Accademici, fattane allora del gran passo d'Annibale dal nostro Augusto Capo, e Signore, rimembranza invero come di onor singolare a chi già fu il terrore de' Romani, così di conforto possente a chi imprenda ulteriori ricerche su di quel memorabile avvenimento, da tale rimembranza, io dico, è nato ora in me il pensiero di provarmi, se riuscito mi fosse di mettere insieme, e in un sol punto di vista raccogliere un argomento, che per la lontananza de' tempi, per la disparità delle opinioni, e per lo disgiugnimento delle savie riflessioni, che ben già vi si fecero sopra, non è ancor forse nella sua maggior luce collocato.

Pare veramente, che su questa via del Cartaginese non dovrebbe più essere rimasto alcun dubbio, parlandone soprattutto, siccome fa POLIBIO nel terzo dei cinque libri, che ne restarono della sua grand' Opera. Perciocchè oltre tutte le qualità, che in sommo grado possiede di valente Storico, e di esperto Capitano similmente, andò egli in persona a riconoscere i luoghi dal gran Condottiere trascorsi, e s'informò altresì da persone, che aveano quella spedizione co' proprj occhi veduto. Eppure tra per le poco esatte descrizioni, che delle Alpi ne tramandarono gli antichi, e per certa

abbandonati a dovervi assolutamente perire, se un qualche Dio, come scrissero alcuni, non gli fosse apparito a servirgli di guida. Ma si accinse egli a tanto con tutta la circospezione e prudenza degna di lui. Sapeva che i Romani con tutto il Consiglio del Senato non avevano avuto la precauzione nè di affezionarsi i popoli, tra quali esso andava, nè di chiudere con lor soldatesca le naturali barriere d'Italia. Non ignorava che i Galli abitatori del Rodano, lunghezzo il quale viaggiava, più volte prima di lui aveano passate le Alpi, per gire in soccorso de' Galli Circumpadani, aveva per iscorle sicure del viaggio molti di questi Galli medesimi, che erano fermi e risoluti di tentare con lui la sorte stessa delle armi. Nè anco indugero a confutare l'opinione di que' dotti, i quali ingannati dal nome di un fiume in tutti i manuscritti manifestamente alterato, vollero con molta pompa di erudizione sostenere, che l'Isola menzionata da POLIBIO, simile in grandezza, e figura al Delta d'Egitto, nella quale dopo quattro dì giunse dal Rodano ad accampare il Cartaginese, si trova tra 'l Rodano, e la Sonna colà, ove fu poi (se pur non lo era già prima) fabbricata la Città di Lione. Perocchè la descrizione del paese, ove fu questo campo, la qualità de' due fratelli, ché ivi armati si disputavano la corona, il nome de' popoli, per mezzo i quali si passò, e più ancora (siccome avvertì il dotto Accademico de MANDAJORS) la impossibilità, che per un esercito tale vi avea di fare

Opera del dotto Cardinal QUIRINI, parlasi del Donato Quirini Vindictio Pauli II. Platonis Defensio pag. 261, Romae 1740.
pro puerulis, dato alla luce in Roma dai Tedeschi Pan-
 nartz, e Swenhaim, stampato con tavole fisse a modo
 delle moderne edizioni stereotipiche, e ciò dopo l'anno
 1462, quando già era divulgata l'invenzione della
 Stampa con caratteri mobili *. Di queste edizioni ta-
 bellarie, per Libri di picciola mole, e di grande smer-
 cio, si continuò a far uso in Germania parimente, dopo
 l'invenzione, o per meglio dire, la perfezione della
 Stampa con caratteri mobili; onde si può affermare, Santander Dic. Bibl. tom. III, pag. 362.
 che una specie, a dir così, di Stereotipica era in uso
 sin da' principj dell'Arte Tipografica.

Conchiuderemo adunque, che, siccome si presentano
 a caso invenzioni così fatte, e lentamente, ed insensi-
 bilmente si perfezionano dagli Artefici meccanici, me-
 diante l'esercizio delle Arti loro, perciò nella giovane
 a' progressi di essa i Libri, e le oziose ricerche le più
 minute intorno alla Storia delle invenzioni medesime.
 Si potranno fare per avventura ulteriori progressi ope-
 rando, e tentando cose nuove, non già scrivendo, e
 indagando le antiche; ed è notabile, che in questa
 Età nostra, che tanto si pregia di Filosofia, fatica sì
 grande s'impieghi attorno ad argomenti, che, con molto
 più savio consiglio, senza vantar tanta filosofia, dagli

* Due tavole intagliate in legno di questo Donato erano nella Bibliot.
 del Duca della Valiere, ed ora si conservano nella Biblioteca Imperiale
 di Parigi — *Santander Dict. Bibl. tom. II, pag. 376.*

inutili le erudite osservazioni, che il dotto nostro Collega signor JACOPO DURANDI nella sua *Notizia dell'antico Piemonte Traspadano* ci porge sulla strada in tal proposito massimamente indicatoci da STRABONE.

Provvisto adunque Annibale ben bene di viveri, di munizioni con tutto quello, che pareagli necessario, e seguito amichevolmente, quel che è più, dal riconoscente Re colle sue truppe, lasciandosi a sinistra Grenoble, passando in faccia a Vizile lo allora guadoso Drac, e quindi entrando nella facil valle del Borgo d' Oisant, e costeggiando dalle due sponde il picciol fiume della Romanche, dopo parecchi giorni di cammino venne ad accampare una lega di quà dalle radici del Monte Lens, senza che alcuno ostile incontro si appresentasse mai ad inquietarlo. Perocchè quegli Allobrogi, che o l' odio verso una milizia straniera, o l' amore di ragguardevole bottino avrebbe potuto invitare ad opporsegli, non furono arditi di farlo, sì per tema della cavalleria di lui, che potea nella pianura combattere molto comodamente, e sì per rispetto delle truppe alleate, che lo avevano sino allora accompagnato. Ma quando queste addietro tornarono, ed egli avanzossi alle Alpi, non tardò guari a provare il contrario. Levato egli il campo al dì dopo, era per malagevole via salito al monte, che ho detto erto e dirupato, e disceso di là a Lautaret, già s' accingeva a valicare quelle stretture alpine, che avea davanti; quando un gran numero di barbari corse celatamente

a impadronirsi de' luoghi, che erano al di sopra di quelli, pe' quali dovea per necessità passare coll' esercito. Avvertitone il Generale, si ferma a pie' delle montagne. Spedisce alcuni de' Galli, che avea per guida, ad esplorare l'andamento de' nemici; ed essendogli riferito, che di giorno guardavano esattamente i loro posti, e di notte si-ricoveravano a un vicino Castello, supera a questo modo le insidie, e colla violenza vince la violenza. S'avanza in pieno dì ad accampare presso i nemici, e a notte buja accesi de' fuochi, e lasciata la più gran parte delle truppe nel campo, penetra con un grosso corpo d'uomini scelti le strette, ed occupa i luoghi, che trova abbandonati. Di buon mattino accorsero i montanari, e veggendo se stessi sloggiati, e il resto de' Cartaginesi avanzarsi, rimangono sulle prime attoniti: poi osservando, che le bestie da carico, e la cavalleria a stento per que' dirupi s'andava movendo, ripigliato cuore, si gettano da più parti su questa retroguardia. La quale per li colpi di costoro, per la malagevolezza de' luoghi, pel rovesciar de' cavalli feriti, pel tumulto, e per la confusione poco mancò, che non rimanesse interamente disfatta: se non che Annibale co' suoi, che già erano padroni delle alture, scagliossi a tempo su i barbari, e li disfece, e li fugò di maniera, che, quanto possibil fu, rimediò al disordine, al pericolo, e alla disgrazia presente. Trasse in su l'esercito, e anche quella parte di esso, che più penava a salire;

poi fattosi seguir da' soldati meno stanchi, e più forti attaccò il Castello, che era capo di que' luoghi, e come quasi voto di abitanti il prese facilissimamente; da esso tirò gran quantità di cavalli, di bestie da soma, di prigionieri, di viveri; e con ciò pose tanto terrore a' montanari di que' contorni, che non ebbero più vaghezza di molestarlo altra fiata.

Pertanto riposato ch'ebbe un giorno costà, si rimise in cammino; e sebbene la montagna, il cui passaggio gli rimaneva a terminare, come verso il fin dell' autunno fosse già coperta di neve, la travalicò senza gran difficoltà; e con minore ancora proseguì il suo viaggio verso la valle, presso a cui fu poi la Capitale de' Brianzonesi. Perciocchè non ostante che i monti dall'una parte, e dall'altra sieno assai elevati, il paese tuttavia è sì aperto, che nè ostacolo di via, nè sospetto di agguato il poteva ritardare.

A misurare il tratto di strada, che vi ha, egli è da credere che mettesse il campo lungi due leghe in circa dal sito della detta Città, e dalle sponde della Duranza, che poscia passò. Veramente POLIBIO non rammenta il passaggio di questa, come nè anche del Drac, sopra da noi ricordato: perchè sì l'uno, che l'altro di questi due fiumi, tranne allor quando o pioggia, o scioglimento di neve gl'ingrossa, sono essi di poco, o niun momento. Che se TITO LIVIO parlò di questo ultimo, poteva egli farlo: ben avrebbe dovuto essere più ragionevole nel descrivere il luogo, e massimamente

il modo, col quale il fa traghettare. Ma che? tutto grande autore ch' egli è, su questo capo, come su alcun altro intorno a sì fatto viaggio de' Cartaginesi, ricorre a cose immaginarie e stravaganti, ossia per essere troppo vago del sublime, e del maraviglioso, ossia per non sembrare scrupoloso copista di POLIBIO, benchè, senza averlo che una sola volta freddamente citato, lo abbia pure in questa parte quasi per intero tradotto.

Ora il dì vegnente levati gli alloggiamenti, con non interrotto cammino saltò a Monginevra, e in sul piano di esso accampò. Questo Monte, che alcuni chiamano senza più il passo d' Annibale, trasse l' odierna sua volgare denominazione da *Genebræ*, che è il nome datogli ultimamente: giacchè dal mille in quà il troviamo detto ora *Mons Genevus*, e *Genevius*, ora *Mons Janus*, ed ora *Mons Genuae, et Genevae*. Ma il nome, che ebbe prima da Celti, e che non obbliò mai anche dopo quello di *Alpis Cottia*, ricavato da Cozio, egli è *Matrona*. Del rimanente questo, e gli altri monti, che dal detto Cozio pigliarono il nome, si appellavano un tempo generalmente Alpi Taurine, e sono i gioghi loro da Tito Livio chiamati perciò *Taurini saltus*. Il qual nome, sebbene possa darsi a parecchi gioghi, che d' Italia schiudono il varco in Francia, e ancor più a quello dell' Argentera, scoperto da Pompeo il Grande, allora che si portò contro a Sertorio in Ispagna; tuttavia come al più accessibile, e al più famoso

insieme, conviensi in particolar guisa a quello di Monginevra.

Dal picciolo piano, che si trova al di sopra di questo monte, discese Annibale il dì dopo ad accampare in Val di Sezana, onde salir quindi a Sestrieres, monte alto e difficil molto, che i Romani chiamavano Porta Si-straria, a denotare probabilissimamente essere una di quelle gole, e bocche di montagne, le quali per una certa rassomiglianza troviamo dette *Pilae*, e *Portae* dagli antichi scrittori Greci, e Latini. Ed eccoci al quarto giorno, nel quale, secondo che scrive POLIBIO, dopo alquanto di marcia tranquilla si abbattè il nostro Generale a un nuovo pericolo; eccoci oramai al luogo, dove, secondo che lo stesso Storico ne dichiara, poco ci mancò, che non vedesse tutti i suoi seppelliti.

I popoli appunto, che si trovavano in su quel cammino, con rami di pino in mano, e corone in capo, gli vengono incontro a chieder pace ed amicizia. Egli non senza gli opportuni riflessi, non senza le debite precauzioni vi acconsente. Riceve ostaggi, accetta bestiami, e con parte di quella gente alla testa si avvanza per le strette, che gli restavano a trapassare. Era già per due giorni camminato, quando entrato in un vallone, chiuso per ogni parte da rupi inaccessibili, que' barbari, contro la data fede insieme raccolti, gettaronsi addosso alla sua retroguardia. Ma come avea posto alla coda la infanteria gravemente armata, sostenne questa lo sforzo nemico con tanta gagliardia, che la perdita non fu

Molto grande. Vero è, che avanzandosi poscia i barbari su le alture a misura che i Cartaginesi s'avanzavano nel basso, e di là ora scagliando gran sassi, ora facendone rotolar de' maggiori, vi fecero perire buon numero d'uomini, di cavalli, e di bestie da carico, e tanto terrore vi cagionarono, che Annibale fu costretto a tenersi per tutta una notte colla metà dell' esercito sopra di una rupe forte e scoperta, per vegliare alla difesa di quelli, che profittando delle tenebre si traevano fuori di quegl' intricatissimi passi. Questa rupe, della quale parla sì chiaro il nostro storico, è qui da me rammentata tanto più volentieri, quanto che trovandosi là realmente, e potendovisi ancora oggidì a bell' agio osservare, come fatta espresso per ciò, può essa assicurarci pienamente del luogo, ove gli abitatori di quelle alpi ridussero in vero a tristo partito i Cartaginesi. So che alcuni, tra' quali anche il sopralodato signor Follard, incolparono di questo disastro un difetto di previdenza, un eccesso di credulità nel Generale medesimo. Io però considerando e le ragioni, che lo indussero a non rifiutare l' alleanza di que' perfidi Allobrogi, e l' accortezza, con cui, in caso che tradissero eglino, dispose la marcia delle sue truppe, e la precauzione, con cui li prevenne a' posti per se stesso più favorevoli, e infine la testimonianza, che con la più consumata esperienza nell' armi, con la più infallibile conoscenza de' fatti rende alla gloria di lui POLIBIO in questa parte di storia la più bella e la più giusta.

che sia uscita mai dalla penna di alcuno scrittore dell' antichità, tutto ciò, dico, considerando io, e attentamente riflettendo, non posso concorrere a dare in questo alcuna colpa ad Annibale, temendo con ragione, ove il facessi, di sentire alcuni a ripetere su di me quello, ch' egli stesso disse già del peripatetico Formione. Fatto sta, che il nostro Generale col suo senno, col suo valore, e con quello delle sue truppe uscì vittorioso dal mal passo; ed essendosi il dimane ritirati i nemici, continuò la sua mossa verso la cima delle Alpi, e senza essere più da alcun corpo di barbari attaccato, venne infine a por gli alloggiamenti in sul piano di una montagna, detta *della Finestra*, montagna che attien si al collo, il qual ebbe in appresso nome di Fenestrelle, e fama ultimamente di rocca insigne. Là si fermò due giorni sì perchè pigliassero fiato quei ch' erano di già saliti, e sì perchè avessero agio di raggiungerlo quelli, ch' erano rimasti addietro: e là intanto, come i soldati erano generalmente costernati per li rischj, e disastri, che avean sofferto, e che a soffrire restavano, ebbe modo di ringagliamentarli alquanto, e rallegrarli. Perciocchè potendosi per l'appunto dalla più alta vetta di quella montagna scoprir lungamente le belle campagne irrigate dal Po, gli adunò a parlamento, gliele fece osservare, ricordando insieme il buon volere per loro de' popoli, che le abitavano, e col dito mostrò perfino il sito, dov' era Roma, ultima gran meta al loro viaggio proposta. La qual cosa, come non contraddetta da

nessuno degli storici, è pur essa una gran prova della via tenuta da' Cartaginesi, qual io la vo descrivendo. Che da niun' altra positura delle Alpi, se non da quella, ove allora era Annibale, ed ove al presente si trova il villaggio di Barbotet, poteva egli porre sotto gli occhi de' suoi un sì consolante spettacolo.

Dopo questo cominciò a discendere, e benchè, tranne qualche rubatore imboscatosi, non vide più nemici da rispignere, tuttavia la neve, e l'asprezza de' luoghi gli cagionò ancora e fatica enorme, e perdita grande. Soprattutto quand' egli arrivò a certo passo, ove uno strettissimo sentiero, e un ripidissimo pendio scoraggiò orribilmente le truppe, allora gli fu mestieri di raccogliere tutta insieme quella costanza, che lo sostenne ne' varj perigli maggiori. Tentò dapprima di scansarlo, se potea, con un qualche giro: ma glielo impedì la neve caduta di fresco sulla vecchia. Che i soldati scalpicciata quella, che era sopra, dovendo su quella, che giacea sotto, camminare, quante volte moveano il piè, altrettante cadevano; e caduti che erano, volendo ajutarsi delle ginocchia, o aggrapparsi a qualche cosa a fine di rialzarsi, si traeano seco tutto ciò, che per ritenersi aveano afferrato. Le bestie poi da carico dopo avere, in rialzandosi, rotto il ghiaccio, restavano come agghiacciate alle stesse ne' buchi, che aveano fatto, senza potere sotto il peso della lor soma vincere la durezza della neve ivi, da più anni congelata. Il perchè si risolvè di fermarsi all'entrata di quelle strette, le-

vatane via la neve. Indi ordinò di scavare nel sasso stesso una strada; la quale non coll' infusione di molto aceto (puerilità poco degna dello Storico latino), ma con molte, e molto robuste braccia scavata, in capo a un giorno bastò a mandar nel piano le bestie da soma, ed i cavalli; e in capo a tre altri a farvi eziandio calare gli ora mai estenuati elefanti. Ciò fatto, discese egli immediatamente con tutti i suoi, e per val Pineriasca, al presente val di Perosa, riuscì in fine nella pianura, presso cui sorse poscia la città, la quale dal colle similmente, che sopra vi ha di pini abbondante, fu detta Pinerolo.

Così terminò, Accademici, il suo passaggio delle Alpi Annibale, passaggio a vero dire, per la natura de' luoghi, per l' opposizion de' nemici, e per la qualità della stagione, maraviglioso, straordinario. E qual altro, che non fosse lui, avrebbe ritenuto lo stesso ardire, le stesse speranze dopo tali, e tante perdite fatte per lo spazio di soli 15 giorni in queste montagne? Perciocchè, a nulla dire delle bestie innumerabili, che vi perirono, di quaranta sei mila combattenti, che aveva all' uscire del Rodano, piantati ch' ebbe gli stendardi nelle pianure del Po, non si trovò aver più che venti mila fanti, e sei mila cavalli, come lo attesta partitamente una colonna per ordine di lui medesimo innalzata presso al promontorio Laciniano in Calabria. Ma l' abilità sua (che nulla più c' incalza, nulla più ci porta alle grandi azioni) l' abilità sua si è quella particolarmente, che a

bene sperare il confortò. Da questa animato e sostenuto, anche dopo sì furioso rovescio di fortuna, anche in faccia a molto più possenti nemici, persiste nel suo disegno, che in se è quanto di grande, e di bello può entrare nello spirito, nel cuor di un Eroe, e con un coraggio, con un ardire, con una risoluzione tale vi s' inoltra, vi s' infiamma, che davanti a lui tutto si piega, tutto si abbassa. Sebbene il mio assunto non fu di tessere elogio a questo gran Generale, ma solo di mostrare dove di mano in mano passò per entrare in Italia. Il lascio adunque là, ove dovea essere, per potere, dopo un convenevol ristoro de' soldati, e de' cavalli, aver immediatamente a fare co' popoli Taurini. Che senza ancora rammentar ciò, io frauderei il mio argomento di una forte prova, e questa patria insieme di una gloriosa testimonianza. POLIBIO, e tutti gli storici concordemente affermarono, che il General di Cartagine, appena riparate a' piè delle Alpi le forze, offerì la sua amicizia a' popoli di questo nostro territorio; ch' essi tuttochè in guerra, pur come zelanti del grande Imperio, a cui eran soggetti, la ricusarono arditamente; ch' egli perciò avanzossi alla loro Capitale, e con terribile esempio la espugnò. Or da sì fatto avvenimento, per universale consenso degli scrittori posto fuori di dubbio, chi non vede compitamente provato, che come la salita, così la discesa di Annibale per le Alpi, è conforme a quello, che fin qui andato io sono di passo in passo osservando? O chi nello stesso tempo non tragge

cagione di esaltare la coraggiosa fedeltà de' nostri antichi padri, i quali amarono piuttosto di tentare, di soffrir tutto, che di accogliere, e favorire chi veniva a soggiogare Roma, alla quale sin d' allora, come ne fan fede e marmi, e iscrizioni, e medaglie, erano essi in singolar modo affezionati e divoti?

DELL' ORIGINE, NATURA, PROPRIETA', E FINE
DELLE ANIME UMANE.

CANTATA

DI GASPARE MORARDO.

Approvata li 17 dicembre 1806.

ANIMA UMANA, E GENIO CELESTE.

AN. **C**HE son io? dove sono? e chi mi trasse
Dal nulla mio primiero?
Invan col mio pensiero
Mi sforzo a rintracciar qual ero innante.
Io penso, voglio, intendo:
Ma dell' origin mia nulla comprendo.
Pur da qualche cagion prodotta io sono,
Che è fuor di me: pur son costretta alfine
Una cagione immaginar primiera,
Onde il principio loro
Traggano tutte l'altre. Ah si: conosco

Un Eterno infinito ,

Ond' ogni altro è prodotto ; ed in me stessa

Io ne sento l' idea , la porto impressa .

Prima cagion da cui

Ogni cagion dipende

Non ti comprende appieno ,

Sebben di te sia pieno ,

Il debil mio pensier.

Pur so che se io mi muovo ,

Se voglio , intendo e sono ,

Di tua gran mente è donò ,

Opra è del tuo poter.

Ma tu , dimmi , chi sei ,

Che meco stai d' immortal luce adorno ,

E fai più grato a me questo soggiorno?

GEN. Son io spirto creato

Celeste ed immortale ,

E per natura a te son quasi eguale ,

Se non che tu fra poco

Esser dovrai con fragil corpo unita ,

E a lui dar moto e vita ,

Finchè piaccia al Motor dell' alte sfere

Che ti produsse a questo fine.

AN. Ah forse

Perciò sento in me stessa

Un certo impulso che mi porta altrove

A dimorar. Ma dove

Deggio aver la mia sede ?

GEN. Osserva e mira

Laggiù quel picciol globo, anzi quel punto

AN. E quello è il mio soggiorno?

GEN. È quello appunto.

In que' sì rilucenti

E vasti globi ardenti

Che s'aggirano in quest'immenso vuoto

Il tuo soggiorno a te fermar non lice.

Eppur talun pensò che dentro a quelle

Fulgidissime stelle

Fosse la sede degli Spirti umani

(Folli pensieri e vani) e ad ora ad ora

Nel tempo a lei prescritto

Dalla stella natia scendesse ogni alma

Ad avvivar la sua caduca salma.

Vien creato - lo spirito appena,

Tosto anela - al corporeo suo velo:

Non l'arresta - l'ampiezza del cielo,

Non degli Astri - l'acceso splendor.

E nel corpo - sta chiuso ed involto,

Finchè sciolto - da lacci mortali

Spieghi l'ali - col primo vigor.

AN. Dunque scender conviene

Dalla stellata soglia

Là, ve mi spinge il natural desio

La frale ad animar terrena spoglia?

Ma pria (se tanto lice

Da te saper), amico GENIO, dimmi

Di quali tempre mai

Fia questa spoglia, in cui starò rinchiusa.

GEN. È il più vago e più nobile lavoro,

Che presentar si possa al tuo pensiero,

Composto di diverse,

Altre dure, altre molli,

Altre liquide e tutte

Parti fra lor mirabilmente unite.

In sì bella magion tua sede avrai,

E regular potrai

Ogni minimo moto ed ogni parte

Scuotere a tuo piacer; e da te sola

Avrà tutta la mole e nell' interne

Diverse parti, e fuore

Moto, senso, color, lena, vigore.

AN. Ma sebben questa salma

Al mio voler, a' cenni miei soggetta,

Pur dentro a lei ristretta, in parte almeno

Io perderò la libertà natia;

Nè più potrò col mio vigor usato

Muovermi a genio mio

Dove il desio mi porta.

GEN. Nò, non temer, che te fermar non puote

Forza di mortal laccio,

O al vigor de' tuoi voli esser d' impaccio.

Libera è l'alma, e al fragil velo avvinta,

O sia da lei discinta,

Violenza non soffre;

Nè influenza maligna
D' astro nemico dall' eterree sfere
Al libero volere
Fia che di lei s' opponga. Ancorchè ingombra
Da ciechi sensi o da materia impura,
Pur potrai col pensiero
Alla salma involarti a tuo talento,
E in un momento solo
Tutte varcar le immense vie del Polo.
In fragili spoglie
Racchiusa ravvolta
Da cupide voglie
Turbata sconvolta
Dubbiosa sarai
Talora di te.
Ma tosto vedrai
Che l' alma immortale,
Al tempo fugace,
Al senso fallace
Soggetta non è.

AN. So che immortale io sono, e alle vicende
Del fragil senso infermo
L' esser mio non soggiace.
Ma quel che a me d' intorno
Avvolgersi dovrà terreno ammanto
Di parti corruttibili composto
Dovrà mancar alfine, e quando tutto
Egli sarà distrutto

Allor di me, che fia? Forse ad un altro
Corpo dovrò passar? Oppur....

GEN. T' inganni.

Della prima cagion l' alto volere
Ha destinato ogni alma
Soltanto ad avvivar la propria salma.
Quindi qualor disciolta
Sarai dal mortal velo,
Se in te non fia sordida macchia impressa
Di cieco affetto, o d' opre inique e felle,
Verrai di nuovo a vagheggiar le stelle.
Vanne e più lieta un giorno
Forse farai ritorno
Allo stellato Polo.

AN. Vado, ma spero un giorno,
Che al primo mio soggiorno
Potrò spiegare il volo.

GEN. E da' tuoi lacci sciolta
Forse ti rivedrò.

AN. E in queste sedi accolta
Forse da te sarò.

ESAME

DELLE CAGIONI PER CUI MOLTI SUPPONGONO NON ABBIA
POTUTO FIORIRE

LA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,

DI AMEDEO CORTE.

Approvato li 17 dicembre 1866.

RIVOLTI i Romani sino da' primi tempi della fondazione della loro città al mestiero dell' armi, ed all' ambiziosa avidità delle conquiste, si diedero assai tardi, come egli è noto, allo studio delle lettere: perciò feroci dalla lor origine non cessarono mai di esserlo a cagione delle continue loro guerre, e per la smania di vincere, e sottomettere ogni nazione, ovvero farsela schiava, e quasi del tutto distruggere quelle, che far osassero resistenza: cotesta ferocità andò eziandio crescendo a misura, che la Repubblica si dilatò: il lusso che per lo più suole addolcir i costumi, introdotti in Roma, fece vieppiù fermentare la cupidigia

568 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
crudele, e nel furore delle discordie, e delle civili
fazioni per voglia, e gelosia d'Impero, rotta la fede, le
leggi, e i patti finì di spegnersi ogni raro sentimento,
sebbene affettato dalle raffinatezze, e morbidezze estreme
del mero esterno senso all'epoca eziandio più fortu-
nata d'ogni aurea romana letteratura, e poetica musa.

Laonde non è meraviglia, che i Romani si compiacessero, e si allegrassero grandemente a veder l'anfiteatro innondarsi di sangue, e si pascessero della strage degli uomini, altrettanto che i popoli ingentiliti, e colti si diletta-
vano di brillanti spettacoli, e di piaceri variati. Dacchè sul fine del quinto secolo di Roma Marco e Decimo Bruto aprirono le primè arene de' gladiatori, piacque oltre modo a' Romani questo barbaro spettacolo, a ricrearsene come loro principale delizia: furono que' combattimenti dapprima più rari, e più scarso il numero degl' atleti, ma si fecero mano a mano gli uni più frequenti, e gli altri più numerosi: poc' oltre la metà del sesto secolo si pensò ad una nuova raffinatezza d' atrocità, e vi s' introdussero de' lions, degli orsi, ed altre bestie feroci a mezzo incatenate a combattere cogli uomini: Silla il Dittatore sin dal tempo della sua Pretura, per farsi più merito col popolo, volle, che cento uomini combattessero con altrettanti lions, ai quali per la prima volta si tolsero le catene; a questo modo il piacere degli spettatori andò crescendo nella proporzione stessa del maggiore pericolo de' combattenti, e della loro strage, e ad essi divenne l'anfiteatro

quasi pascolo necessario di feroce grandezza, e di orrido lusso in potente e doviziosa nazione.

La frequenza, e consuetudine de' combattimenti dei gladiatori (pe' quali scuola facevasi degl' atteggiamenti più commoventi di morte, insegnando li maestri il modo e l'arte di mancare sull' arena con più grande stupore e grazia de' spettatori) siffattamente infiammò l' animo de' Romani, che scematone in essi l' orrore, il pudore stesso a tale segno handirono rapiti dal genio loro spettacoloso, dando alle stesse vestali distinto aringo nell' ordine primo dell' anfiteatro (GIOVENALE satira 14).

A questa cagione come principalissima, ed al forte, e duro carattere quindi acquistatosi dal popolo parse ad alcuni doversi attribuire la mala prova, o il debole riuscimento, che la poesia drammatica, e singolarmente la Tragedia ha fatto nell' antica Roma, quasichè la Romana gente fosse insensibile a tutt' altra sorte di spettacoli, e piaceri, fuorchè a quelli sanguinosi ed orribili del circo e dell' anfiteatro, e perciò incapace di sentire il bello, e lasciarsi commuovere da un' azione teatrale.

Avvezzato, egli è vero, il popolo Romano a conflitti così atroci, e spiranti sprezzo di vita, pare, dovesse perdere della sua sensibilità: diffatti siffatta scuola terribile di furore connaturale all' indole de' Quirini nati, e cresciuti fra l'armi, influì sommamente al valore conseguito dalle Legioni, le quali trassero argomento di

570 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
gloriose conquiste dal superato orrore de' cimenti, e
della morte stessa, a cui vedevano esposta la natura
umana, e la vittoriosa difesa trovarono nell' eroiche
gesta di Marte d'una passione loro così sconvenevole,
e sanguinosa.

Ma da quest' accidente derivato dallo spirito di quella
Repubblica tendente in tutte le sue istituzioni a for-
mare de' guerrieri intrepidi, e valorosi nelle battaglie,
e militari imprese, si dovrà perciò sì di leggieri am-
mettere, che tale istituto fosse l' assoluta cagione della
barbarie di quel popolo a renderlo incapace del tra-
gico sentimento? E sebbene lieve non sia la distanza
dagl' affetti d' imitazione alla realtà dell' oggetto, pure
l' antica tragedia rappresentando casi così miserabili,
quali non ne produsse dei strepitosi, e bene spesso
ugualmente atroci? e quale mezzo ha l' arte più valido
per irritare le più furiose, e gagliarde passioni? la Pit-
tura vivissima delle parole non pareggiava forse sovente
l' azione, ossia la presenza del fatto rappresentato? e
senza indagare quale ne fosse la distinta, e varia ca-
gione d' effetti così potenti, cioè se l' orrore de' fatti,
o l' interesse intrinseco dell' azione, e della bellezza e
melodia de' versi, o la figura degl' attori, la maschera,
l' abito, il coturno ad eccitarne lo spavento, e il ter-
rore, o la potenza de' cori, ch' erano la viva muovente
scena, e musicale de' teatri antichi, oppure alle volte
il complesso di tutto il corredo di quelle scene così
decorate, sono per altro avvenimenti notissimi i deliqui).

e le fughe seguite de' ragazzi, gli aborti di donne, il pianto degli Ateniesi alla tragedia di Frinico su la perdita di Mileto, e all' Ifigenia, la libertà conseguita da' medesimi in Siracusa, ed i febbrili vaneggiamenti de' cittadini d' Abdera nel recitare i versi uditi dell' Andromeda d' Euripide, e senza maggiore racconto d'effetti così prodigiosi e strani. L' oggetto di questo Poema era adunque di concitare, e commuovere gl' animi con finte rappresentazioni, acciocchè si avvezassero alla compassione, ed all' orrore, e sprezzassero così a poco a poco il senso dell' una, e dell' altro: la maniera adoperata da' Romani nell' anfiteatro era certamente molto più forte e violenta, ma li preparava ugualmente, e più fortemente alla tolleranza degl' oggetti spaventosi, e compassionevoli, che nella vita civile possono a ciascun accadere. Così nelle pestilenze, e nelle guerre si perde a poco a poco, ed almeno scema d' assai il senso, e lo spavento delle morti frequenti, e delle uccisioni per l' uso stesso di vederle, e del continuo averle sotto gli occhi, ma non perciò si diventa insensibile ad un' azione drammatica, che rappresenti vivamente quegli stessi, ed altri mali, ed accidenti, a' quali è sottoposto ogni uomo.

Non andrò io in traccia d'altra prova, se non in Atene stessa, e tra li Greci primi autori, e maestri della drammatica poesia; fu quasi nel corso della lunga guerra del Peloponeso, cioè in mezzo la confusione, le stragi, gl' incendi, le atroci vendette, le più studiate crudeltà,

572 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
e le seguitene pestilenze, che fiorirono Sofocle, Euripide, Aristofane, e i grandi Artisti in ogni genere, e che gli Ateniesi ancora lordi di sangue, e al tempo stesso appassionatissimi del teatro, dilapidavano le rendite dello stato per soddisfare questa loro passione, e vi spesero a rappresentare tre sole tragedie di Sofocle altrettanto, o più di quello era loro valsa la guerra.

Ma già da quattro secoli prima OMERO avea perfezionata la poesia epica, da cui i Greci di poi trassero il modello della drammatica: eransi quindi formati degl' eccellenti poeti, e questi stessi nelle piazze, e ne' giuochi pubblici recitavano i loro versi, ed i rapsodi inimitabili del gran Pittore delle antiche memorie, e di Esiodo, e d'altri, ed oltre a ciò li commentavano: il popolo accorreva in folla a così fatte recite, approvava, o biasimava talora, secondo n' era più o meno commosso, o persuaso, e lungamente esercitato ad ascoltar attentamente e confrontare, e comparare insieme le antiche poesie con quelle nuove, che pur udiva recitarsi alla giornata, imparava sempre più a giudicare del bello, ed a saperlo pregiare, in somma a divertire, ed alimentare la sua immaginazione, riaccenderla, abbellirla, quindi a divenire più sensibile, ed a formarsi un gusto delicato e sicuro nelle belle arti.

Cotali erano insino da que' tempi rimoti gli spettatori del greco teatro, ancorchè agitati sovente dalla rabbia de' partiti, ed intrisi di sangue cittadino, oppure

avessero recentemente incrudelito co' nemiei; l'approvazione, e gl' applausi di così fatti giudici avean d'altro lato di che lusingare singolarmente i Poeti drammatici, ed eccitargli a far ogni sforzo per meritarseli.

In circostanze ben discordanti, e vantaggiosissime al tragico teatro si trovarono in Roma il popolo, ed i poeti, e della mala prova, che questi ne han fatto senza accagionarne la ferocità del popolo medesimo, od il malvagio esclusivo suo gusto per gli spettacoli sanguinosi, od altrimenti la sua insensibilità, mi fo brevemente ad accennare la differenza, che occorreva in questo particolare tra le due nazioni, per la quale così poca fortuna fece in Roma la tragedia, dove nacque però quasi ad un modo come dapprima era nata in Grecia, ma che da Eschilo rialzata, vieppiù robusta, eroica, e commovente si riprodusse da Sofocle, ed Euripide, veri padri e maestri della tragica scena.

L'imitazione è un genio comune a tutti gli uomini sieno pure barbari, e selvaggi, anzi tra il perdersi la barbarie, e i primi albori di qualche lume, ed incrementi di civilizzazione nascono per lo più spontanei gli ingegni più originali perchè primi imitatori della bella natura, e pel forte e vivido immaginare insorgono quei veri genj a scossa ed ammirazione, non che a guida de' sepoli più sottili, spiritosi, e colti: così appunto i Greci guidati dall'astro del luminoso loro OMERO, imitando eziandio ciò che vi aveva di più serio, e di più frivolo

574 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
e burlesco nello spettacolo delle loro feste Dionisiache, o di Bacco, vi cavarono precisamente quanto eravi di più proprio a muovere la sensibilità degli spettatori ed a favorire la naturale pendenza degli uomini al timore, alla compassione, ed al maraviglioso, e gittarono così le basi della tragedia adottate poi da ogni colta nazione, perchè oltre alle leggi della sensibilità all'uomo affatto naturali ed invariabili, furono non meno favoriti i Greci dello speciale incontro del vero tragico sentimento, traendo dalle infelici Regie di Micene, ed Argo come da patrio suolo le ricche vene delle interessanti invenzioni, così proprie di lor natura al calzar nobile del maestoso coturno.

D'altro canto vi cavarono fuori da quelle prime stesse solennità consacrate a Bacco tuttociò vi si trovava di più lieto, faceto, piccante, buffonesco, e più proprio a favorire la naturale nostra inclinazione al riso, all'allegria, come pure alla mordacità, e vi pigliò origine la commedia.

Parimente i Romani, a rimedio e sollievo di pestilenza, ed a tenerne a bada il dolore, derivarono dall'anno 391 da Fescennio città d'Etruria i primi rozzi versi detti perciò fescennini, e gl'istrioni dalla voce Kister in Etrusco commedo, e con tali cadenze, e numero ch'era la proporzione del tempo d'un movimento al tempo d'altro movimento, poichè usavan cantarli danzando, in occasione di feste, e di sacrificj; si rideano poi sovente di coteste canzoni, se lor pareano.

sciocche, e ne mordeano gl' autori con le frasi medesime adoperate a cantar le lodi di Cerere, e Bacco nell' offerir che a quelli faceano mescolate insieme tutte le prime frutta, e biade, quale mescuglio dinominarono *Satur*, e poi *satyra*, nome assunto in appresso a significazione d' ogni sorta di mescuglj di cose, e segnatamente de' loro versi fescennini, ne' quali componimenti l' ancor rozza loro immaginazione mille disparate cose vi frammezzava, e le principali erano i motti grossolanamente pungenti, il ridicolo, le acerbe invettive, e persino le calunnie: l' abuso era cotanto cresciuto sin da' tempi de' Decemviri, che il secondo capo della quarta legge delle dodici tavole a porvi alcun freno vi decretò una grave pena contro chiunque *pipulo occentasset*, presa la metafora dal *pipiare degl' uccelli*, per esprimere il modo con che siffatte ingiurie cantavansi anco sull' uscio delle case de' cittadini: di quì sono tratte le frasi, che veggiamo usarsi nelle commedie di Plauto *ad fores occentare*, *pipulo differre ante ædes*, *occentare ostium*, etc.

Coteste Farse erano certamente più rozze d' assai, e forse anco più licenziose della canzone del villaggio; donde la Commedia ebbe appo i Greci l' oscura sua origine: ma questi già molto prima erano ricchi di buoni esemplari di poesie, ed una lingua avevano bella, e formata, e la più armoniosa, la più poetica, e copiosissima, e perciò non tardò di molto a sorgere tra loro Tespi, e poi Eschilo: per lo contrario senza

576 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
esemplari da imitare, e con una lingua scarsissima ancora, barbara, e durissima, tutti affatto senza coltura, non poterono i Romani nel corso di molti anni neppure migliorare alcun poco le villane, e deformi loro Farse: Non vi avevano per anco fatto alcun progresso, quando intorno l'anno di Roma 524 Livio Andronico Greco affrancato vi trasportò, e v'introdusse l'esempio della Tragedia tanto prima creata, e perfezionata in Grecia: malgrado la debole sua imitazione di eccellenti originali, e la rozzezza grande della lingua, e del Popolo di Roma, le Tragedie di Andronico fecero cadere poco a poco le menzionate Farse e Satire, e quel Popolo stesso seppe gustare, ed applaudire alla nuova più regolare, ed elegante Scena Drammatica, talchè spesso chiedea si replicassero li discorsi, e le parlate, e le intiere Scene, che l'avevano più commosso, come toccò ad Andronico medesimo, che pur recitava secondo l'uso patrio in una sua Tragedia, e fu spinto a replicar tante volte ciò che meglio andava a genio de' Spettatori, che al fine gli venne del tutto impedita per fiocaggine la voce, quale accidente diede origine in Roma all'introduzione di due Personaggj, che sovente dividevano in diverse Scene la declamazione teatrale: *Is sui operis actor, cum sæpius a populo revocatus vocem obtudisset, adhibito pueri, et tibicinis concentu gesticulationem tacitus peregit.* Val. max., lib. I, c. 4: oltre a ciò alquanti anni dopo la seconda guerra Cartaginese s'incominciò

in Roma più di proposito a leggere, ed istudiare i Poeti Greci, e li Drammatici sopra tutti, ed a volgerli nella favella del Lazio ancora povera di troppo e dura, e poco flessibile: ORAZIO istesso ce lo ricorda nella prima sua Epistola del secondo libro.

- » *Et post Punica bella quietus quærere cæpit*
- » *Quid Sophocles, et Thespis, et Æschilus utile ferrent,*
- » *Tentavit quoque rem, si digne vertere posset.*

In questo tentativo forse Nevio fu il primo: si appigliò principalmente al comico genere senza discostarsi troppo dal gusto acre, e mordente dell'antica Satira, e Farsa latina, e venne perciò Nevio bandito da Roma.

Ennio poi non molto corrispose alla concepita opinione del suo Sogno Pitagorico, illuso di aver ricevuta l'anima d'Omero, e Cicerone in Bruto così ne parla: *a Nævio sumsisisti multa, si fateris, vel si negas, surripuisti.*

Succedettero Cecilio, Accio, e Pacuvio: il primo viene anteposto a Plauto medesimo da un antico presso Aulo-Gellio, a torto od a ragione ch' il faccia: Accio poi mancò d'arte nelle sue Tragedie, e dicesi avesse alcun poco di grandezza ne' sentimenti: di Pacuvio vuolsi men cattiva la Tragedia dell'Oreste; gl'ultimi due però, infettati tuttavia del brutto e maligno andamento della Satira antica, tuttochè vivessero più d'un secolo dopo Livio-Andronico, e studiassero, e copiassero i Greci; furono amendue beffati di poi per la rozzezza della elocuzione, come noi ridiamo di quella di Guittone d'Arezzo, e de' suoi simili; difetto per al-

578 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
tro da imputarsi soprattutto alla rustichezza, e povertà
della lingua, la quale accusava tuttavia l'ignoranza
della nazione, che la parlava, ancorchè di già entrata
nel settimo secolo di Roma.

È cosa dubbia assai, se per avventura cotesti imitatori delle Opere teatrali de' Greci abbiano almen saputo appressarsi alla regolarità, all'economia, alla forma, e precisione di quelle: ma siamo ben certi, e sicuri, che punto non ebbero, nè conseguir poteano l'eleganza, e la bellezza dello stile, maneggiando una lingua sì poco ancora dirozzata, com'era a' quei giorni la latina: quindi tra Poeti così mediocri, e oltre a ciò imitatori di cose, e di costumi stranieri, e tra un Popolo di gusto scemo, e senza cognizione di scienze, e belle arti, nel qual Popolo erano pur compresi i Togati medesimi, non è meraviglia, che il Teatro vi facesse pochissimo progresso: egli è vero, che già molto prima si erano mostrate a Roma le belle arti, e che dopo la presa di Siracusa comparvero i templi, ed assai altri luoghi di Roma ornati di vasi, di quadri, di statue, e di altre cotali preziose, ed eleganti spoglie della Greca industria, e che di mano in mano anche i principali Cittadini ambirono di ornar le loro case medesime di così fatti impareggiabili monumenti, che avevano dianzi adornato le Greche Città: però non fu per gusto deciso, ma per boria, per moda, per brama di posseder cose rare, di cui non conosceano il vero pregio, ed oserei dire, ch' elleno aveano perciò ec-

citata la cupida avidità di que' potenti Cittadini molto prima, ch'eglino avessero potuto formarsi il gusto per saperle stimare, gusto delicatissimo, che poco, o nulla s'apprese a' quegl' animi superbi e altieri: del che nessuno vorrà accusarne l'esclusiva preferenza, ch'essi avessero per i sanguinosi spettacoli dell'anfiteatro: anzi all'opposto eglino se non per gusto, e per sentimento, e direi per anima, almeno per genio vano, e magnificenza vollero, che Roma fosse poi tutta profusamente abbellita delle più eccellenti produzioni della scultura, della pittura, e d'ogni altra bell' arte nobile e sincera, necessaria conseguenza delle ricchezze rapite al resto della terra soggiogata e doma, e condensatesi in Roma, dove si videro quindi astretti a concorrervi i più famosi artisti della Grecia, e della Minor-Asia, e furono dessi, e non i Romani, che si travagliarono a ornar cotanto Roma potente, la capitale del Mondo antico.

Se al pari de' Monumenti delle arti, e al pari dei Greci artefici a quel modo conquistati, avessero allora i Romani potuto altresì rapire, e conquistare l'eleganza, la purità, l'energia della lingua, e dello stile in uno col genio de' Poeti drammatici d'Atene, e il tutto trasfondere nella propria natia favella, e quindi nel popolo il gusto, i costumi, le belle maniere, insomma l'atticismo degl'Ateniesi, avrebbero a un punto stesso trapiantato in Roma il Greco Teatro, senza che perdesse nulla de' suoi propri pregi, benchè

580 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
ridotto a parlar latino: niente di menò anche senza questo la Commedia cominciò a farvi qualche progresso, come cosa più piacevole, e popolare, e in qualche modo di già meno estranea in quella Città: vi sorse Plauto comico nato, e fatto a piacere, e sollazzare il popolo, talchè vi adottò assai, e ritenne delle maniere, e degli scherzi proprj della stupida ed orgogliosa plebe di Roma, sebben fossero alquanto fuori del decoro, ma fu quindi tanto più applaudito allora. Tedio non lieve ebbero poi i dilicati, e lussosi coetanei di Ottaviano Augusto, tra' quali Orazio, cui non piacevano i giuochetti, di che Plauto spruzzò il suo stile, nè alcuni strani suoi grotteschi e caricature, che troppo perdono d'occhio la natura, ebbe a dire:

- » *At nostri proavi Plautinos et numeros, et*
- » *Laudavere sales nimium patienter, utrumque,*
- » *Ne dicam stulte.*

Altronde non si può ricusare a Plauto di quando in quando il buon sapore, e la grazia de' sali della Greca Commedia correttà dopo il tristo Aristofane, altrettanto ch'una agilità nell'invenzione, e condotta delle favole, ed una piacevolezza, e fecondità di pensieri, e di espressioni, e appunto, per questa sua bontà di latinamente parlare, Cicerone istesso ne' libri dell'Oratore il propose insieme a Nevio per esemplare: Orazio la pensava altrimenti, iscorgendovi nel coloro stile ancor del limaccioso, e della fanghiglia assai: senza essere così arditi di porci in arringo tra

questi due gran padri, e maestri dell'eleganza, e proprietà della lor lingua, forse parrebbe, che Cicerone pendesse talvolta alquanto ne' scrupoli, e nelle superstizioni, direm così, de' cruscanti, od amatori delle parole, e maniere invecchiate, e di età tenebrose, de' quali ve n'erano parecchj eziandio nel luminoso secolo d'Augusto, come sempre ne avrassi l'incontro.

Vissuto di poi a' tempi assai più dirozzati prevalse Terenzio nella coltura dello stile, onde meglio di tutti seppe maneggiare i teneri affetti con gentilezza, e vigore, modello in somma, su cui si formò l'eleganza, e venustà della latina favella; però essend' egli fuori, a dir così, d'ogni vizio, mancò d'invenzione, della forza, e delle virtù proprie della Commedia, di cui non ha le facezie, e gli scherzi, ed allargandosi più nelle narrazioni, che nei fatti, egli trovasi ben sovente senza il ridicolo dell'azione comica, e senza la gravità della Tragedia: quindi se nel rappresentarsi le sue Commedie, talvolta sul teatro non piacque al pari di Plauto, non è da stupirne, cosicchè il Popolo Romano, sempre Popolo, schiamazzasse, e chiedesse in vece del teatro un orso, o degli atleti.

Io so benissimo essere appunto su di così fatti accidenti ripetutisi più di una volta, che grandemente s'appoggiano coloro i quali pretendono essere stato del tutto insensibile quel Popolo, ed incapace di gustare le bellezze delle scene drammatiche, perchè alla sua

582 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
ferocia abbisognassero spettacoli, salvo di sangue sparsi,
ma parmi, ch'eglino non abbian considerato, che queste
cose per lo più accaddero nelle comiche rappresentanze,
perchè i Latini, imitando forse di troppo servilmente
le Commedie Greche, trasportarono improvvisamente
i loro spettatori in paese straniero, e di tutt'altro co-
stume, e carattere nazionale, che su di lor far non
potevano veruna piacevole ed efficace impressione. -

Ora è notissimo, che sopr'ogn'altro componimento
la Commedia deve infinitamente variare per li molti
modi, e foggie senza numero de' tanti, e diversi ge-
neri di spirito più, o meno gajo e festevole, e dello
stesso ridicolo più stemperato, e dissoluto, o più mo-
desto, e sottilmente piccante, che prevalsero non solo
in ogni distinto paese, ma pressochè in ogni differente
età, giacchè le une, e gl'altri non furono, nè mai
saranno conformi se non nel maligno piacere, che
naturalmente hanno gli uomini di spargere, e disse-
minare il ridicolo sui costumi, e sulle maniere de' loro
simili, e degli stessi lor nazionali, e non di rado an-
che sulla medesima virtù, come tacita censura, che
punge al vivo: dovettero adunque sembrar a' Romani
insipide, e prive di senso molte imitazioni, e parlate
vaghe, ed astratte, relative a cose, che non gl'in-
teressavano, e perfino i motti frizzanti, spiritosi, e
arguti, e i colpi più belli, e dilicati del Greco Teatro,
perchè per loro non fatti, cui avevano tenue, o affatto
nulla d'intendimento.

Le quali cose riuscivano all' opposto deliziosissime, udite, e vedute in Atene, non già precisamente perchè quel popolo, com' era sopr' ogn' altro di fatto sensibilissimo, e colto, ma principalmente perchè le qualità più caratteristiche de' suoi drammi derivavano da azioni tratte dai precorsi eroici tempi così poetici; da costumi, ed accidenti ben noti, e dalle circostanze medesime, nelle quali si erano gli Ateniesi trovati prima, o si trovavano tuttavia: sarebbe stata loro insopportabile qualsivoglia più bella, ed ingegnosa rappresentazione drammatica, che non avesse lusingato la vanità Greca, o non adulato le loro passioni, ed usanze, ovvero non avesse una diretta relazione con le prische, o recenti loro imprese, e cogl' interessi della loro Repubblica, insomma che nata non fosse, e prodotta, per così favellare, dallo stesso lor suolo: altronde una nazione tanto vivace, e piena di spiriti ardenti, e spesse fiate agitata da passioni violente, ed inoltre di costumi suoi proprj, e segnatamente originali nel genere drammatico, nata ad ammaestrare, ed ingentilire gl' altri popoli, ch' ella tutti barbari riputava con isdegno ad onta di pigliar nulla in prestito da quelli, ha fornito in ogni età copiosa messe, o nel grande, o nell' umile, da potervi acconciamente trarvi i soggetti della tragica, e comica scena.

Ma furono sempre anche in ciò troppo differenti, e di tutt' altro umore i Romani; in essi gravità, e movimenti pieni di compostezza, di contegno, e di de-

584 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
 coro, superbi di essere la più grande nazione della terra,
 ma pure d'affetti cittadineschi, e temperati, e di sen-
 timenti regolati, e severi, e naturalmente in niuna cosa,
 o pubblica, o privata, assai di rado, o non mai agitati
 da veementi passioni: a formare cotest' indole vi con-
 tribuirono altrettanto la natura, oppure dirò lo stesso
 ciel di Roma, quanto i loro istituti civili, e militari,
 e l'esattissima osservanza: ma tutte le siffatte qualità di
 carattere nazionale non offerivano punto de' personaggj
 acconci alla scena: laonde ogni qualunque volta essi in-
 trodussero dei fatti, e dei personaggj Romani, mu-
 tando oggetto d'imitazione, riuscirono freddi, ed insi-
 pidi vieppiù nella comica scena, di che ne fecero sì
 spesso fiate la prova ne' loro drammi nominati *fabulæ*
prætextatæ, o *prætextæ*, ne' quali introducevano ma-
 gistrati, e cittadini Romani: accadde lo stesso ne' loro
 giuochi scenici detti togati, altramente *fabulæ togatæ*,
 ne' quali trasferivano in Roma de' personaggj di co-
 stumi varj, alterati, stranieri, cioè di Greci, Galli, Spa-
 gnuoli, e Batavi, che adottato avevano le fogge del
 vestir romano.

» *rufi persona Batavi.*

» *Quæ tu derides, hæc timet ora puer* »
 così Marziale.

Perlocchè non potè mai il latino teatro nemmeno ap-
 prossimarsi alla perfezione del teatro greco, e la addot-
 tane cagione fu ben accennata dal celebre Angelo Poli-
 ziano con queste limitate parole, *gravitas romana re-*

pugnat: diffatti chi prende ad imitare un modello, che s'abbia sott'occhio, vi riesce meglio d'assai, ed anche per ciò superarono tutti nell'eccellenza della drammatica i Greci, introducendo sempre in sulle scene i proprij loro concittadini, e non stranieri, come a tanto astretti, e vincolati i Romani, ed anche per la tema connaturale, che incontrasi di smarrire, col discostarsi dal non troppo imitare chi già abbia conseguita la palma della vittoria in dato genere d'originale produzione.

A questa precipua cagione parmi, che non vi badesse punto QUINTILIANO, il quale nel primo capo del libro 10 confessando, che i latini zoppicavano grandemente nella Commedia (*in comoedia maxime claudicamus*) e a confronto de' Greci *vix levem consequimur umbram*, si contentò d'imputarne la lingua, *adeo ut mihi sermo ipse Romanus non recipere videatur illam solis concessam atticis venerem*: malgrado poi un tal difetto di venustà della latina favella afferma, che Afranio riuscì eccellente nelle favole togate, il quale però aveale insozzate di brutti amorazzi laidissimi: co-tanta licenza parrebbe inconciliabile con una legge divulgata in Roma, e riferita da un Antiquario presso Rosino, e Demestero (*Antiq. Romanar. lib. 7., cap. 25*), per cui si fa divieto agli Scrittori di nulla esporre sulle scene, che non fosse prima approvato dagl'Edili Curuli, a' quali spettava pure la pulizia de' teatri, e pagavano gli autori a misura del pregio de' componi-

588. ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
bina una quantità d'idee diverse, qual estensione di
facoltà richiede uno spirito su ciascuna di esse lunga-
mente esercitato. Di questi spiriti non fu avaro il se-
colo d' Augusto, nel quale singolarmente la poesia sol-
levatasi al sommo grado, vieppiù celebre lo rendette
a proclamarlo il Grande alle avvenute generazioni, con-
tuttociò non dirò io fosse allora sì comune in Roma
il buon gusto: esso da non molti anni si era trapian-
tato, anzichè nato ivi, come frutto di quella terra,
e d'altro lato egli non si forma giammai, che a grado
a grado, e tempo vuolsi non breve, pria che si possa
innestar bene, e propagarsi in una nazione: quindi
sappiamo, che in quella stessa luminosa età vi cor-
reyano pur nullameno d'assai strani, e storti giudizj,
eziandio in fatto di bella letteratura: basta a convin-
cerne chicchesia la dotta, e filosofica, altrettanto che
elegantissima epistola d' ORAZIO indirizzata a Augusto
medesimo (*lib. 2, epist. 1*).

Io doveva tanto meno dissimulare quest' Epistola,
poichè in essa parlasi de' Teatri di Roma a quella sta-
gione, e non se ne parla vantaggiosamente, nè già
per difetto de' Poeti, o del ciel latino, il quale come
egli dice *spirat tragicum satis et feliciter audet*, ma degli
Spettatori popolari inclinati a mordere, e censurare
quello, che non intendeano, o per rabbia di partito
malamente interpretavano stolidi bene spesso, inquieti,
e ignari: e se per avventura la classe de' Cavalieri, e di

nomini onesti discordava dalle coloro fantasie, erano disposti subito a venire alle mani: cotali indegni modi ritraevano gli Scrittori più famosi dallo esporre nulla sul Teatro: facendosi talora il rumor grande, non si badava per niente alla condotta del Poema, ed alle sue bellezze, ma solamente alla pompa dello spettacolo, alle comparse di Re prigionieri, di strani animali, di carri trionfali, e di truppe, e simili cose, *his nam plebecula gaudet* osservò ORAZIO, qual plebe faceva allora un poco di silenzio, quasi per veder meglio, ed ammirare quelle dispendiosissime, e sontuose puerilità; egli aggiunge, che pur talora i Cavalieri stessi, ossia la maggior parte degli Spettatori, quasi stanchi di ascoltar le parole, od il Poeta, rivolgeano essi pure avidamente gl' occhj a quelle vane comparse, e in questo diventavano plebaglia anch' essi, perdendo il sentimento del loro carattere in faccia della plebe stessa rumoreggiante, se non che fosse per corruttela di piacerle coll' acquisto di maggiore clientela, e di popolare favore cotanto ambito a que' giorni, talchè pareva si cantasse *Asello fabellam surdo*! Di poi succedeva in segno d' approvazione un batter di mani, uno strepitare, chicchirillare e un rombar senza fine, talchè:

» *Garganum mugire putas nemus, aut mare Tuschum.*

» *Tanto cum strepitu ludi spectantur, et artes.*

Questo fremito popolare, come di selva agitata, o

590 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
di mar tempestoso era poi anche in certo natural
modo fomentato dalla qualità stessa de' Teatri antichi
così vasti, e scoperti, e men chiari dei moderni pel
getto dell'ombra solare, a' quali Teatri mantenuti a
pubblica spesa, e frequentemente aperti eziandio a
costo privato d'Uomini Consolari, Proceri, e Magi-
strati potenti, tutto il popolo, e la plebe vi concorreva
liberamente a dovutole godimento.

Non altrimenti accade oggidì segnatamente nelle
rappresentazioni delle nostre Opere in musica, nelle
quali però la poesía, la musica stessa, la pittura, l'ar-
chitettura, la ricchezza degl' abiti, e le solenni com-
parse di più maniere, tutte in somma le belle arti
conspirano a rendere magnifico lo spettacolo, e, di cento
piacer diversi, farne un piacer solo.

Ciò non pertanto diremo noi, che sia la preferenza
nostra per gli spettacoli sanguinosi dell' Anfiteatro, e
per la nostra insensibilità, e rustichezza, che talvolta
ci rendono così poco dissimili dagli Spettatori da ORA-
ZIO dipinti? Neppur egli fu tanto ardito d'accusarne
i suoi Concittadini, ma volle soltanto renderci per-
suasi, che il Popolo si lascia vincere leggermente,
ed affascinare dalla vista de' giuochi strepitosi, e dalla
vana curiosità delle pompe, e cose strane, molto più
che non fa da' piaceri incomparabili dello spirito, e
del cuore, nel che si ricopiano come simili in sostanza
i Popoli d'ogni contrada, e dell'età tutte, che si

rinnovano, e a tanto si riferisce il dolente tratto di ORAZIO stesso:

. *Migravit ab aure voluptas*

Omnis ad incertos oculos, et gaudia vana.

Ma forse da taluno rileverassi, perchè mai il Popolo di Roma nel secolo suo più luminoso, e colto aveva egli sì poco buon gusto, quasi come al tempo della Repubblica?

Perchè non l'avevano migliore nel genere teatrale, come ci avvisa Orazio, molti nobili, e patrizj altrimenti ben educati e istruiti, mentre persino la Plebe d'Atene nell'istesso turbine della violenta e licenziosa democrazia era però tanto sensibile per tutto ciò ch'era bello, e vieppiù per le drammatiche rappresentazioni?

Parrebbe d'avere già prevenute, e risolte queste questioni, che ugualmente si potrebbero muovere ai moderni Popoli meglio ingentiliti, che, come sopra osservossi, tacciar non potrebbero di verun'illusione, e parzialità per gli atletici combattimenti, nulladimeno non sarebbe disutile di riflettere più da presso, che in ogni governo, nel quale il Popolo si suppone sovrano, ovvero principalmente partecipa della sovranità, la pulitezza, e civiltà medesima tien più dell'aspro, del ruvido, e della naturale rozzezza di chi predomina: vuolsi eccettuare soltanto la democrazia d'Atene, dove insin la Plebe avea del gusto, e di maniere oneste; ma, durando la Repubblica, il Popolo di

392 ESAME DELLA TRAGEDIA APPO GLI ANTICHI ROMANI,
Roma ritenne assai dell'agreste, e del feroce, tardi
essendo entrata la coltura delle lettere in quella Città,
e le continue guerre, e le civili fazioni mantennero
in lui la prisca rusticità, e la natia fiera: a ren-
derlo più gentile, e colto non poteano bastare l'età,
ed il nuovo Governo d'Augusto, che come le Istorie
tutte ne fanno fede, lasciò permanente un simulacro
di Repubblica, e le prerogative de' Comizi, onde al
Popolo fosse meno sensibile l'accorgimento della sua
cessata sovranità.

SCHERZO

DI

DIODATA SALUZZO - ROERO

AD UNA

CHIARISSIMA GENTILDONNA ITALIANA

*Che le avea chiesto una sua Poesia da scriversi
in tempo brevissimo, con il modo ed il soggetto
determinato.*

Approvato li 17 dicembre 1896.

In questo di Procuste orrido letto
Chi ti sforza a giacer lì

DOTTA vergine amorosa,
Desiosa
De' bei fior del sacro rio,
Prigionier per l'ali stretto
Fanciulletto,
Saggia vergine t'invio.

Egli è l'estro superbetto;
Ei soletto
Di gran lido è possessore;
E in te note lusinghiere
Ha potere
Di gran mondo produttore.

M' ama assai, e col labbruzzo
Vermigliuzzo
Talor baciarmi la fronte:
Ma talor, come fanciullo,
Ha trastullo
Rinnovar gli sprezzi e l' onte.

Tu m' hai chiesto un fiorellino;
Sul cammino
Del Parnaso lo cercai.
Pur di questo il crudo verno
Tien governo,
Fiorellin non vi mirai.

Ch' offerirti mai poss' io,
Amor mio,
Fuor che teneri lamenti;
Se il mio canto, se la cetra
Non m' impetra
Fiorellin tra brine argenti?

Mentre, o vergine, il tuo nome
Non so come
Ridiceva, e il desir mio,
Vidi in mezzo a ghiaccio orrendo
Star sedendo
Un fanciul, ch' ora t' invio.

Sonnacchioso egli pareva ,
Ma ridea ,
Com' or ride , e poi guatava ,
E il cercato fiorellino
Sul cammino
Nelle palme mi celava.

Era sparso il bel tesoro
Del crin d' oro ,
Qual dipingesi fortuna ,
Che sferzavalo indiviso
Sovra 'l viso
La Bufera inopportuna.

Al poeta ognor fanciullo
Dà trastullo
Non mai vecchia fantasia.
Fantasia , che sola , sola
Ci consola ,
C'innamora , ovunque sia ;

Io fermare il bambinello
Vivo e snello
Tosto , sappi , desìai.
Prima un piede accortamente ,
Lievemente ,
E poi l' altro avvicinati.

Oimè ! Pronto sogghignando ,
Saltellando ,
Ripetendo il desir mio.
Il fanciul mi porse un fiore ;
Traditore
Lo ritrasse , poi fuggíó.

Qual farfalla al giorno estivo
Sovra 'l clivo
Ora sale ed ora scende ,
Il bambin dall' ali aurate
Vie gelate
Ora lascia , ed or riprende ;

Mi porgeva il bel tesoro
Del crin d' oro ,
Qual dipingesì fortuna.
Io già quasi lo toccava ,
Me 'l levava
La Bufera inopportuna.

Quando stanca , neghittosa ,
Sospirosa
Quel protervo mi vedea ,
Si fermava a me d' avante
Breve instante ,
E tai note ripetea.

Che offerirti mai poss'io,
Amor mio,
Fuor che teneri lamenti,
Se l' mio canto, se la cetra
Non m' impetra
Fiorellin tra brine argenti?

Poscia pronto sogghignando,
Saltellando
Ripetendo il desir mio,
Si volgea per strada incerta
Chiusa, ed erta
Il fanciullo allegro e rio.

So ben dir che sì lung' ora
Stetti fuori
D' ogni solito sentiero,
Ch' io pensava impaurita;
Vo smarrita
Col mio duce lusinghiero.

Alfin stanca, neghittosa,
Sospirosa
Io gettai la cetra aurata,
E'l mio velo in man stringendo,
Già seguendo
Il fanciul per via gelata.

Ti so dir che un giorno intero
Mio pensiero
Fu 'l seguir il fervid' estro.
E, qual rete, indarno assai
Io gettai
Il mio velo in lido alpestro.

Alfin pur, io non so come,
Il tuo nome
Ripetendo fra sospiri,
Io nel velo il fanciulletto
Rabbiosetto
Colsi in dubbi e lunghi giri.

Ei piangeva, e fra 'l suo labro
Di cinabro
Stringea 'l candido mio velo
E battendo già coll' ali
Sue fatali
Quel di Pindo orribil gelo.

Fra mie braccia appien l'avvinsi,
E lo strinsi
Al mio seno, avverso Nume!
E mia man sull' argentine
Sue divine
Io posai leggiadre piume.

Per le piume sta legato;
Corrucciato
T' avvedrai come egli sia;
Libertà sola gli piace:
Sempre tace
S' altri schiavo lo desia.

Dotta vergine amorosa,
Desiosa
De' bei fior del sacro rio,
Non ti dono fiorellino,
Ma il divino
Prigionier oggi t' invio.

Tu lo sferza, e lo punisci,
E compisci
L' opra già del mio rigore,
Ma deh poi gli slega l' ale,
Se ti cale
Ch' io n' ottenga o lauro o fiore.

LA POESIA.

CAPITOLO

IN RISPOSTA

ALLA SIGNORA ENRICHETTA DIONISIO

GIOVINE POETESSA ROMANA,

DI DIODATA SALUZZO-ROERO.

Approvato li 17 dicembre 1806.

DAL roseo cocchio uscito in Oriente
Discendi, o giovinetta Poesia,
Col primo raggio del mattin ridente.

Avvolto il piede candidetto sia
Di una argentina fascia, e già danzando
Segni di luce la celeste via.

Son io colei, che ti traeva cantando,
Qualor scendevi sul paterno lido
Me schiva bambinella accarezzando.

Son io, che stretta sovra 'l sen tuo fido
Te vidi dolcemente punitrice
Troncar co' baci il pueril mio grido.

La piccioletta mia destra felice
Era appesa al tuo collo, e l'altra mano
Pendeva su la cetra beatrice.

Tu mi cingesti di quel lauro estrano
Che voglia femminil sì raro invasca.
T' amai pur tanto. Oh non amata invano!

Amor mio dolce, or scender non t' incresca
Dal roseo cocchio, se l' antica fede,
E l' armonía del mio pregar t' adescà.

Ah, sei tu dessa? ed hai calzato il piede
Dagli amorini, e l' aura lusinghiera
Inargentata si divide, e cede.

Quell' aura instabilmente passeggiava
I begli omeri tuoi cuopre, e flagella
Con una ciocca di tua chioma nera.

Sorridi a vergin aura, o verginella!
E quasi molle boccioletto schiudi
La rosea bocca rugiadosa, e bella.

Stropicci colla man gli occhietti crudi,
Me chiami con la tua voce argentina,
Poi gli occhi al giorno colla man richiudi.

Chi offenderti potrà, beltà divina?

Vieni fra le mie braccia, e qui ti cela
Amorosetta schiva pellegrina.

Sappiam ben noi come da te si vela

La tua possanza, e colla rea fortuna
Sappiam la lunga tua vana querela.

Ma tu, l'ignori tu quale s'aduna

Forza in te stessa, e qual rapisce il cuore
Un raggio sol di tua pupilla bruna?

Non è conscio a se stesso il tuo valore?

Che non puoi, se tu 'l voglia! ah sorgi! ah m'odi!
E dammi prova del tuo lungo amore.

Alì non ti chiegg'io, sebben tu godi

Donarle a tuoi fedeli, o trarli a vita
Col magnifico suon delle tue lodi.

Il roseo cocchio tuo me non invita,

E non te 'l chieggio, ho solo un sol desio,
Or ch'io ti stringo a questo seno unita.

Ricevi, o verginella, il bacio mio,

E domani dal Cielo orientale
Reca sul Tebro un mio soave addio!

Oh diva prendi la faretra, e l'ale,

Con li sogni dolceissimi scendendo
Maggior d'ogni altra, ed a te stessa uguale.

E sovra il letto soffice sedendo
Della bella ENRICHETTA in su la fronte
Il mio tenero bacio a lei porgendo

Accortamente dalle voci conte
La suasiva verità farai
Piover fra rime nobilmente pronte.

ENRICHETTA gentile, a lei dirai,
Speme dell' onde Tiberine, e vanto,
Che la giovine età vinci d' assai;

A te m' invia quella, che lodi tanto
Pastorella d' Eridano, e con teco
Brama aver sol un cuore, e sol un canto.

Cresceste entrambe sull' Aonio speco,
Nè vi fermò lo schernitor sorriso,
Che il femminile saver porta con seco.

Saggia ENRICHETTA! sul fiorense viso
Il terzo lustro ti sfavilla ancora,
E già dai molti nomi è 'l tuo diviso.

Nunzia è di chiaro Sol lucente Aurora:
Ben alto giungerai, se 'l passo tuo
Non abbandona la vetta canora.

Segui 'l sentier, che non in uno, o in duo
Giorni si compie; e togli al sesso audace,
Se 'l puoi, donzella, il primo lauro suo.

Lascia il vulgo garrir, vulgo mendace;
Egli a femmineo piè la via contende,
E in donna inetto vaneggiar gli piace.

Ma volgiti, ENRICHETTA, e le vicende
De' popoli rimira, e qual la sorte
In mille giri si ravvolve, e pende.

Vedi l'ingegnò vincitor di morte
Tutto in se stesso ritrovar la calma,
Dal sicuro avvenir reso più forte.

Curvano gli anni la femminea salma;
Pur sacra ad altra età bella si serba,
Se la cetra toccò, la grinza palma.

Vacilla, cade coll'età superba
La genia de' viventi, e l'età nuova
Calca gl'imperi fra la sabbia e l'erba.

Sol se stessa da se chiara rinnova
La giusta fama, e Saffo ha plausi eterni
Mentre un'orma d'Atene, ah! non si trova;

Segui, e vedi com'altra il giorno alterni
Fra vane cure; tu sprezzale, e passa;
Serve al tempo costei, tu lo governi.

Ardir può molto; il vulgo orma non lassa;
Tu lascieraila, e dalla ria ventura
Non mai tua fama andrà confusa, e bassa.

Ma gran pondo è gran fama; austera, e pura
Qual sei, ti serba, in te saría delitto
Ciò, ch' è fralezza in giovin donna oscura.

Fia 'l tuo costume in Adamante scritto,
Saffo tel prova, ed altre, e tu celebre
Sarai vittrice nel fatal conflitto;

O sia ch' entro le sue dive tenebre
Solinga vita per te chiuda il fato,
Vergin romita sin al dì funebre;

Tua chiara guida al picciol Reno a lato
Allor sarà la mia Tambroni, chiara
Per cetra, e cuore a grand' imprese usato,

La mia Tambroni, onde Felsina impara
L' Achea favella, e come invitta sempre
Grand' alma vince la fortuna avara;

O sia che sposa, e madre in nuove tempre
Si rallenti 'l tuo fato, e cura dolce
Le gravi cure del pensier rattempre;

Fia la tua guida allor quella, che molce
L' aure sull' Arno donna alta, e famosa,
Cui bell' estro immortal solleva, e folce

La fantastici mia, che madre, e sposa
La prole ad emulare i suoi divini
Carmi ha cresciuta e 'n suo fedel riposa.

Sì dirai, Poesia, de' suoi destini
Parlando ad ENRICHETTA; e ben due volte
Ribacierai que' labbri porporini.

Poscia le annoderai sovra le colte
Tempie lo stesso lauro, onde io m' adorno;
E già coll' orme al dipartir rivolte.

Dirai, che dell' italico soggiorno
Gloria fu sempre la femminea cetra,
Ch' andremo unite eternamente un giorno
Itali carmi a modular sull' etra.

LE ROVINE.

VISITANDO L' AUTRICE L' ANTICO CASTELLO DI SALUZZO,

O D E

DI DIODATA SALUZZO-ROERO.

Approvata il 1 luglio 1809.

OMBRE degli Avi per la notte tacita
Al raggio estivo di cadente luna
V' odo fra sassi diroccati fremere,
Che 'l tempo aduna.

Incerte l'orme nella vasta ed arida
Strada segnata dall' età funesta
Tremante affretto; che dei prischi secoli
L' orror sol resta.

Eccomi al varco; non più altiero scopresi,
Vana difesa della patria sede,
Il fatal ponte, nè alle trombe armigere
Alzar si vede.

Ahi vaste Sale! qui gli Eroi, che furono,
Stavan seduti della mensa in giro:
Del trovatore qui su cetra armonica
S' udía sospiro.

Qui sconosciuta la trilustre vergine
Ignota ai prodi sen vivea sicura,
E sol nei sogni palpitava l'anima
Vivace, e pura.

Qui al suon dell' armi, che là giù squillavano,
In aureo manto la Consorte antica
Forte vestiva al forte Duce impavido
Elmo, e lorica.

Ancor mi sembra udir sommessò piangere
Fanciul, che l' elsa stringere volea
Con debil mano al ferro altrui terribile,
E nol potea.

Bambin minor d' un lustro egli qual siedasi
Sul duro scudo rimirar qui parmi,
Mentre le fanciulline i lacci intricano,
Che annodan l' armi.

Il forte scudo verginella immobile
Mirando andava pien di fiori il grembo,
E lasciavasi i fiori in fervid' estasi
Cadere a nenbo.

Coprian lo scudo ed il Bambin, che ingenuo
Ridea tra fiori, e l'armi in dubbia sorte.
L'uom così ride sul sentier suo labile
Fra scherzi, e morte.

Salve, o sacra rovina! ah perchè'l rapido
Fato tardommi ad affrettar la vita?
La magna età ben si doveva ai palpiti
Dell'alma ardita.

Nella mia destra d'Alighier la cetera
Sonato avrebbe sui vetusti eventi,
Ed a me sol giù dalla valle ombrifera
Fan eco i venti.

Giù dalla valle, ove, chi sa? s'udirono
Due' fratei d'armi ragionar d'amore,
Strette le palme fra curvati salici
Sul primo albore.

Giù dalla valle, ove a tenzoni vindici
Spinsero entrambi il corridor veloce,
L'un dell'altro scudier, e scudo, ed anima,
E fama, e voce.

Salve, o sacra rovina! io seguo, e shiudonsi
Innanzi al lento, e traviato passo
Le doppie torri, e meditando siedomi
Sul duro sasso.

O come brune l' alte cime incurvansi
Dei larghi muri, ove penètra appena
Di luna un raggio, che la dubbia, e pallida
Luce quì mena !

Perchè ferrate le finestre altissime ,
Ed è merlata la superba torre?
No ! non quì'l prode la lorica armigera
Solea deporre.

Qui forse mentre un molle riso ingenuo
La verginella in dolce sogno aprìa,
Al bel raggio di luna occulta , e perfida
L' oste venía.

Forse da quelle alte finestre videsi
Entrar talvolta del Castello avverso
Il reo Signor , all' empie smanie vindici
D' ira converso.

Forse quì stretto il suo pugnol , lentissimo
Muoveva il passo fra tacenti squadre ,
E ai fanciullini sul materno talamo
Svenava il padre.

E forse , ahimè ! sulla sua cetra eburnea
Il Trovatore dell' età passata
Lodò gl' iniqui , se con lor sedevasi
A mensa aurata.

Chi sa se in mezzo a quelli acerbi, e bellici
Costumi avversi in ricca treccia, e bionda
Non rea Consorte d'empie fiamme ardevasi
Invereconda?

Qui sparse, qui le disperate lagrime
Furor geloso, d'ogni cuor tiranno;
Quai furo i tradimenti, i colpi, i gemiti;
Que' muri 'l sanno.

Pensier funesto, in me chi mai ridestati?
Fuggiam, fuggiam dalle fatal rovine.
Raggio di notte, tu la via rischiarami
Fra sassi, e spine.

Tutte l'età di variate furono
Vicende ignote spettatrici alterne;
Fra stessi affetti le stess'opre sorgono
Girando eterne.

Sol l'alma ardente, che d'intorno cercasi
Invan la pace, e le virtù soavi
In un pensier d'amor tutta rivestene
L'ombre degli Avi.

Addio sacre rovine: allor che polvere
Di voi non resti, gli obelischi, e gli archi,
Opra di noi, di questa polve andrannosi
Pel tempo carichi.

E forse andranno vaneggiando i posteri
Sul secol nostro lezioso, e rio.
Il disinganno io m'ebbi, ombre terribili,
Rovine, addio!

DIALOGO TRA MORTI.

DANTE, E MILTONO.

CONFRONTO DELLE LINGUE ITALIANA ED INGLESE, E DE' POEMI
EPICI SCRITTI IN CIASCUNA.

DI EMANUELE BAVA S. PAOLO.

Approvato li 10 aprile 1809.

DANTE.

SENTO che lassù nel mondo, che dicesi letterario, faccia gran rumore il vostro Paradiso perduto; ma a dire il vero, messer Giovanni caro, nella mia divina commedia ci avete pescato moltissimo.

MILTONO.

Divina voi nominate un' opera, ove son tanti dannati, e tanti diavoli? Commedia voi intitolate un poema

di trecento e più canti, non epico, non eroico? e commedia ha da dirsi quella, ove la scena, non una di luogo si apre all'inferno, passa poi per le fiamme del purgatorio, e quindi va nel cielo a finire? invero così fatta successiva ubiquità, per parlar il vostro gergo delle scuole, non ha di comico altro, che il nome.

DANTE.

Via, se la dissi commedia, ebbi in allora i miei motivi e disegni, che di presente non accade palesare; l'epiteto di divina poi fülle dato da' posteri; ma qui non batte il punto delle mie ricerche, date lode al vero, e rispondetemi adeguatamente, a voi giovò non poco il mio lavoro.

MILTONO.

Giacchè pur volete in tal guisa incalzarmi, vi renderò brevemente ragion d'ogni cosa: non vi ho presi i vostri diavoli, perchè troppo schifosi gli ho trovati e fetenti; non il vostro inferno, perchè di una topografia intralciata, labirintea, incapibile; nè il vostro conduttore Virgilio, perchè d'Omerico che lo conobbi, divenuto scolastico; nè la vostra conduttrice, perchè vi piacque a un tempo farci raffigurare in lei, e una persona allegorica, e la vostra bella amica, e una insigne teologhessa; non ho preso poi il vostro soggetto,

perchè non ha verun fondamento istorico, mitologico, o verosimile; non ho voluto pigliar finalmente me medesimo ad eroe del mio poema, come a voi piacque di pigliarvi nel vostro.

DANTE.

Tuttavia non sapete al principio di un canto rifinire giammai di parlarci di voi.

MILTONO.

Se io compiangi colà la perdita della luce della vista, mi merito pur qualche indulgenza: voi nò, che ci state innanzi dall'intuonar del poema al finire, come nell'Odissea Ulisse, e forse con maggior insistenza; egoismo, che offende, e il qual l'Areopago avria per lo meno dannato all'emenda.

DANTE.

Io non so d'Areopago, ma voi signor Poeta originalissimo, sarete anche per negare d'avermi imitato nell'aver per lo più tenuta la scena fuori del nostro globo terraqueo?

MILTONO.

A questo venni tratto a forza dallo scelto argomento,

non dal pensier d' imitarvi; abbandonate la smania di volermi ad ogni modo vostro imitatore, o plagiaro, che punto nol sono.

DANTE.

Se così fosse, dovrete pentirvene: ecco probabilmente la ragione, che vi tenne senza fama tanti anni.

MILTONO.

Probabilmente anche in questo conto la sbagliate; ma se il mio poema giacque alcuni lustri non conosciuto e dimentico, finalmente risorse poi tanto più luminoso, onde oggidì egli è omai trasportato in ogni nobile lingua morta o vivente; veggoli mille ammiratori attorno, ed imitatori, non che in patria, ma fuori, massime nella prode Germania, ove sulle mie traccie camminando assai fedelmente giunge a grande rinomanza l'autor del Messia KLOPSTOCK.

DANTE.

Proseguite pur ben addentro alle vostre lodi, che se io mi sono Egoista scrivendo, voi a chi vi oda parlare e discorrere, non dovete meno sembrarlo, ma ciò tanto quanto non monta; apritemi in grazia questa misteriosa causa, che tenne poi per sì lunga stagione sepolto il perduto Paradiso, e per qual sua sorte sia venuto in oggi a risorgere in tanta fortuna.

MILTONO.

Il tutto, poichè me ne richiedete, aprirovvi, ma lise dal detto oner me ne torni non mi venite poi ad accusar, d'egoismo.

DANTE.

Sponetemi senz'altro pensiero come passò la faccenda.

MILTONO.

Sappiate adunque, che io mi era già tenuto in conto di dotto, e fervido Oratore, allorquando l'epica idea di questo poema mi balzò in mente, e mi fece poeta Epico; pria di pormi al lavoro volli considerar tuttavia qual fosse la lingua, che avea per le mani, e mi parve tale trovarla, che all'alto tema male reggesse; cosiochè, non omai più potendo cessar dall'impresa, che in capo bollivami, mi venne in pensiero di lei arricchire con tutte quelle voci forestiere, antiche, o moderne, che più fossero acconce a spiegare ogni ragion de' concetti; e appunto, come a popolare la nascente sua Roma Romolo fece, ho fatto ancor io per popolare, a così dir, l'Inglese favella: egli accolse gente di ogni terra e contado, io parole d'ogni idioma e dialetto; a' miei paesani ancor non avvezzi a sì dotto linguaggio in volgare, parvero oscuri i miei versi: nè prima po-

tettero assaporargli, che le introdottevi nuove voci passate non fossero a più comune, e famigliare intelligenza di ognuno: allora fu, che inteso il mio poetico stile dal maggior numero de' lettori, venni in tanto grido: ora vedete, io tutte queste vicende avea previste, neppure volli ritrarmi per tutto ciò dall' assunto.

DANTE.

Questo voler sacrificare i subiti applausi, che aver ponnoni in vita, per procacciarsi dopo una grande, e durevole immortalità, è segno di animo non volgar, nè comune veramente; io dovetti arrivare a uno scopo non affatto dissimile dal vostro, ma per altra via.

MILTONO.

Ricambiatemi la cortesia, che vi ho volentieri usata, narrandomi quanto faceste.

DANTE.

Mi accorsi anch' io per tempo del vizietto della mia Toscana favella, cioè, che troppo essendo ella di lettere vocali ridondante, naturalmente poi, se non corretta, tendesse a diventar di soverchio molle, e monotona, massime ne' versi, i quali han solamente cinque desinenze possibili in vocale, cosa, la quale, toglie il di-

letto di quella varietà di terminazione, che si gode ne' versi Greci, e Latini.

MILTONO.

Ma un difetto sì bello ha da imprimere un dolcissimo carattere, e un andare più armonioso al vostro stile, che deve esser largo compenso d'ogni altro discapito, che ve ne torni.

DANTE.

Sì, ma come vi dicea poc' anzi, rende l'idioma unissono troppo, e avete non so che di lezioso, e prolioso, onde credetti dovervi rimediare.

MILTONO.

E come vi ci adoperaste?

DANTE.

Udite, voi nell'Inglese idioma troppo povero del suo, avete condotte d'ogni paese colonie di parole parecchie, come Romolo colonie d'uomini diversi ha fatto in Roma; io nella lingua Tosca osservando, non povertà di voci, ma calca cotanta di vocali, e soverchia morbidezza, usai ne' miei versi voci aspre, e qualora

non le ho trovate tali, hollè a bello studio inasprite, e alcuni versi in rime, fatte di lettere consonanti terminando; ho così tentato d'introdurne l'usanza, facendo appunto ancor io come un Legislatore, il quale bramando ridare qualche polso e vigore ad una ricca nazione, ma già effeminata, travesse sciami di barbare genti a coabitare con essa, onde dall'opportuno mescolamento de' loro opposti costumi ne emergesse quindi un popolo atto del pari alle utili e gentili arti di pace, che alle forti di guerra.

MILTONO.

Lodo il tentativo, senza questa balia di variare discretamente le finali sillabe de' versi, non è così facile farne di que' bellissimi, il cui suono imita i fatti e le cose.

DANTE.

Appunto innovai con tal fine; ebbi al par di OMERO, e MARONE la smania dell'onomatopeja.

MILTONO.

Con qual fortuna vi ci avete voi riuscito?

DANTE.

Con molta dapprima, ma con poca poi in appresso;

vennero in Italia due secoli dopo di me certi autori, cui piacque dir più parole che cose; perduti dietro a certa lor rotondità di periodi, fecero che prevalesse fra noi questo chiamato buon stile; quindi lodando i miei scritti assai volte, tennero però in conto di primitiva barbarie molte di quelle voci alquanto scabre da me adoperate, e tali intimarono con grammatical sopracciglio, che fossero tenute nelle scuole, cosicchè nessuno più volendo adoperarle, cadder esse, ed in oggi la mia divina commedia è da ognuno commendata, ma intesa da' soli eruditi, e neppur quanto se ne vantano.

MILTONO.

I vocaboli di nuovo conio han sempre un'incerta fortuna, ma per lo più, se in favelle, come la vostra, ricca, e il cui genio è spiegato, intruder si vogliano, son rifiutati, se in altre, come l'Inglese ancor povera, e senza determinato carattere, sono accolti. Ma forse a molti moderni vostri Italiani non tanto la vetustà de' termini, e la durezza delle rime dispiace, quanto quel bujo de' scolastici sillogismi sparsi per ogni dove, e in tutti i canti; a' vostri contemporanei ciò dovea gradire, perchè il gergo in allora, e le quistion delle scuole erano una moda scientifica; ma v'ingannaste a partito, pensando che siffatto malgusto dovesse durare, e che tutti i secoli farebbero plauso alla poetica vostra cristiana teologia, astratta cotanto dai sensi,

come avvenne: prima alla mitologia dei gentili, tutta sensibile, e spirante immagini.

DANTE.

Ma il vostro Paradiso va egli immune da simile macchia?

MILTONO.

Direi di sì, e se vi piace, che vi dica quello, che me ne pare, soggiungerò, che le materie medesime trattate in foggia diversa fanno diverso colpo; il mio poema è teologico quanto il vostro, ma poco o nulla vi s' incontra di scolastico, il tutto è attinto per lo più dalla scrittura, e portato in istile accademico, e mi son guardato dallo sconcio di aver invasato dello spirito di Giovanni Scoto un Virgilio.

DANTE.

Sì, ma poi anche i vostri diavoli or giganti, ora nani, non vanno a grado di tutti, e neppur gli Angioli ritrovatori della polvere, e de' cannoni, e battaglieri come gli uomini.

MILTONO.

Non niego che queste cose non incontrino troppo il

genio universale, ma gli ingenui innocenti parlari de' primi nostri Padri tra di loro, e coll' Arcangelo Raffaello, empiono ogni lettore d'ineffabil dolcezza.

DANTE.

E il racconto, e le imprecazioni atrocissime del conte Ugolino, e il mio primo ritratto del Ninferno, sono ancora fiere inarrivabili pennelleggiate, che fan che corra al Lettore per l'ossa un ribrezzo, che scuote, e rapisce.

MILTONO.

L'arte di scriver libri, che piacciono, è un indovinnello; entrambi fummo di pennel forte, nero, e carico, eppure io son ammirato ne' pezzi teneri, e gai.

DANTE.

Forse sbagliaste l'estro forte e nero per il vostro, quando non l'era, o non tanto, quanto l'estro patetico, il ricco, il profondo; io all'incontro non credomi aver punto errato circa la quiddità dell'estro, che proprio mi fu, cioè il forte, risentito, e terribile: ed in fatti ove si tratti di leggiadre dipinture non me ne cavo benissimo: ma chi puommi tener dietro ne' voli, qualor là entro la bolge co' miei dannati quistionando discorro?

MILTONO.

Dite pur bene, i vostri dannati, perchè voi da Radamanto facendola, vindicativo alquanto, e parziale, perdeste colà i vostri nemici.

DANTE.

Seguii, ciò facendo, il gusto de' miei tempi, e della mia Nazione; era allora in Italia, e più in Firenze, bella generalmente tenuta la vendetta, e stimabil cosa, ond'io che non troppo altrimenti il poteva, mi vendicai con quanto trovai aver fra le mani, vale a dir con la penna.

MILTONO.

Le generali passioni del secolo, e quelle della mia terra influirono ancor esse nel mio dettato non poco; la congiura di Satana in Cielo a un dipresso è condotta come quella del parlamento detto perpetuo contro la maestà del Re Carlo primo, e forse le quistioni in materia di culto, che Londra empiean di controversisti, e settarj, mi fecero antiporre ad ogni profano un soggetto religioso, sicchè, a dir vero, io debbo assai alle circostanze, in cui vissi; voi forse più ricco di naturali poetiche doti traeste molto più da voi stesso, senz' altro, com'io, favore di cose, onde purchè non più vogliate

accusarmi di avervi saccheggiata la divina commedia,
vi avrò in concetto di preclarissimo ingegno.

DANTE.

Via vi assolvo dalla nota di plagio, e giusto giudice,
e sottil vi dichiaro, e benchè mi abbiate poco fa cen-
surato, voglio esservi amico, e dopo il mio MARONE
« il Signor dell' altissimo canto che sovra gli altri come
aquila vola », avervi a primo fra gli epici; stiamo con-
tenti della nostra celebrità; a chi scrive cose degne di
esser lette, o fa cose degne di esser scritte, questa
celebrità è certo di doverla avere una volta, o l'altra,
o prima, o poi.

DIALOGO TRA MORTI,
DIALOGO

TRA

ALCIBIADE, E GIOVANNI BOCCACCIO

SOPRA LA VERSALITA', E INSTABILITA' DELL' ANIMO
ED INGEGNO.

DI EMANUELE BAVA S. PAOLO.

Approvato li 26 gennajo 1807.

ALCIBIADE.

OH messer Giovanni, sapete voi all' ombra di quelli alberi colà, che cosa mi facessi non ha guari?

BOCCACCIO.

No, ma che cosa?

ALCIBIADE.

Oh! la cosa a voi grata, ed a me; leggeva, anzi mi divorava il vostro lepidissimo, cultissimo, eloquentissimo Decamerone; che scrivere, che fluidità, che armonia! Oh non mi pento al certo di aver posta non poca opera

nello apprendere la lingua Tosca , me ne ripago con usura leggendovi.

BOCCACCIO.

Ah parliam d'altro ; che se non vi pentite voi di aver appreso il mio idioma , ben mi pent' io d'averne fatto un uso frivolo tanto , e sì poco lodevole.

ALCIBIADE.

Come ? eh scherzate , avete in tante novelle raccolto con che divertire i nipoti de' nipoti per molti secoli nelle generazioni avvenire , e fate qui il ripentito ? Eh che lungi dal volervi dar retta , già involgiato mi avete anch'io di novellare in Greco , e se non posso con originale , almeno con imitata leggiadria : ho in mente già mille idee preparate , e sborzate , che traggio da certi aneddoti del mio tempo , e paese , ne' quali Socrate , e Senofane , e certe Signorine di Atene voglio implicar bellamente , onde poi leggendole tra il rimbambito Anacreonte , il gajo Luciano , e l' ilare Petronio , con alcuni altri , e voi , se mi degnerete , facciamo un ridere da perdere i denti.

BOCCACCIO.

Non ci verrò , non ci verrò , che non potrei mai ridere di cosa , la quale mi fa piangere amaramente.

Ma scrivendo le dieci giornate, che gran male faceste, che abbiate ora a dolervene?

BOCCACCIO.

Che male feci? e vi par poco l'aver abusato sgraziatamente del talento di scriver bene, il quale più che altri possedetti vivendo?

ALCIBIADE.

Ma dove sta l'abuso? avete pur scritto cose, che tanto volentieri si leggono?

BOCCACCIO.

Col siffatto lenocinio di stile appunto, e colla inimitata leggiadria di quello ho la maestà del buon costume offesa, e violata, rendendo il vizio adorno e gradevole; ho fraudata la patria letteratura, e l'italiana di quel frutto migliore, che dalla mia penna aspettavansi, solchè adoperata ne l'avessi a trattare cose di storia, o di filosofia, o per lo meno non imbrattata di sozzure.

ALCIBIADE.

Certo, se così aveste fatto, chi sta incollato nel pallio de' sofisti vi avrà commendato alquanto di più.

BOCCACCIO.

Sì facendo avreimi col mio destro di pinger tutte le cose, e di arrivare ogni difficil concetto ad esprimere con chiarezza, e focosità di stile, avrei certamente portata la lingua d'Italia ad essere oggimai accónzia a trattare con voci proprie di tutte le scienze, e nulla o poco in tale proposito lasciato che fare ai posteri; ed è spina, che il cuor mi lacera, l'aver risaputo che i Fiorentini medesimi debbano, volendo trattare nella loro favella di certe materie, ricorrere per lo più a' barbari d'altrove, e sì bruttare col loto delle pozzanghere oltramontane la purissim' onda dell' Arno.

ALCIBIADE.

Oh siete pur scrupoloso e minuto! Se io volessi per vaghezza di pensier maninconico riandar l'uso, che feci lassù della vita, avrei pur maggiori i motivi a dolermene.

BOCCACCIO.

Ah nol so credere, chi più di me ebbe ingegno, ma chi d'altro canto a cose peggiori inclinollo!

ALCIBIADE.

Io, e poichè siamo in via di qui rammaricarci di noi, io sì pur troppo fui quel desso.

BOCCACCIO.

Ma come ciò? nella repubblica letteraria, la quale tien registro di ogni che, rimastoci in iscritto de' Greci Autori, non si sa che abbiate opera alcuna composto giammai.

ALCIBIADE.

E nel vero non scrissi cosa degna de' posteri, ma vi par egli, che solamente si possa far del male, o non far del bene colla penna? Io ho abusato dell'ingegno co' fatti, sì non operando quel tanto di bene, che avrei potuto, come facendo quel molto di male, che non avrei dovuto.

BOCCACCIO.

Infatti, sebben mi ricordo, Tucidide credo, e Plu-

tarco, scrivono d'alcune ragazzate vostre in Atene, e ora vi lodano, ed ora, e più spesso vi riprendono.

ALCIBIADE.

Se avessi con giudizio regolato, ed assodato l'ingegno mio, non si parlerebbe tanto di quell' Alessandro, cioè di un Barbaro venuto di Macedonia a vendicare l'onte de' Greci contro i Persiani; io aveva animo, mente, e spirito da rovinare col ferro tanta Monarchia, e farne onore non pure alla Grecia, ma al fior delle Greche Cittadi, ad Atene mia patria.

BOCCACCIO.

Ma di quali cose vi occupaste adunque, onde qui meco venghiate a dolervi di aver usato male del tempo, com'io di me già con esso voi mi doleva poc' anzi? Di quai vili passatempi vi siete invaghito cotanto, che ne abbiate quindi posto in non cale le grandi imprese?

ALCIBIADE.

Mi son io occupato, divertito, ed ho voluto occuparmi a vicenda, e divertirmi di tutto un poco, il che è quanto dirvi, che non ho atteso a niente che sia, colla dovuta perseveranza e serietà, delle quali usando, avrei forse potuto recare a compimento ogni

cosa grande, ma distratto qua e là da mille voglie diverse, spinto da tutti i desiderj, sbattuto da quanti affetti, e focosi appetiti abbiano nell'uman cuore giammai albergato, ne andai sempre di piacere in piacer tragittando; e non volli portarmi in pace, che sì nella Grecia, che fuori, respirasse schiatta d'uomini, o qualità di viventi, che non mi lodasse.

BOCCACCIO.

Se siete venuto a capo di ciò, direi, che a torto vi andiate accusando di non aver compita niuna cospicua impresa; i giudizj, e gli studj degli uomini sono tanto gli uni dagli altri lontani, e dissimili, che l'averne in favor vostro conciliati i dispareri sino ad istrapparne l'unanime applauso, mi pare vi abbia dovuto non esser possibile, o costar l'impossibile.

ALCIBIADE.

Nol mi fu infatti, ottenni è vero per alcun poco di tempo l'alta stima, e fui tenuto una creatura maravigliosa da quante genti volli, diverse di nascita, di naturali, di professioni, il che era l'idolo delle mie compiacenze, e la meta de' miei pensieri.

BOCCACCIO.

Poco non faceste ad acquistarvi anche passeggera,

e benchè non durevole questa lode unanime , ed universale.

ALCIBIADE.

Così è come dite, ed anche di presente volentieri ascolto, che facciate qualche conto del mio operare d'allora.

BOCCACCIO.

E come potrei non istimarvene altamente, dappoi-
chè col mio bello stile io non potetti un solo istante
di altra gente la buona grazia procacciarmi, se non se
di quella di buon tempo, e scioperata, a cui posso
aggiungere gli sviscerati amanti del Toscano parlare,
i quali tuttavia frammisero tante clausole, ed eccezioni
alle lodi, che mi compartirono, che del biasimo loro
mi sarei meglio appagato; i gravi personaggj non po-
tettero poi per niun modo encomiarmi, e gradirmi.

ALCIBIADE.

Oh in quanto a me, ho riscosso per un tempo l'ap-
plauso d'ognuno senza eccezione, e seppi altrui mo-
strarmi come un vetro a più faccie, nel quale mi-
rasse ciascheduno quel tal colore, che più gli piaceva.

BOCCACCIO.

Mi sembra peraltro , che colui il quale tanti caratteri rivesta , e tante qualità mostri d'ingegno , debba farsi sospettare di niuno averne di proprio , e di vero e reale.

ALCIBIADE.

Vel concedo , ma che monta ? Se l'apparenza trasse gli uomini a' miei voleri , meglio , e più forse , che non avria fatto la sempre inutile , e spesso incresevole sostanzialità , andai in traccia della primazia in ogni brigata festevole , pazza , industriosa , marziale , filosofica , costumata , scapestrata , sciocca , o spiritosa che fosse , e la m'ebbi.

BOCCACCIO.

Non so negarvi esser stato il vostro uno sforzo d'ingegno , non dirò da imitarsi , ma da averne stupore.

ALCIBIADE.

Io mi fui quel medesimo uomo , il qual giovinetto già filosofava con Socrate meglio de' miei condiscipoli Platone , e Senofane ; già Pericle il Grande nella grazia della famosa dotta , e bella Aspasia , non solo pre-

cedeva, il che non era gran trionfo, ma nel grido di Oratore, e nel concetto di mente atta agli affari politici; e Fidia emulava ne' lavori di scoltura; mi vedevano i vecchj in viso modesto, audace e protervo i giovanastri e le donne, accostevole i popolani, i nobili pieno d'alti sensi; e quindi dopo quella spedizione di Siracusa, il cui buon esito sacrificai alla venutami bizzarría di togliere mille nasi a Mercurio, e a qualche altro centinajo de' miei capriccj, mi videro i Greci coraggioso in campo, infatigabile, e intendentissimo Capitano; gli Spartani duro uomo, frugale, e di parole avarissimo; i Traci lasciarmi ognun di loro addietro nella lotta del bicchiere, e poi sempre starmene con loro cavalcando, o bevendo; finalmente coll' arte mia cortigianesca in Susa seppi farmi grato al gran Re, e in poco spazio di tempo venni ad esserne il favorito, ne ottenni ricchezze, onori, e governi di provincie, finchè il Satrapo Tisaferne mosso appunto da invidia, mi fece in Asia uccidere assai inopportuna-
mente.

BOCCACCIO.

Dalla rapida narrazione, che mi fate delle vostre peripezie, intendo che sortiste un ingegno più flessibile, che sodo, più smisurato, che grande, e forse anche più imitativo, che originale; onde posto, che così sia stato, come non ne dubito, delle qualità

vostre d'ingegno, sostengo poi che, quantunque non abbiate di quello fatto l'uso migliore, siate nondimeno più di me degno di scusa, di me dico, il quale seguendo l'indole propria, e nativa soltanto, potea trattar a dovere di materie sode sì nel ragionar sulle cose, che nel narrarle, il che si prova dalla mia descrizione della pestilenza Fiorentina, mentre per prevenire Alessandro voi avreste dovuto spogliarvi dell'indole versatile impressavi dalla natura nella mente, e nel cuore, cosa da non potervi riuscire giammai.

ALCIBIADE.

Ah perchè i pretesti n'andate voi così mendicando per rifiutarmi a compagno nel dolor vostro, e nel pentimento? Se rivolsi al male le tante naturali mie doti, mentre voi il solo talento dello scriver bene avete mal impiegato, lasciatemi esprimere con libero sfogo l'estremo affanno, che sento di non avere per la Grecia fatto oltre di quanto fece poscia Alessandro, che ciò è ben altro, che il non aver, quanto poteasi, beneficato un idioma.

BOCCACCIO.

Via, se così vi aggrada, siate di me più afflitto, sebben io sappia, e senta di esserlo moltissimo.

ALCIBIADE.

Vedete, non fosse stato delle vostre convincenti prove, non avrei già conosciuto un mio error massimo, e durerei a starmene, e chi sa per quanto tempo, in una indebita, e sconvenevole allegria, mentre, ah! lasso! quanti non ho motivi di piangere!

BOCCACCIO.

Oh fuggiamcene quand'è così.

ALCIBIADE.

Come vi piace, ma di grazia, perchè?

BOCCACCIO.

Veggio con Luciano venire a questa volta Petronio, ed Anacreonte, il costor festivo sembiante basta da se solo a turbare la nostra dolce mestizia.

ALCIBIADE.

Fuggirli? oh signor no, non vi ho detto, che ho loro da leggere alcune mie facetissime novelle? So che darò loro nel genio, mi faran essi poi mille carezze; venite anche voi a sentirle.

BOCCACCIO.

Così presto vi siete scordato della ragion sufficiente di starvene malinconico, che fu pur forza concedervi che avevate?

ALCIBIADE.

No, ma ragion sufficientissima ora scorgo di dover mostrarmi allegro, e brioso a chi giunge.

BOCCACCIO.

Bene, mestissimo coi mesti, giovialissimo co' gio-
viali, sempre vi andate provando di superar ciasche-
duno nelle cose, e negli abiti di umore, che più si
pregiano ne' circoli, e nelle compagnie, in cui capi-
tate; nulla avete di vostro, che la perpetua infatica-
bile attitudine di comporre faccia, e parole, di mo-
dellare opere, contegno, ed azioni su quanto osser-
vate in altrui. Addio, signor Camaleonte, non eravate
fatto per soggiogare la Persia.

GIUNTE, E CORREZIONI

ALLA DISSERTAZIONE INTORNO ALL'ORIGINE DELL' ORDINE
DI S. GIOVANNI DI GERUSALEMME.

Pag. 71, lin. 2 della nota = ubi antiquitas = *leggesi*
ubi antiquitus.

Pag. 74, Dopo la seconda postilla marginale aggiun-
gasi: Vedi pure i Continuatori del Bollando al Tome
V dei Ss. di Maggio, pag. 47, e la Vita di S. Teo-
baldo Monaco ed Eremita Camaldolese scritta dal P.
D. Bonifacio Collina stampata in Bologna nell'anno
1752.

Pag. 78, lin. 5 = che cagionarono = *leg.* che ne
cagionarono.

Pag. 83, lin. 22 = solita = *leg.* salita.

Idem = mercantile, l'essere = *leg.* mercantile, lo
prova l'essere.

Pag. 88, lin. 13 = Spedale: non ha = *leg.* Spe-
dale, non ha.

Pag. 119, lin. 8 = riconosceito = *leg.* riconosciuto.

Pag. 141, lin. 8, e 9 = il P. PAOLI. La destrezza =
leg. il P. PAOLI la destrezza.

Pag. 160, lin. 19 = *GIUNTA* = Disegni di due antiche
Pitture, che rappresentano il medesimo S. Teobaldo,
mi sono stati regalati recentemente dal signor GIUSEPPE

VERNAZZA-FRENEY. Furono queste, con quella esattezza, e franchezza di mano ad un tempo, che si ricerca, copiate dal Signor Ettore suo figliuolo dagli originali esistenti nella Chiesa di S. Francesco della Città d'Alba. In amendue queste Pitture il Santo è effigiato in abito di Monaco, che porta, diremmo, il modello di una Chiesa in mano; in una di esse l'istromento fabrilè è rappresentato ai piedi; nell'altra lo porta fra le mani, quasi per additare, che l'edificazione della Chiesa sia stata opera di lui. Una di esse Pitture mostra grande antichità, e superiore al 1400.

Pag. 172, lin. 14 = del fine del Secolo = leg. del fine di quel Secolo.

Pag. 188, lin. 26 = Statuta Rerarum = leg. Statuta Revarum.

N. B. Reva significava Gabella. V. il Gloss.° del DUCANGE.

*Pag. 200., lin. 20 = GIUNTA. = Oltre alle Memorie moderne mss.° di Moncalieri, bramandosi da chi scrive di ricorrere, per ciò che si appartiene alla origine di quella Città, e segnatamente all'Ospedale di S. Egidio, a' monumenti coevi, ebbe egli il modo di poter appagare il suo desiderio, mercè le erudite fatiche del più volte lodato signor GIUSEPPE VERNAZZA. Questo indefesso, dotto, e diligente Letterato nell'anno 1804 compilò il Cartario della Chiesa di Moncalieri, cui premise un breve Scritto intitolato: *Notizia delle pergamene anteriori al Secolo XIV nell'Archivio Capi-**

tolare de' Canonici di Moncalieri. Ora da questa Notizia, e dai documenti medesimi del Cartario si sono ricavate le epoche seguenti, che si crede non possano riuscire ingrate a chi ha in pregio le Memorie antiche le più sincere, derivate dai fonti segnatamente riguardanti cose patrie.

La Collegiata di Moncalieri è una successione continuata di quella Canonica, la quale fu istituita tra l'anno 1010, ed il 1038 in Testona da Landolfo Vescovo di Torino. Ma venendo all' Ospedale di S. Egidio, che diede, secondo che io penso, l'origine al Borgo detto di S. Egidio, poscia Città di Moncalieri, dice il Signor VERNAZZA, che trovasi in Chieri una Carta del 13 Dicembre dell'anno 1203, e per conseguente anteriore di molti anni alla ruina di Testona, in cui si legge: *Dominus Rolandus Bergogninus* (i Bergognini erano Astigiani) *preceptor mansionis Templi Sancti Martini de Gurra, et mansionis Taurini et Carii et TESTONE QVE SVNT DE TEMPLO.* È di avviso il Signor VERNAZZA, che questa Magione dei Templarj non possa esser altra, salvo quella di S. Egidio, che venne poi detta *Domus Sancti Egidii de Montecalerio.*

Dal Cartario poi de' Canonici di Moncalieri, sebbene non consti dell'epoca precisa della distruzione di Testona, risulta però, che seguì questa dopo l'anno 1228, e prima del fine dell'anno 1232. Che ne sia il vero, dalla nomina di un Coadjutore, fatta a' 20 di

Aprile dell' anno 1228 *in porticu canonice Testonensis*, appare, che in quell' anno il Capitolo, detto poscia di Moncalieri, composto allora per lo meno di dodici Canonici, era ancora tranquillamente in Testona. Le prime Carte dalle quali si vede, che il Capitolo di Testona si era trasferito in Moncalieri, sono due Carte segnate N. VIII e IX in quel Cartario, in data del 1232 ai 28 di Novembre in Chieri, in forza di cui il Giudice di Chieri Vicario del Podestà, col consiglio, e col volere della Credenza, nomina Ottone di Carmagnola, e Leonardo Procuratori del Comune di Chieri per tutte le liti d'esso Comune col Capitolo di Moncalieri, o sia di Testona, avanti il Delegato Pontificio. Quindi da altri due Diplomi dello stesso Cartario N.° XIV e XV dei 14 Dicembre 1232 risulta, che Uberto Sindaco della Chiesa di Testona agisce avanti al Preposito di S. Donato di Pinerolo, e si querela, dicendo, che il Comune di Chieri, nella invasione che fece nel Luogo e nella Chiesa di Testona, portò via i vasi d'argento, le vesti sacerdotali, le campane, i libri, incendiò il campanile, e devastò le vigne, e le biade, e chiede il risarcimento del danno, che fa ascendere in tutto a lire cinquecento, le quali, secondo il computo del Signor VERNAZZA, corrispondono a più di lire ventiseimila di Piemonte; il che io penso che sia quanto al peso: perciocchè chi può computare il valore dei metalli nobili a que' tempi relativamente al valor delle derrate? ondechè io sono di parere, che a molto maggior somma valutar si debba il danno recato.

Del rimanente, avendo i Chieresi depredati gli arredi sacri, distrutto il campanile della Chiesa di Testona, e devastate le possessioni de' Canonici, è da supporre che eguale, anzi peggior sorte abbiano fatto provare alle case, ed alle possessioni dei laici, tuttochè non siensi conservate di tali guasti autentiche memorie. Non si sa nemmeno come sia terminata la controversia tra il mentovato Capitolo di Moncalieri, ed il Comune di Chieri. Troviamo soltanto riferito al N.º XXVI di esso Cartario un Breve di Papa Gregorio IX diretto al Preposito, e ad un Canonico di Romanisio, in data dei 10 di Aprile dell'anno 1233, dal Palazzo Laterano, in cui ordina loro di fare osservare la Sentenza della scomunica proferita dal Preposito di Pinerolo contro il Podestà, i Consiglieri, ed altri di Chieri. Convien però dire, che in qualche modo coll'andar del tempo si componessero le differenze tra il Comune di Moncalieri, e quello di Chieri; attesochè alcuni anni dopo, cioè nell' Agosto dell'anno 1245, seguì una convenzione, di cui pigliò memoria il pre nominato signor VERNAZZA-FRENEY, tra il Comune di Chieri, ed i Templarj, e tra essi Templarj è nominato *Frater Germanus Preceptor domus Sancti Egidii de Montecalerio*.

Pag. 205, lin. 20 = GIUNTA. = Dopo di avere esaminata di nuovo, e con attenzione maggiore la Bolla di Papa Pasquale II dell'anno 1113, dove sono enumerati tutti gli Ospedali per li Pellegrini di Gerusalemme allora esistenti nelle parti di Ponente, mi

pare, che in essa in vece di = *penes Burgum S. Aegidii Asten. Pisani, Barum etc.*, debba leggersi = *penes Burgum S. Aegidii Asten. Pisam, Barum etc.*: così esige, che si legga il senso obvio della dettatura; che altrimenti la chiarezza del discorso avrebbe voluto, che si replicasse = *penes Burgum S. Aegidii Pisani*. Senzachè Altopascio non si sa, che abbia mai avuto nome di Borgo. Come poi possa essere accaduto lo sbaglio di leggere *Pisani* in vece di *Pisam* è facile il congetturarlo. Sanno tutti gli eruditi versati nella Paleografia de' bassi tempi, che non si praticò sin verso il fine del Secolo XV di porre il punto sopra la lettera *i*. Con questo presupposto, delle tre aste della lettera *m*, che termina la voce *Pisam*, se ne fecero due lettere *n* ed *i*, e si lesse, con erudizione male applicata, *Pisani* in vece di *Pisam*. Tale è pure il sentimento del Signor GIUSEPPE VERNAZZA-FRENEY nell'Arte di leggere le antiche pergamene, come nelle altre cose riguardanti la Diplomatica, e la Bibliografia espertissimo.

Dicendosi adunque nella precitata Bolla semplicemente *penes Pisam*, si dee intendere, che si parla in essa di un Ospedale di Gerusalemme posto nel dominio della Repubblica di Pisa potente a que' tempi, e floridissima; e non è più necessario di cercare il titolo di sì fatto Ospedale, se di Santo Egidio, ovvero di altro fosse. Dirò di più, la voce *penes* (che in senso legale denota anche più particolarmente possesso) comprender può più d'uno Spedale per li Pel-

V. Ulpian. Dig.
Lib. 50, T. 16,
Leg. 63.

legrini di Gerusalemme, quando in quell'epoca più d'uno ve ne fosse nel Pisano dominio; poichè tutti gli Ospedali, che nell'anno 1113 aveano quella destinazione, sono tutti compresi in essa Bolla; e quello che è più singolare ancora, la Bolla medesima somministra una prova, che l'Ospedale d'Altopascio era, appunto in quell'epoca sotto il dominio Pisano. Infatti, non solamente esisteva un Ospedale per li Pellegrini in Altopascio nell'anno 1113, ed era, già avanti al generale passaggio de' Crociati in Terrasanta, famoso, ma inoltre, per farlo credere destinato per li pellegrini di Gerusalemme, concorrono due notabilissime circostanze. La prima si è, che, l'ordine d'Altopascio sin dall'anno 1239 venne considerato come di una stessa natura dell'Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme; la seconda, che il nome di Gerardo si vede scolpito con caratteri antichissimi in fronte della Chiesa medesima.

A queste circostanze aggiunger si dee lo splendor di quell'Ordine, anche ne' tempi antichi, del che, sebben siasi parlato a lungo nella Dissertazione, gioverà ancora allegarne una prova recentemente favoriti dal prelodato Signor GIUSEPPE VERNAZZA-FRENEY. Sin dalla metà del Secolo XIV già esteso era in Francia quell'Ordine, ed un Religioso di esso ebbe modo d'introdursi alla Corte, e fu ricercato di tradurre dal Latino un'Opera morale in lingua Francese dal Re Giovanni II., vivente ancora Filippo di Valois suo

padre. Trasse il signor VERNAZZA questa notizia da un Codice in foglio in pergamena esistente nella Biblioteca Imperiale di Torino, scritto però dopo la morte di esso Re Giovanni, in cui leggesi = *Chi commentent les titres du Livre de la moralité des nobles hommes et des gens du peuple fait sus le gieu des esches transalte de latin en fraiçois por frere Jehan de Vignay hospitailer de l'Ordre de Hautpas a la requeste de tres excellent Prince Jehan por la grace de Dieu Roy de France que Dieux absoille.*

Se esisteva adunque un Ospedale famoso de' pellegrini di Gerusalemme in Altopascio tra Lucca e Pisa, prima dell'anno 1113, e se nella Bolla del Papa Pasquale II di quell'anno sono enumerati tutti gli Ospedali di Gerusalemme allora esistenti in Occidente, è forza che sia annoverato pur esso; e parlandosi di Ospedale, od Ospedali nel tener di Pisa nella Bolla medesima, da questo ne nasce una prova, che fosse di dominio Pisano sin da que' tempi, come risulta ad evidenza, che lo fu ne' tempi posteriori. Dico Ospedali, attesochè sappiamo, che altri Ospedali di Pellegrini esistevano in Pisa, quantunque non sia peranco egualmente certo, che già esistessero sin dall'anno 1113, come esisteva sin d'allora quello di Altopascio. Oltre a quello di Santo Sepolcro, di cui si è recato nella Dissertazione il Documento, che serbasi presso il Signor Ranieri Zucchelli Cappellano della Primaziale di Pisa, belle notizie riguardanti altro antico Spedale di

quella Città, col titolo eziandio di S. Egidio, mi furono trasmesse da Pisa dallo stesso Personaggio, che mi comunicò molte di quelle concernenti Altopascio, vale a dire dal Signor Clemente Damiano di Priocca intimo, ed amorevolissimo amico mio sin dagli anni giovanili, che, sebben lontano, in tutti i modi possibili incoraggia, e favorisce me, ed i miei tenui studj. Consistono queste notizie in parecchie Carte, che, con alcune ingegnose riflessioni intorno ad esse, gli furono comunicate dal colto, e degno Signor Canonico Decano della Primaziale di Pisa Pesciolini-Venerosi. Dalla Carta più antica, che è dell'anno 1309, risulta, che la Chiesa, ed Ospedale di S. Egidio spettavano *pleno jure* al Monastero antichissimo di S. Paolo a Ripa d'Arno già de' Benedettini, la cui Chiesa non si dubita che sia del Secolo XI. Da una Carta riferita in quello stesso Documento, in data dell'anno 1260, si raccoglie, che la Chiesa, ed Ospedale di S. Egidio erano stati dotati da un Abate del sopraccennato Monastero. Ma lasciando stare, che di tale Ospedale non si hanno finora notizie anteriori all'anno 1260; che inoltre, secondo che si è detto sopra, non è necessario supporre che il titolo dello Spedale detto nella Bolla *penes Pisam* fosse di S. Egidio, e che non consta nemmeno, che questo Ospedale nella Città di Pisa di S. Egidio fosse destinato per li Pellegrini di Gerusalemme (sebben si veda dal Documento del 1309, che sin d'allora l'ospitalità verso i Pellegrini si esercitava), Ospe-

dali che tutti, e che soli sono annoverati nella Bolla, lasciando, dico, tutto questo da parte, si vuol fare, a parer mio, una considerazione non poco importante. Quando riesca di accertare, e chiarire tutti i divisati punti, il che si ha ragion di credere, che verrà fatto al prenominato Sign. Decano Pesciolini-Venerosi, mercè le studiose sue fatiche, e mediante i Documenti, che serbansi presso la famiglia Grifoni sua stretta attinente, presso cui si trovano le Carte dell' antica Abazia di S. Paolo, divenuta Commenda di S. Stefano di quella famiglia, si verrà a provare bensì, che più d' uno era l' Ospedal de' Pellegrini nella Città di Pisa, e nell' antico suo dominio, ma non si escluderà mai, che l' Ospedale d' Altopascio non dovesse per le ragioni dette sopra esser pure nominato nella precitata Bolla, come il principale tra i Gerosolimitani. Ed in ogni caso ridonderà mai sempre a maggior gloria dell' antica, e potente Repubblica di Pisa lo avere esteso il dominio sopra uno Spedale più antico di quello di Gerusalemme, e che apparteneva ad un Ordine, il quale esisteva prima delle Crociate, e da cui derivò l' Ordine famoso di S. Giovanni di Gerusalemme.

Pag. 219, lin. 19 = GIUNTA = PIETRO AZARIO nella sua Cronica pubblicata dal MURATORI nel Tomo XVI R. J. (col. 319 A), dice come segue = *Est enim Domus de Castello ternaria, quia ex tribus parentelis nobilium Gibellinorum unita, scilicet Guttuariis, Isnardis, et Turchis.*

A P P E N D I C E

ALLE OSSERVAZIONI INTORNO ALLE RICERCHE RIGUARDANTI
 L' ORIGINE DELLE STAMPE DELLE FIGURE IN LEGNO,
 ED IN RAME. *pag. 534.*

LA Storia dell' Intaglio all' acqua forte si è quella, che, più di ogni altra parte della Storia delle Arti tipografiche, prova quanto sia difficile il fissar le epoche precise delle invenzioni delle pratiche, per via di cui si ridusse a perfezione: quanto sia piccola l'utilità, che ne ridonderebbe all' arte, ove riuscisse di poterle determinare; e quanto sieno maggiormente da pregiarsi quelli che seppero servirsene, che non coloro, i quali co' loro tentativi, operando più colla mano, che con l'ingegno, le andarono insensibilmente migliorando.

Il Barone di HEINECKEN dice, che secondo il VASARI quegli, che primo abbia inciso all' acqua forte fu il celebre Pittore Francesco Mazzuoli, detto il Parmigianino, e che si crede dagli Italiani, che questi prima dell' anno 1530 desse alla luce tale specie di stampe; ma che all' opposto i Tedeschi attribuiscono tale invenzione, com' è detto, al loro Alberto Dürero. Va più avanti il signor HUBER nella sua Notizia degli Intagliatori, poichè non solamente senza esitazione veruna afferma, che Alberto Dürero fu l' inventore dell' Intaglio all' acqua forte, e che siamo tenuti all' industrie ingegno di questo

*Idee générale
 d'une Collection
 complete d'Est-
 tampes etc. Leip-
 zis et Vienne
 1771, pag. 128.
 e pag. 234.*

*Notice des gra-
 veurs divisés par
 nation et des
 peintres etc. par
 M. Huber, à
 Dresde 1787. De
 la Gravure en
 Italie, pag. 12.
 De la Gravure
 en Allemagne,
 pag. 56.*

rinomato Tedesco di tale scoperta, che gli Italiani attribuiscono al Parmigianino, ma in prova dell'asserzion sua osserva, che soltanto circa all'anno 1530 dicesi, che sia stato trovato l'Intaglio all'acqua forte dal Parmigianino, dovechè il SANDRART cita tra le stampe del Durero all'acqua forte il picciolo *Ecce Homo* del 1515; il Cristo del Monte Olivetto del 1516; gli Angioli della Passione del 1518; che anzi pretende il signor HUBER (tanto questi rami sono ben lavorati) che l'Arte dell'Intaglio all'acqua forte sia anteriore in Germania ad Alberto Durero medesimo. Ma, per lasciar da parte, che il Parmigianino potrebbe aver trovata l'Arte d'intagliar all'acqua forte in Italia, senza sapere, che fosse stata inventata in Germania, resta ad esaminarsi, se sia cosa agevole il distinguere tra un rame intagliato all'acqua forte, ed un altro inciso col bulino, ogni qual volta il bulino non sia maneggiato con forza, con maestria, e con finezza, e pulizia grande, onde non possa accadere, che si scambino rami incisi col bulino debolmente, per rami intagliati all'acqua forte. Così interveniva specialmente ne' principj dell'Arte dell'Intaglio in rame. I rami del Dante di Firenze dell'anno 1481 sembrano intagliati all'acqua forte, e non già col bulino: laddove molte stampe di Stefano Della-Bella, e di altri valentuomini sembrano lavorati col bulino. Che sia facile tal cosa ad intervenire me lo persuade lo aver potuto, al dir del VASARI, come ho accennato altrove, Marco Antonio

Raimondi contraffare in rame d' intaglio grosso la Passione, che avea in legno intagliata Alberto Durerò. Se si può avvicinare cotanto l' intaglio in rame all' intaglio in legno, al segno di essere scambiati l' uno per l' altro, a molto più forte ragione possono sembrar una cosa stessa intaglij eseguiti col bulino, ed intaglij all' acqua forte sopra il rame medesimo.

Memoria I.
Dell'origine delle
stampe delle
figure in legno,
ed in rame nelle
Memorie della
Accad., volume
stamp. nel 1805
p. 403.

Ma vano si è il contrastare per la gloria di questa prima invenzione dell' intaglio coll' acqua forte, dappoi- chè per più di un secolo, vale a dire, dal principio del 1500 sino al principio del 1600, cioè sino ai tempi del Callotto, non somministrò maggior facilità a' Pittori per mettere in istampa con brío pittoresco i pensieri loro, di quello, che lo somministrasse ad essi medesimi l' antichissima pratica dell' Intaglio in legno. Di fatto, quantunque nota fosse al VASARI questa pratica dell' acqua forte, ciò non pertanto dell' Intaglio in legno, e non di quello all' acqua forte, disse, che somministrava più largo campo a coloro, che hanno maggior disegno di mostrar la loro perfezione, che non l' Intaglio in rame, cosa che non avrebbe detto al certo, se l' Intaglio all' acqua forte fosse stato ai suoi giorni già condotto a quella perfezione, a cui poscia pervenne. In somma, come ho notato ivi, nel corso di tutto il Secolo XVI, non già all' acqua forte, ma bensì in legno continuarono ad intagliare le invenzioni loro i Pittori di maggior grido. Quello che

Prima Memo-
ria precia, pag.
403.

Huber loc. cit.
pag. 12.

dice pertanto il signor HUBER, che i Pittori Italiani hanno saputo trarre gran partito dalla invenzione dell' Intaglio all' acqua forte fatta da Alberto Durerò, non regge in nessun modo, poichè un intero secolo dopo Alberto Durerò, l' Intaglio all' acqua forte non era per anco migliore dell' Intaglio in legno, di cui essi si valevano generalmente a preferenza.

Baldinucci
Cominc. e pro-
gres. dell' Arte
d' intagliar in
rame, p. 31.

Antonio Tempesta fecondissimo di concetti, bravo Disegnatore, ed in ispecie valente in disegnar cavalli meravigliosamente in ogni veduta, ed attitudine, si diede all' Intaglio all' acqua forte, coll' uso della quale condusse infinite carte. Operava egli nel fine del Secolo XVI., ed in principio del seguente; ma queste sue stampe, comechè avessero quella qualità, che si chiama pittoresca, e possano essere di grande utilità a' Professori dell' arte, non possono crear quel diletto, che arreca la vista delle cose bene, e dolcemente intagliate; e questi intagli del Tempesta, tuttochè all' acqua forte, non troppo si distinguono dagli intagli in legno a lui anteriori. Jacopo Callotto, che fu quasi contemporaneo del Tempesta, si è il primo, in cui troviamo l' Arte dell' Intaglio all' acqua forte distinta affatto, e superiore di molto a quella dell' Intaglio in legno. Nato in Lorena, ma uomo Italiano, come il Pussin, per ragione dell' arte appresa in Firenze dall' Ingegnere Giulio Parigi, non è chiaro bene, se la miglior pratica, che dimostra nelle infinite sue carte

sia invenzion sua, o del Maestro; giacchè le prime sue opere intagliate all'acqua forte (non prima però dell'anno 1615), furono invenzioni di Giulio Parigi. Baldinuc. loc. cit. pag. 51.

Quello che è certo si è, che dopo di questo valentuomo, il quale ben lungi dall'essere soltanto copista delle cose altrui, era così copioso nelle invenzioni, ed esperto, e sì veloce disegnatore, che talvolta, trovando che avrebbe fatto bene, in un rame già condotto a fine all'acqua forte, qualche bel gruppetto di figurine, metteva mano al bulino, e così alla prima ve lo intagliava; dopo il Callotto, io dico, comparvero i più insigni Intagliatori all'acqua forte, quai furono il celebre Stefano Della-Bella, Pietro Testa, Salvator Rosa, e Pietro Aquila, accennati dal BALDINUCCI, che tutti, come Disegnatori, e Pittori di grido che erano, non solamente cose altrui, ma intagliarono pure invenzioni proprie, a' quali avrebbe potuto il BALDINUCCI aggiungere Giovenale Boetto Gentiluomo di Fossano, che molte belle, e capricciose invenzioni proprie, sul gusto del Callotto, intagliò all'acqua forte per divertimento, come quel Dionigi Guerrini Quartier-Mastro Generale del Granduca di Toscana, praticissimo in architettura militare, che, al dir del BALDINUCCI, tenevasi in disegnar belle invenzioni nel gusto di esse Stefano. Il Testa, che intagliò, come dice il BALDINUCCI medesimo, sue pallegrine invenzioni, fu così insigne Disegnatore, che di lui principalmente si valse il non mai abbastanza lodato, nostro Commendator Cassiano Baldinuc. loc. cit. pag. 59.

Baldinuc. loc. cit. Proem. pag. VI.

Baldinuc. loc. cit. P.

Baldinuc. loc.
cit. p. 82. 83.

Dal-Pozzo grande, ed intelligentissimo Mecenate dei Virtuosi, di cui ragionando il Rafaello della Francia Niccolò Pussin, soleva dire di essere allievo nell' arte sua della Casa, e del Museo del Cavaliere Dal-Pozzo. Troppo celebre Pittore si è Salvator Rosa, e troppo famosi sono i suoi Paesi intagliati all' acqua forte, perchè occorra quì farne menzione. Quanto all' Aquila basti il dire, che uno de' Pittori di maggior grido, che abbia avuto a questi ultimi tempi l' Italia, voglio dire Antonio Cavallucci, affermò in Roma a chi scrive, che, qualunque pregio avessero i moderni intagli delle cose di Rafaello, egli si atteneva a' contorni dell' Aquila. Bellissime invenzioni sue piene di spirito con gran franchezza intagliò pure all' acqua forte il celebre Pittore Benedetto Castiglione; ed il Juvara Architetto, ch' ebbe sì gran nome in principio del Secolo ora passato, da giovinetto intagliò scene in acqua forte molto gentilmente, secondo che narra il Marchese

Maffei Osservazioni letterar.
Tom. III, pag. 196.

MAFFEI.

Huber loc. cit.
p. 14.

Ma che diremo di Stefano Della-Bella, che fu il Rafaello degli Intagliatori all' acqua forte? Anche gli Stranieri, ed il signor HUBER precitato in ispecie, lo antepongono al Callotto, e lo riguardano in questo genere come un modello di perfezione. Non aggiungerò pertanto a questo giudizio del signor HUBER quello dell' Italiano GORI-GANDELINI, il quale asserisce, che niuno è giunto a superare Stefano Della-Bella rispetto allo spirito, al gusto, alla finezza, e leggerezza di

Gori, Notizie degli Intagliat.
1771.

punta. Aggiungerò bensì ciò che ne dicono il signor Bosse, che lo antepone di gran lunga al Picart, e l'Editore dell'Opera di lui, eziandio Francese.

Quest'ultimo non solamente riguarda Stefano Della-Bella come infinitamente superiore al Callotto; ma inoltre, per ciò, che si appartiene alla pratica dell'acqua forte, riconosce in lui una così fatta dolcezza, un certo non so che di morbido, di pieghevole, che non si ravvisa in nessuno de' suoi predecessori (*). Di uno stesso sentimento è parimente il signor MARIETTE, il Dilettante Francese il più innamorato, ed il più intelligente, che vi sia stato giammai delle Belle Arti Italiane. Desiderava egli di scrivere la Vita di Stefano Della-Bella con tutte le particolarità: perciocchè in quella del BALDINUCCI, sebbene scritta minutamente, trovava molti errori. Soggiungeva poi il MARIETTE in quella stessa Lettera « senza eccettuare neppure il Callot, ei mi piace più di tutti quelli, che hanno intagliato in piccolo. »

Mariette, Let-
tere Pittoriche
Tom. II p. 230.

(*) Il Signor Bosse (*de la manière de graver à l'eau forte et au burin. Paris 1745, pag. 85.*) parlando del Picart, dice: *ses productions ne seront jamais comparables à l'aimable négligence de La-Belle*; e l'Editor di quell'Opera del Signor Bosse, dice: *Estienne de La-Belle qu'on peut regarder comme un modèle de perfection . . . infiniment préférable à Callot pour la gentillesse de son travail . . . ne s'est pas non plus piqué de cette roideur et de cet arrangement de belles tailles que M. Bosse recommande avec tant de soin. Au contraire sa manière est un composé de petites tailles courtes, et mêlées les unes avec les autres avec un goût et un esprit inexprimable; et il est étonnant que se servant du vernis dur, il ait pu graver d'une façon si souple, et éviter l'inflexibilité que l'on aperçoit dans les ouvrages de ses prédécesseurs.*

Ma la superiorità di Stefano Della-Bella rispetto agli altri Intagliatori all'acqua forte non consiste unicamente nella maestria di quella pratica, e nella abilità sua nel maneggiar la punta. Fu egli per avventura il più gran Disegnatore che abbia intagliato in rame, e non si restrinse ad essere valente copista delle cose da altri diseguate, o dipinte, ma intagliava disegni suoi proprj, parti della mente sua, e sue proprie invenzioni. Profondo studio avea egli fatto del Disegno, della Prospettiva, e delle arti tutte fondamentali della Pittura, come manifestamente si vede da quelle figure sue ag-

Vinci, Trattato della Pittura
Firenze 1792.

giunte al Trattato classico del VINCI: cosicchè a diventare gran Pittore altro non li mancò se non se la volontà. In quanto poi a sceltrezza, ed eleganza di forme, a nobiltà di pensieri, vince d'assai, non solo il Callotto, ma molti Pittori anche rinomati, di quelle Scuole segnatamente, che ebbero per iscopo imitar soltanto al vivo la Natura, non già nobilitarla, ingrandirla, rappresentarla più perfetta, mediante il bello ideale. E quanto di nobili idee fecondata egli avesse la mente, ben lo dimostrano gli studj fatti da lui con grande amore dei Monumenti Romani. « Desiderava Stefano Della-Bella, » (come scrive di lui il BALDINUCCI), di menare, e » finire sua vita nella Città di Roma (com'ei soleva » dire) tra quei da se tanto amati sassi, antichità, e » rovine, state un tempo care delizie dell'animo suo » e delle quali avea egli disegnato sì gran copia. »

Baldin. loc. cit.
pag. 69.

Vero è che un Intagliator così fatto, secondo d'in-

venzioni, e con così nobili, e grandiose idee non si potea adattare alla maniera di quegli Intagliatori, di cui parla il BALDINUCCI medesimo, in proposito di Roberto Nanteuil, ne' cui intaglji i peli delle barbe, ed i capelli sfilati, e la polvere stessa minutissima, che sopra essi si sparge, distintamente si ravvisa, artificio, che non sarà mai il caso della veloce, e calda fantasia Italiana. Comunque siasi di questo, non è adunque nè ad Alberto Durerò, nè al Parmigianino, che sieno tenuti i Pittori Italiani dell' invenzione dell' Intaglio all' acqua forte, ma bensì a' progressi insensibili, che fece durante più d' un secolo quell' Arte in Italia; e fu soltanto dopo il Callotto, che con grande ardore fu adottata simile pratica da' Pittori Italiani. E qui siamo pienamente d' accordo col Signor HUBER, il quale osserva, che la adottarono essi, perchè, impazienti di produrre le idee loro sul rame, nol potevano fare ristretti dalla lentezza del bulino, e riusciva loro impossibile lo esprimere col taglio que' tratti spiritosi, e vivaci, a cui si può giungere soltanto mediante l' acqua forte. Tutti questi Pittori, segue a dire il Signor HUBER, hanno fatto uso negli intaglji loro di quel rozzo, e non finito pittoresco, che esprime una certa negligenza di tratti, una durezza voluta, un ingegnoso disordine, che forma il carattere, generalmente parlando, delle Stampe incise da Pittori. Ma questa pratica, che scopre il bello ardire, lo spirito, il buon gusto dell' Artista, è ognora il frutto d' una perizia consumata

Baldin. loc. cit.
pag. 102.

Huber loc. cit.
p. 12.

nell' Arte del Disegno. Sin quì il signor HUBER; e da tutto questo ne conchiuderemo noi, che poco importa il sapere, se sia stato Alberto Durerò, od il Parmigianino l' inventore dell' Intaglio all' acqua forte; che quella prima invenzione, di chiunque si fosse, non era più pregevole cosa, nè più vantaggiosa dell' Intaglio in legno antichissimo; che lenti, insensibili, inosservati furono i progressi del meccanismo, per cui si ridusse quella pratica a perfezione; e che all' ultimo il vero pregio, la vera gloria si è di que' Disegnatori, e Pittori di grido, che in tale Arte si mostrarono valenti. Sarebbe bensì desiderabile, che i Dilettanti sapessero apprezzare, più di quello che comunemente si faccia, tali intagli; e che i Pittori, e Disegnatori si accingessero a copiare all' acqua forte, non solo i quadri dei migliori maestri, ma le proprie invenzioni, e non aspettassero lo ajuto altrui, dacchè non sempre a' più degni è stato concesso l' onore di avere, quasi per promulgatori delle proprie glorie, le opere dei più celebri intagliatori a bulino.

A V V E R T I M E N T O

CIRCA LA DISSERTAZIONE SULLE ANTICHITA' DI POLLENZA
DI GIUSEPPE FRANCHI-PONT.

AL Signor GIAN-FRANCESCO GALEANI NAPIONE insigne letterato nell' Antiquaria, non meno che in altre parti della Letteratura peritissimo, era indirizzata in forma di lettera questa Dissertazione, come a colui che non pure avea incoraggiato l' Autore a dettarla, ma lo aveva fornito di notizie, e di lumi per ridurla a termine. Tanto qui si volle notare per dovere di riconoscenza verso un detto personaggio sì cortese. Oltre ciò questa notizia potrebbe rendere degne di scusa alcune digressioni, che non sembrano del tutto opportune al soggetto, ma che potevano trovar luogo in grazia della libertà maggiore di spaziare che concede una lettera.

ERRORI, E CORREZIONI.

*Pag. 327 (in nota), lin. 2 = ora Mediterraneo =
leggasi ora della Toscana.*

Pag. 332, lin. 20 = della pianura = leg. della pianura,

*Pag. 343, citaz. = Vide Sallustius in Trag. = leg.
Vide Sallustium in Frag.*

*Pag. 346, lin. 5 = alla Pallia Tribù = leg. alla
Polia Tribù.*

Ivi, lin. 20 = con termine = leg. conterminé.

*Pag. 361, lin. 13 = aperta ismentita, riguardo =
leg. aperta ismentita, fatta allusione.*

Pag. 376, lin. 7 = accennato = leg. accennata.

Pag. 377, lin. 8 = Radice = leg. radice.

*Pag. 378, lin. 3 = Alpini, rimase = leg. Alpini.
Rimase.*

Pag. 379, lin. 1 = e de' Classici = leg. e dai Classici.

Pag. 382, lin. 5 = i termini = leg. i tempi.

*Pag. 383, lin. 12 = state fossero a' Romani = leg.
state non fossero a' Romani.*

*Pag. 390, citaz. = Vid. Buonarotti Iscriz. — leg.
Buonarotti Osservazion.*

*Pag. 397, cit. = Vid. Lexicon totius latin. alle voci T.
fuscus-pullus = leg. alle voci fuscus, e pullus.*

Pag. 405, lin. 2 = ornati sono di cornicette = *leg.* ornati sono, di cornicette.

Pag. 406, lin. 6 — dell' incausto = *leg.* dell' encausto.

Pag. 416, lin. 21 = di cui componevano = *leg.* di cui si componevano.

Ivi, lin. 22 = cioè piccoli tubi = *leg.* cioè di piccoli tubi.

Pag. 424, lin. 19 = pianger la morte, ed illustrarne = *leg.* ed illustrare.

Pag. 430, lin. 8 = locale = *leg.* locate.

Ivi, lin. 26 = delle più ampie, e nulladimeno = *leg.* delle più ampie; è nulladimeno.

Ivi, lin. ult. = Cavea = *Ovunque si troverà Cavea si legga Arena; ove parlasi dell' Anfiteatro, ed ove parlasi del Teatro si legga Orchestra.*

Pag. 437, lin. 23 = in qual età fu retto = *leg.* in qual età fu eretto.

Ivi, lin. 27 = pretendendolo per modello = *leg.* pretendendolo modello.

Pag. 448, lin. 16 = GALEANI = *leg.* GULIANI.

Pag. 449, lin. 3 = trattone il DELLA-CHIESA = *leg.* trattone il Senator DELLA-CHIESA = (*citaz. Storia del Piemonte*).

Pag. 453, lin. 20 = i campi, i prati = *leg.* i campi ed i prati.

Pag. 454, lin. 10 = del Tempio della Pace = *leg.* del Tempio volgarmente detto della Pace.

Pag. 458, lin. 22 = nella carta tipografica = *leg. gasi* nella carta topografica.

Pag. 459, lin. 17 = sorge fuor terra = *leg. sorge* fuori di terra.

Pag. 464, lin. 12 = di quella Diva = *leg. di* quella » Diva.

Ivi, citazione = Odi di Labindo = *leg. Odi di* Labindo.

Pag. 469, lin. 15 = il tutto di bronzi = *leg. il* tutto di bronzo.

Ivi, lin. 22 = destinata per un lavario = *leg. de-*stinata per un larario.

Pag. 471, lin. 1 = ricoperte in gran parte = *leg. ingombre* nel voto spazio che rimane dietro esse Edicole.

Ivi, lin. 18 = ciò dimostra che i Sacerdoti avevano = *leg. ciò* indicar potrebbe che i Sacerdoti avessero.

Pag. 472, lin. 12 = verso i tempi di Cicerone = *leg. forse* verso i tempi di Cicerone.

Ivi, lin. 13 = epicuree, crebbe = *leg. epicuree,* e crebbe se allora solò non comparve.

Pag. 486, lin. 4 = allé Ninfe = *leg. le* Ninfe.

Pag. 488, lin. 14 = lo ravvisavano = *leg. lo* travisavano.

Ivi, lin. ult. = che il Culto, che già da' Vagenni = *leg. che* il Culto, già da' Vagienni. = *Sempre che s'in-*contra il nome Vagenni si *legga* Vagienni.

*Pag. 492 , citaz. 1 , alla lin. 4 = Parte 5 , art. III. =
leg. Parte I.^a art. III , pag. 20.*

Ivi , lin. 3 e 4 = l'anno scorso = leg. tempo fa.

Ivi , lin. 22 = locali = leg. loculi.

*Pag. 493 , lin. 2 = senza inaugurazione. Ciò nulla
ostante = leg. senza inaugurazione , ciò nulla ostante.*

Pag. 506 , lin. 21 = da sito , = leg. dal sito.



*Gli altri errori , che possono essere corsi relativa-
mente ai punti , ed alle virgole , si rimettono alla cortesia
de' Leggitori.*

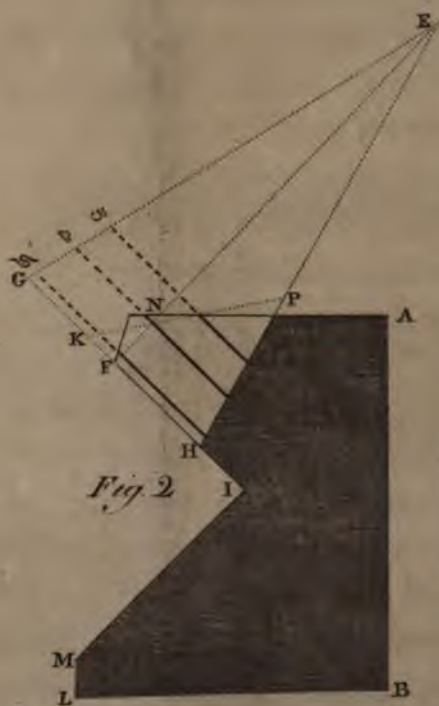


MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

A LA CLASSE DE LITTÉRATURE
ET BEAUX-ARTS

DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE TURIN.



1

1

1

ANTIQUITÉS D'AIX-LES-BAINS.³

HORLOGE ANTIQUE.

PAR F. MOUXY-DELOCHE.

Lues à la séance du 20 Février 1806.

*Et enim omnes artes habent quoddam vinculum
commune. CIC. pro Archia.*

AUCUNE de nos connaissances ne saurait être étrangère au vaste domaine de la littérature. Il s'étend sur tous les rameaux de l'histoire des sciences dans les tems reculés. Il embrasse même leur enchaînement avec l'état de splendeur où nous les voyons aujourd'hui. C'est à la Classe de l'Académie Impériale, à laquelle ce précieux dépôt est confié, que je dois présenter cette description d'une horloge antique découverte dans les ruines des thermes d'Aix-les-bains. Cette petite, mais antique cité, si renommée par ses eaux chaudes, que les Docteurs FANTONI, BONVOISIN, et autres ont fait connaître sous les rapports de l'art de guérir,

renferme quantité de monumens qui n'ont pas échappé à l'œil pénétrant de ces observateurs. Au milieu de ces illustres ruines , j'ai reconnu dans le monument qui fait l'objet de ce Mémoire , un morceau précieux d'Archæologie , qui est en même tems un instrument astronomique des anciens. Mais avant que d'entrer dans les détails de sa construction et de son usage , je demande, Messieurs, qu'il me soit permis d'exposer les motifs qui m'ont conduit à m'occuper de ces antiquités , et qui , dans la suite , me procureront des occasions de vous en entretenir.

Dès ma jeunesse j'ai tenu compte des découvertes qui se présentaient accidentellement. Un motif particulier m'y portait. J'avais été stimulé par un personnage dont le souvenir m'est cher ! M. DE-ROBILANT (frère du Général, membre de cette Académie). Il avait eu la commission de présenter au gouvernement, en 1775, un plan pour les bains , exécuté ensuite à Aix, tel qu'on le voit . Je l'accompagnai dans la visite qu'il fit du local. Témoin de son admiration à la vue d'indices de thermes romains d'une structure particulière , je le fus encore des recherches qu'il fit à cette occasion , et surtout de ses regrets sur les vues de l'administration publique qui ne lui permettaient pas d'appliquer au futur édifice les constructions antiques pour l'usage des causes qui, en constatant l'énergie de leurs vertus salutaires , démontrent les voies les plus propres pour les administrer. Vous n'ignorez pas, Messieurs, que DE-ROBILANT,

militaire instruit, était encore un élève du célèbre ALFIERI, dont le grand théâtre de Turin suffit pour immortaliser le nom comme architecte. Il en est parmi vous, qui se rappellent sans doute d'avoir vu ce digne élève diriger l'appareil des machines ingénieuses du grand opéra, et fournir à l'état et à ses amis des dessins d'architecture très-estimés, qui ont contribué à l'embellissement de la ville que vous habitez. Il excellait encore dans le genre des décorations propres aux fêtes publiques. Ce fut lui qui disposa celles que l'Ambassadeur de France donna en 1771, dont les dessins furent gravés. Ce personnage, sur la tombe duquel la reconnaissance me conduit à jeter des fleurs, avait fait une étude réfléchie des sciences qui ont rapport à l'architecture, qui était chez lui, selon l'expression de VITRUVÉ : *variis eruditionibus ornata*. Je vous lègue, (m'avait-il dit) la découverte de ces anciens thermes. Je ne puis mieux remplir ses intentions, qu'en plaçant sous vos yeux une partie de la tâche honorable qu'il m'avait imposée *. Il a fallu l'épreuve des violentes secousses du grand orage politique, pour me forcer à interrompre mes recherches facilitées par mon séjour dans le voisinage de ces monumens. Le calme qui a si heureusement succédé à ces vives commotions, a protégé le plus cher de mes vœux.

* Une part du résultat de mes recherches se trouve dans la *description des alpes Grecques et Cottiennes* de M.^r Albanes BEAUMONT. Paris 1802.

Je puis nommer encore les contrées subalpines du doux nom de patrie. A ce même titre, Messieurs, Aix ne vous est point devenu un pays étranger.

Les nombreux trésors d'antiquité que l'on trouve à Aix et dans ses environs, comprennent principalement les restes de plusieurs Temples, dont un subsiste presque en entier, des fragmens d'une voie romaine, et quantité d'inscriptions la plus part inédites. Au centre de l'espace où ces objets sont disséminés, étaient placés les thermes dont l'étendue enveloppait les deux fontaines d'eau chaude. Un arc en signale encore l'entrée. Tous ces monumens ne sont plus aujourd'hui que des ruines échappées aux coups redoublés de la hache de la barbarie, toujours plus impitoyable que la cruelle faux du tems. Les thermes ont été renversés sur leur sol rasé, on a ensuite construit des habitations, sous lesquelles sont ensevelis les débris mutilés d'un vaste édifice consacré à l'utilité publique, et construit avec solidité et magnificence. Là, parmi les robustes fondemens des thermes, gissent des fragmens de marbres précieux, de statues, de colonnes, de corniches, etc. C'est du milieu de cette sorte de tombeau que fut tiré en 1804 l'horloge que je vais décrire. La place où elle fut découverte correspond à une cour située dans la partie la plus méridionale des thermes.

La figure 1.^{re} représente cette horloge formée d'un seul bloc de pierre. Sa forme se rapproche de celle d'un cube, dont une de ses faces aurait été coupée par

un angle plan. A son sommet on observe une autre cavité moulée sur un segment de cône, dans laquelle sont des traits distingués : les uns circulaires au nombre de trois, parallèles à la base du segment conique, sont espacés à intervalles inégaux : les autres expriment des traits convergents qui, sous des angles égaux, se réunissent vers un point commun hors du bloc. Ces traits se terminent de part et d'autre par le champ compris entre les parallèles. Le sommet de cette cavité conique est occupé par un espace vide configuré en onglet, au-dessus duquel se voit une ouverture dans laquelle avait été logée une verge de fer fixée avec du plomb.

Ce concours de circonstances m'indiquait un cadran dans le segment conique ; et tout le bloc, une horloge antique. Les trois parallèles figurent un équateur entre ses deux tropiques. La différence d'intervalle entre ces lignes, décèlent la coupe conique du plan du cadran. Les traits convergents deviennent en conséquence des lignes horaires. Les vestiges des métaux oxidés, en témoignant l'existence d'une verge et de son ombre indicative, complétaient les motifs de la conjecture.

Après avoir consulté les auteurs qui ont écrit sur la Gnomonique des anciens, je ne trouvai nulle part que l'on eût découvert en France aucun monument de ce genre. MONTUCLA, de l'Institut national, en aurait fait mention dans son supplément au 4.^e volume de son *Histoire des mathématiques*, publié en 1803. D'ail-

leurs le très-petit nombre d'auteurs français qui ont traité de ce sujet, ont dû recourir aux seuls Italiens pour puiser des relations de découvertes de monumens de cette sorte *. Ces découvertes ne comprennent que quatre horloges solaires formées d'un seul bloc, qu'il faut distinguer des horloges portatives.

La première fut trouvée à Tusculum sur les ruines d'une maison de campagne que l'on croit avoir appartenu à CICERON. La 28.^e du 16.^e livre des lettres de ce grand Orateur, adressée à Tusculum à son affranchi Tiron, contient ces mots : *horologium mittam et libros, si erit sudum*. On conjectura que cette horloge pouvait être celle qu'il avait annoncée. Ce monument fut porté au muséum du collège romain. Le Père ZUZERTI jésuite en donna une description savante dans un opuscule intitulé *D'un' antica villa scoperta sul dosso di Tusculum, e d'un antico orologio solare*. Venezia.

Les seconde et troisième furent découvertes à Castelnuovo dans les terres du Pape. Benoît XIV, connaisseur du mérite des antiquités, les fit placer honorablement l'une dans la bibliothèque du Vatican, et l'autre au muséum du Capitole. Une des ces horloges avait été construite pour l'élévation du pôle de Memphis.

La quatrième fut tirée des excavations faites à Pompéja en 1762, le cadran était pour 42 degrés d'éléva-

* V. l'Encyclopédie de Lausanne 1778. Mot *gnomonique antiquité*, vol. 16, pag. 266.

tion du pôle; il ne contient qu'une portion de cercle correspondant à l'équateur, tandis que les précédents contiennent, outre cet arc, les demi-cercles de deux tropiques. L'aiguille d'un de ces cadrans a la forme d'un priape. MONTUCLA indique des descriptions de peintures antiques qui représentent des cadrans, parmi lesquels il en est un concave-cylindrique; il s'appuie du témoignage de Gabriel SIMONI, auteur de l'ouvrage qui a pour titre *Illustrazioni degli epitaffi*.

Aucun des cadrans décrits par ses auteurs ne m'a paru conforme à celui de l'horloge d'Aix, dont la surface conique constitue une différence remarquable. Cette circonstance fixa mon attention à chercher toutes les proportions du cône dont je n'avais qu'un segment. La surface granulée de la pierre du bloc s'opposait à fournir des mesures assez précises pour connaître les dimensions par la seule voie du calcul. Pour parvenir plus sûrement au but, je modelai un demi-cône vide sur la base du segment. L'horloge fut couchée par sa face opposée au cadran. Cette face, la seule parfaitement carrée qu'ait ce monument, serait très-bien désignée par le nom de *dos*. Le dos de l'horloge est entièrement caché sur la figure première: mais les lignes AB, AC, qui en expriment deux côtés, suffisent à l'imagination pour l'apercevoir. L'horloge fut ainsi placée horizontalement sur un chantier. Un espace suffisant avait été ménagé, pour être occupé par un massif

de terre glaise, dans lequel fut modelé avec soin le demi-cône désiré qui continua le fragment conique. Un assemblage de boiserie liait ce relief avec le bloc de manière à faire corps avec lui.

D'après ces dispositions, je m'assurai des proportions du cône, dont l'axe est le double du diamètre de sa base, ainsi qu'on le voit par les mesures suivantes :

Longueur de l'axe	0 ^{mèt.} 732
du diamètre	0 316
du rayon	0 158

La figure 2 qui représente la coupe verticale de l'horloge, sur le plan de sa méridienne qui le partage en deux également, fait voir le profil de ce cône, exprimé en lignes ponctuées pour la partie qui a été modelée, et en lignes pleines pour celle qui exprime le segment taillé. EF, est l'axe: GH, le diamètre: FG, ou FH, le rayon. La ligne AB est la hauteur du carré ou dos de l'horloge; sa longueur est de 0 mètr. 562. Au reste chaque côté de cette figure est une dixième de sa correspondante sur le bloc. D'après cela il est aisé d'en déterminer les autres proportions.

Je n'avais modelé qu'un demi-cône, sur la base semi-circulaire du segment, afin d'obtenir la valeur de l'angle ENA que la surface supérieure de l'horloge fait avec l'axe NE du cône: parce que cet angle figure celui de la terre avec l'horizon. Cet angle fut trouvé de 45 degr. $\frac{3}{4}$, qui est celui de la

hauteur du pôle d'Aix-les-bains. Ce qui ne laisse aucun doute que l'horloge n'ait été faite pour ce lieu *.

Tout n'était pas encore expliqué. Les lignes horaires, au lieu de coïncider avec le style au sommet du cône E, se réunissent en P, et l'aiguille avait occupé le centre de ce faisceau de rayons, afin que la chute de son ombre s'appliquât successivement, à chacune de ses lignes, tandis que son extrémité était déterminée par le centre de l'équateur pour marquer la marche des saisons. Cette construction désignait deux sortes de demi-cônes: le premier FGE, plus grand et déjà signalé par le segment: le second KHP dont la base est commune avec une partie du premier, a son sommet déterminé par le point P. Ce second demi-cône n'est en contact avec le premier que par la ligne méridienne. L'aiguille n'était pas par conséquent parallèle à l'axe de la terre. Le cadran diffère donc essentiellement des nôtres. Ces difficultés s'évanouissent aussitôt que l'on sait que l'usage des tems anciens n'étaient pas de diviser le jour et la nuit en 24 parties

* Ce fut sous les yeux d'un astronome connu, M.^r le colonel NOUET, Directeur de la levée des cartes des départemens du Mont-blanc et du Léman, que ces dispositions furent exécutées. D'après mes descriptions, il se prêta très-obligeamment à m'aider de ses lumières sur la construction de l'horloge, considérée comme instrument d'Astronomie, il ajouta à ces faveurs, celles de se transporter à Aix, pour assister au résultat des dispositions, et me permit de m'appuyer de son témoignage.

égales, ainsi que nous le pratiquons. Alors on divisait le tems que le soleil restait sur l'horizon en 12 parties égales : de manière que les heures variaient de longueur. Celles du jour, où le soleil se trouve au solstice d'été, étant les plus longues, elles décroissent journellement jusqu'au solstice d'hiver. Cette division ne peut s'accorder avec la nôtre que lorsque le soleil placé dans l'équateur divise le jour et la nuit en 24 parties égales pour toute la terre. Cette division inégale sur l'origine de laquelle je présente quelques recherches à la fin de ce Mémoire, était reçue chez les Romains. VITRUVÉ s'exprime ainsi à ce sujet. *Omnium autem figurarum descriptionumque earum effectus unus, uti dies æquinotialis, brumalisque, idemque solsticialis, in duodecim partes æqualiter sit divisus.* Lib. 9, cap. 8.

Pour tracer un cadran d'après cette loi, il faut nécessairement connaître la division du jour et de la nuit en 24 parties égales. On devait encore savoir quelle est la plus grande longueur du jour pour le lieu destiné au cadran. Cette longueur varie pour chaque élévation de pôle. La combinaison de ces circonstances rendait la Gnomonique des anciens plus compliquée que la nôtre.

L'effet de ces combinaisons est rendu sensible par la figure 3.^e La construction du cadran conique, et la correspondance des heures antiques avec les modernes, y est indiquée sur une surface plane, sur laquelle sont une moitié du cadran et le prolongement de son cône.

La ligne E 12, est la méridienne. On y remarque l'équateur entre ses deux tropiques. Tous les trois sont divisés en six parties égales qui désignent les heures équatoriales, soit vulgaires: elles sont dans la direction du sommet E du cône qui est le véritable pôle du cadran. On les a distinguées par des lignes ponctuées, et numérotées par des chiffres arabes. Les heures antiques sont distinguées par des lignes pleines, et numérotées par des chiffres romains (dont l'ordre n'est pas celui des heures antiques que l'on verra ci-après). On a donc obtenu deux points qui suffisent pour déterminer chaque ligne horaire antique, l'un desquels se trouve sur l'équateur, et l'autre est déterminé par l'arc semi-diurne d'une heure antique quelconque, pourvu qu'elle ne soit pas celle de midi. C'est ainsi que sera trouvé le point P sur la méridienne. Ce point étant connu pour une des heures antiques, l'est en même tems pour toutes les autres.

Les ouvrages de Gnomonique * qui traitent de la construction des anciens cadrans, ne font point mention du conique, fort ingénieux, en ce qu'il fait apercevoir la coincidence des lignes horaires vers un seul point. On s'est borné à présenter de longues tables de transposition par heure, et partie d'heure pour différentes hauteurs du pôle.

* Voyez le *Traité d'horologigraphie* par le P. de la Madelaine Feuillant, Paris 1641. V. la *chronologie* de VOLF, chap. 1.^{er} V. HARRIS, CHAMBER, etc,

Cette coïncidence se trouve ici de 0 mètr. 165 au-dessus du tropique du capricorne. Elle exprime sur le cadran l'étendue des arcs semi-diurnes pour le lieu où les plus longs jours ont 15 heures $\frac{3}{4}$, et les plus petits 8 heures $\frac{1}{4}$ ainsi qu'on le voit par la 3.^e figure. Seconde condition observée qui démontre encore que le cadran a été construit pour Aix.

Je ne puis passer sous silence une imperfection du cadran conique, quoiqu'elle lui soit commune avec les autres cadrans concaves. Elle consiste en ce que, pendant les longs jours d'été, ils ne peuvent exprimer que des arcs moindres de six heures antiques; ce que démontre la 3.^e figure.

La position de l'horloge, telle que la représente la première figure, est prouvée par la construction du cadran, et la divergence des heures antiques vers la base du cône, d'où résulte l'inégalité des heures dans les différentes parties de l'année: ce qui ne pourrait avoir lieu dans toute autre position. Le bloc reposait donc sur BL (fig. 2.^e). ML est une sorte de chamfrain pratiqué pour couper un angle qui, trop aigu, aurait été exposé à être émoussé. La coupe oblique sur le plan MI, n'a d'autre relation avec l'horloge que d'en démasquer le cadran, et de lui former un support convenable. S'il eût été parallèle à l'axe du cône, il aurait exprimé la latitude du lieu du cadran. On ne saurait douter que cette horloge n'ait été placée sur un socle isolé et peu élevé, de manière à en faciliter l'accès de tous côtés.

Cette horloge, dont les parties sont creusées dans un cube, de manière à ne lui conserver qu'une face carrée, et qui présente un cadran creux pour un climat déterminé, paraît avoir été nommée par VITRUE, le seul des anciens qui nous ait laissé quelques notions sur pareil sujet. Le chapitre 9.^e du 9.^e livre de son traité d'architecture, dont le titre est : *De horologiorum ratione, et usu, atque eorum inventione, et quibus inventoribus* : il commence par ces mots : *Hemicyclium excavatum ex quadrato, ad enclimaque succisum*, BEROSIUS *Chaldeus invenisse; scaphen sive hemisphaerium Aristarchus Samios . . .* cet *hemicyclium* est une cavité circulaire taillée dans un massif parfaitement semblable à celui qui a été décrit. On ne sait si celui de BEROSÉ est une cavité cylindrique ou autre. Aucun des nombreux Commentateurs ne satisfait à cet égard. On ne peut pas la supposer sphérique, parce que sous le nom de *scaphen*, il comprend l'hémisphérique. Il se pourrait que l'*hemicyclium* fût le nom générique de ces sortes d'horloges, dont quelques Commentateurs ont désigné le cadran par l'épithète d'aérien, parce qu'il paraît comme suspendu en l'air. La continuation du texte fournit le nom de plusieurs autres sortes de cadrans. Enfin il nomme un cadran conique par ces mots : *Dionysiodorus conum*. Ce qui donne lieu à conjecturer qu'il aurait désigné celui qui vient d'être décrit. Ce DIONYSIODORÉ dont il ne nous apprend que le nom, paraît avoir vécu fort long-tems après BEROSÉ.

VITRUVÉ qui se plait à faire parade d'une érudition, que la perte des ouvrages anciens rend très-obscur, n'aura cependant pas manqué de nommer ces inventeurs selon l'ordre des tems où ils ont vécu. Comme DIONYSIODORÉ est des derniers dans la liste, son cadran sera aussi des moins anciens, et l'on pourrait présumer qu'il a un degré de perfection sur les précédens. Au reste la nomenclature de ces cadrans antiques présente une suite d'énigmes souvent inexplicables : le *Pharetra* indique un carquois : le *Scaphe*, un balai : le *Pelecynon*, une sorte de coupe dont nous ne pouvons connaître la forme que lorsque les antiquaires nous l'auront désignée. Il en est de même du *Plinthium* ou *Lacunar* qui, dans le langage de VITRUVÉ, indique une autre sorte de creux.

Si dans pareilles recherches on est souvent forcé de s'arrêter à des conjectures, on est par fois dédommagé de cet état pénible d'incertitude par la satisfaction d'arriver sûrement au but. C'est ce que j'éprouve, Messieurs, en vous présentant un échantillon de la pierre dont est formée cette horloge. Vous reconnaîtrez le *Tuf blanc* dont le même VITRUVÉ fait mention dans le 6.^e chapitre de son 2. livre. Vous vous assurerez qu'il a toutes les propriétés qui le faisait si fort priser des anciens pour les ouvrages qui devaient être taillés avec soin, parce qu'il ne forme pas d'éclat sous le ciseau, qu'il se coupe facilement, et qu'il réunit à ces avantages celui de se durcir à l'air. C'est ce que le père

de l'architecture exprime ainsi; *id autem maxime judicare licet e monumentis, quæ sunt circa municipium Ferentis ex his facta lapidicinis: namque habent et statuas amplas factas egregie, et minora sigilla floresque; et achantos eleganter scalptos, quæ cum sint vetusta, sic apparent recentia, uti si sint modo facta. Non minus etiam fabri ærarii de his lapidibus in æris statua formas habent comparatas.*

Le tuf blanc, ainsi que les autres tufs, a été formé par un dépôt fluvatile, mais beaucoup plus lent. On reconnaît cette cristallisation stalactiforme dans des fractures nouvelles, elle produit par la cassure une farine fossile qui la fait reconnaître. Ce tuf est la même substance que les Italiens nomment *travertino*. Substance si bien désignée dans *les élémens de minéralogie de NAPION*, et qu'il a classé avec raison parmi les tufs. Si le *travertino* paraît en différer, c'est parce qu'il est plus compacte. On en distingue plusieurs variétés dont fait mention cet Académicien piémontais, celui de notre horloge est remarquable par sa grande compacité. On ne trouve dans ce département ni dans les voisins, aucune carrière de *travertino*. Le bloc vient de fort loin. On en sera moins étonné, lorsque je ferai voir qu'une partie des pierres employées aux divers monumens ne se trouve pas à plusieurs lieues à la ronde, et qu'il en est qui, pour arriver à Aix, ont dû traverser les alpes ou la méditerranée.

Cet échantillon a été détaché sans altérer la forme

d'aucune partie essentielle de l'horloge. On a profité d'une fracture produite par les mains qui l'ont arraché du socle sur lequel elle avait été fixée par des crampons de fer. Tout l'angle formé par le plan de sa base et celui de son dos, a été émoussé. Ce qui manifeste encore sa position telle qu'on l'a démontrée. Elle est maintenant placée de nouveau au soleil et munie d'un style, dans un jardin sous lequel elle a été déterrée. Elle fait partie des nombreux monumens que le propriétaire de ce sol, M.^r Perrier, a mis au jour, et sait conserver pour procurer aux curieux la satisfaction de les visiter.

Tout concourt à prouver que cette horloge appartient aux anciens thermes; la place où elle a été trouvée ensevelie avec les débris de l'édifice, et la pierre dont elle est construite, sont autant des circonstances qui décèlent sa destination, comme accessoire des thermes. Ceux-ci édifiés par une colonie romaine, n'étaient pas seulement destinés au soulagement des infirmes; mais leur distribution était combinée avec les usages des habitans de Rome. Là, on n'allait pas aux bains à une heure indifférente. Ils n'étaient ouverts au public qu'à la huitième heure (soit deux heures antiques après midi), excepté pour les malades admis à toute heure. Des lois de police l'avaient ainsi ordonné *.

* V. PLIN. VITR., MARTIAL., CELIUS, Spartia, in vita Hadriani. Capitolenses, etc.

A Rome le plus grand nombre y arrivait même une heure plus tard , après avoir vaqué jusqu'alors aux affaires. Après les bains succédait l'heure des exercices pour la jeunesse, celle des plaisirs de la société, et la journée se terminait par un repas somptueux.

Les nations subjuguées par les Romains furent forcées à recevoir leurs mœurs et leurs usages. Tantôt la politique les faisait éloigner de leur patrie, que les délices de Rome leur faisait oublier. Tantôt les terres des vaincus étaient distribuées aux vainqueurs. Quelquefois on formait des établissemens propres à assurer les conquêtes, et à en préparer de nouvelles. Ce fut par ce dernier moyen que les fiers Allobroges furent irrévocablement soumis sous le joug. Les nombreux monumens construits à Aix, et dans les environs manifestent l'établissement d'une colonie dans un tems rapproché du beau siècle d'Auguste; époque où furent soumises aux aigles romaines toutes les nations qui habitaient les alpes, ainsi que l'atteste l'inscription triomphale rapportée dans le 22.^e chapitre du 3.^e livre de PLIN.

L'histoire ne nous a rien transmis sur l'origine de cet établissement, ni sur l'époque précise où les Barbares venus du nord pour assouvir leur haine contre l'Empire Romain, ont renversé les édifices, brisé les monumens, et enfoui les décombres, à la faveur desquels on peut consulter le style et le caractère des

inscriptions, et le genre de l'architecture, qui décèlent l'âge des constructions, afin d'arriver à-peu-près à l'époque où fut arrachée l'horloge des thermes.

De la division du jour chez les anciens.

La description de l'instrument antique destiné à mesurer les parties du jour, m'a conduit à faire de recherches sur ces divisions. L'abrégé que j'en place ici comme appendice, jettera peut-être quelques rayons de lumière pour servir à l'histoire de l'origine commune de l'espèce humaine.

On peut réduire à deux toutes les différentes méthodes de diviser le jour. Toutes les autres n'en sont que des modifications. Je les distingue en *heures égales*, et *heures inégales*.

1.^o Les *heures égales* divisent le jour et la nuit en 24 parties égales pour toute l'année. Si l'on commence la numération par la première heure après le lever du soleil, et qu'on la continue ainsi jusqu'au lendemain à la même époque, on aura les *heures babyloniennes*, dont le nom en fait remonter l'origine jusqu'aux Chaldéens. Elles ont été en usage à Nuremberg et dans quelques parties de l'Allemagne. Si cette numération commence au coucher du soleil, on les nomme alors *heures italiques*. Il paraît que celles-ci ont été en usage à Athènes. On pourrait encore distinguer les *heures*

piémontaises qui diffèrent des *italiques*, en ce que leur dénombrement ne commence qu'une demi-heure après le coucher du soleil. J'ai trouvé des traces de ce dernier usage dans une étendue plus vaste que l'ancien territoire piémontais, il me paraît avoir été établi dans l'ancienne Ligurie.

2.^o Les *heures inégales* sont les heures antiques dont on a déjà donné la définition. On a vu qu'elles partagent en 12 parties le tems, que le soleil paraît sur l'horizon. Ces parties sont à la vérité égales entre elles; mais seulement pour un jour donné. L'obliquité de l'axe sur lequel roule la terre, les rend inégales, en leur faisant parcourir une succession alternative d'accroissement et de diminution journalière. Leur numération commençait à la première heure où l'astre du jour paraît: elle continuait jusqu'à la douzième déterminée par l'instant où il paraît se cacher sous l'horizon. Cette numération si simple n'était point exprimée sur les cadrans ainsi qu'on le voit à celui d'Aix. Cette seule circonstance en décèle la haute antiquité. Elle peut servir à établir son droit d'aînesse sur les babyloniennes. Le nom de *Judaïques* sous lequel les heures antiques sont aussi connues, ne suffit pas pour assurer qu'elles aient été découvertes par les hébreux; leur histoire prouve qu'ils en faisaient usage et rien de plus. Les heures antiques ont été les plus généralement répandues. On les retrouve encore chez les Turcs, et chez d'autres Nations. Le nombre des parties qui divisait le tems de chaque

révolution diurne, a toujours été 12 ou 24, chez toutes les nations anciennes dont nous connaissons l'histoire. Il en est d'autres habitantes de l'extrémité du globe, qui nous sont peu connues. Les divisions du jour chez celles-ci ont constamment un rapport multiple ou sous-multiple du nombre duodénaire. Par exemple: « à Taïti chaque jour est divisé en 6 heures, » et la nuit également. Ces heures qui répondent à » deux des nôtres, ont des noms particuliers, et elles » sont de la même longueur que celles des Chinois. » V. *les observations* de M.^r FORSTER père, 2.^e voyage du C. Kook.

Chez les Grecs du tems d'HOMÈRE, les heures étaient au nombre de trois. Cette division pourrait encore servir à établir mes conjectures; si le Poète, sous le nom d'heures, n'eût entendu ce que nous nommons saisons qui alors n'étaient qu'au nombre de trois.

L'épithète *d'antiques* que portent les heures inégales, et la simplicité du premier moyen employé pour les obtenir, c'est-à-dire la seule observation de la route de l'ombre, décèlent la haute antiquité de la division inégale. Mais ce procédé ne peut avoir lieu que pour un climat et un plan déterminé. On conçoit sans peine que des divisions obtenues par cette voie ne sauraient convenir que pour une même élévation de pôle. C'est à la science qui fait connaître le mouvement des astres qu'est réservée la théorie des cadrans, et son application immédiate pour tous les points du globe, sans

recourir aux très-longues et minutieuses observations du mouvement de l'ombre. Cette théorie ne peut avoir été formée d'après les heures inégales. D'où l'on doit conclure que, s'il a existé des cadrans avant la naissance de l'astronomie, ils n'ont été qu'en très-petit nombre; et que tous les autres ont été nécessairement construits d'après la connaissance de la route apparente du soleil: connaissance qui suppose incontestablement celle des heures égales. Si les astronomes n'ont pas fait construire des cadrans à heures égales, c'était, sans doute, pour s'accommoder à l'usage reçu, et peut-être par des motifs secrets, dont le mystère devient l'objet de recherches d'un autre genre. C'est ce que prouve le recueil d'anciennes observations réunies dans l'Almageste de PTOLEMÉE qui sont calculées par heures antiques.

L'histoire de la naissance de la Gnomonique (considérée comme fille de l'Astronomie) est, dans son origine, fort incertaine. On dispute aux Chaldéens l'honneur d'avoir fait les premiers pas, pour en attribuer la gloire aux Égyptiens, et même à une autre nation dont on prétend que ceux-ci n'étaient qu'une colonie. Sans fouiller trop avant dans l'obscurité ténébreuse de l'histoire des tems si reculés, j'ai cru devoir me borner aux faits les mieux constatés.

L'époque de la naissance de l'astronomie chez les Grecs est moins équivoque. HÉRODOTE rapporte que cette science leur est venue d'Égypte. DIOCÈNE LAERCE nous apprend que THALÈS DE MILET l'avait étudiée en

Égypte. L'école de THALÈS forma une succession d'élèves, parmi lesquels PLINÉ nomme Anaximène qui expliqua la cause des différences de la longueur de l'ombre, démontra la théorie des cadrans solaires, d'après laquelle il détermina la construction, et fit placer à Lacédémone la première horloge qu'on vit en Grèce. V. PLINÉ, liv. 2, chap. 76. Cette école forma des astronomes parmi lesquels on peut comprendre les inventeurs de différens cadrans nommés par VITRUVÉ. On ne se borna pas à exécuter des horloges qui, comme celle d'Aix, pouvaient être déplacées : on en construisit d'immobiles, taillées dans un rocher : les voyageurs Pockocke et Leroy en ont vu des restes dans les environs d'Athènes.

La science des cadrans ne fut connue que fort tard chez les Romains. Ce peuple qui préférait aux richesses le droit de commander à ceux qui les possédaient, laissait aux nations qu'il devait subjuguier, le loisir de créer les arts et les sciences qui vinrent dans la suite embellir la superbe Rome. Les habitudes sauvages de ce peuple primitivement tout guerrier, et dont l'âge est moins éloigné du nôtre, nous fournissent une occasion favorable, d'observer plus sûrement les premiers efforts de l'homme pour mesurer le jour. Pendant plus de trois siècles on ne connut à Rome d'autre division que le lever et le coucher du soleil. Les lois des douze tables en font foi selon le témoignage de PLINÉ, livr. 7, chap. 60. L'absence et le retour périodique


de l'astre lumineux fixe si merveilleusement les deux limites du jour naturel, qu'elles ne peuvent échapper au sauvage le plus brut. Ces limites fournissent les termes de la division par heures antiques. Le premier pas à faire ensuite est de séparer en deux parties égales le tems que l'astre éclaire l'horizon, c'est-à-dire, trouver une méridienne. Il a fallu trois siècles à ces habiles guerriers avant que d'en venir à ce point, parce qu'ils ne s'occupaient pas des moyens de la trouver. Ils ne la durent enfin qu'au hasard. On s'était aperçu dans une place publique, que la chute de l'ombre d'un édifice tombait régulièrement sur un même point au milieu du jour. L'importance de cette découverte n'échappa pas aux magistrats, ils jugèrent à propos d'en avertir le peuple par une proclamation en forme. Ce ne fut que long-tems après, vers l'an 447, que le Consul Messala, pendant la première guerre punique, et après la prise et le pillage de Catane, fit placer sur une colonne la première horloge qui parut à Rome, mais son cadran tracé pour un autre climat n'indiquait les heures que d'une manière infidèle. Cependant les Romains n'en eurent pas d'autres pendant un siècle au bout duquel le censeur Q. L. Philippus en fit placer une à la grande satisfaction du peuple. On touchait alors à l'époque où la Maîtresse du monde commençant à jouir du plus beau fruit de ses succès militaires, présentait l'utilité des sciences et des arts qui seuls ont le droit d'illustrer les vertus guerrières.

d'en immortaliser le souvenir, et de faire connaître tout le prix de la gloire.

On a exposé les motifs qui démontrent que l'existence des cadrans n'a pu avoir lieu avant la connaissance du cours du soleil. Le *Gnomon* ou style droit a dû précéder l'invention des cadrans. L'ombre des montagnes et des arbres indiquait aux hommes par ses différentes longueurs la route diurne du soleil. Les gnomons naturels ont fait naître l'idée des gnomons artificiels dont l'effet, quoique assuré, ne saurait être d'un usage général, parce qu'on n'en connaissait pas la cause, c'est-à-dire la théorie de la sphère céleste, au moyen de laquelle on trace à l'ombre la place qu'elle doit parcourir. C'est par là que débuta Anaximène, ainsi qu'on l'a rapporté. Il est probable que l'horloge d'Achaz était un gnomon. Les Égyptiens et les Grecs ont eu leurs gnomons dont l'ombre indiquait par ses prolongemens les heures du jour. Chez ces derniers, lorsqu'il s'agissait d'assigner un rendez-vous pour le matin ou le soir, on se contentait de le renvoyer à tel pied de l'ombre, d'où était venue cette expression familière: quelle ombre est-il *? Le gnomon est connu des Chinois, il l'était des Péruviens. Il fut cependant inconnu aux Romains jusqu'au règne d'Auguste.

* V. les voyages d'Anacharsis, tom. 3, pag. 363.

Le *Gnomon* placé verticalement diffère du *style* qui doit l'être parallèlement à l'axe de la terre: ni l'un, ni l'autre de ces noms ne sauraient convenir à la verge dont l'ombre marquait les heures antiques de l'horloge d'Aix, pour laquelle je n'ai cru devoir employer que le nom générique, *aiguille*.



DISCORSO

DELLE

MONETE D'ATENE

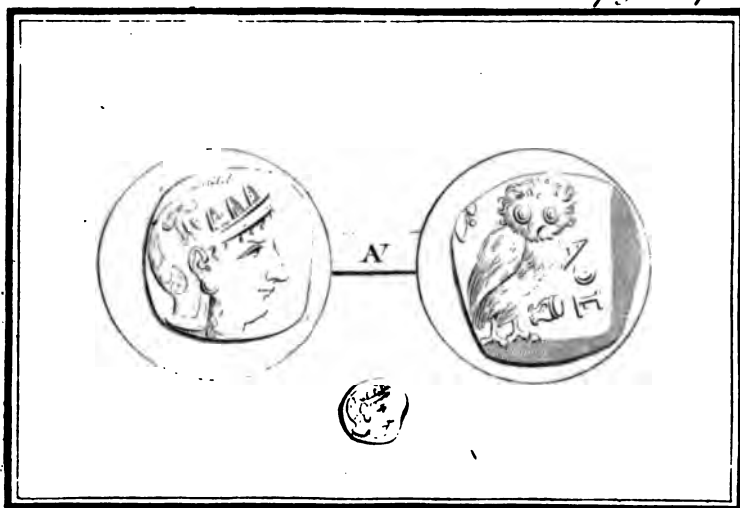
DI PIETRO BARUCCHI.

Presentato li 25 febbrajo 1807.

CHIUNQUE getta per poco lo sguardo sulla Storia d'Atene, Città delle più antiche, e capitale un tempo della Grecia, s'indurrà facilmente a credere, che, avendo il Popolo Ateniese nel valor militare, e nelle belle arti di gran lunga le altre nazioni sorpassato, le abbia pure precedute nel coniare monete, e la stessa eleganza debba in quelle apparire, che si osservava ne' monumenti, onde era adorna quella famosa Città. Eppure si dee fin dal principio confessare, che gli Ateniesi così celebri per la magnificenza delle loro fabbriche, e la delicatezza del loro gusto non hanno mai coniato monete degne d'essere poste al confronto con quelle d'altre Città della Grecia.

Rinomatissimi Scrittori hanno trattato delle attiche monete così diffusamente, che potrebbe a taluno pa-

Vol III le pag. 28 min. près.



rere nulla esservi da desiderare su tale materia. Con-
tuttociò, siccome la scoperta di un monumento resti-
tuitoci dal tempo accresce bene spesso le umane co-
gnizioni nello studio delle antichità, così spero non
dover essere disagiata, che, dopo tanti insigni
personaggi, entrando anch'io in così vasto campo,
m'accinga ad illustrare l'epoca, in cui Atene cominciò
ad avere monete, quando cessò di più coniarne, al-
cuni de' più singolari tipi delle medesime, e finalmente
le varie specie di metalli da quella Repubblica nelle
monete adoperati.

ARTICOLO I.

Epoca delle Monete d' Atene.

1. L' Attica, di cui non si ha notizia alcuna presso
gli Autori avanti il diluvio d' Ogige accaduto secondo
Labbeo dieciotto secoli prima della nostra era volgare,
dopo qual tristo avvenimento, se crediamo a Meursio,
essendo stata circa ducento anni senza abitanti, comin-
ciò di nuovo a popolarsi. Perciò quando approdò colà
dall' Egitto Cecrope, secondo la testimonianza di Pau-
sania, regnava in quel paese Acteo, la cui figliuola 1582 A. G. C.
Agraulo, sposata dal Condottiero Egizio, gli portò in
dote quel regno da questo posseduto per lo spazio di
cinquant' anni.

2. Astretti poscia gli Ateniesi dalla sterilità del ter-

ritorio ad inviare colonie nell' Asia minore , nella Taurica Chersoneso , in Sicilia , nella Magna Grecia , crebbero per ragione del commercio le loro ricchezze , in guisa che giunsero fra non molto ad ottenere il primo luogo fra le Repubbliche della Grecia.

3. Ma siccome ancora oggidì il commercio tra' Chinesi , e le Nazioni Europee si fa con oro , od argento non coniato , anzi gli Europei stessi nelle grandi loro specolazioni si valgono per lo più di cambj in derrate , nella stessa maniera gli Ateniesi , e le altre antiche Nazioni commerciavano o con bestiami , o con prodotti della terra , o con verghe di metalli. Ora trattandosi di commercio minuto dovea pur incontrare gravissime difficoltà , non avendo sempre il compratore d' una merce quello che desiderava il venditore. Per ovviare a tale incomodo fu col tempo scelta una materia , che potesse a tutte le merci servire di prezzo , e fosse nello stesso tempo di facile trasporto da un paese all' altro.

4. Varie nazioni si sono attribuite l' onore d' essere state le prime a fabbricare moneta. Autori Greci presso Polluce accordano questo pregio agli Ateniesi nella persona di Erictonio , che regnò il terzo dopo Cecrope : quantunque lo stesso Polluce poco dopo affermi , che Fidone Argivo il primo conìò monete d' argento in Egina : il che è pure confermato da Strabone , e da' Marmi di Paro. Ma a dir vero poco debbono moverci le autorità degli Scrittori , particolarmente de' Grammatici , dei


Compileri di dizionarj, allorchè osserviamo, che sono in perpetua contraddizione e colle cose, che ci cadono sotto gli occhj, e cogli stessi Autori antichi.




5. Riserbandomi d' esporre altrove più a lungo questa quistione degli inventori delle monete, siami per ora permesso fissare l'epoca, in cui si cominciò ad imprimere sul metallo un segno di pubblica autorità, al principio delle Olimpiadi. Il signor Abate Barthelemy nel suo Saggio della paleografia numismatica è di parere, che le più antiche monete debbano riputarsi quelle, in cui solamente da una parte si osserva un tipo in rilievo, e dall'altra o nulla si vede, o l'area ne è divisa in varj quadrati, o triangoli fatti a bella posta per contenere il metallo, su cui a replicati colpi di martello imprimea l'artefice un tipo qualunque. Medaglie da lui apportate per confermare questo suo sentimento non mancano nel Museo di Torino, come di Abdera, di Chio, di Durazzo, di Egio, nelle quali appunto i quadrati, e triangoli più o meno profondi doveano servire al fine indicato dal celeberrimo Antiquario superiore a qualunque lode. Possiamo ancora citare una d'oro di Celenderis non conosciuta sinora affatto simile a quelle d'argento del Museo di Hunter; e di Pellerin. Ma riguardo a quelle di Durazzo, di Apollonia, e di Corfù, amiamo meglio seguire l'opinione d'altri Autori, che ne' quadrati di quelle monete piuttosto che rozzi principj dell'arte riconoscono i giardini d'Alcinoo descritti da Omero.




776 anni A.
G. C., 24 avanti
Roma.

B. L. T. 24,
pag. 30.

6. Oltre a questo segnale per distinguere le più antiche monete, troviamo pure un buco profondo una mezza linea in molte de' Re d' Egitto, di Siria, in varie d' Antiochia, di Tripoli, e di altre Città. A poco a poco perfezionandosi l' arte di coniare le monete, in mezzo ai quadrati delle aree si posero ornamenti, iscrizioni, ed anche teste de' Fondatori delle Città, e de' personaggi più benemeriti, ed illustri. La forma delle lettere serve ancora agli amatori delle antichità per distinguere le varie epoche, in cui uno stesso Governo cambiò in moneta il metallo.

7. Ed ecco appunto nelle Ateniesi monete contrasegni di quell' antichità da noi fissata al principio delle Olimpiadi. Le più antiche monete di questa Città furono d' argento, come vedremo più a basso, parlando de' metalli. Facciasi il paragone tra le monete Attiche battute dopo le famose statue di Minerva fatte da Fidia, nelle quali la testa di questa Dea è adorna di sfingi, di grifi, di galli, e di altri magnifici fregi, con quelle, che ci restano in gran numero, di una forma grossolana anzi che no, ed a foggia di globo: indi un occhio avvezzo a contemplare questi monumenti, senza pericolo di errare, giudica ben tosto, che queste ultime debbono sorpassare le altre di uno, o due secoli. La testa di Pallade vi si trova coperta di un elmo privo de' citati ornamenti, le lettere sono talvolta scritte in senso retrogrado, la Θ rassomiglia ad un O con una linea al di sopra (), ad un pa-

rallelogrammo con una linea nel mezzo (), ad un romboide colla sua diagonale (), ad un circolo con due diametri, che si segano nel centro (); alle volte non ha alcun punto nel mezzo, o linea trasversa.

8. Non ignoro, che la forma delle lettere da se sola non basta a farci credere antichissima una moneta. La penultima citata insieme coll' insolito  ha l'H per l'E, che si osserva in moltissime Ateniesi monete: inoltre la testa di Pallade, e la forma più elegante del consueto indicano essere di più recente conio dell' epoca da noi fissata, ed appartenere probabilmente alla vittoria riportata da' Greci per opera di Temistocle a Salamina. Confesserò pure essere talora dubbioso il criterio dell'età preso soltanto dalla figura de' caratteri, non avendo tutti i popoli adottato nello stesso tempo le lettere ritrovate di fresco, o cambiate nella forma. Gli Ateniesi furono tenaci conservatori delle lettere portate da Cadino, e per lungo tempo rigettarono l'H, e l'  colle altre due Z, e  aggiunte da Simonide all'alfabeto Greco. Che più? Molti esempi ci somministrano le medaglie anche Imperatorie di caratteri, o scritti retrogradi, o di figura antichissima, anzi nella stessa leggenda di forma diversa: il che senza dubbio non da altro potè derivare, che dall' arbitrio dell' Artefice appassionato ad affettare l'antica foggia di scrivere, come leggiamo avere fatto quell' Attico Erode, il quale ordinò, che le iscrizioni

da lui fatte incidere su due colonne fossero scritte con antiche lettere Ateniesi, piuttosto che colla forma adoperata al suo tempo, cioè sul principio del secondo secolo dell'era volgare.

9. Ma se la figura delle lettere diversa di molto dalle usate dopo Fidia, e Pericle sarà congiunta nelle monete particolarmente d'argento con una certa rozzezza di conio, in maniera che pajano esse piuttosto pezzi d'informe globoso metallo, chi vorrà contrastare, che non sieno queste cose, prese insieme, un vero contrassegno di rimota antichità? Il margine rotondo, e liscio della moneta, quando vi sono da una parte della medesima o triangoli, o quadrati, od in un solo quadrato si osserva un'iscrizione, od una testa, denota secondo l'avviso del già citato BARTHELEMY doversi quella riferire a' primi tempi. La medaglia d'Atene citata da HAYM, nella quale da una parte in un quadrato è la testa di Pallade, e dall'altra due teste di maschio, e di femmina unite a guisa di Giano, è incontrastabilmente una di queste. Il quadrato, l'elmo della Dea senza alcuno di quegli ornamenti, che si scorgono nelle monete d'un'età posteriore, lo stesso straordinario tipo palesano l'antichità della moneta coniata, a quel, che crede HAYM, in onore di Cecrope, per avere egli il primo stabilito leggi riguardanti il matrimonio: All'articolo di Giano nelle mie lezioni sulla mitologia numismatica ho procurato di venire spiegando quale fosse l'intendimento degli antichi nel rappre-

Tom. I. pag.
164, Tab. 15,
N. 1.

sentare sulle monete, e ne' marmi unite insieme quelle due teste, le quali se presso i Romani significavano il loro Dio Giano, ne' Greci monumenti debbonsi piuttosto riferire ad alleanza di nuovi, ed antichi abitanti d'una stessa città.

10. Non vorrei però pensasse taluno, che la citata medaglia fosse da me riputata così antica, che se ne debba attribuire la fabbrica a' tempi di Erictonio, il terzo successore di Cecrope, come pare credesse il Conte Vinchilsea, e lo stesso Haym appoggiato all'autorità di coloro, che fanno quel Re inventore delle monete. Perciocchè tralasciando da parte l'autorità di Pausania, Lib. I, p. 13. il quale nell'affermare di aver vedute in Atene molte statue di Cecrope, non parla di alcuna d'esse formata di due teste, non è ella opinione comune, essere state le lettere portate in Grecia da Cadmo, il quale visse circa 150 anni dopo Erictonio, e che il ☉ fu ritrovato molto tempo dopo da Palamede, o da Epicarmo? Plutarco nella vita di Teseo dice bensì aver questo Principe coniato moneta col tipo d'un bue, che si potea riferire o al toro di Maratona da lui ucciso, o al Capitano di Minosse, od all'agricoltura, cui volea indurre gli Ateniesi. Contuttociò chi potrà così di leggieri sulla sola autorità di Plutarco immaginarsi esservi stata ai tempi di Teseo vera moneta, mentre OMERO parlando de' Greci al tempo dell'assedio di Troja ci descrive il loro commercio anche minuto fatto per via di cambi? leggansi gli ultimi versi del libro 7 dell'Illiade, H. v. 472.

V. 449. e le misure di vino erano comperate dagli Achivi con rame, ferro, pelli, buoi, e cogli schiavi. L' Egida di Pallade nel libro 2.^o è descritta con fimbrie d' oro così bene tessute, che ciascheduna è valutata cento ^{ἐκατόμβοις} ^{ἢ ἑκατο} buoi. Questi due soli esempj tratti da OMERO sono piucchè sufficienti a convincere chicchessia, non esservi stato a que' tempi metallo segnato con pubblica autorità, il quale solo dee essere riputato vera moneta. In moltissimi altri luoghi anche dell' Odissea le caldaje, i tripodi, i buoi, e gli schiavi sono da questo primo Pittore delle antiche memorie designati come rappresentanti delle ricchezze, e come prezzo d'ogni derrata. Perciò quando Euripide introduce Ulisse a promettere denari a Sileno, dovremo credere, che l'autore abbia voluto scherzare in una composizione giocosa, od alla foggia de' Poeti abbia usato una figura loro assai familiare. Plutarco finalmente per sua stessa confessione, quando racconta fatti di età remote, e favolose, spesse fiate alla pubblica fama tenne dietro, assai più che alla verità da lui non sempre conosciuta.

II. Ma sebbene da una parte le regole di sana critica c' inducano a sostenere, non poter essere cotanto antica la moneta d' argento citata da Haym, molto meno l'altra susseguente di bronzo con due teste poste in maniera, che dietro all' occipite d'un vecchio assai barbuto è la testa d'una donna con un corno, tuttavia niuno crederà col P. Hardovin, che gli Ateniesi abbiano soltanto cominciato a coniare monete sul principio del

regno di Filippo il Macedone figliuolo d' Aminta , il quale succedette a suo fratello Perdicca III, nell' anno 395 dopo la fondazione di Roma. Prescindendo da quanto dice Aristofane , il quale, in una sua commedia recitata circa cinquanta anni prima dell' epoca di Filippo, chiama antica la moneta ateniese d' argento, dopo la testimonianza di Tucidide, che induce Pericle ad assicurare il popolo, esservi nella rocca varie migliaia di talenti in moneta coniata, chi potrà ancor dubitare, che molto tempo prima e di Filippo, e di Pericle stesso ricchissimi fossero gli Ateniesi almeno in monete d' argento?

In xanis v. 75.

πολίμα
ἀργαίων

12. Le monete attribuite prima per la loro scrittura retrograda agli Umbri, poscia riconosciute appartenenti a Sibari nella Lucania distrutta da' Crotoniati cinquecento anni avanti l'era volgare, quelle di Metaponto nella stessa provincia, di Regio ne' Bruzi, di Zancle in Sicilia sarebbero secondo il sentimento del P. Hardovin di gran lunga più antiche delle Ateniesi. Ma oltre che la potenza di quella Repubblica, che mandò tante colonie in varie provincie, e nella stessa magna Grecia, le ricchezze acquistate col suo cotanto esteso commercio debbono persuadere chiunque aver essa preceduto e le testè nominate città, e molte altre, di cui si hanno tuttora monete coniate molto tempo prima di Filippo, una legge di Solone, che vivea nell' Olimpiade 45^{ma}, toglie su questo ogni ragione di dubitare. Impone il saggio Legislatore pena di morte a chi avesse fabbri-

cato falsa moneta. Ora non è egli questo un argomento assai convincente, che in tutta la Grecia, e particolarmente in Atene non si era così di fresco introdotto l'uso della moneta; giacchè non è verosimile, che sin dal principio siansi accinti gli uomini a falsificar la moneta riguardata come cosa sacrosanta, e cotanto vantaggiosa? Per la qual cosa mi sembra che sia appoggiato a sode ragioni, e non a semplici congetture chi riduce le prime monete d' Atene all' epoca dell' Olimpiade. Sei mila talenti d' argento coniato, di cui parla Pericle presso Tucidide, le molte migliaia di attiche monete recate a Roma nel trionfo di Filippo V Re di Macedonia dal Console Flaminio, la quantità, che se ne osserva in tutti i musei, sono una prova sicura del prodigioso numero delle monete fabbricate in Atene, che dal loro peso a ragione sono dette dramme, didramme, quattro dramme, quattro oboli, trioboli, dioboli, oboli, e semioboli, come si può vedere ne' catalogi di varj musei, da cui si ricava ritrovarsi ancora la quarta parte dell' obolo. Un occhio avvezzo ad esaminare le antiche medaglie conosce ben presto dalla forma delle lettere, dalla fabbrica più o meno elegante i varj secoli cui si debbano riferire.

Vedi Haym,
Tom. I, p. 214.

13. Ma quando agli altri segnali, che possono sembrare semplici congetture agli inesperti, si aggiunge un qualche storico tipo, il quale un' epoca fissa ci additi, chi non riguarderà quell' antico monumento come un' evidentissima prova che gli Ateniesi avessero coniate

monete avanti la famosa guerra del Peloponneso? e dopo le fatali vicende, cui furono soggetti, il dichiarano abbastanza le cose sin qui dette. Vinti da Alessandro, e da' suoi successori mentre gemeano sotto la tirannia di Cassandro, e di Tolomeo, vennero liberati da Demetrio Poliorcete, il quale perciò in una moneta fabbricata in Atene è rappresentato sotto la figura di Nettuno col tridente in atto di vibrarlo contro i nemici. Anche in onore di Mitridate VI si hanno monete coniate in Atene, quando questo principe verso l'anno 667 di Roma per mezzo di Archelao suo Generale occupò quella città coll' aiuto di Aristione, che di Filosofo peripatetico divenne tiranno d' Atene. Ed appunto per avere la città dimostrata la sua propensione verso Mitridate fu presa, e malmenata da Silla più che non lo era stata sotto i Macedoni. Tuttavia saziato che fu il suo furore col supplicio di Aristione, e de' partigiani di lui, lasciò in libertà il restante degli Ateniesi, i quali non divennero perciò più saggi, avendo nelle guerre civili de' Romani abbracciato il partito di Pompeo contro di Giulio Cesare. E sebbene questi loro perdonasse in grazia de' famosi personaggi, che erano fioriti in Atene, contuttociò questo popolo appena udita la morte del Dittatore, collocò vicino a quelle di Armodio, ed Aristogitone le statue di Cassio, e di Bruto.

14. Il Signor OUDINET in una sua dissertazione fra le memorie dell' Accademia delle Inscrizioni afferma, che Tom. I, pag. 219. non si trovano monete d' Atene coll' impronto di Ro-

mani Imperatori, e si compiace di ripetere questo o dall' innato amore della libertà, che potè impedire gli Ateniesi dal riconoscere sulle monete l'autorità de' Padroni del mondo, oppure dalla religione, quasi che essa loro non permettesse di valersi in quelle d'altri tipi, che delle immagini delle loro divinità. L'asserzione di questo letterato potea in qualche maniera essere riputata vera a' suoi tempi, in cui non si erano scoperte ancora tante monete Ateniesi, che da se sole dimostrano quanto gratuitamente abbia quegli insegnato non trovarsene Imperatorie d' Atene, e che i tipi di queste debbano soltanto riferirsi alla religione, senza che da esse imparare si possano le alleanze, le feste, ed i giuochi, i quali vi si celebravano. Riserbandomi a parlare nel seguente articolo di alcune medaglie a' giuochi, ed alle feste appartenenti, osservo citate da VAILLANT una di Vespasiano colla testa di Pallade, e la leggenda di Atene, e due altre di Aurelio, e di Comodo.

15. Ci può senza dubbio recar maraviglia il non trovarsene alcuna di Adriano, il quale spinto dalla sua nobile passione per le scienze, e belle arti amò particolarmente Atene, che ancora in que' tempi ne era la maestra. Sotto l'impero di Trajano vi era stato Arconte, e giunto alla sovrana podestà, per rendersi vieppiù caro agli Ateniesi, esercitò le funzioni di quella carica. Abbellì la loro città, e sopra tutto il tempio di Giove Olimpio, che egli consacrò. Dimostrò un sommo rispetto per

La loro religione avendo voluto essere iniziato ne' loro misterj, in una parola fu insigne benefattore degli Ateniesi, che per dimostrargli la loro riconoscenza gli innalzarono varie statue, diedero il nome dell' Imperatore ad una parte della città, e l'onorarono nello stesso tempio di Giove come un secondo Padrone del cielo. Dovremo perciò dal silenzio delle monete conchiudere con Oudinet, che non vollero gli Ateniesi sacrificare nè ad Adriano, nè agli altri successori nell' Impero sulle loro monete consacrate unitamente in tutti i tempi alle divinità?

16. L'essersi già scoperte alcune monete Imperatorie d' Atene dà una fondata speranza, che possono col tempo scoprirse ne altre, non essendo molto probabile, che mentre quasi tutte le città della Grecia, e dell' Asia recaronsi a sommo onore il poter coniare la moneta coll' impronto dell' Imperatore allora regnante, gli Ateniesi, che pur al pari degli altri Greci conosceano, ed usavano ogni artificio della più servile adulazione, abbiano voluto discostarsi dall' uso comune presso tutte le nazioni.

17. Ha già osservato Eckhel lo sbaglio preso da Winkelmann nello affermare, che gli Ateniesi aveano sotto Vespasiano perduto il diritto di coniare moneta senza l' immagine dell' Imperatore. Molte autonome di quella città ci persuadono, avere gli Ateniesi almeno sino a' tempi di Gallieno continuato ad avere moneta co' tipi loro proprj. Che se pochissime Imperatorie sinora si

sono scoperte, siami permesso di attribuirlo a questo, che siccome la moneta ordinaria di Atene fu sempre d'argento a segno che assai più rare in confronto di queste sono quelle di rame, d'altra parte non trovandosi che poche monete in argento fabbricate in Amiso, ed in Antiochia di Siria coll'impronto degli Imperatori, così gli Ateniesi per conservare il credito della loro moneta divenuta da varj secoli comune a tutta la Grecia, coniate poche monete di rame coll'impronto di qualche Augusto, seguitarono a fabbricarle secondo l'antico loro costume, affinchè la troppa diversità de' tipi, e molto più il metallo di gran lunga inferiore non recasse grave pregiudizio al loro commercio.

18. A questa ragione parimenti si dee attribuire l'avere gli Ateniesi conservata piuttosto una certa mediocrità di lavoro sulle loro monete. Difatto chi legge presso Pausania la descrizione della statua di Minerva fatta d'avorio e d'oro coll'elmo adorno di sfingi, e di grifi, e paragona con questa le monete Ateniesi fabbricate a' tempi di Pericle, in cui le belle arti salirono al più alto grado di perfezione, le ravvisa ben tosto dagli ornamenti della Dea, e dall'Egida contemporanee a quello straordinario personaggio, che faceva l'ammirazione di tutta la Grecia: le distingue dalle altre fabbricate negli antecedenti secoli, e molto più dalle ultime, le quali esprimono chiaramente il gusto infelice degli artefici nella decadenza dell'Impero Romano sotto Gallieno. Ma come conciliare insieme la ricchezza di quella Repubblica, la sua magnificenza ne'

tempj, nelle statue, il gusto squisito de' grandi uomini, che vi fiorirono, colla semplicità, e quasi rozzezza, che si osserva costantemente nelle loro monete? giacchè neppure le coniate a' tempi di Pericle possono in alcuna maniera essere per l'eleganza poste al confronto non dirò già con quelle di Filippo, di Alessandro, de' suoi successori, con molte della Sicilia, della Magna Grecia, dell'Asia minore, dell'Africa, ma perfino con alcune di quelle città appena conosciute pel loro nome. Gli stessi antichi Filosofi conobbero insieme, e disapprovarono una tale rozzezza nelle monete Ateniesi, chechè dica in contrario il conte Caylus, il quale nelle sue invettive contro gli artefici monetari d'Atene si lagna, che niuno degli antichi abbia di ciò rimproverato gli Ateniesi.

19. Spanemio osservando, che Aristofane loda come bellissime le monete della sua patria, e altronde nell'esame da lui fatto di molte di esse non avendo veduta alcuna eleganza di conio, propende a giudicare, non essere a noi pervenute le cotanto decantate dal Poeta. Ma oltre che non si potrebbe così di leggieri comprendere, come si possano essere smarrite le eleganti, e conservatesi quelle, che sicuramente sono più antiche delle altre di qualche secolo, non badò Spanemio, che il Poeta lodando le monete Ateniesi non ebbe già riguardo alla bellezza del conio, ma piuttosto alla bontà dell'argento, che fu sempre purissimo. Difatto dopo averle chiamate bellissime fra tutte le monete e Greche, e Barbare *la ranis, v. 735.*


aggiunge, che era allora in corso moneta di rame, o mescolata con rame.

20. Un altro autore nel ricercare il motivo di tale imperfezione ne fa ricadere la colpa sulla tenacità del governo Repubblicano, quasi che i Prefetti delle zecche usassero una tale parsimonia nel ricompensare gli artefici, che niuno di qualche grido volea adoperarsi nel fabbricare i conj delle monete. Asserzioni di questa sorte cadono da se stesse, mentre le monete di quasi tutta la Grecia coetanee alle Ateniesi spirano una tale bellezza, che nulla si può di più desiderare. D' altra parte come è possibile l'immaginarsi, che possa attribuirsi quel difetto di perfezione nella moneta d' Atene alla parsimonia, anzi all' avarizia di questa Repubblica, la quale in una sola statua giunse a spendere una considerabile somma di talenti? Le piazze, i portici, i tempj degli Dei, le opere in somma pubbliche, e private di quella città ci annunziano un popolo ricco insieme, e magnifico, immeritevole perciò d'essere tacciato di sordida avarizia nell' articolo della moneta. Pertanto ripugna al genio d' una Repubblica per tante sue belle opere magnifica, e tanto encomiata per l' Acropoli, e per l'eccellentissime statue de' Lisippi, de' Fidìa, de' Prassiteli, onde erano i tempj, e le piazze adorne, il dire, che la semplicità delle monete potesse in parte derivare dall' avarizia de' Magistrati, i quali per risparmiare la spesa valeansi di artefici meno che mediocri.

21. Assai più verisimile dee sembrare a chicchessia

L'opinione di ECKHEL, il quale giudica, che la mediocrità del lavoro sulle monete Ateniesi anche ne' tempi migliori effetto non fosse già di alcuna tenacità de' Magistrati, ma savio accorgimento di quella Repubblica. E veramente non è maraviglia, che le città della Grecia, e di altri paesi, a proporzione, che si coltivarono le belle arti, abbiano usata la più leggiadra eleganza nelle loro monete, le quali ad altro non servivano, che a comperare le merci del loro paese, o di altro confinante. Perciò sono d'un conio perfettissimo le monete di Siracusa, di Taranto, di Velia, di Metaponto, di Cirene in Affrica, e persino di Sibrizia piccolissima città di Creta, per non parlare di tanti altri paesi, che non possono in alcuna maniera o per l'estensione del dominio, o per le ricchezze, o per ingegno degli abitanti reggere al paragone cogli Ateniesi.

22. Ma la moneta di questa Repubblica per la grande quantità che ne fu coniata, e per la bontà interna del suo argento era senza dubbio quella moneta comune a tutta la Grecia, di cui parla Platone, la quale era permesso al pubblico di ritenere, mentre i privati di ritorno da' loro viaggi dovevano consegnare all'erario la moneta forestiera per riceverne l'equivalente in altrettanta del paese. Che anzi a ragione del suo esteso impero, e commercio avea corso presso le barbare nazioni. Quindi importava moltissimo, che, per conservare il credito, non si dipartissero cotanto gli Ateniesi dall'antica loro foggia di coniare la moneta, per fondato

timore, che i barbari veggendola di troppo più elegante non la riputassero genuina, e di Atene. Le stesse monete ci fanno osservare la scrupolosità di questo popolo nell' evitare qualunque novità in materia così delicata. Già sin dall' anno 353 dopo la fondazione di Roma erano in uso presso gli Ateniesi le due vocali lunghe H ed ; eppure le loro monete d' argento anche posteriori a tale epoca osservano per lo più l' antica maniera di scrivere colle brevi vocali.

23. Non è punto da dubitare, che se questi argomenti fossero venuti in mente a' signori conte Caylus, e Pellerin non avrebbero creduta cotanto indissolubile la quistione sopra il motivo della mediocrità del lavoro nelle ateniesi monete, ed avrebbero schivato errori, in cui sono amendue caduti per la falsa supposizione, che avrebbe dovuto quella Repubblica usare maggior eleganza nelle sue monete. Il primo particolarmente spiegando la moneta, che rappresenta la cittadella col tempio, e colla statua di Pallade, e la porta, alla quale per mezzo alla rupe guida una scala (moneta veramente pregevole, che ci dà un' idea semplice, e giusta del luogo descritto da Pausania, e da altri scrittori) inveisce contro gli artefici monetarij, quasi che colla rozzezza del loro lavoro avessero offesa la vanità degli Ateniesi. Gli accusa anzi di poco rispetto verso Minerva, per averla espressa così poco nobilmente e nella fisionomia, e nell' acconciatura de' capelli. E finalmente senza badare, che presso Diogene Laerzio è rinfacciata

agli Ateniesi questa rozzezza nella fabbrica delle loro monete, dice che niuno ha mai loro fatto un tale rimprovero così ben meritato. Pellerin era così persuaso della poca eleganza delle antiche monete, che nel riferirne una da lui attribuita a Demetrio Poliorcete, d'un conio assai più bello, dubita o che sia stata altrove fabbricata, o che gli Ateniesi pe' grandi servigi ricevuti da quel Principe, il quale avea loro procurata la libertà, abbiano a suo favore cambiata la forma della moneta in altra più magnifica degna di quell'eroe. Ma anche per questo solo riguardo la moneta da lui creduta di Poliorcete è secondo l'avviso di NEUMAN, di DUTENS, di COMBIO, e di ECKHEL fra le incerte annoverata, ed il nome di Demetrio riputato non di quel Re, ma di un qualche magistrato. Amendue questi autori in altra moneta di bronzo coll'iscrizione ΑΘΗΝΑΣ ΝΙΚΕΦΟΡΟΥ videro due donne destinate a sostenere architravi d'un qualche edificio, donne che l'uno e l'altro chiamano Cariatidi in memoria dell'espugnazione di Caria, o delle donne di quella città ridotte in schiavitù. Ma o la loro medaglia dovea essere molto corrosa dal tempo, o la prevenzione, che aveano contro gli Artefici d'Atene, non lasciò loro conoscere, che il tipo esprime chiaramente un trofeo, che nulla ha di comune colle credute Cariatidi.

ARTICOLO II.

Tipi singolari delle monete d' Atene.

24. L' Accademia delle Inscrizioni di Parigi avea sin dal principio dello scorso secolo incaricato il signor OUDINET di esaminare le medaglie appartenenti a questa Repubblica. Nella sua breve relazione dichiarò a' suoi confratelli, che queste erano quasi tutte dello stesso modulo in argento col busto di Minerva da una parte, con una corona d' olivo dall' altra, una nottola, un vaso, e qualche nome di Magistrato, conchiudendo, che dal culto di Minerva, e di Giove in fuori poco o nulla si trova in tali monete, che possa fissarne l' epoca, o ci rappresenti qualche fatto storico, o favoloso d' Atene. A dir vero gli Ateniesi furono sempre mai così gelosi della loro libertà, che non accordarono facilmente a' personaggi i più illustri, e benemeriti della patria per le arti di pace o di guerra di essere rappresentati sulle monete. Contuttociò non fu Minerva così avara co' loro monetarj, come pensa il sig. OUDINET, che non abbiano da lei imparato a ricavare i tipi delle monete dalla mitologia, da' riti sacri, ed anche dalla storia: cosicchè le medaglie di Atene, come quelle degli altri popoli contengono le rarità del paese, le feste, i giuochi, le alleanze, e da molte di esse ancora si conosce il tempo, in cui furono fabbricate.

25. Lo stesso Accademico nella moneta da lui citata

al numero 1.^a in quella figura militare, che tenendo Pag. 225.
colla sinistra un trofeo (secondo altra meglio conservata
una corona d'alloro) stende la destra verso la prora,
stando sulla nave, in cui sono una nöttola, ed un ser-
pente, riconosce il ritorno di Teseo dalla spedizione
di Creta. Dunque non è a se stesso costante questo
letterato, che nega essersi gli Ateniesi, e gli altri po-
poli della Grecia valuti delle monete per pubblicare
cose appartenenti al loro Governo, e tutto al più ac-
corda, che vi s'incontrano alcune prodezze de' loro
favolosi Eroi. Ora nè Cecrope, nè Teseo erano presso
quel popolo considerati come persone favolose, quan-
tunque fossero vissuti in tempi così rimoti, avuto ri-
guardo all'epoca, in cui si coniarono le monete.

26. Ma se ci piacesse piuttosto di riconoscere nella
moneta citata da OUDINET un trofeo militare in memoria
della vittoria riportata a Salamina (spiegazione più
naturale, nulla avendo che fare un trofeo col mino-
tauro) non ci rappresenterebbe allora il tipo di quella
uno de' fatti più gloriosi per la Repubblica d'Atene? La
pugna di Teseo col minotauro in una moneta presso
Pellerin, una testa di bue scorticata in Haym, un
uomo, che con molto sforzo innalza una pietra presso
Winkelman sono tutti argomenti presi dalla storia di
questo personaggio, la cui testa colla clava dietro si
ravvisa nella seconda moneta; giacchè anche egli al
pari di Ercole usò quest'arma, ed altronde sappiamo,
che vinse il toro di Maratona. Assai più ragguardevole è

il tipo della terza , secondo il quale Teseo per ordine di Etra sua madre cerca le scarpe , e la spada nascosti da Egeo.

27. Le produzioni de' paesi ben sovente formano il tipo delle loro monete ; anzi basta un fiore , un uccello , od altro animale proprio di quella provincia , perchè si possa con fondamento giudicare , doversi piuttosto ad una che ad un' altra città riferire. La nottola , l' olivo , le api stesse sono in molte monete d' Atene poste come simboli della sapienza di Minerva , di cui era compagna la nottola , dell' abbondanza dell' olio , dell' eccellenza del mele , di cui facevasi copiosa raccolta sul monte Imetto vicino a quella città. Quello stesso vaso a due anse detto da Orazio *diota* , il quale si osserva in quasi tutti i tetradrammi ateniesi sormontato dalla nottola , secondo alcun indica , che essi aveano inventata l' arte del vasellajo , poichè si fabbricavano da loro bellissimi vasi di terra , più probabilmente però si debbono riferire all' olio , di cui faceva l' Attica un grande commercio. Che anzi la Religione stessa potè riguardare quella *diota* così comunemente adoperata sull' attiche monete. Era famosa in Atene la festa de' Congi istituita dacchè ricevuto Oreste dal Re Demofonte , questi , per non contaminare i convitati col consorzio del matricida , ordinò , che a ciascheduno si distribuisse un vaso per bere , il quale dalle due anse venne chiamato *diota*. Anche le feste in onore di Minerva vittoriosa sono indicate e dal trofeo , e dall' iscrizione ΑΘΗΝΑΣ

ΝΙΚΕΦΟΡΟΥ, e dalla noddola, che sta sopra un ramo d'alloro colle ali spiegate in atto di volare, poichè presso quel popolo dato sopra ogni misura alla superstizione il volo della noddola particolarmente di notte era creduto un simbolo della vittoria. La favolosa storia d'Oreste assolto da Pallade somministrò occasione a monetari di dare alla Dea il titolo di ΑΡΕΙΑΣ in memoria dell' ara, che a lei dedicata dopo il favorevole giudizio fu da Oreste posta nell' Areopago.

28. I famosi misteri Eleusini instituiti in onore di Cerere, le feste di Vulcano, in cui si portavano fiaccole accese, la contesa tra Pallade e Nettuno eccitatosi secondo i Mitologi per dare il nome alla città servirono di argomento, onde trassero i loro tipi i fabbricatori delle monete. Perciò ora si vede la testa di Cerere da una parte, e dall' altra la scrofa solita a sacrificarsi dagli Ateniesi ne' misteri pel danno, che arrecano quelle bestie alle biade: ora Cerere tirata sopra un cocchio da alati dragoni colle spiche in mano, ora Tritolemo sopra una biga di draghi tenendo spiche fra le mani: talvolta la testa di Vulcano coronata d'alloro colla forcipe, dall' altra parte le due fiaccole accese: ora al rovescio di Pallade è lo stesso Dio col martello in mano, avanti i piedi l'incudine, su cui sono due tenaglie. Secondo alcuni Mitologi è spiegato con questa moneta un fatto della favolosa storia d'Atene, in cui si legge, che Erictonio uno dei primi Re fu figliuolo di Vulcano, e della stessa Pallade, che pure

ad ogni passo i poeti ci vantano come tanto schivo d' amore particolarmente col più deforme tra gl' Iddii. Chi desidera conoscere maggior numero di tipi, che illustrano Atene, ed i suoi riti religiosi, consulti i i commenti di Haym sulla collezione del conte di Vinchilsea, e troverà onde soddisfare abbondantemente la sua curiosità. A me bastando d' averne accennato alcuni de' più singolari non rimane secondo il mio assunto che di apportare alcune monete, in cui si dimostrino alleanze tra gli Ateniesi, ed altri popoli.

29. La moneta citata di Comodo è una chiara testimonianza dell' unione, che passava tra Smirne, ed Atene, e ben a ragione; poichè gli abitatori della prima erano una colonia Ateniese, perciò gli Smirnei si gloriavano di riguardar Atene come la loro madre patria. Nè solamente in questa ed altre imperatorie di bronzo è manifesta la concordia, ed alleanza di queste due città; in molte d' argento collo stesso nome d' Atene s' incontra quello di Taranto nella Magna Grecia, di Gortina, di Jerapitna, di Cidonia in Creta, e quel che è più colla testa di Pallade, e colla nottola tipi i più comuni delle ateniesi monete, in maniera che presso Haym quelle di Taranto sono attribuite ad Atene, quantunque dall' iscrizione potesse l' autore conoscere, che apparteneano a quella prima città, la quale avea adottato la testa stessa di Pallade, e la nottola. Dicasi la medesima cosa delle Cretesi: E non è già meraviglia d' incontrare il tipo della stessa divinità co' suoi attributi,

mentre era da tutte le nazioni conosciuta Pallade, e venerata quale Dea della sapienza, della quale è simbolo quell' uccello, che veglia di notte tempo. Ma la stessa forma delle dramme, de' tetradrammi, la fabbrica assolutamente simile, il peso, il volume stesso delle monete d' Atene, e delle mentovate città di Creta, che altro possono mai indicare se non se un' amicizia, ed alleanza tra gli Ateniesi, e queste città, che insieme co' loro tipi domestici adoperavano la testa di Pallade coll' elmo adorno dello stesso pegaso, la nőttola sull' anfora, la corona d' olivo attorno, come si scorge sulle monete d' Atene?

3o. Che le colonie attiche usassero i tipi della loro metropoli non è cosa straordinaria, poichè per lo più i coloni seguitano le usanze della madre patria: così Camarina di Sicilia, Lebedo di Eolia ci rappresentano e Pallade armata, ed anche la nőttola al rovescio cogli ornamenti delle ateniesi monete. Anzi la rassomiglianza de' tipi è un argomento agli antiquarj per conoscere la parentela di due popoli. Tra le città di Creta, ed Atene quale attinenza potè mai esservi? I Cretesi non s' acquistaron mai fama per guerre intraprese colle straniere nazioni, se pure non vogliamo avere qualche riguardo alle remote favolose loro imprese, alla guerra di Minosse cogli stessi Ateniesi per vendicare la morte di Androgeo. Le guerre di Creta furono interne, e terminarono con alleanza stabilita tra le stesse città dell' isola. Perciò nel silenzio degli antichi autori si dee

sono scoperte, siami permesso di attribuirlo a questo, che siccome la moneta ordinaria di Atene fu sempre d'argento a segno che assai più rare in confronto di queste sono quelle di rame, d'altra parte non trovandosi che poche monete in argento fabbricate in Amiso, ed in Antiochia di Siria coll'impronto degli Imperatori, così gli Ateniesi per conservare il credito della loro moneta divenuta da varj secoli comune a tutta la Grecia, coniate poche monete di rame coll'impronto di qualche Augusto, seguitarono a fabbricarle secondo l'antico loro costume, affinchè la troppa diversità de' tipi, e molto più il metallo di gran lunga inferiore non recasse grave pregiudizio al loro commercio.

18. A questa ragione parimenti si dee attribuire l'avere gli Ateniesi conservata piuttosto una certa mediocrità di lavoro sulle loro monete. Difatto chi legge presso Pausania la descrizione della statua di Minerva fatta d'avorio e d'oro coll'elmo adorno di sfingi, e di grifi, e paragona con questa le monete Ateniesi fabbricate a' tempi di Pericle, in cui le belle arti salirono al più alto grado di perfezione, le ravvisa ben tosto dagli ornamenti della Dea, e dall'Egida contemporanee a quello straordinario personaggio, che facea l'ammirazione di tutta la Grecia: le distingue dalle altre fabbricate negli antecedenti secoli, e molto più dalle ultime, le quali esprimono chiaramente il gusto infelice degli artefici nella decadenza dell'Impero Romano sotto Gallieno. Ma come conciliare insieme la ricchezza di quella Repubblica, la sua magnificenza ne'

tempj, nelle statue, il gusto squisito de' grandi uomini, che vi fiorirono, colla semplicità, e quasi rozzezza, che si osserva costantemente nelle loro monete? giacchè neppure le coniate a' tempi di Pericle possono in alcuna maniera essere per l'eleganza poste al confronto non dirò già con quelle di Filippo, di Alessandro, de' suoi successori, con molte della Sicilia, della Magna Grecia, dell'Asia minore, dell'Africa, ma perfino con alcune di quelle città appena conosciute pel loro nome. Gli stessi antichi Filosofi conobbero insieme, e disapprovarono una tale rozzezza nelle monete Ateniesi, checchè dica in contrario il conte Caylus, il quale nelle sue invettive contro gli artefici monetari d'Atene si lagna, che niuno degli antichi abbia di ciò rimproverato gli Ateniesi.

19. Spanemio osservando, che Aristofane loda come bellissime le monete della sua patria, e altronde nell'esame da lui fatto di molte di esse non avendo veduta alcuna eleganza di conio, propende a giudicare, non essere a noi pervenute le cotanto decantate dal Poeta. Ma oltre che non si potrebbe così di leggieri comprendere, come si possano essere smarrite le eleganti, e conservatesi quelle, che sicuramente sono più antiche delle altre di qualche secolo, non badò Spanemio, che il Poeta lodando le monete Ateniesi non ebbe già riguardo alla bellezza del conio, ma piuttosto alla bontà dell'argento, che fu sempre purissimo. Difatto dopo averle chiamate bellissime fra tutte le monete e Greche, e Barbare *la raris, v. 735.*

assai meno prezioso dell'argento, abbiano i Greci, e specialmente gli Ateniesi lungo tempo prima usato l'argento, che il bronzo. Eppure la sola ispezione delle monete medesime è bastante a persuadere chiunque, che sulle monete Ateniesi di bronzo mancano assolutamente que' criteri di rimota antichità, che abbiamo accennato al n. 5.° sotto la scorta del dottissimo Barthelemy. Difatto la forma della pittura, delle lettere, delle iscrizioni od in un concavo, od in un quadrato informe si cercherebbe indarno sulle monete di bronzo di questa e delle altre città Greche, le quali note s'incontrano così comunemente in quelle d'oro, e d'argento. Che se qualche antiquario ha creduto di ritrovar in qualche moneta di rame alcuni di cotesti segnali che poterono indurlo a giudicare, doversi quella a' tempi più remoti riferire, questa fu senza dubbio opera di qualche falsario, che aveala con lamina sottile d'argento ricoperta.

33. Non si è trovata sinora alcuna moneta di bronzo delle antiche città di Sibari, di Nasso, di Zancle, per tacere di tante altre, nelle quali poscia risorte a nuova vita si contarono monete d'argento, e di bronzo, in cui niun vestigio si riconosce di rimota antichità. Perciò non si dee ammettere il sentimento di coloro, che affermano avere le città della Grecia coniato monete non che d'argento, e d'oro, ma anche di bronzo prima della fondazione di Roma. Dicasi lo stesso di Isidoro, di Sant'Agostino, i quali vogliono fossero di bronzo le prime monete, se pure non amiamo dire, che

abbiano inteso parlare de' soli Romani, i quali in confini assai angusti ristretti, e senza commercio alcuno continuarono a valersi delle loro grossolane monete di rame, sinchè nella guerra di Pirro avendo stretto alleanza colle città della Magna Grecia conobbero, ed adottarono anche essi i nobili metalli nel prezzo delle merci. Ma gli Ateniesi dalle miniere del monte Lauro assai vicino alla città, e poscia dall'Isola di Taso scavato aveano una così prodigiosa quantità d'argento, che per coniare monete non aveano bisogno di ricorrere ad ignobile metallo, e d'altra parte le loro ricchezze erano cresciute fuor di misura a cagione del commercio. Onde si valsero costantemente dell'argento anche per compere le merci le più minute. E veramente non doveano appunto per un tale uso servire monete così piccole tuttora esistenti ne' Musei, le quali non hanno che pochi grani di peso?

34. Ma queste monete se erano comode pel minuto commercio, bene spesso cadendo dalle mani di chi le maneggiava, doveano smarrirsi. Perciò non mancarono personaggj zelanti del pubblico, e del privato bene, i quali tentarono di persuadere il popolo a far coniare monete di bronzo. Dionigi il Retore sul principio del quarto secolo di Roma tentò colla sua eloquenza d'indurre gli Ateniesi a fabbricare moneta di bronzo, e ne riportò lo spregevole soprannome di χαλκο; da quel popolo tenace amatore del suo nobile metallo. Vi s'introdusse tuttavia; ma per tranquillare

i Cittadini, ne fu poco tempo proibito l'uso. Onde continuarono gli Ateniesi a valersi dell'argento insino a che, avendo essi perduto il principato della Grecia, afflitti dalle guerre co' successori di Alessandro, e poscia co' Romani, furono costretti a valersi anche delle monete di bronzo, le quali però a paragone di quelle d'argento s'incontrano ne' Musei in numero assai minore.

35. Ora una Città così ragguardevole un tempo per la sua ricchezza, e potenza, che aveva spedito colonie in paesi lontanissimi, colle quali seguì qual madre patria a commerciare, avrà nelle sue monete adoperato il solo argento, ed il bronzo? e mentre popoli degni per niun riguardo di essere paragonati cogli Ateniesi hanno coniato monete d'oro, quelli dovranno essere privi d'un tal pregio? A dir vero non sarebbe mai potuto cadermi in pensiero, che si recasse in dubbio, avere avuto questa Repubblica propria moneta d'oro; giacchè oltre ad averne in tale metallo veduto citate in Pellerin, nel formar il catalogo delle monete del museo di Torino aveane descritta una appartenente ad Atene. Non ignorava, che il signor De-Boze non ammette alcuna moneta d'oro ateniese: siccome però d'altra parte avea già osservato non sempre bene fondati i giudizi di questo per altro insigne letterato sopra le monete di varj paesi, ai quali si compiace di ricusare monete ora d'argento, e talora d'oro, come nel primo metallo agli Spartani, nel

2.^{do} a' Crotoniati, così la sua asserzione non produsse in me altro sentimento, che di compiacenza nel poter a piacere maneggiare una preziosa moneta non ancor conosciuta da un antiquario ragguardevole. Ma non saprei esporre qual fosse la mia sorpresa, allorchè molti anni dopo sendomi presentate ad esaminare due medaglie ateniesi coperte d'una lamina d'argento assai bene dorata, che furono ben presto ravvisate opera di falsario, una persona assai versata in questi studj per sostenere il mio giudizio cita l'autorità del celebratissimo ECKHEL, il quale crede non esservi in oro alcuna moneta d'Atene. Quest'antiquario, mancato non è gran tempo alla Repubblica letteraria, merita egli stesso le lodi, che tratto tratto nelle sue opere dà ai famosi Pellerin, e Barthelemy, cioè che la scienza numismatica è stata da lui portata a un grado di perfezione, cui non era giunta sinora. Epperò il suo giudizio dee essere generalmente parlando approvato, e seguito da chi desidera fare progressi nello studio delle antiche monete. Eppure nè egli stesso, ove respirasse ancora presso noi l'aure vitali, nè i suoi amici tuttora viventi avranno a male, se un ossequioso ammiratore di tanta sua dottrina francamente asserisce, che esistono indubitate monete auree d'Atene.

36. Nel museo Britannico di Haym in mezzo a tante citate d'argento, e di bronzo non se ne trovano in oro: mancano queste ne' più ricchi musei d'Italia, di Francia, di Germania. E che perciò? Quante monete

si sono scoperte negli ultimi tempi in tutti i metalli, che ci hanno fatto conoscere Principi, e città, di cui gli antichi scrittori non aveano fatto menzione? Potrei recare di questo moltissimi esempi presi dalle stesse opere di ECKHEL. Chi avrebbe conosciuto Orodaltide, e suo padre stesso Licomede, se dalla Bitinia non fossero venute due monete in bronzo, in cui si leggono i nomi di questi due personaggi? Il supplemento di Tanini all' opera di Banduri, e le lettere di Sestini sono una prova assai convincente, che tuttodi la terra ci restituisce monumenti antichi ne' tre metalli, che pochi anni prima erano affatto sconosciuti. Lo stesso appunto è accaduto riguardo alle monete ateniesi in oro. Questa del Museo di Torino, esaminata colla più scrupolosa diligenza, presenta tutti i segni d'essere stata coniata a' tempi di quella Repubblica collo stesso stile di semplicità, con cui erano fabbricate le monete d'argento nella prima epoca, la quale, giusta i principj stabiliti dallo stesso ECKHEL, dall' origine delle monete dura sino al regno d'Alessandro I, Re di Macedonia, morto verso l'anno di Roma 291. Nel rovescio la nottola, l'anfora, di cui si vede una sola ansa, due foglie d'olivo, e l'iscrizione ΑΘΗΝΑΣ sono in una porzione di quadrato: dico in una parte solamente, perchè verso la destra della nottola è mancante il metallo (in altre d'argento dello stesso Museo il quadrato è più distinto). Il peso della moneta è di settantaquattro grani: la densità del metallo, la rotondità affatto diforme, la testa di Pallade

senza alcuno di quegli ornamenti, che si osservano nelle epoche susseguenti, tutto in somma dee persuadere un occhio avvezzo ad esaminare monete, che questa si dee riferire a' tempi antichi d'Atene, quando essa era già assai in fiore e per le molte colonie, e per l'estensione del suo commercio, e sopra tutto, che dessa è fuori d'ogni sospetto d'impostura.

37. Ciò premesso osserviamo brevemente, se le ragioni addotte dall'austriaco antiquario contro le monete auree di Atene provino veramente, che non se ne coniarono in tale metallo. Accordandogli pure, che il solo tipo della nottola in monete senza iscrizione non è un argomento convincente, che sieno d'Atene, mentre un tale uccello si vede in quelle d'altre città al rovescio della stessa testa di Pallade, come di Miletopoli di Misia, di Sigeo nella Troade, di Bisante in Tracia, di Taranto nella Magna Grecia, e di altre ancora. Ma tutte queste città furono o alleate cogli Ateniesi, e perciò presero da questi il tipo della moneta, oppure erano in loro potere, come non si dubita riguardo a Bisante, e Sigeo. Perciò poté Pellerin attribuire ad Atene l'anepigrafa moneta d'oro colla testa di Pallade, e la nottola, che poscia per l'iscrizione d'un'altra simile d'argento fu dallo stesso ECKHEL restituita a Taranto, ed anche la prima da lui citata col tipo della stessa nottola, e d'una capra, poichè quest'ultimo animale si osserva pure in altra ateniese di bronzo recata da Haym: anzi avrebbe il Francese antiquario deposto ogni dubbio (se ne ebbe

Rec. 1, p. 142.

T. 19, n. 5.

Storia dell' arte
T. 2, p. 150.

pur mai) sull' esistenza delle monete d' oro ateniesi, qualora avesse avuto notizia o di questa nostra, di cui si tratta, o della posseduta da HUNTER, d' un' altra esistente nel Museo del Re d' Inghilterra, o finalmente del quinario d' oro, che WINKELMAN attesta d' aver veduto nel Museo di Napoli.

38. Che se è permesso il sostenere, che le monete ateniesi doveano essere tutte d' argento, perchè un' incredibile quantità di questo metallo si ricavava dalle vicine miniere del monte Lauro, il frutto delle quali a' tempi di Temistocle solamente fu per popolare decreto assegnato alla Repubblica, mentre avanti quel tempo se ne arricchivano i privati, non potremo almeno congetturare, che gli Ateniesi divenuti Padroni di Taso, isola ricchissima per le miniere d' argento, e d' oro, abbiano parte di questo ultimo metallo convertito in moneta? Pericle presso Tucidide parlando al popolo delle pubbliche ricchezze gli annunzia, essere nella rocca varie migliaja di talenti d' argento ridotto a moneta, e varj talenti d' oro, e d' argento non coniato. Dunque perchè non eravi allora tanta quantità d' oro monetato, che l' oratore ne dovesse far menzione, dovressi inferire, che quella Repubblica non avea monete d' oro? Le poche ancora oggidì esistenti (vedi num. 36 alle quali possiamo aggiungere un' altra posseduta dal Console Francese in Atene) sono un' evidentissima prova che ne furono avanti l' epoca di Pericle coniate: se ne trovano molte in questo metallo e di Taso, isola sog-

getta allora agli Ateniesi, e della Taurica Chersoneso, dove essi aveano colonie, per tacere di tante altre città alleate con Atene per ragione del commercio.

39. Ma qualora per mancanza di metallo avessero gli Ateniesi usato la moneta forestiera d'oro come i Ciziceni, ed i Darici, che si trovano presso Demostene nominati, converrebbe pur dire, che fossero di poco senno forniti i Capi di quella Repubblica, i quali invece di ridurla in moneta patria permetteano l'uso delle straniere monete, particolarmente quando era andata in disuso la legge citata da Platone, secondo la quale non era permesso a' privati il ritenere presso di se altra moneta, che la comune. La ricchezza d'Atene, e la quantità d'oro impiegata nelle statue, e ne' tempj delle Divinità, non ci lasciano sospettare, che gli Ateniesi non abbondassero di questo prezioso metallo. Perciò poterono essi senza rifondere le monete straniere coniarne d'oro, e ne furono sicuramente fabbricate in questo, come negli altri due metalli d'argento, e di bronzo, con questa proporzione però, che essendo la moneta ateniese d'argento, come abbiamo già detto, la moneta comune a tutta la Grecia, ne fu coniata un' assai maggior quantità, che in bronzo, ed in oro. D'altra parte potè accadere a queste ultime, come si crede sia pur troppo succeduto ad ogni specie d'aurea moneta, che l'ingordigia degli orefici, la necessità, o l'avarizia de' proprietarj le abbia in altri usi convertite,

e che perciò sieno le monete d' oro ateniesi così rare divenute, che personaggi di somma autorità negli studj numismatici non abbiano punto dubitato d' asserire, che non ne furono mai in questo metallo fabbricate.

TAVOLA

DEGLI SCRITTI INSERITI NEL III VOLUME DELLA CLASSE
DI LETTERATURA E BELLE-ARTI.

NOTIZIA de' Lavori della Classe. *Di CESARE
SALUZZO* *Pag.* 1

LAVORI DEGLI ACCADEMICI.

Osservazioni sopra alcune recenti scoperte geogra-
fiche fatte nell' Africa settentrionale, e singolar-
mente sopra il paese de' Garamanti. *Di Jacopo
DURANDI* 1

Dell' origine dell' Ordine di S. Gioanni di Geru-
salemme. *Di Francesco GALEANI-NAPIONE* . 57

Du principe de l'harmonie des langues, de leur
influence sur le chant, et sur la déclamation.
Par Gabriel DÉPÉRET 247

Delle antichità di Pollenza, e de' ruderi che ne
rimangono. *Di Giuseppe FRANCHI-PONT* . 321

Osservazioni intorno alle ricerche riguardanti l'ori-
gine delle stampe delle figure in legno, ed in
rame. *Di Gian Francesco GALEANI-NAPIONE* . 511

Discorso sopra il passaggio di Annibale per le alpi. <i>Di Francesco REGIS</i>	544
Dell' origine, natura, proprietà e fine delle anime umane. <i>Cantata di Gaspare MORARDO</i>	561
Esame delle cagioni per cui molti suppongono non abbia potuto fiorire la tragedia appo gli antichi Romani. <i>Di Amedeo CORTE</i>	567
Scherzo di Diodata SALUZZO-ROERO ad una chia- rissima gentildonna Italiana, che le avea chiesto una sua poesia da scriversi in tempo brevissimo, con il modo ed il soggetto determinato	593
La Poesia. Capitolo in risposta alla signora Enri- chetta Dionisio giovine Poetessa Romana. <i>Di</i> <i>Diodata SALUZZO-ROERO</i>	600
Le Rovine. Visitando l' Autrice l' antico castello di Saluzzo. <i>Ode di Diodata SALUZZO-ROERO</i>	607
Dialogo tra morti. Dante e Miltono. Confronto delle lingue Italiana ed Inglese, e de' Poemi epici scritti in ciascuna. <i>Di Emanuele BAVA</i> <i>S. PAOLO</i>	613
Dialogo tra Alcibiade e Giovanni Boccaccio sopra la versatilità e instabilità dell' animo ed ingegno. : <i>Di Emanuele BAVA S. PAOLO</i>	626
Giunte e correzioni alla Dissertazione intorno all' origine dell' Ordine di S. Gioanni di Gerusa- lemme. <i>Di Francesco GALEANI-NAPIONE</i>	639
Avvertimento circa la Dissertazione delle antichità di Pollenza. <i>Di Giuseppe FRANCHI-PONT</i>	659

LAVORI PRESENTATI.

Antiquité d'Aix-les-bains. <i>Par F. Mouxy-De-</i>	
<i>LOCHE</i>	3
Discorso delle monete d'Atene. <i>Di Pietro Ba-</i>	
<i>RUCCHI</i>	28

ERRORI.

CORREZIONI.

NEGLI SCRITTI DEGLI ACCADEMICI.

<i>Pag.</i>	<i>lin.</i>		
568	3	raro sentimento	vero sentimento
570	13	dagli affetti	dagli effetti
571	6	Euripide,	Euripide.
<i>ibid.</i>	7	in luogo di strani.	strani:
573	5	vantaggiosissime	svantaggiosissime

NEGLI SCRITTI PRESENTATI.

29	17	qual	quel
33	19	Cadino	Cadmo
38	9	Olimpiade	Olimpiadi
41	12	possono	possano
56	21	contarono	coniarono
58	1	tempo	tempo dopo
